



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

THE GIFT OF
Chester W. Clark

DA
30
.071
1714

12. 26

HISTOIRE

DES

REVOLUTIONS D'ANGLETERRE

Depuis le commencement de la
Monarchie jusqu'à present.

Par le Pere D'ORLEANS,
de la Compagnie de JESUS.

TOME TROISIEME.

Nouvelle Edition corrigée & enrichie de Cartes & des
Portraits des Rois de la Grande Bretagne.

A AMSTERDAM,
Chez DAVID MORTIER Libraire.

M DCC XIV.



52-51-33 N.C. 777
AU ROI.



IRE,

Voici le troisiéme Volume de l'Histoire des Revolutions d'Angleterre que
* 2 je

E N T R E.

je dedie à VOTRE MAJESTÉ.
Il n'a pas tenu à Elle qu'elle n'ait empêché la dernière : si ses conseils eussent été suivis, si on eût accepté son secours, le Roi d'Angleterre seroit encore sur son trône.

Ce Prince est excusable d'avoir eu égard à la délicatesse de ses Peuples, à qui votre Religion & votre Puissance avoient rendu votre Alliance suspecte : mais que vous êtes genereux, SIRE, d'avoir entrepris sa défense, depuis même que ses malheurs ont ôté toute autre ressource à son courage & à sa valeur ! Votre MAJESTÉ verra dans cette Histoire la justice de la cause qu'elle soutient, c'est celle de cette même Religion qui vous rend si redoutable à ceux qui attaquent l'Eglise, dont vous êtes aujourd'hui l'unique appui contre les efforts de tant d'ennemis, qui ont ligué contre elle ses propres enfans, sous pré-
texte

E P I T R E.

texte de les unir contre vous. Ce sont les combats du Seigneur, pour parler comme l'Ecriture, que vous soutenez depuis si long-temps, non ceux du Roi d'Angleterre ni les vôtres : & le succès continuel que Dieu vous y donne en est un témoignage évident.

En six ans d'une guerre où V. M. a toute l'Europe sur les bras, ces bras invincibles ont ajouté à vos Conquêtes des Provinces entières, des Places imprenables, parmi lesquelles Mons & Namur, que Vous avez soumis en personne à la vue de cent mille hommes qui les defendoient, suffiroient seules pour rendre un regne recommandable & glorieux. Les Batailles de Fleuras, de Staffarde, de Stenkerque, de Nerwinde, de la Marsaille, & celle qui a commencé cette campagne en Catalogne, sans compter tant d'autres combats où vos Armes ont toujours

* 3

ENTRÉE.

jours conservé leur ancienne supériorité sur celles de vos ennemis, sont des succès que les Monarchies les plus favorisées du Ciel n'ont jamais vû en plusieurs siècles. La Mer, après vous avoir donné une victoire signalée, & tant d'autres grands avantages sur les Flotes des Liguez, Vous a manqué une seule fois, pour apprendre à la Nation qu'il faut avoir quelque égard au nombre, & qu'Hercule même ne combat pas contre deux.

A cet événement près, par où les Alliez se peuvent-ils vanter de vous avoir entamé? Votre MAJESTÉ n'avoit pas qu'un Ennemi à craindre: Dieu vient de vous en délivrer. Votre Peuple étoit menacé d'une disette qui affligoit les pauvres, & par contrecoup votre bon cœur. Le Ciel a donné à vos vœux une année dont l'abondance est capable de suppléer
à la

E P I T R E.

à la stérilité de plusieurs. Cette nouvelle faveur d'enhaut est à Votre MAJESTÉ un gage de beaucoup d'autres d'autant plus sûr, qu'elle en a témoigné plus de reconnaissance : nous venons de nous joindre à elle pour en rendre grâces au Seigneur. Si les Princes Confederez avoient pour leurs Peuples les sentimens que vous avez pour les vôtres, au lieu de rendre grâces à Dieu pour vos dernières Victoires, nous en aurions rendu pour la Paix : Votre MAJESTÉ y a sacrifié des Conquêtes, qui coûteroient bien des Campagnes à ses ennemis, quand ils deviendroient heureux. Le Seigneur, SIRE, dissipera les Nations qui veulent la guerre : Vous en triompherez cependant, & nous leverons les mains au Ciel, afin qu'il continuë à répandre sa benediction sur vos Armes, dont personne ne souhaite plus la prospérité, que celui qui est avec plus

* 4

de

E P I T R E.

*de respect & plus de dévouement qu'à
aucun autre,*

SIRE,

DE VOTRE MAJESTÉ;

Le très-humble, & très-
obéissant serviteur & fi-
dèle sujet,

J. P. D'ORLÉANS,
De la Compagnie de Jésus.



AVERTISSEMENT.



Je rends raison sur la fin de ce Volume, pourquoi je le donne si-tôt au public, contre mes premières résolutions. Cette Préface regarde d'autres points, dont j'ai jugé qu'il importoit que le Lecteur fût prévenu.

Le premier est, que cette partie de mon [•] Ouvrage est une Histoire complète de la Maison Stuart, depuis qu'elle a joint les Couronnes qui font la Monarchie Britannique, dans la personne de Jacques Premier. Quoique celle de ce Prince y soit traitée avec moins d'étendue que celle des autres, je ne croi pas avoir omis aucun événement de son Règne qu'on puisse être fâché d'ignorer, & je me flatte d'avoir donné une connoissance de sa Personne qu'on sera bien aise d'avoir. Ma narration vient jusqu'à nos jours, & renferme la Revolution qui met encore l'Europe en feu. J'ai vu la difficulté de l'entreprise : Les faiseurs de Libelles & d'Apologies peuvent ne la pas

* 5

pas

AVERTISSEMENT.

pas apprehender, parce qu'ils ne mettent dans leurs Ecrits que ce qui est favorable à leur cause. Un Historien qui cherche la Verité, qui la veut dire, qui la regarde comme la premiere loi de sa profession, ne peut qu'il ne soit embarrassé à la trouver, & encore plus à s'en expliquer dans un sujet comme celui-ci, où sans compter d'autres considerations, qu'un homme sage ne doit pas mépriser, chacun a pris son parti sur des préjugés, que les Ecrivains ont peine à détruire. J'ai passé par dessus ces obstacles, j'ai écrit une des plus délicates parties de l'Histoire de notre temps; j'y ai cherché la Verité, & je l'ai dite sans autre égard, que de rendre justice à qui je la dois. C'est l'unique motif qui m'engage à prendre parti quand je le prens. Je vois des gens qui desireroient que ceux qui écrivent l'Histoire n'en prissent point, & qu'ils ne fissent autre chose que de raconter simplement les faits, laissant aux Lecteurs à porter leur jugement sans prévention sur ce qui est bien ou mal fait.

Cette regle est bonne, & ceux qui la suivent se mettent moins en danger que les autres de s'éloigner de la verité : mais il est des natures d'Histoires, où un Ecrivain ne peut pratiquer cette maxime sans pré-

AVERTISSEMENT.

préjudice de cette vérité même, dont il est redevable aux Lecteurs. Telles sont celles où un Historien écrit après des Auteurs passionnés, qui par d'atroces calomnies ont noirci des actions louables & des Acteurs vertueux; qui ont attaqué la Religion, l'Autorité legitime, les Souverains; qui contre le précepte de l'Ecriture, *ont touché les Oints du Seigneur, & répandu leur malignité sur ses Prophètes.* Ceux des Sectaires ou des Rebelles qui de nos jours ont écrit l'Histoire des trois derniers Rois d'Angleterre, si nous en exceptons quelques-uns moins emportés & plus soigneux de leur propre reputation, ont si peu gardé de mesures, ont rempli leurs Livres ou plutôt leurs Libelles de tant de venin contre ces Princes, contre la Religion Catholique, dont le dernier a fait profession, contre les droits de la Royauté, qu'un Historien qui veut dire le vrai & le faire connoître aux Lecteurs, ne peut se dispenser de les prendre à partie. Je l'ai fait le moins, souvent que j'ai pû; & quand je l'ai fait, en attaquant l'Historien, j'ai observé de ne point blesser le respect qu'on doit aux personnes, que leur naissance, leur dignité, leur caractère doit rendre respectables: à ceux-mêmes qui ne peuvent approuver

leur

AVERTISSEMENT.

leur conduite. J'ai rendu justice aux bonnes qualitez de ceux qui en ont eu de mauvaises. J'ai loué les actions des plus méchans hommes, quand ils en ont fait de louables, & je n'ai pas refusé à Cromwel, que son paricide a rendu le plus odieux Tyran qui fut jamais, l'honneur d'avoir été un grand Genie, un grand Politique, un grand Guerrier.

J'ai gardé la même conduite envers ceux dont la verité & la justice m'ont engagé à prendre le parti: Je n'ai dissimulé, ni les fautes, ni les défauts, ni les mauvaises mesures des Princes dont j'ai défendu la cause. Je ne les ai excusés, que quand j'ai crû de bonne foi qu'ils étoient excusables, & si je craignois d'avoir excédé, ce seroit plutôt du côté de la liberté que du côté de la flatterie.

Le second Point sur lequel j'ai crû devoir prévenir le Lecteur, regarde les Memoires dont je me suis servi. J'ai preferé dans ce Volume, comme j'ai fait dans les deux autres, les Histoires connues & publiques, aux manuscrits secrets & particuliers. On m'en a indiqué que j'ai negligés, parce que je n'y ai pas trouvé toute l'autorité nécessaire à être employez sûrement. On m'en a fourni néanmoins d'un caractère à ne me
lais-

AVERTISSEMENT.

laisser aucun scrupule de m'en servir, & qui m'ont été de grand secours.

Pour l'Histoire de Charles Premier ; M. le Marquis d'Estampes a bien voulu me communiquer les Lettres originales de feu M. le Maréchal d'Estampes son Grand-pere, Ambassadeur en Angleterre durant la tenuë du fameux Parlement qui donna les premieres atteintes à la fortune de ce Roi. J'y ai trouvé beaucoup de choses que je n'ai point trouvé ailleurs, à cause de la liaison que ce Ministre avoit avec les principaux de la Cabale Parlementaire, que la France ménageoit alors pour contrebalancer la Cour, qui étoit presque ouvertement dans les intérêts d'Espagne.

Le P. de la Rue m'a fait voir un extrait, qu'il a fait autrefois de sa main, des Lettres du Maréchal d'Estrades au Cardinal de Richelieu, où j'ai trouvé des particularitez, qui m'ont éclairci sur des points importants, que l'on fait, mais que l'on fait mal, parce qu'on ne les fait que sur des bruits publics, qui les alterent & les confondent. Le caractère du Copiste m'a tenu lieu de l'original : ceux qui le connoissent jugeront que j'ai pû en user ainsi.

Pour l'Histoire de Charles II., M. l'Avocat General de Lamoignon m'a fait part

AVERTISSEMENT.

d'une relation d'Angleterre écrite par lui-même dans un voyage qu'il fit à Londres l'an mil six cens soixante-cinq. Cet écrit est tissu, pour ce qui regarde ce Regne, de ce qu'il apprit du Roi même. Ce Prince, étant en France avoit reçu quelque bon office de feu M. le premier President; il en voulut témoigner en Angleterre de la reconnaissance à son fils. Il le logea à Withal, & lui donna beaucoup de liberté de le voir, & comme par les questions que M. de Lamoignon lui faisoit, il s'apperçut qu'il recueilloit tout ce qu'il pouvoit ramasser des particularitez de son Histoire, il eut la bonté de l'en instruire lui-même; & ce fut sur ce qu'il lui en apprit, que fut faite la relation dont je parle, à laquelle M. de Lamoignon joignit un portrait de cette Cour, qui m'a servi de guide pour les tems suivans, & que j'ai trouvé si conforme à ce que m'en ont dit depuis plusieurs Seigneurs de la Nation qui ont fait une partie de cette Cour-là même, que j'ai admiré qu'un jeune Etranger en eût si bien connu le genie, les intrigues & les intérêts.

Je puis dire avoir eu le même bonheur pour l'Histoire de Jacques second. J'ai eu la liberté de consulter ce Prince aussi long-tems que je l'ai désiré. Je ne crains pas de
l'a-

AVERTISSEMENT.

J'avoïer , puisque la plupart des faits que j'avance , sont d'une notoriété si publique , que personne n'en disconvient , non pas même ses ennemis. Il n'y a gueres de difference entre ce que nous racontons tous , que dans les principes & les motifs des actions que nous racontons. Je ne croi pas qu'aucun homme équitable juge des intentions de ce Monarque & des ressorts de sa conduite , sur ce qu'en publient ses Sujets rebelles , ou sur ce qu'en disent leurs partisans. Sa religion , sa dignité , sa vertu , son caractere d'esprit le rendent plus croyable qu'eux. Sa droiture envers Dieu , qui lui a fait sacrifier trois Couronnes à sa foi , est un préjugé sans réplique de sa sincérité envers les hommes sur des intérêts bien moins importants. Les Protestans rebelles le blâment de s'être attiré son malheur , par un mépris des Loix établies , par l'affectation du pouvoir arbitraire , par un zèle excessif pour sa Religion , tendant à détruire celle du païs , par des entreprises peu proportionnées au pouvoir d'un Roi d'Angleterre , borné par celui de son Parlement & par les privileges de sa Nation. Ce Prince assure , qu'il n'a rien fait contre les Loix de son Royaume , & que s'il en a quelquefois dispensé , ç'a été par un droit avoué
des

AVERTISSMENT.

des Juges mêmes Protestans, & inseparable de la Royauté; qu'il n'a rien entrepris que de modéré en faveur de sa Religion, & cela sans aucun dessein d'obliger personne à la suivre, qu'autant que la conscience & la persuasion y engageroit ceux qui le voudroient bien; que pour maintenir les droits qu'on lui contestoit, il a pris toutes les mesures que la prudence peut suggerer; que s'il en a négligé qu'il eut pû prendre, il n'a fait cette faute que pour choyer la délicatesse de ses Sujets & les ombrages des Protestans mêmes qui se plaignent si aigrement de lui; & après tout que les mesures qu'il avoit prises, étoient d'une nature à ne lui pas manquer, si elles n'eussent été rompues par des trahisons inouïes & dont il ne vient pas en tête à un homme de probité, de croire capables tant de gens d'une qualité éminente, & la plupart comblez de ses bienfaits.

Sur ces deux différens témoignages peut-on douter où est la vérité? Laissons les préjugés que nous donne notre Religion, l'amour de nos Rois; ne consultons que la Raison seule, le sens naturel, les premiers principes: Entre ces deux plans de l'Histoire du Roi d'Angleterre, un homme sage peut-il balancer à se déterminer au
sc-

AVERTISSEMENT.

second? Je l'ai suivi, & je suis sûr que les faits feront avouer au Lecteur que j'ai eu raison de le suivre.

Je suis encore très-redevable aux lumières que m'a donné M. le Comte de Castelmaine, dans lequel, comme la vertu tant de fois éprouvée pour la foi donne du relief à la naissance, l'étendue du savoir répond à la vivacité de l'esprit. M. Skelton m'a beaucoup instruit sur les choses dont il a eu connaissance dans les grandes négociations auxquelles il a été employé presque dans toutes les Cours de l'Europe, sur tout en France & en Hollande, où il a vu de plus près qu'aucun autre ce qui s'est traité de plus délicat au temps de cette révolution. Mais je n'ai tiré de personne de meilleurs & de plus sûrs Memoires, que de M. Sheridan Irlandois, autrefois Secrétaire d'Etat, Conseiller du Conseil Privé, & Commissaire General des Finances dans son pays. Personne ne m'a paru plus savant dans l'Histoire Britannique que lui, personne mieux informé des détails des derniers événemens & des differens intérêts de tous ceux qui y ont eu part. Il en a tant à cet Ouvrage, que je manquerois de reconnaissance, si je n'en rendois témoignage au Public.

Mal-

AVERTISSEMENT.

Malgré ces secours , je comprends bien que j'aurai encore fait des fautes : mais j'assure que je suis prêt à les reconnoître & à les corriger, quand on voudra bien m'en avertir. En attendant j'ai droit d'espérer quelque indulgence des Lecteurs, par la difficulté d'écrire l'Histoire d'une Nation aussi différente des autres, & assez souvent d'elle-même, que l'est la Nation Angloise. La Religion seule y fait un cahos de Sectes, dont la difference est très-difficile à démêler. Je m'y suis trompé dans mon second Tome, où j'ai dit que le Duc de Somerset, Tuteur du jeune Edouard sixième, étoit Lutherien : Il étoit Sacramentaire Zuinglien, & par conséquent plutôt disciple de Calvin que de Luther. La diversité des Factions en Angleterre est un autre embarras à un Historien, particulièrement à un étranger, qui l'expose encore à errer souvent. Car comme ces Factions, aussi-bien que la Religion, partagent ordinairement les familles, trouvant souvent les mêmes noms en diverses Sectes & en divers Partis, sans parler de ceux qui ne sont pas toujours ni de même Secte ni de même parti, il est aisé de s'y tromper, & de prendre les uns pour les autres. Il n'est pas jusqu'à l'orthographe des noms Anglois qui n'ait sa difficulté. Le grand nombre

AVERTISSEMENT.

nombre de consonantes qui se trouvent tout de suite en plusieurs de ces noms, est si contraire au génie des langues qui sont en usage parmi nous, qu'à moins d'une attention fatigante, on suit naturellement la prononciation fort différente de l'orthographe. Quand les Écrivains y feroient exacts, les Imprimeurs ne le feroient pas. Les uns & les autres sont en vérité un peu excusables de ne le pas être, puisque ceux du pays ne le sont pas eux-mêmes, & qu'il est certains noms Anglois, que les Anglois écrivent fort différemment. La ressemblance qu'ont plusieurs de ces noms, produit encore le même effet. Strafford, Stafford & Stamford: Herfford & Hereford, Northampton & Southampton s'écrivent aisément l'un pour l'autre: Keynton & Keynston encore plus. Je me suis trompé au dernier en décrivant la bataille d'Edgehil, qui fut donnée près de Keynton, comme je le devois écrire, non près de Keinston, comme je l'ai écrit.

Ce n'est pas par erreur au reste, que j'ai écrit quelques noms Anglois comme nous les prononçons en France; on ne les y connoîtroit pas autrement. Ainsi si j'écrivois Glocester & Castlmaine, au lieu de Gloucestre & de Castelmaine, je ne parlerois pas

AVERTISSEMENT.

pas plus François, que si j'écrivois Roma pour Rome, London pour Londres, Napoli pour Naples.

Voilà les avis principaux dont j'ai crû devoir prévenir ceux qui voudront lire ce Livre: je suis disposé à recevoir les leurs, & à profiter de leurs reflexions pour peu qu'elles viennent jusqu'à moi. Au moins en est-il quelques-unes que la voix publique ne laisse point ignorer aux Auteurs. Je m'y rendrai attentif & docile, & tâcherai de me rendre utiles mes propres fautes pour en moins faire.

HISTOI-

2

1

.

1

.

1

1

.

.

.

1

.

1

.

.

.

.

.

.

.

.

HISTOIRE DES REVOLUTIONS D'ANGLETERRE.

LIVRE NEUVIÈME.

Après le Règne paisible de Jacques Premier, Charles son Fils voit troubler le sien par une faction qui le dépouille, qui lui fait faire son procès, & trancher publiquement la tête. Avec le Roi tombe la Royauté, la Famille Royale se dissipe, desheritée, exilée, prosaite par un habile Usurpateur, qui prenant occasion des troubles pour contenter son ambition, s'attribue le Gouvernement à lui seul, sous prétexte de former une République.



Si les Rois donnoient leurs inclina-
tions à leurs Sujets, comme les
Peres à leurs Enfans; Jaques Pre-
mier auroit pû guerir pour long-
temps la Nation Angloise, de l'in-
quiète maladie qui produit les revolutions. Ja-
mais Prince n'aima tant la paix, & ne fit plus

1603.

1603. pour l'acquiescer. Il s'en faisoit honneur, & prenoit plaisir qu'on l'appellât le Roi Pacifique. Ses vœux, ses qualités, ses maximes étoient toutes tournées à cela. Il déclaroit qu'il n'avoit point l'ambition d'étendre les bornes de son empire, & qu'il se contentoit d'empêcher que personne ne les resserrât. Il faisoit profession de haïr la guerre, qu'il disoit être dans l'État ce que sont les Femmes dans le domestique, un mal quelquefois nécessaire, mais qu'il faut éviter tant qu'on peut. On dit même qu'il avoit aversion des armes, & qu'il ne pouvoit voir une épée nue sans être en danger de s'évanouir. On n'attribuoit pas néanmoins cette foiblesse à un défaut de courage, mais à la frayeur qu'eut sa Mère, lors qu'étant grosse de lui elle vit tuer David Rix à ses yeux. Les médians ne laisserent pas de l'attaquer sur cet article, & quelqu'un fut assez hardi pour faire deux vers Latins dont le sens étoit ; qu'Elizabeth avoit été un grand Roi, & que Jacques étoit une bonne Reine, qu'ainsi la nature s'étoit trompée en tous deux.

+ De tels discours n'étoient pas capables de faire changer à ce Prince Philosophe une conduite, que la nature, l'éducation, l'étude même avoient concouru à former en lui. Sa vie étoit réglée sur ce plan, & fut en cela toujours uniforme. L'un des premiers Actes publics qu'il fit quand il se vit Roi d'Angleterre, fut pour déclarer qu'il vouloit vivre en bonne intelligence avec tous ses voisins. Aussi son premier soin fut-il, aussitôt qu'il eût pris en main les rênes de cette Monarchie, de faire la paix avec l'Espagne, contre laquelle Elizabeth avoit fait long-temps la guerre, & de renouveler l'amitié que cette Princesse avoit contractée avec Henri le Grand Roi de France. Depuis ce temps-là Jacques suivit la maxime qu'il

qu'il s'étoit faite, de se mêler peu des affaires d'autrui, n'entra que rarement dans celles de ces deux Puissances; ne cherchant ni à les commettre, ni aussi trop à les pacifier. Il prévint assez adroitement une occasion presque inévitable d'avoir guerre avec l'une ou l'autre; d'un côté empêchant sous main que les Hollandois ne se missent sous la protection de la France, comme on les en sollicitoit; de l'autre, en avançant par ses soins leur accommodement avec l'Espagne: se délivrant par là en même-temps de l'engagement qu'il avoit de protéger contre l'Espagne une Nation Protestante, & de la crainte qu'il devoit avoir, que la France ajoutant à sa puissance les forces des Provinces-Unies, n'acquît une supériorité incommode à ses voisins.

Les alliances que ce Roi contractoit avec les Maisons souveraines, ne faisoient point pour lui une conséquence d'épouser les querelles de leurs États. Le Roi de Danemark son Beau-frère voulant faire la guerre à la Suède, s'en ouvrit à lui, & lui demanda du secours. Jacques l'en dissuada autant qu'il pût, mais voyant qu'il n'y gaignoit rien, il lui déclara qu'il ne l'assisteroit pas, & lui tint parole.

L'émulation mutuelle de ces Puissances étrangères facilita beaucoup la paix, que le Monarque Anglois vouloit avoir avec elles; chacun le ménageant, sinon pour en faire un allié, au moins pour n'en pas faire un ennemi. Il étoit à craindre qu'il ne trouvât de plus grands obstacles à entretenir la tranquillité domestique parmi ses Sujets; & c'est en cela qu'il fit voir que la nature lui avoit donné, avec le desir de la paix, le talent de se la procurer. Car d'un côté, l'indocilité du Parlement d'Angleterre sembloit devoir augmenter sous un Roi

1603. étranger, & novice dans les usages du Pays; de l'autre, l'union de deux Nations, fieres, fougueuses, antipathiques, étoit pour donner beaucoup d'exercice à celui qui les devoit gouverner, avant qu'elles fussent accoutumées ensemble. Outre cela, la diversité de Religion qui étoit entre elles, quoi que toutes deux Protestantes, étoit un puissant dissolvant pour dissuader les esprits de deux Peuples, entre lesquels la nature même avoit mis de l'opposition.

Depuis que ces Insulaires ont abandonné l'Unité, qui est la marque de la vraie Eglise, toutes les Heresies du monde les plus bizarres & les moins sensées y ont trouvé des partisans: tant il importe de ne point perdre de vue le point fixe de l'autorité legitime, qui est l'unique preservatif que Dieu ait donné à l'esprit humain pour prévenir ses égaremens. Les Sociniens, les Anabaptistes, les Millenaires, les Adamites, & presque tout ce que ces derniers temps ont vu naître depuis Luther de nouvelles sortes d'Errans, ont des Societes dans cette Ile. On y en voit même qu'on voit peu ailleurs, dont les seuls noms marquent la maniere, comme les Fanatiques & les Trembleurs.

Parmi ces Sectes néanmoins, les deux principales sont celles qui divisent l'Angleterre & l'Ecosse en deux partis à peu près égaux. L'un, qui fait proprement ce qu'on nomme l'Eglise Anglicane, fut cet assemblage d'erreurs, que Cranmer, qui étoit Lutherien; le Duc de Somerset, qui étoit Sacramentaire; la Reine Elizabeth, qui prit quelque chose de tous les Novateurs de son temps, ajoutèrent au Schisme d'Henri pour former la Religion nouvelle, dans laquelle ils laisserent même une partie de la Hierarchie & des usages de l'Eglise Catholique,

lique, dont ils retinrent les Evêques, & la ^{1603.} plupart des ceremonies. De là est venu à ces Sectaires le nom d'Episcopaux, qu'on leur a donné par opposition aux Presbyteriens. Ceux-ci sont la seconde Secte, des deux qui dominent dans la Monarchie Britannique. On leur a donné ce nom, parce qu'ils se gouvernent par les Anciens, c'est à dire par les sages de leur troupeau, qui n'ont point d'autre caractère que le choix qu'on fait d'eux pour cette fonction. C'est le Calvinisme tout pur, dont les Sectateurs sont aussi appelés Punitains dans ces Royaumes, parce qu'ils prétendent avoir épuré le Christianisme des superstitions qu'ils attribuent à l'Eglise Romaine, & dont ils souffrent impatiemment que l'Eglise Anglicane ait retenu une partie.

Ces deux Sectes, au temps dont je parle, avoient de continuel démêlé. Au commencement de la revolte, elles avoient agi de concert pour ruiner la Religion Catholique, & pour établir en sa place, l'Episcopale en Angleterre, la Presbyterienne en Ecosse. Quand elles eurent vaincu cette commune ennemie, elles tournerent leurs armes l'une contre l'autre, & commencerent cette guerre dont on a vu de si tristes effets. La querelle étoit déjà échauffée quand Jacques unit les deux Couronnes, & c'étoit un surcroît d'obstacles à la paix qu'il vouloit établir dans la nouvelle Monarchie. Il l'établit malgré tout cela. Il y eut du bonheur, mais outre le bonheur diverses choses y contribuerent, qui furent les fruits de son industrie.

La premiere fut la complaisance qu'il fit profession d'avoir pour son Parlement dès qu'il fut monté sur le trône, le consultant non seulement dans les affaires de son Etat, mais pres-

6 HISTOIRE DES REVOLUTIONS

1603. que dans toutes celles qui regardoient sa Famille; déferant à ses vœux, affectant une grande attention à ne point blesser ses privilèges, lui demandant peu de subsides extraordinaires, & aimant mieux vivre avec moins d'opulence, que de faire murmurer en augmentant les trésors.

Le seconde fut l'égalité qu'il fit paroître dans sa conduite à l'égard des deux Nations; la Nation sous ce Prince n'étant pour personne une raison d'être avancé, ou éloigné de la fortune. L'élévation de Robert Kar, qui de simple Gentilhomme Ecoissois étoit devenu Comte de Somerset, grand Chambellan d'Angleterre, Ministre d'Etat, fit craindre d'abord aux Anglois que l'amour du Pays natal ne portât les grâces en Ecoffe: mais le temps les en détrompa. Kar fut disgracié pour ses crimes; un autre Favori prit sa place, & ce fut un Anglois, celui qui se rendit depuis si fameux sous le nom de Duc de Buckingham. Cecil, autre Anglois, fut Ministre d'Etat, Jacques ayant voulu montrer par là, que s'il aimoit quelqu'un plus qu'un autre, le mérite & l'inclination, non la Nation & la Patrie, étoit le motif de sa préférence.

La troisième chose qui contribua à donner à ce Prince la paix domestique, fut la facilité qu'il eut à suivre la Religion dominante. Il avoit été élevé dans la Secte Presbyterienne: il y demeura pendant qu'il fut en Ecoffe, mais il suivit l'Epliscopale d'abord qu'il fut en Angleterre. Non qu'il fut sans Religion; il avoit même du penchant pour la véritable, & fit des pas pour se convertir: mais l'embarras, & encore plus les suites d'une conversion à la Religion Catholique, étoient redoutables à un Roi d'Angleterre qui craignoit de troubler son repos.

Jac-

Jacques parut s'être démenti de cette humeur pacifique, lors que dans le dessein qu'il conçut de réduire les deux Royaumes à une même forme de culte, il entreprit d'introduire en Écosse le gouvernement, les cérémonies, la discipline de l'Eglise Anglicane. On reconnut néanmoins bien-tôt qu'en cela même il gardoit son caractère, par la manière circonspecte & mesurée dont il s'y prit; étudiant le tems, s'adoucissant, se relâchant, quand il voyoit les choses aller à un point d'aigreur capable de causer du trouble. Ainsi se servant du crédit qu'il avoit acquis sur les Grands, il établit l'an mil six cens six l'Épiscopat dans ce Royaume malgré les Ministres Presbytériens, & y érigea le Tribunal de la Haute Commission pour l'exercice de la Jurisdiction des Evêques: mais en même temps, pour rendre aux Ministres ce coup fâcheux plus supportable, il prit soin de faire augmenter & mieux payer leurs pensions. Dans un Synode tenu à Perth en l'année mil six cens dix-huit, il fit admettre ces cinq articles de la Discipline Anglicane; qu'on feroit la Cène à genoux, que le Peuple recevrait le Sacrement de la main des Ministres; que les Ministres voient dans les maisons baptiser les enfans en danger de mort; qu'ils administreraient la Communion aux malades qui la demanderoient; que les Evêques donneroient la Confirmation aux enfans, quand ils auroient l'usage de raison, & qu'ils sauroient leur Catechisme; que l'on observeroit les Fêtes de la Nativité, de la Mort, de la Resurrection, de l'Ascension de Jesus-Christ, & celle de la Pentecôte. Ces nouveautés, ainsi les nommoient les Presbytériens zélés, revoltèrent beaucoup de gens, qui s'en tinrent aux premiers usages, malgré l'Ordonnance du Prince & l'approbation du Synode.

3618 sur tout dans les lieux éloignez des Villes où résidoient les Evêques. Le Roi dissimula, & les laissa faire; jugeant qu'il ne pouvoit les contraindre sans risquer de les trop irriter. Ce fut encore par cette raison, qu'ayant fait dessein d'établir dans les mêmes Eglises Ecoffoises la Liturgie qu'on pratiquoit dans celles de la Communion Anglicane, afin que les prieres publiques fussent uniformes par tout, il s'en désista sur l'émotion que causa le bruit qui s'en répandit, & se contenta d'en laisser le projet tout tracé au Prince son fils, pour l'exécuter quand il y veroit les conjonctures favorables; l'avertissant de se défier de la Secte Presbyterienne, comme d'un serpent dont le venin étoit également dangereux à la Religion & à l'Etat.

Enfin un quatrième moyen dont Jacques se servit à propos pour gagner & son Parlement & les Sectateurs de ses Etats, fut de livrer de temps en temps les Catholiques à leur haine. On dit que ceux-ci lui en donnerent sujet au commencement de son regne, par la conspiration des poudres. On ne pouvoit assez punir un attentat si detestable. Tout le monde ne convient pas des circonstances qu'on en publia. Ce qu'on a inventé de nos jours montre ce qu'on put inventer alors. Au moins ne pouvoit-on justement attribuer ce crime aux seuls Catholiques; puisqu'un assez grand nombre de ceux qui en furent complices étoient Protestans, & que s'il y entra des Catholiques; les uns étoient des Prêtres, qui n'y avoient part que parce qu'ils étoient accusés sans preuve de l'avoir su par la Confession; les autres étoient deux ou trois brouillons, suffisez à ce que l'on croit par Cecil premier Ministre, pour attirer à l'Eglise Romaine la persécution qu'on lui fit. Quoi qu'il en soit, la plainte que le Roi alla faire à son Parlement de
cette

cette conspiration, vraie ou fausse, eut plus de succès pour lui gagner les affections de cette Assemblée, qu'il n'en eût osé espérer. Un Roi haï des Catholiques devint le Hero des Protestans, & une bataille gagnée par sa prudence lui eût moins fait d'honneur auprès d'eux, que ce péril évité par hazard. Ce moyen de se faire aimer parut si heureux à ce Prince, qu'il en usa souvent depuis; & il n'a pas été le dernier qui s'en soit utilement servi. Ceux qui ont gouverné après lui n'en ont gueres trouvé de meilleur pour amuser le Parlement, quand ils l'ont craint, que de se plaindre des Catholiques, & de l'occuper à punir par de véritables supplices des conjurations chimeriques.

Le soin que prit Jacques d'abattre ces mêmes Catholiques en Irlande, fit redoubler aux Protestans les applaudissemens qu'ils lui donnoient. Il n'y eut pas de peine. Les Irlandois, dépourvus des secours que les Espagnols leur avoient envoyez du temps de la Reine Elizabeth, étoient moins que jamais en état de résister à une Puissance, qui avoit crû de la moitié. Ainsi cette affaire ne troubla pas le repos du paisible Roi. Celle du Palatinat lui donna plus de mouvement, & l'allort enfin engager malgré lui à prendre les armes, si la mort ne l'eût prévenu, ou plutôt si la voye de la negotiation, qui est toujours lente, & qu'il tenta d'abord pour tâcher d'éviter la guerre, ne lui eût donné le loisir d'achever sa carrière en paix.

Jacques n'avoit point encore mieux fait voir son humeur pacifique qu'en cette rencontre. Il avoit marié sa Fille à Frederic Comte Palatin. Après la mort de l'Empereur Mathias, une Ligue de Protestans ayant offert à cet Electeur de l'élever sur le trône de Bohême, il en consulta son Beau-pere, qui en prévint les conséquences pour son repos & pour celui de son Gendre. Il

1620. l'en dissuada autant qu'il pût : mais Frederic , qui le consultoit moins pour suivre ses conseils que pour lui demander son appui , ne laissa pas d'accepter l'offre que lui faisoient ses partisans , esperant que le Roi d'Angleterre ne l'abandonneroit pas au besoin. Il fut couronné : mais ce Couronnement fut l'unique fruit de sa Royauté. Une armée qu'il avoit levée ayant été défaite à Prague par celle de l'Empereur Ferdinand , & les forces du Roi Catholique étant entrées en même temps dans le Palatinat , ce Prince perdit non seulement l'Etat qu'il venoit d'acquiescer , mais celui même qu'il avoit reçu de ses Ancêtres avec le titre d'Electeur , dont son Parent le Duc de Baviere fut investi par Ferdinand.

Quelque amour que le Beau-pere eût pour la paix , il fut sensible à la ruine de son Gendre , & ne put s'empêcher d'entrer dans les intérêts d'une partie si considerable de sa Famille. Il y entra , mais selon son genie , par un long circuit de Traitez , dont il ne vit gueres plutôt la fin que celle de sa vie. Comme Philippe III. Roi d'Espagne avoit pris l'affirmative pour la Maison d'Autriche , & qu'il pouvoit beaucoup dans l'affaire , Jacques lui fit proposer le mariage du Prince de Galles avec l'Infante Marie sa Fille , sans s'ouvrir néanmoins du motif qui le portoit à cette alliance. Philippe consulta Rome sur ce manage , & en ayant reçu réponse , que le Pape y consentiroit , pourvu que la Religion y trouvât ses avantages , on entra en négociation. On étoit presque convenu de tout , & l'on croyoit la conclusion de l'affaire si assurée , que le Prince d'Angleterre voulant montrer l'impatience qu'il en avoit , fit le voyage d'Espagne en personne. Une démarche si extraordinaire sembloit lui devoir applanir tout ce qui pouvoit rester de difficultez à l'accomplissement

ment de son mariage, & couper court aux longueurs ordinaires des Cours de Rome & de Madrid : mais toute la vivacité Angloise ne put échauffer le phlegme Espagnol, ni hâter la lenteur Italienne. Après un temps assez long employé en fêtes & en cérémonies, le Duc de Buckingham, qui avoit soin de la conduite du Prince Anglois, s'étant brouillé avec le Comte Duc premier Ministre du Roi Catholique, on commença à se refroidir. Divers incidents augmentèrent les mécontentemens de part & d'autre, & la proposition enfin que le Roi de la Grande Bretagne fit faire au Roi d'Espagne, pour l'engager à procurer la restitution du Palatinat, rompit tout à fait le Traité. Le Roi & le Prince d'Angleterre tournèrent les yeux du côté de la France, & firent demander à Louis XIII. la Princesse Henriette sa Sœur, que le Prince épousa en effet.

Par cette rupture avec l'Espagne Jacques ne pouvoit plus éviter de prendre les armes contre la Maison d'Autriche, il y étoit tout résolu, mais il étoit de la destinée de ce Roi pacifique de mourir en paix. Il cessa de vivre quand il voulut faire la guerre, le vingt-sixième jour de Mars de l'année mil six cens vingt-cinq, aimé des siens, regretté des étrangers, loué par tous les Savans de l'Europe comme le protecteur des Lettres, pour lesquelles, si on en juge par les Ouvrages qu'on a de lui, on peut dire qu'il eut plutôt de l'inclination qu'il n'en eut le bon goût, & que celui qui de son temps l'appelloit le Roi du Savoir, l'appelloit plutôt ainsi parce qu'il étoit Roi, que parce qu'il étoit savant. Il seroit à souhaiter pour la gloire de ce Prince, qu'il eût poussé un peu moins loin les égards qu'il avoit pour les doctes. On ne peut lire, sans concevoir quelque indignation contre lui,

la patience qu'il eut à souffrir l'insolence de Buchanan, qui osa lui dédier un Livre, où cet Auteur soumet les Rois au jugement de leurs Sujets, & à des peines dont la plus severe n'est pas la déposition. Ce que cet Historien mercenaire écrit faussement touchant Marie Stuart, devoit trouver dans le cœur d'un Fils un peu plus de vivacité contre le calomniateur d'une Mere. La postérité, qui ne pardonne pas à Jacques d'en avoir manqué contre la Reine Elizabeth, malgré le grand intérêt qu'il avoit à ne la pas offenser, ne lui passera pas l'indulgence qu'il a eue pour un homme de rien, parce qu'il étoit homme d'esprit.

Du portrait que je viens de faire de ce premier Roi de la Maison d'Ecosse qui a gouverné l'Angleterre, on peut inferer deux choses. La premiere, que le talent qu'il eut de se donner la paix, resultoit presque également de ses bonnes & de ses mauvaises qualitez; de beaucoup d'équité, d'une grande moderation, d'un naturel doux, de bonnes mœurs; mais d'un esprit qui ne portoit gueres ni ses soins ni ses vûes au delà de lui-même, borné au present, abandonnant au temps la destinée de la postérité; droit de son fond, mais aisé à plier, suivant la Religion qu'on lui contestoit le moins, quoi qu'il penchât vers la véritable; complaisant pour n'être pas contredit, timide à user des droits de la Royauté pour ne pas troubler le repos de son regne, & trouvant moins de peine à dissimuler une injure qu'à la venger. La seconde chose qu'on peut inferer de ce que j'ai dit de Jacques est qu'en se donnant la paix à lui-même, il laissa à Charles son Successeur les semences des fameuses discordes qui firent la revolution que j'écris; une guerre sans argent, un Parlement desaccoutumé d'en donner, & trop maître

maître de n'en donner pas; une Religion mal d'accord avec elle-même, & des Sectes en mouvement pour la preference. 1625.

Les ennemis de Charles Premier ont dit qu'un Prince plus politique, moins gouverné, d'une conduite plus uniforme, moins facile & moins fier à contre-temps, plus prompt à prendre son parti auroit surmonté ces difficultez. Je croi qu'il est plus vrai de dire, qu'il les eût surmontées s'il eût été plus heureux, & qu'il fut de ceux dont les événemens décident de la reputation. S'il eut des défauts, il eut des qualitez qui leur servoient de correctif; & s'il fit des fautes, il fit des choses qui les eussent réparées avec avantage, si la fortune, qui lui fut favorable en diverses rencontres, ne lui eût été infidelle dans toutes les actions décisives. On ne peut disconvenir qu'il n'eût de l'esprit, de la valeur, de la vertu. La maniere vive dont il fit la guerre, quand il la fit par lui-même, & qu'il s'y fut déterminé; les fréquentes batailles qu'il donna en personne, les victoires qu'il remporta, montrent qu'il savoit le mener, quoi qu'il ne l'aimât pas. Dans l'extremité où plus d'une fois il réduisit ses ennemis, une victoire de plus l'en eût rendu maître. Mais ce point de bonheur lui manqua toujours, quelque effort qu'il fit pour l'atteindre. S'il l'eût atteint, on ne l'accuseroit, ni de s'être rendu nécessaire une guerre qu'il fuyoit d'entreprendre, ni d'avoir fui de l'entreprendre après se l'être rendu nécessaire: on le loueroit de l'avoir bien faite, & cette guerre ayant été heureuse dans son succès, on oublieroit qu'elle auroit été peu prudente dans son origine, trop lente dans son commencement.

Pour développer avec quelque ordre les malheurs

1625. heurs inouis de ce Roi, & suivant la loi de l'Histoire, ne pas dissimuler les fautes qu'on dit y avoir contribué; il faut ajouter aux principes de troubles, & de discordes domestiques que lui avoit laissé son Pere, un Favori envié & haï. Georges Villiers Duc de Buckingham, qui posséda successivement les bonnes grâces du Pere & du Fils, étoit le Favori dont je parle. C'étoit un Seigneur plein de qualitez qui le rendoient aimable à ceux à qui il vouloit plaire, mais qui le rendoient encore plus insupportable à ceux qu'il ne se soucioit pas de flatter. Il étoit bel homme, & homme d'esprit; né avec de l'élevation, des manieres fort nobles, & quand il vouloit fort gagnantes: mais impetueux, hautain, remuant; de ces Courtisans présomptueux, qui se croient capables de tout parce qu'ils n'ont l'expérience de rien, qui ne ménagent personne quand ils ont gagné ceux dont ils ont besoin, & qui sacrifient à leur ambition jusqu'aux intérêts de leur Maître.

Un Favori de ce caractère étoit tout propre à aliéner les Anglois de leur nouveau Roi; & ce fut par là en effet que commença la fatale rupture de ce Prince avec ses Sujets. L'aversion qu'on avoit pour le Duc avoit moins éclaté durant le règne précédent, soit parce qu'on s'étoit accoutumé à le souffrir, soit parce que le Parlement croyoit devoir cette complaisance à un vieux Roi, qui lui en rendoit beaucoup. Il fut même un temps que cette Assemblée fit à ce Seigneur de grands honneurs; croyant lui avoir obligation d'avoir rompu le mariage d'Espagne, que Jacques contre son ordinaire avoit entrepris malgré eux. Buckingham avoit eu l'adresse de leur persuader, que la déférence qu'il avoit eue pour leurs sentimens l'avoit porté à la rupture d'une alliance

ce qui leur déplaisoit, & dont ils avoient craint des suites funestes à la Religion Protestante. Mais par malheur les démêlez de cet impérieux Favori avec Digby Comte de Bristol, Ambassadeur à la Cour d'Espagne au temps de la negociation, mirent au jour de fâcheux mysteres qui détromperent le Parlement. Le Duc étoit homme à aventures, & l'audace de ses desirs lui en attiroit souvent de mauvaises. Celle qu'il eut à l'occasion de la Duchesse d'Oliver, à qui il avoit osé s'expliquer d'une passion qu'il avoit, ou qu'il feignoit d'avoir pour elle, lui coûta cher comme l'on sait. Le plus grand mal fut, que cette affaire contribua à rompre les mesures du Roi son maître pour le mariage du Prince. Digby avoit donné avis d'une conduite si peu convenable à un homme chargé du poids d'une telle negociation : Buckingham s'étoit vengé de lui en le faisant rappeler de son Ambassade. Le Comte avoit souffert l'injure pendant qu'il n'avoit pas trouvé le temps propre à en tirer raison : mais aussi-tôt que Jacques fut mort, il prit occasion du changement de Maître pour attaquer le Favori, & l'accusa de divers crimes au premier Parlement que le Roi convoqua ; entre autres d'avoir intrigué le mariage d'Espagne pour rétablir la Religion Catholique, bien éloigné de l'avoir rompu par zele pour la Protestante. Digby disoit vrai. Buckingham avoit toujours eu du penchant pour la véritable croyance, malgré le dérèglement de ses mœurs ; & comme son Maître en avoit aussi, une de leurs vûes avoit été en negociant une alliance avec une Monarchie si Catholique, d'acheminer les affaires d'Angleterre à une entière réunion avec Rome. Le Pape & le Prince s'étoient écrit à l'occasion de la dispense nécessaire à ce mariage. Il n'en falloit pas tant à

Digby

— Digby pour accuser le Favori du crime de haute
1625. trahison devant le premier Parlement qui se tint
sous le nouveau regne.

Le Roi ne s'attendoit à rien moins. Charles aimoit la paix comme Jacques, mais il étoit en âge de moins fuir la guerre. Engagé de la faire à la Maison d'Autriche pour la restitution du Palatinat, il crut qu'il étoit de sa gloire de ne pas tarder à la déclarer aussi-tôt qu'il fut monté sur le trône, & qu'il eut achevé son mariage, que la mort du Roi son Pere avoit suspendu. Du vivant même de Jacques, le Parlement avoit promis l'argent nécessaire à cette entreprise, mais on ne l'avoit point encore fait lever. Charles pressoit qu'on le fit & espiroit qu'aux premiers jours on lui assigneroit les fonds qui devoient produire les sommes promises; lorsqu'on lui signifia durement qu'il ne les falloit point attendre, jusqu'à ce que le Duc de Buckingham eût répondu aux accusations portées au Parlement contre lui. Un refus si brusque étonna le Prince, & encore plus le Favori. Celui-ci fit ce qu'il pût pour calmer les esprits, & usa même de l'industrie dont le feu Roi Jacques son Maître s'étoit si heureusement servi pour amuser le Parlement. Il s'y plaignoit des Catholiques pour montrer qu'il ne les favorisoit pas, mais cela ne lui servit de rien. On persécuta les Catholiques, & on ne cessa pas de le poursuivre. La chose fut poussée si loin que le Roi fut obligé de casser le Parlement, avant que d'en avoir rien obtenu pour la guerre qu'il vouloit faire. Il la fit cependant à ses frais, & sur le credit de ses amis; mais il en eut un mauvais succès. Aiant commencé par l'Espagne à attaquer la Maison d'Autriche, & fait faire descente à Cadix, ses Troupes y furent fort maltraitées, & obligées de se retirer
après

après avoir perdu bien du monde , & encore plus de réputation.

Un pareil debut fit redoubler les murmures contre le Ministre , & commença à mal prévenir les esprits pour le Souverain. Le Duc néanmoins ne perdit pas courage , & pour réparer cette disgrâce , il forma une seconde entreprise dont il crût le succès si sûr , qu'il voulut commander en personne l'armée qu'il y destina. Comme le Roi l'employoit à tout il l'avait envoyé en France pour achever son mariage. Le Duc avait passé en ce pays-ci pour un Courtisan agréable : mais cela même avait empêché qu'il n'y passât pour un Négociateur habile. Il y avait échoué pour y avoir voulu plaire , & ses intrigues avec les Femmes lui avaient encore cette fois fait des affaires personnelles , fort préjudiciables aux publiques ; outre qu'il était chargé d'une proposition dans laquelle on ne donna point. C'était une Ligue contre la Maison d'Autriche , dont le Roi Jacques avait autrefois fait insinuer quelque projet. Le Cardinal de Richelieu , qui gouvernoit en ce temps-là en France , avait trop d'ennemis au dedans pour s'en attacher du dehors. Menacé d'une guerre civile , il n'en avait pas voulu entreprendre une étrangère. D'ailleurs quoique ce grand Politique eût dès lors formé le dessein d'abaisser la Maison d'Autriche , il croyait devoir commencer par soumettre les Huguenots , encore puissans dans le Royaume , & il méditoit d'assiéger la Rochelle. Ces raisons l'ayant empêché d'entendre à la proposition du Duc , le mariage , qui était trop avancé pour être rompu , s'était accompli , mais la Ligue ne s'était point faite. Le Négociateur en avait conçu un tel dépit contre le Ministre , qu'il avait pris de secrètes liaisons avec ses ennemis pour le perdre ;

1616.

en

1626.

en lui suscitant du côté d'Angleterre la guerre étrangère qu'il craignoit, pendant que la cabale qui lui étoit opposée en France lui en suscitait une domestique. Le bruit des préparatifs que l'on fit quelque temps après pour le siège de la Rochelle, donna au Duc une belle occasion pour exécuter son dessein, & pour rétablir la réputation que son Maître & lui avoient perdue dans l'expédition de Cadix. Ce fut par ce motif que Charles fut embarqué dans cette guerre, malgré l'amitié & les complaisances qu'il avoit pour la Reine sa femme. Buckingham ayant gagné le Roi ne crût pas que le Parlement lui dût faire aucun embarras. Une guerre contre la France en faveur d'une Faction Protestante lui parut être une entreprise trop du goût de la Nation, pour lui laisser lieu de douter que le Parlement n'oubliât le chagrin qu'il avoit contre lui, afin de ne penser qu'à trouver les fonds nécessaires à cet armement. Plein de cette confiance, il commença par engager toujours l'affaire. Il fit insulter dans la Manche les vaisseaux des Marchands François, & sous prétexte que les Catholiques venus de France à la suite de la Reine violoient les Loix d'Angleterre par zèle pour leur Religion, il en fit renvoyer la plupart.

1627.

Ce procédé violent fit en France l'effet qu'en attendoit le Duc. On ordonna des représailles sur les Marchands Anglois, & le Roi irrité dépêcha le Maréchal de Bassompierre, pour demander satisfaction de l'infraction qu'on venoit de faire aux clauses du mariage de la Sœur. Le Duc, qui pendant ce temps-là avoit fait convoquer le Parlement, y croioit avoir le même succès. Il se trompa. Quoi que l'Assemblée fut composée de Membres tout différens de ceux de l'autre, elle agit sur les mêmes principes. Elle approu-
va

va la persécution qu'on avoit fait aux Catho-
 liques, & refusa toujours constamment l'argent 1627.
 qu'on lui demandoit pour la guerre, jusqu'à
 ce que le Duc eût répondu à tous les chefs de
 l'accusation qu'on avoit intentée contre lui.
 Cette obstination du Parlement à persécuter le
 Favori irrita de nouveau le Maître, & le
 porta à casser encore assez brusquement l'As-
 semblée, sans à faire pour la seconde fois la
 guerre à ses dépens. Il ne la fit pas plus heu-
 reusement que la première. Le Duc, qui com-
 mandoit l'Armée, fut battu à l'île de Rhé, 1628.
 dont il s'étoit voulu saisir, & ne porta dans
 son pays, où il se retira après sa défaite, que
 des débris & de la honte. On peut s'imaginer
 de quels yeux le vit à son retour toute l'An-
 gleterre: le Roi néanmoins n'en changeant
 point pour lui, ils résolurent ensemble de se-
 courir la Rochelle, que Louis XIII. assiegea
 l'année d'après. La Religion Protestante atta-
 quée dans un de ses principaux boulevards,
 leur parut un motif puissant à proposer au Par-
 lement d'Angleterre, pour en obtenir de l'ar-
 gent. On l'assembla, & en effet on en obtint
 d'abord quelque chose: mais ce fut à des con-
 ditions très-onéreuses par elles-mêmes, & très-
 funestes dans leurs suites; Charles ayant com-
 mencé dès lors à se dépouiller par condescen-
 dence des plus beaux droits de sa Couronne en faveur
 de ses ennemis, qui abusant de sa facilité, l'en-
 gagerent insensiblement à les rendre dépositai-
 res du pouvoir suprême, qu'ils employèrent à
 sa ruine, & à celle de sa Maison. Car ce fut
 à cette occasion, qu'on le fit consentir à la Loi
 que les Anglois appellent *Pétition de droit*, por-
 tant entre autres points contraires à l'autorité
 monarchique, que le Roi n'a pas le pouvoir,
 ni de bannir, ni de faire mettre personne en
 pri-

prison, sans lui dire de quoi on l'accu-
1628. se.

Le Parlement ne s'en tint pas là. Après avoir donné ce frein au Maître, il tourna tête contre le Ministre, persistant toujours à vouloir qu'il répondit devant l'Assemblée sur les choses dont on l'accusait. On déclama hautement contre lui, & dans la chaleur on n'épargna pas le Prince. La Chambre Basse poussa l'insolence si loin, que l'Avocat du Roi ayant voulu le défendre, elle lui imposa silence. Cet emportement obligea Charles à casser encore ce Parlement. Il ne laissa pas de faire la guerre, mais toujours avec le même succès. Les Anglois furent repoussés jusqu'à deux fois de devant la Rochelle. Buckingham n'y étant pas venu la première, se préparoit à commander la Flotte Angloise la seconde; lors qu'une espee de Fanatique nommé Felton l'assassina. La Flotte se mit cependant en mer, mais ce ne fut que pour être témoin de la réduction des rebelles, après avoir fait à plusieurs reprises d'inutiles efforts pour les secourir, & avoir été repoussée avec une perte & une confusion, qui attira contre le Roi même les plaintes qu'on avoit coutume de faire tomber sur le Favori.

On se plaignoit de Charles, mais on ne le haïssoit pas encore, & il n'eut pas été impossible de rétablir la bonne intelligence entre ses Sujets & lui, si on eût usé d'un peu plus d'art & de ménagement pour les ramener. Mais l'art & le ménagement étoient des choses en ce temps-là peu connues à la Cour d'Angleterre. Il y regnoit un esprit de hauteur, qu'on y crût pouvoit suivre avec d'autant moins de peril, qu'on fut vrai-
1630. semblablement trompé par une apparence de calme, que produisit en ce temps-là la paix qu'on fit avec la France, & peu après avec l'Espagne,
en

en vertu de laquelle la restitution du Palatinat fut remise dans le train de negociation par où elle finit à Munster. La joye que causa la naissance d'un Prince de Galles en mil six cents trente, & trois ans après celle d'un Duc d'York augmenta encore cette erreur. 1633.

Cependant quoi que rien n'éclatât, la cassation brusque de trois Parlemens consecutivement & coup sur coup, le décri des armes Angloises en trois expéditions malheureuses, étoient des playes dans le cœur de la Nation, qui ne se pouvoient guerir que par des remèdes qu'on n'y apportoit point. Loin même de travailler à les guerir, on les irritoit au contraire par la resolution qu'on sembloit avoir prise de n'assembler plus de Parlement, de se passer de son secours; & encore plus par les moyens dont on se servoit pour y suppléer: le Roi faisant lever divers droits sur les forêts, sur les marchandises, sur les habitans des Villes maritimes, qu'il prétendoit être des droits attachez à sa Couronne & indépendants du Parlement, qui néanmoins lui étoient contestez, & pour lesquels il s'élevoit de temps en temps des seditions.

On étoit mécontent en Ecosse, comme on l'étoit en Angleterre. Outre qu'on y avoit refusé des Dignitez à quelques Grands, qui croyoient avoir droit d'y prétendre; pour augmenter les revenus du Roi, & pour se mettre plus en état de se passer du Parlement, on avoit retiré d'entre les mains d'un grand nombre de Seigneurs Ecossois les benefices qu'ils avoient usurpez sous la Regence du Comte de Mourray, quoi que le Parlement d'Ecosse les eût relâchez à la Couronne incontinent après le schisme. Cette entreprise, bien que juste par rapport au Droit Protestant, si l'usurpation & le sacrilege peuvent jamais fonder

1633. der un droit, n'avoit pu laissé d'attirer à Charles le chagrin de la Noblesse Ecoissoise, & de lui faire des ennemis secrets de la plupart des Grands de ce Royaume.

1634. Les affaires de la Monarchie Britannique étoient dans cette situation délicate, lors que l'Archevêque de Cantorbéry fit entrer le Roi dans une reformation de l'Eglise, qui ruina l'Eglise & la Monarchie. Depuis le Duc de Buckingham, personne n'avoit eu plus de crédit sur l'esprit de Charles que ce Prelat. A regarder ses qualitez personnelles, nul autre ne le meritoit moins. Guillaume Lawd, c'étoit son nom, étoit un homme dont on a dit qu'il ne devoit rien à sa naissance, & peu de chose à la fortune. C'est à dire que sa naissance étoit basse, & que quoi que sa fortune fût fort élevée, elle étoit à peine son mérite. L'esprit, la capacité, les mœurs étoient remarquables en ce personnage. Ceux qui lui font justice conviennent que dans la mauvaise affaire qu'il entreprit, il ne manquoit pas de bonnes intentions. Il seroit difficile de dire, s'il eut une vertu assez pure pour être exempt de tout propre intérêt, & si l'ambition de se voir Chef des Eglises Protestantes des trois Royaumes ne se mêla point aux motifs de Religion & de Politique, qui lui firent entreprendre la réunion de la Secte Presbyterienne à l'Episcopale. Il n'eut pas de peine à embarquer le Roi dans un dessein qui n'étoit déjà que trop de son goût.

Charles étoit Théologien pour son malheur. Il avoit eu un Frere aîné, du vivant duquel le Roi son Pere l'avoit destiné à l'Eglise, & l'avoit fait étudier pour en être un Archevêque de Cantorbéry. Un Roi qui se mêle de Théologie se metle d'ordinaire plus avant qu'il ne convient en bien de l'Etat dans les affaires de la Religion. C'est

C'est ce qui arriva à Charles, qui se sentoit d'ailleurs porté à favoriser le dessein de l'Archevêque par l'averfion héréditaire qu'il avoit des Presbytériens; n'ayant pu oublier les leçons que le Roi son père lui avoit données à cet égard. Outre qu'il étoit fort prévenu en faveur de l'Episcopat, dont il regardoit le ministère comme essentiel à la Religion, & si nécessaire à la Royauté, qu'il avoit coutume de dire que les Evêques étoient son bras droit. A quoi l'on peut encore ajoûter, qu'à considérer l'entreprise par les maximes générales, rien ne paroît plus dans les règles de la bonne politique que cette réduction des deux Sectes en une; l'unité en matière de Religion étant un des principaux fondemens de la sûreté des Etats.

Ce fut par ces divers motifs, que Charles se laissa engager à appuyer de l'autorité Royale les changemens que Lawd entreprit de faire dans la Religion Protestante en faveur des Episcopaux. J'ai déjà dit qu'on en avoit fait de considérables en Ecosse durant le regne du Roi Jacques. Tout nouvellement encore on en venoit de faire en Angleterre, où l'Archevêque avoit ordonné que la table de la Communion, qui étoit au milieu de l'Eglise, fut portée au bout du Chœur, pour y être plus décentement, & même plus conformément à l'institution de la Reine Elizabeth. Ce changement, & d'autres semblables joints à quelques disputes assez vives touchant l'observation du Dimanche, & la manière de prêcher la Prédication au Peuple, avoient irrité les Puritains, dont quelques-uns avoient écrit non seulement contre ces innovations, mais contre les Evêques qui les faisoient. L'Archevêque de Cantorbéry, qui avoit à sa disposition la plume des Docteurs & des Pères du Prince, se fit des dépenses aux écoles, &

— 1635. & des châtimens aux Auteurs, qui arrêterent pour quelque temps la licence d'écrire. Pryn, Burton, & Bastwick, trois des plus célèbres, eurent les oreilles coupées, & furent envoyez en prison. Mais si cette severité contint un peu les Ecrivains, elle aigrit beaucoup toute la Secte.

Il est dangereux de pousser l'autorité jusqu'à un certain point. Plus on a été long temps docile par crainte, plus on est prêt à secouer le joug par dépit & par désespoir. Les Puritains avoient souffert les diverses atteintes qu'on avoit données à leur Secte, impatiemment à la vérité, mais au moins sans revolte ouverte. La résolution qu'on prit au temps dont je parle d'exécuter le dessein du Roi Jacques touchant l'uniformité des prieres publiques, & d'introduire en Ecosse la Liturgie Anglicane, causa un soulèvement parmi les Sectaires de l'un & de l'autre Royaume, qui se communiqua dans la suite à tous les Corps de la Republique, & fut proprement la cause prochaine de la Revolution que j'écris.

— 1636. De tous temps cette Liturgie avoit choqué les Calvinistes, ennemis des ceremonies, qu'ils prétendent être contraires à la pureté du culte de Dieu, & à l'esprit de l'Evangile. Dès le regne d'Edouard VI. depuis même que le Duc de Somerset, qui fut le premier Auteur de ce Livre, l'eut fait approuver par le Parlement en l'année mil six cens quarante-neuf, Bucer étant passé en Angleterre à l'invitation de Cranmer, & ayant écrit à Calvin l'état où il y trouvoit la reforme, cet Herefarque se plaignit qu'on avoit laissé toute la Messe dans la Liturgie Anglicane, & avertit Bucer de se défaire de la condescendance dont il avoit usé jusques-là dans la reformation des Eglises. On déserta tant à Calvin, qu'on

qu'on ôta de la Liturgie la plupart des choses qui lui déplaissent, & le Parlement de l'année mil cinq cens cinquante-deux en approuva le retranchement. Elizabeth, qui aimoit les ceremonies, rétablit celles que les Calvinistes avoient fait retrancher sous Edouard, & le Parlement s'accommodant de toute Religion hors de la véritable, confirma aussi aisément ce troisième changement que les deux premiers. Les Calvinistes firent grand bruit, mais comme ils étoient encore foibles en Angleterre, & qu'ils avoient besoin de la Reine pour les appuyer en Ecosse, on eut peu d'égard à leurs plaintes. Jacques ayant succédé à Elizabeth, comme il avoit été élevé parmi les Puritains d'Ecosse, ils crurent qu'il leur seroit favorable en Angleterre, & lui représentèrent leurs griefs contre la Liturgie Anglicane. A force de l'importuner, ils en obtinrent l'an mil six cens trois le changement de quelques termes qui les effarouchaient davantage: mais ce fut tout. Depuis ce temps-là ce Prince étant entré dans tous les sentimens des Evêques & de la Secte Episcopale, les Presbyteriens eurent entre autres chagrins, celui de voir la Liturgie Anglicane s'éloigner tous les jours de plus en plus de l'esprit Puritan par l'augmentation des ceremonies, sur tout sous le regne de Charles, & depuis que l'on eut fait Lawd Archevêque de Cantorbery. On s'en étoit tenu aux murmures pendant que ces institutions s'étoient bornées à l'Angleterre, où la Secte Presbyterienne n'étoit pas la Religion du pais: mais on ne garda plus de mesures quand on eut appris que le Roi & l'Archevêque, plus hardis que n'avoit été le Roi Jacques, non seulement vouloient introduire cette même Liturgie en Ecosse, mais qu'ils avoient fait inserer dans les exem-

1636. plaires qu'ils y envoyoyent, des choses qui la rendoient encore plus conforme à la Messe de l'Eglise Romaine.

En effet afin d'adoucir cette Liturgie au corps de la Nation Ecoissoise jalouse de son indépendance, on voulut que celle dont on useroit en Ecosse différât en quelque chose de celle dont on se servoit en Angleterre, & qu'elle fût même dressée par les Evêques Ecoissou. Néanmoins comme elle ne le fut que par la direction de l'Archevêque de Cantorbery, la diversité qu'on y mit n'adoucit pas la Nation. Elle acheva d'aigrir la Secte; cette copie de la Liturgie Anglicane paroissant, comme je le viens de dire, encore plus semblable à la Messe que l'original.

— Ce fut au mois de Juillet de l'année mil six
1637. cens trente-sept, que ce soulèvement éclata. Il y avoit déjà quelque temps, que le Roi avoit fait approuver dans son Conseil d'Etat en Ecosse la Liturgie dont nous parlons. L'Edit en avoit été publié dans la Capitale du Royaume, sans que personne eût paru prendre feu pour y former opposition: mais c'étoit de ces feux cachés, qui s'allument sans qu'on s'en apperçoive en des lieux couverts & obscurs, causent des incendies d'autant moins aisez à éteindre, qu'ils ont fait plus de progrès avant qu'on s'en soit apperçu. Sous ce masque de soumission apparente la revolte s'insinuoit dans les esprits; les Ministres l'y souffloient de toutes parts, & l'y ayant allumée durant quelques mois avec un secret & un artifice, qui leur donna moyen de la rendre forte & vive dès sa naissance, elle éclata avec fureur un Dimanche qu'on avoit destiné à la lecture de la nouvelle Liturgie. L'Evêque d'Edimbourg y pensa peñr. Les Comtes de Weims & de Roxbourg eurent peine

ne à empêcher qu'on ne les lapidât, & qu'on ne les déchirât en pièces. Les Seigneurs du Conseil d'Etat ayant néanmoins un peu calmé ce premier mouvement du Peuple, en faisant suspendre l'usage des nouvelles ceremonies, on convint qu'on avertiroit la Cour des mauvais effets qu'en avoit produit la publication.

La hauteur avec laquelle la Cour répondit au Conseil, les menaces qu'elle fit faire aux mutins, les châtimens dont elle punit en particulier Edimbourg, auroient peut-être épouvanté les Ministres & le Peuple rebelle, si d'un côté la Noblesse mécontente ne se fût venu joindre à eux, & si de l'autre les Puritains d'Angleterre ne leur eussent fait espérer un grand appui de leur credit. Ils en avoient plus qu'on ne pensoit. Insensiblement cette Secte étoit devenue presque aussi redoutable en Angleterre qu'en Ecosse, sans qu'on s'en fût apperçu. Elle s'étoit introduite dans le Royaume sous le regne d'Elizabeth, lors que la Reine Marie étant morte, les Prédicans qu'elle avoit exilés revenant de Geneve & d'autres lieux infectés du Calvinisme, l'apportèrent dans leur pays. La profession qu'ils faisoient de vivre selon la pure parole de Dieu, qui leur acquit le nom de Puritains; le desintéressement qu'ils affectoient, l'aversion qu'ils témoignent avoir pour l'éclat où vivoient les Evêques, l'esprit de liberté dont ils se glorifioient & qu'ils inspiroient au Peuple, imposèrent à beaucoup de gens, qui déterminés à la nouveauté, ou encore incertains du parti qu'ils devoient prendre parmi tant d'erreurs, trouverent celles de cette Secte plus à leur goût que celles des autres. Elizabeth, qui dans ces commencemens se mettoit peu en peine de quelle Religion l'on fût, pourvu qu'on ne fût

1637. pas Catholique, laissa établir les Calvinistes, & ne leur fit point d'embarras. Ils lui en firent eux beaucoup, par l'opposition qu'ils témoignèrent aux ceremonies de l'Eglise Anglicane. Elle s'en plaignoit quelquefois assez aigrement, disant qu'elle savoit bien ce qui pouvoit contenter les Catholiques, mais que les Puritains la mettoient à bout. Elle fit même de temps en temps des Loix assez sévères contre eux. Néanmoins comme cette Reine fut toujours assez maîtresse pour ne les pas beaucoup craindre, elle ne leur fit jamais grand mal. Jacques les traita à peu près de même: & quoi qu'il prît bien qu'un jour ils seroient en état de nuire; pour ne pas troubler son propre repos, il ne les inquiéta pas, se contentant de les faire connoître à son Fils, & lui recommandant de les exterminer, pendant qu'il souffroit qu'ils se multipliasent. Il croyoit qu'il seroit encore temps sous le regne de son Successeur de les attaquer, & de ruiner leur Secte. Charles le croyoit aussi, mais il y fut trompé, & pensant n'avoir à dompter que les Presbyteniens d'Ecosse, il les trouva appuyez de ceux d'Angleterre, qui commençoient à faire un parti redoutable à l'autorité Royale, par le grand nombre non seulement de Peuple, mais même de gens de qualité qui suivoient en secret leur Secte, ou par profession, ou par faction. Ils n'étoient point encore assez prêts à lever le masque au temps dont je parle: il leur falloit du loisir pour unir leurs forces. Ainsi ils ne purent faire autre chose, que d'encourager leurs Freres d'Ecosse à tenir ferme dans leur révolte; en leur faisant espérer un secours d'autant plus considérable du côté d'Angleterre, que la Nation, de longue-main mécontente de la Cour aussi bien que la Secte, paroissoit en disposition d'embrasser la

pre-

premiere occasion qui se presenteroit de re- 1637.
muer.

Les Ecoſſois ſe ſentant dont ſoutenus par tant d'endroits , mépriſerent les menaces du Prince , & les remontrances de ſes Officiers. On n'eut pas plutôt reçu la réponſe de la Cour , que mille voix confuſes ſ'éleverent , criant que tout étoit perdu , que le Roi non content d'avoir ôté aux deux Nations la liberté & les biens , vouloit étendre ſon joug juſques ſur les conſciences , & changer entièrement la Religion.

Ces plaintes n'euffent pas ému tout le monde , & n'auroient pas encore rendu le gouvernement aſſez odieux au gré des mécontents , ſi on n'y eût ajouté que le Roi alloit le grand chemin au Papiſme , & y vouloit rengager ſes Peuples. Rien n'étoit plus faux que ce bruit. Charles étoit Proteſtant d'inclination , & n'aima jamais les Catholiques : mais ce même bruit , quoi que faux , avoit des apparences de vérité qui le firent aſſément croire. On doit à la Reine la juſtice de dire , qu'elle eut toute ſa vie un vrai zele pour le rétabliſſement de la Foi Catholique en Angleterre , & pour la gloire du Roi ſon Mari : mais on ne peut diſſimuler , qu'elle exerçoit quelquefois ce zele avec un peu plus de hauteur que le temps ne le comportoit. Pleine de cet eſprit qu'inspire le ſang de ces Monarques abſolus , à qui leurs Sujets ne demandent point d'autre raiſon de leurs volontez que leurs volontez mêmes , elle ne penſoit pas aſſez qu'elle regnoit dans un pais , où les plus ſolides raiſons ne ſont pas toujours entrer les Peuples dans les ſentimens de ceux qui les gouvernent. Une autorité ſi limitée , & dont on ne peut uſer qu'avec art , paroifſoit à la Reine une ſervitude , dont elle fit tous ſes efforts pour

1637. délivrer le Roi son mari, & pour s'en affranchir elle-même. Ainsi sans beaucoup ménager la délicatesse de la Nation, elle eut toujours auprès d'elle un Nonce du Pape, dont personne de la Cour n'ignoroit ni le caractère ni les fonctions. Elle entretenoit des liaisons avec les Seigneurs Catholiques, qu'elle ne se donnoit pas grand soin de cacher. Elle prenoit avec éclat, & quelquefois avec aigreur, l'affirmative pour tout ce qui regardoit l'Eglise; & comme elle avoit autour d'elle un grand nombre d'Ecclesiastiques qu'on lui avoit rendus par la paix, en quelques-uns desquels la prudence n'égaloit pas toujours la piété, elle avoit souvent des affaires avec les Protestans zelés, dans lesquelles le Roi, qui l'aimoit, la laissoit faire, & la soutenoit même quand elle l'exigeoit de lui. Cette conduite de Charles à l'égard de la Reine l'avoit déjà fait soupçonner de n'être pas trop bon Protestant, quelque chose qu'il fit pour le paroître; lors que le zèle qu'il témoigna pour l'entreprise de l'Archevêque augmentant encore ce soupçon, donna lieu à ses ennemis de publier qu'il étoit Catholique, & que de concert avec ce Prelat, il travailloit à réunir l'Angleterre avec le Saint Siege. Le procédé de Lawd étoit tel, qu'il rendoit ces ombrages probables.

Je ne sai ou l'Abbé Sir a pris ce qu'il dit contre toute apparence des intrigues de cet Evêque avec le Cardinal Barberin, pour mettre à prix sa conversion. Cet Ecrivain n'est pas toujours un Guide bien sûr à suivre dans l'Histoire. Tout le monde convient aujourd'hui, que Lawd étoit comme le Roi son Maître un Protestant zélé pour sa Secte; mais on avoit sujet alors de n'en pas juger tout-à-fait ainsi, par l'attachement que ce Prelat avoit pour les ceremonies, par le conseil qu'il donnoit aux Etudiens.

de

de lire les Pères plutôt que les Theologiens Protestans , par le refus qu'il avoit fait de recevoir le Synode de Dordrecht , & plus encore que par tout cela , par la conduite que gardoit en Irlande Thomas Wentworth Comte de Strafford , étroitement lié avec lui , & le confident de tous ses desseins. Ce Comte étoit un homme habile & d'un courage fort élevé. Le Roi même nous en a laissé le portrait dans un Livre où il fait le sien. Là ce Prince nous le dépeint comme un esprit du premier ordre , dont l'admirable capacité , ce sont les termes du Roi même , pouvoit donner à un Souverain plus d'apprehension que de honte de l'employer dans les grandes affaires ; ayant ces qualitez supérieures qui font beaucoup oser & beaucoup faire à ceux dont le bonheur accompagne les projets , & en qui la fortune favorise le mérite. Il avoit été fort Parlementaire lors qu'il n'étoit que le Chevalier Wentworth : le Roi l'avoit gagné en le faisant Comte ; & comme ce nouveau Comte devoit son élévation à l'Archevêque , il s'étoit tout-à-fait attaché à lui. Ce Prélat lui avoit fait donner la Vice-Royauté d'Irlande dans la vûe qu'il appuyeroit ses desseins , & c'avoit été dans la même vûe , que ce Seigneur prévoyant bien que Lawd alloit attirer au Roi les Presbyteriens sur les bras , avoit levé une armée dans cette île pour maintenir l'autorité Royale , & quoi qu'il fût Protestant comme son Maître & son ami , il avoit fait l'honneur aux Catholiques de les croire mieux disposés envers leur Prince que les autres ; de sorte qu'il en avoit composé son armée.

Il n'en falloit pas tant aux rebelles , pour rendre la cause des Presbyteriens commune à tous les Protestans zélés , & faire entrer dans leur cabale ceux mêmes qui n'étoient pas de leur

— Secte. Ainsi le parti se fortifiant tous les jours
 1637. de plus en plus, on continua de cabaler en Angleterre jusqu'à ce qu'on fût en état d'éclater, & on déclara de nouveau en Ecosse avec plus de fureur que la première fois.

Les Historiens Anglois se plaignent que ce nouveau feu fut fomenté par des puissances étrangères, & en accusent en particulier le Cardinal de Richelieu. La fidélité historique ne permet pas de dissimuler, que dans la Revolution que j'écris la France prêta quelques-uns la main au parti le moins équitable. Je pourrois sans aucun préjudice de la réputation de nos Rois, abandonner leurs Ministres à la censure des Historiens de de-là la mer. La confiance que Louis XIII. avoit en la vaste capacité du Cardinal de Richelieu a dû persuader toute l'Europe, que ce Prince eut très-peu de part aux choses que fit son Ministre pour appuyer le soulèvement des Ecossois contre Charles I. Le bas âge de Louis XIV. lors que le Cardinal Mazarin traita avec le Protecteur au préjudice de Charles II. suffit pour disculper ce Prince de ce qu'il y eut d'odieux dans ce Traité. La conduite du Pere & du Fils envers la Maison d'Angleterre depuis la mort de ces deux hommes, ne laisse aucun lieu de douter de la droiture de leurs intentions. Nos Maîtres justifiez sur ce point, la Nation prend médiocrement part à ce qui touche les Ministres. Mais comme l'Histoire est un Tribunal, où tout le monde a droit d'attendre qu'on lui fasse une exacte justice, elle ne doit pas supprimer, comme font les Auteurs Anglois, les raisons qui obligèrent ces deux grands Politiques à n'être pas toujours favorables au parti des Rois d'Angleterre. Je parlerai en son temps du second, il faut parler ici du premier.

J'ometts le souvenir récent de l'affaire de Rhé.
 & de

& de la Rochelle, où le Cardinal de Richelieu étant sur le point d'éteindre les restes d'une puissante faction qui divisait depuis si long-temps la France, avoit trouvé les armes Angloises si mal-à-propos en son chemin. Quelque chose de plus nouveau avoit irrité ce Ministre. En l'année mil six cents trente-sept, le Cardinal & le Prince d'Orange avoient résolu d'attaquer les Places maritimes de Flandres de la domination d'Espagne, & leur dessein étoit d'assiéger Gravelines & Dunkerque en même-temps. Pour faciliter ce projet ils étoient convenus que le Cardinal obtiendrait du Roi d'Angleterre qu'il gardât la neutralité, sans quoi ils jugeoient bien que la chose ne réussiroit pas aisément. Le Cardinal savoit assez la situation des affaires de de-là la mer, pour se flater que Charles seroit bien-aise de s'attacher encore plus étroitement la France par une complaisance qui ne lui coûtoit rien. Dans cette espérance il dépêcha au mois de Novembre le Comte d'Estrades, avec ordre de s'adresser à la Reine de la Grande Bretagne, & de tâcher de se bien mettre dans l'esprit de cette Princesse, avec qui on l'avoit brouillé, afin qu'elle employât son crédit pour obtenir du Roi son Mari qu'il continuât à demeurer neutre: en lui insinuant que dans les troubles dont les États étoient menacez il trouveroit la France au besoin. Le Roi & la Reine reçurent cette proposition avec une égale fierté. La Reine parla néanmoins au Roi, mais il lui répondit avec hauteur, qu'il n'étoit ni de son honneur ni de son intérêt d'accorder la neutralité qu'on lui demandoit, qu'il n'avoit besoin de personne pour ranger ses Sujets à leur devoir, & que pour secourir les Places de Flandres, il tiendrait une Flote prête aux Dunes avec quinze mille hommes de débarquement. La Reine rapporta au Comte cette fière réponse,

1637. & y ajoûta, que pour ce qui regardoit la personne du Cardinal, elle savoit ses intentions, qu'il n'étoit pas de ses amis, & qu'elle n'attendoit rien de lui.

On peut s'imaginer quel effet fit dans l'esprit d'un Ministre tout-puissant un tel refus & un tel mépris. Le malheur de la Cour d'Angleterre voulut qu'il trouva bien-tôt l'occasion de s'en ressentir. Il y avoit à Londres deux Ecoissois dans le temps que le Comte d'Estrades y étoit, lesquels étant ouverts à lui de l'état de leur pays, & de la disposition turbulente où ils y avoient laissé les esprits, lui firent naître la pensée d'écrire cette aventure au Cardinal dans les mêmes Lettres où il lui rendoit compte du mauvais succès de sa négociation. Une occasion d'occuper chez soi un Prince qui menaçoit la France ne parut pas à négliger à un Ministre vigilant. Aussi n'y perdit-il point de temps. Il répondit au Comte d'Estrades, qu'il étoit bien aise d'avoir découvert les sentimens de la Cour d'Angleterre, qu'elle l'eût fort embarrassé si elle les eût mieux su cacher, & que puisqu'on les avoit découverts, il en falloit profiter; qu'il feroit les deux Ecoissois dont il lui parloit, qu'aussi-tôt qu'on auroit lié avec eux, il enverroit à Edimbourg un Prêtre du pays nommé Chamberlaine, son domestique & homme affidé, qui les y attendroit, & agiroit sous leur direction pour les intérêts communs des deux Nations. ajoûtant qu'on verroit bien-tôt qu'il n'étoit pas un homme à mépriser, qu'avant que l'année fût passée le Roi & la Reine d'Angleterre seroient fâchés d'avoir rejeté ses offres. Je ne sai s'il devina juste quant au repentir du Roi & de la Reine d'Angleterre: ils ne purent pas sentir si-tôt leur mal, mais ce mal n'en devint que plus grand, & moins capable de remède. Les intrigues du Cardinal sou-

men-

menterent les mouvemens des rebelles d'Ecosse, des plus hardis desquels il se fit un corps, qui malgré les défenses des Magistrats, malgré les soins des Officiers du Roi, s'assembla en divers endroits, & se rendit si redoutable, qu'il ne parut plus personne pour s'opposer à ce torrent.

Charles leur fit signifier divers ordres, de se séparer, de se retirer, de se soumettre à leurs Evêques: déclarant que ces Prelats n'avoient rien fait en publiant la Liturgie, que ce qu'il leur avoit fait faire. Le Comte de Tranquaire entre autres les alla trouver à Sterlin, où ils se tenoient assemblez, pour les exhorter de la part du Roi à rentrer dans la soumission: mais au lieu de les persuader, il ne fit que les irriter davantage; de sorte que ne s'en tenant plus à demander l'abolition de la nouvelle Liturgie, ils firent une protestation contre les cinq articles du Synode de Perth, le Tribunal de la Haute Commission, le Livre des Canons, & l'Episcopat même. Non contents de cela, pendant que le Comte retournoit informer le Roi de l'état où étoient les choses, ils se rendirent à Edimbourg, où ils firent cette Ligue fameuse, qu'ils appellerent le *Convenant*; comme qui diroit la convention, ou le pact de Dieu avec son Eglise, sur le modele de celui qu'il fit autrefois avec son Peuple, & les descendans d'Abraham. C'est la comparaison qu'ils en firent: tant l'hypocrisie est hardie à donner les dehors les plus saints aux intentions les plus perverses. On entroit dans ce Convenant en signant un acte qui contenoit trois points. Le premier étoit le renouvellement d'une confession de foi, dressée l'an mil cinq cens quatre-vingts contre la doctrine de l'Eglise Romaine. Le second contenoit un ramas d'Ordonnances du Parlement d'Ecosse pour le maintien de la Reforme. Le troisième

1637. consistoit dans un engagement à rejeter les nouvelles manieres d'administrer les Sacremens, le gouvernement des Evêques, les ceremonies introduites depuis quelque temps dans le service; à défendre la personne du Roi autant qu'il défendrait la Religion, à se soutenir les uns les autres contre tous ceux qui altereroient la reformation reçue par leurs Peres; & pour honorer par leur conduite cette même reformation, à reformer chacun leur vie, & les mœurs de ceux qui dépendoient d'eux.

1638. Un procédé si séditieux meritoit un prompt châtimement : mais outre que Charles avoit beaucoup de cette bonté naturelle aux Stuarts, il avoit ce défaut personnel, de ne prendre jamais le parti d'une extrémité nécessaire, qu'il n'eût auparavant essayé beaucoup de temperamens inutiles. De plus il n'avoit point d'argent. Car n'en recevant point du Parlement d'Angleterre, qu'il n'assembloit plus depuis long temps, il ne lui en venoit que fort peu d'ailleurs, & encore lui contestoit-on les sources d'où il le tiroit. Ainsi partie par temperament, & partie par nécessité, après avoir balancé quelque temps entre pousser les rebelles ou les contenter, Charles prit le parti de tenter toutes les voyes de condescendance pour les ramener doucement à la soumission. Dans cette vue, il leur envoya le Marquis d'Hamilton, homme accort & agréable à la Nation, où il tenoit un fort grand rang. Ce Seigneur n'omit rien pour les gagner; & comme le Roi le desiroit autant que lui, il n'y a rien à quoi on ne se relâchât pour les obliger à renoncer à leur scandaleux Convenant. La Liturgie, le Livre des Canons, les cinq articles du Synode de Perth, le Tribunal de la Haute Commission furent sacrifiés à la paix. Charles poussa l'indulgence si loin, que plusieurs des

Confederez, c'est ainsi que l'on appelloit ceux qui avoient signé la Ligue, s'en départirent, & signèrent un autre acte qu'on nomma le Convent du Roi. Ce Convent eut peu de suite. Ainsi le premier prévalant toujours, on demanda pour dernière marque de la condescendance du Roi un Synode National. Charles leur en accorda un qui fut célébré à Glasgow le vingt-neuvième de Novembre de l'année mil six cents trente-huit: mais ce ne fut que pour y prendre malgré le Marquis d'Hamilton, qui y présidoit de la part du Roi, des résolutions encore plus contraires à l'autorité souveraine que celles qu'on avoit déjà prises. Car ce fut là que l'on résolut l'entière abolition de l'Épiscopat, qui étoit de tous les points contestez le plus désagréable au Roi.

Charles voyant que la douceur ne faisoit qu'augmenter l'insolence & l'opiniâtreté des Confederez, résolut enfin d'employer la force pour les soumettre à l'autorité. Résolu de prendre les armes, il chercha de l'argent dans la bourse de ses amis; persistant dans sa résolution de n'assembler point le Parlement d'Angleterre. Il eut sujet d'être content du zèle de ses serviteurs en cette importante occasion. L'Archevêque de Cantorbery & la plupart de ses Confreres plus intéressés que les autres dans le succès de cette guerre, qu'on appelloit la Guerre des Evêques, donnerent libéralement. Le Vice Roi d'Irlande donna aussi beaucoup: mais personne ne procura de plus grands secours au Roi que la Reine; cette Princesse ayant engagé les Catholiques à fournir la plus grande partie des sommes qui furent employées à cet armement. Quand Charles eut de l'argent il leva des troupes, & leur donna rendez-vous à York, où il se rendit au mois d'Avril de l'année mil six cents trente-neuf, après avoir envoyé la Flotte

1638.

1639.

1639. sous le commandement d'Hamilton croiser sur les Côtes d'Ecosse.

Les Rebelles de leur côté ne manquerent ni d'assistance ni de courage pour se défendre. Alexandre Leslie, Capitaine qui avoit appris le métier sous le grand Gustave Roi de Suede, avoit été un des auteurs de la Ligue & du Convent. Le refus qu'on lui avoit fait d'une dignité qu'il avoit demandée l'avoit jetté dans ce parti, où ayant acquis du crédit, il en devint un des principaux Chefs, & fut choisi pour General des troupes qu'on opposa au Roi.

On marcha de part & d'autre avec assez d'ardeur jusqu'à ce qu'on fût en présence : mais dès que les armées furent en vûe, tant de raisons se presenterent à l'un & à l'autre parti de préférer la paix à la guerre, que l'on écouta volontiers ceux qui s'entremirent de traiter d'accommodement. Le Roi & les Confederez s'y trouvoient également disposez, mais par des motifs differens. Le Roi vouloit la paix, parce qu'il l'aimoit ; les Confederez la vouloient, parce qu'ils esperoient en tirer sans risque tout le fruit que leur auroit produit la guerre, par le moien des partisans secrets qu'ils avoient à la suite du Roi, & dont ce Prince mal averti se servoit même pour la traiter. En effet ces Agens perfides, Presbyteriens la plupart, ne voyant pas encore leur cabale en état de vaincre assez sûrement, craignirent que si Charles vainquoit, l'appui des Ecossois leur manquant, ils ne tombassent tout à coup, & ne demeurassent exposez à tout le chagrin que ce Prince témoignoit avoir contre leur Secte, aux persecutions de l'Archevêque, & aux insultes des Episcopaux. Ce fut sans doute dans cette vûe, qu'abusant de l'inclination que le Roi montrait pour la paix, ils firent ce Traité captieux, dont les parties méconnurent
les

les articles quand on les donna au public ; où Charles acheta quelque encens & quelques soumissions apparentes , par la liberté de tout faire & de tout oser contre son service qu'il accorda aux Confederez , en leur accordant un Synode libre , & un Parlement pour en confirmer les Decrets. 1639.

Ce mauvais Traité ayant été conclu vers le milieu du mois de Juin , & les troupes étant congédiées , le Roi s'en retourna à Londres ; pendant que le Comte de Tranquaire alla de sa part présider au Synode , qui se tint au mois d'Août à Edimbourg , & au Parlement qui le suivit de près. A peine Charles fut de retour , que l'Archevêque de Cantorbery & ceux de cette faction lui firent ouvrir les yeux. Il vit les pièges qu'on lui avoit tendus , & en fut d'autant plus convaincu , que le Synode d'Edimbourg ne fit que confirmer celui de Glaskow , & abusant , pour oser encore plus , de la liberté qui lui étoit accordée , fit un Decret pour obliger toute la Nation à signer le Convent. Sur ces entrefaites parut un Ecrit imprimé par ordre des Confederez , contenant les articles de la paix , lequel étant apporté au Roi , ce Prince protesta hautement que ces articles étoient changez , & ordonna qu'on fit brûler l'Ecrit par la main du Bourreau. Le Parlement d'Ecosse étoit assemblé , lors que cette nouvelle agreur éclata. Il s'en plaignit , & commençoit à remuer beaucoup d'autres choses ; mais le Roi ne lui en donna pas le loisir , ayant mandé à son Commissaire de casser de sa part le Parlement.

Personne ne douta que ces mécontentemens mutuels ne fissent bien-tôt renaitre la guerre. En effet Charles y étoit résolu , & croioit avoir tout sujet d'en espérer un bon succès. L'Archevêque de Cantorbery & le Comte de Strafford son ami avoient mis les choses en état de le ren-

dro

1639. dre redoutable à ses ennemis. Outre une grosse somme d'argent, que ce Vice-Roi avoit obtenue du Parlement d'Irlande qu'il avoit convoqué, il avoit fait condescendre le Roi, que l'armée de Catholiques qu'il entretenoit pour son service, & qui étoient les seules troupes dont ce Prince se pût répondre, le suivit dans cette expedition. De plus Charles, par une rencontre que le hazard lui avoit fait naître, avoit un moyen qui lui paroissoit sûr de mettre les Anglois dans son parti, d'assembler sans crainte le Parlement d'Angleterre, & d'en tirer de grands secours. Ce moyen étoit une Lettre des Conféderez au Roi de France, par laquelle ils lui demandoient, selon l'ancienne amitié des deux Nations, la protection & son secours pour défendre leurs Loix & leur liberté contre ceux qui les opprimoient. Cette Lettre étoit tombée entre les mains du Roi, & se trouvant signée entre autres du Comte de Lowdon Député d'Ecosse, & du Comte de Dunfermlin qui se trouvoit alors à Londres, ces deux Comtes furent mis dans la Tour, la Lettre fut produite au Parlement, que le Roi assembla au mois d'Avril de l'année mil six cens quarante.

1640. Charles ne doutoit point qu'un tel commerce avec une Puissance étrangere, & surtout avec la France, ne dût paroître au Parlement un crime des plus irremissible. Il l'exagéra éloquemment, & en ayant conclu la nécessité de la guerre, il demanda pour en faire les frais l'assistance de l'Assemblée; offrant même de l'acheter par une renonciation authentique aux droits maritimes qu'on lui contesloit. Le Roi n'eut pas fini de parler, qu'il s'apperçut à la contenance de ceux qui l'avoient écouté, qu'il ne les avoit pas persuadés. Le Parlement ne se démentit point de l'opposition qu'il avoit toujours eue aux volontez de Charles. La Lettre produite fit peu d'im-

d'impression, & le Comte de Lowden justifia même si plausiblement les Confederez par l'explication qu'il y donna, & par les preuves qu'il apporta qu'elle n'avoit point été envoyée, que la chose tomba tout à coup & qu'on n'en parla plus depuis. A l'égard de la guerre d'Ecosse, le Parlement déclara que l'Angleterre ne la regardoit point comme une affaire qui interessât les Anglois, mais plutôt comme une entreprise sur la liberté d'une Nation amie, & étroitement unie à la leur, pour venir apparemment de l'une à l'autre; que pour ce qui concernoit l'offre que le Roi faisoit de renoncer aux droits qu'il levoit dans les Ports de mer moyennant de l'argent comptant, il paroissoit extraordinaire, qu'il voulût faire acheter à ses Peuples ce qu'il avoit usurpé sur eux. Tout cela disposoit à un refus: on ne l'avoit pas néanmoins encore fait, lors qu'une noire trahison l'attira au Roi, avec tout le desagrément dont il pouvoit être accompagné. Henri Vane traître fameux étoit Secrétaire d'Etat. Quelques jours après l'ouverture du Parlement, Charles l'y avoit envoyé demander la somme qu'il avoit convenu avec son Conseil qu'il demanderoit; se flattant encore que l'Assemblée ne pousseroit pas la dureté à bout. Vane avoit ordre à la vérité de demander douze subsides, c'est la maniere de compter l'argent que le Parlement donne au Roi, chaque subside montant à peu près à cinquante mille livres sterling, qui en font six cens cinquante mille des nôtres, la livre sterling en valant treize: Vane, dis-je, avoit dans son instruction de demander douze subsides, mais de se relâcher jusqu'à six, pour peu qu'on lui disputât le terrain. Le perfide, déjà vendu aux ennemis du Roi son Maître, tint ferme sur douze pour aggraver les esprits, & y réussit si bien, que le Parlement refusa le Roi, & le Roi cassa le Parlement.

Ce

— Ce nouveau sujet de méfiance entre le
 1640. Prince & ses Sujets-ensla le cœur aux Puritains
 de l'un & de l'autre Royaume. Ceux d'Ecosse
 reprirent les armes : ceux d'Angleterre renou-
 vellerent leurs intrigues, & Charles experi-
 menta bien-tôt que les intrigues de ceux-ci
 lui faisoient ~~plus~~ de mal que les armes de
 ceux-là.

En effet sans les intrigues d'Angleterre les
 armes Ecoissoises lui eussent peu nuí. Il trou-
 va encore assez de troupes. Le Comte de Straf-
 ford lui fit venir huit mille bons hommes d'Ir-
 lande, & si les Anglois eussent été fidèles,
 Charles avoit plus de monde qu'il ne lui en
 falloit pour domter les rebelles d'Ecosse. L'ar-
 gent même ne lui manqua pas, & encore cette-
 fois ses amis suppléerent au défaut de son Parle-
 ment.

Il partit un peu tard de Londres, voulant ap-
 aiser quelques séditions qui s'y éleverent en ce
 temps-là contre son service & contre ses servi-
 teurs, apparemment par les menées de la Cabale
 Presbyterienne, devenue assez puissante, com-
 me on le va voir, pour causer dans l'Etat des
 mouvemens bien plus considérables que ceux-là.
 Rossotti Nonce du Pape auprès de la Reine cou-
 rut risque d'être assassiné & fut contraint de sortir
 du Royaume. Mais nul ne fut plus près de périr
 dans ces tumultes populaires, que l'Archevêque
 de Cantorbery. Les Puritains le regardoient
 comme leur ennemi capital, & ils ne s'y trom-
 poient pas. Tout récemment, & dans le temps
 même que l'on tenoit le Parlement, il avoit tenu
 un Synode avec ses Confreres dans saint Paul
 de Londres, où l'on avoit fait des canons en fa-
 veur de l'Épiscopat, & pris des mesures pour
 exterminer les Presbyteriens d'Angleterre. Per-
 sonne ne doutoit qu'il ne fût l'auteur des traver-
 ses.

ses qu'on leur faisoit en Ecosse, & que toutes les résolutions de vigueur que le Roi prenoit pour les réduire, ne fussent inspirées à ce Prince par ce Prélat & par son Ami. On leur attribuoit entre autres choses, d'avoir fait casser le dernier Parlement, dans la crainte qu'il ne s'opposât, comme on disoit qu'il le vouloit faire, à la guerre qu'on alloit entreprendre, & qu'on étoit persuadé que Charles n'entreprendoit que par leurs conseils. Il est croyable qu'une affiche, qui parut en ces conjonctures pour exciter les apprentis à brûler le Palais de Lambeth, ainsi se nomme la Maison de l'Archevêque de Cantorbery à Londres, fut un effet des nouveaux chagrins que la Cabale recevoit de celui qui l'étoit alors. Il fut attaqué une nuit dans son logis par cette canaille, qui l'y auroit sans doute égorgé s'il ne se fut tenu sur ses gardes, & s'il n'eût eu des gens avec lui, qui repoussèrent si vivement l'attaque, qu'ils ôtèrent aux agresseurs l'envie de la recommencer.

Si les Puritains hasardèrent ce coup, ce ne fut qu'en attendant l'occasion d'en tenter un bien plus décisif, en anéantissant l'autorité Royale, avec laquelle & l'Evêque & l'Episcopat devoient tomber. Je dis l'autorité Royale, non la personne & la dignité. Car il faut faire cette justice aux Puritains dont nous parlons, de dire qu'ils n'eurent point intention de porter jusques là le crime, & que dans l'attentat fameux qui fut le sujet de ce Livre, ils ne firent que préparer la victime qu'une Secte plus sanguinaire immola.

Pour commencer par ce qui les regarde, le renouvellement de la guerre ayant mis les esprits dans un nouveau mouvement; pendant que le Roi se préparoit à la faire, les factieux songèrent à en profiter. Comme la Cabale s'étendait

1640. doit tous les jours, elle compta d'abord qu'elle auroit assez de partisans dans l'armée pour en corrompre une partie, & que ceux qu'elle auroit à la Cour se servant à propos de la langueur, ou même des désavantages que cette corruption des troupes causeroit dans le parti du Roi, engage-roient aisément ce Prince aimant naturellement la paix, & fatigué d'une mauvaise guerre, à un second accommodement, où ils se trouveroient en état de faire entrer tous les articles propres à faire réussir leurs desseins. Dans cette vue ils firent leur plan, premièrement d'obliger Charles à convoquer le Parlement, qu'ils étoient en pouvoir de remplir de Députés à leur devotion; En second lieu de faire en sorte que l'armée d'Écosse demeurât sur pied pendant que le Parlement tiendrait, sous prétexte d'y terminer leurs différends avec le Roi, mais en effet pour appuyer les entreprises de cette Assemblée contre l'autorité souveraine. Le succès de leurs premières mesures rendirent celles-ci infaillibles.

Les préliminaires de la guerre furent si désavantageux au Roi par la mauvaise volonté qui parut dans une partie de ses troupes, qu'avant qu'il fût arrivé à York, les ennemis étoient déjà maîtres de presque tout le Nord d'Angleterre. On avoit envoyé Conway avec trois mille hommes de pied, & Wilmot avec douze cens chevaux pour garder les passages de la Tyne. Ils s'étoient postés à Newburne, où ils avoient jugé que Lescle viendrait passer plutôt qu'ailleurs. La chose arriva comme ils l'avoient prévu; mais il arriva ce qu'ils n'avoient pas prévu, que leurs troupes firent peu de résistance. À peine avoit-on commencé que leur infanterie prit la fuite. La Cavalerie tint plus long-temps, mais enfin elle fût rompue, Wilmot pris, le passa-

se forcé, & tout de suite Newburne, Newcastle, Durham, & d'autres Places importantes furent occupées par les Ennemis. 1640.

Les Presbyteriens d'Angleterre ne pouvoient trouver une conjoncture plus favorable que celle-là pour faire réussir leurs desseins. Le Roi étoit à peine arrivé au rendez-vous où il devoit commencer la guerre, qu'il se trouva en nécessité de penser à faire la paix. Il est vrai que cette nécessité paroissoit beaucoup moins pressante au Comte de Strafford qu'à lui. Ce Seigneur, qui devoit commander l'armée, étoit persuadé que dans la conjoncture présente le Roi ne pouvant faire qu'une mauvaise paix, devoit tenter jusqu'au bout le sort de la guerre. Il s'offroit de la continuer avec ses Irlandois dont il étoit sûr; auxquels pour peu que l'on joignit d'Anglois dont on le pût répondre, il pouvoit se passer des troupes suspectes, & répondoit, qu'avec ce qu'on en avoit de fidèles, il chasseroit les Ecoissois.

Charles raisonna autrement. La paix lui parut aussi-bien qu'au Comte ne pouvoir être que préjudiciable à son honneur & à son autorité, mais il imagina une trêve, où il se figura trouver de quoi mettre à couvert l'un & l'autre. Il voyoit deux Nations mécontentes presque liguées par de nouveaux intérêts, malgré leurs anciennes antipathies, pour se revolter contre lui: il crut que s'il en contentoit une, & s'unissoit lui-même avec elle, l'autre n'auroit plus de parti à prendre que celui de la soumission. Dans cette pensée il se propose de ménager une suspension d'armes, d'assembler durant ce temps-là un Parlement, où à force de complaisance, de privilèges, de bienfaits, effaçant de l'esprit des Anglois les ombrages qu'ils avoient pris de lui, il se flattoit de les gagner. Ainsi le dit-il dans le

Livre

1640. Livre dont je parlois tout maintenant, où ce Prince faisant son portrait, fait profession de rendre compte au public de ses plus secrets sentimens; assurant qu'il avoit de lui-même, & de son propre mouvement pris ce parti, quoi que dangereux.

Il n'y pensoit pas seul. Les Puritains y pensoient encore plus que lui, & avoient déjà engagé un certain nombre de Seigneurs, dont la plupart étoient à eux, à lui proposer ce moyen de prévenir les guerres civiles dont l'Etat étoit menacé. Charles y ayant donné les mains assembla les Pairs du Royaume, & arrêta de concert avec eux, qu'on proposeroit aux Ecoffois, qui quoi qu'en armes ne laissoient pas de présenter des requêtes au Roi en termes de Sujets soumis, une trêve durant laquelle le Parlement s'assembleroit, & regleroit avec le Roi tout ce qui paroîtroit convenable au repos des deux Nations, & à la bonne correspondance du Prince avec tous ses Sujets. Les Ecoffois étoient trop d'intelligence avec les Presbytériens Anglois pour être d'un autre sentiment qu'eux. Ils protestèrent seulement qu'en remettant leurs intérêts entre les mains du Parlement d'Angleterre, ils ne prétendoient point préjudicier à l'indépendance de leur Nation; ce qui ayant été signifié autant qu'il étoit nécessaire, on convint d'un lieu pour traiter. Le Roi vouloit que ce fût à York, mais Lesté n'y consentant pas, parce que le Vice-Roi d'Irlande y étoit à la tête des troupes, & que les Ecoffois regardoient ce Comte comme leur ennemi personnel, on choisit le Bourg de Rippon, où seize Seigneurs Anglois se trouverent en qualité de Députés du Roi, mais la plus grande partie émissaires des Puritains. Il y parut bien non seulement dans la suite de leur conduite, mais dans le Traité qui fut fait, autant

su-

funeste à Charles que favorable à ses ennemis. Strafford s'y opposa autant qu'il pût, & fit ses efforts pour détourner le Roi d'en accepter les conditions, non moins préjudiciables à sa gloire que ruineuses à son autorité. Mais ce Prince ne se voyant pas en état de soutenir une résolution vigoureuse, crut que la nécessité le justifieroit d'avoir usé de condescendance. Par ce Traité il fut conclu que les deux armées demeureroient sur pied, qu'il y auroit trêve pour deux mois entre elles, que pendant ce temps-là celle d'Ecosse recevroit des Anglois pour sa subsistance huit cens cinquante livres sterling par jour, qu'il lui seroit permis de prendre sur les Comtez de Northumberland, de Cumberland, de Westmerland, & sur l'Evêché de Durham; & qu'en cas qu'on manquât à la payer, elle demeureroit dans ces Provinces, où elle auroit ses quartiers d'hiver.

L'espérance de la paix consolant Charles d'un si mauvais succès de la guerre, il retourna à Londres moins chagrin, & convoqua le Parlement pour le troisième de Novembre. La réception qu'on lui fit à son retour, & la joye qu'on témoigna de le voir, lui parut être un préjugé de la bonne disposition où il trouveroit le Parlement pour concourir avec lui à remettre la tranquillité dans l'Etat. Les intrigues des Puritains pour le choix des Membres de la Chambre Basse lui donnerent des soupçons & de la crainte; mais la confiance qu'il eut dans la droiture de la haute Noblesse, & la résolution où il étoit d'acheter la paix par ses bien-faits, le rassura, & lui fit espérer que les Communes se rendroient dociles, & auroient de la moderation à proportion de sa complaisance. Ce fut l'erreur la plus dangereuse où fût encore tombé ce Prince. Les Puritains maîtres du Parlement, la plus grande
partie

1640. partie composé de gens de leur Secte ou de leur faction, y étoient venus à dessein de profiter de tout leur avantage pour diminuer l'autorité qui les empêchoit d'être maîtres; & résolus, tout au contraire de ce que se flattoit le Roi, de pousser leurs entreprises contre ses droits à proportion de leur pouvoir & de sa facilité.

Ce fut dans cette disposition des esprits que commença au jour marqué le sanginaire Parlement, comme l'appelle un Auteur Anglois, qui fit périr Charles Premier, & renversa, par une révolution dont il n'y avoit point encore eu d'exemple, la Monarchie Angloise avec le Monarque. Le Roi fit l'ouverture du Parlement par un discours fort éloquent, & fort capable de les gagner s'ils eussent été disposés à l'être. *Les disorders arrivés en Ecosse, sont, leur dit-il entre autres choses, l'occasion de ce Parlement; mais la confiance que j'ai en vous en est la cause principale, & le desir de satisfaire aux plaintes que font quelques-uns de vous sur certains points de gouvernement. J'ai résolu de me rapporter sur les choses mêmes qui me regardent à l'affection que vous avez pour moi, à plus forte raison sur les affaires qui concernent le bien de l'Etat, qui nous intéressent également tous. Vous trouverez dans mon procédé une sincérité & une franchise, qui effacera les ombrages que vous avez pris de mes intentions, & vous verrez que vos libertés n'ont été plus en secret sous aucun royaume que sous le mien. Pensez seulement à deux choses. La première à trouver les moyens de chasser les Rebélles de nos frontières, qu'ils ont si hardiment envahies. La seconde à le faire au plûst, afin que les Provinces du Nord ne succombent pas sous le poids de deux armées, qui sont à leur charge, & qui les regardent comme*
les

les censures des choses qu'on leur doit fournir. Du reste vous éprouverez en moi une facilité & un desir de vous satisfaire, qui nous abrégera du chemin, & qui nous laissera pour l'exécution le temps qu'on emploie d'ordinaire inutilement en conseils. 1640.

Les choses obligantes que le Roi dit au Parlement dans cette Harangue, y trouverent bien moins de reconnaissance; que le mot de Rebelles, qu'il y avoit inséré en parlant des Ecoffois, n'y causa de murmures & d'aigreur. Charles en ayant été averti, poussa la bonté jusqu'à vouloir bien adoucir ce terme dès le lendemain, par une explication qu'il en fit. Le peu de succès de sa condescendance l'en devoit dès lors corriger. Quoi qu'on gardât quelques mesures à l'égard de sa personne dans les réponses qui furent faites à son Discours, on parla avec tant de liberté contre les fautes de son gouvernement, qu'on attribuoit à ses Ministres; que les gens eclairez virent bien, qu'il alloit rendre incurable par la douceur un mal causé par la fermeté. Le Parlement sentant ses forces à mesures que le Roi se déshoit des siennes, pour se faire craindre encore davantage, en voulut montrer un effet, en faisant sortir des prisons les trois séditieux Ecrivains, que l'Archevêque y avoit fait mettre. On les vit passer dans les rues pompeusement & comme en triomphe, suivis de plus de cinq mille personnes, & accompagnés de plus de cent Carrosses, jusqu'aux portes du Parlement, où ils furent non seulement absous, mais loués, & considérés comme des champions de la Liberté publique.

Après ces premieres démarches on poussa le Roi sans ménagement, & sans que durant près de deux ans, que ce Prince s'opiniâtra à souffrir la persécution esperant la vaincre, on mê-

1640. — lât d'autre adoucissement aux chagrins continus dont on l'accabloit, que quelques subsides qu'on lui accorda pour avoir prétexte de lui ôter son domaine, & quelques froids remerciemens, quand ils le faisoient consentir à se dépouiller en leur faveur des plus beaux droits de la Couronne. En quoi il est mal aisé de dire qui devoit être plus honteux, ou du Roi d'accorder toujours ce que ses Sujets demandoient avec insolence, ou des Sujets de demander sans cesse ce que leur Roi n'accordoit que par force. Comme les Ordonnances du Parlement d'Angleterre n'ont de vertu que quand elles sont approuvées & signées du Prince, il salut que Charles devint lui-même l'instrument de sa propre ruine, & de celle de ses serviteurs. La persécution commença par eux; & comme la première victime qu'on immole toujours en ce pays-là au repos public sont les Catholiques, on les trouva bien plus criminels à cette fois qu'à toutes les autres, parce qu'ils avoient donné de l'argent au Roi pour faire la guerre aux rebelles d'Écosse. Leur zèle pour leur Souverain fut regardé comme un attentat irremissible. A peine eut-on la moderation de ne pas proceder contre la Reine pour avoir secouru son Mari. On lut en plein Parlement de ses Lettres que l'on avoit interceptées, par lesquelles cette Princesse sollicitoit ceux de sa Religion d'aider le Roi de quelque argent pour soumettre les revoltés. Il fallut qu'elle en fit excuse, & l'on cherchoit déjà dans les registres pour trouver des exemples de Reines auxquelles on eût fait le procès. Dans l'humeur où étoit le Parlement, & de celle dont étoit la Princesse, bien moins souffrante que le Roi, il y a apparence que sans les égards que ce Corps avoit en ce temps-là pour la France, la Reine eût été le sujet

jet de quelque scène extraordinaire, qui eût servi de prélude aux aventures du Roi. Après des coups si hardis, on ne s'étonna point de voir mettre dans la Tour l'Archevêque de Cantorbery & le brave Vice-Roi d'Irlande, comme coupables de haute trahison parce qu'ils étoient fideles à leur Maître. Matthieu Wren Evêque de Norwick y fut mis aussi, mais il fut élargi sous caution. Windebank Secrétaire d'Etat, & Jean Finch Garde du Grand Sceau se retirèrent, le premier en France, & le second au Pais-Bas. On les cita, & on ne laissa pas d'instruire leur procès. Ceux du Comte & de l'Archevêque se terminèrent par leur supplice, l'Archevêque attendit long-temps le sien. Celui du Comte fut hâté par la découverte d'un complot, que quelques-uns de ses amis & des meilleurs serviteurs du Roi furent accusez d'avoir fait pour le retirer de la Tour, & pour le mettre ensuite à la tête de sa fidele Armée d'Irlandais, afin de délivrer le Roi même de l'esclavage où il étoit. Percy Comte de Northumberland, Jermin, Wilmot, Ashburnham & d'autres furent poursuivis comme coupables de cette entreprise. Le Roi lui-même en fut soupçonné, & peu s'en fallut qu'on ne lui en fit un crime. C'en fut un irremissible au Comte de Strafford que de s'être voulu sauver, & dès lors on pressa son procès. On n'omit rien pour le rendre coupable, & c'est de quoi tout l'artifice de ses ennemis ne put venir à bout. On vouloit pourtant qu'il le fût. Ainsi aucune des accusations qu'on fit contre lui n'étant suffisante, ou assez bien prouvée pour le faire condamner à mort; par une procédure inouïe, & que l'on déclara sur l'heure ne devoir point tirer à conséquence pour aucun autre jugement, on jugea

1640. que sur l'assemblage de ces accusations différentes on pouvoit prononcer son arrêt, & quoi que le Roi, qui harangua long-tems lui-même pour sa défense, s'y opposât, on le condamna à mort.

Charles ne se rendit difficile à signer ce que le Parlement voulut, que quand cette Assemblée lui fit presenter une si injuste Sentence. Il s'en défendit très-long temps, quoi que le Peuple, excité par la Chambre des Communes, se fût ému pour l'y contraindre jusqu'à lui manquer de respect, & à lui dire en face des choses dures. Des gens qu'il croyoit ses amis, & qui le trahissoient dès ce temps-là, firent plus d'impression sur lui, quand ils lui conseillèrent de se rendre à la voix du Peuple, & à l'autorité d'un Tribunal tel que le Parlement d'Angleterre. Des Magistrats, des Evêques mêmes décidèrent qu'il le pouvoit. Le Comte eut la generosité non seulement de consentir qu'il le fit, mais de l'en solliciter même & fortement & frequemment par des Lettres éloquentes & reiterées. En quoi l'on peut dire que l'amour propre séduisoit ce grand homme en cette occasion, en l'occupant tellement de la gloire de faire une action de Heros, qu'il ne fit pas reflexion qu'il en conseilloit une à son Maître indigne d'un Roi. Juxon Evêque de Londres se fit une reputation que l'Histoire doit rendre éternelle, pour avoir toujours dit à ce Prince qu'il suivit le mouvement de sa conscience, qui le détournoit de signer sous quelque prétexte que ce fut un arrêt qu'il croyoit injuste. Aussi Charles se reprocha-t-il jusqu'à la mort de l'avoir fait, & attribua à cette foiblesse tous les malheurs de sa vie. Ce peché en effet fut un de ceux qui portent leur peine avec eux, & qui na-

naturellement la produisent indépendamment même des remors, & des châtimens d'en haut. 1640.
On ne peut dire combien cette action augmenta l'audace des ennemis du Roi, & les rendit hardis à lui demander les choses les plus contraires à ses intérêts. Ses amis lui connoissant un fond d'équité qui lui rendoit cette condescendance violente, le plaignoient plutôt qu'ils ne le blâmoient : mais la suite fit voir que même un maître, qu'on a cru une fois capable d'abandonner ses serviteurs, n'en trouve gueres qui continuent à le suivre quand il a cessé d'être heureux.

Après que Charles eut signé la mort du Vice-Roi d'Irlande, il fit un nouvel effort pour le sauver. 1641.
Il écrivit à la Chambre Haute des Lettres touchantes pour demander qu'au moins sa peine fût changée, & qu'au lieu de lui ôter la vie, on se contentât qu'il l'achevât dans l'obscurité d'une prison honnête, où il seroit hors d'état de nuire à personne. Le Prince de Galles porta les Lettres, auxquelles les Seigneurs se rendoient : mais la Chambre des Communes étoit la maîtresse, & on avoit tant de fois éprouvé qu'on ne s'opposoit pas impunément à ses volontés, qu'ayant persisté dans son sentiment, on ne l'osa contredire. Le Prince s'en retourna sans rien faire, & le Comte fut exécuté le douzième jour de Mai de l'année mil six cens quarante un. Il mourut en grand homme comme il avoit vécu. Un Ecrivain Catholique de ce temps n'y a pas pensé quand il a dit, qu'il étoit mort en vrai Chrétien. On ne meurt point en vrai Chrétien, quand on ne meurt point dans la vraie Eglise : les ennemis de ce Seigneur l'accusèrent pour le rendre odieux de l'avoir favorisée en Irlande, mais il

1641. est sûr qu'il ne la reconnut pas, & qu'il mourut dans son erreur.

La Cabale eut crû trop peu faire pour abattre l'autorité du Roi, si en détruisant ses amis, elle n'eût comblé ses ennemis & de louanges & de bienfaits. Le Parlement n'appelloit plus les Ecoffois que du nom de Freres ; la guerre qu'ils venoient de faire au Roi ayant changé en une liaison étroite une antipathie de onze siècles. Quoi qu'ils eussent leurs tentes à Londres pour avoir l'œil à leurs affaires, on leur épargna la peine de les solliciter. Le Parlement fit plus qu'ils n'auroient pû faire eux-mêmes, pour engager le Roi à confirmer les Decrets de leurs Synodes touchant l'étendue du Convent, la suppression de l'Episcopat, & un grand nombre d'autres choses qui avoient fait le sujet de la guerre. On retint leur armée sur pied jusqu'au mois d'Août, c'est à dire jusqu'à ce que le Parlement se sentit assez maître pour s'en passer ; & afin de mieux reconnoître le service qu'on avoit reçu de ces troupes, on leur accorda, outre la paye journaliere, trois cens mille livres sterling pour les frais de la guerre. On ordonna de plus que tous les Edits que l'on avoit portez contre eux, tous les Manifestes qu'on avoit publiez seroient cassez & déclarez nuls. Enfin pour mettre le comble à tout, on fit publiquement rendre grâces à Dieu dans toutes les Eglises de Londres pour l'heureuse conclusion de cette paix.

Pendant qu'on enrichissoit ainsi les ennemis déclarez du Roi, on le dépouilloit de ses biens, de son autorité, de ses droits, ou pour mieux dire on l'obligeoit à s'en dépouiller lui-même, en lui faisant signer tout ce qu'on vouloit. Ainsi il consentit à ceder tous les tributs que jusques-

ques là ses Prédécesseurs avoient levé indépendamment des Parlemens, & qu'on avoit toujours regardez comme une partie de leur domaine. On punit les Juges qui dans les procès mûs de tems en tems contre lui par les Peuples touchant ces tributs avoient jugé en sa faveur. On supprima les Tribunaux dont la jurisdiction avoit plus de rapport à lui que les autres. On l'engagea à signer une Loi qui rendoit le Parlement triennal, c'est à dire en vertu de laquelle il s'obligeoit à le convoquer regulierement tous les trois ans ; & en cas qu'il ne le fit pas, il attribuoit au Garde du Grand Sceau, & au Chancelier du Duché de Lancastre la puissance de l'assembler, les déclarant, s'ils y manquoient, dès là même privez de leurs Charges. Enfin ce même Parlement si acharné à le dégrader, obtint de lui de n'être séparé que du consentement des deux Chambres, lesquelles demeureroient assemblées autant qu'elles le jugeroient necessaire au bien des affaires & de l'Etat.

Cette dernière démarche fut le coup fatal qui précipita Charles à sa ruine, & dont il ne se pût relever. Tout le monde en fut si surpris, qu'on y crut de la politique. On s'imagina que ce Prince n'accordoit tant que pour revoquer tout ; que par des negotiations secretes il se préparoit à la guerre, & à rompre avec l'épée les liens qu'il se faisoit avec la plume. Il s'en justifie dans son Livre, comme d'un procédé contraire à la bonne foi dont il se piquoit. Il fit ce Livre dans un temps où il avoit intérêt de parler ainsi, quand la chose eût été autrement. Il étoit entre les mains de ses ennemis captif & à leur discretion, ne desespérant pas néanmoins de s'accommoder encore avec eux : rien ne lui importoit davantage que d'éloigner tous

1641. les soupçons d'une conduite dissimulée. L'on voit même que cet Edit a été fait pour être lu par d'autres que par des confidens.

Ainsi ce Livre ne convainc pas que Charles fut aussi peu politique, qu'il affecte de le paroître afin de passer pour sincère. A bien balancer les raisons entre le pour & le contre, du caractère d'esprit dont étoit ce Prince, & de la manière dont il s'explique, je penche à croire sa sincérité aux dépens de sa politique, & qu'il est vrai, comme il l'assure, que quand il signa cet Edit, il n'avoit point encore d'autre vûe que celle qu'il avoit eue dès le commencement, d'acheter de ses Sujets la paix à force de confiance & de graces : ne faisant pas reflexion, que les graces qu'il accordoit ne lui en laissent plus à accorder, & qu'une telle confiance en ses ennemis ne pouvoit avoir d'autre effet, que de leur donner plus de hardiesse à l'offenser, & plus de moiens de lui nuire.

Ce fut avec plus de raison qu'on crut à quelque temps de là, qu'il y avoit du dessein dans un voyage que ce Prince fit en Ecosse durant les séances du Parlement. Il y avoit déjà huit mois qu'il travailloit inutilement à ramener par la douceur & par une condescendance aveugle les esprits revoltez de cette Assemblée. Il avoit fait en leur faveur ce qui n'étoit pas même venu en tête aux Parlemens les plus hardis & les plus jaloux de leurs libertez de demander à aucun Roi. Rien ne les contentoit : tous les jours c'étoient des demandes nouvelles, dont la concession, loin de lui attirer de la reconnaissance, n'étoit payée que de nouvelles plaintes en public, & en particulier de piquantes railleries, où sa facilité étoit traitée de foiblesse. Il prévoyoit bien que de la manière dont ils en usoient avec lui, s'il ne changeoit celle

celle dont il agissoit avec eux, il se verroit à la fin réduit à se trouver heureux qu'ils lui laissent le nom de Roi. En effet un de leur cabale demandant à un autre, ce qu'ils pouvoient encore prétendre d'un Prince qui leur avoit tant donné; celui-ci avoit répondu avec une insolence inouïe, qu'ils prétendoient qu'il se dépouillât d'une autorité dont il usoit mal, & qu'il s'abandonnât à eux. Charles voyoit bien que c'étoit là leur dessein, & que toutes leurs démarches tendoient à ce but. Tandis qu'il avoit vû les choses en état d'être modérées par beaucoup de Seigneurs, & de gens même équitables dans la Maison des Communes, qui ne lui étoient opposés que par l'esprit de la Nation, & l'entêtement de leurs libertez; il s'étoit flaté qu'étant résolu d'accorder sur ce point au delà de ce qu'on lui pourroit demander, à la fin on seroit content. Le temps lui avoit fait connoître, que l'esprit de la Nation étoit moins à craindre pour lui que celui de la Secte Presbytenienne, qui avoit tant fait par ses intrigues qu'elle regnoit dans le Parlement. La populace, les apprentifs, & tout ce qui dans les grandes villes rend les séditieux redoutables étoit gagné par les Puritains, qui en dispoient à leur gré, & qui s'en servoient dans les choses qu'ils vouloient faire passer en loi pour extorquer les suffrages des Membres qui n'étoient pas de leurs sentimens, souvent même celui du Roi. Sur cela une grande partie des plus gens de bien de cette Assemblée s'en étant retirez sous divers prétextes, ceux qui y étoient restez se trouvoient dans la nécessité, ou de consentir par foiblesse à ce qu'ils condamnoient par droiture, ou de porter la peine de leur droiture par des insultes qui dans la suite donnoient de grands prétextes à leur foiblesse.

bleffe. Dans l'affaire du Comte de Strafford, 1641. cinquante-neuf des plus honnêtes gens & des plus graves des deux Chambres avoient vu leurs noms affichés aux portes de Westminster & dans les places publiques, comme de personnes qu'on exposoit à la brutalité du Peuple, parce qu'ils n'avoient pas voulu condamner un homme qu'ils croyoient innocent. On en vouloit sur tout aux Evêques, qu'on croyoit attachés au Roi; & ces Prelats ne venoient plus au Parlement sans être en danger d'être massacrés par la populace, qui en avoit insulté plusieurs.

Par là, la Faction Puritaine s'étoit presque rendu maître de la Religion & de l'Etat. L'Eglise Anglicane changeoit de face. On ne reconnoissoit plus la Liturgie, tant on y avoit retranché de choses. La Hierarchie étoit tous les jours menacée d'une totale ruine, par les mesures qu'on prenoit pour abolir l'Episcopat. Le Roi se trouvoit gêné en tout. Il ne dispofoit même plus des charges de sa Maison sans contrainte, & il étoit souvent obligé de les donner à ses ennemis. Le Comte de Pembrok & Mautravers fils aîné du Comte d'Arondel, eurent un démêlé en plein Parlement sur une Lettre que celui-ci y lut. Le Comte lui ayant reproché qu'il ne lisoit pas fidèlement, Mautravers lui donna un démenti; sur quoi Pembrok lui ayant donné brusquement deux coups de baguette, on les sépara, & on les envoya à la Tour. Le Roi prit connoissance de l'affaire, & comme le Comte étoit un des plus déclarés contre lui, il fut bien aise d'avoir cette occasion de lui ôter la charge de Grand Chambellan qu'il possédoit; mais il se vit contraint de la donner au Comte d'Essex, pour qui peut-être il n'avoit pas tant d'aversion, mais en qui la suite fit voir qu'il avoit encore moins sujet de se fier. C'étoit assez que Charles protégeât quelqu'un
pour

pour lui attirer des persecutions. Les Catholiques, qu'il souffroit parce qu'ils lui étoient utiles, n'avoient jamais été plus inquiétés. Les domestiques de la Reine étoient tous les jours produits sur la scène, & si on ne se porta pas contre eux aux dernières extrémités, ce ne fut pas par respect qu'on eût pour leur Maitresse ni pour le Roi, mais par considération pour la France, que l'on crût devoir ménager : encore ce ménagement-là même étoit-il un effet de l'opposition que le Parlement avoit pour la Cour, cette Cour continuant toujours d'en avoir beaucoup pour la France, où à parler plus exactement, pour le Ministre qui la gouvernoit. Tout conspiroit à fomenter cette rigueur. L'intrigue d'Ecosse avoit été faite. Marie de Medicis, qui s'étoit retirée auprès de la Reine d'Angleterre sa fille, étoit un objet qui même sans parler rendoit le Cardinal odieux. Ceux qui avoient servi cette Reine, & outre ceux-là le Duc de Vendôme, M. de Soubise, le Duc de la Valette, & beaucoup d'autres mécontents, qui se trouvoient rassemblés à Londres, ne travailloient pas à calmer les esprits. La Duchesse de Chevreuse, occupée à intriguer au Pais-Bas pour embarrasser ce Ministre, avoit grand commerce avec ces Princesses; & on ne doutoit point en France que tant de femmes irritées ne projetassent entre elles d'unir le Roi d'Angleterre avec la Maison d'Autriche, dont les Ministres avoient tous les jours des conférences avec les Reines où le Roi même se trouvoit souvent.

Comme la maxime de l'Evangile qui fait rendre le bien pour le mal est d'un rare usage chez les Politiques, le Cardinal de Richelieu étoit moins favorable au Roi d'Angleterre, que ne sembloit le demander l'étroite alliance des deux Rois, & l'honneur même de la Royauté. Il n'y

1641. — avoit pas de rupture. On avoit des Ambassadeurs les uns chez les autres : mais ceux d'Espagne en Angleterre avoient tant de liaison avec la Cour, que ceux de France furent obligés d'en prendre avec le Parlement, lequel s'y rendit d'autant plus facile, qu'il sembloit s'être fait une loi d'être en tout opposé au Monarque.

Une telle contrainte, que tant de complaisance n'adouciſſoit point, avoit fait concevoir au Roi que ne s'étant pu faire aimer il falloit se mettre en état de se faire craindre, qu'il auroit beau être doux, tandis qu'il paroîtroit foible sa foiblesse rendroit sa douceur inutile à son repos, & enfin pernicieuse à sa Couronne.

Dans cette pensée, qui étoit celle de tous les amis de ce Prince, il se résolut de changer ce procédé indulgent & facile dans une conduite plus ferme, & plus digne du diadème : mais comme la fermeté de courage que la force du bras ne soutient pas ne sert qu'à perir plus noblement, il chercha les moyens de faire un parti qu'il pût opposer au Parlement. Il étoit sûr de beaucoup de Seigneurs, dont les uns étoient demeurez attachés à sa fortune, les autres par esprit d'équité étoient rebutez du parti contraire, & n'attendoient que l'occasion pour se déclarer en sa faveur. Les Communes mêmes n'étoient pas si corrompues, qu'il ne s'y trouvât des gens de bien qui avoient horreur des excès où se portotent les Puritains. Gornay Maire de Londres étoit au Roi, aussi bien que les Catholiques, dont la Reine lui répondoit. Charles de plus se promettoit que le Prince d'Orange qui étoit devenu son Gendre, & qui pouvoit tout en Hollande, lui donneroit secours au besoin. Il avoit même des espérances assez bien fondées du côté d'Irlande. Ainsi il voyoit qu'en réunissant ses amis, il avoit de quoi faire une faction puissante contre ses ennemis,

nemis, s'il en pouvoit diminuer le nombre, que l'union des deux Nations rendoit trop grand. 1641.

Pendant qu'il rouloit ces pensées, les Députés d'Ecosse au Parlement d'Angleterre ayant tiré de cette Assemblée tout ce qu'ils en pouvoient tirer, intriguoient pour engager le Roi à aller tenir en personne leur Parlement à Edimbourg, afin de donner plus de solidité aux choses qu'il leur avoit accordées en les confirmant dans leur Parlement. Il est aisé de s'imaginer que dans la disposition d'esprit où étoit Charles il ne se fit pas prier longtemps. Bien aisé de trouver cette ouverture pour regagner les Ecossois, il promit de faire le voyage, & donna avis au Parlement d'Angleterre du dessein qu'il en avoit pris. Cette nouvelle fit grand bruit parmi eux, & ils en conçurent d'autant plus d'ombrage, que la Reine de son côté faisoit son compte de passer la mer, sous prétexte d'aller aux eaux de Spa avec la Reine sa Mere qui étoit repassée en Flandres.

Le Parlement se récria contre l'un & l'autre de ces voyages, & n'omit rien pour les empêcher. La Reine se relâcha sur le sien : mais le Roi déclara qu'il vouloit partir. On lui fit diverses remontrances, & on se mit même en devoir d'employer la force pour l'arrêter. On avoit pris des mesures avec les apprentis : mais une reflexion qu'on fit, que si le Roi avoit déjà des intelligences en Ecosse on ne feroit en l'arrêtant qu'augmenter les esprits des Ecossois & avancer leur rupture avec le Parlement, empêcha qu'on ne se portât à une violence d'un si grand éclat. On pria seulement ce Prince de différer son départ de quinze jours, parce qu'actuellement on partoit pour aller congédier les armées qui étoient demeurées sur la frontière, & qu'il n'étoit pas à propos qu'il s'exposât à rencontrer celle d'Ecosse en son chemin. Le Roi vit bien ce qu'on vouloit dire, &

1641. que sous un prétexte honnête de prendre soin de la sûreté le Parlement cherchoit la sienne, & se défioit qu'en passant il ne gagnât les troupes Ecoïsses. Ainsi Charles ne se laissa point fléchir. Au lieu de quinze jours il n'en accorda que deux, & donna ordre que ses équipages fussent prêts pour le troisième. Il se rendit aussi inflexible à la demande qu'ils lui firent, sous couleur d'expédier les affaires, de nommer le Comte d'Essex pour signer les Actes en sa place. Afin néanmoins qu'ils ne se pussent pas plaindre que son refus eût arrêté le cours des délibérations, il nomma sept Seigneurs pour signer à la pluralité des voix ce qu'ils croiroient qu'il eût dû signer lui-même, & le Comte d'Essex en fut un : mais le Parlement voyant bien que cette Commission lui devenoit inutile, par le caractère de ceux à qui le Roi la confioit, ne la voulut pas accepter. Charles les laissa là-dessus, & aiant dit adieu à la Reine, qui se retira à Hottelan avec les Princes & les Princesses, il partit au mois d'Août pour l'Ecoïsse. Il vit en passant les armées, qui ne furent congédiées que quelques jours après, & en reçût de grands honneurs. Un Auteur Ecoïsois dit qu'il tenta des Officiers de la Nation pour les engager à lui gagner leurs troupes, à dessein de les employer à soumettre le Parlement d'Angleterre, & de cela cet Ecrivain fait à ce Prince un crime semblable à celui que chez tous les autres Peuples du monde on feroit à des Sujets rebelles qui auroient voulu débaucher l'armée de leur Roi : tant les mœurs de ces Insulaires sont différentes en ce point de celles de tous les autres hommes.

On reçût Charles à Edimbourg d'une manière à lui donner sujet de bien espérer de son voyage, & plus il entra en matière avec les Ecoïsois, plus ses espérances augmentèrent. A l'ouverture du Parlement on fit signer à la vérité le Convent

aux Seigneurs de la Cour qui devoient avoir séance dans l'Assemblée : mais comme le Roi étoit résolu à tout accorder pour gagner les cœurs, il n'eut pas de peine à y consentir. Une terreur panique saisit le Marquis d'Hamilton & le Comte d'Argyle, sur un bruit qui se répandit sans qu'on en pût dire l'auteur, qu'on les vouloit assassiner eux & d'autres Seigneurs du Pais. Le soupçon en fut jeté sur le Roi par un artifice malin, à ce que quelques-uns prétendirent, des émissaires du Parlement de Londres. Cet incident, qui obligea ces Seigneurs à disparoitre pour quelques jours, causa un peu d'agitation : mais ce fut un nuage qui se dissipa de lui-même. Personne ne put croire le Roi capable d'une si noire action, que son caractère d'esprit & sa conduite droite & ouverte démentoient plus que suffisamment, sans qu'il eût besoin d'autre apologie. Ainsi ce trouble fut bien-tôt calmé : le bruit se dissipa, les Seigneurs revinrent. Le Roi ne put s'empêcher néanmoins de témoigner à Hamilton, qu'il se tenoit offensé des ombrages injurieux qu'il prenoit de lui. Il le fit souvenir qu'il avoit gardé une conduite toute différente à son égard, & qu'étant été averti qu'il avoit des desseins contre sa personne, il l'avoit fait coucher dans sa chambre. Hamilton eut une confusion de ce reproche qui redoubla agréablement par la nouvelle grace que le Roi lui fit de l'élever à la dignité de Duc, en même temps qu'il fit Lesté Comte de Leven. Ce General parut si comblé d'un bienfait si peu mérité, & qu'il avoit tant de raisons de ne pas attendre ; qu'il protesta tout transporté, qu'il ne porterait jamais les armes contre le service d'un si bon Maître. Par un effet à peu près semblable, que firent sur le corps de la Nation les privilèges extraordinaires que ce Prince lui accorda, on déclara digne d'exécration quiconque leveroit des trou-

1641. troupes autrement que par ordre du Roi, & on lui promit authentiquement que jamais on n'en leveroit contre lui.

Charles croiant avoir beaucoup fait d'avoir ôté au Parlement d'Angleterre l'appui de la Nation Ecoſſoïſe qui l'avoit rendu ſi insolent, retourna à Londres, & y arriva au commencement de Decembre plein d'espérance qu'il y trouveroit les esprits plus doux & plus soumis. Ceux du Peuple lui parurent tels par la reception qu'on lui fit, la plus magnifique & la plus éclatante en acclamations & en témoignages de joie qu'on eût jamais faite à aucun Roi : mais la Cabale Presbyterienne, qui regnoit dans le Parlement, étoit dans une disposition bien contraire. Le relâchement de l'Ecoſſe lui avoit fait craindre que la même chose n'arrivât bien-tôt en Angleterre, qu'ainsi par une paix generale des deux Nations avec le Roi leur Secte ne perdit peu à peu ce qu'elle avoit gagné par le trouble ; que le deſſein qu'ils avoient formé de la rendre la Religion dominante en Angleterre comme en Ecoſſe, déjà si avancé par leurs soins, ne demeurât à la moitié du chemin, & que l'Eglise Anglicane déchue à proportion de l'autorité Royale ne se rétablît avec elle. Dans cette apprehension, résolus d'employer tout leur art & tous leurs efforts pour détourner la tranquillité dont ils se croyoient menacés, ils avoient fait dresser dans la Chambre Basse, sans même en rien communiquer à la Haute, un Labelle en forme de remontrance au Roi où exposant d'un air pathétique les desordres du gouvernement, qu'ils attribuoient à ses Ministres, sans aucune mention des remèdes qu'on avoit apporté à plusieurs, ils faisoient indirectement un tyran contre la personne capable de réveiller plus que jamais la haine publique contre lui.

Un événement tout nouveau d'un grand éclat & d'une grande suite faisoit un point de ce Libelle, & en augmentoit beaucoup l'aigreur. Les Catholiques Irlandois opprimés par les Anglois Protestans s'étoient servis pour en secouer le joug de la conjoncture de leurs discordes, & ayant conspiré contre eux avec un secret surprenant, après en avoir égorgé un grand nombre, s'étoient rendus presque maîtres de l'île. Dieu, qui ne benit pas des desseins si contraires à l'esprit de l'Eglise, avoit permis que la Capitale, Londonderry & quelques autres Places eussent échappé aux conjurez. Elles étoient en danger : il s'agissoit de les secourir. On ne l'avoit pas encore fait, quoi que Charles eût appris cet accident avant que de partir d'Ecosse. La conspiration & le retardement du secours faisoient deux articles considérables des maux attribuez au gouvernement dans la séditieuse remontrance.

1641.

Le Roi étoit à Hamptoncourt, occupé à y régaler ses Officiers de la Ville de Londres qui lui avoient tant témoigné d'affection à son retour ; lors que les Députés de la Chambre lui présentèrent ce Libelle accompagné d'une Requête qui en contenoit l'abrégé, & dans laquelle on lui demandoit, qu'il reprîmât les Papistes, qu'il privât les Evêques du droit de suffrage dans la Chambre des Pairs, qu'il donnât des bornes à la puissance du Clergé, qu'il abolît les cérémonies introduites dans la Liturgie, qu'il éloignât ceux de ses Ministres qui étoient suspects au Parlement, & qu'il n'en mît point d'autres en leur place que de concert avec l'Assemblée, qu'enfin il secourût l'Irlande avec toute la promptitude que demandoit son pressant besoin.

Le Roi avoit changé de conduite, & avoit pris la résolution de mettre des bornes par ses refus aux demandes indiscrettes que les Parlementaires lui

1641. lui faisoient continuellement. Il les reçut néanmoins encore avec sa douceur ordinaire, & après les avoir assurez qu'il examinerait leur Requête pour y avoir autant d'égard qu'il conviendrait au bien de l'Etat, il les pria honnêtement de ne point faire imprimer la remontrance : disant qu'il n'étoit pas à propos de rendre le Peuple juge du Prince par cette nature d'écrits, que cela ne pouvoit servir qu'à augmenter encore le trouble qu'il avoit intention d'apaiser, qu'il falloit mettre fin aux discordes qui les divisoient depuis si longtemps, & supprimer les plaintes inutiles pour chercher les moyens efficaces de remédier aux maux publics.

C'étoit un mauvais motif de moderation à apporter à des esprits qui trouvoient leur compte dans la discorde, que la crainte d'augmenter le trouble. Peu de jours se passerent, qu'on vit paroître l'injunctif Ecrit de la Chambre Basse. Le Roi irrité de ce procédé y fit faire une forte réponse, où après avoir raconté ce qu'il avoit fait pour mettre remède aux maux dont on se plaignoit avec intention sincere de contenter le Peuple & le Parlement, il faisoit voir évidemment qu'il vouloit plus que personne la paix, qu'il s'étoit relâché pour l'avoir jusqu'à se dépouiller des plus beaux & des plus anciens droits de la Royauté, qu'ainsi il ne falloit plus chercher la cause des discordes civiles, que dans les mauvais desseins de ceux qui vouloient secouer le joug de l'autorité souveraine pour changer la Religion & l'Etat.

Cette nouvelle fermeté du Roi, loin d'épouvanter la Cabale, lui fit faire de nouveaux efforts pour pousser à bout son projet. La maniere dont ce Prince venoit d'être reçu à Londres avoit fait craindre aux factieux que le Peuple ne leur échappât. Il s'étoit même élevé un bruit, que les Officiers

ficiers de la Ville suivans le bon exemple du Maire étoient devenus Royalistes. Ces bruits & ces craintes firent que les Rebelles s'appliquerent tout de nouveau à gagner la menue Bourgeoisie, la populace, & ceux des Magistrats qu'ils avoient le plus craint de perdre. De nouvelles intrigues, de nouvelles plaintes, de nouveaux soupçons se répandirent dans toute la Ville, & en peu de jours les esprits se trouverent plus en mouvement que jamais. Le Roi, qui en fut informé, & à qui quelques uns de ceux qui se signaloient davantage à inspirer la rebellion furent nommément déferrez, se résolut à faire un coup de vigueur, en demandant au Parlement dont ils étoient Membres qu'ils fussent arrêtez, & mis en Justice comme des factieux qui troubloient l'Etat, qui avoient excité la revolte d'Ecosse, & qui encore actuellement se faisoient une occupation de le diviser d'avec ses Sujets. Le Vicomte de Mandeville fils du Comte de Manchester, autrement Mylord Kimbolton Membre de la Chambre des Seigneurs, Hollis, Passenigg, Pym, Strode, Hambden, Membres de la Maison des Communes, étoient ceux dont le Roi demandoit justice, mais il la demanda en vain. Ces brouillons étoient trop chers à la Cabale Puritaine pour les abandonner au besoin. Le Roi déterminé néanmoins à pousser vivement cette affaire, fit dessein d'aller en personne demander ces cinq derniers à leur Chambre, & de les faire mettre en prison. Il y alla accompagné du jeune Electeur Palatin son Neveu, & d'un grand nombre de Noblesse, qu'il laissa pourtant à la porte pour ne pas donner sujet de dire qu'il eût fait violence au Parlement. Il entra seul avec l'Electeur, & prit la place de Lenthall Orateur de la Chambre Basse, auquel ce Prince ayant demandé s'il ne voyoit pas les cinq Membres qu'il étoit venu accuser, cet homme

info-

1641. Insolent lui répondit qu'il ne voyoit dans l'Assemblée que ce que la Chambre vouloit qu'il vît. Le Roi les chercha des yeux lui-même, mais ce fut inutilement; ils avoient été avertis de son dessein, & s'étoient absentez. On accusa diverses personnes d'avoir trahi le secret du Prince. Celle qu'on en crût le plus universellement coupable fut la Comtesse de Carlisle, femme accoutumée aux intrigues, & qui en ayant beaucoup fait dans sa jeunesse par sa beauté, ne pouvoit se passer d'en faire dans sa vieillesse par son esprit.

On ne peut dire combien la Cabale fit élever de voix contre Charles à l'occasion de cette entreprise, & de combien de mouvemens seditieux elle fut suivie. La Cour en fut effrayée, & le Roi se vit obligé d'en faire quelque satisfaction. Nonobstant cela le tumulte alloit toujours en augmentant. Le Roi ne pouvoit paroître dans Londres qu'on ne lui criât de toutes parts : *les Privileges du Parlement, les Privileges du Parlement*. Le Peuple vouloit dire par-là ce que les Puritains expliquoient plus nettement dans les compagnies, que le Roi avoit violé les privileges de cette Assemblée. On poussa l'insolence si loin, qu'un Ministre nommé Walker jeta dans le Carosse du Roi un Libelle fait contre lui. On venoit jusques dans son Palais tumultuairement & en troupes lui dire des injures en face, pendant que le Parlement feignant de n'être pas en sûreté à Westminster se retira dans la Ville pour en augmenter le tumulte, demanda des Gardes, & refusant ceux que le Roi lui vouloit donner en prit de dévouez à la faction. Durant ce temps-là on semoit mille bruits des desseins du Roi sur la Ville, la plupart incroyables & extravagans, mais crus néanmoins, & ayant le même effet pour émouvoir la multitude que s'ils eussent été les plus vrai-semblables. Le Roi se préparoit, disoit-on, à venir

à venir avec les Papistes exterminer tous les Protestants. On voyoit déjà des troupes paroître. Digby & Lansford étoient à Keingslon avec un corps de Cavalerie, & n'attendoient que d'être mandez. 1641.

Ces fausses nouvelles qui se disoient le jour dans toutes les maisons de la Ville, & qui se criotent la nuit par les rues, remplissoient Londres d'une terreur & d'une confusion si étrange, qu'on ne voyoit dans toutes les places que des troupes de gens en armes, des corps de gardes, des retranchemens, des barricades, des chaînes tendues, & d'autres semblables préparatifs à repousser les efforts du Roi. Les serviteurs de ce Monarque craignant pour lui de leur côté lui vinrent offrir leur service. Les Etudiens de certains Colleges où l'on apprend le Droit du pays à la jeune Noblesse Angloise signalèrent leur zele envers leur Prince, & s'offrirent de le garder. Ainsi Charles, qui avoit d'ailleurs un bon nombre d'amis parmi les Grands du Royaume, même parmi ceux qui composoient la Chambre Haute du Parlement, pouvoit sans crainte d'être surpris tenir tête dans la Capitale à la faction opposée, l'insolence de laquelle détachoit tous les jours les esprits moderez de ses intérêts. Bien des gens jugeoient que c'étoit le mieux, & beaucoup le croyent encore aujourd'hui.

Le Roi ne fut pas de cet avis. Las de souffrir la contradiction de ceux qui lui devoient obéir, il crut qu'en s'éloignant il les seroit craindre, & que s'ils l'obligeoient enfin à prendre les armes pour les dompter, il trouveroit de plus grands secours dans les Provinces que dans Londres. D'ailleurs comme il avoit toujours une grande repugnance à la guerre civile, & qu'il vouloit éviter sur tout qu'on n'eût sujet de l'en croire auteur; il s'imagina qu'en se s'éloignant

1641. loignant que lentement & peu à peu, il don-
neroit le temps aux mutins de faire des reflec-
tions qu'ils n'avoient pas faites, & à ceux qui
aimoient le bien public de trouver des tempe-
ramens, auxquels il seroit toujours prêt de souf-
crire pour peu que le Parlement voulût bien
apporter du sien à la paix; qu'en tout cas en-
fin toute l'Angleterre auroit le loisir de recon-
noître par ces dernieres & décisives démarches,
à qui elle devoit attribuer les maux de la guerre
qui la menaçoit.

1642. Ce fut dans ces sentimens qu'environ le mi-
lieu de Janvier de l'année mil six cens quarante
deux Charles Premier sortant de Londres se re-
tira à Hamptoncourt, avec la Reine, le Prince
de Galles, & les Seigneurs de sa Maison qui
n'étoient pas du Parlement. Les gens sages &
les gens de bien n'osèrent le blâmer d'avoir mis
la Majesté Royale à couvert des fougues d'une
populace que ses ennemis gouvernoient: mais
ils ne purent voir sans gémir sur les malheurs
de leur patrie une séparation qui en étoit le pré-
sage. La Cabale Presbyterienne & ses partisans
en furent peu touchés. Résolus de reduire
Charles au point où ils l'avoient projeté, &
d'en faire un fantôme de Roi après qu'ils l'au-
roient dépouillé de tout le pouvoir de la Ro-
yaute, s'ils ne pouvoient achever par la paix,
ils n'étoient point fâchés d'avoir la guerre,
& ils prirent dès lors leurs mesures pour la
faire avec succès. Ainsi loin de chercher les
moyens d'adoucir le Monarque irrité, à peine
fut-il hors de Londres, que les cinq Membres
de la Chambre Basse qu'il avoit déclaré crimi-
nels y furent remenez en triomphe avec des
applaudissemens & des acclamations inouïes.

Après ces tumultueux mouvemens, qu'une
nouvelle situation des choses excite toujours
dans

1649.
 dans les esprits, on ne laissa pas de part & d'autre de reprendre le fil des affaires; ni l'un ni l'autre parti ne voulant que le public lui attribuât le retardement qu'on y apportoit. Chacun continua à les traiter selon son génie & selon ses vûes, le Roi comme un Prince poussé à bout & déterminé à la guerre, mais toujours néanmoins comme un Prince qu'un excès de bonté pour ses Sujets portoit à sacrifier beaucoup à la paix; le Parlement, comme une puissance tyrannique, résolue à tirer de l'excèsive bonté du Roi & du penchant qu'il avoit pour la paix tout ce qu'auroit pû leur donner une heureuse guerre; mais de tenter plutôt la guerre que de rien relâcher pour la paix.

Ce fut suivant ce plan qu'il fut résolu dans le Conseil secret du Roi, que la Reine passeroit en Hollande sous prétexte de conduire au Prince d'Orange la Princesse Royale son Epouse, & en effet pour ménager le secours d'hommes & d'argent dont on pourroit avoir besoin; que le Roi se retireroit à York, où il seroit ses premières levées, & se feroit de l'Arsenal d'Hull, mais qu'il n'iroit que lentement pour donner lieu aux négociations, & ramener, s'il le pouvoit, les Parlementaires au devoir par des voyes plus douces que par celles des armes. Ceux-ci pénétrèrent aisément les desseins de la Cour, & n'en furent pas étonnez. Le voyage de la Reine qui leur devoit donner de l'ombrage, & qu'il sembloit qu'ils dussent empêcher, leur donna espérance au contraire de venir plus aisément à leurs fins, étant persuadez que la résistance que le Roi leur faisoit depuis quelque temps contre son temperament naturel étoit un effet des conseils de cette Princesse, & que si elle le quittoit une fois ils feroient acheter la paix à Charles aussi cher

1642. cher qu'ils la lui voudroient vendre. Dans cette vue ils résolurent de pousser à bout leurs demandes.

Le Roi étoit encore à Hamptoncourt, lorsqu'à l'occasion de l'affaire d'Irlande les Chambres le pressèrent de leur remettre la disposition des milices, & le pouvoir de changer les Gouverneurs des Places; afin, disoient-elles, qu'il parût qu'il y alloit de bonne foi, qu'il vouloit punir les Irlandais rebelles, & que certains bruits qui avoient couru qu'il avoit suscité cette revolte pour opposer l'Irlande à l'Angleterre étoient faux & sans fondement. Il n'étoit pas difficile de voir où tendoit cette proposition, & quel en devoit être l'effet si le Roi y eût consenti. Comme ce point étoit délicat, & qu'en effet les bruits qui couroient de l'intelligence du Roi avec les Catholiques d'Irlande, quoi qu'ils fussent faux dans le fond, n'étoient pas sans quelque apparence, Charles accorda tout ce qu'il put en faveur de l'expédition qu'on se préparoit à faire en Irlande contre les Catholiques revoltez: mais pour ce qui regardoit le pouvoir de disposer de la milice & du gouvernement des Places, il en rejetta la proposition comme un attentat contre son autorité, qui ne pouvoit tomber dans l'esprit que de ceux qui avoient entrepris de dégrader la Royauté de ses plus essentielles prérogatives.

Sur cette nouvelle contestation Charles partit pour aller à Windsor, où les affaires s'aggravant, le Marquis de la Ferté-Imbault qui fut depuis Maréchal d'Estampes, alors Ambassadeur de France en Angleterre, crut qu'il étoit temps d'arrêter le cours de ce démêlé qui devenoit funeste à un Roi dont on vouloit en France la conservation, quoi qu'on fût bien-aise qu'un peu d'embarras l'empêchât de s'unir à l'Espagne,

à l'Espagne, comme son inclination naturelle & toute la Faction l'y portoit. Depuis longtemps on n'attendoit que le moment propre à lui faire agréer la médiation du Roi son Beau-frère, afin que s'en tenant obligé il ne favorisât pas ses ennemis quand il seroit reconcilié avec les siens. Le Marquis jugea que ce moment étoit venu, & Charles en effet lui témoigna quand il lui alla offrir son service qu'il lui savoit bon gré de ses soins. Deux choses empêcherent qu'ils ne réussissent; l'une, que la Cabale Presbyterienne ne voulant point de temperament aux dernières propositions que le Parlement avoit faites au Roi, insinua à l'Ambassadeur qu'une médiation qui y en apporteroit ne seroit pas agreable à ce Corps, & que la seule proposition d'un accommodement qu'on n'y vouloit point y rendroit la France suspecte; l'autre, que ce Ministre eut avis que la Cour prenoit des mesures secretes pour disposer tellement les choses, que le Roi ne parût point devoir la paix à la France. Ainsi après quelques démarches & quelques voyages de Londres à Windsor le Mediateur cessa d'agir, & les démêlez continuerent avec plus de chaleur que jamais. Peu de temps après le Roi fit un pas qui sembloit les devoir étendre, en se relâchant sur un point qu'il crut devoir être au Parlement une conviction manifeste du desir qu'il avoit de le contenter.

Les Puritains avoient deux choses particulièrement en vûe, de détruire l'Episcopat, d'abaisser l'autorité Royale. Presque en même temps qu'ils donnoient à l'autorité Royale l'atteinte dont je viens de parler, ils en donnoient une à l'Episcopat dont il faut maintenant que je parle. J'ai déjà dit que la populace avoit coutume d'insulter ceux du Parlement qui étoient

1641. suspects d'être dans les intérêts de la Cour. Les Evêques étoient déclarés partisans du Roi & de ses droits : aussi le Peuple en toutes rencontres les chargeoit de reproches & d'injures. Peu s'en étoit quelquesfois fallu , qu'après de fréquentes menaces il n'en fût venu aux effets. On en avoit poussé quelques-uns , & on avoit déchuré le rochet à d'autres. Rebutez de ces traitemens, l'Archevêque d'York & onze de ses Confreres résolurent de s'absenter des Assemblées du Parlement , en protestant de nullité de tout ce qui s'y feroit sans eux , vu les violences manifestes qui les obligeoient à s'en éloigner. Cette protestation sembla irriter les esprits, mais il y a apparence au contraire qu'elle fit plaisir à plusieurs, qui prirent de là occasion de rendre les Prelats criminels, & d'entreprendre, en attendant qu'ils pussent faire quelque chose de plus, d'exclure tout l'Ordre Episcopal du Parlement. L'affaire fut quelque temps contestée, mais elle passa néanmoins : les Evêques qui avoient protesté furent arrêtés, tous furent exclus de la Chambre des Pairs. On avoit souvent proposé au Roi de souscrire à cette Ordonnance : il l'avoit refusé jusques-là, mais enfin il y consentit. La Cour, qui prenoit le chemin de Douvres où la Reine devoit s'embarquer, étoit alors à Cantorbery ; comme si Dieu eût pris plaisir d'humilier les Evêques d'Angleterre dans la source de leur Episcopat, qu'ils avoient corrompu par leur Schisme & par tant de sortes d'erreurs.

Cette démarche du Roi en faveur des Parlementaires fit croire ou qu'il étoit résolu de ne leur refuser plus rien , ou qu'ils étoient tombés d'accord de ne lui plus rien demander : ainsi on espéra la paix. On l'espéra en vain. L'affaire des Milices & des Gouvernemens ne put s'accom-

moder.

moder. La Reine s'embarqua, & passa en Hol-
lande. Le Roi prit son chemin vers le Nord 1643
accompagné du Prince de Galles & du Duc
d'Yorck les enfans. Il fut encore long-tems en
marche, ayant séjourné dans les Maisons de
Theobalds & de Newmarket, & il n'arriva à
Yorck que sur la fin du mois de Mars.

Durant le voyage & plus de trois mois depuis
que le Roi fut arrivé à Yorck on continua les
negociations, que l'opiniâtreté du Parlement,
ou pour mieux dire la politique de la Cabale qui
vouloit regner rendit toujours également inuti-
les. Plus le Roi se relâchoit, plus les ennemis
se rendoient inflexibles; & plus on alloit en a-
vant, plus leurs prétentions augmentoient. Ils
en firent dix-neuf articles, qu'ils présenterent
toutes les fois qu'on parla d'accommodement,
& quoi qu'on fit il ne fut pas possible de les en-
gager à s'en départir.

Les principaux de ces articles étoient, que
tous ceux qui étoient du Conseil du Roi, les Sé-
cretaires d'Etat, les Ministres cedassent leurs
Charges à d'autres que le Parlement agréeroit;
que ceux-ci fissent un serment tel que leur pré-
senteroit l'Assemblée, & que quand quelqu'un
d'eux mourroit, si le Parlement tenoit alors,
il fût consulté sur le choix de celui qu'on sub-
stitueroit; que si cette mort arrivoit dans l'in-
tervalle du Parlement, les Collegues du mort é-
lussent à la pluralité des voix quelqu'un propre
à lui succéder; que nulle Ordonnance du Con-
seil du Roi n'eût de force, si elle n'étoit signée
par la plus grande partie de ceux qui le compo-
seroient; que le Grand Chancelier, le Garde
du Grand Sceau, le Grand Ecuier; en un mot
tous les grands Officiers, tous les Juges, tous
les Gouverneurs ne fussent pourvus de leurs
Charges qu'avec l'attache du Parlement; que

— cette même Compagnie disposoit de la Milice ;
 1642. des Places, des Ports & des Arsenaux, qu'aucun de ceux qu'il plairoit au Roi de mettre dorénavant au nombre des Pairs n'auroit droit de suffrage dans la Chambre Haute que les deux Chambres n'y consentissent ; que les Pairs Catholiques en fussent exclus, & que leurs Enfants leur fussent ôtez pour être élevez dans la Religion du Pais ; que ceux du Roi ne fussent point mariez qu'avec l'approbation du Parlement ; que les Loix portées contre les Catholiques fussent mises en execution ; que le Roi donnât les mains à une reformation de la Liturgie & du Gouvernement Ecclesiastique, telle que le Parlement la projettoit par l'avis de bons Théologiens, que le Roi congédiât des Gardes qu'il avoit levez de nouveau ; qu'il justifiât par un acte public les cinq Membres de la Chambre Basse qu'il avoit déclarez criminels, & qu'il lui plût d'abandonner à la justice du Parlement tous ceux que la Compagnie jugeroit coupables d'avoir troublé le repos de l'État.

On peut penser par la nature & par les conséquences de ces propositions avec combien d'indignation elles furent reçues du Roi, & combien sa juste colere augmenta contre la Cabale toutes les fois qu'on les lui presenta. Il n'en fut pas le seul offensé. Une partie du Parlement même, ayant honte d'être d'une Assemblée où l'on pouvoit si loin l'insolence contre le Souverain légitime, deserta & le vint trouver. Alors la Cour de Charles grossit du Duc de Richmond, du Marquis d'Hertford, des Comtes de Lindsey, de Cumberland, d'Huntington, de Dorset, de Bath, de Southampton, de Devonshire, de Northampton, de Berck, de Bristol, de Newcastle, de Westmorland, de Monmouth, de Rivers, de Carnarvan, de New-

Newport, de Douvres, des Barons Mautra-
vers, Willoughby, Rich, Howard de Carleton,
Newark, Paget, Chandos, Falcombridge,
Pawlet, Lovelace, Savil, Coventry, Dan-
more, Mohun, Grey, Seymour, Capel. Plu-
sieurs Membres de la Chambre Basse suivirent
l'exemple de ces Seigneurs, & se rendirent au-
près du Roi. Le Baron de Littleton lui envoya
le Grand Sceau que ce Prince lui avoit confié,
& le vint bien-tôt trouver lui-même.

Dans ce mouvement on vit bien qu'il falloit
penser à la guerre, la desertion dont je viens de
parler n'ayant point abbatu l'audace de ceux qui
regnoient dans le Parlement. On employa en-
core quelque tems en procédures, en manifestes,
même en tentatives de paix, durant les-
quelles les Parlementaires n'ayant pas eu pour le
Roi les ménagemens que ce Prince avoit pour
eux, prirent sur lui des avantages qui apporte-
rent un grand préjudice à ses affaires & à son
parti. Car pendant qu'il traitoit avec eux de la
disposition des Places, des Troupes, des Finan-
ces; ceux-ci procedant par voye de fait, se fai-
sirent d'Hull Forteresse importante pour sa si-
tuation & pour son arsenal, se rendirent mai-
tres de la Flotte, & mirent la main sur l'argent
qu'on avoit destiné pour l'Irlande: de sorte que
quand le Roi en personne se presenta pour en-
trer dans Hull, Hotham que les Parlementai-
res y avoient envoyé sous main refusa de le lais-
ser entrer à moins qu'il ne voulût entrer seul.
Ainsi lors que Charles envoya Jean Pennington
pour commander la Flotte, ce Capitaine trouva
la place occupée par le Comte de Warwick sous
les ordres du Parlement. Ce fut une leçon à ce
Prince dont il eut peine à profiter, qui lui ap-
prit que les vertus ont leurs bornes, & qu'il est
dangereux à un Roi de pousser trop loin la bon-

1642.

té. Il le conçut au moins cette fois, & résolut de dompter les Rebelles qu'il avoit jusques-là trop choyez, il donna ses ordres pour faire des troupes, pour l'armement desquelles la Reine lui avoit envoyé à propos des armes & de l'argent de Hollande. Il tenta Hull inutilement; Hotham & Meldrum le défendirent, & comme il étoit secouru par la mer, dont le Comte de Warwick étoit maître, Charles fut obligé de remettre cette entreprise à un autre temps.

Cependant les Parlementaires levoient de leur côté des Soldats, & choisissoient leurs Officiers. Robert d'Evreux Comte d'Essex fut destiné pour en être le Chef. C'étoit un homme de grande qualité, brave, & de quelque expérience à la guerre, qu'il avoit faite dans les Pays-Bas; homme au reste de médiocre génie, à qui peu d'autres qualitez donnoient droit de commander à ceux de son rang, qu'un âge avancé, des mœurs graves, un grand dévouement à la faction. Il avoit eu une aventure sous Jacques Premier, dans laquelle il avoit montré quelque force d'esprit ou beaucoup de faiblesse: la chose est fort problématique. Sa Femme, Fille du Comte de Suffolk, l'avoit empoisonné deux fois à dessein d'épouser son Amant, qui étoit Robert Kar Favour du Roi. La force du tempérament, ou quelque remède pris à propos avoit sauvé la vie au Comte: l'emportée Comtesse entreprit de se faire démarier en Justice, & alléguait que son Mari avoit de ces infirmités qui autorisent les divorces. Tout expédient parut bon au Comte d'Essex pour se délivrer de cette Mégère: il passa condamnation sur ses infirmités prétendues, & crut ne se pouvoir mieux venger d'un homme qui le deshonorait qu'en lui cédant une méchante femme, qui en effet ruina sa fortune. Tel fut le Général des armes Parle-
men-

mentaires contre Charles. On nomma d'autres Officiers, soit pour servir dans l'armée du Comte, soit pour commander d'autres corps qu'on envoyoit en divers lieux. Le Roi en ayant fait autant on renouvela les procédures. On déclara des deux côtez ceux du parti opposé criminels d'État, coupables de haute trahison, perturbateurs du repos public. On imprima de nouveaux manifestes, où les deux partis protestoient, qu'ils prenoient les armes pour le maintien de la Religion Protestante, pour la défense de la personne du Roi, pour les Loix, pour la liberté du Peuple, pour la paix du Royaume, pour les privileges du Parlement; & afin de pousser à bout ce comique prélude de tant d'évenemens tragiques, en même temps qu'on attiroit secretement les Catholiques dans l'un & dans l'autre parti, chacun faisoit un crime en public à la faction opposée d'en recevoir à son service; le Roi même leur fit défense de porter les armes pour lui. Les grimaces fines, on se mit en campagne, & on en vint aux actions.

La guerre se fit vivement, selon le genie de la Nation, brusque, impetueuse, donnant peu à l'art, décidant tout par des batailles, où l'on fait plus d'usage du nombre & de la vigueur des Soldats, que de la science des Capitaines.

Ce fut au commencement de Septembre, que las d'écouter les propositions que le Parlement lui faisoit, & d'y voir rebuter les siennes, quoi que moderées au delà de ce que l'honneur du Diadème permettoit à un Souverain, Charles alla assembler son armée à Shrewsbury aux confins de Galles, pendant que le Comte d'Essex joignoit la sienne à Northampton, où elle étoit déjà assemblée. Le Roi n'avoit guerres qu'onze mille hommes, & le Comte en avoit quatorze; mais la presence du Souverain

1642. inspira à ses troupes une valeur qui leur fit mépriser le nombre, & leur donna cette confiance qui contribue aux bons succès.

Le Roi avoit dans son armée les Princes Rupert & Maurice Freres de l'Electeur Palatin, qui avoit repassé la Mer. Le Prince Rupert, que nous nommerons le Prince Robert avec le vulgaire, qui a accoutumé tout le monde à appeller ainsi ce Prince, ayant eu ordre du Roi son Oncle de s'aller saisir de Worchester; Sandes, que le Comte d'Essex envoyoit à même dessein, se trouva inopinément en presence des Royalistes, qui l'engagerent à un combat où il fut tué, & ses gens poussés. Le Comte d'Essex, qui suivait Sandes, obligea le Prince, que le Roi ne suivait pas, à se retirer, & à rejoindre le gros de l'armée qui marchait vers Londres, parce que Charles avoit voulu profiter de l'éloignement du Comte pour s'approcher de la Capitale. Essex vit bien le dessein du Roi, & tourna bride pour le suivre. Le Roi en étant averti, fit reflexion que n'ayant d'avance que ce qu'il en avoit sur les Rebelles, il étoit dangereux pour lui de s'approcher trop près de Londres, d'où il pouvoit sortir des troupes qui l'eussent enfermé entre deux armées. Sur cela Charles prit le parti de tourner tête brusquement contre celle qui le suivait, & de lui présenter la bataille. Quelques-uns disent qu'il avoit appris que le Comte d'Essex n'avoit pas tout son monde, & qu'étant pressé de le suivre il avoit laissé en chemin son gros canon, & des gens pour le garder. Quoi qu'il en soit, le Roi marcha à lui résolu de le combattre.

Le Général Parlementaire continuant sa route sans s'étonner, les deux armées se rencontrèrent dans une plaine du Comté de Warwic, qu'on

qu'on appelle la Vallée du Cheval Rouge, située entre le bourg de Keynston & une montagne nommée Edgehill, d'où la bataille est appelée d'iversement par les Histonens, tantôt d'Edgehill, tantôt de Keynston, mais plus communément d'Edgehill.

Le Roi venoit du côté de la montagne, d'où l'on découvroit l'ennemi sortant du Bourg, & entrant dans la plaine en ordre de bataille. Alors les plus proches du Roi lui demanderent ce qu'il vouloit faire. *Combattre, s'écria-t'il, avec l'aide de Dieu, & l'assistance de mes bons Sujets.* Après avoir dit ces mots il disposa son armée, & mit au milieu le Comte de Lindsey qu'il avoit fait Général sous lui, à l'aile droite le Prince Robert, à la gauche le Baron de Wilmot, que soutenoient divers autres Chefs d'un nom & d'une valeur remarquable. Il descendit la montagne en cet ordre, & ayant pris son terrain dans la plaine, il y trouva l'armée ennemie rangée à peu près comme la sienne, ayant son Général au milieu, Balfore & Stapleton à l'aile droite, le Colonel Ramsey à la gauche. On commença de part & d'autre par quelques décharges d'artillerie, dont l'effet ne fut pas fort grand; après quoi le Prince Robert, qui commandoit la Cavalerie, fondit si impetueusement sur Ramsey, que non seulement il le fit plier, le rompit, le mit en déroute, mais le poussa même si loin, qu'il arriva jusqu'au bagage des ennemis laissé à Keynston, & le donna en proie à ses gens. Si le Palatin eût eu moins de feu, s'il se fût moins laissé emporter, & qu'au lieu de pousser si loin des fuyards qui ne pouvoient plus nuire il fût revenu sur ses pas; dès lors & l'action & la guerre étoient finies, le Roi étoit maître. Mais ce fut le défaut du Prince Robert de perdre le fruit

1642. de sa valeur par l'excès de sa valeur même. Sa faute néanmoins n'étoit pas sans remède, si son exemple n'eût point entraîné le Comte de Carnarvan après lui. L'Infanterie Parlementaire voisine de l'aile qu'on venoit de rompre avoit été si effrayée de cette subite déroute, qu'un Regiment de ce Parti, que commandoit le Chevalier Forth, étant passé dans l'armée du Roi à la faveur de ce désordre, le Comte d'Essex ne pouvoit éviter d'être taillé en pièces, si Carnarvan qui commandoit la seconde ligne de l'aile du Prince, au lieu de poursuivre avec lui Ramsey, eût pris en flanc l'armée ennemie du côté de l'aile rompue. Le Général Rebelle vit cette faute, & en profita pour faire avancer un corps de reserve, qui fit contre les Royalistes ce que Carnarvan n'avoit pas fait contre les Parlementaires. Pendant ce temps-là l'aile droite ennemie poussoit l'aile gauche du Roi, & se servant mieux de son avantage que le Prince Robert n'avoit fait du sien, laissa fuir la Cavalerie après l'avoir mise en déroute, & retourna contre Lindsey. Là le combat devint furieux, & fut opiniâtrement disputé. Lindsey y combattit en personne à la tête de deux Bataillons. Il y fut percé de coups, & en mourut. Son Fils aîné y fut fait prisonnier lors qu'il s'avançoit pour le secourir. Le Chevalier Varne y fut tué portant l'étendard Royal qu'on lui prit. Le Roi s'étoit mis à la tête d'un assez gros corps de reserve, qui jusques-là n'avoit point donné: le Prince de Galles & le Duc d'York, l'un ayant à peine douze ans, l'autre n'en ayant pas encore dix, étoient à Cheval à ses côtés. Charles voyant les siens plier s'ébranla pour aller au secours, & avec lui marchèrent les Princes: lors que quelqu'un lui representa qu'ils devoient être fatiguez, qu'il

qu'il y avoit long-temps qu'ils étoient à cheval, 1642.
 & que d'ailleurs on ne pouvoit répondre d'eux
 dans une occasion, où le Roi même auroit
 bien fait de ne pas exposer sa personne. Le Roi
 trouva cet avis raisonnable pour ce qui regar-
 doit ses Enfans, & ne le voulut pas suivre pour
 lui. Il proposa au Duc de Richemond de les
 conduire sur la montagne, mais ce Seigneur
 s'en excusa, & pria le Roi de lui permettre de
 ne le pas abandonner. Charles s'adressa au
 Comte de Dorset pour la même chose, qui
 lui répondit en plaisantant, comme il avoit
 coutume de faire, que tous les Rois du monde
 ne l'obligeroient pas à se retirer quand il falloit
 combattre. Un Gentilhomme pensionnaire,
 c'est une espèce de Gardes du Roi, fut enfin
 chargé de cette commission. Les deux Prin-
 ces se retirèrent, non sans avoir couru grand
 risque d'être enlevés dans une embuscade où ils
 tomberent sur leur chemin. Pendant ce temps-
 là le Roi s'avança l'épée à la main avec sa
 troupe, & inspirant par sa présence une nou-
 velle vigueur aux siens, l'étendard Royal fut
 repris par Smith, que Charles fit Chevalier sur
 le champ en récompense de cette action. Le
 combat recommençoit tout de nouveau, &
 avec toute la chaleur que permettoit la lassitu-
 de; lors que la nuit le fit finir à l'avantage du
 Monarque, quoi que l'Histoire Parliementai-
 re laisse cette victoire indécise, & la mette au
 nombre de celles dont les deux partis se font
 honneur. A la vérité le nombre des morts y
 fut à peu près bien égal. Des personnes re-
 marquables y périrent de part & d'autre. Le
 Seigneur d'Aubigny de la Maison Stuart frere
 du Duc de Richemond y eut parmi les Royalis-
 tes le même sort que le Comte de Lindsey.
 Personne ne coucha sur le champ de bataille.

1642.

le Roi remonta la montagne, & le Comte se retira à Keynston : mais à cela près toutes les marques de la victoire demeurèrent à Charles. Dès le matin on vit son armée en bataille faisant face vers le Comte d'Essex, qui ne se mit point en devoir d'avancer. Il envoya querir son canon, qui étoit demeuré dans la plaine avec celui des ennemis, & l'un & l'autre lui fut amené sans que personne s'y opposât. On trouva plus de soixante drapeaux gagnés sur les Parlementaires. Mais ce qui fut le plus décisif, le Comte d'Essex changea sa marche, & se retira vers Coventry; le Roi continua la sienne, & prit Bambury.

Il ne faut pas passer sous silence la trahison qu'avoit faite à Charles un nommé Blake avant la bataille, duquel on trouva parmi le bagage pillé par les troupes du Prince Robert des lettres qui donnoient avis au General Parlementaire de tous les desseins du Roi, & en particulier du lieu où il avoit destiné de combattre. Le traître reçut le châtimement que meritoit sa perfidie, pendant que le Roi échappé de ce péril marcha brusquement vers la Capitale, où il jeta de nouveau l'effroi.

La guerre étoit finie s'il y fût allé, comme son sentiment étoit de le faire. Le Prince Robert y vouloit aller seul, & s'engageoit au Roi de chasser le Parlement de Westminster. L'esprit Anglois, qui ne se dément point même dans les plus attachez à la Royauté, l'esprit Anglois, dis-je, toujours entêté de ces libertez si funestes au repos de la Nation, porta la plus grande partie du Conseil à s'opposer à ce dessein. Le prétexte fut qu'il étoit dangereux pour le Roi de l'exécuter, & pour la Ville que le Prince Robert l'exécutât, jeune comme il étoit, emporté, capable d'y mettre le feu. La vraie

par,

raison étoit qu'ils craignoient que si le Roi entroit dans Londres les armes à la main, il ne prétendit sur la Nation une espèce de droit de conquête, qui le rendit trop absolu. Dans cette vûe on aima mieux écouter des propositions, que fit faire en cette occasion le Parlement pour calmer le Peuple. Quoi qu'elles fussent toujours les mêmes, le Roi, qui ne négligeoit rien pour la paix, & qui se flattoit que cet heureux commencement de guerre rendroit les esprits plus flexibles, consentit à des Conférences. On étoit à choisir le lieu, lors qu'il y eut un grand combat entre les Royalistes & les Parlementaires à l'attaque d'une place nommée Brentford, dont ceux-là eurent tout l'avantage, ayant gagné sur les Rebelles onze drapeaux & treize canons. Chacun accusa le parti opposé d'avoir usé de supercherie, & d'avoir pris le temps d'un Traité pour commettre des hostilités. Les Historiens rapportent ce fait avec une partialité qui rend suspect tout ce qu'ils en racontent. Un Ecrivain étranger dit que ce fut le Prince Robert, qui par son impetuosité ordinaire engagea brusquement l'affaire, ne croyant pas pecher contre la foi d'une négociation à peine commencée, & où l'on n'avoit point parlé de suspension d'armes. Quelques-uns disent que le Roi avoit été averti, que pendant que les Parlementaires lui faisoient des propositions pour l'amuser, ils prenoient des mesures pour l'envelopper. Quoi qu'il en soit, sur cet incident la négociation fut rompue, & le Comte d'Essex ayant mené par l'autre côté de la Rivière les restes de son armée à Londres afin de rassurer les Bourgeois, le Roi se retira à Oxford, & chacun prit ses quartiers d'hiver.

Le printemps de la nouvelle année mil six

1643. cens quarante-trois, en ramenant la belle saison, fit voir le plus affreux spectacle qu'eût peut-être jamais vu l'Angleterre, tout accoutumée qu'elle est à voir répandre le sang de ses habitants. A peine y avoit-il une Province qui ne fût le théâtre d'une sanglante guerre; tout le monde ayant pris parti, & chacun le prenant selon son inclination, souvent le Frere contre le Frere, & celui que prenoit le Pere n'étant pas toujours suivi par le Fils. Les grosses armées occupoient les deux extremités & le milieu du Royaume. Le Comte de Newcastle ayant levé presque à ses propres dépens neuf mille hommes, combattoit du côté du Nord pour son devoir & pour son Roi. Les deux Fairfax, le Pere & le Fils, y commandoient les troupes rebelles. Le Marquis d'Hertford occupoit les Provinces du Midi & de l'Occident, & soutenoit la bonne cause: Waller Capitaine celebre y étoit Chef des Parlementaires. Le Roi agissoit vers Oxford, ayant toujours en tête le Comte d'Essex. Par tout ce Prince eut des avantages qui devoient mettre fin à la guerre par la ruine du parti rebelle, si le Ciel n'en avoit ordonné autrement pour des desseins qu'il faut adorer. On impute des fautes au bon parti, mais j'ai toujours trouvé injuste d'imputer pour fautes à d'habiles gens tout ce qui n'a pas un succès heureux.

Du côté du Nord le Comte de Newcastle aiant été joint par le Comte de Cumberland, prit Calne, & défit les Parlementaires. Il enleva ensuite Bradford. Il s'étoit déjà saisi de Seeds, mais les Fairfax aiant reçu un renfort de nouvelles troupes, le reprirent au premier assaut. Le jeune Fairfax prit Wakfield & Cholmley, & défit peu après à Gisbourg six cens hommes des Royalistes. Mais c'étoient de le-
gers

gus avantages pour le parti Parlementaire, pendant que Newcastle, à qui Goring & King 1643. avoient amené des hommes, des armes, des canons, des instrumens pour remuer la terre, prenoit tout ce qu'il assiegeoit, pouffoit par tout les ennemis, & après avoir réduit sous l'obéissance tout le Septentrion du Royaume depuis York jusqu'à l'Ecosse, obligeoit enfin les Fairfax à s'aller enfermer dans Hull, que ce General assiegea.

Pendant que les affaires du Roi prenoient un si bon chemin vers le Nord, elles n'alloient pas moins bien au Midi. Le Marquis d'Hertford, soutenu d'Hopton, du Prince Maurice, & de divers autres, remporta de grands avantages sur Waller, le Comte de Stanford, & le Chevalier Chudleigh. Le brave Hopton battit séparément les deux derniers en diverses rencontres, & les défit ensemble à Stratton. Il y fut tué beaucoup des leurs, dix-sept cens furent faits prisonniers, on leur prit treize pieces de canon, soixante-dix barils de poudre, & d'autres sortes de dépouilles qui marquent une victoire entière. Les deux Chefs de l'armée vaincue s'étant retirez à Exceter y furent assiegez par le Prince Maurice, & se rendirent à composition; pendant qu'Hopton étant entré dans la Province de Somerset, alloit donner une autre bataille assez près de Bathe à Waller. Ce fut dans la plaine de Landsdown que se passa cette action au commencement de Juillet. Le combat ne cessa pas avec le jour, on le continua bien avant dans la nuit, sans que la victoire se déclarât ni pour l'un ni pour l'autre parti. A en juger par le champ de bataille, il demeura aux Royalistes, Waller s'étant retiré à Bathe peu de temps après que les tenebres eurent séparé les combatans. Hopton regretta fort la
perte

1643. perte d'un Gentilhomme nommé Greenvil, qui s'étoit fait remarquer ce jour-là à la tête d'un bataillon de piquiers, qu'il avoit rendu inébranlable à tous les efforts des ennemis. Un accident encore plus fâcheux traversa la fortune de ce Capitaine. Soit par hazard, soit par la malice des prisonniers qu'il avoit faits, le feu se mit à ses poudres, & peu s'en fallut qu'il n'en fût lui-même brûlé. Cette disgrâce donna sur lui un grand avantage à Waller, qui en profita, & l'obligea de s'aller enfermer dans Devises. Waller l'y suivit, & fit tant de diligence qu'il atteignit son Infanterie. Il l'investit, & s'en croyoit déjà maître; lors que le Roi, qui fut averti du peril des siens, se trouva heureusement en mesures de leur envoyer du secours. Le Prince Maurice, le Marquis d'Hertford, le Baron de Wilmot, & d'autres Seigneurs y menerent un corps de cavalerie, qui s'étant joint aux troupes d'Hopton combatit Waller, & le défit. Presque toute son armée fut taillée en pieces: son canon fut pris avec beaucoup de provisions de guerre & de bouche, dont les Royalistes avoient grand besoin. Il y laissa trente-sept drapeaux, & se retira à Bristol, où l'armée victorieuse l'ayant poursuivi, l'obligea de s'enfuir à Londres, & d'abandonner Bristol aux vainqueurs.

Pendant que le parti du Roi faisoit ces importants progrès dans les deux extremités du Royaume, le Roi même & les Officiers qui commandoient sous lui son armée dans les Provinces du milieu, y avoient de pareils succès. Le Comte de Northampton défit Brereton. Le Comte fut tué dans ce combat, mais le Pr. Robert ayant joint ses troupes aux siennes, assiegea Lichfeld, & s'en rendit maître. La prise de Reading

Reading par le Comte d'Essex avoit fait trembler les Bourgeois d'Oxford, & Charles qui s'y trouvoit alors assez éloigné de ses forces dispersées en divers endroits, étoit, à ce qu'on crut, en danger, si le Comte eût su profiter de l'avantage de sa conquête, ou si, comme on l'en soupçonna, il n'eût mieux aimé finir la guerre par une paix avantageuse au parti de la liberté, qu'il vouloit assurer au Peuple, que par une victoire fatale à celui de la Monarchie, qu'il n'avoit pas envie de détruire. Cette faute, ou cette discretion donna temps au Prince Robert de se rapprocher de la Cour. Il trouva en chemin un corps de la Cavalerie ennemie dans la campagne de Chalgrave, où leur aiant livré le combat, il les défit, en tua beaucoup, en fit prisonniers un grand nombre, & vangea par la mort d'Hamden l'un de ces cinq Membres fameux par leurs cabales dans la Chambre Basse, le tort que ces esprits séducteurs avoient fait à la bonne cause. Par cette perte l'armée d'Essex se trouva tellement affoiblie, qu'elle n'osa plus tenir la campagne; à quoi s'étant joint une maladie qui la diminueoit encore tous les jours, le General fut obligé de se retirer sous les murs de Londres, pour laisser le temps à ses troupes de respirer, & de se remettre.

Si le Roi s'en fût cru lui-même, elles n'en eussent pas eu le loisir. La Reine lui avoit amené des armes & des Officiers de Hollande, où cette Princesse avoit engagé ce qu'elle avoit de pierres pour lui procurer ce secours. Elle avoit repassé la mer pour le lui amener en personne, & avoit essué en chemin plus d'une sorte de perils. Car on dit qu'un vaisseau Anglois, qui se trouva au même port où avoient abordé les siens, eut l'insolence de canonner la maison

1643. maison où elle étoit logée, & la contraignit d'en changer. La Nation entière eut hon-
 re de cette brutalité inouïe, & toute l'Europe en eut horreur. La Reine n'en reçut point de mal, & n'en fut que plus animée à renforcer de tout ce qu'elle put lever de troupes en chemin faisant le secours qu'elle menoit au Roi, consistant en quatre mille hommes, avec six canons & deux mortiers. Le Comte de Newcastle, par tout vainqueur, pouvoit joindre une grosse armée à celle que Charles pouvoit former d'un grand nombre de petits corps, qu'il avoit à l'entour d'Oxford. Ce Monarque vouloit ainsi réunir le gros de ses forces, pour aller avec deux armées jeter la terreur dans la Capitale, & obliger le Parlement à donner la paix à l'Angleterre : mais son Conseil n'en fut pas d'avis, & le fit tomber dans la même faute qu'on avoit reprochée au Comte d'Essex, & qu'il avoit déjà fait lui-même. Quelques-uns disent que bien des gens, qui approchoient de plus près ce Prince, ne haïssoient pas le Parlement. Cette conduite est fort conforme au génie de la Nation, qui, ainsi que j'ai dit, regarde cette Assemblée comme la conservatrice d'une liberté dont les Anglois sont idolâtres. Par une pareille raison, le Parlement ne fut jamais sans un certain nombre de personnes disposées à peu près de même à l'égard du Roi & de la Royauté, qu'elles regardoient comme la base de l'Etat, & dont parmi les efforts qu'elles faisoient pour étendre leur liberté elles vouloient la conservation. Ce mélange servit quelque temps pour empêcher que les esprits ne se portassent de part & d'autre aux dernières extremitez : mais il fut enfin funeste au Roi, sur tout dans l'occasion dont je parle, où au lieu d'aller, comme il le pouvoit, éteindre la Re-
 bel-

bellion dans sa source , il occupa ses troupes à faire un siege , qui donna loisir à ses ennemis de reparer leurs forces à demi ruinées , & de hâter un puissant secours qui se préparoit en leur faveur. 1643.

Gloceſtre , qui fut la place fatale qu'on affiegea ſi à contre-temps , n'étoit que mediocrement forte : mais Maſſey , qui la défendoit , le fit avec tant de conduite , qu'il arrêta l'armée Royale autant de temps qu'il en falloit pour rétablir celle du Comte d'Eſſex dans une auffi grande ville que Londres. Auffi tôt qu'elle fut en état , le General la mena à Gloceſtre , où elle obligea le Roi de lever le ſiege. Ce fut à cette occaſion que ſe donna au mois de Septembre de l'année mil ſix cens quarante trois la bataille de Newbury , fameuſe pour avoir duré trois jours ſans trop décider de la victoire , dont chacun rendit grâces à Dieu ſans en avoir reçu le bienfait. Le Roi en remporta le plus de marques , mais elles lui coûtèrent beaucoup de gens de qualité. Les Comtes de Carnarvan & de Sunderland , le Vicomte de Falkland , le Colonel Morgan y perirent durant le combat. Un fils du Marquis de la Vieuville , jeune Seigneur François dont l'Histoire des deux partis dit beaucoup de bien , y avoit été pris priſonnier , mais il fut tué brutalement par ceux mêmes qui l'avoient pris.

Tant de ſang répandu ſans beaucoup de fruit pour la déciſion des affaires , ſembloit au moins une conjoncture favorable pour le succès d'une puiffante mediation , que la France ſe offrit de nouveau au Roi & au Parlement d'Angleterre pour rétablir l'intelligence & la tranquillité parmi eux. Les choſes avoient changé de face. Le Cardinal de Richelieu étoit mort : Louis XIII l'avoit ſuivi : Anne d'Autriche déclarée Re-
gente

1643. gente pendant la minorité de son Fils fut touchée de l'état périlleux où elle voyoit non seulement le Roi, mais toute la Maison d'Angleterre. D'un autre côté l'embarras où ce Monarque se trouvoit, le peu de solidité des promesses, dont l'avoient jusques-là flaté ceux qui l'avoient fait pencher vers l'Espagne, l'avoit rendu un peu plus François. La Reine avoit ouvert les yeux, & ne voyoit d'asyle assuré que sa patrie en cas de disgrâce. Ce fut dans cette disposition des esprits que le Comte d'Harcourt fut choisi pour aller offrir au Roi d'Angleterre & à son Parlement la médiation du Roi son Maître. Un Ambassadeur de cette naissance & d'une si grande réputation sembloit devoir être écouté. Aussi faut-il rendre au Roi d'Angleterre la justice de dire qu'il ne tint pas à lui que le Comte ne terminât ses différens avec ses Sujets. Mais on persistoit dans le Parlement à ne vouloir accepter la paix qu'en donnant la loi. Ainsi on répondit respectueusement à l'Ambassade du Roi Médiateur, mais à l'égard du Souverain, on conserva une dureté qui fit perdre à l'Ambassadeur toute espérance de réussir, & obligea après quelques mois de tentatives inutiles la Reine la Maîtresse à le rappeler.

Cette hauteur des Parlementaires, dans un temps où les armes du Roi avoient presque partout prévalu, parut surprenante, & plus encore la hardiesse qu'ils eurent de faire faire un grand Sceau, & de prétendre en devoir être les dépositaires naturels : mais on ne fut pas longtemps sans découvrir la cause de cette nouvelle audace, par les choses que l'on apprit qui se tra-
moient chez les Ecoissois.

Charles jugeant de ce que seroit cette Nation par ce qu'elle eût dû faire, comme si on fai-
soit

Soit toujours ce qu'on doit, s'étoit persuadé qu'après les graces qu'elle avoit reçues de lui, après les paroles qu'elle lui avoit données de ne porter jamais les armes contre son service, il n'avoit rien à craindre de ce côté-là. On fut en effet quelque temps sans que les Ecoissois témoignassent avoir dessein de prendre parti. A la verité il y avoit toujours une grande correspondance entre eux & le Parlement d'Angleterre : ils avoient des gens les uns chez les autres exprès pour entretenir l'union ; mais ceux-là ayant obtenu tout ce qu'ils avoient demandé, le Roi crut que la fidelité & la reconnoissance n'étant plus en danger chez eux d'être corrompue par l'interêt, ils ne s'eleveroient plus contre lui. Il ne faisoit pas reflexion, que rendre le Puritanisme dominant en Angleterre comme il l'étoit en Ecosse, étoit un grand interêt de Religion aux Ecoissois, qui étoient Puritains ; & que par rapport à la politique ils n'en avoient pas un moins grand, à faire communiquer aux Anglois des privileges dont ils deviendroient les défenseurs, & auxquels par la même raison les Rois deviendroient dans la suite plus timides à donner atteinte.

Il y a apparence que les Agens du Parlement d'Angleterre en Ecosse firent plus d'attention que le Roi à la force de ces deux ressorts, & qu'ils les furent remuer à propos. Comme la chose se traita d'abord avec quelque secret, peu de gens en furent informez, & le Roi n'étant plus en état de faire ni bien ni mal à personne, il se trouva peu d'Ecoissois assez affectionnez à son service pour l'avertir de ce qui se passoit. Ce fut en cette conjoncture que le brave Marquis de Montrose commença à se signaler, par une fidelité à son Prince dont il a été le Heros, & dont il fut enfin le Martyr.

Ce

1643. Ce Seigneur avoit d'abord suivi le torrent, & porté les armes pour la cause de la liberté, sans examiner de trop près si c'étoit celle de la justice. Le temps lui avoit ouvert les yeux; il avoit connu son devoir, & comme il avoit l'esprit fort droit, il ne balança pas à le suivre. Ce fut une ressource pour le bon parti, dont si Charles eût fait de bonne heure tout le cas qu'elle méritoit, & tout l'usage qu'il en eût pu faire, il auroit fait une diversion qui auroit rendu inutile le secours d'Ecosse à ses ennemis. Montrose n'eut pas plutôt appris ce qui se tramoit dans son pays contre le service du Roi, qu'il résolut de l'en avertir. C'étoit en ce temps-là que la Reine repassoit de Hollande en Angleterre. Il l'alla trouver, & lui raconta ce qu'il venoit de découvrir; ajoutant qu'il falloit prévenir les desseins des ennemis du Roi, former un parti pour lui en Ecosse, & y occuper les Ligueurs pour les empêcher de venir troubler les succès de ce Prince en Angleterre. La Reine, qui ne pensoit qu'à joindre au plutôt le Roi son Mari avec le secours qu'elle lui menoit, fit d'autant moins d'attention à ce que lui dit Montrose, que le Duc d'Hamilton, qui l'étoit aussi venu saluer à son passage, traitoit les avis de ce Seigneur d'imaginations de jeune homme; disant qu'il en savoit plus que lui, qu'il connoissoit mieux le terrain, & que quand il y auroit en Ecosse quelque disposition à la Ligue qu'on vouloit faire apprehender, il falloit avant toutes choses tenter les voyes de la douceur, & ne porter pas imprudemment le fer & le feu à une playe, que l'on n'y eût éprouvé l'huile, qu'il prenoit sur lui de veiller sur les mouvemens de la Nation, & d'avertir à temps la Cour du mal qu'il ne pourroit détourner.

De deux avis, pour peu qu'on ait raison de douter du meilleur, celui qui plaît est toujours celui qu'on suit. Par cette règle celui d'Hamilton fut préféré à celui de Montrose. La Reine vouloit joindre le Roi. Un embarras de mesures à prendre, de deliberations à faire lui étoit désagréable dans cette conjoncture. Se reposer d'une affaire sur un homme d'esprit, de credit & d'autorité, tel qu'étoit le Duc d'Hamilton, étoit un parti plus convenable au temps, & ne choquoit pas la prudence. Ce fut celui que prit la Reine; l'événement fit voir que ce n'étoit pas le bon.

A peine le Duc d'Hamilton étoit de retour en Ecosse, que les Grands du Royaume, gagnés par les Agens des Rebelles d'Angleterre, convoquerent la Convention. C'est ainsi que ces Peuples appellent une Assemblée qui tient lieu du Parlement, qu'ils avoient demandé au Roi, & qu'il leur avoit refusé. Comme on ne disoit pas le sujet qui faisoit faire cette Assemblée, Montrose, que la Cabale rebelle avoit résolu de gagner, en fut informé des premiers. On le sonda adroitement; & comme plus adroitement encore il donna lieu à ceux qui le fondoient d'espérer qu'il ne seroit pas inflexible, on s'ouvrit à lui du dessein où l'on étoit de prendre les armes pour le Parlement d'Angleterre contre le commun Souverain, & on l'exhorta d'accepter la Charge de Lieutenant General dans les troupes Confédérées. Montrose reçut la confiance & l'offre avec le même artifice qui les lui avoit attirées. Sans rien promettre il laissa tout espérer; mais s'étant défendu de conclure sur ce que ceux qui lui parloient ne tomboient pas d'accord de leurs faits, il les pria de s'accorder avant qu'ils s'accordât avec eux, & les

1643. les ayant quittez là-dessus , il s'échapa secrètement avec Ogilby son ami, & alla avertir le Roi.

Charles assiégeoit alors Gloceſtre, qui le tenoit fort occupé. D'ailleurs il se reposoit tellement sur ce qu'avoit dit Hamilton si affirmativement à la Reine, que quelque positives que fussent les choses que rapportoit Montrose, à peine fut-il écouté. Le Roi étoit de retour à Oxford, & ses troupes en quartier d'hyver, qu'il n'étoit pas encore persuadé. Il ne le fut que quand il apprit ce qui s'étoit passé à la Convention, par les nouvelles qu'Hamilton fut obligé de lui en donner lui-même, & par un manifeste authentique que fit faire cette Assemblée, pour rendre raison au public des résolutions qu'on y avoit prises. Par là le Roi fut que les Anglois y avoient reçu le Conventant d'Ecosse, qu'ils l'avoient étendu, & rendu commun aux deux Nations sous le nom de Ligue, en y ajoutant quelques articles, qui joints aux autres portoient en substance,

I. Qu'ils travailleroient tous en general, & chacun en particulier, à la conservation de la Religion tant en Ecosse qu'en Angleterre & en Irlande selon la pure parole de Dieu, & l'exemple des Eglises les mieux réformées, afin qu'il y eût dorénavant dans les trois Royaumes une entière conformité de culte.

II. Qu'ils s'efforceroient sans aucun respect humain, & sans aucun égard pour personne, d'extirper le Papisme & la Hiérarchie, tout Schisme, toute Hereſie, toute Superstition.

III. Qu'ils exposeroient leurs vies & leurs biens pour maintenir les libertez des trois Royaumes, pour défendre la personne & l'autorité,

rité du Roi, autant qu'il concourreroit avec eux à conserver la Religion, & à maintenir leurs privilèges. 1643.

IV. Qu'ils découvroient fidèlement ceux qu'ils sauroient semer des discordes entre les partisans de la Ligue, ou qui tâcheroient d'empêcher la reformation proposée, en divisant le Roi d'avec son Peuple.

V. Qu'ils employeroient tous moyens honnêtes à entretenir l'union entre l'Angleterre & l'Ecosse.

VI. Qu'ils protegeroient & maintiendroient tous ceux qui entreroient dans la Ligue, dont ils ne souffriroient pas qu'on détournât personne.

VII. Qu'ils ne seroient jamais ni neutres, ni indifferens dans une cause qui regardoit de si près la gloire de Dieu, l'honneur du Roi, la prospérité des Peuples.

Outre ces points généraux du Traité, qui en contenoient les motifs, & en expliquoient les conditions, il y en avoit de particuliers, qui regardoient l'exécution : savoir, qu'on leveroit en Ecosse une armée de dix-huit mille hommes, de pied & de trois mille chevaux, qui auroient chacun pour quarante jours de vivres & de solde, & qui se trouveroient au rendez-vous qu'on leur assigneroit sur la frontière avec un attirail convenable de bagage & de canon ; que cette Armée seroit commandée par un Chef que nommeroit l'Ecosse, mais qui suivroit dans l'exécution les ordres que lui donneroient conjointement les deux Royaumes ; que l'Ecosse avanceroit les frais de l'armement, mais que l'Angleterre l'en rembourseroit ; que le Parlement d'Angleterre fourniroit tous les mois pour l'entretien de ces troupes trois cens mille livres prises sur les biens des Catholiques Romains, des

1643. Evêques, de leurs séculars, & de tous autres ennemis de la Secte ; qu'on ne seroit aucun Traité de paix ni de trêve que du consentement des deux Nations ; que pendant que l'Armée Ecoissoise seroit occupée en Angleterre, le Parlement seroit garder les Côtes d'Ecosse par huit vaisseaux ; que pour place de sûreté les Ecoissois auroient Barwik, qu'ils rendroient aux Anglois à la paix, & dont ceux-ci jusqu'à ce temps-là entretiendroient la Garnison.

1644. Ces nouvelles, que le Duc d'Hamilton vint lui-même confirmer à Oxford, consternerent beaucoup la Cour, & plus encore l'entrée de Leslé en Angleterre avec vingt mille hommes au commencement de l'année mil six cens quarante-quatre. Quelques raisons que pût alléguer le Duc d'Hamilton pour sa défense, le Roi soupçonna sa fidélité, depuis long-temps suspecte à bien d'autres, & le fit mettre en prison. Alors Montrose fut écouté, mais comme il le dit librement lui-même, il eût fallu l'écouter plutôt ; on auroit prévenu un mal, dont le remède ne pouvoit être que violent & dangereux.

Montrose fut l'homme du monde qui manqua le moins de ressources, & à qui ses ressources manquèrent plus souvent. L'infidélité, l'inconstance de ceux que la nécessité l'obligeoit d'employer en ses entreprises, des contre-temps, des événemens imprévus le mirent souvent hors de mesures ; mais pour peu que de ses mesures manquées il lui restât de jour pour rétablir une affaire, c'étoit assez pour n'en pas désespérer. La vigueur de l'exécution suppléant aux préparatifs, il ne manqua pour toujours vaincre que de servir un Maître heureux. Quelque tard qu'il fût de penser à faire une di-
ver-

vasion en Ecosse, & d'y former un parti au
 Roi; Charles ayant demandé au Marquis s'il
 n'en imaginoit point de moyens, ce Seigneur
 lui répondit qu'il y en avoit trois qu'il falloit
 promptement mettre en œuvre. Le premier,
 d'envoyer en Irlande le Marquis d'Antrim, Ir-
 landois de naissance & Ecossois d'origine, qui y
 leveroit dix mille hommes, leur feroit faire le
 trajet, & les débarqueroit en Ecosse. Le se-
 cond, que lui cependant fût envoyé dans son
 pays avec ce qu'on lui pourroit donner de trou-
 pes, particulièrement de Cavalerie, que le Mar-
 quis de Newcastle détacheroit de l'Armée du
 Nord qu'il commandoit. Le troisième, qu'on
 dépêchât quelqu'un au Roi de Dannemark,
 pour lui demander le secours qu'il offroit de-
 puis fort long-temps. Le Roi approuva ce pro-
 jet, & donna tous les ordres nécessaires pour le
 faire réussir selon les vûes de celui qui l'avoit
 proposé. Afin même de faciliter les levées du
 Marquis d'Antrim, il ordonna au Marquis
 d'Ormond Vice-Roi d'Irlande, d'y négocier
 entre les Catholiques & les Protestants une sus-
 pension d'armes, alors également souhaitée de
 l'un & de l'autre parti. Il eut peine à faire cet-
 te démarche, contraire au Decret qu'il avoit
 signé, qu'on ne feroit ni paix ni trêve avec les
 Irlandois rebelles que de l'aveu du Parlement;
 prévoyant bien que les ennemis ne manque-
 roient pas de lui faire un crime de la nécessité où
 ils le mettoient. Comme ils avoient les pre-
 miers contrevenu à cette Ordonnance en em-
 ployant pour leur revolte les fonds destinés à la
 guerre d'Irlande, & que d'ailleurs le Roi avoit
 besoin contre les Confédérés d'Ecosse des se-
 cours que les Irlandois de l'un & de l'autre parti
 lui offroient pour soutenir le sien, il franchit
 le pas, & fit conclure la suspension d'armes

1644. pour un an ; durant laquelle il accepta dix mille hommes , de vingt que les Irlandois s'offrirent de joindre à son armée , outre ce qui en devoit passer en Ecosse avec le Marquis d'Antrin.

Le Roi ayant pris ces mesures pour opposer une Nation auxiliaire à une autre , s'avisa pour diviser le Parlement même , de le transférer à Oxford. La translation réussit assez , mais l'utilité en fut médiocre. La meilleure partie de ce qui restoit encore de Pair à Westminster se rendit auprès du Roi pour entrer dans la Chambre Haute , & la Basse se trouva composée de cent quarante Membres.

Ce nouveau Parlement , qui commença le vingt-deuxième de Janvier , fit proposer à l'ancien un Traité de paix , aux préliminaires duquel on employa l'hyver entier ; la Cabale Presbytérienne s'éloignant d'autant plus de la paix , qu'elle devenoit tous les jours plus maîtresse dans son parti , & qu'elle se voyoit appuyée par une puissante Armée d'Ecossois. Car pendant qu'on employoit la mauvaise saison en négociations inutiles , les Conféderez , qui ne la craignoient pas , étant entrez en Angleterre sous le commandement de Leslie , avoient pris possession de Barwik , passé la Tweede , enlevé les Châteaux de Warkuth , de Morpet , de Blisnuk ; ensuite de quoi ayant fait jeter un pont de bateaux sur la Tyne un peu au dessous de Newcastle , ils s'étoient avancés jusqu'au Were , & rendus maîtres de Sunderland.

Ce progrès des nouveaux Rebelles rompit bien-tôt les Conférences , & obligea le Roi de penser à de nouveaux préparatifs. Le Parlement d'Oxford lui aida à faire quelques levées d'argent. L'Irlande lui fournit des troupes , qu'on incorpora dans les siennes. Avec ces secours

cours il remit promptement ses armées en campagne, pour agir en différens lieux sous les Chefs qui les commandoient.

Le Printemps se passa selon la coutume à disposer les actions par des mouvemens concertés, où chacun tâche de profiter des fautes de son ennemi pour l'attaquer à son avantage. L'Été fut fort vis. Je ne m'arrêterai point à un menu détail de combats & de sieges peu importants, où ceux qui commandent les petits corps se signalent de part & d'autre sans que le parti en profite. Je suis les armées principales. Charles en avoit deux, l'une desquelles agissoit immédiatement sous ses ordres aux environs de Londres & d'Oxford contre le Comte d'Essex & Waller, tantôt séparés, tantôt joints; l'autre étoit du côté du Nord sous le brave Marquis de Newcastle, ayant en tête les Ecoissois, que le Comte de Manchester & les deux Fairfax avoient joints. A cette jonction Newcastle avoit levé le sieg d'Hull, qu'il avoit entrepris à contre-temps, comme le Roi celui de Glocestre; & s'étant retiré à Yorck, en attendant le Prince Robert & Montrose qui l'y venoient joindre, se trouvoit lui-même assiégé.

Essex & Waller bloquerent Oxford, croyant y tenir le Roi enfermé; mais il en étoit sorti à propos, & s'étant mis à la tête de son armée il avoit marché vers Worchester. Les deux Généraux le suivirent quelque temps sans se séparer, mais le Comte croyant Waller assez fort lui seul pour le combattre, lui ordonna de continuer à l'observer & à le suivre, pendant que pour avancer les affaires il iroit d'un autre côté, soumettre au parti les Provinces qui étoient demeurées fideles au Roi.

Waller avoit une bonne armée levée aux frais des Bourgeois de Londres, qui avoient conve-

1644

nu ensemble de s'épargner toutes les semaines chacun dans sa famille un souper, & d'employer ce retranchement à l'entretien d'un corps de troupes: tant l'esprit de rebellion possédoit ce seditieux Peuple. Le courage de cette nouvelle Milice venoit d'être éprouvé à la prise du Château d'Arundell, & dans un combat près d'Alford, où le Comte de Forth & Opton avoient perdu près de cinq cens hommes des troupes du Roi qu'ils commandoient, & avoient été obligés de se retirer en desordre, ayant à peine sauvé leur canon. Bien des gens de qualité y avoient péri, entre autres Jean Stuart Frere du Duc de Richmond. Fier de ces succès, Waller se pressa d'attendre le Roi, & pour le joindre plus aisément, il entra dans le Comté de Strafford, où il esperoit le couper. Mais Charles conjecturant son dessein, au lieu d'avancer recula, & s'étant approché d'Oxford, en tira quelques Regimens & du Canon qu'il y avoit laissé, après quoi reprenant sa route il s'avança jusqu'à Hambury. Il y trouva Waller en bataille dans un lieu si avantageux, qu'il ne crût pas l'y devoir attaquer. Pour lui ôter cet avantage, il se retira vers Copredy: ne doutant pas que ce Général, qui avoit grossi son armée des Garnisons de Cowentry, de Warwick, de Northampton, de Glocestre, & qui paroissoit chercher le combat, ne le suivit pour l'y attirer. Ainsi en arriva-t-il en effet. Le Roi avoit mis entre Waller & lui la petite riviere de Charwel, il en pouvoit défendre le passage, étant maître du pont de Copredi. Loin de le faire, il se retira pour laisser ce passage libre, se tenant cependant attentif au parti que prendroit Waller lors qu'il y seroit arrivé. Ce Général ne balança point. Craignant toujours que la gloire de décider de la cause publique ne lui échappât avec l'occasion qu'il

qu'il en avoit, il fit passer sur le pont deux mille Chevaux, un gros d'Infanterie, & quatorze piéces de Canon, pendant que le reste de son Armée passoit à gué aux environs. Le Roi, qui le faisoit observer, fit tourner tête à son arrière-garde, que le Comte de Cleveland commandoit, & fit charger si à propos cette partie de l'armée ennemie, pendant que le Comte de Northampton amusoit ceux qui passoient à gué, qu'il la défit, & prit le canon sans avoir perdu que vingt hommes. Waller en perdit plus de mille, ou tuez ou faits prisonniers, & fut contraint de se retirer pour éviter une entière défaite. Tous les Historiens ne racontent pas ce combat de même manière, mais tous conviennent du succès. Charles n'eut pas le temps de le goûter. A peine Waller s'étoit retiré, qu'on reçut du Nord une nouvelle, qui mêla un extrême chagrin à la joye qu'on venoit d'avoir. Le Prince Robert avoit mené à York un gros corps de Cavalerie pour en faire lever le siège. Il venoit de faire lever celui de Newark, où il avoit battu Meldrum qui y commandoit six mille hommes. Il avoit pris en chemin Stopford, Likerpol, Lathome & Boulton. Enflé de tant de bonne fortune, il résolut de combattre les Confédérés, quoi qu'ils fussent plus forts que lui, s'ils lui en donnoient l'occasion. Ils n'avoient garde de la fuir, puisqu'elle leur étoit favorable. Aussi-tôt que leurs Généraux eurent appris que le Prince approchoit, ils sortirent de leurs lignes & allèrent au devant de lui. Il les rencontra en bataille dans la plaine de Morstonmoor. Les Fairfax commandoient l'aile droite, le Comte de Manchester la gauche, Lesté avec ses Écossais étoit posté entre les deux. Newcastle étoit sorti de la Place pour conférer avec le Prince. Plusieurs étoient d'avis d'attendre l'arrivée de

1644. Montrose qui étoit en chemin, mais le Prince ne se démentant point de ce temperament ardent on lui a tant fait faire de fautes, voulut combattre sans retardement, & traita même assez mal Newcastle, qui apparemment n'étoit pas de son avis. Ce fut le premier jour de Juillet que se donna cette bataille, la plus grande, la plus sanglante, & l'une des plus décisives qui se soient données durant cette guerre. Le Prince conduisoit l'aile gauche de son armée, le Comte de Newcastle le droite, Goring, Lucas, Eudymion Porter commandoient des troupes entre deux. La victoire sembla d'abord s'être livrée sans balancer à tout le parti Royaliste, les trois Généraux Parlementaires ayant plié en même temps, & s'étant retirez en déroute. Ce fut en cette conjoncture que Cromwel commença à paroître, & à montrer un de ces talens qui auroient fait de lui le premier homme du monde, si son ambition n'en avoit fait le plus scelerat de tous les hommes. Il commandoit sous Manchester les troupes de ce Général. Il avoit été blessé tout d'abord; Il s'étoit allé faire penser. Dès qu'on avoit eu mis l'appareil, il étoit retourné au combat, où il avoit trouvé les choses dans l'état que je viens de dire. Tout autre auroit suivi le torrent, & se seroit laissé entrainer par des exemples qu'il n'étoit pas honteux de suivre à chercher son salut dans la retraite. Cromwel fit voir ce que peut un esprit éclairé quand il est secondé d'un grand courage. Il avoit d'abord remarqué que le desordre étoit égal parmi les vainqueurs & parmi les vaincus; ceux qui poursuivoient ne gardant plus de rangs non plus que ceux qui étoient en fuite. Cette observation lui fit comprendre, que s'il pouvoit ramasser un corps qui retournât à la charge & se tint serré, il ramèneroit

neroit infailliblement la victoire dans son parti. Il raisonna juste. Il avoit encore une brigade de reste, à la tête de laquelle il se mit, & secondé de David Leslie parent du Général Ecoissois, il donna avec tant de furie, mais en même-temps avec tant d'ordre sur les troupes Royalistes qui n'en gardoient plus, qu'il les mit à leur tour en fuite, prit leur bagage & leur canon, & demeura Maître du Champ de bataille. Le Prince Robert ayant trop loin suivi les fuyards à son ordinaire, trouva à son retour la victoire entre les mains de ses ennemis. Le chagrin qu'il en eut lui fit dire des choses desagréables au Comte de Newcastle, & à un autre brave homme nommé Hurry. L'un & l'autre quitta la partie. Hurry se donna aux Parlementaires, le Comte avec ses enfans & quelques uns des Officiers qui avoient servi sous lui passa à Hambourg, & abandonna l'Angleterre à sa destinée. Le Prince Robert mit en sa place Glenham dans Yorck pour Gouverneur, pendant qu'avec les débris de son armée ramassés à peine, il se retira vers Lancastre. Glenham soutint encore le siege, mais enfin n'étant pas secouru il fut obligé de se rendre; ensuite de quoi les Confederez étant allez investir Newcastle, que le Comte de Calender, nouvellement venu d'Ecosse à la tête de sept mille hommes, bloquoit du côté de Durham, prirent la Ville d'assaut après deux mois de siege, & obligèrent le Comte de Crafford à rendre le château à discretion. Par là tout le Nord d'Angleterre vint au pouvoir des Parlementaires. Il falloit au parti Royal un aussi considerable avantage que celui dont je vais parler pour contrebalancer cette perte.

Depuis que le Comte d'Essex s'étoit séparé de Waller, il avoit fait assez de progrès dans

1644.

les Provinces Occidentales, où, quoi que le Prince Maurice eût des troupes de ce côté-là, il avoit pris de bonnes places, & menaçoit Excester d'un siege. La Reine prête d'accoucher s'y étoit retirée, & y avoit mis au monde cette Henriette d'Angleterre qui fut depuis Duchesse d'Orléans. Aux approches de l'armée ennemie la Princesse avoit envoyé un Trompette au Comte d'Essex, pour le prier de lui donner, avant que d'assiéger la Place, un peu de temps pour se remettre, & un passe-port pour aller aux eaux. Le Comte avoit reçu cette priere avec l'incivilité dont les Parlementaires faisoient profession, & avoit répondu au Trompette qu'il y avoit des remèdes à Londres, que la Reine y pouvoit aller, & qu'il ne voyoit pas d'autre lieu où elle se pût retirer plus sûrement. Cette réponse avoit obligé la Reine de s'échapper secrètement pour passer en France, où elle étoit arrivée à bon port malgré le Vice-Amiral Batte, qui par un procédé dont l'Angleterre a seule le malheur de fournir des exemples, avoit fait tirer son Canon sur le Vaisseau même qui la portoit.

Le Comte d'Essex avoit mal pris ses mesures. Le Roi le suivoit, & le pouffoit insensiblement vers Plymouth, que le Prince Maurice assiégeoit. Le Comte ne s'apperçut de sa faute, que lors que Charles ayant campé à Liskard, à trois lieues de Lesthutiell où étoit le camp d'Essex, ce Général se vit sur le point d'être enfermé entre deux armées. Alors il assembla son Conseil pour délibérer sur ce qu'il devoit faire. Les uns vouloient qu'au lieu d'avancer plus avant du côté de Plymouth il tournât tête vers le Roi, & lui allât livrer bataille; la défaite de l'armée Royale ne pouvant manquer d'être suivie de celle de l'armée du Palatin, & de la déli-
vrance

France de Plymouth. Les uns opinoient au contraire, qu'on commençât par le plus aisé, qu'on allât faire lever le siège, & combattre le Prince Maurice, dont les troupes étoient moins nombreuses & moins fraîches que celles du Roi. Robert fut de ce sentiment, & ce fut celui qu'on suivit. On avança du côté de Plymouth avec toute la diligence possible, mais quelque diligence qu'on fit, celle du Roi la rendit inutile. Plus l'armée Rebelle avançoit, plus l'armée Royale la serroit de près, en s'élargissant peu à peu, & la bloquant de toutes parts, jusqu'à ce que l'ayant poussée dans la pointe de Cornouaille, elle lui ôta en même-temps les moyens de subsister où elle étoit, & la liberté de se retirer ailleurs. Le Roi se servit de la conjoncture pour proposer au Comte un parti, qui auroit mis à couvert sa gloire & rendu le repos à l'Etat, si l'esprit Presbyterien n'eût aveuglé ce General. Charles lui demanda une Conférence, où convenant de bonne foi de certains points l'un avec l'autre, ils joindroient ensuite leurs forces pour ranger à l'obéissance ceux qui refuseroient d'y souscrire: moyennant quoi toute l'Angleterre se trouveroit bien-tôt tranquille, & ceux qui cherchoient sincèrement le bien public seroient contents. Le Comte reçut cette proposition avec la même dureté, qu'il avoit reçu toutes celles où on lui avoit parlé d'accommodement, & fit sa réponse ordinaire, qu'on l'avoit envoyé pour faire la guerre, & non pas pour traiter de paix.

Cette réponse parut d'autant plus étrange, que ce Seigneur se trouvoit dans une situation, où la paix lui auroit été de utile & honorable, la guerre devenant tous les jours honteuse pour sa réputation, & ruineuse à sa fortune. L'un

1644. & l'autre lui arriva. Sa honte fut que ne pouvant combattre, il fut obligé d'abandonner son armée à la discrétion de son ennemi. Il se sauva par mer à Plymouth avec quelques uns de ses Officiers. Un peu plus de deux mille chevaux, en quoi consistoit la Cavalerie, échapa en escarmouchant en même temps par divers endroits. Le reste de l'armée se rendit au Roi, avec quarante pièces de canon de fonte, deux cens tonneaux de poudre, & le bagage. Charles donna la vie à tous, en quoi il agit en bon Roi; & laissa la liberté de se retirer à ceux qui la voulurent, après qu'ils eurent fait serment de ne plus servir contre lui, en quoi il passa les bornes que la prudence prescrit à la bonté comme aux autres vertus, aiant souvent expérimenté qu'il avoit affaire à des gens que leurs sermens n'embarassoient pas. Il l'éprouva encore cette fois : ceux de l'armée ennemie qui ne prirent pas part dans la sienne, & qui furent le plus grand nombre, reprirent les armes dès qu'ils en furent sollicités, & l'on remarqua qu'aucunes troupes ne combattirent depuis contre lui avec plus d'animosité que celles-là.

Ce mauvais succès fit murmurer le parti Parlementaire contre le Comte d'Essex, sa réputation déchu, & sa fortune chancela dès lors. Soit néanmoins que dans le désordre où son aventure avoit mis les choses on ne crût pas le devoir irriter, soit qu'une nouvelle cabale, qui vouloit profiter de sa ruine, ne se sentit pas encore en état d'en recueillir tout le fruit, le Parlement ayant appris qu'il venoit à Londres pour se justifier, lui manda que la Compagnie étoit satisfaite de lui, qu'on étoit persuadé qu'il n'avoit manqué à rien de ce que devoit faire un grand Capitaine dans la conjoncture où

Il s'étoit trouvé, qu'on n'attendoit que de son courage la ressource au malheur qui venoit d'arriver, qu'ainsi on le prioit d'oublier qu'il avoit été une fois malheureux, pour se souvenir que la fortune avoit si souvent fait justice à sa valeur, qu'il se hâtât de s'aller mettre à la tête d'une nouvelle armée que le Comte de Manchester, Waller & Brown lui assembloient pour couper au Roi le chemin d'Oxford, où il falloit risquer toutes choses pour l'empêcher de retourner.

Charles, après la déroute du Comte arrivée au mois de Septembre, avoit rangé à l'obédience une bonne partie des Places de ce qu'on appelle le West d'Angleterre. Peu s'en étoit fallu qu'il n'eût pris Plymouth. Alexandre Carew le lui voulut rendre, mais il fut découvert, & décapité. Le Roi se retiroit à Oxford après avoir divisé son armée, dont il n'avoit alors avec lui qu'environ la troisième partie, lors qu'il trouva les ennemis qui l'attaquèrent à Newbury. Comme il étoit moins fort qu'eux, il s'étoit retranché entre le Bourg & le Château, en attendant qu'il eût été joint par le Prince Robert son Neveu qui lui amenoit trois mille chevaux, & par le Comte de Northampton qui lui en amenoit mille autres, avec lesquels ce Seigneur venoit de secourir Barnbury. Le Comte d'Essex ne laissa pas au Roi le temps de recevoir ces secours. Il fit donner dans ses retranchemens, & il esperoit l'y forcer : mais il trouva une résistance qui lui fit acheter l'avantage que le nombre lui fit remporter. Il y demeura à la vérité trois mille hommes des Royalistes avec cinq pieces de canon, quelques prisonniers, parmi lesquels fut le Comte de Cleveland : mais de la part des Parlementaires il n'y eut gueres moins de morts, & le combat n'ayant fini que par ce qu'on fut surpris de la

1644 nuit, la victoire demeura indecise. Le Comte d'Essex se l'attribua, parce que le Roi se retira à la faveur de l'obscurité; le Roi lui en disputa l'honneur, parce qu'il ne s'étoit retiré que pour continuer son chemin à Oxford, où il arriva malgré lui. Cette action eut une suite qui en rendit & l'avantage & la gloire incontestable au Monarque, quelque jugement que le public eût porté du commencement. Charles avoit laissé en passant son bagage & son gros canon dans le château de Derrington. Le Comte d'Essex assiégea la Place: mais Boys, qui en étoit Gouverneur, l'ayant défendu vigoureusement, le Roi revint pour la secourir, fit lever le siège, écarta les Rebelles, reprit Newbury, & ramena sur la fin de Novembre à Oxford tranquillement tout son canon.

Ces avantages ayant contrebalancé les pertes que le Roi avoit faites du côté du Septentrion, il se vit en état de presser avec honneur le Parlement d'entendre à un Traité de paix; depuis sur tout qu'on eut appris les progrès de Montrose en Ecosse, où ce vaillant homme commençant à occuper une partie considérable des forces ennemies, donnoit espérance d'une grande diversion. Tous les secours qu'il s'étoit promis, toutes les mesures qu'il avoit prises, les amis mêmes lui avoient manqué; les premières troupes qu'il avoit levées l'avoient abandonné lâchement, & n'avoient servi qu'à avertir de ses desseins les Conféderez, qui l'attendoient à tous les passages, & le faisoient observer par tout. Nonostante cela étant entré lui troisième dans le pays, après avoir été caché quelque temps chez un Gentilhomme de ses amis, il avoit joint douze cens Irlandois commandez par Alexandre Magdonald, & envo-

yez

vers par le Marquis d'Antrim. La Noblesse du
 Comté d'Athol affectonnée au parti Royal lui
 avoit fait sept ou huit cens hommes, & cinq
 cens autres, que conduisoit Kulpunt fils du
 Comte de Menthel, étoient venus grossir cette
 troupe. Avec cette médiocre brigade, sans
 aucune Cavalerie, presque sans armes, & n'a-
 vant gueres plus de poudre qu'il en falloit
 pour en fournir à ses Soldats de quoi tirer cha-
 cun un coup, Montrose s'étoit mis en campa-
 gne. Toute l'Ecosse s'étoit émue au bruit qui
 s'en étoit répandu, & alors diverses armées
 avoient paru pour le combattre, de sorte qu'il
 en avoit toujours deux tout à la fois sur les bras.
 Le Comte d'Argyle le suivoit, & faisoit ses ef-
 forts pour le joindre. Montrose l'évita adroi-
 tement jusqu'à ce qu'il fut assez fort pour l'at-
 tendre : mais il ne pouvoit aller nulle part, que
 quelque autre corps ne se présentât pour l'arrê-
 ter & pour le combattre. S'étant un jour trou-
 vé près de Perth dans cette situation embarras-
 sante, enfin il s'étoit déterminé à éprouver si
 son courage ne pourroit pas suppléer au nom-
 bre. Il avoit dans cette occasion attaqué & dé-
 fait une armée de sept mille hommes de pied &
 de huit cens chevaux, ayant neuf piéces de ca-
 non ; & il l'avoit défaits avec tant de bonheur,
 que sans perdre personne, & sans avoir eu que
 deux blessés, il avoit tué aux ennemis deux
 mille hommes, fait autant de prisonniers,
 pris leur bagage & leur canon, & ensuite la
 ville de Perth. Après cette victoire & cette
 conquête le brave Marquis s'étant avancé dans
 les Comtez d'Angus & de Mernis, toujours
 suivi du Comte d'Argyle, avoit déjà fait une au-
 tre armée de Confédérés près d'Aberdin, &
 leur avoit tué mille hommes sans en avoir per-
 du que cinq. Delà ayant envoyé Magdonald

1644 inviter dans le Nord d'Ecosse les Montagnards à se joindre à lui pour le service de leur Prince, auquel cette partie du Royaume a toujours été très-fidelle, après avoir long-temps évité de se trouver devant le Comte d'Argyle, qui s'étoit retiré dans son pais pour y faire ses recrues pendant l'hyver, il l'y étoit allé surprendre dans son Château d'Inderrary, d'où ce Seigneur avoit à peine eu le temps de se retirer en désordre.

Les nouvelles de ces succès ayant mis le Roi en état de renouveler sans decréditer ses armes les propositions de paix, qu'il avoit fait faire aux Parlementaires pendant cette campagne toutes les fois qu'il avoit eu quelque avantage sur eux, il fit redoubler ses instances aux deux Chambres de Westminster pour les engager à un Traité.

On n'avoit point encore été plus éloigné dans le Parlement d'entendre à la paix qu'on l'étoit alors. La Cabale Presbytenienne, qui avoit réglé jusques-là tous les mouvemens de ce corps, ne la vouloit qu'à des conditions que le Roi ne pouvoit accepter, mais elle la vouloit néanmoins : elle vouloit le Roi moins puissant, mais elle vouloit conserver le Roi, & n'attendoit pour s'accommoder avec lui, que de l'avoir mis en nécessité de s'accommoder à elle.

Du sein même de cette Secte étoit née depuis quelque temps, sous prétexte d'une plus grande réforme, une autre Secte non seulement ennemie du Roi, mais de la Royauté, qu'elle entreprit d'abolir tout à fait pour former une Republique, au gouvernement de laquelle chacun pût avoir part à son tour.

On ne peut dire précisément quand cet étrange dessein fut formé par la Secte des Indépendans. C'est le nom qu'on avoit donné à la Secte
donc

dont il s'agit, sur ce que faisant profession de porter la liberté Evangelique encore plus loin que les Puritains, non seulement elle ne vouloit point d'Evêques, mais elle rejettoit même les Synodes; prétendant que chaque Assemblée devoit se gouverner elle-même indépendamment de toute autre, & faisant consister en cela la liberté des enfans de Dieu. D'abord on n'avoit distingué cette nouvelle nature de Sectaires entre les Presbyteriens, que comme dans toutes les Societez que fait la Religion on distingue les fervens des tièdes, & les parfaits des relâchés, par un plus grand éloignement des pompes & des prééminences soit dans l'Eglise soit dans l'Etat, par un plus grand zèle à réduire la pratique de l'Evangile à sa premiere pureté, par des prières, des entretiens, des discours même où il paroissoit de l'enthousiasme & de l'inspiration. Leur maxime sur l'indépendance les fit distinguer en leur faisant donner un nom, & les rendit suspects aux autres. Il y eut quelquefois des démêlés entre eux, malgré lesquels ceux-ci joignant l'artifice, la flatterie, les promesses, les services mêmes aux airs de réforme qu'ils se donnoient, avancerent tant, qu'ils formerent une Secte nombreuse des dupes de leur hypocrisie, & une faction redoutable des hommes ambitieux & interessez que leur gagna dans toutes les Sectes leur adresse & leur politique.

C'étoit du nombre de ces derniers qu'étoit celui qui dans la suite parut le Chef de toute la Cabale, & qui l'étoit déjà sans le paroître: Homme né sans penchant au crime & sans inclination pour la vertu, avec une égale facilité à pratiquer toutes les vertus & à commettre tous les crimes, selon qu'il convenoit à ses desseins. On connoît à ce trait Olivier Cromwel dont nous

1644 nous avons déjà parlé. Son rare talent pour la guerre, déjà si fatal au parti du Roi, ayant donné un grand relief à celui qu'il avoit pour les affaires, il avoit acquis un tel ascendant sur tous ceux de la faction, qu'il en étoit devenu l'âme. La modestie & la dévotion, qui de toutes les vertus qu'il n'avoit pas étoient celles qu'il savoit le mieux feindre, avoient d'autant plus solidement établi cette supériorité, qu'elle blessait moins l'indépendance dont la Secte faisoit profession dans un homme qui ne l'affectoit pas, & qui sembloit n'avoir en vûe dans tout ce qu'il entreprenoit que la Religion & le bien public. La médiocrité de sa naissance contribuoit encore à ôter aux Sectaires zélés les ombrages qu'ils auroient pu prendre de lui là-dessus : car il en avoit assez pour ne s'attirer pas le mépris, mais non pour être soupçonné de prétendre à la domination.

: Ce fut sous ce Chef que la Cabale se rendit peu à peu maîtresse des affaires dans le Parlement. Elle ne l'étoit encore au temps dont je parle que par art & par ses intrigues ; mais elle l'étoit néanmoins si bien, qu'elle eut le crédit de faire changer tous les hauts Officiers des troupes, & de faire donner leurs emplois à des gens dévoués à ses intérêts. L'artifice dont elle se servit pour cela, fut de faire ordonner par les deux Chambres, sous prétexte de rétablir le Parlement dans sa première vigueur dont il sembloit un peu déchu, que tous ceux qui étoient Membres y retourneroient incessamment, & quitteroient toute autre nature de fonctions & d'occupation. L'affaire fut si bien conduite, que quoi que la Chambre des Pairs, où la Cabale étoit la moins forte, eût fait quelque difficulté de consentir à cette Ordonnance, les premiers Officiers de l'armée se porte-

portèrent d'eux-mêmes à l'exécuter. Le Comte d'Essex se démit du Generalat. On lui donna dix mille livres sterling de pension. Les Comtes de Manchester & de Denbigh suivirent cet exemple : après quoi personne ne fit difficulté de céder sa place à celui que le Parlement voulut nommer pour l'occuper. La nouvelle Faction n'en laissa aucune de quelque considération , qu'elle ne la remplît de ses partisans. Le Chevalier Thomas Fairfax Fils de Ferdinand Baron du même nom fut substitué au Comte d'Essex : on lui donna pour Lieutenant ce même Cromwel Chef de la Cabale , qui quoi que Membre de la Chambre Basse fut dispensé de quitter l'armée , par une distinction qui montre quel étoit dès lors son crédit.

Par rapport au dessein qu'on avoit , on ne pouvoit mieux assortir deux hommes , que l'on avoit fait ces deux-là. On vouloit que Cromwel gouvernât , & pour cela on avoit même rempli les Charges de l'armée d'un grand nombre de ses parens , & de gens attachés à lui. On ne jugeoit pas à propos qu'il tint encore la première place , pour ne pas aliéner du parti commun les Grands de la Secte Presbyterienne , qui n'auroient pas vu volontiers à leur tête un homme nouveau. Selon ce plan , Fairfax étoit le sujet le plus propre qu'on pût choisir pour faire l'effet qu'on en attendoit. De la naissance , du service , de la valeur , du talent pour la guerre lui donnoit tout le relief nécessaire pour faire la figure d'un premier Acteur. Peu de génie , un esprit sans vûë , agissant beaucoup & pensant peu quoi que mélancolique & rêveur , capable de s'en laisser imposer sous prétexte de Religion , le rendoit tel qu'il le falloit pour suivre l'impression d'autrui ,

trui, & se laisser conduire à Cromwel. Ainsi Fairfax representoit, Cromwel donnoit le mouvement à tout.

1645. Ces nouvelles mesures concertées avec tant d'art & d'application ne marquoient pas que les esprits fussent bien disposés à la paix du côté des Parlementaires. Le commencement de l'année mil six cens quarante-cinq en fit voir encore plus d'éloignement, par deux démarches considérables que fit en ce temps l'Assemblée. L'une fut la publication d'un Livre opposé à la Liturgie, qu'on appella *le Dirresseire*; enseignant à prier sans formule, & retranchant du culte public toutes les ceremonies pratiquées dans la Religion Anglicane; les Ecoissois le trouverent si bon, qu'ils le reçurent dans leur Synode, & peu après dans leur Parlement. L'autre fut le supplice de Lawd Archevêque de Cantorbery, qu'on avoit différé jusques là. On ne douta point que l'Episcopat ne dût tomber avec la tête de celui qui en étoit le soutien. Les Ecoissois en pressoient l'abolition: le Parlement leur fit excuse du delai qu'on y apportoit, & leur manda que les murs de Jerusalem ne s'élevoient que lentement, mais que bientôt on les verroit dans toute leur perfection.

Les Factieux, qui ne vouloient point de paix, avoient réservé cet article pour la negotiation que le Roi faisoit proposer. Ils n'osèrent la refuser pour ne pas paroître ennemis de la tranquillité publique, mais ils la rendirent inutile à leur ordinaire par les propositions qu'ils y firent.

La Conference se tint à Uxbridge, où se trouverent les Deputés du Roi, ceux du Parlement, ceux d'Ecosse. Le Duc de Richemond, le Marquis d'Herford, les Comtes de Southampton, de Dorset, de Chichester, les Barons

rons Capel, Seymour, Dunsmore, Culpeper, ¹⁶⁴⁵ Harton, Nicolas Secrétaire d'Etat, Hyde depuis Chancelier d'Angleterre, Geoffroy Palmer, & quelques autres étoient les Deputés du Roi. Les principaux de ceux du Parlement furent les Comtes de Northumberland, de Pembrok, de Denbigh, de Salisbury, Waiman, Henri Vane le fils, Pierpoint, Hollis, Pudeaux, Saint John. Le Comte de Lowdun, Marquis d'Argyle, & quatre autres de moindre poids y étoient pour les affaires d'Ecosse. Il n'en falloit pas tant pour traiter une paix qu'on ne vouloit que d'un côté. Si ne tint pas au Roi qu'elle ne se fît. Il y apporta toutes les facilités, il usa de toutes les condescendances, il se relâcha sur tous les articles, qu'auroient pu exiger de lui ceux qui n'en auroient exigé que ce qui ne rendoit pas la chose impossible. Le Parlement demeura ferme sur quatre points, que la conscience, l'autorité, l'honneur du Roi ne lui permettoit pas d'accorder, l'abandon de ses serviteurs à la justice, ou pour mieux dire à la vengeance des deux Chambres, la cession de la milice, la rupture de la trêve d'Irlande, l'abolition de l'Épiscopat. Sur le refus de ces conditions, quoi qu'adouci par tous les tempéramens dont Charles se pût aviser, on désespéra de la paix, & on se sépara pour faire la guerre avec plus de chaleur que jamais.

Aussi fut-elle bien plus décisive. A peine avoit-on commencé, qu'une bataille brusquement donnée mit le Vaincu dans un penchant où il ne se put soutenir. C'est ce point de bonheur que j'ai dit avoir toujours manqué à Charles Premier pour triompher de ses ennemis, & une de ces actions critiques où la fortune l'abandonna.

Il avoit ouvert la campagne d'une manière à
faire

1645. faire espérer qu'elle mettroit le comble aux succès des autres. Il avoit secouru Chester : il avoit attaqué Leycester, dont la prise jettoit l'effroi parmi les habitans de Londres. Fairfax, qui assiégeoit Oxford, avoit été contraint de lever le siège pour s'opposer à ce progrès. Ce fut à cette occasion que les deux armées s'étant approchées d'assez près, se joignirent dans une plaine proche d'un Bourg nommé Næzby, d'où la bataille a pris son nom. Fairfax, Cromwel, Ireton son Gendre les trois mobiles de l'armée rebelle, étoient trois hommes d'un caractère à ne pas laisser échapper les momens décisifs de la guerre. Quelques-uns conseillèrent au Roi d'en attendre un plus favorable que celui qui se presentoit : mais c'étoit celui que Dieu avoit marqué pour punir les péchez des Anglois, qui étoient venus à leur comble. Charles à la guerre cherchoit le combat, comme en paix il fuyoit la guerre. Ceux qui lui conseilloient de différer pour attendre Goring qui le venoit joindre ne furent pas écoutés : l'avis de ceux qui conseillèrent de combattre fut celui qui plut, & qui fut suivi. On dit même que ce Prince eut peur que les ennemis ne lui échappassent, & qu'ayant reçu un faux avis qu'ils se retiroient, il se pressa de les suivre, & laissa son plus gros canon pour marcher avec moins d'embarras. Sa marche ne fut pas bien longue : à peine s'étoit-il mis en chemin, qu'il les apperçut en bataille dans un champ près de Næzby. Fairfax commandoit au milieu, Cromwel l'aile droite, Ireton la gauche. Le Roi ayant pris le terrain nécessaire à ranger son armée, mit les deux Palatins sur la droite à la tête d'un corps de Cavalerie, le Chevalier Langdall à la gauche pour en commander un second. Lindsey & Athley

Ashley conduisoient l'infanterie du côté des Princes; Barde & Liffey la commandoient du côté de Langsall. Le Roi voulut être au milieu. Le signal donné chacun s'ébranle, se charge avec une fureur digne d'une guerre civile. Le Prince Robert à son ordinaire fondit sur l'aile d'Irton avec une impétuosité que nul effort ne put soutenir : en un moment on la vit rompuë, peu après en déroute, & bien-tôt en fuite. Irton y fut blessé de deux coups, mis hors de combat, & fait prisonnier. Si l'ardent Prince eût été corrigible au moins à la troisième fois, si au lieu de se laisser emporter à suivre trop loin les foyards il sût revenu sur ses pas, c'eût été fait de l'armée ennemie. Cromwel, qui de l'autre côté avoit eu le même avantage sur l'aile qui lui étoit opposée, en fit bien faire un meilleur usage. Il laissa fuir ceux qu'il avoit défaits, & retournant tout court vint fondre à l'endroit où étoit le Roi, qui étoit déjà Fairfax. Quelque effort que fit ce Prince pour inspirer son courage aux siens, l'impétuosité de Cromwel fut plus heureuse & mieux suivie. Tout pla devant lui. Charles abandonné fut contraint de se retirer : ceux qui purent échaper la mort ou la captivité se sauverent épars, dissipés, incertains. La victoire fut complète, quoi que le nombre des morts fût plus grand du côté des vainqueurs que de celui des vaincus, ceux-ci n'en ayant eu que six cents, ceux-là en ayant perdu plus de mille. A cela près les Parlementaires eurent sujet de s'applaudir de la plus entière victoire que de mémoire d'homme on eût remportée. Irton pris fut délivré. Le bagage, le canon, les drapeaux, près de cinq mille prisonniers ne furent que les moindres dépouilles qui enrichirent les vainqueurs. La Couronne

1645

bonne chance dès lors sur la tête du malheureux Charles, & ses nouveaux ennemis se tinrent si sûrs de la faire bien-tôt tomber, que perdant tout respect pour la personne, ils osèrent faire imprimer des Lettres trouvées dans la cassette de lui à la Reine & de la Reine à lui, avec des commentaires malins, qui faisoient passer pour un crime énorme à un Roi d'implorer des secours étrangers pour ranger au devoir des Sujets rebelles, à une Femme de chercher à tirer d'oppression son Mari.

Un pressentiment secret de ce qui alloit arriver, ou pour dire mieux, un plan fixe de ce qu'ils avoient résolu de faire, leur donnoit cette hardiesse à outrager leur Souverain. Jusques-là de côté & d'autre on avoit fait la guerre, sans le vouloir pousser que jusqu'à un certain point, où l'on se bornoit : chacun se proposant de réduire son ennemi, non de le détruire. Ce mûren difficile à trouver avoit souvent rallenti la guerre, rendu les actions moins vives, fait perdre, comme nous l'avons vu, les occasions de terminer. On avoit changé de maximes dans les Troupes Parlementaires, parce qu'on y avoit changé de dessein & de vûes : ceux qui y étoient devenus les maîtres ne connoissoient point ces tempérans, & leur but étant d'étendre la Royauté, c'étoit pour eux une conséquence de ne plus ménager le Roi, de se servir de tout l'avantage qu'ils venoient d'emporter sur lui, de le pousser & de le perdre. Par malheur leur habileté étoit égale à leur malice. La plupart étoient du choix de Cromwel, qui de tous les hommes du monde savoit le mieux choisir ses gens. Comme il les savoit choisir, il les savoit mettre en œuvre. On eût dit que l'activité qu'il avoit fait paroître à Næsby avoit pas-

fé dans tous les autres Chefs du parti, qui pour-
suivirent cette victoire chacun du côté qu'il
leur fut marqué; tant la révolution alla vite. 1645.

La résolution qui fut prise d'aller secourir
Taunton que Goring tenoit assiégé, plutôt que
de suivre le Roi qui se retiroit à Hereford, fut
un coup de maître qui abregea beaucoup de che-
min aux vainqueurs. Taunton, que les Histo-
riens Parlementaires comparent à Sagonte par
son attachement au parti, pouvoit à peine durer
trois semaines, épuisé par un fort long siège,
de vivres, d'hommes, de munitions. Cette Place prise,
le Roi étoit maître de tout l'occident de l'Angleterre,
& Goring se joignant à lui, comme une Lettre interceptée por-
toit que c'étoit son dessein, la bonne cause se
remettoit en vigueur; la Cavalerie Royaliste qui
avoit le moins souffert à Næzby se rassemblant
insensiblement, & se rendant auprès de ce Prince.
En ce cas même un gros corps de troupes,
que Welden commandoit en ces quartiers-là,
ne pouvoit manquer d'être enveloppé. La
prevoyance & la promptitude des Vainqueurs
prévint tout cela. Fairfax parut à Taunton
avant que Goring eût pu réduire la Place. Ce-
lui-ci s'étoit retiré, & s'étoit avancé vers
Langport, où il esperoit pouvoir joindre quel-
ques brigades que le Roi envoyoit au devant de
lui. La diligence de Fairfax ne lui en donna
pas le loisir: il l'atteignit à Langport même,
le défit & le mit en fuite. Il y eut peu de morts
de part & d'autre: à peine en compta-t-on qua-
tre cens. Cependant le canon, le bagage,
cinquante-untant Drapeaux qu'Etendards, deux
mille hommes, entre lesquels on comptoit
Porter Lieutenant de Goring, & cinquante au-
tres Officiers de marque furent la proie du re-
belle Vainqueur. Il n'osa suivre loin les fuyards

1645. pour ne pas laisser derrière lui Bridgwater Place d'importance : mais il l'attaqua & la prit. Sherburne & Bath eurent le même sort. Bristol les suivit bien-tôt après, & fut rendu par le Prince Robert, qui commençant à se lasser de combattre contre la fortune, soutint mal en cette occasion ce caractère d'intrepidité qui avoit décrié sa prudence, prudent lors qu'il n'étoit plus temps. On dit qu'il écrivit au Roi, qu'il ne falloit plus s'arrêter au point d'honneur & de conscience qui l'avoient empêché jusques-là de s'accorder avec son Parlement, qu'il falloit céder à la nécessité, & se rendre à sa destinée. Le Roi trouva cette liberté d'un si mauvais exemple, qu'il ôta à Legg ami du Prince le gouvernement d'Oxford, & le confia à Glenham : car Charles, malgré ces nouvelles disgrâces, ne s'étoit point encore abattu. Depuis sa retraite à Hereford, il avoit fait diverses courses avec ce qu'il avoit pu ramasser de ses troupes dispersées à Næzby, & quelques autres levées à la hâte. Il avoit secouru des Places assiégées, & affermi dans leur devoir ceux que son malheur auroit pu tenter de quitter son service. Il étoit revenu à Oxford après diverses aventures, dont il s'étoit assez bien dé mêlé, pour montrer aux Anglois qu'une Nation belliqueuse étoit honorée de l'avoir pour Roi. Il ne ramena pas avec lui Bernard Stuart, tué dans un combat donné près de Chester, que le Roi alloit secourir. Ce Seigneur fut le troisième Frere que le Duc de Richmond perdit durant le cours de cette guerre. A cela près ces excursions ne s'étoient pas faites sans fruit, & si les mesures que Charles avoit prises avec prudence n'eussent point été rompues par son malheur, il eût été bien-tôt en état d'être encore redoutable à ses ennemis, qui commençoient à le mépriser.

Mon-

Montrose avoit tant fait en Ecosse, qu'il y étoit devenu le maître. Il avoit fatigué, battu, mis hors de combat le Marquis d'Argyle, & d'autres gens de qualité qui s'étoient élevés contre lui pour défendre le Conventant & la Ligue des deux Nations. Il avoit gagné la bataille de Kilsyth, où les Gordons s'étant joints à lui, il avoit entièrement défait Baillie, à qui il avoit tué quatre mille hommes sans en avoir perdu que six. Cette victoire fit tant d'effet, qu'en peu de temps il se vit maître, & qu'il alla jusqu'à Edimbourg se faire rendre des prisonniers. Tout se déclaroit pour le Roi, & on comptoit déjà que l'Ecosse avoit échappé à la Ligue. Montrose manquoit de Cavalerie pour achever ce qui restoit à faire, d'un si grand ouvrage : le Roi lui en avoit envoyé avant que de retourner à Oxford. Langdale & Digby, qui la conduisoient, avoient déjà défait les premiers qui s'étoient opposés à eux pour leur disputer le passage : mais d'autres survenant là-dessus, les ayant trouvés fatigués du combat qu'ils venoient d'essuyer, les avoient défaits & mis en fuite. Leslie, qui assiégeoit Hereford avec l'armée Confédérée ayant d'un autre côté appris l'état des affaires en Ecosse, avoit levé promptement le siège où il n'avançoit pas beaucoup, & marchant à grandes journées, étoit venu surprendre Montrose que ses couriers avoient trompé après s'être trompés eux-mêmes, & l'avoit défait à Sellkirk le treizième jour de Septembre.

Montrose repara cette perte, mais Charles n'étoit plus en état de profiter de cette ressource. En moins de six mois il n'eut plus ni Places, ni Troupes capable de tenir devant les vainqueurs. A peine l'hiver retarda-t-il leurs exploits. Fairfax & Cromwel s'étant séparés

1645. prirent chacun de leur côté toutes les Villes qu'ils assiègerent, ou pour mieux dire qu'ils sommerent: car peu voulurent souffrir un siège, ne paroissant point de secours. Fairfax prit Barley & Tiverton; Cromwel Devises, Laicock, Winchester, & le fort Château de Basingh, où Mylord Pawlet Marquis de Winchester, constant & zélé Catholique, ayant été fait prisonnier, beat le Ciel de ce qu'il avoit gardé la fidélité à son Roi jusques dans l'extreme vieillesse, tout prêt à la signer de son sang: exemple d'autant plus remarquable, qu'il étoit alors moins commun. Cromwel termina sa course à Langford, où rejoignant le Général, ils marcherent ensemble à Plymouth, & en firent lever le siège, commencé presque avec la guerre. Ils prirent Dartmouth dans le voisinage, quoi que défendu par cent canons. De là ils allerent à Exeter, qu'ils n'avoient encore osé attaquer, mais qu'ils avoient fait bloquer tout l'hyver à dessein de l'assiéger au printemps. Ils marquoient déjà les travaux, lors qu'on leur dit que le Prince de Galles, qui commandoit depuis quelque temps pour le Roi son Pere dans ces Provinces, faisoit avancer du secours. Ce Prince venoit de tenter la paix, & en avoit écrit à Fairfax, qui lui avoit fait la même réponse, qu'avoit autrefois fait au Roi le Comte d'Essex en cas pareil; qu'il étoit là pour faire la guerre, & non pas pour traiter de paix. Goring y avoit employé ses soins, & n'avoit pas mieux réussi. Celui-ci, las comme bien d'autres de tant de mouvemens sans fruit, avoit enfin quitté la partie, & en s'embarquant pour passer la mer, avoit laissé à Wentworth trois mille chevaux des restes de ses Troupes. Opton avoit encore bien quatre mille hommes d'Infanterie. Le Prince de Galles joignit ensemble ces deux pe-
tits

tils corps, & en fit une armée, avec laquelle
 il voulut qu'Opton tentât le secours d'Exceter.
 Ce Général s'étoit mis en marche, lors que
 Fairfax en fut averti, & alla au devant de lui.
 Opton ayant appris sa venue, se retrancha à
 Tonagton. Fairfax l'attaqua malgré ses re-
 tranchemens, & quoi que repoussé deux fois,
 il le força & le défit. Toute l'Infanterie Roya-
 liste perit en cette dernière occasion, ou tuée,
 ou prise, ou dissipée. La Cavalerie souffrit peu,
 & Opton eut dans sa disgrâce assez de présence
 d'esprit, pour sauver encore ce débris du nau-
 frage d'un Roi malheureux. Son industrie lui
 fit honneur, mais ce petit nombre de gens sau-
 vez n'étoient pas capables de rétablir les affaires
 du Roi son Maître, pour qui personne ne
 voyoit plus ni de ressource ni de secours: le
 Prince de Galles même s'étant embarqué pour
 passer aux Isles Sorlingues. Opton écouta les
 propositions que lui envoya faire Fairfax pour
 desarmer, à des conditions qui dans la conjonc-
 ture du temps ne lui parurent pas blesser sa gloi-
 re. Il eut de la peine à s'y rendre, mais la ne-
 cessité le pressoit, étant prêt d'être enveloppé
 dans la pointe de Cornouaille, où Fairfax l'a-
 voit poursuivi, entre l'armée ennemie & la
 mer. D'ailleurs il étoit informé de l'état où
 étoit le Roi. On avoit surpris à ce Prince He-
 reford, la plus fidelle de ses Villes: on lui avoit
 enfin pris Chester, qu'il avoit secouru lui-mê-
 me, & que Byron, qui le défendoit, lui avoit
 conservé long-tems, malgré les efforts qu'a-
 voient faits les Parlementaires pour lui enlever
 une place, par où l'on croyoit que toute l'Ir-
 lande alloit accourir à son secours. Ses troupes
 avoient été défaites en tous lieux dans le Sep-
 tention. Les Ecoissois avoient pris Carlisle, &
 actuellement assiegeoient Newark, revenus sur

1645. leurs pas après la victoire qu'ils avoient remportée dans leur pays. Le Roi à Oxford étoit entouré d'un reste languissant de Cour, composée de gens abatus, troublez, divisez, donnant des conseils que la prudence ne pouvoit suivre, parce que le chagrin les suggeroit; plus à plaindre de n'en avoir point de bons à donner qu'à blâmer d'en donner de mauvais, chacun se faisant honneur après coup d'en avoir donné de bons qui n'avoient pas été suivis. Un si mauvais état des affaires déterminâ Opton à traiter, pour ne pas faire perdre sans fruit un nombre encore considérable de braves gens qui le suivoient. Les conditions du Traité furent honnêtes. On se sépara, on eut permission de s'en aller chacun chez soi, ou de passer chez les Etrangers; les Officiers avec leurs armes, leurs valets, & leur bagage; les simples Soldats avec quelque argent pour se retirer où ils voudroient. Exceter fut bien-tôt rendu après l'aventure d'Opton: le Comte de Bristol y obtint la permission de passer en France. Barnstable suivit l'exemple d'Exceter. Le Mont Saint Michel, Pendennis, Forteresse situées sur la mer dans la pointe de Cornouaille, furent laissées comme quelques autres, qui voulerent avoir l'honneur de se rendre les dernières.

Les Vainqueurs se hâtoient d'aller à Oxford où se rendant maîtres du Roi, ils s'assuroient de l'être bien-tôt de la Royauté & du Royaume. Dans ce dessein Fairfax commanda à Ireton & à Fleetwood de s'avancer pour serrer la Ville, en attendant qu'il vint lui-même l'assiéger avec toute l'armée. Ce fut là que l'extrémité où Charles se trouva réduit lui fit prendre un parti extrême.

Oxford pouvoit encore tenir, mais n'ayant plus de secours à attendre, il lui étoit inévitable

ble, quelque effort qu'on fit pour le défendre, de subir le joug des communs Tyrans. Charles avoit inutilement tenté tout de nouveau un accord avec le Parlement d'Angleterre, offrant en general tout ce que son malheur permettoit à sa conscience & à son honneur d'accorder, & les assurant que pour le détail il conviendrait de tout avec eux d'une maniere dont ils seroient contens, les pressant de le recevoir pour signer tout ce que les gens de bien croiroient necessaire à la paix. Loin de l'écouter, on lui avoit fait entendre qu'il y alloit de sa liberté d'entreprendre d'entrer dans Londres: on fit même un Edit public pour ordonner aux Officiers de s'assurer de sa personne, s'il étoit trouvé en chemin. On dit qu'il proposa à l'armée de s'aller mettre entre ses mains, & qu'il n'en fut pas mieux traité. Quelques-uns disent que ce Prince ne s'étoit encore pu détromper, que malgré ce qui se passoit ses Sujets l'aimoient, & que lors qu'il se resoudroit à se relâcher sur certains points dont ils étoient entêtés ils seroient contens; que c'étoit la sa dernière ressource, de laquelle il faisoit tant de cas, qu'il en avoit négligé d'autres. Il est plus naturel de croire qu'il espéra ce retour des Peuples à lui, de la division qui augmentoit tous les jours entre les Presbyteriens & les Independans. En effet il y a apparence que ceux-ci craignirent qu'il n'en arrivât ainsi, puisque Cromwel, qui avoit l'œil à tout, alla exprès à Londres pour empêcher que Charles n'y fût reçu. Il est à croire qu'ayant dessein de le perdre, ils le vouloient prendre les armes à la main pour le rendre plus odieux au Peuple, & lui imposer plus plausiblement les crimes, qui devoient servir de prétexte au parricide qu'ils meditoient.

Ainsi rebuté de tous côtes l'infortuné Roi se

1746. vit dans un état, où réduit à se précipiter il n'eut pas même le choix du précipice. Tous lui furent fermés hors un, dans lequel il s'alla jeter. La plupart de ses serviteurs en ignorèrent la résolution, & ne l'apprirent que par l'événement. Il avoit disparu tout d'un coup : il s'étoit déguisé la nuit, après avoir confié son secret à Ashburnham domestique fidèle, & à un Ministre nommé Hudson, qu'il voulut mener avec lui. Le bruit de sa fuite s'étant répandu dans la Ville & aux environs, passa jusqu'à l'armée ennemie qui s'approchoit toujours d'Oxford, & bien-tôt jusqu'au Parlement. Chacun conjecturoit à sa mode touchant le terme & le dessein d'une retraite si mystérieuse, lorsqu'on apprit que le Roi fugitif s'étoit allé jeter de lui-même entre les bras des Ecoissois, qui assiégeoient encore Newark.

Cette nouvelle portée à Londres choqua d'autant plus le Parlement, qu'il y avoit déjà quelque temps que les deux Nations commençoient à n'être plus si bien ensemble. Les Ecoissois vendoient trop cher des services dont les Anglois croyoient n'avoir plus affaire : ils s'enrichissoient en Angleterre, & s'y rendoient maîtres des Places à mesure qu'ils les prenoient ; ce qui étoit une infraction manifeste de leur Traité. Ainsi en avoient-ils usé tout nouvellement à Carlisle, où ils avoient mis garnison. Il y avoit eu sur ce point des Lettres aigres, & des procédez assez vifs de côté & d'autre. La playe n'étoit pas bien fermée : la bonne réception faite au Roi, & bien plus encore la retraite de ce Prince avec eux à Newcastle, après des démarches où il paroissoit de l'intelligence & du concert, l'avoit entièrement rouverte : les esprits parurent ulcerez. Comme l'on commença néanmoins par des plaintes, par des re-
mon-

montrances, par des protestations mutuelles 1646.
 de s'en vouloir tenir aux termes de la Ligue &
 du Convent, par des demandes, par des re-
 presentations de griefs & de contraventions
 aux Traitez, & qu'il y eut même des propo-
 sitions d'une Paix finale & universelle; il y eut
 entre les deux Nations une assez longue nego-
 tiation, avant que leurs aigreurs éclataient, pour
 donner le temps aux Anglois rebelles d'achever
 de soumettre à leur parti ce qui restoit de Pla-
 ces au Roi. Car il n'y eut qu'avec son Sou-
 verain que le Parlement d'Angleterre, ou plû-
 tôt la Cabale qui le gouvernoit, ne garda point
 de moderation. Aussi-tôt qu'on y eut appris
 qu'il s'étoit retiré parmi les Ecoissois, on dé-
 clara par un Acte public, qu'il étoit mal inten-
 tionné pour la paix, & qu'il vouloit fomen-
 ter la discorde entre l'une & l'autre Nation,
 pour avoir moyen de continuer la guerre. Pen-
 dant que le Parlement achevoit de le détruire
 avec la plume, l'armée continuoit de le dé-
 pouiller avec l'épée. Elle assiegeoit Oxford,
 Ville forte, pourvue d'hommes & de muni-
 tions suffisamment pour un long siege, soute-
 nue d'ailleurs par la présence du Duc d'York,
 des deux Palatins, par l'expérience & la fer-
 meté de Thomas Glenham Gouverneur de la
 Place, homme fameux pour avoir long temps
 défendu York contre trois armées, & Carlisle
 jusqu'à être réduit à manger les chevaux & les
 chiens. Une Ville en cet état pouvoit attendre
 le plus lent secours, si on l'eût pu espérer. L'é-
 clat que firent dans la suite les démêlez du Par-
 lement d'Angleterre & de l'Armée d'Ecosse, à
 l'occasion de la retraite du Roi, en pouvoit
 donner quelque esperance: car les Anglois pres-
 sant pour se faire rendre ce Prince, les Ecoissois
 persistant à le garder, on en étoit venu de part

1646 & d'autres à des reproches, à des menaces, à des Libelles injurieux, qui sembloient presager une rupture; mais un secret ressort, que le temps a fait découvrir, fit changer tout d'un coup la scène. Tout parut disposé à la paix entre les Nations irritées, toute espérance de secours s'évanouit pour les assiégés non seulement d'Oxford, mais des autres Places, qu'un petit nombre de Sujets fideles conservoient encore à leur Roi. Ainsi on capitula par tout, par tout on se soumit aux Vainqueurs. On eut ordre même de le faire, le Roi voulant détromper les Peuples de ce que le Parlement d'Angleterre avoit fait publier de lui, qu'il étoit opposé à la paix. Le Roi se laissa persuader aux Ecoïsses, auxquels il avoit d'abord fait rendre Newark, d'obliger par tout les hommes & les Villes qui combattoient encore pour lui de mettre les armes bas, & aux Places qui lui restoient en Angleterre de se rendre aux Parlementaires. Par là Montrose, les Gordons, Mach-Mahon & les Montagnards, qui faisoient encore un parti considerable dans le Nord d'Ecosse, furent obligés de se separer, & Montrose de passer en Hongrie. Le Marquis d'Ormond eut ordre exprès de pousser la guerre contre les Catholiques d'Irlande. Toutes les Places du pays de Galles, de Cornouaille & d'autres lieux, dont le Parlement d'Angleterre n'étoit pas encore le maître, ouvrirent les portes à ses troupes. Oxford eut une composition honorable, dans laquelle il fut arrêté que les deux Palatins sortiroient du Royaume après un certain temps, que les Seigneurs du parti du Roi qui se trouvoient alors dans la Ville ne seroient point inquiétés pour l'avoir suivi, que Glenham & ses Officiers, & les restes des troupes Royalistes qui composoient la garni-
son

son, sortiroient avec armes & bagages, enseignes déployées, tambour battant jusqu'à certaine distance de la Ville, où ces troupes seroient congédiées, & chacun se retireroit ou dans les Pais étrangers ou chez soi; que la Ville & l'Université seroient conservées dans leurs privilèges, que les domestiques du Roi conduiroient son bagage à Hamptoncourt, où ils iroient attendre ses ordres; que les sceaux & l'épée Royale demeureroient en dépôt dans la Bibliothèque d'Oxford. Le seul Duc d'York fut exclus des articles de la capitulation, ses ennemis n'ayant point voulu que l'on stipulât rien pour lui. Ils promirent seulement qu'il seroit conduit avec un train honnête à Londres, où étoit le Duc de Gloucester avec la Princesse Elisabeth, & qu'il y seroit traité comme eux, en attendant que le Roi leur Pere fut en état de regler lui-même les affaires de sa Maison.

Oxford rendu, nulle autre Place ne se crut obligée de tenir. Ainsi se rendirent aux vainqueurs Bamburg, Calne, Worchester, Wodhook, Redgland, Ludlow, Lichfield, Denbig, Pendenmis, d'où Hamilton mis en liberté fut renvoyé dans son pais. Williams Archevêque d'York, homme infame pour avoir quitté le parti d'un Roi qui s'étoit fait la victime de l'Episcopat, força le Château de Conway.

Par la perte de ces Places disparurent enfin jusqu'aux vestiges du bon parti dans toutes les parties du Royaume. L'équité n'abandonna point tellement toute la Nation, qu'il n'y eût encore des ames équitables qui faisoient des vœux pour leur Roi : mais on les faisoit en secret. Des vœux pour le Roi étoient punis comme des crimes contre l'Etat. On avoit eu quel-

1646. que espérance que les Ecoſſois feroient plus que des vœux : mais cette eſperance s'évanouit, quand la Cabale de Cromwel eut inſpiré au Parlement de faire luire à leurs yeux ce métal fatal qui fait commettre les grands crimes. Après bien des negotiations, bien des diſputes, bien des voiajes, dont on attendoit tous les jours une rupture éclatante entre les deux Nations, on ſuggera au Parlement de faire eſperer aux Confederez une groſſe ſomme d'argent comptant, ſous pretexte de paier leurs ſervices, mais en effet pour retirer le Monarque d'entre leurs mains.

La conſeſſion de ce Traité, ou plutôt de ce marché honteux, mit dans un nouveau embarras les Ecoſſois, ou pour mieux dire l'armée d'Ecoſſe : n'étant pas juſte d'attribuer à une Nation entiere la conduite d'un petit nombre de gens de guerre intereſſez. Ceux-ci virent bien qu'en vendant leur Roi ils avoient vendu leur reputation, & que toute l'Europe n'apprendroit qu'avec horreur une action ſi lâche : mais outre la honte d'un ſi infame negoce, ils ne pouvoient éviter celle d'avoir manqué à diverſes paroles, données à ce Prince dans une negotiation ſecrete qu'ils avoient eue avec lui, & dans laquelle, pour ſarcroſt d'incidents fâcheux, les Miniſtres de France étoient entrez.

Pour entendre ce point il faut ſavoir, que la retraite du Roi dans le camp des Ecoſſois ne fut point tellement un effet du deſeſpoir de ſes affaires, que la délibération n'y eût part. Nous apprenons même par de bons Mémoires qu'ils l'avoient les premiers recherché, & qu'ils avoient envoyé en France le Chevalier de Mourrai pour traiter avec lui plus ſûrement par l'entremiſe de cette Couronne. Charles, il eſt

est vrai, ne répondit pas alors à leurs empressements, soit qu'il ne se fît pas à eux, soit qu'ayant encore des Armées & des Villes en Angleterre, il crût pouvoir se relever de la perte de Naesby plus glorieusement par ses propres forces, que par le secours d'une Nation qui étoit la cause de tous ses malheurs : néanmoins la négociation n'avoit point été tout-à-fait rompue, & Montreuil Envoyé de France en l'armée d'Ecosse l'avoit renouée quelque temps auparavant que le Roi eût pris le parti de s'y retirer. Il est encore vrai que parmi les choses qu'on avoit promises à Montreuil en faveur de ce Prince, dont une étoit de ne le point mettre entre les mains du Parlement d'Angleterre que par une bonne & solide paix, il n'y avoit rien d'écrit : les Ecossois ayant refusé de rien faire qui les pût convaincre d'avoir traité avec le Roi contre les Loix du Covenant, & de leur Ligue avec les Anglois. Mais les paroles qu'ils avoient données étoient si aisées à prouver, qu'ils ne pouvoient en les niant sauver tout au plus que l'évidence. De plus il leur restoit toujours à démêler avec la France, de s'être servis d'un de ses Ministres pour attirer le Roi dans le piège. Ils savoient qu'actuellement le President de Bellievre, nommé par la Reine Regente Ambassadeur extraordinaire pour aller faire un dernier effort en faveur du Roi d'Angleterre, étoit chargé de se plaindre de cette injure, & d'en témoigner du ressentiment.

Pour se tirer de ces pas fâcheux, les Ecossois connoissent bien qu'ils n'avoient point d'autre moyen, que d'établir une bonne paix entre le Roi & son Parlement. Ils y avoient déjà travaillé, & avoient engagé ce Corps à en proposer les articles : ne doutant pas d'un côté que les Presbyteriens, qui vouloient le rétablissement

1646. du Roi, ne lui fissent faire des propositions raisonnables, de l'autre que le Roi, qui étoit sans ressource, ne condescendît par nécessité à celles qui ne le feroient pas.

La politique étoit bonne, & eût réussi, si Cromwel & les Indépendans eussent été gens moins éclairés : mais ils en avoient prévu l'effet, & l'avoient habilement prévenu, par le soin qu'ils s'étoient donné de faire porter les propositions à un excès de dégradation pour le Roi & la Royauté, auquel ils jugeoient bien que Charles ne se résoudroit jamais à souscrire. Les articles proposés à Uxbridge étoient modérés en comparaison. Ceux qui regardoient l'abolition de l'Episcopat & de la Hierarchie, la disposition de la Milice & des Places, l'abandon des serviteurs du Roi à la vengeance du Parlement, étoient tellement étendus, qu'ils n'étoient plus reconnoissables. Les Presbyteriens éclairés, à la tête desquels étoit en ce temps-là le Comte d'Essex, mais qui mourut bien tôt après fort à contre-temps pour le Roi, s'efforcèrent inutilement de faire adoucir ces articles. Les Indépendans s'étant rendus maîtres de ceux même de la Secte opposée qui n'étoient pas assez pénétrés pour voir où tendoient leurs artifices, faisoient toujours passer à coup sûr toutes les propositions désavantageuses au Roi, où l'on n'enonçoit pas ouvertement la mort ou la déposition. Ils n'avoient pu faire agréer ce qu'ils avoient proposé d'abord, qu'on le renfermât à Warwick après qu'on l'auroit retiré d'entre les mains des Ecoïsses : le Comte d'Essex s'étoit recréé, & il avoit été suivi des Grands avec un tel concours, que la sanginaire Cabale avoit bien vu que le parricide n'étoit pas encore en maturité. A cela près elle étoit maîtresse de toutes les délibérations. Les Ecoïsses

sois l'éprouverent bien tôt, par le peu de jour 1646.
qu'ils trouverent à faire moderer les propositions envoyées au Roi par le Parlement. Ils vouloient qu'on s'en tint à celles d'Uxbridge, & qu'à l'égard de la Milice, la disposition en demeurât aux deux Puissances conjointement : mais c'est ce qu'ils ne purent obtenir. Ils espererent que Bellievre, qui arriva sur ces entrefaites, feroit prendre des conseils plus doux : leur esperance fut trompée de ce côté-la comme de l'autre. Bellievre étoit un habile homme, déjà connu en Angleterre, où quelque temps auparavant il avoit fait avec approbation la même fonction qu'il y venoit faire. Le Parlement le reçut bien, & témoigna que la Nation sentoit avec tout le respect & toute la reconnoissance possible le soin que prenoit le Roi Très-Christien de pacifier leurs differens : mais l'Orateur ajouta à cela, que les deux Chambres avoient résolu de n'accepter la mediation d'aucun Prince étranger pour cette paix. Bellievre ne perdit pas courage : il tratta en particulier avec les principaux d'entre eux, mais plus il connut le terrain, plus il jugea qu'il travailloit inutilement à faire relâcher ce que la faction dominante avoit résolu de maintenir. Desesperant donc de rien faire à Londres, il partit pour aller à Newcastle, à dessein d'engager l'armée d'Ecosse à soutenir le Roi contre les Anglois ; ou s'il n'en venoit pas à bout, de porter ce Prince lui-même à s'accommoder avec eux, à accorder ce que ceux qui le vouloient perdre ne lui faisoient demander, qu'en intention qu'il le refusât.

Bellievre tenta vainement l'un & l'autre. La France étoit depuis long-temps dans une situation à tout craindre. Aiant toujours toutes les forces de la Maison d'Autriche sur les bras,
sous

1646. sous un Roi mineur & un Ministre envié, elle ne pouvoit agir autrement en faveur du Roi d'Angleterre que par voye de mediation, de bons offices, de sollicitations, pour ne pas jeter dans le parti d'Espagne les Anglois & les Ecoissois, que cette Couronne tâchoit par toutes sortes d'artifices d'attirer à son alliance. Le Cardinal de Richelieu avoit évité cet écueil, depuis même que les malheurs du Roi d'Angleterre eurent fait oublier à la France qu'il avoit été son ennemi. Le Cardinal Mazarin garda la même conduite. Un point des instructions de Bellievre étoit de se souvenir, que le Roi son Maître ne pouvoit, dans l'état où étoient ses affaires, assister autrement le Monarque Anglois que de son credit & de ses soins; qu'ainsi il s'abîmât de menaces, n'étant pas convenable à un grand Roi de menacer & de mollir. On lui permettoit seulement d'user de reproches à l'égard des Confederez Ecoissois, de leur représenter que la France ne reconnoissoit plus dans leur procédé la considération, le zele, que leurs Ancêtres avoient eu pour elle; qu'elle avoit sujet de se plaindre d'eux, d'avoir manqué en tant de manieres aux paroles données à ses Ministres en faveur de leur propre Roi; qu'on avoit les propositions & les lettres de créance de Murray, & que si Montreuil n'avoit pas d'écrit, les promesses verbales qui lui avoient été faites étoient si conformes à celles de Murray dont on conservoit le memoire à Paris, que personne n'en douteroit quand on en seroit informé.

L'Ambassadeur donna à ces plaintes tout le poids que son éloquence & son adresse y put donner : mais ce fut sans aucun effet. L'argent promis à l'armée d'Ecosse par le Parlement d'Angleterre formoit un nouveau lien entre eux
plus.

plus fort encore que n'étoient ceux de la Ligue & du Convenant. On répondit au Président d'une manière assez honnête à son égard, & à l'égard de son Maître assez respectueuse, pour contenter un homme qui étoit résolu d'être content. On lui dit que les paroles portées par Murray n'ayant point été acceptées dans le temps, les choses avoient changé de face, & que la fortune présente du Roi dispensoit des engagements, qu'on avoit voulu prendre avec lui quand on le pouvoit encore soutenir. On expliqua les promesses faites à Montreuil, & on rejetta sur l'indocilité du Roi ce qui ne s'en étoit pas accompli.

Believre ne voyant plus de jour à sauver le Roi s'il ne s'aidoit, s'adressa à lui, & le conjura par tout ce qui lui étoit de plus cher; d'abandonner quelques droits du trône pour ne pas perdre le trône même, de condescendre sur certains points que les Rebelles avoient plus à cœur, afin de les engager par là à se relâcher de leur côté sur d'autres. Il y avoit déjà long-temps que les Officiers de l'armée & les plus grands Seigneurs d'Ecosse pressoient Charles d'embrasser ce parti, comme le seul qui fût capable de le tirer d'affaires, & eux d'embarras. Le Synode & le Parlement lui en avoient fortement écrit, l'armée l'en sollicitoit tous les jours; & comme il avoit déclaré que le point de la Religion étoit ce qui lui faisoit le plus de peine, sur tout l'article de l'Episcopat qu'on prétendoit qu'il abolît, on lui avoit donné des Ministres pour éclaircir les difficultez, & calmer les scrupules de conscience qu'il témoignoit avoir là-dessus. L'Ambassadeur étant arrivé dans le temps qu'on le pressoit davantage, & que les disputes, loin de le persuader,

sem-

1646. sembloient l'avoir confirmé dans son opinion, par la foiblesse des raisons qu'opposoient à celles de ce savant Prince les partisans du Puritanisme. D'abord Bellievre se mit de son côté, & remontra aux Grands d'Ecosse qu'on l'opiniâtroit au lieu de le convaincre, qu'on en usoit indiscretement, qu'on le fatiguoit, qu'on manquoit au respect qui lui étoit dû, & qu'en cela même on manquoit à la promesse faite à Montrenil de laisser le Roi à sa liberté sur le fait de la Religion. Le President tint cette conduite tandis qu'il crut pouvoir gagner les Ecossois au parti de Charles, mais quand il eut reconnu qu'il y travailloit en vain, il changea de batterie, & s'unit avec eux pour persuader le Roi de donner satisfaction à son Parlement, particulièrement sur l'article de la suppression des Evêques : ce Ministre ne croiant pas qu'entre n'avoir point d'Evêques & en avoir de faux, l'un des deux partis méritât le sacrifice d'une Couronne. Charles ne raisonna pas comme lui, & le jugement de Dieu fut tel sur ce Prince entêté des erreurs qu'il avoit succées avec le lait, qu'en même-temps qu'il consentoit à laisser bannir de ses Etats le vrai Episcopat de Jesus-Christ, il se faisoit le martyr du bizarre fantôme qu'en avoit fait Henri VIII. ou plutôt la Reine Elizabeth.

On peut dire que ce point seul decida de la fortune du malheureux Charles. S'il l'eût accordé, la suite fit voir que le reste eût pû s'adoucir. C'est ce que la Comtesse de Carlisle, écrivit depuis à la Reine; & ce fut l'opinion commune qu'il en seroit arrivé ainsi, parce que les Puritains des deux Royaumes se fussent trouvez engagez par là à faire de nouveaux efforts pour empêcher qu'on ne l'opprimât; au lieu que refusant de signer cet article capital de leurs

leurs prétentions, il leur laissoit toujours un lien, 1646
qui les tenoit unis en cause avec les Independans
nonobstant leurs discordes, & les obligeoit con-
tre leurs inclinations propres à agir de concert
avec eux.

Pendant qu'on negotioit à Newcastle, on
cherchoit des moyens à Londres de couper court
aux negotiations, dont la Cabale Independante
apprehendoit toujours l'issuë. Pour les finir,
elle fit deux choses; la premiere fut de faire le-
ver cent mille livres sterlin pour le premier
payement de la somme promise aux Ecoissois;
la seconde, de faire avancer vers Newcastle une
partie de l'armée de Fairfax sous le Major Skip-
pon, tandis que Fairfax lui-même conduiroit
à petites journées le reste du même côté. Ces
deux démarches eurent tout leur effet. Les
Ecoissois comprirent bien qu'il falloit en effet
terminer, & leur parti fut bien-tôt pris. Le
Roi persistoit à refuser l'abolition de l'Episco-
pat, & ne repondoit autre chose aux articles
que lui avoient envoyé les Anglois, sinon
qu'on le laisât aller à Londres, & qu'on so-
roit content de lui; toujours persuadé que les
choses s'accommoderoient d'elles-mêmes, s'il
pouvoit rentrer dans le Parlement, & ranimer
par sa presence l'amour qu'ont naturellement
les Peuples pour leur Souverain. L'armée Ecois-
soise persista aussi à tenir l'infame marché
qu'elle avoit fait avec le Parlement d'Angleter-
re, & quoi que pussent représenter les Minis-
tres de France pour l'en détourner; sous pré-
texte que le temps expiroit, auquel elle s'étoit
engagée d'évacuer les Places occupées & de se
retirer en son pays, elle mit en recevant son ar-
gent l'infortuné Roi entre les mains des Depu-
tez du Parlement, qui le menerent sous bonne
garde à Holmby, l'une de ses Maisons, où il
arriva

1641. arriva au commencement de l'année mil six cents quarante sept.

Avant que de partir de Newcastle, ce Prince équitable eut la bonté de tirer Montreuil d'un grand embarras. L'infidélité des Ecoſſois retomboit inſenſiblement ſur ce Miniſtre, parce qu'il avoit traité avec eux ; & la moins mauvaſe opinion qu'on pouvoit concevoir de lui, étoit de le regarder comme homme imprudent, qui avoit engagé un grand Roi dans un précipice où ce Prince étoit en danger de perir. Ses amis mêmes l'avoient averti qu'il auroit beſoin de ſe juſtifier là-deſſus à la Cour de France. Dans l'inquietude qu'il en eut, il pria Charles de lui donner un témoignage de ſa main, pour apprendre à ceux qui l'ignoroient comment la choſe ſ'étoit paſſée. Le Roi le fit par un billet, portant qu'il étoit content de Montreuil, que ce Miniſtre l'avoit averti lors qu'il étoit encore à Oxford du refroidiſſement des Ecoſſois depuis la négociation de Murray, qu'il lui avoit envoyé dire que malgré les promeſſes qu'ils continuoient à faire, il remarquoit dans le procédé de quelques uns d'entre eux une tiédeur qui lui rendoit leurs intentions douteuſes, qu'aînſi il pouvoit donner des eſperances, mais non répondre d'aucune ſûreté. Par là Charles donnoit à connoître, que ſ'il avoit pris dans ſon naufrage une mauvaſe planche pour ſe ſauver, il avoit crû qu'il valoit encore mieux en prendre une mauvaſe qui pouvoit donner le temps d'en attendre une meilleure, que de perir tout d'un coup ſans reſſource.

Les Ecoſſois n'avoient rendu le Roi qu'à condition non ſeulement qu'on ne le feroit point perir, mais qu'on le traiteroit avec reſpect, & qu'on chercheroit inceſſamment les moyens de rétablir la paix entre les deux Nations

tions & lui. Les Presbyteriens, suivant leurs principes, vouloient qu'on tint parole à l'armée d'Ecosse; & si la chose eût dépendu de la pluralité des voix, si le Parlement eût été seul maître des délibérations, avec le temps on eût sauvé Charles, malgré les brigues que faisoient Cromwel & ses Independans pour le perdre. Mais l'armée Angloise, que ce Tyran tenoit à portée de seconder ses desseins, commença alors à prétendre d'être appelée au gouvernement des affaires. Cette armée étoit à la devotion de Cromwel, & des Independans, & étoit d'autant plus redoutable à la faction Presbyterienne, que les Independans avoient eu l'adresse de faire peu à peu casser, sous prétexte d'épargner la dépense, les autres troupes répandues en divers endroits du Royaume. sur tout celles qui étoient commandées par des Officiers Puritains. Par cet artifice Massey, Cook, & d'autres Presbyteriens zelez étoient demeurez sans emploi, & leurs Soldats avoient été renvoyez chacun chez eux.

Le Parlement s'étant apperçu des nouvelles prétentions de l'Armée, chercha les moyens d'en prévenir l'effet, & pour arrêter le mal dans sa source, après bien des deliberations, résolut de dissiper ce corps, de n'en réserver près de Londres qu'autant qu'on en pourroit contenir dans la soumission nécessaire à s'en servir au besoin, d'en licentier une partie, d'en envoyer une autre en Irlande, où les Catholiques continuant à combattre pour le Roi malgré lui faisoient tous les jours de nouveaux progrès, enfin de faire marcher le reste sous le commandement de Fairfax, pour parcourir les Provinces où l'on pouvoit craindre quelque mouvement dangereux. Cette résolution fut prise d'autant plus unanimement, que Cromwel & sa

1647. la faction crurent que c'étoit un moyen sûr de faire revolter l'Armée, sans qu'il en parût d'autre cause que le traitement qu'on lui faisoit après tant de services rendus, & de l'engager à lever l'étendard contre le Parlement, dont ils croyoient qu'il étoit temps de se rendre plus absolument maîtres qu'ils ne l'avoient été jusques-là. Cromwel ne se contenta pas de donner sa voix au Decret, il assura le Parlement de la soumission de l'Armée, & dit avec cet air de zèle qu'il savoit si bien contrefaire, qu'il se feroit brûler lui & sa famille pour empêcher la sédition.

Sur des promesses si positives, le Parlement crut ne pouvoir mieux faire pour faire executer son Decret, que d'envoyer Cromwel à l'Armée. L'événement montra que c'étoit allumer le feu, & jeter de l'huile. Le Decret souleva les Soldats, qui loin d'être récompensez, se voyoient la plupart ou cassez, ou exposez à de nouveaux perils dans une guerre décriée, & dans un pays où les Anglois perissoient autant de miseres, & par le manquement des choses les plus nécessaires à la vie, que par les armes de leurs ennemis. Cromwel & ceux de la Cabale firent d'abord quelques demarches pour paroître s'être opposez au soulèvement des Soldats; Fairfax écrivit au Parlement pour l'assurer qu'il n'y avoit point de part: mais cette comédie dura peu. Les Soldats, excitez sous main par ceux même qui en public faisoient semblant de les contenir, eurent bientôt mis les choses dans l'état où la Faction les vouloit pour se déclarer avec eux. Ils s'étoient formé un Conseil des plus hardis de leurs camarades, qu'ils appellerent Agitateurs, pour avoir soin de leurs affaires, desquels Cromwel & ses partisans furent se servir à propos pour le

se rendre maîtres de celles de l'Etat. Pour l'être sans contradiction, cet Usurpateur jugea bien qu'il falloit l'être du Parlement, & l'être autrement que par artifice, ayant souvent éprouvé que quand on ne l'est qu'ainsi on y manque des coups importants. Il comprit encore qu'il falloit s'assurer de la personne du Roi, & ce fut par où il commença.

Ce Prince étoit à Holmby toujours étroitement gardé, sans que personne l'approchât que ceux que l'on avoit destinez à le servir & à le veiller. On avoit eu la dureté de lui refuser jusqu'à ses Aumôniers. On avoit eu d'abord avec lui quelque negotiation pour la paix, ou plutôt pour persuader au Peuple qu'il tenoit à lui qu'elle se fit, les conditions qu'on lui en offroit étant toujours telles, qu'on savoit bien qu'il ne les accepteroit pas. Comme il persistoit néanmoins à ne répondre qu'en general, qu'il contenteroit son Parlement quand on voudroit bien l'y entendre, & le mener à Westminster pour dire publiquement ses raisons, on se trouva embarrassé, & la discorde étant survenue entre le Parlement & l'Armée, Charles avoit été négligé, & laissé en proie dans sa solitude aux sombres pensées que fait naître la tristesse d'un tel état. Il s'étoit occupé à les recueillir, & en avoit composé le Livre dont nous avons déjà parlé, qui porte pour titre le *Portrait du Roi*, où rendant compte d'une conduite dont on jugea diversément, il fait voir un esprit & des sentimens sur lesquels il n'y peut avoir deux avis: tant cet Ouvrage est plein de brillant, de savoir, de bonne morale, & selon la Religion de ce Prince de mouvemens de piété.

Ce fut de cette solitude & de cette occupation, que Charles fut enlevé au commencement de
Juin

— 1647. Juin pour être conduit à l'Armée, où Fairfax le reçut avec civilité, & Cromwel avec un respect capable d'en imposer aux moins délians. Il s'appliqua même à le consoler, & à lui donner des espérances, & l'assura diverses fois que ce changement de demeure produiroit celui de sa fortune.

Le Tyran étant maître du Roi songea à l'être du Parlement : l'un lui fraya le chemin à l'autre. Le Parlement étant averti de l'enlèvement de ce Prince, fit publier une Ordonnance, par laquelle il étoit porté que Charles seroit conduit à Richemond, que Rossiter en auroit la garde, & que les mêmes Officiers qui l'avoient servi jusques-là continueroient leurs fonctions. L'Armée étoit peu en disposition de déferer à l'Ordonnance d'un Tribunal qu'elle vouloit abatre pour s'en ériger un sur ses ruines. Fairfax, qui conservoit toujours quelques mesures de bienveillance pour le Parlement; comme si tout ce qui se faisoit se fut résolu contre ses avis au Conseil des Agitateurs, s'excusa sur l'inexécution du Decret, & envoya en même-temps accuser au nom de l'Armée onze Membres de la Chambre Basse, savoir Hollis, Guillaume Waller, Maynard, Lewis, Glin, Long, Harley, Nichols, Stapleton, Clotworthy, le General Major Maffey, les plus forts tenans qu'eût parmi les Communes la Faction Presbytenienne. On demandoit que ces Accusés répondissent sur des crimes d'Etat que les troupes leur imputoient, & accusant le Parlement même d'avarice & de tyrannie, on prétendoit qu'il rendit compte des deniers qu'il avoit touchez, qu'il fût cassé, & qu'on en convoquât un autre, étant contre les Loix qu'il fût perpetuel.

Ces demandes & ces prétentions furent reçues

guez diversément & à Londres & à Westminster. Les onze Accusés répondirent qu'ils étoient tout prêts de répondre, & convinrent qu'en attendant qu'on pût vaquer à leur procès ils s'abstiendroient durant six mois des assemblées du Parlement. Ceux de cette Compagnie qui favorisoient Cromwel se tinrent prêts à seconder ses desseins, que la plupart ne connoissoient pas: Le gros flotta durant quelque temps entre l'Armée & la Ville de Londres, qui eurent en ce temps-là de grands démêlés. Les créatures de Cromwel engagèrent le Parlement à se déclarer pour l'Armée, & par autorité des deux Chambres on changea la milice de la Ville. Alors la Ville ne pouvant souffrir ce changement qui l'affoiblissoit, alla en tumulte au Parlement, & l'obligea à rétablir sur le champ l'ancienne milice. Sur cela les Chambres étant levées, le Comte de Manchester Orateur de celle des Pairs, Lenthal de celle des Communes, suivis de cinquante autres Membres sortirent brusquement de Londres, & se rendirent dans le Camp, criant qu'on avoit violé la liberté du Parlement. En ce moment ce qui étoit resté de l'Assemblée à Westminster ayant choisi d'autres Orateurs, & s'étant unis avec les Bourgeois, on fit un Decret par lequel il fut ordonné que le Roi seroit amené dans la Capitale, que les onze Membres interdits seroient rétablis dans leurs fonctions, & que la milice de la Ville choisiroit un Chef pour commander les troupes qu'on y leveroit. On y en leva en effet, & Masley en fut Général: mais cette armée de Bourgeois ne fut brave que jusqu'à l'approche de l'ennemi. Fairfax & Cromwel n'eurent pas plutôt paru à la tête de leur armée, & pris leur marche du côté de Londres, qu'après quelque négociation faite tumultuairement & à

1647. la hâte, les portes leur furent ouvertes, & tout le monde se soumit. Ils y entrèrent comme en triomphe, & s'y trouvant maîtres, ils usèrent de leur pouvoir sans moderation. Ils avoient mené avec eux cette partie du Parlement qui s'étoit retirée dans leur Camp. Ils la remenerent avec pompe dans les Chambres de Westminster, d'où ayant en même temps chassé tous ceux qui leur étoient suspects, ils formerent selon leur projet un Parlement à leur devotion. La Tour leur ayant été rendue, ils y mirent un Gouverneur & une Garnison à eux. Les fortifications, les milices furent mises dans un état à ne leur plus donner d'inquiétude. Le commandement des vaisseaux fut confié à leurs creatures. Ainsi tout pla sous le joug de la Cabale Indépendante, à laquelle il ne restoit plus pour fixer sa domination, que d'achever de perdre celui qui malgré sa captivité conservoit le seul caractère, qui dans une Monarchie établie donne le droit de dominer.

Quelque avancée que parût l'affaire, Cromwel étoit trop éclairé pour ne pas voir qu'elle seroit difficile à consommer. Loin pourtant d'en perdre espérance, il résolut d'y apporter une nouvelle application, & de n'y épargner aucun des crimes dont il se connoissoit capable.

L'affection renaissante des Peuples pour leur Souverain légitime à la vue des indignitez que ses ennemis lui faisoient souffrir, le desir de le voir rétabli, & avec lui la tranquillité de l'Etat, paroissoit alors le plus grand obstacle au parricide que le Tyran meditoit. Pour le lever il résolut de renouveler par ses artifices la haine publique contre ce Prince, en le faisant passer pour un homme que nulle complaisance

sance ne pouvoit gagner, inflexible dans ses résolutions, & opiniâtre à rejeter tous les moyens qu'on lui proposoit pour acheminer les choses à la paix. Ce fut dans cette vue que les Généraux ayant fait sortir l'armée de la Ville, & l'ayant envoyée camper aux environs d'Hamptoncourt, le Roi, qu'on avoit laissé pendant l'expédition de Londres dans une maison du Comte de Bedford, fut amené dans cette Maison Royale, où l'artifice de Cromwel ouvrit une nouvelle scène, qui fit espérer à toute l'Europe qu'on verroit bientôt changer la fortune du Roi d'Angleterre. Ce n'étoit plus un prisonnier, mais un grand Roi environné d'une Cour nombreuse & empressée. Il vit ses Enfans, il entretint ses amis, il eut la liberté d'écrire à la Reine & d'en recevoir des réponses. Chacun lui rendoit ses devoirs, & personne ne les lui rendoit avec de plus grands dehors de respect, personne ne faisoit paroître plus de zèle pour son service, personne ne lui témoignoit plus d'envie de couper chemin à tout ce qui restoit d'obstacles à son entier rétablissement, que l'artificieux Cromwel.

Pendant ce temps-là le Parlement, dévoué à la Faction dominante, continuoit à proposer ce qu'on savoit bien que le Roi ne pouvoit signer sans se dégrader : & comme ce Prince avoit toujours dit que sa conscience ne pouvoit fléchir à abolir l'Episcopat, qu'il croyoit d'institution divine, c'étoit toujours ce qu'on lui proposoit sans modification, & sans temperament. Afin même de s'assurer davantage de sa résistance, Cromwel jouant toujours deux rôles, le détournait à Hamptoncourt de signer les propositions qu'il lui faisoit porter de Westminster, en lui faisant espérer que l'Armée, qui entre les

1647. fausses douceurs dont elle l'avoit leurré jusques là lui avoit fait d'autres propositions qui paroissent moins intolérables, lui en feroit faire enfin de conformes à sa conscience & à son honneur.

La persévérance qu'eut Charles à refuser de signer en détail les choses qu'on lui proposoit, & à demander un Traité personnel où il fut oui dans son Parlement, fit élever des voix contre lui, qui le blâmerent comme un homme entêté de ses sentimens, & ne voulant rien donner à la paix : mais ces voix étoient trop connues du public pour faire beaucoup d'impression sur ceux qui n'étoient pas dévoués à la Cabale Indépendante. Presque le reste de l'Angleterre, l'Ecosse, les Nations voisines mêmes, en un mot tous ceux qui regardoient les choses avec quelque sorte d'équité, élevoient des voix opposées, qui bien que timides, & la plupart sourdes, ne laisserent pas de faire comprendre à Cromwel & à sa Cabale, que le public étoit peu disposé à approuver leur parricide, & qu'il n'étoit pas impossible qu'avant qu'ils l'eussent exécuté, ce grand nombre de gens qui abhorroient leur crime ne s'unissent pour en empêcher la consommation, peut-être pour en punir l'entreprise. Car d'un côté le Peuple souffroit impatiemment la tyrannie dont on usoit envers le Roy, & n'en murmuroit point si bas, que ses plaintes ne vinssent aux oreilles de ceux qui les causoient : de l'autre les Ecossois, prenant des sentimens plus équitables que ceux qu'ils avoient eus jusques-là, témoignèrent au Parlement que leur Nation trouvoit étrange qu'on persistât à refuser au Roi un Traité personnel, & qu'on ne voulut pas l'admettre à dire les raisons de sa conduite dans une Assemblée destinée à être son premier Conseil. On-

tre .

tre cela tout ce qui venoit de France étoit suspect aux Factieux, & ce n'étoit pas sans sujet. Quoi que le Cardinal Mazarin prît soin de dissiper ces ombrages, pour empêcher que le Parlement ne fît alliance avec l'Espagne comme elle l'en sollicitoit fortement, ils se renouvelloient tous les jours par les fréquens Envoyez de la Reine, par les pratiques de Montrevil en Ecosse en faveur du Roi prisonnier, par les bons offices de Believre, qui s'en revint en ce temps-là, mais qui ne put faire si bien, malgré les instructions du Ministre & sa propre circonspection, qu'on ne le crût partisan du Roi, & qu'on ne jugeât par son penchant de celui de la Nation. Le Public s'en expliquoit en France d'une manière à faire voir, que la prudence du Cardinal à ménager les Anglois rebelles étoit un fruit de son pais, qui n'étoit pas du goût du nôtre. On remuoit déjà en certaines Provinces. Les Presbytériens n'étoient pas détruits, & faisoient toujours le plus grand nombre. Cette armée même qui donnoit sur eux tant d'avantage aux Independans n'étoit pas sans division. Les Agitateurs avoient peine à souffrir que Cromwel & ses créatures se rendissent maîtres des affaires, où ils pretendoient avoir part. Ils étoient contraires à la Monarchie, mais Republicains de bonne foi, qui appercevoient déjà que Cromwel & ses confidens ne seignoient de l'être, que pour s'attirer le gouvernement à eux seuls. Une grande partie des Soldats & des Officiers de l'Armée s'étoient si bien accoutumés à faire leur Cour, & à voir le Roi durant le temps qu'on l'avoit permis, qu'on leur remarquoit du penchant pour lui.

Cromwel vit ces choses, & en prévint les suites. Ici les Historiens Royalistes lui attribuent une Politique qu'ils ne démêlent pas trop

1647. bien, & qu'ils ne prouvent pas même assez. Ils prétendent que pour aliéner l'esprit des Peuples de leur Souverain, comme d'un homme ennemi de la paix, pour imiter l'Armée contre lui comme contre un Prince sans parole, parce qu'ils lui avoient fait promettre de ne point sortir d'Hamptoncourt sans leur consentement, pour lui attirer le mépris & le blâme des Etrangers, comme s'il eût été un esprit léger avec qui on ne pût rien finir, Cromwel lui avoit fait peur sous main d'un assassinat concerté pour l'obliger à prendre la fuite, & par des ressorts qu'on ne voit pas l'avoit fait conduire à l'Isle de Wight, où un Gouverneur mis exprès de la main même de ce Tyran pour exécuter ses desseins arrêta l'infortuné Roi, & fut un des principaux acteurs dans l'intrigue qui le fit périr. Deux choses en ce récit me font peine; la première que ceux de qui Charles se servit en son évasion, qui lui tinrent des chevaux prêts lors qu'étant sorti d'Hamptoncourt il eut traversé la Tamise, qui l'accompagnèrent dans sa fuite, étoient Barklay, Legg, Ashburnham, gens fort dévouez à leur Maître, & qu'on n'accuse pas de l'avoir trahi; la seconde que le premier dessein du Roi étoit d'aller à Londres, & qu'en ayant été détourné, il avoit cherché un vaisseau pour aller à Grenesay, lequel ne s'étant point trouvé, le Prince pressé de chercher retraite se refugia dans l'Isle de Wight, où il paroit qu'il fut guidé par la nécessité & par le hazard. Je laisse à éclaircir ce point à ceux qui auront là-dessus des lumières que je n'ai pas, pour m'en tenir à ce que disent ceux qui racontent plus simplement, que Cromwel & ses partisans voyant augmenter la difficulté de faire condamner le Roi par la voix publique, & craignant qu'au contraire enfin le public ne les con-

condamnant, déliberèrent de s'en défaire pendant qu'ils avoient la force en main pour cueillir le fruit de leur parricide; que leur secret s'étant éventé, le Roi en fut averti par ses amis, qui le pressèrent de se sauver; qu'il y avoit d'abord repugné pour ne pas violer la parole qu'il avoit donnée à l'Armée de ne point sortir d'Hamptoncourt, mais que s'étant laissé persuader que son serment ne l'engageoit pas dans un peril aussi pressant qu'étoit celui qui le menaçoit, il s'échapa, & trouvant toute autre retraite fermée se jeta dans l'Isle de Wight, où le perfide Hammond l'arrêta, & avertit le Parlement, que la fuite du Roi avoit mis en peine, qu'il lui étoit tombé entre les mains. Quelques-uns disent qu'en même temps que Cromwel tramoit la mort de Charles, il traitoit d'accommodement avec lui par l'entremise de Barklay. Savoir qui il vouloit tromper, c'est une chose sur laquelle l'Histoire ne décidera pas aisément. Je croi néanmoins qu'on peut dire, que trouvant à perdre le Roi plus de sécurité & plus de moyens de satisfaire son ambition, son dessein fut de l'amuser par un accommodement, qui en cas de malheur lui pouvoit être une ressource pour se sauver du naufrage commun, si l'orage qui s'élevoit contre sa Faction la faisoit périr. Quelque fin qu'eût dans ce Traité l'artificieux scelerat, il en fut faire un grand usage pour décrier la conduite du Roi auprès de ceux qui étoient entez dans le secret de ce Traité; il fit si bien qu'on crut en France que Charles l'avoit lui-même trompé. La manière dont en parle Surl, qui a écrit sur des memoires fort peu favorables à ce Prince, marque ce que le Ministre en pensoit.

Ce que Cromwel faisoit sous main pour dé-

1647.

crier la sincérité & les bonnes intentions de Charles à l'occasion de sa retraite, la Cabale le faisoit hautement ; mais ce fut sans beaucoup d'effet. Ce Prince avoit laissé sur sa table, avant que de sortir d'Hamptoncourt, un Billet signé de sa main, par lequel il donnoit avis, qu'en fuyant les pièges de ses ennemis, il ne fuyoit pas l'occasion de donner la paix à ses Peuples, qu'il embrasseroit avec joye celles qu'on lui en feroit naître, & qu'il iroit même au-devant ; qu'il ne demandoit qu'une chose, d'être ouï dans son Parlement, d'y expliquer ses intentions, pour faire voir à toute l'Angleterre qu'il n'étoit pas indigne du nom de Pere de la Patrie.

Ce Billet, & une autre Lettre que le Roi écrivit de Wight après qu'Hammond eut reçu ordre du Parlement de l'y arrêter, renouvela les murmures du Peuple & les instances des Ecoffois, pour obliger le Parlement à accorder le Traité personnel. Les sollicitations furent telles, que la Cabale ne crut pas qu'il fût sûr de le refuser. Afin de l'é luder néanmoins, comme un coup fatal au Parti, on s'avisa de proposer au Roi quatre articles préliminaires qu'on savoit bien qu'il ne signeroit pas, après lesquels on lui permettoit de venir à Londres en personne, & de traiter par lui-même avec le Parlement. Ces articles étoient d'abandonner la disposition de la milice à cette Assemblée, de révoquer tous les Edits portez par le Roi contre ceux qui avoient suivi le parti rebelle, d'exclure du nombre des Pairs tous ceux que le Roi avoit titrez depuis que le grand Sceau d'Angleterre avoit été porté à Oxford, de laisser la liberté au Parlement de continuer tel qu'il étoit tant qu'il le jugeroit à propos.

Les Deputez d'Ecosse ayant en communica-
tion

tion de ce préliminaire, en eurent horreur non seulement comme d'un procédé trop dur, mais comme d'un artifice inventé à la ruine de la Monarchie: Ils protestèrent contre, & rendirent leur protestation publique.

Le Roi étoit à Carisbrok, Château fort dans l'Isle de Wight, quand ces articles lui furent portés sur la fin du mois de Decembre par le Comte de Denbigh & d'autres Députés du Parlement. On peut juger de la réponse. La Cabale s'attendoit bien qu'elle seroit négative, & croyoit en tirer un grand avantage pour ramener à elle le Peuple, auquel elle croyoit imposer par l'offre qu'elle faisoit au Roi: mais elle s'appercut bien-tôt que personne n'étoit la dupe d'un artifice si grossier, qu'on plaignoit ce Prince comme auparavant, qu'on continuoît à murmurer contre ses Tyrans, qu'on étoit disposé à remuer, & qu'on n'attendoit en divers endroits que l'occasion de se déclarer. Résolus de prévenir ce coup par une brusque exécution de l'attentat qu'ils méditoient, ils prirent toutes les précautions que leur prévoyance leur put suggérer contre les menées des Écoliers, contre les mouvemens de Londres, contre les entreprises des Royalistes: ils donnerent ordre à Hammond de resserrer le Roi à Carisbrok, d'éloigner de lui ses amis & ses domestiques: ils firent garder l'Isle de Wight avec un soin particulier, & envoyèrent Rainsboroug avec des vaisseaux de ce côté-là: ils assoupirent les dissensions qui avoient troublé leur armée, ils calmerent au moins pour un temps l'humeur inquiète des Agitateurs, & disposerent chacun à agir selon l'intention des Généraux, ils envoyèrent dans les Provinces, en leur donnant des commissions, cinquante Membres du Par-

1648. lement dont ils n'étoient pas assez sûrs. Après-
 quoi, le Comte de Denbig & ses Députés
 étant de retour, les Chambres s'étant assem-
 blées au commencement de l'année mil six cens
 quarante-huit, la réponse du Roi ayant été
 luë, Cromwel & ceux de sa Faction leverent
 le masque dans la Chambre Basse, où Ireton
 parlant le premier, *Il y a trop long-temps, dit-
 il, qu'on abuse de la patience du premier Tri-
 bunal d'Angleterre. Le Roi fait voir par ses
 refus qu'il ne veut point de paix avec nous, qu'il
 a abandonné son Peuple à toutes les fureurs d'une
 guerre dont nous ne voyons point de fin, &
 en moi qu'il n'a plus rien moins que le cœur
 d'un Roi pour ses Sujets. La nature, le droit
 des gens nous apprend nos droits en telle occu-
 rence. Le contract des Rois & des Peuples con-
 tient un engagement mutuel, aux Peuples
 d'obéir aux Rois; aux Rois de protéger leurs
 Peuples: notre Roi cesse de nous protéger, de
 nous reconnoître pour ses Sujets: dès là nous
 sommes dispensés de la soumission & des hom-
 mages, auxquels nous étions engagez par le
 contract mutuel que nos Peres ont fait avec ses
 Ancêtres. Toute l'Europe a les yeux sur nous,
 pour voir quelles résolutions prendront enfin
 tant de gens sages, sur une affaire où il s'agit
 du salut de la Nation. Vous pouvez prendre
 au reste toutes celles qui vous paroîtront conve-
 nables à votre zèle & au bien public. Vous
 avez une armée dont les services passés vous
 répondent de ceux que vous avez sujet d'en at-
 tendre pour l'avenir: comptez sur son attachement
 aux intérêts de cette Assemblée. J'ai
 chargé de vous en assurer, & ne crains pas
 d'en être caution.* Cromwel parla après son
 Gendre, & ne fit que continuer son discours,
 disant qu'il ne falloit plus rien attendre pour le
 gou-

gouvernement de l'Etat, d'un Prince que Dieu avoit endurci, qu'on avoit de quoi s'en consoler, puisque le Parlement avoit toute l'autorité nécessaire pour l'administration des affaires, qu'il ne manqueroit pas de forces, une Armée tant de fois victorieuse étant résoluë de soutenir la forme de gouvernement que l'Assemblée établirait, au prix du sang non seulement de ses Soldats, mais de ses Generaux; qu'il falloit prendre garde au reste à ne pas engager tant de braves gens dans une cause si périlleuse, pour les abandonner ensuite à la vengeance du commun ennemi, que de l'union de ces deux corps dépendoit leur conservation & la felicité des Peuples, qu'ils se détruiraient en se séparant; qu'il falloit même un peu choyer la brusquerie des gens de guerre, & prévenir les partis violens qu'ils seroient capables de prendre, en cas qu'ils vinssent à soupçonner qu'on pensât à des accommodemens, qui leur ôteroient le scrupule de manquer à des gens qui se manqueroient à eux-mêmes. On dit qu'un nommé Wroth eut l'impudence d'ajouter à ces deux Harangues, qu'il falloit confiner le Roi dans quelque Forteresse au milieu du Royaume, où il finit ses jours en prison, que le Parlement gouvernât l'Etat, & qu'après tout il importoit peu quelle forme de gouvernement on eût, pourvu que les Rois & les Diables ne s'en mêlassent plus.

• Quelque autorité qu'eût Cromwel & sa Faction dans la Chambre, l'abjuration du Roi fut long-temps sans trouver le nombre de voix qu'il falloit pour la faire conclure. Il fallut que ceux qui la propoisoient assurassent qu'on n'iroit pas plus loin, & que l'on n'ordonneroit rien de plus fâcheux contre ce Prince. Sous cette promesse l'affaire passa, & la Chambre fit

1648. un Decret contenant ces quatre articles, que le Parlement n'auroit plus aucun commerce avec le Roi, que personne n'en auroit sans permission, qu'on n'en recevrait ni message ni lettre, & que ceux qui contreviendraient à ce Decret seroient punis comme coupables de haute Trahison.

La Chambre Haute fit encore plus de difficulté que la Basse de souscrire à ces quatre points. La plupart des Grands voyoient bien, que de l'air dont on s'y prenoit la ruine de la Monarchie étoit celle de leurs prerogatives, que dès qu'il n'y auroit plus de Roi il n'y auroit plus de Pairs du Royaume, que tout le monde seroit égal, & que ceux qui avoient bien su abatre la souveraine puissance n'auroient pas grande difficulté à détruire les subalternés. Il couroit même un bruit secret, que le dessein de la Cabale étoit d'abolir la Chambre Haute, & de confondre les deux ensemble. Ces raisons de propre intérêt rendirent les Pairs opiniâtres à ne point approuver le Decret de l'abjuration du Roi, & ils ne l'eussent point passé, si l'on n'eût fait avancer des troupes, qu'on mit à Saint James & à Withal. Alors plusieurs, suivant l'exemple des Comtes de Northumberland, de Manchester, de Warwick, de Ratgland, se retirerent en protestant contre un si étrange Decret; mais ce qui resta le signa, dont l'Armée leur fit compliment. Fairfax même les fit assurer, que c'étoit un faux bruit semé malignement par ses ennemis, que ni lui ni ses amis projettaient de supprimer la Chambre des Pairs.

Pendant qu'on faisoit en public ces démarches pour perdre le Roi, Cromwel & ceux de son parti n'omettoient rien dans les entretiens & dans les assemblées particulières pour dé-

détruire sa réputation, & pour le faire haïr du Peuple. Ce fourbe, usant pour tromper les simples de ce talent d'hypocrisie qui fut si singulier en lui, contrefaisoit quelquefois l'inspiré, & vouloit paroître faire par ordre du ciel les crimes dont il infectoit la Terre. On lui entendit dire, qu'un jour, plein de zèle pour rétablir le Roi, il s'étoit voulu adresser à Dieu pour lui demander son secours dans une si difficile entreprise, mais qu'en même-temps qu'il avoit voulu parler la parole lui avoit manqué : ce qu'il avoit pris pour un témoignage, que Dieu avoit rejeté ce Prince, & qu'il ne vouloit plus qu'il régnât.

Pour ne rien oublier de propre à aneantir ce Monarque, la Cabale fit imprimer au nom du Parlement d'Angleterre une Declaration contre lui, où tout ce que la calomnie avoit pu inventer d'atroce étoit ramassé avec soin, où suivant le cours de sa vie on commençoit par le rendre suspect de la mort du Roi Jacques son Pere, & d'avoir aidé à Louis XIII. à prendre la Rochelle sur les Protestans. Par ce debut on peut juger de la suite de cet Ecrit : la Faction s'en promettoit beaucoup, mais tout habile qu'elle étoit, elle se trompa sur cet article : les réponses que l'on y fit, & une espèce de Manifeste que le Roi même adressa au Peuple, où en expliquant sa conduite il décrivit pathetiquement l'état où il étoit réduit, exciterent une indignation presque générale contre les Tyrans, & ceux qui osèrent la firent paroître.

La Cabale opposée au Roi ne s'étoit point encore trouvée dans une situation si douteuse, & plus on approcha du printemps, plus on découvrit le péril où elle étoit de succomber

1648. sous les efforts qu'on se préparoit à faire pour l'abatre. En moins de trois mois toute l'Angleterre fut en armes pour la bonne cause. Dès le commencement d'Avril les Apprentifs & le bas peuple crièrent dans Londres, *Vive le Roi*, & causerent une telle émeute, que le Maire fut obligé de se retirer dans la Tour. Au mois de Mai les habitans du Comté de Surrey s'attrouperent, allerent en tumulte à Westminster, & presenterent au Parlement une requête qui portoit, qu'on eût à rétablir le Roi, qu'on lui accordât au plutôt le Traité personnel qu'il demandoit, & que l'on licentiât l'Armée. Pendant ce temps divers Capitaines ayant sous main levé des troupes, ou paroissoient à la campagne, ou se renfermoient dans des Places qu'ils avoient forcées ou surprises, & levoient l'étendart pour le Roi captif. Il en voyoit dans toutes les parties, & presque dans toutes les Provinces du Royaume. Waith dans le Comté de Suffolk, Goring dans celui de Cornouaille avoient une suite & des partisans. Langhorn, Poyer & Powel, dans la Principauté de Galles, avoient un corps de huit mille hommes & le fort Château de Pembrok. Les habitans du Comté de Kent n'avoient pas une moindre armée dans leur pays & aux environs, & cette armée étoit d'autant plus à craindre, qu'on y voyoit un plus grand nombre de gens de qualité du pays, avec les Places de Maidston & de Colchester pour retraite. Au cœur du Royaume, vers Keinston, le Comte d'Holland frere du Comte de Warwick. autrefois zélé partisan de la Faction Parlementaire, & l'un des arcs-boutans du parti, le jeune Duc de Buckingham & son Frere avoient assemblé cinq cens chevaux, & tous les jours en attendoient d'autres. Un autre corps oc-

cupoit

cupoit Ponfret, & tenoit en sujettion les environs. Glenham avoit surpris Carlisle, & Lang-^{1648.} Vall s'étoit jetté dans Barwik, prêts l'un & l'autre à joindre leurs forces aux armes Ecoſſoises, qui étoient en mouvement pour venir à eux. En effet après d'assez longues contestations dans le Parlement d'Ecoſſe entre la Faction d'Argyle ennemi de la Royauté, & celle d'Hamilton, qui jusqu'à la mort affecta pour le Roi un zele dont il ne pût persuader personne, les Ecoſſois se mirent en marche sous la conduite de ce Duc, & parurent en Angleterre, où leurs Manifestes avoient déjà annoncé leur expedition, & les raisons qu'ils avoient de l'entreprendre. Pendant que toutes choses étoient dans cette agitation sur la terre, un orage s'éleva sur la mer, dont chacun crut que la Faction seroit infailliblement absorbée. Lors qu'on s'y attendoit le moins, huit vaisseaux de Rainsboroug refuserent de lui obéir, & déclarerent qu'ils n'oberoient dorénavant qu'au Prince de Galles. Ce Prince étoit alors en Hollande avec son Frere le Duc d'York, qui s'étant déguisé en Fille s'étoit sauvé d'entre les mains du Comte de Northumberland, ou pour mieux dire s'étoit soustrait à la tyrannie de Cromwel : car pour le Comte, le Duc lui fit la justice de publier qu'il en avoit été bien traité. Les vaisseaux dont je viens de parler furent menez à la Haye au Prince, lequel y en ayant joint d'autres fit une Flotte de vingt bâtimens, & fit voile vers la Tamise.

Si la Cabale eût observé moins d'ordre dans le parti vigoureux qu'elle prit de résister à tant d'ennemis, on auroit regardé sa resolution comme un desespoir de rebelles, qui n'espérant plus qu'on leur pardonneroit, cherchoient leur

1648. leur salut à n'en plus attendre. Leurs démarches furent trop concertées pour ne pas voir que celui qui les regloit agissoit par les vûes qui conduisent le courage, & non pas par l'aveuglement qui accompagne le desespoir. Cromwel ne perdit point la tête au fort de l'orage qui le menaçoit. Il étoit maître de l'Armée, & encore plus de celui qui la commandoit : il s'en servit d'abord pour calmer les esprits du Peuple de Londres, & des foveux de Surrey, par des châtimens & des précautions qui lui réussirent également bien ; ensuite de quoi ayant divisé l'Armée en diverses parties, il en fit envoyer de petits corps aux endroits où les Royalistes étoient le moins forts & le moins en nombre. Fairfax, Lambert & lui partagèrent le reste, & chacun marcha de son côté, Fairfax au Midi, Lambert au Nord, & Cromwel au pais de Galles. Les mouvemens des Comtez de Suffolk & de Cornouaille furent bien tôt apaisés ; Waith & Waller y étoient trop foibles, & ne purent tenir long-temps. Langhorn étoit bien plus à craindre, ayant une assez juste armée dans un pais de longue main affectonné au parti du Roi ; Horton néanmoins le vainquit, n'ayant gueres que trois mille hommes détachés de l'armée rebelle : tant il y a de différence entre de vieilles bandes accoutumées à la discipline & au feu, & des troupes levées à la hâte, & menées au combat en tumulte. Trois mille prisonniers signalèrent cette victoire. Langhorn & Powel échaperent, & se retirèrent à Pembrök que Poyer leur tenoit ouvert. Ils s'y croyoient en assurance, lors qu'ils virent paroître Cromwel, qui marchant sur les pas d'Horton les vint assiéger en personne. Ce nom redoutable ne leur fit pas peur. Persuadez que ce seroit vain.

vaincre que d'arrêter ce General, la Faction ayant tant d'affaires beaucoup plus importantes ailleurs, ils résolurent de se défendre, & se défendirent assez long-temps pour rebuter un homme moins accoutumé à quitter prise que Cromwel. 1648.

Pendant ce siege, qui fut fait avec beaucoup de vigueur & d'art ; les Kentiens eurent à peu près la même fortune que les Gallois. Fairfax les battit à Maidston, & poussa Goring fameux Royaliste, qui en avoit ramassé quelques-uns, jusques dans le Comté d'Essex ; où quoi que le Baron Capel, les Chevaliers Lucas & Lisle, le Comte d'Huntington, & d'autres se fussent venus joindre à lui, le General de l'armée rebelle les obligea de se renfermer dans Colchester, qu'il assiegea, & où il demeura long-temps aussi bien que Cromwel à Pembrok.

Ce retardement remit le parti dans un peril encore plus grand, que celui dont par ses victoires il commençoit à échaper. Avec l'armée étoient absens les Chefs de la Faction paricide qui en vouloit à la vie du Roi, & de l'air dont alloient les affaires, ce Prince avoit sujet d'espérer qu'ils en auroient encore pour long-temps, & de telles, qu'ils ne les pourroient ni abandonner ni interrompre. Sur ce fondement bien des gens, que la seule crainte empêchoit de s'opposer aux entreprises de la Cabale Indépendante, trouvant l'occasion d'en secouer le joug, résolurent d'en profiter. On vit conspirer dans ce dessein les serviteurs du Roi, les Presbyteriens, la plus grande partie des Pairs, qui nonobstant les assurances que leur avoit données Fairfax prévoyoyent leur dégradation sous un gouvernement populaire. Dans ce même projet entrèrent encore la Ville de Lon-

1648. Londres, lassée de la guerre & de la domination de l'Armée, & la plus grande partie des Communes, qui ne tenoient aux Independans ni par le dogme de la Secte, ni par attachement à Cromwel, ni par l'esprit Republicain. Ainsi malgré ces trois sortes de gens, & le nombre considerable qu'il y en avoit dans la Chambre Basse; le gros du Parlement, persuadé & par ses propres interêts & par les sollicitations de ceux dont je viens de parler, prit resolution de rappeler les Membres de la Chambre basse que l'Armée avoit éloignez, de rentrer en negociation avec le Roi, de revoquer la défense qu'on en avoit faite, & de consentir même au desir qu'il avoit d'un Traité personnel. On proposa qu'il vint à Londres; les Cromwellistes parerent ce coup, & il fut conclu qu'il iroit un certain nombre de Députés des deux Chambres dans l'Isle de Wight, afin de conférer avec lui. Le lieu fut laissé à son choix : car Colbrok étoit une prison mal propre à négotier une paix. Il choisit Newport, & s'y rendit avec une suite assez nombreuse, le Parlement aiant permis que ses domestiques & ses serviteurs retournassent auprès de lui.

Les Comtes de Northumberland, de Pembrock, de Salisberi, de Middlesex, le Vicomte Say, Députés de la Chambre Haute, s'étant transportés à Newport accompagnés de dix de la Basse, les Conférences y commencerent environ la fin de Septembre. Comme le Parlement agissoit alors par l'esprit du Presbytérisme, c'est à dire qu'en consentant au rétablissement du Roi il vouloit le Roi sans autorité, les Députés ne lui presenterent point d'autres propositions à signer que les dernières qu'il avoit rejetées, les plus dures qu'on lui eût en-

core

encore faites. Le Lecteur en pourra juger par l'abregé que j'en mets ici. 1648.

Le Parlement établissant pour fondement de ses prétentions la nécessité où il s'étoit vu de prendre les armes pour sa défense, demandoit au Roi I. Qu'il cassât tous Edits, toutes Proclamations, toutes Declarations faites à ce sujet contre les deux Chambres, & ceux qui avoient pris leur parti. II. Qu'il abolît entièrement l'Episcopat, & fît vendre les biens des Evêques, qu'il supprimât la Liturgie, & confirmât le Directoire; qu'il établît dans les Eglises le Gouvernement Presbytéral; qu'il signât la Ligue & le Covenant, & obligeât ses Sujets à les signer; qu'il reprîmât les Catholiques; qu'il fît élever leurs enfans dans la Religion Protestante; qu'il établît certains sermens contre le Pape, l'Eucharistie, les Images & le Purgatoire, pour reconnoître ceux qui suivoient la foi de l'Eglise Romaine; qu'il empêchât qu'on ne dit la Messe en aucun endroit du Royaume. III. Qu'il abandonnât au Parlement la disposition de la Milice, & lui laissât la liberté de s'en servir comme il le jugeroit à propos, de lever des subsides pour l'entretenir, sans que le Roi ni ses Successeurs s'en mêlassent durant vingt ans, après quoi il seroit permis au même Parlement de lever des Armées, d'équiper des Flotes, de faire des taxes pour les entretenir, & cela quand le Prince même refuseroit d'y consentir. IV. Qu'il cassât tous les Traitez faits avec les Catholiques d'Irlande; que le Parlement eût l'entière disposition de cette guerre; que le Vice-Roi, le Chancelier, le Garde du grand Sceau, & généralement tous les Officiers de ce Royaume faits depuis la première trêve fussent cassés, & remplacés par l'autorité du Parlement. V. Que le Parlement eût pouvoir de

1648. de lever désormais des subfides pour les necessitez publiques, selon qu'il lui sembleroit bon. VI. Que tous les titres donnez par le Roi depuis l'année mil six cens quarante deux fussent supprimez, & que dorénavant ceux à qui le Roi en donneroit n'eussent place parmi les Pairs, que du consentement des deux Chambres. VII. Que tous ceux qui avoient suivi le parti du Roi fussent punis de diverses peines, selon qu'ils avoient témoigné y être plus ou moins attachez; sur tout qu'on ne fit jamais grace aux deux Princes Palatins, au Marquis de Newcastle, au Comte de Bristol, à Georges Digby, à Jermin, à Goring, à Opton, à Biron, à Langdall, au Chevalier Hyde, celui qui fut depuis Comte de Clarendon, Grand Chancelier, & Beau-pere du Duc d'York, au Marquis de Winchester, & generalement à tous les Catholiques Romains qui s'étoient declarez pour leur Prince. Je marque ces noms entre beaucoup d'autres comme les plus connus en cette histoire, & au pays où je l'écris. VIII. Que toutes les grandes Charges du Royaume fussent remplies durant vingt ans par le choix du Parlement. IX. Qu'un nouveau Sceau fait par ordre des deux Chambres fût reconnu pour le grand Sceau d'Angleterre. X. Que les privileges de Londres fussent de nouveau confirmez. XI. Qu'on supprimât la Cour des Pupilles, & les charges qui en dépendoient.

Il paroïssoit si peu vraisemblable que le Roi consentît jamais à de telles propositions, desquelles néanmoins les Deputez n'avoient aucun pouvoir de se relâcher, qu'aussi tôt qu'on les eut apprises, ceux qui vouloient la paix ne l'espererent plus, & ceux qui ne la vouloient pas cessèrent de la craindre. On y fut trompé. Charles cedant
 enfin

enfin à sa mauvaise destinée, & se flatant que de meilleurs temps rendroient à la Couronne d'Angleterre les fleurons qu'il en laisseroit ôter pour sauver sa tête, se résolut d'accorder des demandes qu'il avoit tâché tant de fois inutilement de moderer. Après des discours éloquens & de fréquentes conférences, où il ne prit pas assez garde qu'il consumoit trop d'un temps bien cher, il passa neuf des propositions du Parlement sans y rien changer. Dans la seconde, qui regardoit l'abolition de l'Episcopat, il consentit qu'on supprimât entièrement les Archevêques; que les Evêques fussent privez de juridiction pour gouverner l'Eglise, mais non pour conférer les Ordres: encore se relâcha-t-il jusqu'à condescendre, qu'ils ne les exerçassent qu'après qu'on auroit tenu un Synode convoqué par le Parlement, où il y auroit vingt Théologiens: promettant de se soumettre à ce qui y seroit arrêté. Il ne voulut pas non plus qu'on vendît les fonds des Eglises Cathedrales, mais il permit qu'après que ceux qui en étoient en possession en auroient retenu quelque chose pour vivre, on les donnât à bail amphiteotique, lequel fini ces mêmes fonds retourneroient à la Couronne. La septième proposition, qui regardoit ses serviteurs & ceux qui avoient suivi son parti, qu'on vouloit qu'il abandonnât à la vengeance du Parlement, fut celle où il eut plus de peine à apporter des temperamens, qui conservassent ses amis & ne rebutassent pas les Deputez. Il ménagea néanmoins la chose d'une manière dont les uns & les autres parurent contents, permettant qu'on recherchât ceux qui avoient embrassé son parti, mais avec des conditions qui mettoient leur vie à couvert, sans trop détruire leur fortune.

Un incident troubla quelque temps le cours
 pal-

1648. paisible de ces Conférences. Le Parlement avoit appris justement dans cette conjoncture, que le Marquis d'Ormond Vice-Roi d'Irlande avoit reçu ordre de s'accommoder avec la Faction Catholique, & de s'unir à elle pour secourir le Roi. C'étoit un crime capital à ce Prince maltraité, captif, toujours en danger de sa vie, de demander du secours contre ses persecuteurs. Quelques Lettres, qu'il avoit écrites non-seulement aux Rois ses Alliez pour implorer leur assistance, mais à la Reine sa Femme, aux Princes ses Enfants, ayant été interceptées, furent publiées comme des attentats contre la tranquillité publique. L'ordre donné au Marquis d'Ormond fit à peu près le même effet: comme on vouloit néanmoins la paix, on se contenta que cet ordre fût révoqué, ce que le Roi promit de faire quand le reste seroit conclu.

Cette conclusion paroissoit infallible, & il ne falloit rien moins que tout le malheur de ce Prince pour l'empêcher. On manqua de temps. On en avoit perdu, comme il arrive dans tous les Traitez, en préliminaires, en contestations inutiles: mais le pis fut que les Factieux en avoient trop peu employé à terminer la grosse guerre, qu'ils avoient de tous côtés sur les bras. Ce seul Été fut si second en avantages & en victoires pour tous les Chefs du mauvais parti, que quoi que Cromwel eût été occupé au siège de Pembrok jusqu'en Juillet, Fairfax à celui de Colchester jusqu'au commencement de Septembre, la guerre avoit été terminée avant qu'on fût entré dans l'hiver. Le Comte d'Holland & le Duc de Buckingham avoient été défaits à Kinston & à Saint Bleds par deux Colonels détachés de l'armée de Fairfax. Le Comte y avoit été pris. Le Duc, après avoir perdu Mylord Francis l'un de ses Freres, avoit eu peine à se sauver.

ver. Roſſiter avoit diſpoſé Pomfret à ſe rendre, par un combat où il avoit tué un grand nombre de ceux qui défendoient cette Place. Le Comte de Warwik, envoyé ſur la mer pour commander ce qui reſtoit de la Flote au parti rebelle, avoit rendu tous les efforts du Prince de Galles inutiles. Cromwel ayant réduit Pembrok, & fait ceux qui y commandoient priſonniers, avoit volé du côté du Nord au ſecours du Major Lambert, qui avoit ſur les bras le Duc d'Hamilton avec plus de vingt-mille Ecoſſois, Langdall & Glenham avec un corps aſſez nombreux d'Anglois Royaliſtes, l'un maître de Carlisle, l'autre de Barwik.

A peine Cromwel & Lambert faiſoient enſemble dix mille hommes : l'habileté de ces deux Chefs & la qualité de leurs troupes auroit ſuppléé à la multitude. Ayant trouvé près de Preſton le Duc d'Hamilton & Langdall, ils les avoient combattus & défaits. Les Généraux s'étoient ſauvez, chacun avec aſſez de troupes pour faire tête aux vainqueurs diſperſez à la poursuite des fuyards : mais la conſternation avoit été ſi grande, que par tout ils avoient été atteints & battus. Le Duc d'Hamilton & Langdall avoient été du nombre des priſonniers, qu'on fait monter juſqu'à neuf mille, & parmi leſquels ſe trouverent beaucoup de gens de qualité.

Pendant que divers Capitaines avec les corps qu'ils commandoient avoient ſuivi ces reſtes de l'armée vaincue, Cromwel ne perdant point de temps avoit pris le chemin d'Ecoſſe, où le Comte de Laneric Frere du Duc d'Hamilton & le Capitaine Monroc avoient des troupes, qui tenoient en bride le Marquis d'Argyle & la Faction. Il avoit pris en chemin Carlisle & Barwik, & s'étant avancé juſqu'à Edimbourg, avoit été
reçu

1648. reçu des uns en ami, des autres en vainqueur, de tous en maître, auquel chacun par inclination ou par nécessité s'étoit soumis. Là avoit été renouvelée la Ligue entre les deux Royaumes, & Cromwel y avoit reçu le nom de Conservateur de l'Ecosse.

Pendant cette expedition Colchester s'étoit enfin rendu à Fairfax, qui l'ayant prise à discrétion avoit fait passer par les armes les Chevaliers Lucas & Lisle, mener le Comte d'Huntington, Capel & Goring en prison : ensuite de quoi après avoir fait la visite de quelques Places, où il croyoit utile de se montrer, il étoit allé camper près de Londres, où son armée s'étoit grossie des troupes de la Faction qui avoient été les plus promptes à dissiper leurs ennemis.

Ce fut là que se concerterent les intrigues & les violences, qui firent avorter le Traité du Parlement avec le Roi, & qui en rendirent l'issue si funeste à ce Prince. Ireton, ce Gendre de Cromwel si semblable à son Beau-pere, suivant les instructions qu'il en recevoit, entreprit l'affaire, & en vint à bout. Il employa d'abord l'artifice. Pendant que lui & Fairfax, instrument souple dans la main de quiconque le savoit gouverner, faisoient semblant d'attendre en repos l'évenement des Conférences, il suscitoit sous main par ses émissaires, entre lesquels le Ministre Peters fit remarquer son talent pour le crime, tantôt un Regiment de l'armée, tantôt une Communauté dans les Provinces, tantôt une assemblée d'Officiers pour présenter au Parlement des Requêtes contre le Traité, & demander que sans exception tous ceux qui se trouveroient coupables des troubles passez fussent punis. Cette scene dura quelque temps, mais comme elle ne parut pas assez vive, & que le Parle-

Parlement, qui vouloit la Paix, alloit son chemin sans trop s'étonner, les Acteurs craignant de tomber dans la même faute que cette Assemblée, c'est-à-dire de perdre du temps en dispositifs inutiles, leverent le masque, & attaquant le Roi & le Parlement tout ensemble, publierent sous le nom de remontrance, adressée au nom de l'Armée & du Peuple Anglois aux deux Chambres, le plus scandaleux écrit qu'on eût encore vû. Là se plaignant du Traité de Wight, & invectivant contre Charles, ils demandoient qu'il fût puni comme coupable de tout le sang versé dans les dernières guerres, qu'on fit le procès à certains Membres du Parlement qu'ils désignoient, qu'on employât à payer l'Armée les revenus du Roi & des Ecclesiastiques, qu'on cassât le présent Parlement, & qu'on trouvât pour l'avenir une forme de représentation, c'est-à-dire, de Corps représentant le Peuple qui gouvernât l'Etat en son nom.

L'horreur de ces propositions, & l'indignation qu'elles causerent inspira au Parlement une fermeté, qu'il n'avoit encore eue que contre le Roi. Hors ceux qui étoient de la Faction, tous les détestèrent, & résolurent de n'y avoir aucun égard. Ainsi on continuoit le Traité, à la perfection duquel on n'attendoit plus qu'une Declaration des Chambres pour témoigner qu'on étoit content du Roi; lors que Fairfax d'autant plus hardi, que Cromwel arriva dans ces circonstances, coupant court aux formalitez par la voye de fait, fit entrer dix mille hommes dans Londres en même temps qu'un autre corps alla enlever le Roi à Newport, le transporta au Château d'Hurst, & peu de temps après à Windsor. Les Deputés étoient encore en conférence avec ce Prince, quand on lui vint dire qu'il falloit partir. Ce changement l'éton-

1648. na moins qu'eux. Il en reçût la nouvelle avec une constance qui les toucha d'une vive compassion; sur tout quand leur disant adieu : *Je croi que nous ne nous reverrons plus*, dit-il d'une contenance tranquille, *la volonté de Dieu soit faite. J'ai fait ma paix avec lui; j'assens avec resignation tout ce qui m'arrivera de la part des hommes. Au reste vous voyez maintenant que ma ruine entraine la vôtre. Je vous soubste de meilleurs amis que je n'en ai trouvé. Je n'ignore rien de ce que l'on machine contre moi & contre les miens : mais tout cela ne me touche point à l'égal des maux qui menacent mes Peuples, par l'excessive ambition de ceux qui sous prétexte du bien public cherchent leur propre élévation.*

Ce fut après ces dernières paroles que Charles quitta l'Isle de Wight, pour s'approcher peu à peu du theatre où ses ennemis préparoient au public, pour la nouvelle année qui alloit commencer, la catastrophe la plus tragique que le Soleil éclaira jamais. Les dernières mesures en furent prises par excludure du Parlement ceux dont on crut avoir sujet d'apprehender la conscience. Malgré l'approche de l'Armée, dont le Général logeoit à Whithal, & la presence de Cromwel, qui alloit en personne à la Chambre Basse soutenir ceux de la Faction, le Parlement avoit déclaré les réponses du Roi satisfactoires, & moyens legitimes de paix. Cette fermeté coûta cher à ceux qu'on en crût les auteurs. L'Armée s'étant saisie des portes de deux Chambres du Parlement, exclud de la Basse cent cinquante Membres, qu'elle obligea de se retirer, & en mit quarante-un en prison. Alors Cromwel & sa Faction demeurèrent encore une fois maîtres absolus dans cette Chambre, qui, quoi que la dernie-

dernière, étoit devenue tellement l'arbitre de toutes les délibérations, que la première ne se comptoit plus. Ainsi quarante scelerats, la plupart de la lie du Peuple, devinrent le souverain Tribunal d'Angleterre, où tout ce que les deux Chambres avoient fait depuis quelques mois pour la paix fut cassé & tenu pour nul, le Roi déclaré sujet aux peines des crimes de haute trahison, comme coupable de tout le sang versé dans les dernières guerres : & parce que la Chambre des Pairs ne voulut point passer cet article, on déclara dans celle des Communes que le pouvoir de faire des Loix lui appartenoit uniquement, & qu'on n'y avoit pas besoin du consentement des Seigneurs, la souveraine puissance étant originairement dans le Peuple.

On s'attendoit que cette Chambre dût faire le monstrueux procès qu'on alloit mettre sur le Bureau. Mais son bonheur voulut que Cromwel n'eût pas assez mauvaise opinion d'elle pour lui confier cet attentat. Quelque soin qu'il eût pris d'en ôter tous ceux qui lui donnoient quelque ombrage, il ne laissa pas de trouver, en plusieurs de ceux qui la composoient, des mouvemens d'une conscience effarouchée à la vue d'un tel crime : il avoit besoin de mains moins tremblantes, pour immoler à son ambition une tête chargée de trois Couronnes. Comme il se connoissoit bien en méchans hommes, il en fit choisir cent cinquante, desquels quelques-uns néanmoins s'excusèrent de la commission, & Fairfax fut de ce nombre. Cromwel n'eut pas cette retenue, non plus que son Gendre Ireton.

Ce Tribunal fut érigé, sous le titre de Cour de Haute Justice, par autorité des Communes, ou pour mieux dire de leur fantôme portant le nom de Parlement. Un scelerat nommé Brad-

1648. haw en fut établi President, on lui donna pour
 Affesseur Donslaws Docteur Alleman, & Coo-
 ke pour Solliciteur.

Le bruit de cette nouvelle érection s'étant
 répandu dans la Ville, passa bien-tôt dans tout
 le Royaume, & de là chez les Etrangers. Tout
 le monde jugea le Roi perdu : mais ceux qui
 l'aimoient ne laisserent pas de faire leurs der-
 nières efforts pour le sauver. Comme on n'en
 voyoit plus de voye que la remontrance & la
 priere, la plupart des Ministres representèrent
 dans leurs Sermons & en divers Ecrits, com-
 bien c'étoit un crime horrible à des Sujets de
 tremper leurs mains dans le sang de leur Sou-
 verain. Les Ecoissois députerent en hâte pour
 protester contre ce parricide. Les Etats Géné-
 raux ordonnerent à leur Ambassadeur de re-
 montrer, que cette action seroit à jamais le
 scandale de la Reforme. Le Duc de Riche-
 mond, le Marquis d'Hertford, les Comtes de
 Lindsey & de Southampton presenterent leurs
 têtes pour sauver celle du Roi, soutenant qu'ils
 étoient les seuls coupables des choses dont on
 l'accusoit. Le Prince de Galles & le Prince
 d'Orange chercherent dans toute la Hollande
 des amis, des parens, des allies de Cromwel,
 d'Ireton, des autres Juges nommez pour le
 procès du Monarque, les envoyerent en An-
 gleterre, & les chargerent de tout offrir pour
 lui sauver la vie, au moins pour différer sa con-
 damnation. La Reine écrivit à l'Orateur des
 Communes en termes capables de toucher tout
 autre, & la Lettre fut renduë par l'Ambassa-
 deur de France, qui étoit moins que jamais en
 état de secourir autrement le Roi que par ses
 sollicitations & ses bons offices; la guerre ci-
 vile affligeant alors la France, comme elle a-
 voit fait l'Angleterre.

Tou-

Toutes ces sollicitations furent vaines. Cromwel inspirant son esprit à ceux qu'il employoit à exécuter ses desseins : par une hypocrisie inouïe, chacun d'eux s'excusoit auprès de ceux qui sollicitoient pour le Roi sur les ordres de la Providence, qu'ils étoient, disoient-ils, contraints d'exécuter malgré qu'ils en eussent ; l'esprit de Dieu qui les inspiroit demandant d'eux cette soumission. Une Fille, visionnaire célèbre sous le nom de la Vierge d'Herford, leur fit le plaisir de publier qu'elle avoit eu révélation, que tout ce que les Chefs de l'Armée avoient fait pour punir le Roi avoit été saintement fait. Le furieux Ministre Peters trouvoit dans tous les livres de l'Ecriture quelque passage ou quelque exemple, qui autorisoit la mort de ce Prince. Tantôt c'étoit un de ces Rois prophanes, que les Saints à qui Dieu confie le glaive à deux tranchans de sa justice, il entendoit par là Cromwel & les Commissaires nommez, doivent lier de chaînes de fer, & leurs Courtisans avec eux. Tantôt c'étoit un Benhadad, Roi digne de mort, & auquel les Juges ne pouvoient laisser la vie sans engager leurs âmes pour la sienne. Plein de ces idées ce Comédien montoit en chaire, & les debitoit pathétiquement souvent jusqu'à verser des larmes. On n'avoit pas besoin de son éloquence pour persuader un parricide à des Elèves de Cromwel, & pour lui donner les couleurs d'un sacrifice agréable à Dieu. Car ce Tyran prêchoit aussi, & contrefaisoit d'autant mieux l'inspiré, qu'il prêchoit sans qu'on s'y attendît, dans un Conseil, dans une Assemblée, souvent à la tête d'un Escadron.

Ce fut suivant les instructions & l'impression d'un tel Oracle, qu'au commencement de l'année mil six cents quarante-neuf la nouvelle Cour

1649. de Justice cita Charles Stuart Roi d'Angleterre, ainsi portoit la citation, comme coupable de tyrannie, de haute trahison, de tous les meurtres, & de toutes les violences commises dans le Royaume durant la guerre. On l'amena de Windsor à Londres pour comparoître à Westminster, où la Chambre tint ses seances. On dit que lors qu'il y parut, & qu'on lui lût son accusation intentée au nom du Peuple Anglois, la Femme de Fairfax de la Maison de Were, qui étoit à une Tribune, se leva, & interrompant celui qui lisoit le papier: *C'est un menteur, s'écria-t-elle, à peine la dixième partie du Peuple Anglois a part à ce crime, qui est l'effet des artifices du traître Cromwel qui veille.* On admira en même temps le courage de la Dame & le sang froid du Tyran, qui ne se laissant pas donner le change, méprisa ce reproche & continua son chemin.

L'affaire alla vite. Le Roi montrant dans cette dernière action de sa vie une fermeté digne du diadème, refusa constamment de reconnoître la Jurisdiction de la Chambre. On refusa aussi de l'entendre quand il voulut se justifier, & on le condamna par contumace à avoir la tête tranchée, comme tyran, traître, homicide, l'ennemi public de la Nation. Jamais Prince ne mérita moins ces noms injurieux que lui. Charles n'avoit rien d'un tyran, & personne n'aima moins le sang. La soif que ses ennemis eurent du sien ne leur permit pas de différer long-temps l'exécution de leur Sentence. Il eut néanmoins encore le loisir de se disposer à la mort par la pratique de beaucoup de vertus, qui en auroient fait un martyr, si, comme je l'ai dit autrefois, il eût souffert pour avoir maintenu la vraie Religion contre les Sectes ce qu'il souffrit pour avoir voulu

voulu étendre une Secte par la destruction d'une autre. Ne pouvant donner de prix à ses souffrances, je m'épargnerai l'horreur de les écrire, & à une Nation que j'estime la honte d'avoir produit des monstres que le Genre humain défavoue.

L'unique consolation que Charles reçut durant ce triste intervalle, fut d'embrasser deux de ses Enfants qui étoient demeurez à Londres, le Duc de Glocestre le dernier de ses trois fils, & la Princesse Elizabeth, aînée d'Henriette que sa Gouvernante avoit apportée en France au berceau. Après les avoir caressez, il leur recommanda sur toutes choses d'honorer la Reine leur Mere, pour laquelle il eut jusqu'à la mort une tendresse & une estime, dont il ne passa point d'occasion de donner des témoignages publics. Il avoit couru un bruit que les Factieux vouloient couronner le Duc de Glocestre : Charles lui fit promettre que jamais il n'accepteroit la Couronne pendant que ses Amis vivoient. Il lui ordonna de mander au Prince de Galles, que s'il avoit jamais le pouvoir en main, il n'en usât pas pour vanger sa mort ; au Duc d'York qu'il obeît à son Frere, comme à son legitime Roi ; leçon qu'encore aujourd'hui ce Prince fait gloire d'avoir pratiquée avec une exactitude dont il ne s'est jamais démenti.

Attendri par ce touchant adieu Charles ne voulut plus voir personne, non pas même le Duc de Richemond qui en avoit obtenu permission, ni l'Electeur Palatin son Neveu, venu à Londres, ne pouvant rien de plus, solliciter en sa faveur. Il se renferma dans Saint James, qui lui servoit alors de prison, où s'étant préparé au moment fatal, il le vit venir sans frayeur. Ce fut le neuvième de Fevrier, qu'ayant été

1649. conduit à Withal, il monta sur un échaffaud dressé exprès devant la porte de cette demeure des Rois d'Angleterre, où haranguant en peu de mots, il se justifia de la guerre, il reconnut que l'injuste Sentence qui le condamnoit à la mort étoit le châtiment d'une autre à laquelle il avoit souscrit. Chacun vit bien qu'il vouloit parler de celle du Comte de Strafford. Il assura qu'il pardonnoit de bon cœur à ses meurtriers : il dit que l'unique moyen d'avoir une solide paix, étoit de rentrer sous l'obéissance de la puissance légitime qui résidoit en son Successeur, de rendre à chacun ce qui lui appartenoit, à Dieu ce qui est à Dieu, au Peuple ce qui est au Peuple, au Roi ce qui est au Roi. Ayant ainsi parlé il tendit la tête, qu'un Bourreau masqué lui trancha en la cinquante-unième année de son âge, de son règne la vingt-cinquième. On dit que Cromwel voulut voir son corps, & que s'étant fait ouvrir la bière dans laquelle on l'avoit porté de dessus l'échaffaud dans Withal, il leva la tête, & la regarda sans être effrayé d'un spectacle qui lui reprochoit tant de crimes. Le Duc de Richemond, le Marquis d'Hertford, les Comtes de Dorset & de Lindsey, ayant obtenu permission de l'inhumer, le firent porter à Windsor, & enterrer près d'Henri VIII. comme si la Providence eût voulu faire souvenir la postérité, que les malheurs de Charles étoient dans le Fils une punition des pechez du Pere.

A cette mort l'Angleterre vit la plus universelle & la plus étonnante révolution qu'elle eût encore vûe. Tout y changea de face, & à peine y reconnoissoit-on les vestiges de ce qu'elle avoit été depuis deux mille ans. La Royauté, aussi ancienne dans cette île même,





me, fut détruite jusqu'au fondement. On en 1649.
 proscrivit les deux plus proches héritiers, le
 Prince de Galles, alors Charles Second, &
 le Duc d'York, celui de ses Freres qui é-
 toit le plus âgé après lui. On n'eut pas l'in-
 humanité de verser le sang du Duc de Glo-
 cestre, qui n'avoit encore que neuf ans. On
 le fit passer en Hollande : mais la Princes-
 se Elizabeth ne fut pas si doucement traitée.
 On delibera si on ne lui feroit point appren-
 dre un métier, & on conclut à l'envoyer à
 Carisbrok dans l'Isle de Wight, où le mau-
 vais air & le peu de soin qu'on en prit la
 fit bien-tôt mourir. Tous ceux qui avoient
 fait des efforts en ces derniers temps pour
 soutenir le Trône furent punis, & parmi
 ceux-là le Duc d'Hamilton, le Comte d'Hol-
 land, le Baron Capel eurent la tête tranchée
 par Sentence de la même Cour de Justice
 qui avoit condamné le Roi. Le sort du Duc
 d'Hamilton fut bizarre, & merite d'être ob-
 servé par ceux qui appliquent l'Histoire aux
 mœurs. C'étoit un homme d'esprit & de
 courage, né avec des vûes étendues, un
 cœur noble, un genie élevé, mais avec un
 air de finesse qui avoit tellement prévenu le
 monde contre sa sincérité, qu'en mourant
 pour son Roi, il laissa douteux s'il lui avoit
 été fidelle.

La Maison des Pairs eût été un trop beau
 monument de la Monarchie, si elle eût été
 conservée, & le Parlement d'Angleterre eût
 encore retenu quelques traits de la Royauté
 dans cette Compagnie. Les Tyrans ne le per-
 mirent pas. Ils abolirent cette Chambre,
 dont ils choisirent deux ou trois des plus dé-
 votiez à la Faction, & des plus indignes de
 leur naissance, pour mettre avec quelques au-

1649. tres des plus attachez à Cromwel dans la
Chambre des Communes, qui fut regardée
deformais comme la dépositaire du pouvoir
suprême, qu'on déclara dévolu au Peuple par
l'institution d'une Republique, sous le nom de
laquelle l'Usurpateur s'empara insensiblement
du gouvernement de l'Etat.

Fin du Livre neuvième.

HISTOIRE

DES

REVOLUTIONS

D'ANGLETERRE.

LIVRE DIXIÈME.

Puissance & prospérité de Cromwel. Elle ne passe pas à sa Famille. Cet Usurpateur n'est pas plutôt mort, que le Roi légitime monte sur le Trône.

L n'y avoit qu'un attentât de la nature de celui de Cromwel, dont l'horreur ne pût être effacée par des actions aussi éclatantes, par une conduite aussi suivie, par une prospérité aussi complète, que celle de ce fameux Tyran. Les Heros que fait l'Ambition menent rarement une vie exempte d'injustice & de cruauté : si celle de Cromwel n'eût été souillée que des crimes ordinaires aux Usurpateurs, elle n'auroit pas laissé d'éblouir ceux qui ne pèsent pas si exactement les choses au poids du sanctuaire, & l'Histoire n'est point assez dévouée à

1649.

— la pure vertu, pour refuser place parmi les
 1649. grands hommes à un génie si supérieur aux autres, s'il eût commis quelques crimes de moins.

Malgré les mesures qu'avoit pris Cromwel pour éteindre la Royauté en faisant mourir le Roi, il paroissoit un nouveau Roi qui ne perdoit pas espérance de faire revivre la Royauté. Charles Second avoit de l'esprit, du courage, de l'habileté, & tiroit cet avantage de son exil, de pouvoir solliciter en personne tous les Souverains de l'Europe à l'assister dans une cause, qui leur étoit presque commune avec lui. Quelque divisez qu'ils fussent entre eux, un événement si extraordinaire pouvoit servir à les réunir, ou à suspendre au moins quelque temps les querelles de leurs Etats, pour prendre en main celle de leur dignité.

Avec ces raisons de craindre le dehors, Cromwel en avoit encore de plus fortes d'apprehender tout au dedans. Il ne se pouvoit faire de démembrement d'aucune des trois grandes parties qui composent la Monarchie Britannique, sans décrier le nouveau gouvernement, & donner un grand avantage au Roi pour rétablir l'ancien, en se rétablissant lui-même. Cependant on avoit bien des raisons de douter de la conservation de l'Ecosse, & l'on n'en avoit presque plus d'espérer celle de l'Irlande. La trêve dont les Parlementaires avoient tant murmuré s'y étoit rompue, les Catholiques y avoient prévalu, & les Protestans Royalistes s'étant joints à eux sous le Marquis d'Ormond; quoi que ces deux Factions fussent mal unies entre elles, elles n'avoient pas laissé de faire de grands progrès sur le parti du Parlement. L'Angleterre même n'étoit pas dans une situation dont on pût trop bien se répondre. L'égarement

ment de la Nation n'avoit pas été si general, que le devoir & la conscience n'y conservât des serviteurs au Roi. La suppression de la Chambre Haute ne pouvoit manquer d'irriter les Grands, qui se voyoient par là dégradés, & égaux au Peuple. Les Sectes, les Factions diverses qui avoient excité les troubles étoient encore en mouvement, & celles qui ne trouvoient pas leur compte dans les changemens qui s'étoient faits n'attendoient que l'occasion pour en tenter d'autres. L'autorité du Parlement appuyée d'une armée victorieuse pouvoit tout tenir dans la soumission : mais outre que ce qu'on appelloit Parlement n'étoit plus qu'un corps monstrueux, fort éloigné de la majesté d'une Assemblée que composoient auparavant tant de grands Seigneurs ; il falloit mettre entre ce Parlement & cette Armée la subordination nécessaire à les faire agir de concert, & ce n'étoit pas une chose aisée.

Tel étoit l'Etat de l'Angleterre lors que Cromwel s'en rendit maître, & s'y établit sous le nom de République une domination plus absolue, plus monarchique, plus souveraine, que n'y fut jamais celle d'aucun Roi, non pas même du Conquerant. Pour proceder prudemment dans cette entreprise, il commença par affermir son autorité parmi les Anglois. Les moïens dont il se servit pour cela, fut d'inspirer adroitement au Parlement & à l'Armée du zele pour avancer son dessein, de les unir pour y concourir, de s'assurer de l'un par la crainte de l'autre, de les faire agir avec une conformité & d'intention & de conduite, qui les rendit redoutables à ceux que le devoir ou l'intérêt auroit pu soulever contre lui. La vigueur avec laquelle ils reprimerent une sedition, que quelques troupes avoient excitée à Oxford

1649. Et aux environs, montra qu'il avoit trouvé le ressort propre à remuer & à faire agir efficacement ces deux Corps, & que la machine étoit en état de faire l'effet qu'il en attendoit.

Affuré de l'intérieur du Royaume, Cromwel fut quelque temps attentif au mouvement qu'avoit fait d'abord la mort du Roi chez les Etrangers. La nouvelle d'un tel attentat trappa d'horreur toute l'Europe, & dans ce moment il n'y eut point de Prince qui ne se crût obligé de le punir. L'exil & les sollicitations du Fils augmentoient le genereux zele qu'on avoit de vanger le Pere : chacun lui donna des paroles dont Cromwel craignit les effets. Mais l'Usurpateur fut bien-tôt rassuré, ces mouvemens de generosité, si vifs dans les particuliers, cedent aisément dans les Souverains non seulement à la nécessité, mais à l'occasion de s'aggrandir, ou d'affoiblir une puissance rivale. L'habile Scelerat ne fut pas long-temps sans reconnoître, que les deux seules Monarchies dont il avoit quelque chose à craindre n'étoient ni en disposition de s'unir contre lui, ni en état de lui nuire si elles étoient séparées. Il y avoit une minorité en France, dont l'Espagne vouloit profiter. Dans une telle situation de ces Couronnes, Cromwel vit bien qu'avant qu'il fût peu il seroit recherché de l'une & de l'autre ; qu'ainsi loin d'avoir rien à craindre ni du François ni de l'Espagnol, il en seroit un jour l'arbitre, & auroit à choisir lequel des deux il aimeroit mieux avoir pour ami.

Par là également à couvert des factions domestiques & des guerres étrangères, Cromwel pensa à des ennemis qui n'étoient ni tout-à-fait étrangers, ni aussi proprement domestiques : je veux dire aux Ecoïsois, qui chanceloient dans
l'union

l'union contractée avec l'Angleterre, & aux Irlandois, dont la plupart avoient déjà secoué le joug. Pendant qu'on observoit ceux-là, & qu'on veilloit sur leurs démarches sans rien faire qui les pût irriter, Cromwel se pressa de dompter ceux-ci, & voulut leur faire la guerre en personne.

Il ne restoit plus gueres en Irlande au parti Parlementaire que Dublin & Londonderry, & actuellement même le Marquis d'Ormond tenoit la Capitale assiegée. On peut dire que la fortune de Cromwel fut plutôt que lui en Irlande. Avant qu'il partit d'Angleterre, Dublin avoit été secouru par des troupes du Parlement, que Reynold & Venable y avoient menées. Jones Gouverneur de la Ville aiant reçu ce secours dans un temps, où les assiegeans étoient occupés à fortifier un poste avancé, avoit fait sur eux une si furieuse sortie, qu'une terreur panique les avoit saisis, de sorte que leur General avoit été contraint de lever le siege, après une déroute où il avoit perdu quatre mille hommes tuez sur la place, & deux mille cinq cens faits prisonniers.

La nouvelle de ce succès aiant été portée à Cromwel, il pressa pour en profiter l'embarquement de son armée, peu nombreuse, mais composée de vieilles troupes, & bien aguerries. Il partit de Milford au mois d'Août, & fit voile droit à Dublin, où de quinze mille hommes qu'il avoit il en donna cinq mille à Venable, qui les conduisit par mer à Londonderry, & en retint dix mille pour lui, qu'il mena assieger Drogheda.

Drogheda étoit une Place importante; où le Viceroy avoit jetté ce qui lui restoit de meilleurs Soldats. Arthur Ashon y commandoit, & s'y croioit assez bien pourvu de toutes les choses

1649. nécessaires à faire traîner un Siege en longueur, pour ruiner l'armée ennemie, s'attendant que le General attaqueroit pied à pied la Place, & se préparant à lui bien disputer le terrain. Asthon raisonnoit bien, mais par malheur Cromwel raisonna comme lui, & comprenant que s'il attaquoit Drogheda dans les formes ordinaires, la durée du siege lui feroit perir beaucoup de Soldats, & rendroit inutiles par les maladies ce qui n'en periroit pas par le fer, il resolut d'insulter la Place. A peine avoit-on tiré le canon, que voyant en certains endroits des pans de murailles entr'ouverts, il voulut qu'on allât à l'affaut. On fut repoussé jusqu'à deux fois, mais le General & Ireton s'étant eux-mêmes mis à la tête de leurs troupes demi-rebutées, leur inspirèrent tant de courage, que ni garnison ni ramparts ne furent capables de les arrêter. Tout ceda à ce nouvel effort. Ainsi ils emporterent, à la troisième attaque, une Place qui durant trois ans avoit résisté à toutes les forces des Protestans unies ensemble. On y passa au fil de l'épée jusqu'à quatre mille personnes pendant trois jours que dura le pillage, & que le Soldat victorieux eut la licence d'assouvir son avance & sa cruauté. Les Temples ne servirent point d'asyle aux vaincus. On les égorges jusques sur les autels. Quelques uns étant montez sur les voutes, on les en fit descendre, & on ne pardonna qu'à un seul, qui s'étant jeté du haut en bas sans se faire d'autre mal que de se casser une jambe, obtint la vie pour la rareté du fait.

La desolation de Drogheda rendit le nom de Cromwel redoutable à toutes les Villes d'alentour. Peu eurent le courage d'attendre qu'elles fussent sommées pour se rendre : ainsi il se vit bien-tôt maître de toutes les Places situées

sur

sur cette partie de la Côte orientale d'Irlande, ^{1649.} qui s'étend depuis Dublin jusqu'à Dundalk. La Garnison de cette dernière l'abandonna avant que l'ennemi parût, & aiant emmené avec elle quelques piéces de gros canon, les laissa en chemin pour mieux fuir.

Cromwel ne poussa pas pour lors ses conquêtes plus loin du côté du Nord : il revint sur ses pas vers Dublin, & prit la route de Wexford, dont le port lui étoit nécessaire pour la subsistance de son armée dans les Provinces du Midi. Aussi-tôt qu'il s'y fut présenté il fit sommer le Gouverneur. Celui-ci, qui attendoit des secours, eut l'adresse de l'amuser; mais Cromwel s'en étant apperçu, les fit si vivement attaquer, que la Garnison ne tint pas, & aiant abandonné les murailles lui laissa libre l'entrée de la Ville. On se rallia, & on combattit avec valeur dans le marché, mais ce fut inutilement : on ne remporta point d'autre fruit de cette résistance, que l'honneur de ne pas périr sans se défendre. Wexford fut traité comme Drogheda, & la severité y eut le même effet : la terreur s'étant répandue dans les Villes & dans les Forteresses de toute cette Côte jusqu'à Dublin, elles épargnerent au General la peine même de les sommer.

L'hiver se faisoit déjà sentir, & la saison étoit pluvieuse : les troupes de Cromwel en souffroient beaucoup, & la dysenterie s'y mettoit qui les affoiblissoit tous les jours. Ces raisons paroissoient à plusieurs devoir obliger le General à interrompre ses conquêtes, pour ne pas s'exposer à les perdre aussi promptement qu'il les avoit faites. Il en jugea autrement, & en jugea mieux que les autres. La peine qu'avoit le Marquis d'Ormond à remettre une armée en campagne depuis sa déroute devant Du-

1649. Dublin, l'ancienne discorde qui s'étoit renouvelée entre lui & les Catholiques à l'occasion de cette nouvelle disgrâce, des intelligences secrètes que Cromwel avoit pratiquées dans la Province de Mommone, qu'on avoit promis de lui rendre s'il en pouvoit approcher d'assez près pour favoriser la trahison, les grands intérêts & les grandes affaires qui le rappelloient deçà la mer, lui semblèrent des motifs plus forts pour continuer la guerre, que l'hiver pour l'interrompre. Avant formé cette résolution il attaqua Ros, & le prit par la foiblesse du Baron Taff, qui avec une garnison de deux mille hommes ne tint que huit jours. Là le General fit jeter un pont de batteaux sur le Barrow, & y fit passer son armée pour s'approcher de la Mommone en soumettant toujours le pais. Il eut besoin que les Intelligences qu'il avoit dans cette Province lui fussent plus fidelles, qu'elles ne l'avoient été à leur Roi. Il s'étoit laissé emporter au cours de ses prosperitez, & avoit abusé de sa fortune. Les mauvais succès qu'il eut des sieges de Duncannon & de Waterford le fit rentrer dans lui-même, & penser à prendre des quartiers d'hiver. C'étoit y penser trop tard si la perfidie ne fût venue à temps au secours. On étoit au mois de Décembre : à peine Cromwel avoit quatre mille hommes en état de servir & de combattre : le Marquis d'Ormond en avoit huit mille avec lesquels il occupoit les routes qui conduisent à Dublin. Cromwel au reste ne pouvoit hiverner ailleurs ; toutes les Places qu'il avoit prises étant trop exposées aux courses des Garnisons du parti contraire, pour y avoir aisément des vivres, & tout le repos nécessaire à remettre ses troupes de leurs travaux. Ce fut dans cette conjoncture que la Mommone se déclara.

se presque toute entière pour lui. Youghal, Kinsal, Korke & d'autres postes lui furent livrés en même temps, & lui donnerent le moyen de faire rafraîchir ses Soldats durant les trois plus rudes mois de l'hiver, qu'ils y passèrent fort tranquillement. Inchiquin Seigneur Royaliste fit quelques efforts pour reprendre Wexford, mais ce fut en vain : Nelson lui coupa chemin. Il voulut tomber sur Arklo, mais Hufson l'arrêta tout court, & l'obligea de se retirer.

Cromwel n'étoit gueres d'humeur à demeurer long-temps en repos, quand il avoit beaucoup à faire. Le mois de Fevrier de l'année mil six cens cinquante n'étoit pas fini, qu'il se mit en campagne. Il lui étoit venu des troupes, que son activité naturelle jointe aux nouvelles qui le pressoient de retourner en Angleterre ne laissa pas oisives. Quelques-uns disent que dès lors il fut pressé par le Parlement de repasser la mer, & qu'il s'en excusa; quoi qu'il en soit, il continua à soumettre l'Irlande, & il y réussit. D'abord il separa son armée pour embarrasser le Marquis d'Ormond, qui n'avoit pas assez de forces pour les separer. Il laissa le Baron Broghil avec un camp volant dans la Mommonie, Ingolsby aux environs de Limerik, & cependant que Coot & Venables agissoient du côté du Nord, il se rendit avec une partie de ses troupes devant Calan, où il fut joint avec le reste par Ireton & par Reynold, qui avoient pris un autre chemin. Calan ne résista qu'un jour, & paya cherement cette courte résistance; tout y aiant été passé au fil de l'épée, à la réserve des troupes de Butler qui se rendirent avant qu'on eût tiré le canon. Toutes les Places des environs subirent volontairement le joug. Le General vouloit prendre
Gore,

1649.

1650.

1650. Gore, & de là tomber sur Kilkenni, Place importante, & servant alors de Capitale au parti du Roi. Pour réussir dans cette entreprise, il envoya ordre à Hufson, nouveau Gouverneur de Dublin, de lui amener tout ce qu'il pourroit tirer de troupes des Garnisons de Wexford, & des autres postes qu'il avoit conquis de ce côté-là. Hufson le joignit près de Gore, après lui avoir acquis en chemin Kildare, Belisan & Lechin. L'armée se trouva de vingt deux mille hommes, à laquelle le Marquis d'Ormond n'ayant osé opposer la sienne, qui étoit moins forte de plus de la moitié, Gore fut promptement emporté, & Kilkenni ne put résister qu'autant qu'il falloit pour se ménager une composition honnête. La capitulation fut que la Ville seroit rendue avec les armes & les munitions qui s'y trouveroient, & que les habitans payeroient deux mille livres d'argent à Cromwel, moyennant quoi on leur permettoit de demeurer, ou de se retirer selon qu'il sembleroit bon à chacun; & à la Garnison de sortir, vies, armes & bagages sauves, pour être conduite à Athlone.

De Kilkenni Cromwel revenant vers le Midi assiegea Clommel. Il y avoit dans cette Place une Garnison de près de deux mille hommes commandée par un Irlandois d'une assez bonne réputation; le poste étoit bien fortifié, & le Vice-Roi paroissoit en résolution de le secourir. Cromwel ne laissa pas d'y marcher, & après avoir détaché Reynold avec un camp volant pour observer le Marquis, il alla hardiment former son siège. Le plus grand risque de son entreprise ne lui vint pas du Marquis d'Ormond, dont Reynold qui étudioit ses démarches rompit aisément les mesures. L'Evêque de Ross étoit plus à craindre, qui aiant
assem-

assemblé promptement & à l'improviste quatre ou cinq mille hommes, s'avançoit pour secourir Clommel. Heureusement pour les assiégeans Broghil se trouva assez fort pour combattre ce Prelat guerrier. Il le défit, & le fit pendre: ce qui épouvanta tellement le Gouverneur de Caringrede, qu'il rendit son poste au Vainqueur. Les punitions que faisoit Cromwel des résistances trop opiniâtres rendirent celle de Clommel moins longue qu'elle ne devoit naturellement être. Après qu'on se fut défendu quelques jours avec assez de valeur & de succès, ne paroissant point de secours, la Garnison sortit la nuit, & chacun s'échappant où il pût, les habitans se trouverent livrez à la discrétion de leurs ennemis. Les Bourgeois ne perdirent point la tête dans cette conjoncture fâcheuse. Abandonnez par leurs défenseurs, ils firent leur capitulation eux-mêmes sans rien dire de l'événement qui les faisoit capituler, & obtinrent des conditions qui assurèrent leurs vies & leurs biens. Cromwel fit suivre la Garnison, & on en atteignit quelques-uns qui furent les victimes des autres: mais il ne fit point de mal aux Bourgeois, qu'il laissa sur la foi du Traité jouir du fruit de leur industrie.

Pendant que Cromwel faisoit ces conquêtes dans une partie de l'Irlande, Coot & Vénables lui conqueroient l'autre, & mettoient sous ses Loix tout le Nord. Armach, Califergus, Charlemont reconnurent le Parlement, & l'on ne comptoit presque plus dans toute cette grande partie de l'Irlande que l'on appelle l'Ultonie, de Ville ni de Forteresse qui n'eût plié. Cromwel se disposoit à soumettre Waterford & Duncannon qu'il avoit manquez, & il avoit sujet de croire qu'avant la campagne finie, Athlone,

1650. ne , Limerik , Galoway , les seules Places d'importance qui restoient dans le bon parti , suivant la destinée des autres , le rendroient maîtres de toute l'Ile. Il tenoit Waterford bloqué , lors qu'au commencement de Mai un ordre nouveau , ou plutôt une nouvelle prière du Parlement , l'obligea de laisser achever sa conquête à Ireton pour repasser en Angleterre , où il jugea cette fois lui-même que sa présence étoit nécessaire.

Les Ecoissois avoient moins peché dans le parricide commis en la personne de Charles I. par l'esprit de la Nation , assez attachée à ses Souverains ; que par la contagion des Anglois , qu'un fantôme de liberté , plus funeste à leur repos que le plus dur esclavage , a de tout temps armée contre leurs Rois. Le torrent de ceux-ci avoit emporté ceux-là , & leur avoit fait faire des démarches dont ils ne prévoyoit pas les suites. Les Ecoissois à la vérité avoient livré le Roi aux Anglois rebelles , mais il y a apparence qu'ils n'avoient pas assez mauvaise opinion d'eux , pour croire qu'ils porteroient si loin le crime. Les sollicitations qu'ils firent envers le Parlement d'Angleterre pour sauver la vie à ce Prince , quand ils virent qu'elle étoit en danger , les troupes qu'ils mirent sur pied , les efforts qu'ils firent pour le secourir , montrèrent dès lors qu'ils se repentoient d'avoir contribué à sa perte. L'activité de Cromwel les avoit rendu inutiles , & leur avoit ôté pour un temps les moyens de pouvoir rien entreprendre. Les affaires qu'il avoit eues depuis , leur avoient laissé le loisir de prendre de nouvelles mesures. N'ayant pu sauver le Roi , ils voulurent au moins conserver à son Fils celle des Couronnes dont ils se croyoient dépositaires. Quelques cabales par-

ticu-

particulieres eurent d'autres sentimens, ou parti-
sans du Marquis d'Argyle, ou émissaires de
Cromwel. Le gros de la Nation prit ceux
que leur inspiroit la justice, & l'intérêt pu-
blic de l'Etat, qui ne pouvoit presque éviter
de tomber sous le joug des Anglois, à moins
qu'embrassant le parti du Roi l'Ecosse ne di-
visât l'Angleterre, & ne mît de son côté ceux
qui y conservoient encore de l'amour pour
la Royauté.

L'affaire fut longue à négotier & à conduire à
la conclusion. Parmi ceux qui vouloient le Roi
tous ne le vouloient pas de la même maniere.
Les uns le vouloient tel qu'avoient été ceux qui
avoient regné avant lui, avec la même autori-
té & les mêmes prérogatives, disant qu'il seroit
de mauvaise grace d'abuser des malheurs de leur
Prince pour prendre des avantages sur lui,
qu'il s'en falloit tenir aux anciennes Loix, &
aux usages reçus dans la Monarchie; & que
puisque l'on jugeoit à propos de maintenir la Ro-
yauté, il ne la falloit pas dégrader. Les Mon-
tagnards, la plupart Catholiques, à la tête
desquels étoient les Gordons, & tout le parti
de Montrose, qui subsistoit encore quoi qu'il
fut absent, vouloient qu'on en usât ainsi. D'au-
tres vouloient tout le contraire, un Roi, mais
un Roi sans pouvoir, n'ayant gueres de préro-
gative dans l'Etat que celle du rang, Chef sans
empire & sans autre emploi que d'approuver
les caprices du Peuple, & de souscrire aux vo-
lontez de toutes les cabales, qui seroient assez
puissantes pour les faire passer en loi. Ceux-ci
disoient qu'il falloit prendre l'occasion de tem-
perer la puissance Monarchique, d'assurer la
Religion & les Loix contre l'inconstance & la
tyrannie des Princes; que si on la laissoit écha-
per, en vain on la regretteroit, & on se repen-
tiroit

1650. tiroit trop tard de n'avoir pas fait quand il en étoit temps ce qu'il n'est jamais deux fois temps de faire, qu'il falloit rétablir le Roi, mais avec des conditions qui fussent avantageuses au Peuple, qui missent désormais leurs biens, leur Religion, & leur liberté à couvert des entreprises & de l'usurpation de leurs Souverains. Ce sentiment étoit celui de la Secte Presbyterienne, fixe & uniforme dans ses maximes, telle en Ecosse qu'en Angleterre, & telle à l'égard de Charles Second qu'elle avoit été à l'égard de Charles Premier. Comme cette Secte faisoit la Faction dominante, qu'elle étoit la plus nombreuse & la plus suivie parmi les gens de qualité, son sentiment prévalut à celui des autres. Il fut arrêté qu'on inviteroit le Roi à remonter sur le trône de ses Peres, mais qu'on lui proposeroit en même-temps certaines conditions à signer, sans lesquelles on étoit résolu de ne point souffrir qu'il revint.

Charles étoit dans l'Isle de Gersey, qui lui étoit demeurée fidelle, quand le Baron de Liberton l'alla trouver de la part de la Nation, pour lui apprendre en même-temps qu'on l'avoit fait proclamer Roi, mais qu'on ne pouvoit consentir qu'il exerçât la Royauté, que sous les clauses contenues dans une Lettre qu'il lui donna.

Le commencement de cette Lettre étoit plein de complimens de condoléance sur la mort tragique du feu Roi, de détestation de ce parricide, de protestations d'obéissance, d'assurances de fidélité. La fin n'étoit pas du même style. En se soumettant au Roi, on exigeoit de lui entre autres choses, qu'il signât le Conventant d'Ecosse, qu'il éloignât de sa personne ceux qui avoient pris les armes en faveur de son Pere

Pere, qu'il ne fit point revenir Montrose, qu'il ne souffrit dans sa Cour aucun Catholique, enfin qu'il assignât un lieu où des Députés de la Nation, munis des pouvoirs nécessaires, pussent conclure avec lui un Traité dont on lui envoyoit le projet.

Charles avoit un trop bon esprit pour faire le fier à contre-temps. L'état de sa fortune étoit tel, qu'il se tint obligé aux Ecoissois de la justice qu'ils lui rendoient en le rappelant sur un trône qui lui appartenoit, & dépêcha sur le champ Fleming pour leur en témoigner sa reconnaissance. Peu de temps après, sans parler de l'embarras où le mettoient ces conditions, il renvoya Liberton, & le chargea d'assurer les Etats d'Ecosse, qu'il feroit tout ce qui dépendroit de lui pour correspondre à leur affection; donnant rendez-vous à Breda aux Députés qu'ils témoignoiént avoir dessein de lui envoyer, pour mettre la dernière main à cet œuvre.

Pendant ces préliminaires d'une négociation aussi importante que délicate, le Roi délibéroit avec son Conseil, s'il accepteroit l'offre des Ecoissois aux conditions qu'ils lui proposoient. Il en écrivit à la Reine sa Mere, & à ceux de ses amis qui ne se trouvoient pas alors auprès de lui, pour en demander leur avis. On fut fort partagé là-dessus. Plusieurs ne vouloient point du tout qu'il se fît aux Ecoissois. Ils disoient que leur soumission étoit feinte, & au voile specieux de quelque trahison; que l'exemple du feu Roi devoit apprendre à son Fils le peu de fond qu'il devoit faire sur une Nation perfide, qui après avoir engagé son Pere à éloigner ses meilleurs serviteurs, comme on vouloit qu'il éloignât les siens, l'avoit livré à ses ennemis, que le Parlement d'Ecosse

1650. n'offroit au Roi que la superficie de la Royauté, & s'en reservoit le solide ; que le Roi devoit prendre garde à ne pas prendre un joug qu'il ne secoueroit pas quand il voudroit, qu'il valoit bien mieux suivre les mesures qu'il avoit prises avec Montrose pour dompter l'Ecosse rebelle, & y entrer en Roi guerrier à la tête d'une armée capable de la faire craindre, qu'en Roi de theatre, aux acclamations d'un Peuple qui en le louant le mépriserait. Ainsi raisoient bien des gens. La Reine au contraire, & avec elle le plus grand nombre soutenoient ; qu'il falloit aller en Ecosse à quelque condition qu'on y fût reçu ; que dans l'état où étoient les affaires il falloit risquer pour faire quelque chose ; que les effets de la Minorité, qui se faisoient sentir en France, ne laissant pas lieu d'espérer de grands secours des Etrangers, le Roi ne devoit pas refuser l'offre que lui faisoient ses Sujets, quelque dures qu'en parussent les conditions, dont il y avoit même apparence qu'ils se relâcheroient avec le temps, la complaisance qu'il avoit pour eux les devant engager à en avoir pour lui ; qu'avec rien on ne faisoit rien, & qu'avec un Royaume on en gaignoit un autre ; qu'il n'étoit pas nouveau qu'un Roi d'Ecosse bien suivi & bien secondé gagnât des victoires sur les Anglois, & que dans la conjoncture présente il n'en falloit qu'une pour faire changer la face des affaires ; qu'une partie de l'Angleterre n'attendoit qu'une telle occasion de se déclarer & de se joindre au Roi, pour lui aider à soumettre l'autre ; que plusieurs même étoient encore assez attachés à leur devoir pour risquer quelque chose en faveur de leur Prince, pour peu qu'ils se vissent en état de balancer la puissance des Usurpateurs.

Ces raisons persuaderent le Roi, qui se pressa d'autant plus de conclure avec les Ecoſſois, qu'il apprit qu'on prenoit des mesures à Londres pour l'envoyer assiéger à Gerſay. Aussi-tôt qu'il eut pris son parti, il fit voile en Flandres & se rendit à Breda, où les Députés d'Ecoſſe le vinrent trouver avec un ſurcroît de propositions qui ne furent pas même les dernières, Mourray en ayant apporté quelque temps après de toutes nouvelles. Quelque chagrin que donnât à Charles un procédé si mal honnête, il suivit son plan, & ayant pris la résolution d'aller en Ecoſſe, quoi qu'il lui en dût coûter pour y entrer; il reçut bien les Députés, & n'employa que la douceur pour les engager à se relâcher sur les points qui le gênoient le plus.

Comme cette moderation du Roi rendoit la negociation paisible, malgré le peu de complaisance qu'il trouvoit dans les Ecoſſois; on attendoit de jour en jour d'en voir enfin la conclusion, lors qu'un événement imprévu fit croire qu'il n'y en auroit point. Le Roi avoit effectivement rappelé Montrose d'Hongrie: il lui avoit donné commission de lui aller lever des troupes en Ecoſſe, & d'y en mener d'ailleurs autant qu'il en pourroit assembler. Depuis même que Liberton lui étoit venu demander de la part des États du Pais qu'il n'y fit point revenir ce Seigneur; comme il ne s'étoit encore engagé à rien là-dessus, en donnant avis à Montrose de la negociation qui se lioit, & de l'article où il avoit part, il lui avoit ordonné d'agir comme s'il l'eût ignoré, & d'entrer au plutôt en Ecoſſe avec des forces capables de rendre les Ecoſſois un peu plus traitables, sauf à se faire un mérite auprès d'eux de le rappeler, s'il y étoit contraint.

1630.

Montrose avoit ponctuellement obéi. Quoi qu'il n'eût point encore d'armée prête, il avoit pris avec lui quelques troupes levées précipitamment vers le Nord, & esperant qu'elles grossiroient dès qu'il paroitroit en Ecosse, il les avoit premièrement débarquées dans les Orca-des, & delà menées à Cairnesse. Le Parlement en avoit été averti; & ayant commandé Leslie pour marcher de ce côté-là avec huit mille hommes; le malheur de Montrose avoit été tel, qu'un parti de trois cens chevaux, détaché de cette armée sous Straughan, l'ayant inopinément rencontré, l'avoit défait, & taillé en pieces la milice mal aguerrie qu'il conduisoit. Il s'étoit sauvé, & ayant changé d'habit il étoit à couvert d'être pris: mais la faim l'ayant obligé d'avoir recours au Baron Aken, qui avoit autrefois servi sous lui, il en avoit été trahi, livré à Leslie & au Parlement, qui l'avoit condamné à mort, & fait couper son corps en quartiers pour être exposé sur les portes des quatre plus grandes villes d'Ecosse. Par cet indigne traitement avoit fini le fameux Jean Grene, si zélé jusqu'au bout pour son Roi, qu'il dit au Chancelier d'Ecosse, après avoir ouï cet arrêt qui le condamnoit à être coupé en quartiers pour être exposé en divers lieux, qu'il eût voulu avoir assez de chair pour qu'on en pût exposer un moreau dans toutes les villes du monde, comme un monument de la fidélité qu'un Sujet doit à son Souverain.

On ne douta point que cet accident ne dût rompre toute negociation entre le Roi & les Ecossois. En effet il n'y avoit du côté du Roi que la nécessité, qui lui pût faire digérer aussi patiemment qu'il fit une pareille injure. Mais les affaires de ce Prince étoient dans un état, à
ne

ne lui permettre pas même de trop témoigner, ^{1650.} qu'il sentit le mal qu'on lui faisoit, réduit à souhaiter que les Ecoſſois lui pardonnassent aussi aisément d'avoir fait entrer Montrose chez eux, qu'il leur pardonnoit de l'avoir fait mourir. La crainte qu'eut Charles là-dessus n'étoit pas sans fondement. Dans le premier mouvement de sa douleur il s'étoit plaint aux Députés du traitement fait à Montrose, & en avoit demandé raison. Il en avoit écrit en Ecoſſe, où le Parlement s'étant assemblé, il y avoit eu trente-deux voix pour rompre le Traité commencé. La pluralité néanmoins l'avoit emporté encore cette fois en faveur de la bonne cause : Murray eut ordre d'assurer le Roi ; que les Ecoſſois persisteroient dans la résolution de le recevoir, qu'il les trouveroit fort soumis, & que si quelque chose lui faisoit peine dans ces commencemens de reconciliation, le temps peu à peu l'adouciroit ; que l'affaire de Montrose ne pouvoit avoir qu'un bon effet pour le rétablissement des fiennes, que toute la Nation desiroit ; qu'encore qu'on eût trouvé des Lettres dans la cassette de ce Général capables d'inspirer d'autres sentimens, on vouloit bien ne s'en point souvenir, pour le prier de ne penser de son côté qu'à hâter son départ, & à venir regner sur des Sujets disposez à tout sacrifier pour le vanger de ses ennemis.

L'aigreur mutuelle que l'aventure de Montrose avoit causée entre le Roi & les Ecoſſois s'étant ainsi peu à peu adoucie, on reprit la negotiation, dans laquelle le Prince d'Orange ayant heureusement travaillé à faire relâcher ceux-ci sur des points où la gloire du Monarque paroissoit être trop blessée, le Traité fut enfin conclu ; Charles

1650. s'embarqua, & arriva en Ecosse au mois de Juin.

Le temps qu'on employa à finir une affaire si épineuse donna au Parlement d'Angleterre celui d'en envoyer avertir Cromwel, & ce fut sur cet avis que ce Général consentit à laisser à un autre le soin d'achever la conquête d'Irlande pour penser à celle d'Ecosse. Le mauvais procédé des Ecossois lui en donna tout le loisir, & toute l'industrie du Roi ne put obvier aux fâcheuses suites, qu'il craignit de leur manière d'agir. Jamais la situation des affaires & la disposition des esprits n'avoit menacé l'Ecosse d'une si prochaine ruine. La division que la guerre civile y avoit causée y continuoît, les factions s'y multiplioient, & y devenoient tous les jours plus vives. La Presbyterienne, toujours dominante, avoit une conduite à l'égard des autres, qui les aigrissoit de plus en plus; & tant s'en faut que la présence du Roi y apportât de la moderation, les Presbyteriens en devinrent d'autant plus insupportables, que le respect qu'avoient pour lui les Montagnards & les Montrosiens les empêchant d'éclater autrement que par des plaintes, on ne les ménageoit plus. Les choses en vinrent à un point, qu'ils furent exclus de tous les Emplois. On ne vouloit pas même les admettre dans les troupes, sous prétexte que l'Ecriture défend d'avoir aucun commerce avec ce qu'on appelloit Malignans, & on traitoit de ce nom odieux tous ceux qui n'étoient pas Puritains.

Le plus fâcheux fut que le Roi se vit traité comme les autres, & que ce qu'il éprouva en Ecosse de la tyrannie de ce parti surpassa ce qu'il en avoit crain en Flandres: il se fût trouvé bien traité, si on n'eût exigé de lui que
ce

ce qu'il avoit eu plus de difficulté à promettre. A peine fut-il débarqué, que parmi les entrées solennelles qu'on lui faisoit dans toutes les Villes, parmi les réjouissances publiques & les acclamations du Peuple, il s'apperçut du peu d'égards que ceux qui gouvernoient avoient pour lui. Les tempêtes l'ayant obligé d'aller débarquer vers le Nord, il fut reçu à Aberdin avec de grands témoignages d'une joye sincere : un present d'argent que lui firent les habitants en fut un témoignage solide. Cette marque de l'amour du Peuple lui fit un véritable plaisir, mais ce plaisir fut bien-tôt troublé par un dégoût que lui donnerent à l'occasion de cela même les maîtres de sa destinée. Ils n'eurent pas plutôt appris le present que les Bourgeois d'Aberdin avoient fait au Roi sans leur en parler, qu'ils firent publier une Ordonnance, portant que ceux qui voudroient donner quelque secours d'argent à ce Prince ne le misent point en d'autres mains, qu'en celles des Officiers publics. En passant à Dundée il fut regalé avec toute la magnificence possible, mais la Cabale eut l'insolence de lui faire remarquer en passant la partie du corps de Montrose, que le Parlement avoit fait porter en cette Ville pour l'y exposer.

La condition de Charles ne fut pas plus douce dans la Capitale qu'ailleurs. Il y fut proclamé, il y reçut les honneurs qu'on devoit à sa dignité : mais il n'avoit encore été nulle part moins libre, moins considéré, moins consulté dans les affaires, & moins appelé aux Conseils. On lui donna d'abord des Gardes, non pas tant pour lui faire honneur, que pour l'observer, & pour empêcher que personne ne l'approchât, hors les partisans de la Faction. On voulut qu'il éloignât le peu d'Anglois qu'on avoit consenti

1650. qu'il gardât. A peine put-il conserver le Duc de Buckingham & quelques autres. Les Ministres Presbyteriens l'assiégeoient continuellement, & abusant indiscretement de la liberté qu'il étoit obligé de leur donner auprès de lui, on ne peut dire les bizarres discours dont ils le fatiguoient à toute heure, pour lui donner de l'aversion non seulement de la Religion Catholique, mais même de l'Eglise Anglicane où il avoit été élevé. Comme ce Prince n'étoit pas devot, ils lui disoient à tout moment, que son indevotion venoit d'avoir été élevé dans une Secte où il y avoit des ceremonies & des Evêques : restes prophanes selon eux des superstitions Romaines, dont l'Eglise Anglicane avoit souillé la sainteté de la reformation. Ils vouloient qu'il fit penitence, & qu'il se crût indigne de regner, jusqu'à ce qu'il eût acquis une parfaite docilité à la pure parole de Dieu, pour être un Roi selon son cœur. Ils pouffoient la chose si loin, que non seulement ils vouloient qu'il fit penitence de ses pechez, mais même des pechez d'autrui, sur tout des fautes du Roi son Pere, & de ce que ces Heretiques appelloient l'idolatrie de la Reine sa Mere. Il fallut, pour ne les pas effaroucher, que ce Prince s'assît quelquefois au milieu de leurs assemblées sur une espee de bas siége, qu'ils appelloient la Chaise de penitence.

Charles souffroit ces discours & cette conduite d'autant plus impatiemment, que pendant que les Ministres lui parloient, & traitoient avec lui de choses qui lui tenoient fort peu au cœur; ceux qui gouvernoient ne lui parloient point des affaires qui l'interessent le plus, & ne vouloient pas même qu'il entrât en connoissance de celles de la guerre. Ainsi ce Prince se voyoit entre les mains de gens entêtés de maxi-

mes extravagantes, & d'une ambition mal entendue, qui les portoit à exclure de leurs troupes tant d'hommes vaillans & valez pour l'honneur de la Nation, & lui-même de la conduite des armées qui devoient soutenir sa querelle, sur le point de se voir attaqué par toutes les forces de l'Angleterre.

Car pendant cette confusion des hommes & des choses en Ecosse, Cromwel, qui en étoit averti, se disposoit à en profiter. Il étoit de retour à Londres, où il avoit été reçu avec de grands applaudissemens. S'il ne refusa pas les honneurs que le Peuple de la Capitale lui vouloit rendre en cette rencontre, il fit voir qu'il avoit l'esprit assez solide pour n'y faire pas grand fond. On dit qu'en passant par Tyburne, qui est le lieu où l'on exécute ceux qui méritent la mort, un flatteur lui ayant dit ces mots, en lui montrant la foule du Peuple qui venoit au devant de lui : *Voyez quelle multitude de gens viennent pour vous voir triompher*, il lui répondit froidement : *Il en viendrait encore plus pour me voir pendre*. Il ne fut pas si indifférent à l'honneur d'être regardé par les complices de son usurpation, comme le seul homme d'Angleterre sur qui on pût se reposer du succès des grandes affaires, parce que cette estime publique assuroit sa domination. Il en reçut un nouveau témoignage par la manière dont le Parlement lui commit l'entreprise d'Ecosse, en faisant consentir Fairfax à lui céder entièrement le commandement des armées. La chose se fit honnêtement. Fairfax s'excusa d'aller en Ecosse sur le besoin qu'il avoit de repos, & sur ce qu'il n'étoit pas convenable qu'ayant des terres dans ce Royaume & siégeant même au Parlement, il y allât porter la guerre. Ainsi Cromwel fut seul chargé de cette expédi-

1650. tion importante. Il montra bien-tôt qu'on avoit bien choisi. On avoit fait prendre les devants à son armée, pendant qu'il donnoit ordre lui-même à faire transporter par mer les provisions nécessaires à l'entretenir; prevoyant bien que les Ecoffois auroient fait le dégât par tout, & qu'on ne trouveroit sur leurs frontieres ni vivres pour les hommes, ni fourage pour les chevaux. Ces preparatifs étant faits il partit en poste, & se rendit à Barwik, où il arriva le vingt-deuxième de Juillet. Il y séjourna quelques jours, qu'il employa premierement à faire publier une réponse, au nom du Parlement d'Angleterre, à une plainte que les Ecoffois avoient envoyé faire à Londres sur l'armement qu'on y preparoit pour venir attaquer leur Pais. Il n'est pas nécessaire de dire ce que contenoit ce Factum, on le conjecture aisément. Cromwel y fit ajouter une invitation aux Ecoffois de la frontiere, qui avoient quitté leurs maisons, d'y revenir incessamment: les assurant qu'eux & leurs biens y seroient à couvert des insultes, & de l'avidité du Soldat. En même temps qu'on répandoit ces écrits, le Général disposoit ses troupes, ayant sous lui Monk & Lambert, personnages fameux dans cette Histoire, qui lui servoient de Lieutenants.

L'Armée Angloise entra en Ecosse sur le commencement du mois d'Août, forte de seize à dix-sept mille hommes, & se saisit assez aisément de Musleboroug & de Dumbar. La discorde des Ecoffois avoit fait esperer à Cromwel qu'il avanceroit beaucoup d'abord, & qu'il ne trouveroit pas d'armée en état de lui beaucoup resister. Il y fut trompé: le commun peril devenant pressant suspendit tout d'un coup les contestations particulières. La Faction Presbyterienne

Henne se mit en campagne, & on la laissa faire. Son armée se trouva bien de vingt-mille hommes commandés par le vieux Leslie, ayant son Neveu pour Lieutenant, Holburne & Montgomery pour Majors.

1650.

Cromwel, dont l'intérêt étoit de chercher de bonne heure à combattre dans un pays où son armée ne trouvoit pas à subsister, marcha droit à l'armée ennemie, campée entre Edimbourg & Leith pour être à portée de secourir ces Places, & couvrir l'intérieur de l'Etat. L'habile Anglois fit ce qu'il put pour attirer Leslie au combat : mais celui-ci savoit son métier, & comme son intérêt étoit de sembler pour ruiner les troupes ennemies, qui n'avoient de munitions & de vivres que ce qu'leur en venoit d'Angleterre avec de grands frais & de grandes difficultés, il se tint si-bien retranché, que Cromwel n'osa attaquer son camp. L'Anglois n'oublia rien de tout ce que l'art de la guerre peut fournir d'amorces & de ruses pour mettre l'Ecossois en nécessité d'accepter la bataille, tantôt l'attirant vers Dumbar, comme s'il eût voulu assiéger Edimbourg, tantôt faisant des mouvemens pour se mettre entre Sterling & lui. Mais l'Ecossois se démêla adroitement de toutes ces pièges, & quoi que l'armée Angloise le suivit toujours, il mesura tellement ses démarches, & se fut si avantageusement se poster; que tout le mois d'Août se passa à faire ce manège ennuyeux à un homme aussi vif que Cromwel, sans que celui-ci pût trouver l'occasion ni de combattre en rase campagne, ni d'attaquer l'ennemi dans son camp.

Il y a apparence que si les Ecossois eussent été constants à garder cette conduite. Cromwel eût échoué dans cette entreprise. Mais une glorieuse

1650. malentenduë precipita cette Nation fiere dans le malheur où elle tomba par la bataille de Dumbar. Les insultes des Anglois les piquèrent; ils craignirent que leur prudence ne fût prise pour lâcheté; ils crurent pouvoir vaincre en bataille rangée ceux qu'ils avoient quelquefois poussés avec avantage dans des décampemens: ainsi ils se résolurent à combattre, & en avertirent même Cromwel.

Ce fut au commencement de Septembre, que ce General ayant eu avis que les Ecoissois avoient dessein d'aller surprendre Musleboroug, & enlever des convois qui lui venoient de Dumbar, prit sa marche de ce côté-là. Il mena ses troupes jusques dans cette dernière Ville, où les ayant fait rafraichir, il les fit sortir en bataille pour combattre les ennemis, qui s'étoient venus poster près de là. Ceux-ci se mirent aussi en bataille, mais avec precipitation, n'attendant pas si-tôt les Anglois; & ce fut apparemment cette surprise, qui fut cause que presque dès le commencement du combat, leur armée fut mise dans un desordre dont elle ne revint point. La victoire fut complète pour Cromwel. Trois mille Ecoissois furent tués sur la place, plus de dix mille faits prisonniers. Leith, Edimbourg, & tous les postes situés sur le bord meridional du Golphe, & du Fleuve Forth jusqu'à Sterlin, subirent le joug du Vainqueur; cette dernière forteresse & le Château de la Capitale ayant été les seules, qui osassent lui résister en ces quartiers-là.

Dans le chagrin que donna au Roi un si fâcheux événement, il se consola par l'espérance, qu'il en resulteroit un bien pour l'avantage de son parti. L'extravagance Punitave étoit parvenue aux derniers excès, & envers lui, & envers

ouvrit ceux qu'ils qualifioient de Malignans. 1650.
 Un jour, dans un de ces combats qui s'étoient
 donnés au mois d'Août au décampement des
 armées, une partie des Troupes Ecclesiastiques ayant
 été poussée assez loin, ce Prince qui étoit alors
 près de là, & qu'on en avoit averti, étoit ac-
 couru, & avoit tant fait par sa présence & par
 son-exemple, qu'il avoit arrêté les fuyards, &
 rétabli par tout le bon ordre. Charles crut avoir
 mérité quelque remerciement par ce service, &
 s'attendoit qu'une telle preuve de valeur & de
 bonne conduite le fût juger digne de tenir le rang
 qui lui étoit dû dans l'armée, lors que les Mi-
 nistres Presbytériens & les Officiers Généraux
 le firent prier plus instamment que jamais de se
 retirer, & de ne paroître plus dans les troupes.
 Il put beau représenter qu'il étoit contre sa gloi-
 re de demeurer dans l'oïveté, pendant qu'on
 combattoit pour lui; qu'un Roi dans l'état où
 il étoit n'ayant de ressource à sa mauvaise fortu-
 ne que le bon succès de la guerre, la devoit re-
 garder comme sa grande affaire, qu'il ne de-
 voit pas tellement abandonner aux soins d'au-
 trui, qu'il n'y donnât lui-même les siens. Mal-
 gré toutes ces remontrances il convint au Roi
 de se retirer, les Officiers menaçant de l'aban-
 donner s'il persistoit à vouloir demeurer. Ils
 poussèrent les choses encore plus loin. Ils fi-
 rent de grandes perquisitions pour savoir qui
 avoit averti le Roi du danger où étoit l'armée,
 & cassèrent près de trois mille hommes, qu'ils
 soupçonnerent de n'être pas assez attachés à leur
 cabale; les regardant comme des Malignans,
 avec lesquels les gens de bien ne devoient point
 avoir de commerce.

Le Roi espéra que la perte de la bataille de
 Dunbar feroit ouvrir les yeux aux Ministres,
 & à ceux des Puritains qui gouvernoient, pour

1650. connoître leur mauvaise conduite, pour en user mieux avec lui, & rétinir dans un même corps toutes les parties de l'Etat sous leur Chef légitime & naturel. En effet on crut quelque temps voir dans l'esprit des Ecoſſois quelque disposition à en venir là : mais cette espérance s'évanouit bien vite. A peine les Presbyteriens vaincus avoient-ils repris leurs esprits, qu'ils reprisent leurs entêtements : le Roi fut moins bien traité que jamais, les autres Factions plus méprisées, & la division plus universelle. Les Seigneurs des montagnes en furent si indignés, qu'ils envoyèrent inviter Charles à venir se retirer parmi eux. Ce Prince, qui sentoît enfin sa patience poussée à bout, y consentit, & s'échapa sous prétexte d'aller à la chasse ; n'ayant que trois personnes avec lui, avec lesquelles étant allé trouver le Vicomte des Dupes, il demeura caché chez lui, en attendant qu'il fût informé par des personnes affidées, qu'il envoyât expres vers le Nord, de la bonne volonté & des forces de ceux qu'il avoit appelé. Cette retraite consterna ceux en qui l'amour de la patrie, & la crainte du joug Anglois n'avoit pas été étouffée par l'entêtement du Puritanisme. On s'assembla, on delibera, un Anglois découvrit à propos où le Roi s'étoit arrêté, quelques mutins dirent qu'il le falloit laisser aller, mais les gens sages prévalurent, jugeant que les mêmes raisons qui avoient fait appeler ce Prince le devoient faire rappeler. Ils dépêcherent Montgomery pour l'aller trouver chez des Dupes, le conjurer de revenir, & lui promettre qu'on changeroit la conduite qui lui avoit déplû, d'une manière à ne lui donner désormais nul sujet de plainte.

Montgomery fit sa commission promptement & avec succès. Il fit tant de diligence, qu'il

qu'il arriva chez des Dupes avant que le Roi en fût parti. Là il se jeta à ses pieds, & lui représenta fortement que la retraite ruinoit ses affaires en ruinant celles de la Nation; qu'en se séparant du Parlement, au lieu d'être le lien des partis, il alloit devenir Chef du plus foible, lequel abusant de l'honneur d'être commandé par son Souverain, prendroit une nouvelle audace, & feroit une guerre civile dans un temps où l'on avoit peine à en soutenir une étrangere; qu'il y perdrait plus que les autres, qu'il s'agissoit de conserver son héritage naturel, & la dernière de ses ressources; qu'on voyoit bien qu'il avoit sujet d'être mécontent, qu'on lui en demandoit pardon; qu'il revint, & qu'il trouveroit un changement de procédé, qui effaceroit jusqu'au souvenir de celui dont il se plaignoit. Le Roi eût peine à faire ce pas, qui pouvoit être regardé comme un effet d'une légèreté d'esprit peu convenable à son caractère: mais le grand intérêt qu'il avoit à ne se pas desunir du gros de la Nation, & la parole que Montgommery lui donna de la part du Parlement de l'entière soumission qu'on auroit pour lui, le déterminâ au retour.

Il fut reçu avec beaucoup de joie, & il reconnut en effet qu'on vouloit changer de conduite avec lui. Ce changement ne fut pas néanmoins tout d'un coup si universel, qu'il ne s'élevât une nouvelle cabale sous le nom de Remontrâns, qui lui donna de l'exercice, & mit tout son parti en peril. Un Colonel nommé Straughan, qui commandoit quatre mille chevaux avec un autre nommé Karre, parut être le principal Chef de cette faction. Comme le Roi mettoit tous ses soins à réunir la Nation, & à faire en sorte qu'on ne distinguât plus le Puritain du Malignant, pour joindre les forces des uns & des

1650

des autres contre leur ennemi commun, il avoit déjà moyenné quelque accord entre les Presbyteriens & les Montagnards. On avoit admis ceux-ci dans le service, & quelques Anglois même avec eux, sous certaines conditions qu'ils avoient bien voulu accepter; lors que Cromwel, attentif à tout, se servit de la conjoncture pour faire honte aux Puritains de s'être relâchés de leurs maximes, & d'être en société avec les ennemis de Dieu, sous un Roi sans Religion, qui admettoit à son service jusqu'aux Catholiques Romains. Ces reproches, adroitement tournés dans des Ecrits que le General Anglois prit soin de faire faire & de répandre, eurent l'effet que je viens de dire. Quelques Ministres, ou Fanatiques ou malintentionnez pour le Roi, prirent d'abord ces sentimens, & les inspirèrent ensuite aux autres. Diverses personnes y entrèrent, & presque tout le Corps de Troupes que commandoient Karre & Straughan. Ceux-ci se plaignirent par un Ecrit qui fut nommé la Remontrance, qu'on avoit attiré le malheur de la défaite de Dumbark & de la prise d'Edimbourg, en recevant inconsiderément dans la société des Fideles le Roi & ses Malignans, sans qu'ils eussent donné de marques d'une solide conversion. Le Parlement fut embarrassé à appaiser cette revolte, & si Karre eût été de l'humeur de son Collegue, cette étincelle de discorde alloit causer un grand incendie. Heureusement on trouva Karre ou éloigné de la rebellion, ou facile à rentrer dans le devoir. Il courut des bruits desavantageux à sa fidélité, mais il y a apparence qu'il s'en justifia, ou que s'il fut ébranlé, on le retint, & on lui pardonna d'avoir abancélé. Quoi qu'il en soit, il fut l'instrument dont on se servit pour remettre dans la soumission les troupes qu'il

com-

commandoit, & si Stranghan ne se fût sauvé auprès de Cromwel qui l'avoit séduit, Karre avoit ordre de l'arrêter, & de le conduire à Saint Jonsthon, où étoit le Roi & le Parlement. 1651.

Cette sedition apaisée Charles eut sujet d'être content de la conduite des Ecoffois, qui pour lui donner de solides marques de l'attachement qu'ils avoient pour lui, le couronnerent solennellement à Scone au mois de Janvier de l'année mil six cens cinquante un. Ils celebrerent sa naissance peu de jours après, & ce qui fut de plus essentiel, ils abolirent par une ordonnance authentique du Parlement jusqu'aux noms odieux des Factions qui les avoient jusques-là divisez, pour concourir tous désormais, sans distinction de Partains, de Malignans, d'Ecoffois, d'Anglois, au rétablissement du commun Monarque.

C'étoit bien tard le reconnoître. Pendant ce temps-là les Anglois avoient pris des postes importants; & le fort Château d'Edimbourg, n'espérant plus d'être secouru après plus de trois mois de siege, s'étoit rendu à composition. L'Etat néanmoins ne laissa pas de tirer deux grands avantages de la réunion de ses forces, dont l'un fut d'arrêter Cromwel pendant l'hiver au deçà du Forth, l'autre de donner le temps au Roi de former à son tour des desseins, & de lever des troupes pour les executer.

Une grande maladie de Cromwel, causée par le chagrin qu'il eut que les pluies lui eussent fait perdre l'occasion de prendre Sterling, ne contribua pas peu au loisir qu'eurent le Roi & le Parlement de faire les préparatifs de la campagne suivante, qu'on jugea devoir être vive, & qui le fut en effet beaucoup.

Cromwel fut plutôt prêt à agir selon son plan que le Roi selon le sien : mais le Roi fut pour-

1651. pourtant en état d'empêcher que Cromwel n'agît avec un aussi prompt succès, que ce General se l'étoit promis. L'Armée Royale étoit la plupart composée de nouveaux Soldats, le reste de ceux qui étoient échapez de la défaite de Dumber ayant péri dans une occasion, où Lambert avoit battu Karre. Pour aguerrir cette milice, & l'accoutumer peu à peu, Charles alla camper à Torwod, lieu assez proche de Sterling, & fut si bien s'y retrancher, que Cromwel, qui l'y vint chercher, ne put engager ses troupes au combat. Si chacun eut gardé ses postes aussi habilement que le Roi, l'activité de l'Usurpateur eût eu le temps de se ralentir, & les Troupes Ecoissoises croissant tous les jours, les Anglois eussent trouvé des digues qui eussent arrêté leurs conquêtes, & peut-être fait changer la fortune. Mais ceux qui gardoient les bords du Forth du côté de la Province de Fife ne firent pas si bien leur devoir. Owerton Colonel Anglois passa le fleuve à son embouchure sans y trouver que peu de résistance, & se retrancha sur le rivage avec environ deux mille hommes qu'il avoit menez avec lui, jusqu'à ce que Lambert l'eût joint avec un pareil nombre de Troupes. Là le Chevalier Brown & le Major Holburne leur étant venu tomber sur les bras avec environ quatre mille hommes, il y eut entre eux un furieux combat, & assez long-temps disputé : mais enfin les Anglois vainquirent, deux mille Ecoissois furent tuez sur la place, & douze cens faits prisonniers, parmi lesquels le Chevalier Brown mourut bientôt après de ses blessures, ou du chagrin de sa disgrâce.

Cette défaite jetta la terreur dans toutes les Places voisines. Inchergarvi, l'Isle de Brunt, & plusieurs autres postes importants se rendi-

rent

rent d'abord aux Vainqueurs, ou firent peu de résistance. Cromwel savoit trop bien profiter des conjonctures favorables, pour laisser rien perdre du fruit que celle-là lui pouvoit produire. Il n'eut pas plutôt appris les nouveaux exploits de ses troupes : que laissant là l'armée du Roi, qui n'avoit fait de mouvemens que pour aller camper sous Sterling, où il étoit encore plus difficile de l'aller attaquer qu'à Torwod, il s'avança jusqu'à Saint Jonsthon, & quoi que le Roi y eût laissé deux mille hommes pour le défendre, il ne laissa pas de l'assiéger.

Ce fut pendant que ce General étoit attaché à ce siege, que Charles s'ouvrit à son Conseil du dessein qu'il avoit formé d'entrer en Angleterre avec son armée : esperant que la diversion qu'il feroit de ce côté là délivreroit en même temps l'Ecosse, & causeroit une revolution en Angleterre. Les Ecossois consentirent avec peine à cette entreprise hasardeuse, & qui en cas de mauvais succès laissoit leur pays en proie aux Vainqueurs, mais enfin le Roi l'emporta. Après qu'il eut donné ses ordres pour la défense de certains postes, qu'il ne crut pas pouvoir être pris par le peu d'Anglois, que Cromwel pourroit laisser en Ecosse pour conserver ce qu'il y avoit conquis, il partit de Sterling le dixième d'Août à la tête de quatorze mille hommes, la plus grande partie Cavaliers, que commandoient sous lui les Ducs d'Hamilton & de Buckingham, les Comtes de Lauderdale & de Middleton, David Leslé, Montgomery, Wilmot, Wentworth, & d'autres Seigneurs des deux Nations. Il prit la route de Carlisle, & comme il marchoit à grandes journées, il fit beaucoup de chemin en peu de temps. Sa diligence néanmoins ne prévint qu'à demi celle de Cromwel. On s'étoit douté du dessein du Roi,

1651. Et sur le bruit qui en avoit couru, ce General, qui ne negligeoit rien, avoit détaché Harisson, & un assez gros Camp volant, avec ordre de se poster entre l'Ecosse & l'Angleterre de maniere qu'il fût à portée d'observer la route de Charles, & en cas qu'il tournât de ce côté-là de l'attendre à certains passages où il le pourroit arrêter, & donner moyen de l'atteindre à ceux qu'on enverroient après lui.

Ceux qui eurent ordre de prévenir, & ceux qui furent commandez pour suivre, s'acquitterent également bien de leur commission. Lambert, qui conduisoit ceux-ci, fit une marche si prompte & si vive, qu'il joignit l'arrière garde du Roi au pont de Varington sur le Mersey, où Harisson s'étoit posté pour lui disputer le passage. Il y eut là un combat fort brusque, mais le Roi en eut l'avantage, ayant passé sur le ventre à Harisson, & été à Lambert l'envie d'aller plus avant. Depuis ce succès rien ne retarda la marche de l'armée Royale. On laissa les Villes qui ne se rendirent pas, on s'affura de celles qui voulurent bien se rendre, & de ce nombre fut Worchestre, où le Roi fit sa demeure & fit reposer son armée, qui avoit mérité ce repos par une marche sans interruption de plus de cent lieues de pays.

Pendant que le Soldat se repusoit, le Roi & ses Officiers Generaux s'occupoient à remuer les ressorts qui font les revolutions en Angleterre. Le Roi écrivit au Maire de Londres une Lettre portant Amnistie generale de tout le passé pour tous les rebelles, hormis pour ceux qui avoient fait mourir le feu Roi. Par cette même Lettre ce Prince exhortoit paternellement son Peuple à retourner à son devoir. En même temps il fit publier aux environs de Worchester une Ordonnance, par laquelle il enjoignoit à

tous

tous ses Sujets qui étoient en âge de porter les armes, de se trouver auprès de lui, pour lui aider à recouvrer l'héritage de ses Ancêtres envahi par des parricides. 1652.

Ni les Lettres ni l'Ordonnance n'eurent le succès qu'on en attendoit, & ce fut la première fois qu'il arriva à l'Angleterre de demeurer stable dans une si belle occasion de changer. La Lettre du Roi fut final reçue à Londres, qu'on la fit brûler par la main du Bourreau, & l'Ordonnance eut si peu d'effet, qu'à peine produisit-elle à Charles de quoi remplacer deux mille hommes, qui lui étoient morts de fatigue, ou qui l'avoient deserté en chemin. François Baron de Talbot fils aîné du Comte de Shrewsbury, digne par là d'un nom si célèbre, fut de ceux qui le vinrent trouver avec soixante Cavaliers. Le Comte de Derby lui en amenoit quinze cens de l'Isle de Man, mais il trouva à Manchester un parti de Parlementaires composé de troupes mieux aguerries que les siennes, qui étoient nouvellement levées: il en fut attaqué, défait, blessé, & à peine put-il s'échaper par des boues & par des chemins détournés, pour venir offrir au Roi, au défaut de ses Troupes, sa bonne volonté & sa personne. Diverses choses concoururent à cette uedeur du Peuple Anglois pour la bonne cause, & le rendirent constant dans le mauvais parti malgré son inclination à changer: mais rien ne contribua davantage à empêcher une revolution qui paroissant être en si beau chemin, que l'activité de Cromwel. Il avoit appris à Saint Jonstons, qui venoit de se rendre à lui, l'entrée du Roi en Angleterre. Cette Place est assez avant dans l'Ecosse, cependant en très-peu de jours toute la vaste étendue de pays qui est entre cette Ville & Londres reçut les ordres de

1651. ce General. Outre Lambert & Harisson ; Fleetwood , Deane , Gray de Grosby , Desboroug , & divers autres Officiers formez de sa main le mirent en campagne , & agirent chacun de leur côté. C'étoit par tout le même esprit , la même vigueur , la même diligence , la même adresse à contenir les Peuples , le même art pour inspirer aux Soldats du zele pour la mauvaise cause. Pendant que chacun des Officiers assembloit à Cromwel de grands corps de Troupes , lui-même , après en avoir laissé un d'environ six mille hommes à Monk pour continuer la guerre d'Ecosse , accourut promptement en Angleterre pour rassurer le Parlement , que l'approche du Roi avoit effrayé , & arrêter les mouvemens du Peuple de Londres , toujours moins favorable à ceux qui gouvernent qu'à ceux qui disputent le gouvernement. Tout fut calmé aux approches de Cromwel , & Londres témoigna tant de zele pour maintenir cet Usurpateur , qu'il en sortit une juste armée , qui l'alla trouver au rendez-vous. La conjonction de toutes les forces du parti rebelle se fit au confluent de la Thame & de la Saverne , où Fleetwood & le Major Deane firent passer l'eau à leurs troupes qu'ils avoient amenées d'Upton , & allerent rencontrer celles que Cromwel amenoit de Warwick ne faisant gueres moins tous ensemble de soixante mille combatans.

Quelque grosse que fût cette armée , elle étoit moins redoutable par le nombre , que par le zele dont elle étoit animée pour la cause qu'elle soutenoit. On accusa celle du Roi d'être plus tiède pour ses intérêts. Quelques-uns même firent courir le bruit , que les Ecossois l'avoient trahi. Ils s'en défendirent par des Ecrits publics , qui prouvoient à la vérité qu'ils ne l'avoient pas trahi , mais qui ne prou-

voient

voient pas assez bien qu'ils ne l'eussent pas abandonné, & ce blâme tomba particulièrement sur la Cavalerie. 1651.

Cromwel ne perdit point de temps. Il n'eut pas plutôt reconnu la disposition des troupes Royales campées aux environs de la Ville, qu'il résolut de les combattre. Ce fut le treizième jour de Septembre, qui avoit été si fatal aux Ecoissois l'année précédente par la bataille de Dumber, que Cromwel, plus fort que le Roi des deux tiers, attaqua son camp. Il commença par le pont de Powik, qui étoit gardé par Montgomery homme capable de le bien défendre, mais une blessure qu'il y reçut, & qui le mit hors de combat, ôta le courage à ses Soldats. Ils lâcherent pied, & ce poste fut emporté en fort peu de temps. Ce mauvais succès fit prendre au Roi la résolution de sortir lui-même, & d'attaquer l'ennemi à son tour. Ce fut au bois de Peryanne, qui est de l'autre côté de la Ville, qu'il alla fondre sur les Parlementaires avec son Infanterie, qui y fit fort bien son devoir. D'abord il gagna le canon, s'il eût eu plus de Cavalerie, ou que celle qu'il avoit eût mieux combattu, il auroit mis l'Armée Angloise dans un désordre capable de causer une déroute. Le peu de fermeté de la Cavalerie Ecoissoise empêcha que le Roi ne profitât de ces momens qui ne reviennent point, quand on les a une fois manquez. Il fut obligé de se retirer vers la Ville, où ayant taillé les foyards, il les ramena au combat pour empêcher les ennemis d'entrer dans la Ville avec eux. On eût encore pu la sauver, si la Cavalerie de Lesté, qui n'avoit que très-peu souffert, n'eût refusé au Roi de retourner. Alors le Comte de Cleveland, Jacques Hamilton, Charles & d'autres de ceux qui étoient autour du Prince, & qui s'intéressoient le

1651.

le plus à sa conservation, voyant l'affaire désespérée le prièrent de se retirer pendant qu'il étoit encore temps, & pour lui en donner le loisir formèrent un petit escadron, avec lequel ils arrêteraient encore quelques momens les vainqueurs à la porte de Sudbury. Charles persuadé par ses amis s'étoit retiré à propos. A peine avoit-il disparu, que Fleetwood entrant dans la Ville par un endroit qu'apparemment le désordre avoit fait abandonner, obligea ceux qui combattoient encore de se retirer dans un Port, où ayant refusé de se rendre à la première sommation, ils furent forcez & passés au fil de l'épée. Ainsi finit la journée de Worcester, où par une victoire décisive le Tyran d'Angleterre ne laissa plus au légitime Souverain d'autre espérance de remonter sur son trône, que dans la protection de celui qui n'a besoin que de son bras pour faire & détruire ce qu'il lui plaît. Trois mille morts sur le champ de bataille, cinq mille prisonniers, le reste dissipé, ne laisserent plus au Roi de parti à prendre que celui de sortir du Royaume, & ce n'étoit pas même une affaire aisée; Cromwel ayant tout mis en œuvre pour empêcher qu'il n'échappât, jusqu'à défendre sous peine de la vie de l'assister & de lui donner retraite, & à promettre une grosse somme d'argent à ceux qui le découvriraient. Les perils que courut ce Prince, les aventures qu'il eut dans cette fuite, font un trop bel effet dans l'Histoire de la Révolution que j'écris pour y être omises. Je les rapporte sur les mémoires & sur le récit de gens dignes de foi, à qui il les a racontées lui-même.

Charles étoit sorti de Worcester accompagné de cinquante Cavaliers, dont étoient le Duc de Buckingham, les Comtes de Derby & de Lauderdale, les Barons Talbot & Wilmot. Leslé l'avoit

l'avoit joint avec la Cavalerie, qu'il prétendoit remener en Ecosse: mais soit que le Roi ne crût pas qu'il pût exécuter ce dessein, soit qu'il fût rebuté des Ecossois, après avoir passé avec eux le pont de Barbon il s'en sépara, & s'éloigna le plus qu'il pût de Worchester & des ennemis. Tandis qu'il en fut assez proche pour être pris pour un Royaliste fuyant après la bataille perdue, il conserva son escadron, afin de n'être pas exposé aux insultes des Payfans, & à la brutalité des Soldats qui se seroient écartés pour piller. Quand il fut hors du peril son embarras fut de chercher une retraite, où il pût prendre en assurance un peu de repos, & des mesures pour sortir du Royaume s'il n'y pouvoit demeurer sans être connu. Il en parla au Comte de Derby, qui lui dit qu'après la déserte par Lichburne dans le Comte de Lancastre, & une assez longue fuite, il s'étoit trouvé dans un lieu, où un Payfan, qui avoit plusieurs frères tous aussi officieux que lui, l'avoit caché avec tant d'adresse, que personne ne s'en étoit apperçu; que ce lieu s'appelloit Boscobel peu éloigné d'où l'on étoit, étant à l'entrée du Comté de Schrop; que ce Payfan avoit nom Penderel, homme à la mode discret, avisé, ne manquant pas d'intelligence, d'une probité inflexible, mais au reste Catholique Romain. Cette dernière qualité ne fut pas celle qui contribua le moins à déterminer le Monarque errant à la retraite de Boscobel. Plus d'un exemple l'avoient convaincu que l'éducation Catholique inspire une fidélité pour les Rois que l'on ne voit pas dans les Sectes, & les services que les Penderels lui rendirent à Boscobel lui en furent un nouveau témoignage. Un homme de la troupe du Roi nommé Gifford, qui étoit du pays, s'étant mis devant pour servir de guide,

1651. de, on arriva le soir bien tard à la porte de Wiltad, ancien Monastere de Religieuses de Citeaux où demouroit un des Penderels. Boscobel n'en est pas loin, mais il y a apparence que le Roi n'y voulut pas aller descendre, pour ne pas donner connoissance de sa retraite à tant de gens. On arrêta à Wiltad, où le Comte de Derby ayant envoyé chercher son hôte Guillaume Penderel & Richard son Frere, leur mit le Roi entre les mains, après leur avoir confié le secret de sa défaite & de sa fuite, & leur avoir bien fait promettre qu'ils l'assisteroient de tout leur pouvoir. Ces précautions prises le Roi congédia son escorte, qui vouloit aller rejoindre Lesté, & ne retint que Wilmot, qu'il envoya sur le champ à Londres, où il étoit resolu de l'aller trouver. Il lui donna pour guide Jean Penderel troisième Frere de celui chez lequel il alloit loger.

Après que Charles eut donné ses ordres, il s'abandonna entièrement à la discretion des Penderels, qui lui couperent les cheveux, lui noircirent le visage & les mains, & le vêtirent d'un vieux habit qui le déguisoit assez bien : ensuite de quoi sans perdre de temps, au lieu de le mener à Boscobel, ils l'allerent cacher dans un bois, où ils lui firent une cabane qui fut sa demeure durant plusieurs jours.

Dieu, dont la Providence veille d'une façon particuliere à la conservation des Rois, avoit bien inspiré les Penderels de retirer Charles du Monastere de Wiltad. A peine en étoit-il sorti, qu'une compagnie de Soldats y étant entrée visita jusqu'aux endroits les plus cachez, & l'on apprit d'eux que Cromwel n'avoit pas eu plutôt achevé la grande journée de Worchester, qu'il avoit envoyé par tout de semblables trou-

pes pour chercher le Roi. La pluie empêcha celle qui étoit venue à Withad de s'écarter aux environs, & donna le moyen au Roi de prendre plus tranquillement le peu de nourriture & de repos, que lui purent procurer ses hôtes dans le lieu sauvage où ils l'avoient conduit. Richard Penderel lui alla chercher un oreiller dans sa maison, & prit en passant une femme de ses parentes à qui il se fioit, pour lui apporter du laitage, du beurre & des œufs à manger. Le Roi fut surpris de la voir, & ne sachant pas si Penderel lui avoit confié son secret, il lui demanda pour s'en éclaircir, comment elle pourroit se résoudre à être fidelle à un homme qui avoit été du parti du Roi? La femme ne s'expliqua pas si elle favoit le secret ou non, mais elle répondit au Roi, qu'elle lui seroit fidelle jusqu'à la mort, & dit ces paroles d'un air où le cœur avoit tant de part, que Charles cessa de la craindre, & fit de ce qu'elle lui avoit apporté un repas rustique, que le besoin lui rendit plus délicieux qu'aucun qu'il eût fait de sa vie.

Après que le Roi eut mangé, & ensuite dormi quelque temps, il résolut à son réveil de passer au pays de Galles, où il avoit des amis chez qui il pouvoit demeurer sûrement, jusqu'à ce qu'on eût trouvé occasion de le faire conduire à Londres, où Wilmot le devoit attendre. Dans ce dessein il demanda à ses hôtes, s'ils ne connoissoient point quelqu'un sur le rivage de la Saverne, qui le voulut cacher dans sa maison jusqu'à ce qu'il pût passer l'eau : à quoi Richard lui ayant répondu, qu'un nommé Wolph qui demeuroit à Madlay lui rendroit volontiers ce petit service, & que c'étoit un homme dont il lui repondoit, le Roi prit la résolution de partir dès la nuit suivante,

1651. & se mit en effet en chemin, suivant à pied Richard Penderel, qui lui voulut servir de guide.

Ils n'avoient gueres que deux lieues à faire, mais la nuit étoit fort obscure, & le chemin n'étoit pas aisé. Une aventure le rendit même encore plus difficile au Roi. Comme ils passaient par un moulin, le Meunier entendant ouvrir une barrière qui fermoit le pont sur lequel on passoit le ruisseau, sortit brusquement du logis, & leur demanda d'un ton menaçant où ils alloient à une heure indue; & comme ils continuoient toujours à vouloir ouvrir la barrière sans répondre au Meunier, il courut vers eux, & cria: *arrête*. Alors Penderel laissant là le pont passa tout au milieu de l'eau, & le Roi le suivit au bruit que faisoient ses habits mouillés, ne le pouvant presque plus voir. L'obscurité empêcha que le Meunier ne les suivit, outre que c'étoit un gros homme qui ne se remuoit pas aisément. Ils arrivèrent ainsi à Madlay, où Penderel ayant confié le secret du Roi à Wolph, ce fidelle Sujet n'omit rien pour rendre à son Prince tout le service qu'il pouvoit exiger de lui. Après l'avoir caché le mieux qu'il put, il alla lui-même sur le bord de l'eau pour voir la disposition des choses: mais il trouva tout le rivage tellement obsédé de Soldats, qu'il s'en retourna résolu de détourner le Roi de tenter un passage si dangereux. Charles le crut, & s'en revint avec son guide à Boscobet. Il alla droit à la forêt, & demeura dans sa cabane, pendant que Richard alla voir s'il ne paroïssoit point de troupes Parlementaires aux environs. Richard trouva en faisant sa ronde un homme qui surprit agréablement le Roi. C'étoit Carlis, l'un de ces braves gens, qui pour donner le temps à ce Prince de sortir de

de Worchester & de se sauver, étoient allés ar-
rêter l'ennemi à la porte de Sudbury, d'où après
avoir soutenu courageusement le combat aussi
long-temps qu'ils l'avoient cru nécessaire pour
favoriser la retraite du Roi, chacun avoit pris
son parti, les uns de fuir, les autres de se ren-
dre. Carlis étoit de ceux qui avoient fui. Il
étoit des environs de Boscobel, & connoissoit
les Penderels; il leur étoit venu demander quel-
que assistance dans son malheur. Le Roi
s'étoit foulé un pied, & y sentoit une douleur
violente. Pour y trouver quelque remède il
vint la nuit à la maison des Penderels: mais il
n'y fut qu'autant de temps qu'il lui en fallut
pour se faire étuver le pied, & manger; en-
suite de quoi il s'en retourna avec Carlis dans
la forêt, où Penderel qui ne croyoit jamais son
hôte assez en sûreté, le fit monter sur un gros
arbre, dans lequel il se trouva une branche as-
sez grosse pour avoir un creux capable de le lo-
ger, & encore Carlis avec lui. Il y dormit en-
tre les bras de cet Officier fidèle, & n'en descen-
dit que pour occuper la cache d'Huddleston Prê-
tre Catholique, que les Penderels tenoient chez
eux, & qui rendit aussi au Roi dans cette
occasion des services essentiels, dont ce Prince
se souvint toute sa vie.

Il étoit difficile que Charles fût long-temps
à Boscobel sans être découvert. Je ne sais quel
bruit s'étoit répandu qu'il étoit dans ces quar-
tiers-là, & un jour un des Penderels étant allé
pour quelque affaire dans un village des envi-
rons, il y trouva des gens de guerre, dont l'Of-
ficier sachant d'où il venoit le questionna fort
sur le sujet du Roi, & lui promit une grande
recompense s'il lui pouvoit donner quelque in-
dice, qui lui put faire découvrir où ce Prince s'é-
toit retiré. Penderel ne se démentit point du ver-

1651. tueux sang dont il étoit né dans cette occasion délicate. Il garda le secret à son Roi : mais Charles jugeant bien par le recit de cette aventure, qu'il n'étoit pas trop sûr pour lui de demeurer plus long-temps dans un lieu où ses ennemis le soupçonnoient, résolut de l'abandonner, & de chercher retraite ailleurs. Celui des Penderels qui étoit parti pour conduire Wilmot à Londres lui en indiqua une autre à son retour, ayant rapporté que les chemins de Londres les plus écartez & les moins connus étoient si pleins de gens de guerre, que le Baron n'avoit pû passer; qu'il s'étoit arrêté à Mosley chez un Gentilhomme nommé Witgrave, où il étoit en sûreté, en attendant que les chemins fussent plus libres pour aller plus loin.

A cette nouvelle le Roi, à qui l'empressement qu'il voyoit dans ses ennemis pour le trouver avoit fait changer le dessein qu'il avoit eu d'aller à Londres en celui de sortir du Royaume le plus promptement qu'il pourroit, se fit conduire chez Witgrave, où il dit adieu aux Penderels, qui l'avoient escorté jusquelà avec le Mari de la Paysanne, qui lui avoit porté à manger le premier jour qu'il fut dans le bois.

Le Roi trouva Wilmot à Mosley, mais le plaisir qu'ils eurent de se rejoindre fut troublé par un grand peril, qui les menaça de près tous deux. Ils n'avoient pas encore eu le temps de délibérer sur la route & le parti qu'ils devoient prendre, qu'une Compagnie de Soldats parut devant la maison de Witgrave en résolution d'y entrer. La résistance étoit hors de saison. Witgrave fit cacher ses hôtes, & ouvrit en même temps les portes avec un air si assuré, qu'il étonna aux Soldats l'envie de faire une plus exacte

recherche. Ce même jour Charles apprit qu'on en avoit fait une nouvelle dans le Monastere de Wiltad, où le Chef de la troupe avoit plusieurs fois porté le pistolet à la gorge de celui des Penderels qui habitoit entre maison, pour l'obliger à lui déclarer où s'étoit retiré le Roi.

Le peril augmentant ainsi de jour en jour pour le Monarque, il resolut de s'approcher le plus près qu'il pourroit de la mer, pour être à portée de s'embarquer à la premiere commodité. Ayant communiqué ce dessein à Witgrave, & à un voisin de ce Gentilhomme nommé Lancy, homme sûr, celui-ci se chargea volontiers de faire conduire le Roi vers Bristol, & pour concerter ce voyage l'emmena chez lui à Bentley. Lancy avoit une Sœur fort habile Fille, qui avec permission du Roi ayant été admise au secret, trouva un expedient pour aller à Bristol, qui plut à ce Prince, & qui réussit. Elle avoit proche de cette Ville, dans un lieu qu'on nomme Norton, une parente sur le point d'accoucher. Sous prétexte d'aller assister cette parente, la Fille monta en croupe derriere le Roi, qu'elle déguisa de nouveau, & qui passa pour son valet. Une femme sur cheval derriere un autre homme la suivoit par bien-seance, & Wilmot les accompagnoit, menant des chiens, & portant un oiseau comme un Chasseur de profession.

Durant ce voyage, qui ne fut que de trois jours, le Roi eut diverses aventures, dont quelques-unes le divertirent, d'autres lui donnerent de l'inquietude. Il n'avoit gueres fait que deux lieues, lors que son cheval s'étant défermé, il alla lui-même au premier village pour lui faire remettre un fer, ne voulant pas démentir le personnage qu'on lui avoit donné à faire.

1651. Comme il tenoit le pied du cheval, le Maréchal lui demanda des nouvelles, & si le Roi n'étoit pas pris. Charles répondit sans s'étonner qu'il n'en avoit pas oui parler, & qu'il y avoit apparence que ce Prince étoit retourné en Ecosse. *Je ne le croi pas*, repliqua le Maréchal, *je m'imagine bien plutôt qu'il est caché en Angleterre: que'que part qu'il soit, je voudrois le savoir; le Parlement a fait publier qu'on donneroit mille livres sterling à quiconque le découvrirait.*

Cette ennuyeuse conversation finit avec l'ouvrage de l'Artisan, lequel étant fait le faux valet remit en croupe sa maîtresse, & continua son chemin jusques proche d'Evertham; où sur le point de passer l'Avon dans un gué à un quart de lieuë du village, quelqu'un de la troupe aperçut des chevaux sellerz, qui paroïssient de l'autre côté de l'eau. Le Roi étoit d'avis de passer, mais celui qui menoit la compagnie ne le jugea pas à propos. On prit un détour, mais on n'y gagna pas: on n'en eut que plus de sujet de craindre, le Roi & sa Compagnie s'étant trouvez à deux ou trois cens pas de là à la vue des mêmes Soldats qu'ils avoient voulu éviter. On en fut quitte pour la peur. Le Prince passa hardiment, & son équipage parut si naturellement celui d'une famille de campagne qui faisoit une visite dans son voisinage, que ces Soldats, qui le cherchoient, n'eurent pas le moindre soupçon que ce fût lui.

Ce fut parmi ces aventures & beaucoup d'autres à peu près semblables, que Charles arriva à Norton. On l'y regarda comme un valet, mais afin néanmoins qu'il fût bien couché, & qu'on la traitât mieux que les autres, la Dame qui passoit pour sa Maîtresse feignit qu'il avoit
la

Il fievre tierce, & le fit concher dans un cabinet où elle lui fit faire un bon lit, & en même temps porter à manger. Cette feinte donna le plaisir à Charles de reconnoître qu'en ce canton-là on avoit l'ame assez Royaliste. Un Medecin l'étant venu voir, & ne le trouvant gueres malade lui porta la santé du Roi, & l'obligea de lui faire raison. Le lendemain lors qu'il déjeûnoit, un homme qui venoit, disoit-il, de l'expédition de Worchester où il assuroit avoir vû le Roi, donna quelque inquietude à ce Prince dans la crainte qu'il ne le reconnut: mais Charles eut bien-tôt découvert que ce qu'il disoit étoit faux, quand l'ayant questionné sur la taille & sur la figure du Roi qu'il assuroit avoir vû vingt fois, il lui eut répondu brusquement: *Il est quatre doigts plus grand que vous.*

Pendant que Charles se rassûroit contre la crainte que cet homme évaporé lui avoit donnée, un autre plus considéré le connut malgré son déguisement. C'étoit un nommé Pope. Maître d'Hôtel du Gentilhomme chez qui il étoit, qui ayant servi autrefois sous lui lors qu'il n'étoit que Prince de Galles, se remit assez tous ses traits pour ne s'y méprendre pas. Il attendit à s'expliquer à lui touchant le secret qu'il avoit découvert, qu'ils fussent tous deux sans témoins. Alors se jettant à ses pieds: *C'est vous-même, lui dit-il, Sire; je ne vous ai pas long-temps méconnu, & ce seroit aussi inutilement que vous me celeriez qui vous êtes, que vous pouvez sûrement me le dire. Mais pensez que d'autres que moi peuvent avoir ce discernement, & bâton-vous de vous dérober aux recherches de tant de gens, qui ne tâchent à vous découvrir que pour vous perdre. Si je puis vous servir à cela, je m'efforcrai bien.*

K. 5,

1651. *heureux. Essayez mon zèle, & comptez sur une exacte fidélité.* Le Roi fut surpris & embarrassé de cette nouvelle aventure. Il voyoit un péril égal à se confier à un inconnu, & à marquer de la défiance à un homme qui se pouvoit éclaircir. Dans cette perplexité, l'air sincère de la personne qui lui parloit le déterminâ à s'ouvrir. L'événement fit voir qu'il en avoit bien jugé. Pope rendit de grands services au Roi, & ce ne fut pas un de ceux qui contribua le moins à son évafion. Ce fut lui qui lui suggéra la Maison de Windham, où ce Prince passa dix-neuf jours en assez grande sûreté, en attendant qu'on lui eût trouvé une occasion pour s'embarquer.

Ce n'étoit pas une chose aisée dans les précautions qu'on prenoit pour ne point embarquer des gens inconnus; il étoit même dangereux de se présenter, les maîtres des vaisseaux & des barques soupçonnant tous ceux qu'ils ne connoiffoient pas d'être le Roi, & craignant les peines portées par les édits du Parlement contre ceux qui ne le découvreroient pas. Il eut un bruit de sa mort, qui auroit assuré sa vie s'il eût duré un peu plus long-temps; il l'apprit par le son des cloches, & par les réjouiffances publiques qu'on en fit dans les bourgeoisies voisines du lieu où il étoit caché: mais ce bruit s'évanouit trop vite, & ne diminua point la difficulté que trouvoit Charles à s'embarquer.

Ce Prince eut un double bonheur, assez rare dans l'état fâcheux où il étoit au temps dont je parle; l'un que parmi tant de personnes, la plupart de basse naissance, qui avoient connoissance de son fecret, aucune ne le deccha, & ne fut tentée de gagner ce que le Parlement promettoit à ceux qui le découvreroient, l'autre que

que ce grand nombre de confidens le servoient tous avec affection , & n'omirent rien pour le soustraire aux recherches de ses ennemis. Windham se donna pour cela tous les mouvemens , qu'inspire un grand zele à un Sujet vertueux pour le service de son Roi. Il y avoit quelque temps qu'un Marchand nommé Elden , avoit fait passer la mer à Mylord Barklay , qui fuyoit la persécution des Parlementaires. Windham ne désespéra pas de gagner ce Négociant qui étoit de ses amis , & de l'engager à faire pour Wilmot ce qu'il avoit fait pour Barklay. Dans cette pensée il le va trouver à Lime où il faisoit sa demeure , & l'ayant tiré à quartier , il le conjure de vouloir rendre à un homme de qualité du parti vaincu à Worcester le même service qu'il avoit rendu dans une pareille occasion à un autre. Il lui dit qu'il ne s'agissoit que du passage de deux hommes , Wilmot ne menant avec lui de tout son train qu'un seul valet , qu'aussi la chose se feroit sans bruit , & n'auroit aucune suite. Elden , qui étoit officieux , n'eut pas de peine à s'engager à rendre à Windham & à Wilmot le service dont il s'agissoit , & mena sur le champ le premier à un village nommé Charmouth , pour parler au maître de la barque qui avoit passé Mylord Barklay. Ils le trouverent à point nommé , ils firent marché avec lui , ils prirent jour pour l'embarquement , & assignèrent un lieu écarté , où se devoit trouver la barque pour prendre Wilmot & son valet. Le Roi fut ponctuel au rendez-vous , mais la barque ne parut point. On attendit assez longtemps , esperant qu'au moins le Patron auroit soin de faire avertir de ce qui causoit ce retardement. On attendit en vain : personne ne vint , & comme tout étoit à craindre , on se hâta de quitter un lieu qui n'étoit plus sûr pour le

1651.

Roi. Il n'y eut sorte d'accident, qu'on n'imaginât pour deviner la cause de ce manquement de parole, ou de ponctualité dans le Patron. Personne ne conjectura juste : aussi étoit-il difficile de s'imaginer ce qui étoit arrivé. On l'apprit d'Eldon, qui s'en informa, & l'ouït que la veille du jour destiné à l'embarquement il y avoit une foire à Lime, où avoit été publiée l'Ordonnance du Parlement contre ceux qui cacheroient le Roi, & qui aideroient à le fuir; que sur cela la femme du Patron, sachant qu'il devoit passer en France des gens qu'il ne lui nommoit pas, s'y étoit fortement opposée, & que pour l'en mieux empêcher, elle l'avoit enfermé sous la clef lors qu'il prenoit dans une chambre quelques hardes nécessaires au voyage.

Cette nouvelle aventure obligea Charles à quitter la maison de Windham, sans trop savoir où se retirer. Il marcha du côté de Dorchester toujours accompagné de Wilmot, Windham & un de ses valets nommé Peter leur servant de guide. Un fer, qui manqua en chemin au cheval de Mylord Wilmot, pensa faire découvrir le Roi. Ce Seigneur s'étant arrêté à faire ferrer son cheval dans un bourg où ils avoient passé la nuit, le Maréchal dont il se servoit demanda au valet d'écurie d'où venoient ces Gentilhommes-là. Le valet ayant répondu qu'on disoit qu'ils venoient d'Exeter, le Maréchal repartit qu'ils venoient de plus loin, & que les derniers fers qu'on avoit mis au cheval qu'il venoit de ferrer avoient été forges du côté du Nord. Ce commencement d'entretien ayant fait faire réflexion au valet, que les quatre Carabiers n'avoient point voulu que l'on dessellât leurs chevaux, & qu'eux-mêmes ne s'attendoient point coucher, il conclut de-là qu'apparemment

paremment c'étoient des gens de qualité de l'armée du Roi défunte à Worchester, & que ce pourroit bien être le Roi même. Sur cette conjecture il va trouver le Ministre du Bourg, Parlementaire fort zélé, & lui dit ce qui lui avoit passé par la tête. Heureusement ce Ministre étoit occupé à faire de mauvaises prières, qu'il ne voulut pas interrompre: mais le bruit de cette aventure, que le Maréchal raconta de son côté, s'étant répandu, le Ministre prit feu, & avertit le Magistrat. On court aux armes, on fait des recherches, on envoie une Compagnie sur la route des Cavaliers soupçonnez: le Roi étoit pris infailliblement, si au lieu de suivre le grand chemin qu'il avoit sembler prendre d'abord, il n'eût tourné tout court à gauche. L'hôte, qui étoit ami de Windham, & qui avoit été son domestique, lui fit savoir toute l'histoire, qui fut un avertissement au Roi de ne rien négliger pour cacher sa marche, & de tout faire pour trouver au plutôt occasion de passer la mer. L'un & l'autre devenoit tous les jours plus difficile, par la multitude des Troupes dont toute cette Côte étoit pleine, destinées pour l'Isle de Gersei. A tout moment le Roi s'en trouvoit environné, & il n'entroit pas dans une hôtellerie, qu'il n'y vît arriver des Soldats, des Officiers, des Compagnies entières. On ne peut assez admirer comment il ne fut pas reconnu: un jour il craignit fort de l'être par un valet d'hôtellerie, qui lui aidait à tirer de l'écurie les chevaux de ceux qui passoient pour ses maîtres. *Je vous ai vû, s'écria le valet en s'adressant brusquement à lui, & je ne croi pas me tromper; je suis bien-aise de vous revoir.* Ces dernières paroles calmerent un peu la crainte, que les premières avoient causée dans le cœur du Monarque déguisé. Pour s'assurer davan-

1651. davantage de ce que le valet vouloit dire, il lui demanda où il l'avoit vu. *Je vous ai vu*, répondit cet homme, *à Exeter durant la guerre; j'y ai demeuré deux ans entiers.* Ce discours embarrassa le Roi, qui avoit fait la guerre à Exeter. Il paya de présence d'esprit, & repliqua d'un air dégagé en se pressant néanmoins de monter à cheval pour suivre ses Maîtres, qu'il étoit vrai, qu'il s'en souvenoit, qu'il servoit un nommé Porter, qu'au reste il pretenoit bien qu'au retour ils renouvelleroient connoissance. Ainsi finit un entretien, qui pour n'être pas long ne laissoit pas d'être fort ennuyeux au Prince. Il s'en démêla heureusement. & marcha vers Salisbury, où Jean Cowentry, l'un des enfans de celui qui avoit été Garde du Grand Sceau, le fit cacher chez une Veuve; en attendant que Robert Philippe, devenu son confident en la place de ceux qui l'avoient suivi jusques-là, & qu'on avoit renvoyé chez eux, lui cherchoit un vaisseau à Southampton. Il en trouva un, mais par malheur une des Compagnies qui alloient à Gerfay survint, & s'en empara: ainsi ce fut à recommencer. Gunther lui fit trouver une barque à Shore, assez près de Portsmouth dans la Province de Suffex, par le moyen d'un nommé Mansel, riche Marchand de ses amis. Le Roi vint coucher dans un lieu tout proche de cette bourgade, pour partir sans perdre de temps dès que la barque seroit en état. Mansel y amena Tetershall, ainsi se nommoit le Patron, que Wilmot fit souper avec lui; car il passoit toujours pour le maître, & le Prince pour le valet.

Le commencement du repas se passa à parler du voyage qu'on devoit faire le lendemain, & Charles ne croyoit plus avoir de risques à courir que ceux du trajet, lors que malheureusement.

ment le Patron l'envisagea , & le reconnut. 1651.
Vous m'avez trompé , dit-il au Marchand en le tirant à part après le repas , *& vous vous êtes joué de moi pendant.* Je connais le Roi , je l'ai vu : c'est cet homme déguisé en Valet , & celui qui paroit son Maître n'est qu'un Confidant de sa suite. Pouvez-vous ignorer l'Edit qui défend de cacher ce Prince , & la récompense promise à quiconque le découvrira ? Le Marchand fit tout ce qu'il put pour détromper le Marinier , voulant bien être trompé lui-même : car il ne douta plus dès lors que ce Valet ne fût le Roi , & il n'en devint que plus empressé à le faire embarquer promptement. Il conjura donc le Marinier de n'écouter point des soupçons , qui mettoient en danger un honnête homme , & qui l'alloient jeter lui-même dans l'embarras d'un éclaircissement , qui interrompoit son négoce , & dont il ne tireroit de fruit que le chagrin d'avoir trahi un homme qui s'étoit confié à lui. Mansel parloit avec une action qui donna à Wilmot la curiosité de l'entendre , ce Seigneur se doutant bien qu'on parloit de lui. Il s'approcha , & ayant appris de quoi il étoit question , il seconda les raisons du Marchand par tant d'argent & de promesses , que sans trop détromper le Patron il le persuada. Il fut convenu que ce Patron irait sur le champ chez lui , qu'il feroit préparer sa barque , & qu'on partirait le lendemain. La chose ainsi terminée le Patron court en sa maison , & demande d'un air empressé ses hardes & des provisions à sa femme. *Vous avez grande hâte* , lui dit-elle , *pourquoi n'attendre pas à demain ?* Et comme il la pressa encore plus : *Allez* , ajoûta-t-elle , *je vois que vous allez passer le Roi : Dieu vous conduise & lui aussi.* L'entreprise est dangereuse , mais pourvu que vous le sauviez , je consens

1651. *Je ne puis de mendier toute ma vie mon pain, & celui de mes Enfants.* Animé par ces mots Teterhall donne les ordres nécessaires, pour que sa barque fût en état de mettre le lendemain à la voile sur les cinq heures du matin. Il fut obéi : à l'heure marquée les Matelots amènent la barque au lieu où la devoit prendre le Roi. Wilmot s'y rendit suivi de ce Prince toujours déguisé, & de ceux qui avoient contribué à lui procurer cet embarquement : on se dit un adieu fort tendre, dans lequel Mansel s'approchant du Roi lui prit la main, & la baisant : *J'ai bien voulu, lui dit-il, Sire, que votre Majesté me trompât : je prie Dieu qu'elle arrive à bon port, & qu'elle revienne bien-tôt regner en paix dans ses Royaumes.* Le Roi lui répondit en riant, que quand cela seroit arrivé il le souviendrait du service qu'il lui rendoit de si bonne grace : après quoi étant entré dans la barque avec celui qui passoit pour son Maître, on quitta le rivage, & l'on vogua tout le jour si heureusement, qu'on arriva la nuit à Fecamp, d'où Charles se rendit à Paris le trentième d'Octobre de l'année mil six cents cinquante-un.

Pendant que le Roi légitime sauvoit sa vie avec tant de peine, l'Usurpateur jouissoit en paix de tous les fruits de sa victoire. Londres l'avoit reçu avec pompe, & tous les Corps l'avoient flaté des noms pompeux de Pere du Peuple, & de Libérateur de la Patrie. Plus de cinq mille prisonniers avoient honoré son triomphe, peu de ceux même qui s'étoient sauvez après la bataille perduë ayant échapé au Vainqueur, & aux troupes Parlementaires qui obsedoient tous les chemins. Ainsi hors le Duc de Buckingham, Talbot, Leviston & quelques autres, qui eurent le même bonheur que le Roi, & passèrent de là la mer, les Seigneurs du parti Rôyal..

Royal furent presque tous faits prisonniers. Le Duc d'Hamilton, les Comtes de Derby, de Cleveland, de Lauderdale; Maffei, Mongomery, Middleton, Lesté même furent du nombre de ceux-là, le Duc d'Hamilton mourut de ses blessures: le Comte de Derby eut la tête tranchée. Cromwel fit donner par le Parlement une amnistie générale aux autres, mais sous des clauses captieuses, qui lui laisserent la liberté d'excepter de cette indulgence ceux envers qui ses intérêts ne lui permettroient pas d'en user.

La réunion de toutes les parties de la Monarchie Britannique sous le gouvernement présent, dont l'Usurpateur reçut coup sur coup les nouvelles après sa victoire, eussent rendu cette année la plus belle de sa vie, s'il n'eût été de sa destinée de croître en prospérité jusqu'à la mort.

Monk, qu'il avoit laissé en Ecosse, poussa si vigoureusement la conquête, qu'à peine Cromwel étoit parti qu'il prit Sterling par composition. Dundee fut emportée d'assaut, & Aberdeen ouvrit ses portes. Nulle autre Place n'osa résister. Pendant ce temps-là Alured défit le Comte de Lewen, & d'autres Seigneurs qui tenoient la campagne. Les Marquis d'Argyle & d'Huntley, les Comtes de Glencarne & d'Arthol furent les derniers à se rendre: mais les uns vaincus par Morgan, les autres par la nécessité se soumirent enfin aux Vainqueurs, & avec eux au commun Maître.

L'Irlande résista plus long temps, n'ayant pas exposé ses forces comme l'Ecosse au sort des batailles; & si elles eussent été bien unies, si les Catholiques, qui faisoient le plus grand nombre, & les Protestans Royalistes avoient pu convenir de leurs faits, Irton tout habile qu'il

1651. qu'il étoit n'en seroit pas venu à bout. Il sût profiter de leurs divisions, & les attaquant à propos quand leurs discordes les affoiblissoit, il prit sur eux Waterford, Duncannon, Athlone, & enfin Limerick. Ce fut après cette dernière conquête que ce General finit sa vie, digne, par un talent égal pour les grandes affaires & pour les grands crimes, du rang qu'il tenoit dans l'estime & dans l'alliance de Cromwel. Après sa mort Coot prit Gallway, & par là succomba l'Irlande sous la domination des Tyrans. Fleetwood eut le gouvernement de cette île, & fut doublement successeur d'Irston, duquel il épousa la Veuve.

1652. Depuis ce temps-là ces deux Etats demeurèrent soumis malgré eux à la nouvelle domination. Il y eut dans l'un & dans l'autre encore depuis quelques mouvemens; mais Monk en Ecosse, Fleetwood en Irlande y apportèrent un si bon ordre, qu'on n'y remua point impunément, & à la fin non seulement l'Irlande, mais l'Ecosse même, qui avoit tant fait pour n'être point incorporée à la Monarchie d'Angleterre quand de grands Rois la gouvernoient, le fut à une République d'Anglois formée par un particulier.

Les îles dépendantes des trois Royaumes imiterent leur soumission. Man, Gersey, Grensey, les Orcades reconnurent la nouvelle puissance, & ne se firent pas trop presser. Quelques Ports de Gersey résistèrent, mais n'espérant pas de secours ils cederent à la force, & se rendirent.

C'est ainsi que Cromwel réunit plus étroitement que jamais toutes les parties de l'Etat, qui s'étant séparées à la chute de leur Chef, furent rassemblées par celui qui l'avoit fait tomber pour l'être. Il en avoit déjà le pouvoir, l'autorité,

les

les émolumens: mais il lui manquoit encore quelque chose qu'il y voulut faire ajoûter. Le nom de General qu'il portoit ne lui donnoit de caractère que pour le commandement de l'armée, il lui falloit un titre qui lui donnât droit sur l'armée & sur le Parlement. Sa politique avec les Anglois étoit de s'attirer les honneurs, & non pas de les envahir: car il connoissoit leur genle, également sans mesures à accorder contre la prudence, & à refuser contre la justice selon l'impression qu'on leur avoit donner.

L'artificieux Tyran savoit si-bien l'art d'allumer à propos ce feu, quand il avoit disposé les choses favorablement pour ses desseins; que loin d'être obligé d'exciter les Peuples, il seignoit de les retenir, & en satisfaisant son ambition, il acqueroit le mérite de la modestie. Suivant ce plan, s'étant apperçu qu'à force de parler en Maître, le Parlement se laissoit tenter de l'envie de le devenir, il résolut de le casser, craignant qu'en cette disposition ces Republicains eussent peine à souffrir qu'il prît un titre qui lui donnât de la supériorité sur eux.

Comme il n'y avoit eu d'union entre le Parlement & l'Armée, qu'autant que Cromwel avoit su l'art d'y en mettre, & d'y en conserver; il lui fut aisé de la rompre, & en commettant ces deux Corps d'employer l'un à détruire l'autre. Il n'eut pour cela qu'à laisser agir une secrète jalousie qu'avoit l'Armée contre le Parlement; ceux-là se plaignant que ceux-ci dispoient de tout à leur gré, qu'ils partageoient entre eux les postes avantageux pour s'enrichir, qu'ils faisoient les Rois, & qu'au lieu d'un l'Angleterre en avoit plusieurs, bien moins assujettis aux Loix que celui dont on s'étoit défait; qu'ils remplissoient le Royaume

1652. de sang, sous prétexte de punir ceux qui s'opposoient au gouvernement, mais en effet pour contenter leurs vengeances particulières; qu'ils cherchoient à se perpétuer dans une fonction qui ne devoit durer qu'un temps, & dont l'honneur devoit être partagé entre tous les bons Sujets de l'Etat; qu'il falloit casser ce Parlement-là, & former une nouvelle Représentative par les suffrages de tout le Peuple, selon le plan qu'on s'étoit fait en abolissant la Monarchie pour ériger une République.

1653. Ces plaintes, que Cromwel avoit apaisées tandis qu'il lui avoit convenu de ne pas rompre l'intelligence de l'Armée & du Parlement, éclatèrent dès qu'il lui convint que ces deux corps se divisassent, & elles n'eurent pas plutôt éclaté, qu'elles produisirent leur effet. Le Parlement répondit avec fierté, qu'il n'appartenoit pas à l'Armée de se mêler du gouvernement, que c'étoit à elle à exécuter les ordres qu'elle recevoit de lui, & que si elle ne se tenoit dans les bornes que lui prescrivait son devoir, on ne manquoit ni de moyens ni de vigueur pour l'y réduire. Cette hauteur irrita des gens d'une profession peu docile, les esprits s'échauffèrent de part & d'autre. Le Parlement voulut casser une partie de l'Armée, sous prétexte que ce grand nombre de troupes étoit trop à charge à l'Etat, & ensuite séparer l'autre, n'en laissant qu'une moitié à Londres, & dispersant le reste en divers lieux pour veiller sur les Royalistes. L'Armée protesta hautement qu'elle ne souffriroit ni la diminution, ni la séparation de son corps, & fit publier un manifeste, dans lequel, après avoir exposé ses griefs & ses prétentions, elle demandoit une prompte réponse.

Le

Le Peuple haïssoit le Parlement, & le Parlement sentoit bien que l'appui du Peuple lui manquant, l'armée seroit bien-tôt la maîtresse. Dans cette vûë il fallut plier, & consentir qu'on délibérât d'une forme de Representative pour succéder à cette Assemblée : mais ce que cette même Assemblée n'avoit pu gagner par hauteur, elle tâcha de l'obtenir par adresse. On étoit convenu que douze Deputés de l'Armée, & autant du Parlement, travailleroient à former cette Representative. En effet ils s'assemblerent, mais ceux du Parlement firent traîner tellement la chose en longueur, en opposant les Loix de l'Etat à toutes les formes de Gouvernement qui n'étoient pas de leur goût, qu'après en avoir rejeté plusieurs, on fut sur le point de conclure à la pluralité des voix, qu'on laisseroit le Parlement dans l'état qu'il étoit alors, en substituant seulement à ceux qui étoient morts, ou qui mourroient, de nouveaux Membres pour remplir leurs places.

Cromwel & les troupes, dont ce projet ruinoit également les dessein, résolurent de s'y opposer; & ce Général, qui jusques-là avoit regardé ces démêlez sans trop paroître prendre parti, prit hautement celui de l'Armée. Sa déclaration fut bien-tôt suivie de la ruine du Parlement. Un jour que cette Compagnie étoit assemblée à son ordinaire dans le Palais de Westminster, il s'y transporta avec quelques-uns des principaux Officiers des troupes, & certain nombre de Soldats; & entrant brusquement dans la Salle : *Il y a trop long-temps, dit-il d'un air colere & menaçant, que vous en imposez au Peuple, & que sous prétexte de reformer l'Etat, vous enrichissez vos familles. Vous êtes ici pour procurer le bien public, &*
vous

1653. *vous ne pensez qu'à vos intérêts particuliers. On ne vous a mis dans ces places que pour établir une République, & vous en savez les fondemens en vous en appropriant toutes choses. Jusqu'à présent vous nous avez trompés: mais nous avons ouvert les yeux, & nous ne serons plus vos dupes. Allez, sortez d'ici au plutôt, & rendez un poste que vous remplissez si mal à de plus honnêtes gens que vous.* Il prononça ces derniers mots avec une action si vive, qu'il jeta la terreur dans toute la Compagnie. On demeura dans un même silence, & un seul ayant osé dire en s'adressant au General, qu'il n'étoit pas de la justice de confondre comme il faisoit les innocens & les coupables: sans l'écouter Cromwel s'avança, & en prenant successivement trois ou quatre par le manteau: *Vous êtes un fripon*, dit-il à l'un; *vous un juré*, dit-il à l'autre; *vous un débauché*, *vous un homme sans foi*, dit-il au troisième & au quatrième, & les fit tous honteusement sortir. L'Orateur ne se levant point, Harisson le tira hors de son siege: après quoi Cromwel déclara que le Parlement étoit cassé, fit fermer la porte de la Salle, & y fit mettre *Chambre à louer*. Cette moquerie ajoutée à l'insulte rendit méprisables, autant qu'ils étoient odieux, ceux qui composoient cette Assemblée, en les exposant aux satyres des Poètes & des diseurs de bons mots, pendant que le Peuple & l'Armée les chargeoient de maledictions. Le Conseil d'Etat fut cassé, aussi bien que le Parlement; & par là Cromwel demeura pour la seconde fois non seulement l'arbitre, mais le createur du Gouvernement. Il pouvoit dès lors lui donner une forme convenable à ses desseins, & se revêtir lui-même de tel caractère qu'il auroit jugé à pro-

propos. L'Armée dont il avoit pris le parti, ^{1653.} le Peuple que ce coup hardi lui rendoit encore plus soumis, étoient prêts à souscrire à tout. Pour aller plus sûrement il ne crut pas devoir aller si vite. Après s'être rendu agreable il voulut montrer qu'il étoit nécessaire, & mettre les choses dans un état où il seroit plaisir en acceptant ce qu'on seroit obligé de lui deférer, au lieu de recevoir une grace en demandant ce qu'on ne lui devoit point. Le moyen dont il se servit pour arriver à ce but, fut d'affecter un grand penchant pour le gouvernement populaire, de paroître éloigné non seulement du Monarchique, mais de l'Aristocratique même, & de proposer une idée de Représentative conforme à cela. Comme la Faction de ceux qui vouloient un Gouvernement populaire étoit une des plus étendues, la proposition fut reçue avec d'autant plus d'applaudissement, que les Republicains de bonne foi avoient pris jusques-là de l'ombrage de sa trop grande autorité. La Représentative qu'il imagina dissipa tout d'un coup les soupçons. On donna d'autant plus aveuglement dans ses pensées, qu'il sembla prendre à tâche de se conformer à celles des autres. Ainsi à sa suggestion on forma une compagnie de cent quarante-quatre personnes, de toutes les Sectes, de toutes les Provinces, de toutes les conditions de l'Etat. Cromwel préfida à ce choix, que firent les Officiers de l'Armée tel que le Général voulut. Il n'étoit pas de son projet que l'on choisît d'habiles gens. Hors un petit nombre de ses créatures, qu'il inséra dans cette Assemblée pour avoir la vûe sur les autres; sous prétexte de chercher les plus gens de bien, il fit élire un ramas de personnes sans nom, sans naissance, sans lettres, sans expérience,

1653. la plupart attachées à ces Sectes de fanatiques dont l'Angleterre est toute pleine, qui agissent par un zèle bizarre, & se piquent d'inspiration.

On regla d'abord que l'autorité de cette Assemblée dureroit six mois. Elle delibera long-temps quel nom elle prendroit, & elle conclut enfin à prendre celui de Parlement d'Angleterre. Cromwel, qui faisoit tout servir à la fin qu'il s'étoit proposée, fut bien aise qu'une Compagnie, qu'il prevoit devoir s'attirer le mépris de la Nation, prit un nom qu'il avoit dessein de rendre insensiblement méprisable.

La politique réussit de point en point à l'heureux General selon le plan qu'il en avoit fait. Le nouveau Parlement ne fut pas plutôt dans l'exercice de son autorité, qu'il parut en tout ce qu'il fit, & plus encore en ce qu'il vouloit faire si on ne l'en eût empêché, une si grande incapacité, une si extravagante conduite, que tout le monde éleva la voix pour s'en moquer, ou pour s'en plaindre. On se contenta d'abord de parler, mais on cria enfin; & les cris ayant conduit la chose au point où le General la vouloit pour faire l'effet qu'il s'en étoit promis, les amis qu'il avoit dans le Parlement y jouerent si-bien leur rôle, qu'ils persuaderent à la plupart de n'employer plus leur autorité, qu'à s'en défaire entre les mains de Cromwel. Les fautes faites par l'Assemblée, le ridicule où elle tomboit, le desespoir de redresser des esprits extravagans qui en étoient Membres, & dont la conduite attiroit aux autres le mépris des honnêtes gens, furent les motifs qu'on y eut d'abdiquer un pouvoir qu'on soutenoit mal: l'habileté du General, son expérience, l'estime des Peuples, furent les raisons proposées pour le lui mettre entre les mains. La

La continuation du succès des armes Angloises sous sa conduite, dans la guerre qu'on avoit alors contre les Etats Généraux, lui donnoit un nouveau relief. Cette guerre, peu à peu allumée par des mécontentemens mutuels sur le commerce, sur la retraite qu'on donnoit en Hollande au Roi, avoit commencé par un démêlé, qu'eurent dans une rencontre fortuite l'Amiral Blake & l'Amiral Tromp pour le salut & le pavillon; le Hollandois ne prétendant pas être obligé de céder à l'autre. La bataille qui se donna en cette occasion eut une issue assez équivoque, chacun s'attribuant la victoire selon le genre de ces Nations; & ainsi en arriva-t-il en quatre ou cinq combats semblables qui se donnerent coup sur coup: mais sur la fin la Flotte Angloise eut de grands avantages sur l'autre; l'Amiral Hollandois fut tué, & les Etats au temps dont je parle faisoient solliciter à Londres, & y avoient des Ambassadeurs qui demandoient la paix.

L'honneur de cet heureux succès fut partagé entre Blake & Cromwel, dont l'un avoit fait, l'autre conduit la guerre; & ce nouveau lustre du Général n'avança pas peu les intrigues qu'il faisoit faire à ses amis, pour engager le Parlement à se démettre entre ses mains du gouvernement de l'Etat. Les bas Officiers de l'armée, qui avoient conçu l'espérance d'y avoir part chacun en leur rang, parurent d'abord s'opposer à cette délibération: mais Lambert, qui se voyoit en passe de succéder un jour à Cromwel fut si bien tourner leurs esprits, qu'ils laisserent faire le Parlement. Il fut résolu qu'on prieroit le Général de se charger du soin de gouverner l'Etat, sans Collegues & sans adjoints. On délibéra sous quel titre, & com-

1653. me les Anglois sont extrêmes dans leurs complaisances comme dans leurs contradictions à l'égard de ceux qui les gouvernent, on alla si avant, que plusieurs vouloient qu'on lui déstât la Royauté.

Quelques-uns disent que le nom de Roi ne fut point indifférent à Cromwel, & que la Couronne eut pour lui les charmes qu'elle a pour les autres hommes. S'il eut cette vaine gloire, la force d'esprit avec laquelle il surmonta montre une supériorité de raison, qui l'eût rendu digne de la supériorité politique que les Peuples lui avoient donné sur eux, si eux eussent pu la donner, & lui l'accepter sans injustice. Car ceux qui disent qu'il fut tanté d'être Roi, disent en même-temps qu'il en quitta la pensée quand il eut fait reflexion, que le prétexte de la liberté publique, la haine qu'il avoit inspirée au Peuple pour le gouvernement des Rois lui avoit acquis le credit qu'il avoit parmi les Anglois; qu'ainsi en se faisant Roi lui-même, il ruinoit le fondement de sa puissance, & établissoit sur le sable un édifice que le premier souffle d'adversité renverseroit; qu'il alloit démentir par une seule action toutes ses maximes & toutes ses promesses, & en un moment paroître un autre homme, pour lequel aucun changeant de sentimens & de conduite, après l'avoir regardé comme le vangeur de la liberté du Peuple on le regarderoit comme l'Usurpateur de la Puissance Royale, laquelle recouvreroit par là d'autant plutôt ses partisans, que Roi pour Roi, le légitime paroîtroit encore le meilleur; que la Puissance Royale même ne seroit jamais exercée avec moins d'indépendance que sous le nom de Roi, contre lequel on étoit en garde, & dont les droits étoient limités par certaines Loix, qu'un

qu'un autre titre donneroit le moyen d'élever. 1653.

Ce fut par les secrets ressorts de cette solide politique, que Cromwel vainquit ou prévint la tentation de devenir Roi. La modestie, l'amour du bien public, le desir de conserver aux Anglois la précieuse liberté qu'il avoit contribué à leur acquérir, furent les motifs qui parurent au dehors lui faire rejeter cette proposition. Il se contenta de la qualité de Protecteur de la République, & fut revêtu sous ce nom de la puissance de gouverner seul, de convoquer les Parlemens & de les casser après certains temps, de faire la paix & la guerre, de nommer & de déposer les Officiers & les Magistrats, de donner les honneurs & les titres, de faire les édits, de distribuer les grâces, de signer les arrêts, de remettre les peines, de rompre ou de continuer les alliances faites avec les Princes étrangers, de faire en un mot tout ce que la puissance suprême donne droit aux Monarques de faire, à quelques limitations près, qu'il consentit qu'on inserât dans l'acte de sa promotion, pour conserver encore quelques traits de regime democratique au fantôme de République qu'il montrait au Peuple pour l'amuser.

Comme il ne put tromper tout le monde, il ne put éviter aussi qu'il ne se formât souvent contre lui de secretes conspirations, & des partis capables de le perdre, s'il eût eu ou moins de vigilance pour les découvrir, ou moins de vigueur pour les dissiper. Il avoit des espions par tout, par tout des émissaires zelez, qui ne lui laissoient rien ignorer. Il y avoit peu de familles considerables où il n'eût un Pensionnaire. Il avoit corrompu jusqu'au Secretaire du

1654. Roi nommé Manning , qui l'informoit ponctuellement de tous les desseins de ce Prince. Ce fut un bonheur qu'on le découvrit , & qu'on se défit à propos de ce domestique infidèle par le supplice qu'il méritoit : mais avant qu'il fût découvert , Cromwel avoit par son moyen éventé une grande Ligue , qui s'étoit formée contre lui de deux ou trois Factions redoutables. Les Royalistes & les Republicains s'y étoient unis pour le détruire , & leurs différens intérêts ne les avoient pas empêchés d'agir de concert contre celui qu'ils regardoient comme leur commun ennemi. Le Protecteur fut averti si à propos de leurs démarches , qu'aucun ne remua impunément. Ceux qu'on prit les armes à la main furent condamnés au supplice. Ceux qu'on ne trouva pas armés furent confinés en prison , d'où ceux qu'on n'en tira pas pour envoyer au nouveau Monde , passèrent de longs jours à attendre ou la mort ou la liberté. Cette Ligue fut pour Cromwel une hydre à cent têtes , qu'il eut beau couper durant le cours de plusieurs années ; il en revint à tous momens d'autres , qui le fatiguerent , qui mêlèrent beaucoup de craintes & de chagrins au plaisir qu'il avoit d'être maître. Mais la passion de regner étoit si dominante en lui , qu'on ne le vit jamais tenté de prendre sur son ambition de quoi acheter son repos. Il ne haïssoit pas la vie , il n'omit rien pour la défendre contre les complots des conjurez : mais il aimoit encore plus la fortune , & il hazarda de moins vivre pour mourir le timon en main.

Ce fut en vain qu'un Parlement , où s'étoit reveillé l'esprit & l'amour de la République , entreprit de lui contester la continuation du pouvoir dont il se trouvoit revêtu. Il avoit convoqué lui-même cette Assemblée en l'an mil six cents

cens cinquante cinq, selon le droit que lui en donnoit le caractère de Protecteur : Il croyoit n'y trouver que de la complaisance & de la soumission à ses volontez, & pour y en trouver davantage, il n'y avoit appelé que ceux qui entrent dans la Chambre des Communes. Il se vit bien loin de son compte, quand après avoir étalé dans une pompeuse harangue le désordre où étoit l'Etat avant qu'on lui en eût confié le gouvernement, & la situation florissante où il l'avoit mis par ses soins; au lieu de le remercier selon la coutume, on garda un profond silence, & l'on commença par choisir pour Orateur ce même Lenthall, qui l'avoit été dans le Parlement cassé l'an mil six cens cinquante deux si ignominieusement par Cromwel. Cette démarche fut suivie d'une autre encore plus fâcheuse au Protecteur, les séances ayant commencé par un long examen de l'acte en vertu duquel il portoit ce titre, & des pouvoirs qu'on y avoit attachez. Ses amis & ses créatures se recierent contre cet examen, disant qu'on devoit regarder l'acte comme la base du Gouvernement dont il n'étoit plus permis de délibérer; mais quoiqu'ils pussent alleguer on ne discontinua point l'examen, & l'on déclama contre l'acte, comme contre une oppression manifeste de la liberté publique. Quelqu'un même osa dire tout haut, que puisqu'on se rapprochoit tant du Gouvernement monarchique, il valoit bien mieux le laisser continuer dans la Maison Royale qui en étoit en possession, que d'en revêtir un particulier qui n'y pouvoit prétendre aucun droit.

Le Protecteur apprit bien-tôt ce procédé & ces discours. Il ne s'endormit point sur l'avis, il se transporta au Parlement, & harangua avec vigueur : mais son Discours ne persuadant pas,

1655. il résolut d'avoir recours aux remèdes violens, qui ne lui étoient pas inconnus. Le lendemain il fit poster un corps de troupes aux avenues du lieu où se tenoit l'Assemblée, & donna ordre à ceux qui les commandoient de ne laisser entrer personne, qui n'eût signé un papier où étoient ces mots : *Je serai fidèle au Seigneur Protecteur, & ne permettrai pas qu'on change la forme de la République établie sous un seul.* Quelques-uns eurent peine à signer ce qu'ils n'avoient pas envie de faire; d'autres furent moins scrupuleux, & signèrent ce qu'on voulut dans la résolution de n'en faire que ce qui leur sembleroit bon. Par là ce Parlement fut long-temps partagé en deux Factions, dont l'une avoit pour but la confirmation, l'autre la diminution du pouvoir & de l'autorité de Cromwel. Les contestations de paroles ne décidant rien de part ni d'autre, celui-ci exerçoit toujours le pouvoir qu'on lui contestoit, faisant couler insensiblement le temps assigné par le nouveau droit à la durée des Parlemens.

Ce fut fort heureusement pour le Protecteur, que ses ennemis ne purent être prêts à faire éclorre en l'espace de cinq mois, que devoit durer cette Assemblée, une entreprise concertée assez habilement pour le faire perir. Ils y avoient intéressé une grande partie de l'armée. On prenoit des mesures assez justes. On se devoit saisir de lui. On devoit l'accuser devant le Parlement, & lui faire faire son procès comme au destructeur de la liberté, que le Peuple Anglois avoit acquise par l'extinction de la Monarchie. Les Conjurez épioient l'occasion de se déclarer à propos, mais pendant qu'ils l'attendoient on les prévint : un nommé Pride les decela. Les cinq mois étoient passés. Cromwel
cassa

cassa le Parlement, & les Officiers de l'armée qui étoient entrez dans le complot. La Faction fut par-là dissipée, & le Protecteur plus Maître que jamais. Le peril qu'il venoit d'échaper lui fit prendre de plus grandes mesures qu'il n'avoit encore fait pour l'être toujours. Il fit beaucoup de reglemens, & très-utiles pour la police, pour les mœurs, même pour la Religion : car il affectoit pour les choses qui regardoient le service de Dieu un soin extraordinaire, qui en imposoit fort au Peuple. Il faisoit punir les blasphémateurs avec beaucoup de severité. Il faisoit observer le Dimanche avec une exactitude capable de donner de la confusion aux Catholiques, & de servir de modele aux dévots ; paroissant lui-même toujours plein de sentimens de piété, & en faisant des leçons aux autres. Le luxe, le jeu, les spectacles furent reformez par des Loix severes, & celles qu'il fit pour la Justice ne lui firent pas moins d'honneur.

Pendant qu'il regloit ainsi les mœurs publiques, il s'étudioit à gagner le cœur de chacun en particulier, par tout ce qu'il jugeoit le plus propre à plaire à ceux qu'il vouloit s'attacher. Parmi la diversité monstrueuse des Sectes qui partagent l'Angleterre depuis que la Religion Romaine en est bannie, il se ménageoit tellement, qu'aucune ne se croyoit depourvue d'appui auprès de lui. Du caractère dont il étoit, toutes les Religions considérées en elles-mêmes lui étoient indifferentes ; par rapport à la politique, les Episcopaux & les Puritains étoient ses ennemis naturels, ceux-là comme Royalistes, ceux-ci comme Républicains. Il persécutoit les premiers ouvertement, puisqu'ils n'étoient pas même tolerez ; il ne faisoit la guerre aux derniers que secretement & sous main. Pendant ce temps-là il avoit pour amis

1655. des Evêques de l'Eglise Anglicane, dont il témoignoit faire grand cas, & permettoit à leurs Sectateurs de s'assembler en particulier pour faire l'Office divin à leur mode. Il en usoit à peu près de même à l'égard de la Religion Catholique, pour laquelle il ne témoignoit de haine que dans les Assemblées publiques, pour plaire au Peuple, & pour paroître à toutes les Sectes zélé Protestant. Il avoit même moins d'aversion des Catholiques que des Episcopaux, & un Historien de cette Secte se plaint, que jamais les Jésuites n'ont plus gâté les affaires de la Reforme, & gagné plus de personnes à l'Eglise Romaine, que durant son Gouvernement. Il se moquoit comme les autres des Fanatiques, des Trembleurs, & de semblables Societéz de foux, dont l'esprit d'erreur a rendu l'Angleterre seconde en ces derniers siècles : mais il ne laissoit pas de les choyer, & ne vouloit pas qu'ils se crussent indignes de sa protection. Comme il avoit porté l'hypocrisie jusqu'à contrefaire l'homme inspiré, ces sortes de Sectes, qui font passer les égaremens de l'imagination pour des mouvemens d'enhaut, ne le croyoient pas trop éloigné de leurs dogmes ni de leurs maximes, & cette persuasion les attachoit à lui. Sa Secte favorite étoit celle des Independants; mais encore plus independant qu'eux, afin de mieux gouverner toutes les Sectes il n'étoit proprement d'aucune. Le zele apparent, qu'il témoignoit pour l'union de tous les Sujets de la République Britannique dans une même profession de foi, le faisoit regarder à ceux qu'il transportoit comme le pere commun de la Reforme établie dans les trois Royaumes.

Avec un soin à peu près pareil, Cromwel s'appliqua à se faire des creatures dans toutes les conditions de l'Etat. Les promesses, & les
ains

airs populaires étoient les plus ordinaires appas dont il se servoit pour les attirer : car pour de solides bienfaits, renfermé dans lui-même & dans sa famille, il en faisoit à peu de gens. A cela près, il n'y avoit rien qu'il ne mit en œuvre pour plaire, point de complaisance qu'il n'eût, point de manières & de sortes d'esprits auxquels il ne se fût conformer. Il étoit devot avec les devots, poli avec les grands Seigneurs, Chasseur avec les Gentils-hommes de campagne quand il se trouvoit avec eux. Il avoit coutume de faire prendre à certains temps des cerfs dans ses parcs, pour les distribuer aux Paysans du voisinage avec quelques piéces d'argent. A le voir avec les Officiers & les Soldats de l'armée, on eût dit qu'il n'eût jamais vécu qu'avec eux, & qu'il n'eût point su d'autre métier : tant il se rendoit familier, & tant il entroit naturellement dans leurs discours, dans leurs intérêts, dans leurs divertissemens, & dans leurs jeux mêmes.

Pendant que Cromwel gaignoit par ces artifices ceux qui avoient de la disposition à se laisser tromper, il ne relâchoit rien de ses soins à veiller sur les démarches des autres, & inventoit continuellement de nouveaux moyens de découvrir les desseins qu'on formoit contre lui. Il reçut de grandes lettres de quatorze Majors Généraux qu'il envoya par les Provinces, & qu'il revêtit d'un grand pouvoir. Le prétexte qu'il prit pour cela, fut d'exiger de ceux qui avoient porté les armes pour le service du Roi une nouvelle taxe, qu'il leur imposa comme s'il eût eu besoin d'argent. Il envoya ces Majors pour lever cette taxe, mais en même temps il leur ordonna de se faire rendre chacun dans leur détroit un compte exact de tout ce qui s'y passeroit, & de lui en mander le détail. Par

1656. là il fut bien-tôt instruit de tout ce qui se passoit en Angleterre, où les Majors devinrent si redoutables, qu'il les craignit enfin lui-même, & après s'en être servi à former à sa fantaisie un Parlement qu'on lui demandoit, & qu'il ne pouvoit plus refuser, il les rappella, & supprima leurs Charges.

Le Protecteur avoit cette fois pris toutes les précautions nécessaires pour avoir un Parlement favorable. Aussi reçut-il de celui-ci, qui fut 1657. assemblé en l'année mil six cents cinquante sept, toute la satisfaction qu'il en pouvoit attendre. Il y avoit fait appeler trente Ecossois & trente Irlandois, pour représenter tout le Corps de la belle Republique dont il étoit Chef. Cette Assemblée ne fut occupée que du soin de le flatter, & porta la flatterie si loin, qu'elle le pressa de nouveau par de vives raisons d'accepter la Couronne, & de prendre le nom de Roi : mais la raison qu'il avoit eue la première fois de le refuser subsistant toujours, il persista dans sa première résolution, & se contenta qu'on lui continuât la qualité de Protecteur, qu'on rendit héréditaire à sa Famille.

La sainte modestie que Cromwell fit paroître dans ce Parlement en refusant la Royauté, augmenta le nombre des dupes que sa dissimulation trompoit ; mais sa véritable ambition, qui se manifestoit plus que jamais aux yeux de tous les gens éclairés dans le Décret qui faisoit passer le titre de Protecteur à ses Enfants, souleva de nouveau les Republicains. Lambert, qui avoit perdu l'esperance de lui succéder, les favorisa secrètement. Les Royalistes, voulant profiter de cette nouvelle division des ennemis du Roi, préparèrent un nouveau soulèvement, durant lequel Charles lui-même devoit passer en Angleterre, & soutenir ses partisans. Les émissaires

saïres du Protecteur ne lui laisserent pas igno-
 rer ces intrigues : on arrêta tous ceux que l'on
 soupçonna d'en être, & peu de ceux qu'on
 en put convaincre échaperent la punition.
 Lambert même fut disgracié, & son emploi
 donné à Headwood nouvellement revenu
 d'Irlande, où le Protecteur avoit envoyé pren-
 dre sa place par Henri Cromwel son second
 Fils.

Peu s'en fallut qu'un accident ne fût en un
 moment ce que tant de grands partis, & tant de
 conjurations secrètes ne purent faire en plu-
 sieurs années. Le Duc d'Holstein avoit fait
 présent d'un fort bel attelage à Cromwel, qui
 par une vivacité peu sçante à son âge, & enco-
 re moins à sa figure, ayant voulu l'essayer lui-
 même, monta sur le siège de son Cocher. Il n'y
 fut pas plutôt, qu'il fut emporté, son posses-
 sion jeté à bas, & lui enlevé, mais de manie-
 re que ses habits étoient attachés au timon ou
 à la roue, il fut traîné long-temps & fort loin.
 Comme la distance où l'avoient mis les fréquen-
 tes conspirations qu'on avoit faites contre lui
 l'obligeoit à porter toujours des armes à feu
 sous ses vêtements, un pistolet qu'il avoit alors
 se déchargea, & par son bruit ébranla enco-
 re les charras. Cette nouvelle secousse aidant né-
 cessairement à le démembrer, & les roues de lui ayant
 passé sur le corps, il demeura étendu sur la
 place. On le crut mort, mais il en fut quitte pour
 des blessures & des contusions, qui furent quel-
 que temps à guérir.

L'heure du Tyran n'étoit pas venue, & il
 devoit de sa distance de ne point cesser d'être heu-
 reux, qu'il ne cessât de vivre. Dieu en vou-
 loit faire un exemple de ces prospérités trom-
 peuses dont il aveugle les méchans : sa puis-
 sance crut jusqu'à la fin, & si la gloire étoit une
 chose

— chose qui pût convenir à un scelerat élevé par
 1657. un parricide, il seroit mort le plus glorieux
 homme de l'Europe. Maître absolu de trois
 Royaumes, il voyoit tous les Etats voisins de-
 mander à l'envi son amitié. La Hollande avoit
 acheté la paix à des conditions onéreuses, le
 Roi de Portugal l'avoit recherchée quoi qu'il
 eût été offensé dans la personne de son Mi-
 nistre, dont le Frere ayant tué un homme
 avoit été executé à Londres sans aucun ménage-
 ment. Les Couronnes du Nord avoient fait
 de même; & ce qui flattoit l'orgueil de Crom-
 wel plus agréablement que tout cela, les Mo-
 narchies de France & d'Espagne ne pouvant
 entrer toutes deux dans son alliance, avoient
 sollicité la préférence, que la première avoit
 obtenue.

L'Espagne avoit pris les devans; de toutes
 les Têtes couronnées le Roi Catholique avoit
 été le premier, qui avoit reconnu la Républi-
 que d'Angleterre. La France avoit eu au moins
 l'honneur de se faire d'abord rechercher, & de
 rejeter même des propositions qui paroissent
 avantageuses.

La Régente eut la gloire de cette action, qui
 se passa de cette sorte. Au temps que Cromwel
 se préparoit à faire la guerre aux Etats Gene-
 raux, le Comte d'Estrades depuis Maréchal,
 & alors Gouverneur de Dunkerque, y étoit
 bloqué par les Espagnols. Il se voyoit à la veil-
 le d'un siège, & ne voyoit point de secours,
 la guerre civile continuant en France, & la
 Reine, qu'on avoit contrainte d'éloigner le
 Cardinal Mazarin, ayant besoin de ses forces
 ailleurs, dans le dessein où elle étoit de fu-
 re revenir ce Ministre. Le Protecteur profitant
 de la conjoncture envoya à Dunkerque, & fit
 proposer au Comte d'Estrades un projet de Trai-
 té,

né, par lequel il offroit à la Reine d'entretenir à son service une armée de terre & cinquante vaisseaux, si elle vouloit lui donner cette Place qu'elle ne pouvoit plus conserver. Le Comte reçut mal l'Envoyé de Cromwel, & le menaça de le faire jeter dans la mer, si jamais il lui proposoit rien de tel : mais il ne laissa pas de donner avis de sa proposition à la Cour. Elle étoit à Poitiers, où le Cardinal, qui de son exil ne laissoit pas de faire écouter ses conseils, ayant été averti du Traité que proposoit le Protecteur, pressa la Reine de l'accepter, comme un moyen sûr d'affermir son autorité contre les cabales. La Regente avoit mille raisons de suivre ce conseil, & celle de faciliter le retour de ce Ministre en étoit une bien forte. Elle ne s'y rendit pas néanmoins. Le scrupule de mettre une Ville Catholique entre les mains d'une Nation Protestante, & de s'allier avec l'Usurpateur d'un trône où devoit être assis un Petit-fils de Henri IV. l'emporta alors dans l'esprit de cette religieuse Princesse sur toute autre considération. La proposition fut rejetée : mais aussi Dunkerque fut pris, & n'est revenu à la France, qu'après un long-temps & une longue suite de Traitez.

Les affaires de notre Cour ayant tourné, par diverses intrigues qui ne sont pas de mon sujet, à rappeler le Cardinal, & à obliger le Prince de Condé son irreconciliable ennemi à prendre parti chez les Espagnols; le Cardinal devenu plus maître depuis son retour qu'auparavant, fit concevoir à la Reine même le danger où mettoit l'Etat le scrupule qu'elle se faisoit de s'allier avec l'Angleterre, pendant que l'Espagne n'omettoit rien pour engager le Protecteur à joindre les forces des deux Nations pour prendre

1657. Boulogne & Calais. Cardenas avoit commencé cette négociation, & actuellement le Marquis de Ledes étoit à Londres qui la poursuivoit. Alors la France ferma les yeux aux fortes considérations qui l'avoient empêchée jusques-là de lier commerce avec Cromwel, pour les ouvrir à ce péril. Les raisons de bien-séance cederent à celle d'une nécessité si pressante. On envoya en Ambassade le Président de Bourdeaux à Londres pour offrir l'alliance de France, que le Protecteur préfera à la fin à celle d'Espagne; mais qu'il différa d'accepter, pour l'acheter moins cher, & plus encore pour donner à l'Europe un spectacle qui fût tant son orgueil, que celui de voir les deux plus grands Rois du monde s'empresser pour avoir son amitié. Son Traité avec la France portoit, qu'il lui fournirent six mille hommes sur terre & cinquante vaisseaux en mer, pour prendre sur le Roi d'Espagne les Places maritimes de Flandres: à condition qu'on lui mettrait Dunkerque entre les mains quand on l'aurait pris, & ce qui fut de plus fâcheux, qu'on obligeroit le Roi d'Angleterre & le Duc d'York à sortir du Royaume. Ceux qui justifient la mémoire du Cardinal sur ce Traité par d'autres raisons que par celles d'une nécessité pressante, disent qu'il y eut un article secret entre ce Ministre & le Protecteur, par lequel l'Anglois s'obligeoit à rendre Dunkerque à la France, moyennant la somme avec laquelle on l'a returé en effet depuis. Quoi qu'il en soit, on le prit alors, & on le donna aux Anglois.

Le Vicomte de Turenne, qui commandoit l'Armée Française & les Anglois alliés, commença par Bourbourg & Marché, qui occupèrent la campagne de l'année mil six cents cinquante.

quante-sept. Le mois de Juin de la suivante lui acquit Dunkerque, & le gain de la bataille des Dunes, plus glorieuse à ce grand Capitaine qu'aucune autre journée de sa vie, par l'honneur qu'il eut d'y vaincre une armée où le Prince de Condé combattit avec toute sa valeur, moins heureuse qu'à l'ordinaire parce qu'elle étoit soumise à la conduite d'autrui, Don Juan d'Autriche & le Marquis de Caracene ayant le commandement principal des forces du Roi Catholique en Flandres. Le Duc d'York y étoit en personne. Il avoit servi dans nos troupes jusqu'au temps de notre alliance avec la République d'Angleterre, & y avoit acquis une grande réputation. Il avoit changé de parti par la même nécessité, qui avoit obligé nos Ministres à s'allier avec le Protecteur : le courage qu'il fit paroître à la bataille dont je parle redoubla le regret qu'on avoit en France de le voir séparé de nous.

La possession de Dunkerque causa une grande joie aux Anglois, & fit grand honneur à Cromwel, dont les succès sembloient augmenter à mesure qu'il approchoit de sa fin. De deux Flotes qu'il avoit équipées pour faire la guerre aux Espagnols, l'une commandée par Pen & Venables leur avoit depuis quelque temps enlevé la Jamaïque dans les Indes, l'autre commandée par l'Amiral Blake avoit tout nouvellement brûlé la Flotte d'Espagne dans le port de Sainte Croix.

Cromwel étoit dans cette situation, lors qu'il fut attaqué d'une fièvre, d'abord lente & ensuite tierce, qui vérifia l'Oracle de l'Ecriture, que la joie de l'hypocrite n'est qu'un point. Il le fut jusqu'au dernier moment, contrefaisant le devot jusqu'à la mort, & ne l'étant pas même en mourant. Car divers
Ecri-

1658. Écrivains racontent, que quoi qu'il se sentit très-mal, quoi que son Médecin lui dit qu'il étoit en très-grand danger ; il hazarda une prophétie , par laquelle feignant d'avoir des lumières particulières d'enhaut sur ce qui lui devoit arriver , il assura qu'il n'en mourroit pas. Quelques-uns ajoûtent qu'il eut assez de confiance au Médecin , qui s'étonnoit qu'il parlât si affirmativement sur une matière au moins douteuse , pour lui dire qu'en parlant ainsi , il ne risquoit rien & pouvoit gagner beaucoup. *Si je meurs , lui dit-il , on me dévorera comme un visionnaire ou comme un imposteur : après ma mort il m'importe peu de quelle manière on parle de moi : si j'en reviens je passerai pour un homme inspiré , avec cette réputation que ne puis-je point faire parmi ces gens ci ?*

On crut que des chagrins domestiques avoient contribué à sa maladie. Une de ses Filles , qu'il aimoit beaucoup , mourut , & ayant eu en mourant de ces vapeurs qui inspirent la fureur , lui reprocha en face ses crimes. Floodwood son Gendre avoit des liaisons avec Lambert & les Republicains , qui lui donnoient d'autant plus d'inquietude , qu'il étoit devenu défiant jusqu'à la foiblesse. Il y avoit déjà du temps qu'il ne couchoit presque jamais deux nuits de suite dans la même chambre , & que personne ne savoit en quel appartement il couchoit. Il n'étoit pas beaucoup plus heureux dans le reste de sa famille que dans son Gendre. Desboroug son Beau-Frere papchoit assez ouvertement au Gouvernement populaire. De deux Fils qu'avoit le Protecteur , l'aîné étoit le moins propre à lui succéder. Il le vit bien , mais apparemment il attendit trop tard à faire une disposition , qui demandoit du temps , & des pré-

préparations. Il étoit presque en lethargie, quand quelqu'un lui ayant demandé, s'il ne nommoit pas Richard son aîné pour Protecteur après sa mort; il répondit qu'oui, mais d'un ton, qui marquoit qu'aussi aisément il auroit répondu, que non. 1658.

Ainsi s'avançoit au trépas Cromwel malgré sa prophétie, dont le Peuple néanmoins avoit si peu douté, qu'on avoit déjà rendu grâces à Dieu de sa prétendue convalescence. Ce fut l'an mil six cens cinquante huit, le treizième jour de Septembre, qui lui avoit été si heureux par le gain des deux belles batailles de Dumbard & de Worchester, que finit sa prospérité avec sa vie, pleine de tout ce qui peut donner de la célébrité à un méchant homme. On dit que le Cardinal Mazarin le définissoit un Fou heureux. Je ne croi pas que ce soit le bien peindre. Des démarches si mesurées, si concertées, toujours faites si à propos, ne sont point d'un aventurier, qui vient à bout de tout parce qu'il ne ménage rien, à qui des projets sans prudence réussissent par hazard, & qui ne s'élève que parce qu'il s'est mis cent fois en danger de se précipiter. Lorsque Cromwel commença à suivre le mouvement de son ambition, qui fut sa passion dominante, il ne se mit point dans l'esprit de supplanter les Rois d'Angleterre, & de mettre sa famille, qui étoit d'une mince noblesse dans le Comté d'Huntington, sur le trône des Stuarts & des Plantagenets. Chacun convient que cette chimere ne lui entra point dans l'esprit. Quoi qu'on dise qu'étant enfant son Pere l'avoit fait peindre pour avoir raconté qu'un Fantôme lui avoit dit qu'il seroit Roi; Cromwel ne croyoit point aux fantômes, & n'étoit point d'un caractère d'esprit à se conduire quand il fut grand par les imaginations de son enfance.

1658. Il eut toute sa vie en tête de faire fortune, & d'en tenter toutes les voies. Ce fut l'unique plan qu'il se forma quand il entra dans cette carrière : heureux si celle qu'ouvre la Vertu se fût présentée la première à lui ; il y a apparence qu'il l'eût suivie aussi aisément que celle du Crime, s'il y eût eu des routes aussi sûres pour s'élever & pour réussir, indifférent à prendre l'une ou l'autre, & ayant des qualitez propres à s'avancer dans toutes les deux. Son malheur voulut que les troubles lui présentassent de grandes occasions de briller parmi ceux qui en étoient les auteurs ; il jugea que c'étoit un moyen de se faire connoître, & de se rendre nécessaire dans un parti, qui s'emparoit insensiblement de l'autorité. Quand il y fut connu il y voulut régner : mais souple autant qu'il étoit ambitieux, il y régna en paroissant soumis, montrant toujours au public de grands noms revêtus du dehors des Charges dont il faisoit les fonctions. Allant toujours ainsi par degrés, & faisant ses plans à mesure que les événemens lui en donnoient occasion, il parvint par un parricide, par de grandes victoires, par tous les raffinemens d'une délicate Politique à la souveraine puissance, qu'il conserva par des voies pareilles, & en possession de laquelle il mourut. Un tel homme est moins à mon sens un heureux fou, qu'un habile scelerat.

Richard Cromwel n'ayant ni les bonnes ni les mauvaises qualitez de son Pere, ne put soutenir un édifice qui étoit l'ouvrage des uns & des autres. C'étoit un assez bon homme, ennemi de la violence, né avec peu d'esprit, & n'ayant cultivé ce qu'il en avoit ni par l'éducation ni par l'expérience. Le Protecteur le tenoit à la campagne, où le jeune homme s'occupoit à chasser, sans se mêler des affaires publiques, &c.

& sans même en avoir envie : timide , incapable d'entreprendre , & encore moins d'exécuter tout ce qui demandoit de la force & de la résolution. On avoit bien connu son peu de génie avant qu'il fût élevé au Protectorat , & on prétend que si son Pere , qui le connoissoit encore mieux que les autres , n'eût point été surpris de la mort , Henri son cadet , qui étoit encore en Irlande , auroit occupé cette place , qu'il auroit beaucoup mieux remplie.

L'élévation de Richard n'ayant fait que rendre son incapacité plus publique ; chacun prenant ses mesures pour en profiter , l'Etat se trouva divisé en quatre factions ; celle du Protecteur , & de ceux qui prétendoient le maintenir ; celle de Lambert , qui vouloit occuper sa place ; celle des Républicains , qui par le même principe qu'ils avoient détruit la Royauté vouloient détruire le Protectorat , pour établir en Angleterre un Gouvernement populaire ; celle du Roi & de ses serviteurs , qui travailloient à le remettre sur le trône de ses ancêtres.

Comme Lambert & les Royalistes n'étoient point encore en état d'agir ouvertement pour eux , ils crurent qu'ils devoient commencer par soutenir les Républicains , qui remuoient contre le Protecteur ; & leur aider à vider la place , d'où chacun de son côté se flattoit de les exclure ensuite eux-mêmes. L'orage qui menaçoit Richard se forma chez Fleetwood son Beau-Frere , à qui Cromwel ayant donné quelque espérance du Protectorat , avoit laissé le cœur ulcéré contre celui qui le possédoit. Les Républicains le faisoient , & pour ruiner par elle-même une Famille dont l'élévation mettoit obstacle à leurs desseins , ils s'appliquerent durant quelque temps à aigrir le chagrin de Fleetwood , à le plaindre , à lui faire espérer une ressource

dans

1659. dans le zele qu'ils avoient pour les intérêts; usant à peu près envers lui du même artifice dont Lambert avoit dessein d'user envers eux, c'est-à-dire en lui faisant espérer d'être Chef du Gouvernement, pour mieux établir par son moyen un Gouvernement sans Chef. Floodwood étoit une espece de devot formé de la main de Cromwel, mais moins habile que lui, & plus propre à être trompé qu'à tromper les autres. Il y parut dans l'affaire dont je parle, Vane, Haslengg, Harrisson, & les autres fauteurs de la Republique desquels Lambert se portoit pour Chef, persuaderent à Floodwood qu'il devoit s'attirer le Gouvernement, & l'engagerent à presenter au nom des Soldats de l'armée une requête au Protecteur, par laquelle ils lui demandoient de ne pouvoir être ni calfez ni juger que par le Conseil de guerre, & qu'on les laisât dorenavant maîtres de se choisir un General.

Richard reçut ces propositions d'abord avec beaucoup de colere, & fit craindre durant quelque temps plus de fermeté qu'on n'en attendoit: mais l'embarras où il parut être, quand son feu, qui venoit d'ailleurs que de son temperament, se fut rallenti, decouvrit bientôt sa foiblesse, & le peu de disposition qu'il avoit à tenir long-temps contre des gens qui ne se rebutoient pas. On le poussa donc, & on le reduisit à convoquer le Parlement, dont il espora que l'autorité soutenant la sienne reprimeroit l'armée. Ce fut inutilement: l'armée suivit opiniâtrément ses premieres brisées, & pressa le Parlement même qu'on lui accordât ses demandes.

Ce Parlement étoit composé de deux Chambres comme le précédent, & mêlé de trois sortes de gens, qui toutes trois par divers motifs contribuerent à la fermeté dont on usa contre l'Armée. Les uns soutenoient de bonne foi le Pro-

Protecteur, & opinoient, afin de maintenir son autorité, à rejeter la requête des Troupes. Les autres étoient des Republicains, qui pour signifier les Troupes étoient de même avis qu'elles. Les troisièmes étoient des Royalistes, déterminés à donner dans tout ce qui pourroit brouiller les Factions rebelles. Ainsi le Parlement tenant ferme à rejeter la requête des Soldats, & ceux-ci redoublant leurs instances, on jugea bien que l'affaire alloit se pousser à l'extrémité. Guillaume Howard, qui avoit été à Cromwel, & qui étoit encore à son Fils, parla fortement à Richard pour lui persuader quelque coup de vigueur, semblable à ceux par lesquels son Pere avoit conservé jusqu'à la mort la souveraine autorité. *Vous êtes Fils de Cromwel, lui dit-il, montrez que vous en êtes digne. Il faut ici un coup de main, & le soutenir d'une bonne tête; ne perdez point la tête en cette occasion, & ma main vous répond du reste. Fleetwood, Lambert, Desborough, Venez sous les drapeaux de tout ceci : je vous en servirai, appuyez-moi, & prêtez seulement votre nom au zèle qui m'anime pour votre gloire.* Ce discours étonna Richard. Il repliqua tout effrayé, qu'il n'auroit point le sang, qu'il n'immoleroit jamais tant de victimes à son ambition, qu'en un mot il ne pourroit consentir à ce que lui proposoit Howard. *Cette pitié, repartit Howard, qui ne se rendit pas encore, n'est pas de saison dans la conjoncture des choses. Sans aimer le sang on verse celui de qui se prépare à verser le nôtre, & si la conscience empêche qu'un Souverain ne sacrifie à son ambition l'innocent, elle ne se recrie point contre le sacrifice qu'il fait à sa sûreté du coupable. Faites-vous d'une faiblesse méconnoître au Successeur de Cromwel. Mais hâtez-vous, les moments sont chers : souvenez-vous*

1659. vous que vos ennemis employent actuellement à agir le temps que nous perdons à délibérer. L'ardeur d'Howard ne passa point dans le cœur du timide Cromwel : il témoigna qu'il s'en tenoit obligé, mais il ne changea point de résolution. *Ne m'en parlez plus, repliqua-t-il, mon parti est pris là-dessus. Les conseils violents ne me conviennent pas, & tout ce que vous me pouvez persuader par celui que vous me donnez, est qu'il vient d'un fond d'amitié, dont j'ai de la reconnaissance.* A ces mots Howard se retira, & abandonnant à son sort un homme qui s'abandonnoit lui-même, il embrassa le parti Royaliste, & ne fut pas inutile à la bonne cause. J'ai lu dans de bons Mémoires qu'il étoit alors attaché au service du Roi, & qu'il ne donnoit ce conseil que pour mettre ses ennemis aux mains les uns contre les autres. Cela n'est pas sans vrai-semblance : mais le torrent des Historiens y est contraire. Quoi qu'il en soit des intentions d'Howard, le Protecteur éprouva bientôt la vérité de ses paroles par une remontrance insolente que les Officiers de l'armée lui mirent en main pour la présenter au Parlement de la part des Troupes.

Cet Écrit commençoit par une plainte du peu de soin que l'on avoit de reprimer les Royalistes, qui renouvelloient, disoit-on, leurs intrigues de tous côtes : il finissoit par proposer en termes mystérieux mais intelligibles, comme un remède efficace à ce prétendu mal, le Gouvernement populaire. Ceux du Parlement qui faisoient leur personnage de bonne foi s'offensèrent de cette remontrance ; ceux qui almoient le Protecteur, voyant bien à quoi elle tendoit, la firent passer pour seditieuse ; ceux qui trahissoient en même-tems le Protecteur & le Parlement pour appuyer le parti de la République

que en parurent plus irrités que les autres, 1659.
 afin d'engager la Compagnie à faire quelque
 Decret qui mutinât les troupes. Ainsi d'une
 commune voix non seulement on n'approuva
 point l'Ecrit, mais on défendit même aux Of-
 ficiers & aux Soldats de s'assembler, jusqu'à ce
 que le Parlement eût décidé touchant les affai-
 res publiques ce qu'il jugeroit le plus convena-
 ble à l'Etat.

Cette défense eut tout l'effet qu'en atten-
 doient les Républicains. L'Armée en fut of-
 fensée, qu'elle envoya solliciter les Milices de
 Londres de se joindre à elle : ce qu'ayant obtenu
 on alla en tumulte assiéger Withal, où demeu-
 rait le Protecteur. Fleetwood & Desboroug
 furent deputez pour lui aller porter les prières
 & les menaces des mutins. Les prières ten-
 doient à casser le Parlement, & les menaces
 n'avoient rien de moins fort, que le feu & le
 fer s'il le refusoit. Le cœur de Richard n'étoit
 pas fait pour tenir contre un danger si pressant.
 Après s'être défendu quelque temps avec un
 trouble qui répondoit à ceux qui le sollicitoient
 du succès de leur entreprise, il fit ce qu'ils vou-
 lurent, & cassa le Parlement.

Aussi-tôt qu'il eut fait ce pas on le regarda
 comme un homme perdu, & quoi qu'on le lais-
 sât quelques jours sans faire mine de le vou-
 loir pousser plus loin : ceux qui voyoient clair
 voyoient bien que ce calme annonçoit la tempê-
 te, qu'on prenoit des mesures qu'on n'avoit
 encore pu prendre pour régler le Gouverne-
 ment, & qu'aussi-tôt qu'on seroit convenu de
 quelque chose sur ce point, on déposeroit
 Cromwel. Les Royalistes se servirent de cette
 conjoncture pour le presser de se donner au Roi,
 lui & le reste de sa Faction. Ils crurent d'autant
 moins impossible de lui faire prendre ce parti
 dans

1659. dans le penchant de sa fortune, qu'on disoit qu'il s'étoit autrefois jeté aux pieds du Protecteur son Pere pour obtenir la vie de Charles I. & que c'étoit cette action qui lui en avoit attiré la colere & le mépris. Richard balança, mais il ne convenoit pas au sang de Cromwel de former une resolution vertueuse. Richard aima mieux demeurer incertain de sa destinée que de rien risquer pour la rendre meilleure; craignant d'avancer le peril en le voulant prévenir. Ses amis néanmoins lui ayant ouvert les yeux lui firent voir ce peril si proche, qu'il delibera de s'enfuir. Fleetwood, à qui ils en ouvrent, l'assura qu'on n'en vouloit point à sa vie, & qu'on lui feroit un parti en lui ôtant le gouvernement, dont un homme modéré comme lui auroit sujet d'être content. Ces paroles arrêterent Richard, qui demeura depuis dans son Palais sans action, comme une statue qui en faisoit un mauvais ornement. Pendant ce temps-là le Conseil de guerre cassoit dans l'Armée les Officiers de la faction du Protecteur, comme Goff, Ingolsby, Falcombridge, & rétablissoit ceux que son Pere avoit autrefois cassez. Ainsi Lambert reprit le nom & la charge de Major General, en apparence sous Fleetwood à qui le Generalat fut donné; mais en effet donnant le mouvement à tout, comme avoit fait Cromwel sous Fairfax. On ne s'en tint pas là : ces nouveaux maîtres voulurent avoir un Parlement à leur devotion, & ne croyant pas en pouvoir trouver un dont ils disposassent plus absolument, que du reste méprisable de celui qui avoit fait mourir le feu Roi, si ignominieusement cassé par Cromwel; ils le rétablirent, & voulurent que Lenthall continuât d'y faire son ancienne fonction d'Orateur. Ces démarches faites ils imaginèrent une forme de Gouvernement, en ar-

len-

tendant qu'on fût convenu de celle d'une République telle que quelques-uns la vouloient, & que tous faisoient semblant de la vouloir. Tout ce mouvement se termina, comme chacun s'y attendoit, à la déposition du Protecteur & à l'abolition du Protectorat. On n'eut pas la peine de déposer le Protecteur. A la première sollicitation qu'on lui fit, il envoya sa démission, moyennant quoi on paya ses dettes, & on lui assigna sur l'Épargne un revenu suffisant, pour vivre en homme d'une condition distinguée dans la sphere des conditions particulières. Son Frere Henri étoit encore en Irlande, où il avoit une bonne armée dont on lui ôta le commandement avec le gouvernement de l'Isle. Il fit quelque difficulté de céder, mais il soutint mal ses premières démarches, & quitta enfin avec peu de gloire une place qu'il avoit tenue avec beaucoup de réputation.

La Puissance Républicaine ayant ainsi détruit la Protectorale; de ceux qui avoient concouru avec les Républicains à détruire le Protectorat, il resta encore deux Factions autant contraires à la République qu'elles étoient opposées entre elles; celle de Lambert, & celle du Roi. Ainsi à ce nouveau changement de theatre, trois partis occuperent la scene; celui de la République, résidant dans le Parlement; celui de Lambert, qui avoit sa principale force dans l'armée, celui du Roi, qui n'ayant point de Chef dans le pays, au moins qui parût, consistoit en gens dispersés dans tous les Corps, dans toutes les Villes, & presque dans toutes les Maisons, jusqu'à ce que le General Monk s'étant mis à la tête de ceux qui n'attendoient que l'occasion de se déclarer pour le Souverain, eut le bonheur de rétablir le Roi & la Royauté.

1659.

Quelques-uns veulent que ce fameux Restaurateur du trône Anglois n'eût conçu ce glorieux dessein, que quand celui qu'il avoit pris d'abord de se rendre maître lui-même lui eût paru impraticable. Les sentimens de la Nation sont fort partagez là-dessus. Après avoir examiné ce qu'on en dit de part & d'autre, je suis pour Monk; & trop de raisons me convainquent de sa droiture dans l'affaire dont il s'agit, pour en laisser douter mes Lecteurs. Le caractère de son esprit est un des fondemens qu'on a eus de faire cette injustice à sa vertu, celui de ses mœurs y devoit servir de contrepoids, & devoit faire porter de lui un jugement tout opposé : mais il est dans le monde un genre d'hommes, qui sur deux raisons égales de juger bien ou mal d'autrui ne balancent jamais, & en jugent toujours mal. Il est vrai que l'esprit de Monk n'avoit point paru jusques là propre à conduire de loin une affaire par les longues intrigues, les détours, les dissimulations profondes, les liaisons ménagées avec art d'une politique aussi raffinée, que fut celle dont il usa dans le rétablissement du Roi : mais aussi les mœurs de ce Guerrier n'avoient jamais donné occasion de croire qu'il eût l'ambition d'être Protecteur. L'ambition étoit une des passions des moins vives qu'il eût, & il paroît qu'il les avoit toutes assez modérées. Monk étoit né dans la province de Devonshire avec l'esprit & les inclinations d'un bon Gentilhomme, cadet de sa Maison, avec peu de bien; mais avec de la valeur, de la franchise, de l'envie de vivre en homme d'honneur dans la profession des armes, qu'il embrassa dès qu'il les put porter, & qu'il regarda plutôt comme une occupation convenable à ce qu'il étoit, que comme un chemin pour arriver à quelque chose qu'il desirât être. Son

application à ce qu'il faisoit le rendit capable de tout faire dans la sphere de son métier. Aussi en eut-il tous les emplois, depuis la Charge de Colonel jusqu'à celle de General, depuis le gouvernement de place jusqu'à celui d'un Royaume conquis. Son penchant & l'amour du devoir l'avoit engagé d'abord au service du Roi : la nécessité dans la suite lui en fit prendre un milieu, & la reconnaissance un mauvais. Il avoit été pris dans un combat, & mis dans la Tour de Londres. Le Parlement lui ayant offert de l'emploi contre le Roi, il n'en avoit point voulu : mais enfin lui ayant proposé d'aller en Irlande faire la guerre aux Catholiques au nom du Roi & du Parlement, quoi qu'ils se fussent entre eux, il y alla, & y demeura jusqu'à la mort de Charles Premier. Alors tout le parti Royal s'étant dissipé, & n'en paroissant plus de vestiges, Cromwel rendit à Monk un bon office, en le protégeant dans le Parlement, qui lui vouloit faire son procès, pour avoir conduit contre un Decret de cette Assemblée une trêve de quelques mois avec les Catholiques d'Irlande. Ce fut par la reconnaissance de ce bienfait, que Monk suivit Cromwel en Ecosse, & ce fut là où Lambert & lui étant Collegues devinrent rivaux.

Lambert brilloit beaucoup plus que Monk : il avoit la même valeur, la même science de la guerre ; mais plus de feu, plus d'ambition, plus d'élevation & de talent pour tenir une première place ; personne ne ressembloit mieux à Cromwel, & n'étoit plus propre à le remplacer. Il avoit laissé voir trop tôt non seulement qu'il en étoit capable, mais même qu'il y aspirait. Cromwel étoit trop politique pour laisser élever sans contradiction un homme qui lui pouvoit succéder, & qui en avoit envie : il lui avoit pré-

1659. **feré Monk** dans le gouvernement de l'Ecosse, contre ce qu'il lui en avoit fait espérer : il l'avoit depuis dépouillé de son emploi, & croyoit l'avoir mis assez bas, pour l'empêcher de lever les yeux jusqu'à la Famille pour la supplanter. Malgré ces precautions **Lambert** eût disputé le gouvernement à l'heritier de **Cromwel**, s'il eût trouvé dans le Parlement, comme il en trouva dans l'Armée, des gens disposés à être deux fois dupes des mêmes artifices. Il étoit déjà maître des Troupes, après s'être fait rétablir avec honneur dans son emploi. **Fleedwood**, qu'il avoit fait nommer General, étoit son **Fairfax**; & le prétexte de République, qui avoit servi à **Cromwel** pour engager ceux qui en vouloient une à favoriser son usurpation, commençoit à faire son effet. Le Parlement lui témoignoit de la confiance, & dans une émotion excitée contre cette Assemblée odieuse, elle lui donna la commission d'aller combattre pour ses intérêts.

Voici quelle en fut l'occasion. Les Presbyteriens furent indignés de voir encore une fois sur leurs têtes cette poignée de scelerats, qui ne faisant que la plus petite & la moins considérable partie de ce qu'on nomme Parlement, étoit appelée par mépris *le Ramp*, c'est à dire, *le crapin*. Le mécontentement fut si general, qu'il se fit contre eux un complot capable de ruiner l'Usurpateur & ses partisans, si l'on eût mieux conduit l'affaire. Le Chevalier **Booth** fut le Chef de cette tumultueuse entreprise, dans laquelle bien des gens disent que s'il eût été bien le maître, on en eût vu plus de succès. Car non seulement les telez de la Secte étoient entrez dans ce projet, mais la plupart des serviteurs du Roi avoient embrassé chaudement une occasion si favorable de lui ôter le plus grand ob-

obstacle qu'il eût à monter sur le trône, en détruisant la parricide cabale qui l'en avoit exclus. 1659.
Ainsi en même temps que Booth parut du côté de Chester commandant une juste armée avec Thomas Middleton; d'autres se faisoient voir ailleurs, & les Provinces en étoient remplies. Ce fut contre ces deux Capitaines venus de Chester vers Norwik, que le Parlement envoya Lambert avec environ sept mille hommes. On dit que Booth vouloit attendre que ses troupes fussent aguerries, disciplinées, plus faites au feu, pour donner bataille à Lambert; mais que d'autres plus impatiens l'engagerent malgré lui à combattre. On combattit près de Norwik même, où l'on reconnut que le brave Booth en savoit plus que son Conseil, & que ce n'étoit pas sans raison, qu'il avoit craint de commettre des troupes nouvellement assemblées contre de vieilles bandes. Il fut défait & pris prisonnier, & avec lui tomba son parti, que les Parlementaires dissipèrent avec la même facilité qu'il s'étoit formé.

Pendant que ceux-ci agissoient, Monk méditoit encore, & concerroit les moyens d'agir à coup sûr. Son attachement pour Cromwel avoit passé jusqu'à la Famille de cet Usurpateur: il avoit reconnu Richard. Monk avoit une manière d'esprit à laisser les choses établies dans la situation où il les trouvoit, à suivre le fil de l'eau, & à ne se mêler des affaires, qu'autant qu'il y étoit intéressé par honneur ou par intérêt, timide, lent à entreprendre, & ne s'entêtant jamais assez d'une entreprise pour en croire le succès infallible, n'ayant ni l'ardeur ni la présomption ordinaire aux gens du métier.

Il y a apparence que durant le temps que le Gouvernement Protectoral avoit été universel-

1659. lement reconnu, Monk avoit suivi son tempérament avec d'autant moins de scrupule, qu'il devoit son élévation au Protecteur. De savoir quand précisément il écouta son devoir en faveur de son Roi, & forma le dessein de le rétablir; c'est ce que je n'ai pu découvrir, même dans les Historiens dont j'ai suivi l'opinion. Je suis contre ceux qui ont prétendu que ce Général ne pensa à rétablir la Royauté, que quand il eut désespéré de parvenir au Protectorat. Il est à croire qu'il eut toujours dans le cœur un desir sincère de contribuer à une si juste entreprise. En s'éloignant même du service du Roi, il avoit témoigné espérer d'être un jour en état de le mieux servir. On lui avoit souvent prédit, qu'il se trouveroit en pouvoir de remettre le Souverain sur le trône, & quoi qu'il ne fût pas semblant d'ajouter foi à ces prédictions, il les écoutoit volontiers. Le refus qu'il fit d'abjurer le Roi, par un serment de l'invention des ennemis de la Royauté, montre malgré les prétextes qu'il prit pour cacher la vraie cause de son refus, qu'il eut toujours de bons sentimens pour la Monarchie & pour le Monarque. Mais quelques bons sentimens qu'il eût, il les cacha aussi long temps qu'il crût ou inutile au Prince, ou ruineux à lui-même de les découvrir. Il n'y eut pas de peine; il parloit peu, il écoutoit tout de sens froid; & n'ayant qu'un petit nombre de confidens, il ne s'ouvroit à eux qu'au besoin. Ainsi s'il ne pût empêcher que quelquefois les démarches d'autrui ne fissent soupçonner son dessein, comme il arriva dans l'affaire de Booth, les siennes dissipèrent toujours ces soupçons, & il fit tant, que le public ne fut son projet que par l'exécution. Ce qu'il y eut de plus singulier, c'est que dans toutes les apparences le Roi même ne le sut, que par
les

les conjectures que lui donnerent sujet d'en faire les réponses honnêtes de Monk à ceux qui le sollicitoient de sa part. Je saï qu'on trouve en divers Mémoires que le General envoia d'abord lui faire offre de ses services : mais ceux qui ont rapporté ce fait n'ont pas pensé que s'il étoit vrai, il ne seroit pas contesté ; que Monk l'auroit éclairci lui-même, pour répondre à ceux qui disoient que le rétablissement du Roi n'avoit été que son pis aller, & un dessein pris après coup. L'Historien de ce General n'auroit pas eu besoin d'apporter d'autres raisons pour le justifier là-dessus, s'il eût eu celle-là à dire, de laquelle il lui eût été si facile d'être informé, ayant été long-temps Ministre, & Domestique de celui dont il faisoit l'apologie.

Quoi qu'il en soit de cette circonstance, qui ne fait rien à mon sujet, il est sûr que le General ne s'ouvrit du dessein qu'il conçut de rétablir le Roi sur le trône, qu'à ceux qu'il y crut nécessaires, & à mesure qu'ils le devinrent ; persuadé que cette affaire dépendoit non seulement du secret, mais qu'on n'y réussiroit jamais, qu'en imitant ceux qui sur les rivières conduisent les barques avec l'aviron, c'est-à-dire, en tournant le dos du côté qu'on vouloit aller.

Il n'attendoit que l'occasion de commencer un semblable manège, lorsqu'un grand domilé de Lambert avec le vieux Parlement lui en fournit une des plus favorables qu'il eût jamais pu souhaiter. Lambert & le vieux Parlement avoient des vûes trop différentes pour agir long-temps de concert. Ceux du Parlement vouloient gouverner l'Etat en forme de République pour avoir tous part au gouvernement, & le maintenir les uns les autres dans l'auto-

1659. rité usurpée. Lambert aspirait à gouverner seul, & marchoit par des routes secrètes sur les vestiges de Cromwel. Comme il profitoit de tout pour avancer son dessein, il se persuada que la victoire qu'il venoit de remporter sur Booth étoit une occasion favorable de pousser loin son entreprise, & se mit en devoir d'en profiter. Cette action lui avoit attaché avec un dévouement particulier les troupes qu'il y avoit menées. Les autres l'en respectoient davantage. Ainsi son crédit étoit augmenté de plus de moitié dans l'armée. Pour l'établir encore davantage, il entreprit de faire faire une nouvelle création d'Officiers, & engagea adroitement l'armée à la demander au Parlement. Le Parlement aussi jaloux de conserver son autorité, que Lambert étoit attentif à la diminuer & à s'en rendre maître, ne douta point que la demande de l'armée ne fût un artifice de Lambert pour s'y faire des créatures. Dans cette pensée non-seulement on refusa la promotion proposée, mais sous prétexte d'épargner les frais que faisoit l'Etat pour l'entretien des Troupes, on cassa divers Officiers. Fleetwood & Lambert en furent du nombre. Fleetwood fut le moins mal-traité, le Parlement l'ayant nommé pour être un des sept Commissaires, auxquels cette Assemblée donna le commandement de l'Armée en qualité de Lieutenans Généraux avec une égale autorité.

On ne peut dire combien l'Armée fut offensée de ce Decret, mais il est aisé de penser combien ce mécontentement fit plaisir à l'ambitieux Lambert, & combien il s'empressa pour se le rendre utile : on en peut juger par l'effet. Dès le lendemain l'Armée parut sous les armes aux environs de Westminster, & ayant occupé les cours & les avenues de la Salle où se tenoit le Par-

Parlement, empêcha que l'on n'y entrât, & ^{1659.} fit par-là cesser les seances. Lambert & les Officiers de l'armée s'étant rendus maîtres du terrain, & ne comptant plus pour rien le Parlement qu'ils regardoient comme cassé, firent divers changemens à leur gré, & conformes à leurs intérêts. Par là Fleetwood, Lambert, Desboroug furent rétablis dans leurs charges, & ceux que l'on crut partisans du Parlement furent reformez. Ainsi le Conseil de guerre usurpant la souveraine autorité, commença à deliberer d'une forme de Gouvernement qui pût enfin être durable, & mettre fin aux agitations dont la malheureuse Angleterre étoit bouleversée depuis si long-temps. Comme le Conseil d'Etat subsistoit, les Officiers de l'Armée trouverent bon qu'on leur fit part de cette affaire, & qu'on en conférât avec eux. Ceux-ci aimant encore mieux partager une autorité qu'ils devoient avoir toute entière dans l'intervalle du Parlement, que de la disputer tout entière pour n'en conserver rien du tout; convinrent avec les Officiers, que de chacun de ces deux Corps on deputeroit cinq personnes, qui travailleroient de concert à trouver une forme de regime, à laquelle on s'en pût tenir. Soit que ces Deputés se délassent de leurs forces, soit qu'ils ne voulussent pas prendre sur eux les suites d'une telle affaire, soit pour quelque autre raison qui m'est inconnue, ils ne firent rien autre chose que de composer un Senat, comme l'ont appelé quelques-uns, ou comme les Anglois le nomment plus communément, un Comité d'environ vingt-huit personnes, dont Fleetwood, Lambert, Desboroug, & Vane furent comme les Chefs. Ce Comité étoit chargé du courant des affaires présentes durant l'espace de six semaines que devoit durer son au-

1659. torité, & qu'il devoit sur tout employer à trouver ce plan fixe de gouvernement, que tant d'autres avoient jusques-là si inutilement cherché; après quoi, s'il ne se trouvoit pas, il étoit arrêté que l'Armée prendroit la direction de l'Etat.

Pendant que le Comité s'occupoit à former divers plans de regime, aucun desquels ne convenant aux differens interets des Membres qui composoient cette Assemblée, Lambert voyoit avec plaisir que l'Armée alloit devenir Maitresse, & qu'étant maitre de l'Armée, il seroit bientôt selon ses desseins l'arbitre du Gouvernement: lorsqu'on aprit que le vieux Parlement intriguoit sous main pour y rentrer, & prétendoit que n'ayant cessé que par la violence qu'on lui avoit faite, il étoit en droit d'aller reprendre ses séances à Westminster. La Ville même, qui craignoit l'impétueuse domination des Troupes, demandoit un Parlement libre, & le Comité fut troublé de divers mouvemens populaires, qu'il eut de la peine à reprimer. Il y a néanmoins apparence que si les intrigues du Parlement, & les émotions de la Ville n'eussent pas eu un grand effet contre des gens qui dispoisoient à leur gré d'une armée victorieuse; si Monk, qui n'avoit jusques-là rien témoigné de ses desseins, n'eût pris une si belle occasion d'en teindre un qu'il n'avoit pas pour faire réussir celui qu'il avoit, c'est-à-dire de faire semblant d'appuyer le Parlement contre l'Armée, pour soumettre l'un & l'autre au Roi, qu'il entreprit de rétablir.

Monk avoit employé le temps, qui s'étoit écoulé depuis la decadence de Richard Cromwel & l'abolition du Protectorat jusqu'au démêlé de l'Armée avec le vieux Parlement, à faire des

des préparatifs pour son véritable dessein. Il avoit amassé de l'argent ; & son trésor étoit fort plein. Il avoit mis l'Ecosse en état non seulement de n'échapper pas à la domination Angloise pendant qu'il seroit occupé ailleurs , & de ne pas troubler ses projets ; mais de lui servir de ressource , & de retraite en cas de disgrâce. Il y avoit de bonnes Places , & y laissoit des Garnisons suffisantes pour les garder. De plus la Nation l'aimoit , & la Noblesse en particulier paroissoit par tout disposée à entrer dans ses intérêts. Il avoit préparé ses troupes à exécuter une grande entreprise , & à soutenir une guerre , s'il falloit , avec succès. Il avoit formé , endurci , & discipliné son armée conformément à l'usage qu'il en vouloit faire : il avoit mieux aimé la diminuer , que d'y laisser des gens suspects , & dont il ne pût pas disposer. Ce fut une des choses dont il eut le plus de peine à venir à bout , que de purger ainsi ses troupes d'Officiers & de Soldats indociles , qui avoient leurs vûes & leurs attachemens ailleurs. Il fallut recommencer plusieurs fois à reformer & à changer : encore ne put-il si bien faire , que lors qu'il y pensoit le moins des Compagnies entières ne desertassent. Son application & sa vigilance prévint le prejudice que ces accidens eussent pû apporter à ses affaires , & il arriva à la fin , que de tous ceux qui commandoient il tut le seul constamment suivi. Il s'étoit saisi de Barwik & de Carlisle, postes importants dans les confins des deux Royaumes à qui veut porter la guerre de l'un dans l'autre. Il avoit établi des intelligences fideles & secretes dans tous les lieux , où il se pouvoit passer quelque chose dont il eût besoin d'être averti : Il employoit les nuits à déchiffrer les Lettres qu'il en recevoit , & à y faire réponse. Il s'étoit tel-

1659. lement comporté à l'égard du Roi & de ceux qui l'avoient sollicité de sa part, que sans leur rien promettre il leur avoit laissé tout espérer, sans leur découvrir assez son dessein pour en parler affirmativement, & pour le divulguer à contre-temps, il le leur avoit laissé assez entrevoir pour les engager à y conformer leur conduite, & à se tenir prêts pour en profiter.

Ainsi en avoit-il usé à l'égard du Chevalier Greenvill, celui qui fut depuis Comte de Bath, lequel l'étoit allé trouver en Ecosse avec des Lettres du Roi : il l'avoit renvoyé content, & ce Seigneur avoit conçu de si bonnes espérances de ce qu'il lui avoit dit, quoi qu'il ne lui eût rien dit de positif, qu'il agit depuis pour la cause commune comme s'il eût agi de concert avec lui. Le General avoit parlé avec plus d'ouverture à d'autres, selon qu'il avoit cru en avoir besoin pour disposer sous main les esprits, à suivre, quand il seroit temps, le mouvement qu'il alloit donner aux affaires, & les acheminer au rétablissement du Roi. Mais ces confidens étoient gens à lui, de la fidélité desquels une longue expérience lui répondoit : au lieu qu'une expérience contraire lui ayant appris que parmi ceux qui composoient la Cour de ce Prince, il s'en trouvoit qui le trahissoient; il avoit sagement jugé, que le plus sûr étoit de le laisser agir de son côté avec ses Courtisans, tandis que lui & ses amis agiroient du leur pour la bonne cause. Afin même de mieux tromper ceux qu'il importoit qu'il trompât, il avoit commencé à user d'une plus grande severité qu'à l'ordinaire envers ceux qui se déclaroient indiscrettement pour le Roi. Quoi qu'il eût toujours refusé d'abjurer la Maison Royale, jamais néanmoins il n'avoit fait mine de desapprouver

prouver cette proposition dans les projets de gouvernement que formoient les Républicains; qu'il falloit une République sans Roi & sans Maison de Pairs, sans personne particulière en qui residât le souverain pouvoir. Ainsi ce prudent General avoit disposé secretement les choses à l'exécution d'un dessein, qu'il ne pouvoit encore déclarer, sans courir risque de réunir toutes les Factions contre lui, & d'être opprimé par la multitude de ceux, qui par crainte, ou par intérêt, ou par engagement de cabale, faisoient profession publique de s'opposer au rétablissement de la Monarchie. Il ne lui manquoit pour agir, qu'un prétexte que la rupture du Parlement avec l'Armée lui fournit sur la fin de l'année mil six cens cinquante-neuf. Il commença au mois d'Octobre à inspirer à ses troupes du zele pour un Gouvernement civil, contre le Gouvernement militaire que l'Armée de Londres, ou plutôt Lambert vouloit s'attirer sous ce nom. Il representa fortement qu'un Gouvernement militaire ne convenoit point à un grand Etat, qu'il étoit trop impetueux, trop incertain, trop dépendant du caprice & des coups de main: outre qu'il étoit inouï, sans exemple, contre toutes les Loix, & tous les usages non seulement d'Angleterre, mais de toutes les Nations du monde. Il exagéra ensuite l'insulte faite par Lambert & ses partisans au premier Tribunal du Royaume, & en parla comme d'une injure commune à tout le Peuple Anglois. Pour piquer même de jalousie l'Armée d'Ecosse contre celle d'Angleterre, il montra en les comparant, qu'il n'y avoit point de raison qui pût obliger celle-là à se soumettre à celle ci, & protesta qu'il risqueroit tout pour épargner à tant de braves gens, qui avoient

1659. fait la guerre sous lui , la honte d'un tel avilissement.

En même-temps que le General parloit ainsi ou par lui-même ou par ses amis dans son Armée , il écrivoit de tous côtez pour gagner des gens : il dépêcha par tout des Couriers , & envoya même des Agens dans les lieux où il les crut nécessaires. Ainsi il en eut en Irlande , & dans l'Armée navale que commandoit Lawson : car pour celle de Montaignu , il s'en tenoit sûr pour le Roi. Il en eut dans Londres pour s'attacher la Ville , qui ne s'accordoit pas à la verité trop bien avec le Parlement , mais qui étoit tout-à-fait contraire à l'Armée. Il en eut dans cette Armée même auprès des Officiers Républicains , qui s'étant apperçus des projets & de l'ambition de Lambert commençoient à s'en separer , & à quitter le Comité. Il en eut auprès de Fairfax & de plusieurs autres Seigneurs , qui s'étant retirez des cohues tumultueuses de la Capitale , mécontents de ce qui s'y passoit à l'égard du Gouvernement , sembloient n'attendre dans leurs maisons que l'occasion de prendre parti contre ces Factions tyranniques.

Par les nouvelles que reçut Monk de la plupart de ses Envoyez , il comprit qu'il auroit des troupes auxiliaires quand il seroit en état de vaincre avec les siennes. Ainsi il tourna tous ses soins à se mettre au plutôt en campagne , à la tête d'une bonne Armée , & bien résoluë à le suivre. Il trouva de ce côté-là de plus grandes difficultez , qu'il ne s'étoit attendu d'en trouver. Outre les desertions qui diminuerent ses troupes , & la reforme qu'il en fit pour en ôter les gens suspects , ceux même qui s'attacherent à lui desirerent qu'il envoyât faire des propositions de paix à leurs Freres de l'Armée d'Angleterre ,

terre, c'est ainsi qu'ils les appelloient selon le style Presbyterien. Cette negotiation deplaisoit extrêmement au General, qui ne vouloit point cette paix avec ses Freres d'Angleterre si peu convenable à ses desseins. Il avoit déjà renvoyé plusieurs de leurs Députés, sans leur donner aucune esperance de l'accommodement qu'ils étoient venus proposer. Falcombridge s'en étoit retourné avec le chagrin de n'avoir rien fait. Caryl & Barker fameux Ministres n'y avoient pas mieux réussi. Morgan, après avoir satisfait au devoir de sa Legation en honnête homme & de bonne foi, étoit demeuré à l'armée de Monk, & y avoit pris de l'emploi. Garges, Beaufre du General & le meilleur de ses amis, avoit fait le même manège à cela près qu'il étoit retourné à Londres, où il esperoit servir mieux son allié, qu'en restant avec lui.

Après s'être tant défendu de s'accorder, Monk ne pensoit plus qu'à combattre : car le Comité envoyoit Lambert avec une partie de l'armée au devant de lui pour lui faire la guerre, s'il ne vouloit accepter la paix que ce General étoit chargé de lui offrir. Lambert étoit déjà à Newcastle, où ses troupes ayant prévenu celles de Monk, s'étoient saisies de cette Place. Dans la resolution où étoient ces deux anciens concurrens d'en venir aux mains, on peut juger que les propositions d'accommodement qu'on les obligeoit de faire les embarrassoient également. Monk néanmoins crût s'être tiré d'embarras par les instructions secrètes, qu'il donna à ceux qu'il députa à Londres pour complaire à ses Officiers. Ces instructions étoient de tirer le Traité en longueur, & d'y faire naître des difficultez qui empêchassent de rien conclure. Ce fut dans l'esperance que

1659. que cet artifice auroit le succès qu'il en attendoit, que ce General se hâta de prendre les dernières mesures pour la sûreté de l'Ecosse, & de faire assembler ses troupes pour entrer en Angleterre. Les Ecossois, dont il convoqua les principaux à Edimbourg, continuèrent à se montrer faciles & affectionnez à ce qu'il vouloit. Quelques-uns témoignèrent craindre, qu'il ne les laissât exposer à la tyrannie de Lambert en cas de quelque désavantage, les Troupes Angloises qui estoient en Ecosse ne suffisant pas pour les en garantir, & l'Ecosse n'en ayant plus que celles qu'il menoit avec lui. Monk dissipa aisément ces craintes, en leur faisant voir que regardant leur pays & leur amitié, comme la plus sûre ressource qu'il se promit en cas de malheur; il laissoit leurs Places en état d'arrêter les plus fortes armées, & de donner le temps nécessaire à des troupes battues pour se rétablir. Il leur promit même que dans peu il augmenteroit celles qu'il leur laissoit d'un nombre considerable d'autres, qu'on lui préparoit, & qu'il trouveroit en chemin; leur faisant entendre que jusques dans l'Armée de Lambert il pouvoit compter des amis.

L'hyver & le temps pluvieux, qui avoit gâté les chemins, empêcherent que l'armée de Monk ne fût aussi-tôtassemblée que le General l'avoit projeté. Il ne put partir qu'en Novembre, & ce fut le dixhuitième de ce mois, que commençant à se mettre en marche, il prit le chemin de Barwik. Il marchoit avec une joye qui paroissoit sur son visage & dans toutes ses actions, ne doutant point que pendant un Traité qui ne devoit point se conclure, ayant affaire à un homme vif, presomptueux, brave, plein de tous les desseins qu'inspire une grande ambition, il n'eût

n'eût le temps de gagner avec l'épée ce qu'il ne pouvoit attendre d'une négociation, Il marchoit, dis-je, avec cette espérance, lors qu'étant arrivé à Haddington sur la route d'Edimbourg à Barwik, des Officiers de l'Armée d'Angleterre, envoyez de la part de Fleetwood, lui vinrent annoncer la nouvelle d'un Traité d'accommodement conclu entre ses Deputez & le Comité. En même-temps le General aprit par les Lettres de ses Députez mêmes, qu'ils avoient été engagez à conclure ce Traité d'une manière à ne s'en pouvoir défendre. Beaucoup de mauvaises raisons composoient leur apologie; desquelles il y a aparence que la plus véritable fut celle qu'ils n'alléguerent pas, leur foiblesse, ou leur infidélité.

Cette nouvelle consterna Monk, & le mit dans une humeur sombre dont tout le monde fut touché. Comme il ne s'en expliquoit pas, & que chacun en cherchoit la cause, on lut avec empressement le Traité qui portoit en substance; I. Qu'on oublieroit tout le passé. II. Qu'on mettroit en liberté diverses personnes, que Monk avoit fait arrêter ou pour avoir voulu occuper les Places frontieres des deux Royaumes, ce qui étoit arrivé à Cobbet; ou pour avoir été envoyées dans son Armée pour la débaucher, ce qui s'étendoit à beaucoup de gens. III. Que les droits du Roi & de la famille Royale seroient entièrement abrogez. IV. Que les trois Royaumes qui composent la Monarchie Britannique seroient désormais gouvernez en forme de République libre, sans Roi, sans Maison de Pairs, sans dépendance d'aucune personne singulière. V. Que deux Officiers de chaque Regiment des armées des trois Nations, avec dix de la Marine, s'assembleroient pour deliberer sur la forme de Gouvernement que

1659. que le Comité leur présenteroit, & sur les pouvoirs des Deputez du Peuple dans les Parliemens. VI Qu'il se feroit à Newcastle une assemblée de quatorze personnes des Armées de Monk & de Lambert, au choix de ces deux Generaux, pour regler les interets des Officiers qu'on avoit cassez, interdits, ou reformez dans ces derniers temps. VII. Que les deux Armées se retireroient chacune dans leurs quartiers, pour y être à la main de ceux, qui suivant le reglement qu'on alloit établir seroient obligez de veiller à la conservation de l'Etat.

Ces articles ayant été lus furent trouvez si captieux, si propres à donner occasion aux Officiers de l'Armée d'Angleterre de continuer leur tyrannie, & d'opprimer celle de Monk, qu'on s'écria tout d'une voix, que l'on avoit ou intimidé, ou trompé les trois Deputez, que la plus perilleuse guerre étoit preferable à une si honteuse paix, qu'il falloit continuer la marche que l'on venoit de commencer, sans avoir égard à un Traité fait la force à la main d'un côté, & la crainte dans le cœur de l'autre.

Le General prit grand plaisir à voir l'effet que faisoit dans ses troupes le mauvais Traité qui s'étoit fait à Londres, & en conçut de grandes esperances pour le succès de ses desseins. Il dissimula néanmoins & ses esperances & la joye, pour allumer encore davantage l'indignation de ses Officiers par le chagrin qu'il témoignoit, & par l'embarras où il paroisoit être : affectant un morne silence, & retournant à Edimbourg, comme s'il eût eu en pensée de deferer à ce Traité. Cet artifice lui réussit autant qu'il le pouvoit desirer. On l'aimoit; la mélancholie profonde où on le croyoit plongé toucha sensiblement ses amis; la resolution qu'on s'imagina qu'il prenoit de recevoir le Traité inquieta ceux
qui

qui craignoient de tomber sous le joug de l'Armée d'Angleterre : tous le pressèrent de réclamer, de demander des explications, & de continuer cependant sa marche. Il avoit écouté sans s'ouvrir, jusqu'à ce qu'étant arrivé à Edimbourg, & se promenant dans une salle environnée de ses Officiers qu'il laissoit parler sans rien dire, ayant la contenance d'un homme qui rouloit des pensées fort tristes, un de ses amis entra brusquement & avec un air empressé. D'abord que le General l'aperçut, *Mé bien,* lui dit-il, *que vous semble de l'accordement qu'on a fait ?* Je ne l'ai pas lu, répondit cet homme, *mais j'en ai entendu parler, & sur ce que j'en ai vu dire, je viens vous faire une prière.* Monk parut étonné à ces mots, & dit à son ami : *Vous me surprenez : qu'aurez-vous à me demander dans la conjoncture où nous nous trouvons ?* Un passereau, repartit celui-ci, *pour m'embarquer sur un vaisseau prêt à faire voile en Hollande.* Le General encore plus troublé : *Quoi ! vous me voudriez quitter,* lui repliqua-t-il, *& dans l'état où sont mes affaires ?* C'est justement parce que vos affaires sont dans ce mauvais état, reprit l'Officier, *que je vous veux quitter.* Après un tel accommodement je ne voi pas par quel moyen vous pouvez-vous empêcher de partir : pour moi je ne suis pas d'humeur à m'abandonner de sang froid à la discretion de mes ennemis. Monk jugeant l'occasion favorable, si même il ne l'avoit pas concertée ; pour se découvrir, sans se trop commettre : *M'imputez-vous le blâme,* repartit-il d'un ton plus élevé qu'auparavant, *d'un accommodement si honteux ?* Pour m'en justifier j'ai à vous dire, *que si l'armée s'attache à moi, je m'attacherai à elle.* Ces mots dits d'un air résolu firent un tel effet dans l'assemblée, que
chacun

1659. chacun s'écria qu'il vouloit vivre & mourir avec le General. On ne vit jamais plus d'ardeur pour suivre un Capitaine dans ses entreprises, qu'on en vit en cette rencontre ; jamais on n'entendit plus de protestations d'un éternel attachement : en un mot ces sentimens passerent dans toute l'Armée , & jusqu'aux moindres Soldats y parurent disposez à suivre aveuglément la fortune & les ordres de leur Chef.

Pour user avec prudence de cette bonne disposition, Monk assembla le Conseil de guerre, où il fut jugé à propos que sans rejeter le Traité, pour ne pas donner sujet de dire qu'on se fût opposé à la paix, on différât de le ratifier, sous prétexte de demander l'explication de quelques articles qui y paroissent obscurs ; que cependant l'Armée se remit en marche, qu'elle entrât en Angleterre, qu'elle s'approchât de Londres, si Lambert ne la contraignoit de s'arrêter pour la combattre : de quoi on auroit tout le loisir, pour peu qu'on usât d'industrie pour faire tirer en longueur le renouvellement, les préliminaires, les disputes de la negotiation, dont on auroit soin de n'exposer pas, comme on avoit fait la première fois, les Négociateurs à traiter en des lieux, où leurs adversaires fussent les maîtres. Le General suivit cet avis d'autant plus volontiers, qu'il apprenoit de toutes parts par les Lettres qu'il recevoit d'Irlande, de Londres, de la Flote, de Fairfax & d'autres Seigneurs qui étoient en armes vers York, qu'on s'étoit rechauffé pour lui, que son parti prévaloit par tout, que celui de Lambert & de l'Armée d'Angleterre passoit pour une tyrannie, qui alloit renouveler celle de Cromwel, & faire revivre le Protectorat, si on ne s'y opposoit fortement.

Les choses étant ainsi arrêtées, pour en venir à l'exé-

à l'exécution Monk écrivit au Comité, & en particulier à Fleetwood, pour leur dire qu'il avoit reçu le Traité, qu'il ne demandoit autre chose qu'une bonne & solide paix, mais que dans ce même Traité qu'il avoit reçu, il y avoit certains articles mal-propres à la bien établir, s'ils n'étoient plus nettement expliqués; qu'il demandoit cette explication au nom de toute son Armée, & que pour cela on choisit un lieu où les Negociateurs fussent libres; que cependant, pour ne point perdre de temps, il se remettait en marche avec son armée, afin d'être à portée d'appuyer le parti des Loix, de la Liberté & de la tranquillité publique. En même tems que le General écrivit ces Lettres au Comité, il en écrivit d'autres au Maire & au Conseil commun de Londres, pour les avertir qu'aussi-tôt qu'il avoit reçu la nouvelle de la violence faite au Parlement par l'Armée, il avoit écrit aux Officiers de la Ville, & leur avoit fait savoir les résolutions que cette entreprise lui avoit fait prendre pour délivrer l'Angleterre d'une telle tyrannie; que ces Lettres avoient été interceptées, mais que celle-ci y suppléeroit, en leur apprenant sa persévérance dans un si utile dessein, & la résolution où il étoit de s'approcher d'eux pour l'exécuter; qu'il demandoit leur assistance; qu'il les prioit de hâter les secours qu'il se promettoit de leur zèle, & de s'assurer du sien pour la conservation de leur repos, de leur liberté, de leur Religion.

Ces Lettres furent suivies de Manifestes & de divers autres Ecrits, composés avec artifice pour instruire & pour persuader le public des intentions que le General disoit avoir pour le maintien du Parlement, de la République, & de la liberté de l'Angleterre contre la tyrannie de l'armée de Londres. Cependant il se remit

1659.

en marche; & après avoir fait la revue de son armée à Haddington, visité Dumbar, & d'autres Places importantes sur cette Côte, il vint à Barwik, & de là à Coldstreame sur la Tweede du côté de l'Ecosse, que cette riviere separe en cet endroit de l'Angleterre.

Lambert, qui étoit toujours à Newcastle, voyoit approcher avec joye un Rival qu'il vouloit combattre; lorsqu'ils apprirent l'un & l'autre, que le Comité consentoit à rentrer en negociation pour expliquer le Traité de Londres. La marche de Monk, les intrigues du vieux Parlement pour reprendre le timon des affaires depuis que Monk s'étoit déclaré vengeur de l'injure qu'on leur avoit faite, la division même de l'Armée d'Angleterre avoit épouvanté Fleetwood & ceux de cette Faction, qui ne voyant plus de salut pour eux qu'à appaiser le General, avoient résolu de le satisfaire, s'imaginant apparemment qu'il n'étoit question pour cela que de quelque adoucissement dans les articles du Traité, qui n'y changeroit rien d'essentiel. Lambert se flata de son côté que soit que par la ratification du Traité l'Armée d'Angleterre demeurât maîtresse du gouvernement, soit que le Traité se rompant il en fallût venir à un combat, c'étoient deux chemins au lieu d'un pour parvenir où il prétendoit. Ainsi il laissa négotier les Deputés du Comité avec ceux que nomma Monk.

Alnewik, Place située à peu près à égale distance des deux armées, fut choisie pour les Conférences, & les Generaux convinrent ensemble que jusqu'à la confirmation ou à la rupture du Traité, les troupes ne feroient aucun mouvement pour avancer les unes du côté des autres. Lambert eut peine à garder cette condition, & ne fut pas long-temps sans prendre

des

des prétextes pour la violer. A peine en étoit-on convenu, qu'il envoya un camp volant pour se saisir du château de Wak dans le Comté de Northumberland sur le rivage de la Tweede, vis-à-vis de Coldstrene où étoit Monk. Quelques-uns disent qu'il avoit dessein de l'engager par là au combat, d'autres prétendent qu'il le vouloit attirer dans une embuscade, on lit même en quelques Auteurs qu'ils en virent tous deux aux mains, & que l'avantage demeura au General de l'armée d'Ecosse. Comme il n'est nulle mention de ces faits dans la vie, ou plutôt dans l'éloge, que le Ministre de Monk a écrit pour honorer la mémoire de son Maître, avec lequel cet Ecrivain nous assure avoir fait ce voyage; je m'en tiens à ce qu'il raconte, que Monk fut reprimer les tougues de son adversaire sans en venir au combat: je trouve dans d'autres Memoires qu'il l'évita même avec soin, prévoyant bien par les bonnes nouvelles qui lui venoient continuellement d'Irlande, de Londres, & d'autres endroits, qu'il le détruiroit sans le combattre.

Ce fut en effet ainsi qu'il en arriva. Pendant six semaines que Monk demeura dans son camp de Coldstrene, & que les Negotiateurs d'Alnewik, ou plus habiles ou plus fideles que n'avoient été ceux de Londres, agissoient toujours pour ne rien faire; on reçut dans les deux armées coup sur coup quatre ou cinq nouvelles, qui deciderent toutes choses en faveur de Monk & de ses Coldstremiens: ainsi nommoit-on l'Armée d'Ecosse à cause du long séjour qu'elle avoit fait à Coldstrene. La premiere de ces nouvelles fut que l'Irlande s'étoit déclarée pour lui, que les Comtes d'Orery & de Muntrath, Theophile Jones, les Warrens, toute la Famille & la Faction d'Ormond, quoique ce Seigneur

1659. gneur fût alors absent, avoient prevalu sur tous ceux qui vouloient engager la Nation à embrasser le parti contraire, & en avoient fait arrêter plusieurs, afin qu'ils ne fussent plus en état de remuer pour l'armée d'Angleterre. Les premiers mouvemens de joye qu'avoit causé dans celle d'Ecosse un événement si heureux duroient encore, lorsqu'on apprit que Lawson avec sa Flote, Hallerig, Walton, & Morlay s'étoient emparez de Portsmouth, où ils s'étoient declarez pour Monk; que Fleetwood & le Comité y ayant envoyé des troupes detachées de celles qui restoient à Londres, ces mêmes troupes s'étoient données à Hallerig & à son parti; qu'ensuite le vieux Parlement, qui depuis que Monk & son armée s'étoient declarez en sa faveur intriguoit pour se rassembler & reprendre la direction des affaires, avoit envoyé demander à Fleetwood les clefs des chambres de Westminster, & y ayant repris ses seances, avoit recommencé à exercer sa juridiction, par nommer de nouveaux Commissaires pour le commandement de ce qui restoit de l'armée d'Angleterre à Londres.

Tant d'évenemens si heureux donnerent à Monk un nouveau courage de poursuivre son entreprise, & cette dernière circonstance le tira de tout l'embarras, que lui pouvoit causer le Traité qui se continuoît à Alnewik. Il ne l'eut pas plutôt apprise, qu'il envoya dire à Lambert, que le changement arrivé dans le Commandement de l'armée d'Angleterre ne lui permettoit pas de passer outre, & de continuer une negotiation, qui cessoit d'être autorisée par la cessation du pouvoir de ceux au nom desquels on negotioit; qu'au reste puisque le Parlement étoit rentré dans l'exercice de ses fonctions, il faisoit profession de le reconnoître, comme il s'en étoit

étoit déclaré par ses Manifestes; qu'il quittoit l'Ecosse pour le soutenir contre les Usurpateurs de l'autonté que les Loix du pais donnoient à un Tribunal si utile, & de tout temps si attaché à conserver les libertez & les privileges de la Nation; qu'ainsi il rappelloit d'Alnewik les Députtez qu'il y avoit envoyez, & se disposoit à marcher incessamment du côté de Londres, pour maintenir par sa presence & par les forces que la République lui avoit mis entre les mains le Gouvernement civil, qui étoit celui de la droite Raison & des Loix, contre le militaire, qui ne pouvoit passer que pour une Anarchie tyrannique.

Lambert reçut ce desagréable message avec le chagrin qu'on peut penser. Quoi qu'il fut fort dissimulé, il ne pût s'empêcher de dire en se frappant la poitrine de colere : *Monk n'en use pas bien avec moi.* Lambert parloit peu & pensoit beaucoup. En disant ce peu de paroles il formoit de grands desseins de vengeance, & on ne peut douter qu'en ce même moment il ac prit la resolution de marcher au devant de Monk, & de reparer par la force ce que l'intrigue & la politique avoient fait de brèches à sa fortune. Il avoit une belle Armée bien plus nombreuse que celle de son Concurrent, & quoi qu'il eût beaucoup de troupes nouvelles, moins aguernies & moins endurcies aux fatigues que celles de l'Armée d'Ecosse, il en avoit assez d'anciennes pour soutenir celles-ci & leur donner exemple. Il étoit en état de combattre, & avoit sujet d'espérer de vaincre, lorsqu'il s'apperçut que ses troupes étoient la plupart gagnées pour Monk, qui en effet ayant appris que Lambert tâchoit de lui debaucher ses Soldats, avoit fait répandre à propos des sommes d'argent parmi les siens, qui les avoient disposés à l'abandonner. En

1659. même temps le malheureux General apprit que toutes les provinces des environs de Newcastle où il étoit offroient leurs forces à son adversaire, que Fairfax, le Duc de Buckingham & d'autres Seigneurs étoient en armes du côté d'York pour le même parti; & pour comble de malheur, que ceux mêmes qui avoient jusques-là soutenu le sien dans l'armée & dans la Ville de Londres, s'en retiroient, ou paroissent chanceler. A ces nouvelles, que Salmon l'un de ses amis lui apporta, Lambert croyant trouver à Londres des ressources qu'il ne voyoit point ailleurs, sortit sans bruit de Newcastle, & après avoir demeuré quelques jours aux environs d'York sans se faire connoître, prit la poste, & se rendit dans la Capitale. Là au lieu de trouver seulement la faction chancelante & ses partisans en désordre, comme il s'y étoit bien attendu; il trouva son parti si ruiné, & ses amis si dissipés; qu'aussi-tôt qu'il fut arrivé il fut mis dans la Tour par ordre du Parlement, sans que personne s'y opposât, & que tout hardi qu'il étoit il se mit en devoir de se défendre.

1660. Pendant que Lambert couroit à sa perte; Monk entroit en Angleterre pour en profiter, & prenoit le chemin de Londres. Ce fut le premier jour de Janvier de l'année mil six cents soixante, que ce Guerrier quittant Coldstreame passa la Tweede, & vint à Wellar. Il y étoit à peine arrivé, qu'il reçut une Lettre du Parlement, & des nouvelles qu'il savoit déjà. Les nouvelles étoient que cette Compagnie s'étoit rassemblée, qu'elle avoit repris ses séances & la direction des affaires, qu'elle avoit ôté à Lambert & à ceux de sa Faction le commandement de l'Armée, & que le même Courier qui portoit cet avis aux troupes de Coldstreame, pourroit un

ordre à celles de Newcastle de prendre des quartiers d'hiver en des lieux qu'on leur assignoit. La Lettre du Parlement contenoit des remerciemens au General, sur ce qu'il avoit pris le parti du Gouvernement civil contre le militaire; mais ceux qui faisoient des reflexions trouverent que ces remerciemens étoient froids, & jugerent que cette Assemblée craignoit plus Monk qu'elle ne l'aimoit.

En effet quelque politique qu'eût mis en œuvre ce General pour paroître Republicain, ces parricides, à qui leur crime faisoit craindre de voir regner le Fils d'un Pere qu'ils avoient fait mourir, ne pouvoient se guerir de la peur qu'ils avoient que l'Armée d'Ecosse n'entreprît de le rétablir: ainsi il ne faut point douter, que s'ils eussent pû se promettre d'être maîtres de celle d'Angleterre, ils ne se fussent déclarés d'aussi bonne foi contre Monk, que Monk s'étoit déclaré pour eux avec peu de sincérité. Mais outre que le peu qui restoit de cette armée autour de Londres étoit tellement gouverné par leurs ordres, qu'ils ne pouvoient s'assurer de sa soumission; la Ville leur étoit entièrement contraire, & formoit un parti capable de faire quelque chose de plus que de contrebalancer le leur.

Depuis que Monk avoit conçu le dessein de rétablir le Roi, les partisans de l'un & de l'autre avoient tant fait par leur industrie, qu'ils avoient rendu Royaliste la plus grande partie du Peuple & des Officiers de la Capitale. Ils y travailloient diversement. Les émissaires de Monk prenoient un soin particulier de cacher la correspondance qu'ils entretenoient avec lui, & n'agissoient point en son nom, pour ne le pas mettre en danger d'être convaincu par le Parlement d'intelligence avec le Prince, & donner

1660. occasion par là aux Républicains, à l'Armée, à la Faction de Lambert de se reténir pour le troubler, ce qui seroit infailliblement arrivé si on se fût déclaré à contre-temps. Les entreprises où l'on n'avance qu'à mesure qu'on fait se couvrir, cacher sa marche, prendre des circuits, sont toujours lentes, mais elles sont sûres. Ce fut par cette methode que réussirent les intrigues des partisans de Monk dans Londres, pour rendre cette Ville favorable au rétablissement du Roi. Il leur falut du temps, de la patience, de la dissimulation, de l'application; mais aussi ils vinrent à bout de former pour le service de leur Prince, parmi les Officiers, les Bourgeois, les Apprenus, la populace de cette grande Capitale, une Faction assez puissante pour s'opposer au Parlement, & disposer par là le succès de l'entreprise du General pour le rétablissement du Monarque. Ce qu'il y eut de bizarre en cela, fut que la plus grande partie de ceux qu'on engageoit dans ce parti, ne sachant pas que Monk eût part aux sollicitations qu'on leur faisoit, & apprenant d'ailleurs la rigueur qu'il exerçoit contre les Royalistes, prenoient de lui les mêmes ombrages qu'en avoient les Républicains, & ayant à peu près les mêmes sentimens, gardoient à son égard la même conduite.

Ainsi Monk fut appelé au secours par deux partis, dont l'un & l'autre le soupçonnoit de lui être contraire; & que cependant la nécessité obligeoit de recourir à lui. Car leurs démêlés s'aigrissoient d'une manière, à en faire craindre des suites funestes à celui des deux qui auroit succombé. Le Corps de Ville avoit commencé par demander un Parlement libre, & s'expliquant quelque temps après sur ce terme indéterminé, il avoit requis que les Membres

re-

retranchez du Parlement de mil six cens quarante-huit y fussent incessamment rappelés : sur quoi vingt-cinq des plus hardis de ces Membres exclus s'étant presentez pour être reçus dans la Chambre, ils avoient été rejettés. Le Parlement n'avoit garde de les admettre, puisqu'ils n'avoient été chassés que parce qu'ils étoient favorables au Roi : mais comme par cette même raison la Ville s'opiniâtroit à vouloir qu'ils fussent admis, la contestation s'échauffa de telle sorte, que ces deux Factions appréhendant tout l'une de l'autre, firent chacune de leur côté tous leurs efforts pour s'assurer de Monk. Toutes deux l'envoyèrent prier de hâter sa marche. jusques-là assez lente, le General ayant voulu s'instruire à fond & à loisir de tout ce qui se passoit dans Londres, avant que de s'y engager. Les Deputés du Parlement, qui furent Scot & Robinson, faisant semblant de supposer que la déclaration de Monk en faveur de cette Assemblée fut sans art & de bonne foi, quoi qu'ils craignissent le contraire, le presserent de venir achever son ouvrage, & d'employer ses forces à maintenir le premier Tribunal du Royaume dans l'autorité que lui donnoient les Loix, & que ce General lui-même, malgré tant de moyens qu'il avoit de s'y soustraire, avoit reconnu. Les envoyés de la Ville ne refusoient pas de se soumettre à un Corps supérieur, & reconnoissoient pour tel le Parlement ; mais ils vouloient un Parlement libre, complet, conforme aux anciennes Loix & aux usages du pays, & soutenoient que l'Assemblée qui depuis si long-temps usurpoit ce nom ne pouvoit être reconnue pour le vrai Parlement d'Angleterre, jusqu'à ce qu'elle eût rappelé les Membres qui la composoient au temps de sa convocation.

1660.

Il ne pouvoit rien arriver de plus favorable au dessein de Monk que cette heureuse constellation, dont le principal motif, qu'il n'ignoroit pas, l'assuroit de la Capitale, qui en Angleterre, où il y a peu d'autres Villes considérables, est d'encore plus grand poids qu'ailleurs pour attirer le reste du Royaume dans le parti où elle se jette. Un homme moins maître de soi auroit découvert ses sentimens à des gens qui le prévenoient par des démarches si empressées; & quelques-uns mêmes ont pris sujet du silence que le General continua à garder en cette occasion, de soupçonner, ou de rendre suspectes ses bonnes intentions pour le Roi. Ceux-là n'ont pas fait reflexion, que jusqu'à ce que Monk fût dans Londres, les mêmes raisons qu'il avoit eues de dissimuler subsistoient encore, & n'avoient rien perdu de leur force. Le Parlement, la Flotte de Lawson, les troupes de la vieille armée qui s'étoient données à Hasselgg, celles qui étoient restées à Londres, en un mot la plupart de ceux ou qui craignoient le rétablissement du Roi, ou qui vouloient une République étant à portée de se réunir, & en état, sinon d'empêcher, au moins de retarder, d'exposer à de grandes risques une affaire, que l'on ne pouvoit terminer ni trop sûrement ni trop tôt. Dans ces vûes Monk parla tellement aux Députés des deux Factions, qu'il ne se laissa point pénétrer. Il promit à l'une & à l'autre d'avoir égard à leurs intérêts: & comme le sien demandoit qu'il s'étudiât encore plus à amuser ceux qui lui pouvoient nuire, qu'à gagner ceux qui étoient déjà tout disposés à le servir; en public, & dans la concurrence, il donnoit toujours l'avantage aux Députés du Parlement, & n'expliquoit les sentimens qu'il disoit avoir pour

pour cette Compagnie que par le mot de sou-
mission. 1660.

Ce fut en continuant d'observer une fideli-
cate conduite, qu'au commencement de Fé-
vrier le General entra dans Londres à la tête de
son Armée, & alla loger à Wichal, pendant
qu'on distribua ses troupes dans les lieux dont
les Magistrats étoient convenus avec lui. Il
n'eut pas été long-temps dans la ville, qu'ayant
étudié le terrain, il reconnut que la dissimu-
lation dont il avoit usé jusques-là lui étoit plus
nécessaire que jamais, & qu'il ne s'en pouvoit
relâcher sans risquer le succès de son entrepri-
se. Il avoit de grandes raisons d'en juger ain-
si. Premièrement le parti du Roi ne faisoit
point encore un Corps assez uni, & assez démem-
bré du cahos confus de diverses factions qui di-
visoient la Nation : les familles les plus Roya-
listes n'étant gueres sans quelque Republicain,
qui tenoit les autres en bride, & les empêchoit
de se déclarer. Secondement l'armée de Lon-
dres étoit généralement parlant opposée aux in-
térêts du Roi par les siens propres; c'est-à-di-
re par l'intérêt de sa sûreté, ayant sujet d'ap-
préhender que le Fils ne vengeât le Pere; par l'in-
térêt de sa fortune, pour conserver ce qu'elle
avoit acquis, la plupart des Officiers qui la com-
mandoient ayant profité des biens confisqués
sur la Famille Royale, qui n'y pouvoit rentrer
sans les en dépouiller. Outre tout cela, le sage
General voyoit qu'il n'avoit qu'à donner le
temps au Parlement & à la Ville de pousser à
bout leurs aigreurs, pour avoir un moyen in-
faillible de détruire d'un même coup les plus
grands ennemis du Roi, & mettre ses amis
en état de se pouvoir déclarer pour lui. Ce fut
sur ces raisons que Monk continua à cacher ses
desseins, depuis même qu'il fut arrivé à Lon-
dres.

1660.

dret. L'événement montre qui de lui ou de ceux qui l'ont accusé de lenteur ont jugé le plus faiblement des choses.

Une des meilleures qualitez de cet esprit solide, étoit de se mettre peu en peine de ce qu'on pouvoit dire, quand il faisoit ce qu'il croyoit devoir faire. Agissant sur cette maxime, il suivit sa premiere methode; se déclarant pour la République, & agissant pour le Roi; excluant dans toutes ses déclarations le Gouvernement Monarchique, & ayant des émissaires par tout pour avancer le rétablissement du Monarque. Il poussa cette politique avec tant d'art & d'habileté, que lors même qu'il exécutoit ce qu'inventoient les Républicains pour détruire les Royalistes, il ne diminuoit rien de l'espérance que donnoient ses amis aux Royalistes, qu'il détruiroit les Républicains.

La maniere dont il éluda la proposition qu'on lui fit d'abjurer la Maison Royale, par un serment dont j'ai déjà dit qu'il avoit toujours eu horreur, ne fut pas un des moindres effets de sa prudence & de sa bonne conduite. A peine fut-il à Wuthal, qu'on lui présenta ce serment impie, & qu'on le pressa de le faire: mais le General toujours présent à soi répondit sans s'embarrasser, que plusieurs même des plus zelés pour le maintien de la République ayant rejeté ce serment, il étoit trop ennemi des partialitez pour le rejeter ou pour l'admettre, avant que l'on fût convenu de quelque uniformité sur ce point; qu'ils s'assemblassent, qu'ils conférasent, qu'ils arrêtassent quelque chose dont tout le monde tombât d'accord: qu'il seroit toujours le premier à se soumettre aux Ordonnances, qui établiroient la concorde & la tranquillité dans l'Etat.

L'Etat. Les Royalistes prirent ce refus dans les conjonctures présentes, pour une assurance infailible que Monk étoit du bon parti : les Republicains en prirent d'autant moins d'ombrage, que ce General étant allé au Parlement, parmi les choses qu'il y proposa pour le bien public dans une assez longue harangue qu'il y fit, il n'oublia pas d'insérer, comme on faisoit en ce temps-là presque dans tous les discours qui concernoient le gouvernement, l'exclusion de la Royauté, du Protectorat, & généralement de toute autorité suprême qui ne réside que dans un seul.

Une autre adresse, dont il usa à propos dans cette Harangue, avança beaucoup le dessein qu'il avoit d'engager le Parlement à pousser à bout la Ville, afin que la Ville lui servit ensuite à détruire le Parlement. La Ville étoit si mutinée contre cette Assemblée de Tyrans, qui usurpoient une autorité uniquement fondée sur leurs crimes; qu'elle avoit pris résolution de ne payer aucun impôt pour les necessitez publiques, que le Parlement, à qui elle ne contes- toit pas le pouvoir de les ordonner, ne fût tel qu'il devoit être, c'est-à-dire libre & complet. Le Parlement cherchoit les moyens de se faire obéir, & de dompter ceux qu'il croyoit lui devoir être soumis. Le discours que fit Monk à cette Assemblée, lorsqu'il y alla la première fois, ayant été prononcé dans cette conjoncture, ce General affecta d'y faire glisser, qu'ayant été sollicité sur la route par les requêtes de divers Corps, tantôt de procurer à la Nation un Parlement libre, tantôt d'obliger celui qui étoit assemblé de rappeler les Membres exclus en l'année mil six cens quarante huit, il avoit toujours répondu, qu'on ne

1666. pouvoir avoir un Parlement plus libre que celui qu'on avoit alors , à la décision duquel il se falloit remettre touchant l'affaire des Membres exclus.

Le Parlement se laissa éblouir par ces marques de deference , & se hâtant de profiter de la bonne disposition où paroïssoit Monk , d'exécuter aveuglément tout ce que lui ordonneroit l'Assemblée ; lui donna des ordres conformes aux diverses fins qu'elle s'en proposoit. Car leur but n'étoit pas seulement de dompter & de soumettre la Ville , en obligeant Monk à la mal traiter : par une politique pareille à celle dont il usoit contre eux , ils le vouloient rendre odieux au Peuple , ou pour le perdre , ou pour l'engager à attacher sa fortune à la leur. Il évita mieux le piège qu'ils lui tendoient , qu'ils n'éviterent celui qu'il leur avoit tendu. Ils lui donnerent des ordres severes pour le châtiment de la Ville , qui mirent le comble à la haine publique depuis si long-temps allumée contre eux : il les exécuta ponctuellement , mais d'une manière si adroite , que personne ne lui en fût mauvais gré. Ces ordres portoient qu'on ôteroit à la Ville ses poteaux , ses chaînes , ses portes , & que l'on mettroit en prison plusieurs de ses principaux Bourgeois. Monk fit tout cela , mais d'un air , où il paroïssoit à ceux qui ne savoient pas le mystère , que ce n'étoit qu'à contre-cœur , & qui donnoit aux gens mieux instruits une nouvelle assurance des promesses qu'on leur faisoit en secret. Les grands Officiers de l'armée de Monk avoient refusé d'exécuter des ordres si violens , les subalternes y avoient obéi : le procédé des uns & des autres fit un également bon effet , le refus de ceux-là leur ayant gagné l'affection

de tous les Bourgeois , l'obéissance de ceux-ci 1660
 ayant été accompagnée de tant de marques de
 repugnance , que personne ne s'en tint offen-
 sé. Le Général lui-même laissoit échaper de
 temps en temps certaines paroles , qui don-
 noient à entendre qu'il n'exécutoit les ordres
 des ennemis de la Ville, que pour le servir en
 ami. *Il faut obéir*, disoit-il souvent , *mais tout*
ceci tournera à bien.

Le sens de ces mots énigmatiques commen-
 ça à se développer , lors que le General ayant
 fait représenter au Parlement qu'il ne jugeoit
 pas à propos de brûler les portes de Londres , &
 qu'on en avoit assez fait , reçut un second or-
 dre de faire tout ce qu'on lui avoit commandé.
 Il obéit , mais l'indignation des Officiers &
 des Habitans s'étant de nouveau rallumée con-
 tre ces nouveaux tyrans ; Morley Lieutenant
 de la Tour vint trouver Monk , & quoi qu'il
 fût un des principaux Membres du Parlement ,
 se plaignit à ce General des violences que cette
 Compagnie exerçoit contre la Capitale. *Il est*
vrai, lui répondit Monk , *que ces Messieurs*
vont un peu vite. Ce procédé est dangereux ,
& je vois , ce me semble , le Peuple assez près de ce
désespoir , que ceux qui gouvernent doivent
 toujours craindre lors même qu'ils ont la force
en main. Pour moi je ne fais qu'obéir. Mor-
 ley transporté de son zèle , & se découvrant
 sans réserve à Monk : *Il est temps que vous*
commandiez , repliqua-t-il en l'interrompant ,
ou plutôt le temps est venu d'exécuter les bons
dessins , que vous avez pour reprimer l'im-
solence de ceux qui commandent mal. Com-
mencez : je vous rends maître de la Tour.
Mon Frere le Chevalier Fagg & moi avons
chaqué un Regiment , l'un & l'autre àuelle-

1660. *ment dans Londres. Nous sommes à vous , nous vous suivrons : vous pouvez compter sur nos services.*

Cette conversation finit par une liaison entre ces deux hommes , qui fut à proprement parler le premier coup qui abattit le Parlement , & releva la Monarchie. A peine Monk eut-il quitté Morley , que les principaux Officiers de son armée le vinrent trouver , & l'abordant d'un air indigné , commencèrent le discours qu'ils lui firent par des invectives sanglantes contre la tyrannie , qu'un petit nombre de gens , qui s'étoient donné sans raison le nom de Parlement d'Angleterre , exerçoient sur la Nation. La conclusion de cette invective fut qu'il falloit , non les reprimer , mais les déposséder tout-à-fait de l'autorité qu'ils avoient si injustement usurpée ; qu'il falloit avoir un Parlement libre & convoqué selon les Loix , afin de convenir tous ensemble d'une forme de gouvernement fixe , que les inquiets ou les ambitieux ne pussent plus faire changer ; que le General étoit engagé en conscience & en honneur , après tant de protestations qu'il avoit faites de ne chercher que le bien & le repos public , de prendre en main cette cause commune aux trois Nations qui composoient le corps de la Monarchie Britannique ; qu'au reste il étoit temps qu'il la prît , & qu'il fit voir qu'il étoit venu pour d'autres desseins , que pour être le ministre des violences d'un tas de tyrans qu'on avoit en horreur.

Ces remontrances trouverent dans Monk toute la disposition nécessaire pour avoir un prompt effet. Il étoit aussi indigné que ses Officiers contre le Parlement , quoi qu'il montrât plus de moderation ; il voyoit , comme ils le disoient ,

disoient , que tout conspiroit à la ruine de cette Assemblée qu'il vouloit détruire , & à la convocation d'un autre qu'il étoit maître de composer de telles gens qu'il lui plairoit : démarches essentielles au rétablissement du Roi , & presque les seules qui restaient à faire. La Noblesse , la Ville de Londres , la plus grande partie des Provinces le desirant avec passion , & l'armée d'Ecosse étant disposée à obéir aveuglément aux ordres de son General. Il restoit encore des Republicains avec quelques troupes sous Haslerigg , qui les avoit ramenées de Portsmouth. Le factieux Vane agissoit avec son ardeur ordinaire contre les intérêts du Roi , & avoit encore quelques Regimens de la vieille armée attachez à lui : mais outre que ces deux hommes avoient des vûes extrêmement différentes , le General savoit assez que leurs forces unies n'étoient pas capables d'être opposées à tant de grands Corps , qui faisoient profession de suivre l'impression qu'il leur donneroit. Déterminé par ces considérations , le General tomba d'accord avec les Officiers , que sans attendre davantage , dès le lendemain deux d'entre eux porteroient au Parlement une Lettre qu'il leur laissa à concerter , par laquelle on demanderoit de sa part & au nom de l'Armée , que ce même Parlement finit , & qu'on en convoquât un autre , libre & complet selon les Loix.

Ce fut le matin du jour suivant , que cette Lettre ayant été signée par le General & par les Officiers fut envoyée au Parlement : Licod & Clowbery , qui en furent les porteurs , eurent charge de dire à la Chambre , que Monk en alloit attendre la réponse chez le Chevalier Allen . Maire de Londres.

1660.

La visite & la Lettre du General furent reçues bien différemment. Le Maire fit à Monk tous les honneurs & tout le bon accueil possible, & arrêta avec lui qu'il rétablirait le Conseil de Ville que le Parlement avoit cassé; qu'ils l'assembleroient tous à Guild-Hall, & qu'ils y prendroient les résolutions convenables à l'état des affaires. Autant que la visite du General répandit de joye dans la Ville, autant sa Lettre jeta-t-elle de consternation dans le Parlement. Cette Assemblée néanmoins, composée de gens fort sompus aux affaires, ne se perdit point tellement en cette occasion, qu'elle n'usât d'une politique fort raffinée & fort délicate. Car d'un côté connoissant bien que Monk alloit devenir le maître, elle n'omit rien de tout ce qu'elle put lui faire dire en particulier, pour l'appaiser, pour le gagner, pour lui faire espérer un dévouement entier de tout le Corps à ses volontez, sans en excepter autre chose que le rétablissement du Roi, & le Gouvernement Monarchique. D'ailleurs jugeant bien qu'il n'y avoit plus que la seule jalousie du commandement, qui pût affoiblir la puissance d'un homme si accredité; elle fit un Decret, par lequel elle nomma pour commander les armes de la Nation cinq Commissaires dont il étoit un, afin qu'il n'eût pas droit de se plaindre, & que les autres se trouvassent en mesures de mettre des bornes à son pouvoir.

Ceux qui font l'injustice à Monk de dire qu'il n'eut point d'abord dessein de rétablir le Roi, disent que ce fut ce Decret & le depot qu'il en conçût, qui lui fit prendre cette résolution. Je ne m'arrêterai point ici à détruire cette conjecture aussi maligne qu'elle est peu probable, comme tout ce que j'ai dit le fait voir. Le Mi-
nistre

nistre Gumble prétend au contraire qu'en ce même temps-là de puissans partis offrirent à Monk de se joindre à lui , pour lui mettre en main le pouvoir suprême , tel que l'avoit exercé Cromwel , & que ce General en avoit rejeté la proposition. Je me desie moins de ce fait que de l'autre : mais je n'y fais pas un aussi grand fond , que s'il étoit raconté par quelqu'un , moins suspect d'exaggeration qu'un domestique content de son Maître. Quoi qu'il en soit , ce fut alors que Monk commença à disposer les choses pour le retour du Roi , d'une manière à faire augurer qu'il n'étoit plus gueres éloigné , & qu'on n'y trouveroit désormais que des obstacles assez à vaincre. On en jugea sur tout ainsi après la Conférence de Guild-Hall , où l'affaire fut concertée , & dans laquelle le General , sans parler nettement , s'expliqua assez , pour faire connoître que sur ce point il étoit dans les mêmes sentimens , & dans les mêmes desseins que la Ville. Les cris de joye que poussa le Peuple , qui environnoit la maison pendant qu'on y étoit assemblé , & qui étoit persuadé qu'on y prenoit les dernières mesures pour consommer cette affaire , les feux qu'on alluma toute la nuit dans les rues & dans les places publiques , les imprécations qu'on faisoit de tous côtez contre le Parlement , la liberté que prirent au contraire les Bourgeois dans les assemblées de boire à la santé du Roi , confirmèrent chacun dans cette opinion. Mais personne n'eut plus lieu de douter qu'on ne fût à la veille de voir cette révolution surprenante , quand on vit la réunion , que Monk , à qui rien ne résistoit plus , fit des Membres exclus en l'année mil six cens quarante-huit des assemblées du Parlement , avec ceux qui les avoient chassés.

Cette

1660.

Cette réunion fit deux bons effets que le General s'en étoit promis ; l'un que ces Membres exclus prévalant aux autres , le firent nommer Generalissime de toutes les troupes de terre actuellement sur pied dans les trois Royaumes , le commandement des forces maritimes ayant été donné à Montagu celui qui fut fait Comte de Sandwich , déclaré Royaliste depuis longtemps. L'autre bon effet de cette réunion fut la prompte dissolution du Parlement , que les Membres seans tâchoient de faire tirer en longueur. La charge de Generalissime donna le moyen à Monk de faire dans les troupes un reste de reforme utile , pour mettre l'Armée d'Angleterre tout-à-fait hors d'état de lui nuire , & la sienne dans une disposition encore plus sûre pour le bien servir : la dissolution du Parlement lui donna le temps d'en former un nouveau , entièrement favorable au Roi , & duquel la convocation fut publiée pour le mois de Mai.

Monk ne donnoit pas tellement toute son attention aux choses qui étoient les plus proches de lui , qu'il n'étendit ses soins à celles qui en étoient le plus éloignées. En même temps que dans la Ville il disposoit le Parlement & les Armées à concourir au rétablissement du Roi , il s'affuroit dans les Provinces , des Places , des Milices , sur tout de la Noblesse. Les Provinces occidentales ne lui firent pas de peine , mais il en eut dans celles du Nord à gagner Owerton , qui étoit Maître d'Hull. Il en vint néanmoins à bout par le moyen des Colonels Alured & Fairfax , & du Major Smith , qui firent si bien par leurs remontrances , qu'ils engagèrent ce Républicain opiniâtre à se soumettre au General , à lui abandonner la Place , & à se rendre auprès de lui.

Pec.

Pendant que Monk agissoit ainsi, le Roi considérant ses démarches, ne doutoit point qu'elles n'aboutissent à une heureuse révolution. Il étoit de retour en Flandres, après avoir fait un voyage au lieu où se traitoit la Paix entre les Rois de France & d'Espagne. Cette Paix s'étoit faite sans que Charles en eût tiré d'autre avantage, que quelques paroles qu'on n'étoit pas en état de rendre si-tôt effectives. Dom Louis de Haro l'avoit bien reçu, & avoit témoigné le vouloir servir; le Cardinal Mazarin s'étoit excusé de le voir, pour le servir, disoit-il, plus efficacement: l'un & l'autre en avoient intention, mais après une si longue guerre, il falloit du temps aux Rois leurs Maîtres pour préparer au Monarque Anglois les secours nécessaires à le rétablir. Dans cette situation Charles ne voyoit point de secours plus sûr que celui de Monk. Trop de démarches le convainquoient que ce General travailloit pour lui, pour ne concevoir pas de grandes espérances de tout ce qu'il apprenoit tous les jours de ses préparatifs & de ses démarches; mais il eut bien voulu, comme beaucoup d'autres, qu'il se fût un peu plus hâté, & qu'il eût enfin fait la dernière.

Ce fut dans l'impatience qu'il en eut, qu'après avoir long-temps attendu le dénouement de cette affaire, il résolut de le hâter, & envoya au General le fidele Chevalier Greenville, pour le prier de mettre la dernière main à un ouvrage si digne de lui. La Lettre qu'il lui écrivit étoit pleine de témoignages d'estime, d'amitié, de confiance qu'il avoit pour un homme, dont tout Roi qu'il étoit il espiroit plus, qu'il ne lui pouvoit rendre. Les offres que le Chevalier fit de sa part en faveur de ceux, qui
auroient

1660. auroient pu craindre le rétablissement d'un Roi mal-traité , exilé , proscrit , étoient d'une nature à calmer les esprits les plus défiants , & à contenter même les plus intéressés : ainsi le Général eut par avance le plaisir de voir que ce qu'il faisoit tourneroit au contentement , & à l'avantage de tout le monde.

Echauffé par ce nouveau motif, Monk s'expliquant enfin à Greenville , lui dit qu'il pouvoit assurer le Roi , qu'il étoit dans ses intérêts , qu'il mourroit dans la peine , ou qu'il le rétablirait sur le trône : & que s'il ne l'avoit pas encore fait , les affreuses difficultés qu'il avoit trouvées dans cette entreprise avoient causé ce retardement ; qu'on en verroit bien-tôt le bout , mais que l'affaire dont il s'agissoit étoit d'une si grande délicatesse , qu'on n'y pouvoit apporter trop de précaution. Il ajouta qu'il prioit le Prince de trouver bon qu'il ne lui écrivit pas encore , & qu'il lui demandât même pour quelque temps le secret sur ce qu'il lui mandoit. Ensuite venant à ce qu'il croyoit que Charles dût faire pour rendre à ses Peuples son rétablissement agréable , il chargea Greenville de lui dire , qu'il lui conseilloit de commencer par faire publier à son avènement dans le Royaume la liberté de conscience , l'amnistie pour tout le passé , la confirmation des ventes publiques ; & pour lui marquer que l'affaire n'étoit pas éloignée de sa fin , il l'avertit de se retirer incessamment des terres d'Espagne , où cette Couronne , accoutumée à profiter de tout pour ses intérêts , pourroit exiger pour le laisser sortir des conditions contraires aux siens.

Il est aisé d'imaginer combien Greenville , à son retour en Flandres , donna de joie au Roi. Monk n'en avoit pas moins de son côté , d'être
à la

à la veille de réussir dans la plus glorieuse entreprise qu'eût vu l'Europe depuis long temps; lorsqu'un événement imprévu troubla la douceur de ses espérances.

Lambert, dont la captivité n'avoit point éteint l'ambition, apprenoit dans la Tour de Londres les succès de son Concurrent, avec un chagrin qui lui rendoit ce triste séjour encore plus fâcheux. La jalousie se reveillant dans cet esprit fier & intraitable, à mesure qu'il voyoit croître l'autorité du General Monk, il ne put le voir sur le point d'être Maître ou de rétablir celui qui l'étoit naturellement, sans faire un effort extraordinaire pour les traverser tous deux encore une fois. Ce nouveau feu le rendit ingénieux à inventer de nouveaux moyens de rompre ses fers, & d'échapper de sa prison. Monk fut tout étonné qu'il apprit qu'on l'avoit vu dans la Ville avec ses amis, qu'il avoit sollicité l'Armée & que n'ayant pas réussi à la corrompre, il s'étoit retiré vers le Nord, où ayant débauché quelques Compagnies des Garnisons de ces quartiers-là, il se voyoit déjà à la tête d'un corps de troupes qui croissoit tous les jours.

La promptitude de Monk fut remarquable dans un homme accablé d'affaires, & naturellement lent. Il étoit prêt à se mettre en campagne avec son Armée, pour suivre Lambert & pour le combattre; lorsqu'il apprit que ce fugitif n'étoit plus en état de nuire. Le General avoit eu la précaution de faire prendre les devans aux brigades d'Ingolsby & de Streter, commandées par ces Colonels; qui firent tant de diligence, qu'ils se trouverent en présence de Lambert un peu au delà de Daventry, pendant que Philippe Howard, depuis Com-
te

1660. te de Carlisle, se postoit avec un autre corps dans un lieu propre à empêcher que d'autres rebelles ne joignissent leur Chef. Ces deux petites armées s'observerent long temps depuis qu'elles furent à la vûe l'une de l'autre, avant que d'en venir aux mains. Lambert paroissoit hésiter, & l'on jugea par des espions qu'il fit avancer sous prétexte de traiter, qu'il n'étoit pas assez instruit des forces de ses ennemis. Ingolsby reconnut la ruse, & ne permit à personne des siens de se détacher pour parler. Il parla lui-même sans se faire connoître, & ces pourparlers n'ayant rien produit, il fit avancer brusquement ses troupes, & chargea si à propos les rebelles, qu'il les défit, & reprit Lambert qu'il remena en triomphe à Londres, où Monk, qui s'en alloit partir, le fit remettre dans la Tour, bien-aîné qu'on lui eût épargné la peine d'une expédition, qui eût retardé la conclusion de la grande affaire qu'il alloit finir. Cet événement en assura le succès. Le Parlement s'étant assemblé dans cette conjoncture, il n'y fut question que de la manière dont on recevroit le Roi. Il est remarquable que la plupart de ceux qui lui avoient été les plus contraires parurent les plus zélés pour le bien recevoir, & s'il n'eût tenu qu'à ceux qui jusques là s'étoient montrez le plus opposés au Gouvernement Monarchique, Charles Second eût eu la gloire de rétablir en Angleterre la Royauté dans ses plus anciens droits. On dit que le Chancelier Hyde, par un effet de cet esprit Anglois toujours jaloux des libertez de la Nation, ne laissa pas voir à ce Prince tout l'avantage qu'il pouvoit tirer de cette bonne disposition des esprits. Quelques-uns disent même que

Monk

Monk ne se trouva pas exempt de cette passion inveterée, & qu'il agit aussi-bien qu'Hyde, pour renfermer la puissance Royale dans les bornes où l'ont resserrée ce qu'on appelle abusivement les libertez de la Nation. A cela près on n'omit rien de tout ce qui pouvoit marquer un grand zele pour le rétablissement du Monarque, & on ne lui laissa rien à desirer de tous les agrémens qui pouvoient accompagner son heureux retour.

Le Parlement s'étant assemblé en deux Chambres selon l'ancien droit, Greenville, qui étoit retourné à Londres pour faire la fonction qu'il y fit, se presenta à Westminster avec des Lettres du Roi pour la Compagnie. Elles contenoient en substance, que le Roi avoit mieux aimé attendre son rétablissement du zele de ses bons Sujets, que du secours des puissances étrangères, qu'on lui offroit de plusieurs endroits; que l'expérience avoit fait voir quel succès on devoit attendre pour la tranquillité publique, des entreprises que l'esprit de revolte inspire aux brouillons contre la puissance legitime; que quoi que le Ciel eût permis, que ceux qui l'avoient attaquée en Angleterre eussent eu sur elle tous les avantages que la plus vive ambition peut souhaiter, la Providence les avoit confondus, & enveloppez encore plus avant que les autres dans la confusion où ils avoient jetté l'Etat; qu'il ne tenoit plus qu'à l'Assemblée de remettre les choses dans leur situation naturelle, & d'avoir la gloire d'être les mediateurs entre le Souverain & le Peuple; qu'il leur envoyoit une declaration, dont il esperoit qu'ils seroient contents, & à laquelle il étoit prêt d'ajouter tout ce qu'ils jugeroient à propos pour la sûreté des intérêts. Cette Lettre fut écou-

1669. écoutée avec respect, & on y répondit par avance avec un applaudissement confus, qui redoubla quand on eut lû la Déclaration que voici.

CHARLES, par la grace de Dieu Roi d'Angleterre, Défenseur de la Foi, à tous nos bien-aimés Sujets, de quelque condition qu'ils soient, salut. Quoi que tout ce que nous vous pouvons dire pour contribuer à guérir les playes qui affligent depuis si long-temps le Royaume, soit inutile si vous n'êtes pas sensibles à ses maux; nous avons jugé à propos, après un si profond silence de vous écrire pour vous déclarer avec combien de passion nous désirons d'y apporter remède. Car comme nous espérons toujours de rentrer en possession du droit que nous donne la Loi de Dieu & l'ordre de la nature, nous ne cessons de faire des vœux à la divine Providence, afin qu'ayant pitié de nous & de nos Sujets après tant de troubles, elle nous réunisse sans effusion de sang, & rétablisse le Roi dans son héritage sans troubler le repos du Peuple. Nous ne demandons que notre bien, voulant que réciproquement nos Sujets jouissent de ce qui leur appartient. Nous ne désirons rien sans qu'une exacte observation de la justice, & nous sommes prêts d'y ajouter tout ce que raisonnablement on peut désirer de notre indulgence. Or afin que la crainte du châtiment n'engage pas ceux qui se sentent coupables à persévérer dans le crime, & empêcher qu'on ne vende la tranquillité à l'Etat, en s'opposant au rétablissement du Roi, des Pairs, de la Monarchie, & des Peuples qui la composent, chacun dans ses Droits légitimes, anciens, & fondamentaux; nous déclarons par ces présentes

tes, que nous accordons un libre & general pardon, lequel nous serons prêt quand nous en serons requis de sceller du grand Sceau d'Angleterre, à tous nos Sujets de quelque qualité qu'ils soient, qui dans quarante jours après la publication de ceci s'en tiendront à notre presente grace, & en feront leur déclaration par un acte public, promettant d'être à l'avenir de bons & fideles Sujets; de laquelle grace nous n'exceptons personne, que ceux que notre Parlement jugera à propos d'en excepter. Hors ceux-là tous les autres, quelque coupables qu'ils soient, se doivent reposer sur notre parole comme sur la parole d'un Roi, que nous donnons solennellement par la presente Declaration; entendant qu'aucun crime, de ceux qu'ils auront commis contre nous, ou contre le feu Roi notre Pere avant cette même declaration, ne s'élève en jugement contre eux, & ne soit mit en question à leur préjudice à l'égard de leurs vies, biens, liberté, non pas même, autant qu'il est en nous, à l'égard de leur reputation, par aucun reproche ni terme qui les distingue de nos autres Sujets. Car notre vouloir & plaisir Royal est que dorénavant parmi nos Sujets soient mises en oubli toutes marques de discorde, de separation, de differens partis; desfrant avec passion qu'ils lient ensemble une amitié & une correspondance parfaite, pour l'établissement de nos droits & des leurs dans un libre Parlement, les conseils duquel nous pretendons suivre sur notre parole Royale.

Et parce que les passions des hommes & l'iniquité des temps ont produit dans les esprits diverses opinions touchant la Religion, & que de là sont nez des partis & des ani-

1660. *mofitez mutuelles : pour contribuer à les adoucir par le commerce & la facilité de converfer les uns avec les autres , nous donnons la liberté aux tendres consciences , & déclarons que dorénavant perfonne ne fera inquiété fur les opinions différentes en matière de Religion , pourvu que l'on n'abufe point de cette indulgence pour troubler l'Etat : & nous fommes prêts d'approuver tel acte qu'il femblera bon au Parlement de nous préfenter après une autre délibération , pour confirmer & établir plus folidement cet article.*

De plus , comme il eft arrivé dans les révolutions fréquentes qui affligent depuis quelques années ce Royaume , qu'il s'eft fait plufieurs dons & acquêts de biens , que les poffeffeurs pourroient être contraints à reftituer fclon les Loix : nous déclarons que notre bon plaifir eft , que tous les différens & tous les procès qu'on pourroit intenter fur ce point , foient terminés dans le Parlement , ce Tribunal étant le plus propre à procurer aux intéreffés la jufte fatisfaction qu'ils pourroient prétendre.

Enfin nous déclarons que nous fommes difpofés à donner notre confentement à tout Actes du Parlement touchant les articles ici exprimés , de même qu'à ce qui concerne les arriérés-dûs des Officiers & des Soldats de l'armée du General Monk , que nous promettons de recevoir à notre fervice avec la même paye , & fous les mêmes conditions dont ils jouiffent maintenant. Donné fous notre fein manuel , & Sceau privé , en notre Cour à Broda , ce quatrième d'Avril mil fix cens foixante , l'an douzième de notre règne.

Cette Déclaration ayant mis dans les efprits
la

la dernière disposition à recevoir le Roi avec joie, on dépêcha Charles Beau-Frère de Monk, pour aller aſſeurer ce Prince de l'impatience où l'on étoit de le revoir ſur le trône de ſes Peres. Non ſeulement le Parlement, mais le Corps de Ville & l'Armée lui écrivirent pour lui témoigner par avance leur ſoumiſſion. Grand nombre de Députés ſuivirent les Lettres : Fairfax en fut du nombre, & avec lui beaucoup d'autres des partiſans les plus célèbres de Cromwel, qui dans la conjoncture préſente témoignoiſent plus d'empreſſement pour le rétabliſſement du Roi, que ſes plus anciens ſerviteurs. Ils le trouverent à la Haye, où ce Prince s'étoit rendu pour la commodité de l'embarquement. Ils en furent reçus d'un air à leur perſuader, que le ſervice préſent effaçoit la Mémoire des injures paſſées. Enſuite on convint de diverſes choſes, ſur leſquelles de part & d'autre on alla au devant des difficultés par de mutuelles complaiſances. Le Roi excepta de ſon amniſtie quelques-uns de ceux qui avoient eu le plus de part au parricide du feu Roi ſon Pere : perſonne ne témoigna de peine à y conſentir, & ces méchans hommes reçurent à divers temps le châtiment d'un ſi grand crime.

Après ces reſtes de ſouvenirs trilles, on ne penſa qu'à célébrer avec toutes ſortes de réjouiſſances l'entrée de Charles dans ſes Royaumes. On commença dès la Haye, où les États, les Princes voiſins, les Représentans étrangers firent leurs complimens au Roi ; tout le monde lui témoignant un empreſſement, que perſonne n'avoit que depuis qu'il étoit heureux.

On le proclamoit cependant à Londres avec
Tome III. O des

1660.

des cris de joie, dont toute l'Angleterre retentissoit. On n'étoit occupé que des soins de l'entrée qu'on lui préparoit, & chacun y vouloit avoir part. Un grand nombre des plus grands Seigneurs s'avancèrent jusqu'au bord de la mer, pour le recevoir au débarquement : le General Monk étoit à la tête, recevant par tout où'il passoit mille bénédictions des Peuples, qui le regardoient comme le Restaurateur de la tranquillité publique après tant de troubles. Un autre spectacle attira les yeux le quatrième de Juin à la rade de Douvres. Montaignu, qui commandoit la Flotte, étoit allé prendre le Roi à Schevelin, & en étoit parti le premier du mois, ayant ce Prince sur son bord avec les Ducs d'York & de Glocester, & leur suite dans ses autres vaisseaux. Le trajet fut heureux. En deux fois vingt-quatre heures la Flotte arriva, & rendit à l'Angleterre son ancien lustre avec son Roi. Monk le reçut à genoux, mais Charles le relevant l'embrassa, & depuis ce jour ne cessa, après l'avoir fait Duc d'Albemarle, de le combler de biens & d'honneurs : reconnoissance que ce celebre homme sembla mériter d'autant mieux, que son zele pour son Roi lui avoit donné un feu, qui n'étoit pas de son temperament. Car cette affaire finie il retourna insensiblement à son naturel. Deux hommes ne sont pas plus differens l'un de l'autre, que le Duc d'Albemarle du General Monk. Le General, politique, agissant, entrant dans tout, eut l'œil à tout. Le Duc menant une vie unie, sans intrigue & sans action, parut pesant, & fût devenu obscur, si l'éclat dont l'avoit couvert l'entreprise que j'ai racontée, eût pu être ou affoibli par le temps, ou effacé par l'oubli.

Londres reçut Charles avec une magnificence,

ce, à laquelle on ne pouvoit rien ajouter. Le 1660.
 Parlement ne lui fit peine sur rien, & se montra
 si disposé à consentir à tout ce qu'il vouloit, que
 des gens sages encore aujourd'hui assurent, que
 si le Monarque eût su se servir de la conjonc-
 ture, il auroit fait sans contradiction une af-
 faire décisive pour son repos, & pour celui
 de ses Successeurs. Une personne digne de foi
 m'a dit savoir du Comte de Bath, qu'Alexan-
 dre Popham, homme d'intrigue & de beau-
 coup d'habileté, offrit au Roi d'engager le Par-
 lement par le moyen d'une cabale qu'il y avoit,
 à assigner à ce Prince, par un Decret que l'on
 feroit passer en Loi, deux millions deux cens
 milles livres sterlin de subside perpetuel, ce
 qui avec le revenu de l'excise & de divers autres
 Droits l'auroit rendu un très riche Roi; que
 Charles avoit agréablement écouté cette propo-
 sition, mais qu'en ayant consulté Hyde, ce
 Ministre lui avoit répondu, que le plus sûr bien
 qu'il pût acquérir étoit le cœur de ses Sujets,
 qu'il s'en falloit reposer sur eux, & qu'il y
 trouveroit des ressources qui ne lui manque-
 roient pas au besoin. Si le Chancelier parloit
 comme il pensoit, la suite de cette Histoire fera
 voir, que les habiles gens ne pensent pas tou-
 jours juste. Le Roi le crut, & sa moderation
 augmentant la complaisance du Parlement, la
 Révolution s'acheva par le rétablissement des 1661.
 Evêques, de l'Eglise & de la Liturgie Anglica-
 ne, sans que personne s'y opposât. Ainsi tout
 revint en son premier état. Le Roi épousa quel-
 que temps après Catherine Infante de Portu-
 gal. Il eût régné paisiblement, si les Protec-
 tans eussent pu souffrir, que ce Prince, qui
 mourut Catholique, traitât avec quelque in-
 dulgence ceux de ses Sujets qui l'étoient, & ne
 l'eussent

1662. l'eussent pas voulu obliger à desheriter son Successeur, parce qu'il suivoit une Religion que lui-même eût bien voulu suivre. Ce nouveau levain de revolutions regarde la vie de Jaques Second, par où je vais finir cette Histoire.

Fin du Livre dixième.

HISTOIRE

DES

REVOLUTIONS

D'ANGLETERRE.

LIVRE ONZIEME.

Changemens arrivez dans la vie, & sous le regne de Jacques Second.

C'Est une faute dans laquelle on tombe presque malgré qu'on en ait en écrivant l'Histoire d'Angleterre, que de commencer la plupart des événemens qu'on écrit, par dire que quoi qu'on ait raconté d'extraordinaire dans les précédens en matiere de Revolution, celui où l'on va entrer les surpasse. On trouvera dans cet Ouvrage ce défaut, que je reconnois, & dont je ne me corrige pas; parce que ce préambule ne convient à la vie d'aucun Roi d'Angleterre si bien qu'à celle Jacques Second, par laquelle je vais finir cette Histoire des mouvemens de la Monarchie Britannique. L'état où sont enco-

1663.

1664.

1664. re aujourd'hui les affaires de ce Prince m'avoit fait prendre la resolution de suspendre ce dernier volume, jusqu'à ce qu'elles fussent dans une situation plus fixe : mais tant de personnes auxquelles je dois deferer m'ont pressé de donner au public ce reste de l'Histoire Angloise, qu'aucun Auteur n'a encore donnée bien complete dans notre Langue, que je n'ai pu leur resister. J'y ai même condescendu avec d'autant moins de repugnance, que j'ai reconnu plus d'injustice dans les Ecrits qui ont paru touchant cette revolution; la plupart composez par des Sectaires, ou persecuteurs fureux d'un Roi Catholique, ou flatteurs outrés du Prince Protestant dont ils se sont servis pour lui nuire. J'espere éviter l'écueil où ils sont tombés, & qu'on ne me reprochera pas, que pour louer basement l'un, j'invective peu respectueusement contre l'autre.

Le Duc d'York, que nous appellons Jaques Second depuis qu'il est Roi, avoit employé sa jeunesse dans un continuel exercice des armes. Depuis l'âge de neuf ans qu'il se trouva avec son Pere à la bataille d'Edgehil, jusqu'à l'âge de vingt-sept qu'il entra avec son Frere en Angleterre, il avoit toujours fait le métier. C'étoit son inclination dominante. On en étoit si persuadé, qu'un homme de qualité de ce pais-ci, ayant fait un voyage à Londres quelque temps après le rétablissement du feu Roi, dit en parlant du Duc d'York parmi de judicieuses remarques qu'il fit sur ce qu'il avoit vû; que quoi que l'intérêt de ce Prince le dût attacher à la Cour, il aimoit mieux être à l'Armée, & que le plus grand intérêt politique lui étoit moins considerable, qu'une occasion de signaler son courage. Il y a là de la louange & du blâme: je ne fais si le Duc meritout le blâme, mais
toute

toute l'Europe étoit persuadée qu'il méritoit la louange; & celles que M. le Prince & M. de Turenne, ces grands Maîtres de l'art, ont données à sa valeur, en seront des monuments éternels.

On en eut de nouvelles preuves dans la guerre que le Roi son Frere déclara aux Etats Généraux en l'année mil six cens soixante-cinq, & la bataille navale que le Duc gagna contre eux montra qu'il n'étoit pas moins bon Général, qu'il avoit paru en toutes rencontres bon Capitaine & bon Soldat. Vingt-deux vaisseaux ennemis y furent ou pris, ou brûlez, ou coulez à fond par les Anglois. Obdam Amiral de Hollande y perit avec le sien. La Flote étoit entièrement détruite, si un Gentilhomme de la Chambre du Duc, nommé Bonkard, n'eût empêché qu'on n'exécutât ses ordres pendant la nuit qui suivit le jour de la victoire. Le Prince s'étoit jetté sur un lit pour prendre quelques momens de repos, après avoir commandé qu'on fît force de voiles, & qu'on suivît de plus près qu'on pourroit les restes de l'armée qu'il venoit de vaincre. Le Gentilhomme, qui n'étoit pas de ceux qui aiment la gloire plus que la vie, représenta au Commandant qu'il exposoit trop l'héritier de la Couronne, & feignit d'avoir un contre-ordre de lui pour faire relâcher les voiles; ce qui fut fait mal-à-propos. Il fut disgracié, & peu s'en fallut que le Parlement ne lui fît son procès: il fut chassé, & l'Assemblée témoigna au Vainqueur, au nom de toute la Nation, une reconnoissance authentique du service qu'il avoit rendu à l'Etat, en lui assignant par un Decret, qui se conserve encore aujourd'hui dans les Registres publics, une gratification de près d'un million & demi.

1666.

Cette victoire ayant donné un nouveau relief au Duc d'York, il se trouva dans la situation la plus heureuse & la plus agreable, où un Prince de son rang pût être. Il avoit une reputation generalement établie, non seulement en Angleterre, où on le regardoit comme l'appui de l'Etat, mais dans toute l'Europe, où il passoit pour un des Princes de son temps, qui soutenoit mieux par son merite personnel la grandeur de sa naissance. Il possédoit la plupart des Charges qui donnent les grandes fonctions & les grands revenus. Il étoit grand Amiral d'Angleterre, Gouverneur des Cinq Ports, & en particulier de Portsmouth. Comme il avoit des Enfans, & que le Roi n'en avoit point, beaucoup de personnes s'attachoient à lui comme à l'Héritier de la Couronne, laquelle devoit passer sur sa tête, & demeurer dans sa famille; & ce qu'il y avoit en cela de plus heureux, le Roi n'en avoit point de jalousie. Charles, convaincu de l'attachement de son Frere pour sa personne, regardoit la Cour de ce Prince comme la plus fidelle partie de la sienne, & ne croyoit pas avoir de meilleurs amis que ceux du Duc d'York. Je sais que quelques politiques en jugerent mal, & qu'ils tomberent dans l'erreur de ceux, qui pour paroître penetrer dans les mysteres d'Etat plus avant que les autres, disent ce qu'ils en imaginent, & non pas ce qui en est. La vérité est que le Roi n'eut jamais d'ombrage du Duc, & que le Duc garda dès l'enfance une conduite si soumise avec le Roi, qu'il lui ôta tout sujet d'en avoir : chose rare en deux Freres de ce rang dans les conjonctures où ils se trouverent, & dans une Cour aussi remplie d'esprits semuans & facheux, que l'est depuis long-temps celle d'Angleterre. Par là on conçoit aisément que le Duc d'York étoit recher-

recherché également de toutes les cabales; & que de quelque côté qu'il penchât il faisoit pencher la balance. Au reste comme on étoit prévenu qu'il étoit naturellement intrepide, & homme à ne pas trop ménager ceux qui auroient eu la hardiesse de se déclarer ses ennemis, on apprehendoit de l'offenser, & personne ne s'exposoit à s'attirer sa colere, bien moins sa haine.

Tel étoit l'état du Duc d'York, & telle étoit à son égard la disposition des esprits; lors qu'un soupçon qui se répandit qu'il étoit Catholique dans le cœur, quoi qu'à l'exterieur il parût encore Protestant, commençant à faire changer pour lui la disposition des esprits, donna les premières atteintes à la prospérité de son Etat.

Ce soupçon étoit bien fondé. Le Duc en effet étoit Catholique, & sa conversion merite que l'Histoire en conserve la memoire. Bien des gens ont crû que le zele, l'exemple & les exhortations de la Reine sa mere, à qui il devoit beaucoup, lui avoient inspiré ce changement; que la longue frequentation qu'il avoit eue avec les Catholiques en France, en Flandres & en d'autres lieux, avoit fortifié ces pensées, qui avoient enfin produit leur effet. On s'est trompé en cela comme en beaucoup d'autres choses, dans lesquelles l'ignorance du vrai a fait recourir au vraisemblable. Il arriva au Duc d'York ce que l'Histoire Sainte rapporte être arrivé à un Ancien, de trouver dans le fiel d'un monstre qui l'avoit voulu devorer de quoi se guerir de l'aveuglement. Car ce fut en lisant l'Histoire de la Reformation prétendue écrite par un Auteur Protestant, que ce Prince reconnut l'erreur où l'avoit engagé sa naissance. Ce fut à Bruxelles au sortir de

1668. France , qu'ayant assez de temps pour lire , il tomba sur l'Histoire d'Heylin. Il la lut avec attention , & au travers des divers prétextes dont les Protestans s'efforcent de colorer le schisme de leur pays , il reconnut évidemment que cette séparation , si contraire à la maxime d'unité qui est le fondement de l'Eglise , étoit en effet l'ouvrage des passions humaines ; que l'incontinence d'Henri VIII. l'ambition du Duc de Somerset , la politique de la Reine Elizabeth , l'avance de ceux qui d'abord s'étoient emparés des biens Ecclesiastiques , avoient été les principes de ce changement ; que l'esprit de Dieu n'y avoit point de part. Il savoit que Dieu s'étoit servi de Prophetes d'une vie sainte pour être les Chefs de son Peuple , toutes les fois qu'il s'étoit agi de leur intimor ses volontés touchant la Religion ; que dans le changement de loi , des Apôtres revêtus de la vertu d'enchant , & plus semblables aux Anges qu'aux autres hommes , avoient annoncé l'Evangile ; que dans les relâchemens arrivés dans l'un & dans l'autre Testament , ce n'étoient point des hommes charnels , des âmes vindicatives , des esprits ambitieux , qui avoient prêché la réforme , mais des hommes pleins de l'esprit de Moïse , ou de celui de Jesus-Christ , seuls canaux dignes de recevoir les eaux qui coulent de ses vives sources , pour ne les point rendre suspectes de s'être corrompues en venant à nous. Des reflexions si raisonnables ouvrirent les yeux au Duc d'York ; dès lors il fut Catholique dans l'ame ; & ce fut dans cette disposition d'esprit , qu'au temps du rétablissement il repassa en Angleterre.

De grandes raisons l'obligèrent d'abord à cacher ce changement au public : il en fit confidence au Roi son Frere , qui l'en loua , mais qui

désira qu'il se contraignît pour le tenir secret. La contrainte dura quelque temps : elle ne put durer toujours. Insensiblement le Duc se relâchant , & s'observant moins qu'il n'avoit fait , donna lieu aux autres de l'observer , & fit juger que sa Religion n'étoit pas celle du pays. L'Archevêque de Cantorbery & deux de ses Confreres lui en firent des remontrances ; il eut la patience de les écouter , & ne refusa pas même de conférer avec eux ; mais ces Conférences ne servirent qu'à le confirmer dans la foi , loin de l'ébranler : & de le séduire.

Après de pareilles démarches on ne pouvoit plus prétendre au secret touchant la religion de ce Prince , tout ce que ses amis pouvoient faire étoit de sauver la notoriété publique ; encore la mort de sa première femme , Fille du Grand Chancelier Hyde , laquelle mourut Catholique , fut-elle regardée comme un aveu authentique de la Religion du Mari. On publia que la complaisance que cette Princesse avoit eue pour lui avoit opéré cette conversion. Ce fut fausement. La Duchesse d'York , par un événement remarquable , fut convertie en lisant le même Livre qui avoit converti le Duc. Mais quelque faux que fût ce bruit , les Protestans le voulurent croire , & se confirmèrent par là dans la pensée : où ils étoient , que ce Prince n'étoit plus des leurs. En effet il ne tarda gueres après la mort de la Princesse à abjurer l'erreur , ce qu'il n'avoit point encore fait , & à reprendre la foi de saint Edouard , dont il devoit porter la Couronne. Dès lors on le vit déchoir sensiblement dans l'esprit des Sectaires , & comme ils commencèrent à l'aimer moins , ils ne l'estimerent plus tant. Les amis du Duc s'appercevant de ce changement , le prièrent de se gêner ; le Roi son Frere l'en pressa de nouveau , & chacun lui :

1669. representa, que quoi qu'il ne fût plus temps pour lui de seindre ce qu'il n'étoit pas, il n'étoit point encore expedient qu'il avouât ce qu'il étoit. Il déserta à ces conseils, & la violence qu'il continua à se faire lui coûta même d'autant moins, qu'un projet extraordinaire lui fit espérer la liberté après laquelle il soupiroit.

— 1670. Ce fut l'an mil six cens soixante & dix, que la Cour d'Angleterre s'appercevant que l'esprit Republicain se glissoit de nouveau dans le Parlement, entreprit de remédier à ce mal, qui en presageoit beaucoup d'autres. Les Auteurs de cette entreprise furent cinq Seigneurs, qu'on nomma la Cabale par l'union qui parut entre eux, & parce que dans les premières Lettres de leurs noms on trouva le mot de cabal. L'un étoit Favori du Roi, & les quatre autres ses Ministres, tous quatre revêtus des premières Charges, & d'un grand poids dans le Conseil. Ces cinq hommes considerez chacun en leur particulier n'étoient pas des gens sans défauts, mais pris tous ensemble ils faisoient un corps, auquel il manquoit peu de ces choses qui font réussir les grands desseins. Le Duc de Buckingham Favori du Roi étoit fort capable d'être Ministre, si son application eût répondu à ses talens, si son esprit, qui étoit excellent, n'eût point été distratt des affaires par son libertinage, qui étoit extrême, & par un amour de son plaisir, qui rendoit frivole un des hommes du monde le plus né pour les choses solides. Le Duc de Lauderdale Ecossois, & Secrétaire d'Etat pour les affaires d'Ecosse, étoit un homme fort délié & d'une politique fort fine. Mylord Clifford Grand Tresorier ne manquoit que d'un theatre, où la Raison & la Vertu eût été de plus grand usage qu'elle n'étoit en son pays dans le
 sic-

Siècle où il étoit né , pour être supérieur aux autres. Le Comte d'Arlington Secrétaire d'Etat pour l'Angleterre étoit le génie le plus borné des cinq , mais son expérience y suppléoit , & lui avoit sur tout acquis une grande connoissance des affaires étrangères. Antoine Ashley Cooper Comte de Shaftsbury & Grand Chancelier du Royaume , cet Aâeur si célèbre dans les dernières scènes que nous a données l'Angleterre , étoit le plus propre de tous à conduire une grande entreprise ; aussi étoit-il l'ame de celle-ci. Esprit vaste , éclairé , audacieux , intrigant , également ferme dans un bon & dans un mauvais parti , pendant que ceux à qui il s'attachoit ne lui donnoient point sujet de changer : constant ami , mais ennemi implacable , & d'autant plus dangereux , que ne ménageant rien avec la religion & la conscience , il étoit moins embarrassé à trouver les moyens de nuire , n'étant effrayé ni de la grandeur ni de la multitude des crimes , quand il les croyoit nécessaires , ou pour se conserver , ou pour perdre ceux qui s'étoient attiré la haine.

Ces Seigneurs , attachés à leur Maître par leurs Charges & par ses bienfaits , n'avoient pu voir sans indignation les démarches qu'avoit fait faire au Parlement depuis quelques années contre l'autorité Royale l'esprit Republicain qui s'y réveilleoit. Entre autres choses la Triple Alliance , que la Cabale Republicaine avoit fait faire au Roi malgré lui , leur avoit paru une entreprise audacieuse contre la Royauté , dont il falloit prévenir les suites. Pleins de ces justes sentimens , ils persuaderent au Roi d'être malade , autant que le Couronne & les Loix du pays lui en donnoient droit , de resserrer le Parlement dans les bornes qui lui sont prescrites par les usages autorisés , & d'empêcher que d'un mélan-

1659. ge de Republique & de Monarchie fait par violence & par usurpation des Sujets sur le Souverain, il ne résulta une Anarchie monstrueuse, qui exposa de nouveau l'Angleterre à retomber dans l'affreux cahos, dont elle étoit à peine sortie.

Pour exécuter ce dessein, il falloit au Roi une guerre qui lui fût un prétexte d'avoir des troupes : il en avoit un d'attaquer les Hollandois d'autant plus favorable, que l'honneur & l'intérêt de la Nation Angloise s'y trouvoient également intéressés. Car les anciennes contestations touchant le Pavillon se renouvelloient, & les Negoians Anglois des Indes n'avoient pas cessé de se plaindre que les Hollandois les traitoient mal. Ce fut là, dis-je, le prétexte ; mais la vraie cause qui fit choisir cette guerre plutôt qu'une autre, fut la liaison des Republicains d'Angleterre & de ceux de Hollande ; ceux-ci ne cessant d'inspirer à ceux-là l'amour de la liberté dont ils se glorifient, de les dégoûter du Gouvernement monarchique, de les porter à secouer le joug de la domination légitime, toujours disposés à prêter la main aux factions qui l'attaquoient. Ils avoient même depuis un temps offensé personnellement le Roi par des satyres injurieuses ; auxquelles on applaudissoit en Hollande, loin d'en rechercher les Auteurs, de les reprimer & de les punir.

Heureusement pour abattre cet appui de la Cabale Républicaine, le Roi Très-Chrétien se plaignoit aussi des Hollandois, & en avoit de grandes raisons : sans compter celles qui regardoient la personne de ce Monarque, avec qui ils ne gardoient pas plus de mesures qu'avec le Roi d'Angleterre, il en avoit qui intéressoient son Etat. Il avoit fait la guerre à l'Espagne pour :

pour l'héritage de la Reine sa Femme, après la mort de Philippe IV. dont cette Princesse étoit fille. Ses armes avoient eu de grands succès; Il avoit pris Dotay, Tournay, l'Isle, & toute la Franche-Comté. Les Hollandois s'étoient alarmez de ces prosperitez d'un Roi, jeune, puissant, aimant la gloire, & devenant par ces conquêtes de plus en plus trop leur voisin. Ces sujets de craindre ce Prince avoient prévalu dans l'esprit des Hollandois sur la reconnaissance qu'ils lui devoient, puisqu'il venoit tout récemment de se joindre à eux contre l'Angleterre; ils avoient ligué contre lui non seulement cette même Angleterre, mais la Suède & le Dannemark, & cherchoient toutes les occasions de lui déplaire & de le fléchir.

Ces mécontentemens d'un Roi sur qui toute l'Europe avoit les yeux, & qui se trouvoit en état de ne pas beaucoup se contraindre à cacher ses ressentimens, n'étoient pas inconnus à Londres, & ils étoient trop favorables aux projets que l'on y formoit, pour que l'on n'en profitât pas. Ce fut dans cette vue que le temps de la Triple Alliance étant expiré, au lieu de la renouveler comme les Hollandois le vouloient, les Ministres d'Angleterre entrèrent en négociation avec ceux de France, pour faire entre les deux Couronnes une alliance convenable aux desseins qu'ils se proposoient : Mr. Colbert de Croissy la traita en Angleterre, le Duc de Buckingham en France; seule Madame y mit la dernière main dans le voyage mystérieux qu'elle alla faire delà la mer.

Le détail de ce Traité n'est pas de mon sujet, à un article près, qui regarde la Religion, & qui a eu trop d'influence dans la vie du Duc d'York pour l'omettre. Les Presbyteriens avoient

1670. avoient fait de la peine au Roi durant la première guerre de Hollande, irrités de ce qu'on attaquoit des gens de même croyance qu'eux, & en qui ils mettoient leur appui : pour éviter un semblable embarras dans la guerre qu'on alloit faire, & pour adoucir ces esprits brouillons, Shaftsbury proposa de rétablir la liberté de conscience, donnée par la déclaration de Breda, & depuis ôtée par le Parlement.

Pour éclaircir ce point il faut savoir, qu'un peu après le rétablissement du Roi, le Parlement de Monk ayant été congédié, parce qu'il n'avoit pas été assemblé par l'autorité légitime, & que Charles ne le pouvoit reconnoître pour véritable Parlement, ce Prince en avoit convoqué un autre. Il y eut dans cette Assemblée de grandes contestations touchant la liberté de conscience, entre les Protestans & les Catholiques, l'Eglise Anglicane & les Presbyteriens. Le parti Catholique y étoit soutenu par le Comte de Bristol, homme de grand credit, & Chef d'une Faction puissante ; le parti Protestant par le Chancelier Hyde, Chef d'une Faction opposée, & homme aussi de fort grand poids, qui s'étant mis à la tête de l'Eglise Anglicane dominante dans ce Parlement, se déclara non seulement contre les Catholiques, mais contre les Presbyteriens, & tout ce que l'Eglise Anglicane comprend sous le nom de Non-conformistes. Le Roi, mauvais Chrétien dans ses mœurs, mais Catholique dans le cœur, fit tout ce qu'on pouvoit attendre de son temperament facile, pour maintenir la liberté commune, afin que l'Eglise Romaine en jouît ; mais l'Anglicane l'emporta, & le Chancelier Hyde parla avec tant de chaleur sur ce sujet, que Charles fut obligé de céder plutôt à son importunité qu'à ses raisons.

Co

Ce fut le rétablissement de cette liberté ôtée, que Shaftsbury jugea nécessaire à l'entreprise qu'on méditoit. Il s'en ouvrit à ses Collegues, qui furent de son sentiment, non seulement par la raison qu'il leur en apporta, de calmer les Presbyteriens qu'ils craignoient; mais par une autre encore dans laquelle il entra sans peine avec eux, de favoriser les Catholiques, qu'ils aimoient pour la plupart, & qu'ils estimoient tous. Clifford & Arington l'étoient en secret, l'un & l'autre sont morts dans l'Eglise, & le Duc de Buckingham n'eût pas eu besoin d'être converti sur la croyance, s'il l'eût pu être sur son libertinage. Shaftsbury même n'en fut pas éloigné, pendant que son intérêt & sa passion ne lui fit point prendre d'autre parti, que celui où le portoit son penchant. Mais indépendamment de la Religion, ces Politiques, qui en ce temps-là ne la regardoient gueres autrement que par rapport à la Monarchie, étoient persuadés malgré ce qu'en débitent depuis si long-temps les Sectaires, que les maximes de l'Eglise Romaine sont les plus propres à tenir les Peuples dans la soumission dûë aux Rois, & l'expérience leur avoit appris, que leur Maître n'avoit point trouvé dans l'une & dans l'autre fortune de serviteurs plus dévoués, que les Catholiques Romains. Raisonnant sur ce principe, ils trouvoient injuste que des Sujets si fideles n'eussent pas la liberté d'exercer leur Religion, & plus encore que des Decrets faits contre eux depuis l'incendie de Londres, dont les Protestants les avoient accusés sans autre raison que leur haine, les flétrissent, & les gênassent plus que les autres Non-conformistes. Il est aisé de comprendre que Charles donna sans peine dans des sentimens, qui malgré les démarches que la Politique

1671. que lui faisoit souvent faire, furent jusqu'à la mort les siens, & encore plus que le Duc d'York les appuya de tout son pouvoir. Il ne fut question que du plus & du moins. Comme les deux Rois agissoient avec beaucoup de concert, cette affaire entra dans leur negotiation. On fit diverses propositions, les unes plus avantageuses aux Catholiques, les autres moins : la France appuya les plus moderées, comme les plus sûres & les plus de saison ; & l'on convint que le Roi d'Angleterre donneroit en general à tous ses Sujets la liberté de conscience.

La déclaration de la guerre suivit de près la proclamation du Decret de la liberté. Ni l'une ni l'autre ne déplût au Peuple, qu'on avoit eu soin d'y preparer par des Manifestes adroits, dans lesquels on lui faisoit voir l'avantage que la Nation trouvoit dans le repos public que produiroit la liberté, & dans l'affoiblissement d'un Etat qui ruinoit par tout son commerce.

1672. Ainsi le Peuple Anglois vit tranquillement commencer la belle campagne de l'année mil six cents soixante & douze. Le Duc d'York, qui commandoit l'armée navale du Roi son Frere, ayant joint le Comte d'Estrées, aujourd'hui Maréchal de France, & dès ce temps-là Vice-Amiral, combattit Ruyter à Soulbay. Les Hollandois ne convinrent pas de tout l'avantage que les Anglois prétendirent avoir eu dans cette bataille. En effet la premiere journée eut un succès fort incertain ; mais la suivante, quoi que Ruyter eût crû surprendre le Duc à l'ancre, ce Prince le reçut si bien, qu'il le poursuivit jusqu'aux Bancs de sable, & que si un brouillard qui s'éleva ne l'eût derobé à sa vue, il l'auroit entièrement défait : l'Amiral Hollandois ayant eu plus de quinze vaisseaux démâtés, désagrés, mis hors de combat dès.

dès la première fois qu'on combattit. 1671.

Si l'avantage des armées navales souffrit quelque contestation, celui des armées de terre fut si grand, qu'il mit la République Hollandaise sur le penchant de sa ruine. Les armes de France, qu'un Roi guerrier avoit voulu conduire en personne, conquièrent en moins de deux mois Orsoy, Burich, Rhimbergue, Vessel, Reez, Emmerik, le Port de Shenk, Grave, Naerden; les belles Villes de Doesbourg, d'Arnhem, de Nimegue, de Zutphen, d'Utrecht. A cette dernière conquête les deux Rois virent les Hollandais à leurs pieds demandant la paix, que ces Princes ne consentirent à leur accorder qu'à des conditions, qui mettoient ces Republicains dans l'état où ils les vouloient, mais auxquelles tout le malheur de ce Peuple presque conquis ne le put résoudre à se soumettre.

On jugea que le desespoir avoit plus de part que le courage dans les résolutions que prirent les vaincus en cette occasion. Ils inonderent eux-mêmes leurs campagnes, & ruinèrent de leurs propres mains ce qui leur restoit de meilleurs pays, pour l'ôter à leurs ennemis. Mais il y a grande apparence qu'ils n'eussent fait autre chose par là que de multiplier leurs pertes si tous les Anglois eussent conspiré aux avantages de leur Roi, comme tous les François conspiroient à la gloire du leur; & il ne faut pas douter que la campagne suivante on n'eût vu tomber par la chute de la Hollande ce rempart des Republicains d'Angleterre, si Charles eût pu comme Louis se répondre de tous ses Sujets. Par malheur le premier eut trop tôt besoin du secours de son Parlement, & l'on avoit toujours bien jugé que la cabale Republicaine, qui s'insinuoit dans cette Assemblée, empêcherait

1672. cheroit qu'on n'en reçût. On avoit encore plus de raison d'en juger ainsi depuis le succès de la campagne, qui avoit renouvelé la jalousie du Peuple Anglois contre la France, les soupçons des Protestans contre les Catholiques, le chagrin des Republicains contre le Roi, qui courroit avec les François à sapper l'appui de leur faction. On avoit crû pouvoir mépriser ces murmures; qui auroient été impuissans, si on avoit eu tout l'argent nécessaire à faire la guerre indépendamment du Parlement: mais on avoit pris de fausses mesures. Outre qu'on s'étoit d'abord trompé en supputant les frais de la guerre, on avoit compté sur des fonds incertains, & qui avoient en effet manqué. Les Ministres avoient flatté Charles, qu'on surprendroit la Flotte Hollandaise qui revenoit chargée de Suryme, & qu'il y trouveroit des trésors immenses; mais la mesintelligence de ceux qui commandoient l'armée d'Angleterre fit manquer à leur Roi ce coup, injuste d'ailleurs, puisque la guerre n'étoit pas encore déclarée. On voulut recourir aux emprunts: mais ce Prince avoit perdu son credit par une espèce de banqueroute que les Ministres lui avoient fait faire, en faisant fermer l'Échiquier, qui est le lieu où se payent les rentes des sommes qu'empruntent le Roi.

Le Duc d'York avoit prévu d'abord ces inconveniens. La connoissance qu'il avoit de la mer l'avoit engagé à représenter, qu'on n'avoit pas assez d'argent pour faire ce qu'on prétendoit. Il n'avoit pu approuver ni la surprise de la Flote, ni la banqueroute faite aux Rentiers, & avoit prédit les suites fâcheuses de cette irregularité. Le Roi reconnut, mais trop tard, que ce Prince avoit eu raison. Après la campagne dont je viens de parler il manqua d'ar-

argent pour la suivante, & ayant eu recours 1672.
aux Banquiers; ces sources, où il avoit coutume de puiser dans ses besoins pressans, se trouverent taries en celui-ci, & il fut réduit malgré lui de recourir à son Parlement, & d'en demander l'assistance.

Ce fut sur la fin de l'année que ce Parlement s'assembla, beaucoup plutôt qu'il n'eût fallu pour que le Roi y pût être maître, les Hollandois se préparant à la faveur d'une forte ligue où entroit la Maison d'Autriche, à soutenir de nouveau la guerre. Aussi Charles n'eut-il pas plutôt proposé le besoin où il étoit, qu'au lieu d'argent il ne reçût que des plaintes touchant sa conduite, sur tout à l'égard de la Religion. La mauvaise humeur des Parlementaires alla jusqu'à désapprouver le second mariage du Duc d'York avec Marie d'Est, aujourd'hui Reine. Ils présenterent Requête pour empêcher qu'il ne se fit, & il fallut prendre son temps pour faire entrer la nouvelle Duchesse à Londres. Cette affaire ne fut pas celle qui aigrit le plus l'Assemblée: la liberté de conscience, l'alliance de France, la guerre de Hollande y tenoient encore plus au cœur. Les Républicains néanmoins n'osant encore pousser le Roi sur tant de sujets à la fois, s'arrêtèrent sur le premier, comme le plus propre à intéresser & le Parlement & le Peuple. Ils raisonnèrent juste. Le Peuple s'émut, & le Parlement entreprit l'affaire avec cette ardeur qui autorise les emportemens, quand on la fait faire passer pour zèle. On déclara au Roi qu'il n'auroit point d'argent, qu'il n'eût révoqué la liberté de conscience.

Depuis que Charles étoit rentré en possession de la Couronne, il ne s'étoit gueres vu dans un plus fâcheux embarras. La liberté de conscience

1672. ce lui faisoit peine à revoquer, mais il avoit besoin d'argent. Le plus désagréable pour lui étoit qu'il voyoit ses amis & toute la Cour partagée; les uns lui conseillant de céder à la pressante nécessité où il se trouvoit d'avoir de l'argent, & d'user d'un peu de complaisance envers ceux qui lui en pouvoient donner; les autres le détournant au contraire de se relâcher sur un point nécessaire à mettre son autorité dans l'état où elle devoit être, pour lui donner moyen d'agir en Roi. Du nombre des premiers étoient non-seulement le Duc d'Ormond & divers autres Protestans par zèle pour leur Religion, mais le Comte d'Arlington même, esprit timide & naturellement pliant, que soutenoient ceux qui raisonnant sur d'autres principes que sur le génie des Anglois, croyoient que le plus sûr étoit de céder pour un temps à leur fougue, pour les ramener plus sûrement au devoir, quand on auroit dompté les Hollandois. Le Duc d'York & les Ministres étoient dans le sentiment opposé, non seulement par ceux qu'ils avoient pour la Religion Catholique, considérée en elle-même & par rapport à la Monarchie; mais parce qu'ils jugeoient important que le Roi fût ferme dans ses résolutions, contre les entreprises d'un Tribunal qui s'accoutumoit trop à les contrarier. Ils avoient encore devant les yeux les démarches que le Parlement de l'année mil six cents quarante avoit fait faire à Charles Premier, aussitôt qu'il se fut relâché sur les premières propositions. Ils disoient qu'ils ne voyoient rien de moins à craindre dans l'affaire présente, que le Roi n'auroit pas plutôt révoqué la liberté de conscience, qu'on lui demanderoit autre chose; que ces demandes n'auroient point de fin, & qu'elles viendroient un jour à un point, où le

le Roi ne les pouvant plus accorder sans se ^{1672.} dégrader lui-même, les affaires se trouveroient dans le même état qu'elles étoient alors ; c'est à dire qu'après mille condescendances contraires à ses intérêts, il se verroit toujours obligé de rompre avec son Parlement, & ne remporteroit d'autre fruit de sa complaisance passée, que d'avoir rendu pour l'avenir ce Corps moins timide à le contredire. Ceux qui parloient ainsi ajoûtoient, que quelques jours de fermeté mettroient le Parlement à la raison, le Roi y ayant des partisans, qui commençoient à faire chanceler les mutins ; qu'on avoit des troupes sur pied suffisamment pour appuyer les uns, & pour faire craindre les autres ; Shaftsbury répondoit du succès.

Ces raisons déduites de part & d'autre avec beaucoup de vivacité tenoient l'esprit du Roi en balance. On a soupçonné que les femmes étoient entrées dans cette affaire ; & avoient déterminé Charles à suivre le sentiment de ceux qui lui conseilloyent de révoquer la liberté de conscience : quoi qu'il en soit, il la révoqua, & cassa de ses propres mains le grand Sceau d'Angleterre dont elle étoit scellée. Il n'eut pas plutôt fait ce pas, qu'il arriva ce qu'avoient prédit ceux qui l'en avoient voulu dissuader. Le Parlement ne garda plus de mesures dans les demandes qu'il lui fit, & sembla avoir pris l'esprit de celui qui avoit poussé Charles Premier à de si grandes extrémités. L'issue ne fut pas si funeste pour le Fils qu'elle avoit été pour le Pere, mais peu s'en fallut, & à cela près il y eut peu de différence entre ce qu'on entreprit contre eux. Ni l'un ni l'autre Parlement, à les considérer en gros, ne forma les desseins horribles contre la vie de leurs Souverains, que
des

1672. des cabales particulieres firent éclater dans la suite : mais l'un & l'autre eut son Cromwel, dont le second étoit d'autant plus à craindre qu'il alloit à sa fin par des voyes plus courtes, & plus décisives que le premier.

L'homme séditieux dont je parle étoit le Comte de Shaftsbury. Il faut lui faire la justice de dire, qu'ayant été Républicain sous le regne de Charles I. il étoit rentré de bonne foi dans son devoir sous Charles II. Peu de gens avoient rendu à ce Prince d'aussi importants services que lui, & nul n'avoit montré tant de zele pour rétablir la Monarchie & le Monarque dans leurs droits, auxquels les troubles du dernier regne avoient rendu le Parlement plus hardi à donner atteinte. Le projet dont je viens de parler est un témoignage du zele sincere de ce Ministre pour son Maître : le dépit de le voir avorter par ce qu'il appelloit foiblesse dans le Roi lui fit changer brusquement de parti, & de Sujet dévoué qu'il étoit, le métamorphosa tout d'un coup en factieux déterminé, & enfin en Chef des conjurez. Deux choses le porterent à cette extremité. L'une fut qu'il désespéra de rien faire de solide pour un Prince qu'il crut manquer de la fermeté nécessaire à soutenir une grande entreprise. Il se plaignoit déjà que Charles l'avoit abandonné dans une affaire, où il lui avoit promis de l'appuyer, & où il s'agissoit, comme ici, de l'intérêt du Diadème. Depuis long-temps les élections des Membres de la Chambre Basse, qu'on substituoit à ceux qui mouroient, se faisoient de sorte que les séditieux en étoient presque toujours les maîtres, parce que la Chambre s'étoit attribué l'autorité de les faire choisir. C'étoit un abus introduit durant les troubles du dernier Regne qu'on avoit laissé continuer depuis le rétablissement,

par

par la foiblesse ou l'ignorance de ceux qui avoient précédé Shaftsbury dans la charge de Grand Chancelier. L'ancien droit étoit, que quand quelqu'un de ces Membres venoit à mourir, le Chancelier faisoit élire par une Commission scellée du grand Sceau celui qu'on devoit substituer. Par là, quoi que la Commission ne portât rien qui donnât atteinte à la liberté de l'élection, le Roi étoit néanmoins plus maître, au moins de prendre des mesures, pour empêcher que le choix ne tombât sur des gens qui lui fussent contraires. Shaftsbury avoit entrepris de faire revivre ce droit, & en avoit rétabli l'usage dans l'intervalle du Parlement; après avoir fait promettre au Roi de tenir ferme contre les remontrances, qu'il avoit prévu que les Communes lui feroient indubitablement là-dessus. Elles n'avoient garde de manquer d'en faire, & elles en avoient fait de si fortes, que Charles y avoit déferé. Ainsi malgré les promesses de ce Prince, le Chancelier avoit eu le chagrin de voir casser les élections, & l'ancien abus rétabli. Dès lors il prédit que l'affaire de la liberté échoueroit, & déclara assez hautement que s'il en arrivoit ainsi, il deviendrait Parlementaire, & ne ménageroit pas la Cour. Il ne tint que trop bien parole: il avoit encore sur le cœur la facilité qu'avoit eue son Maître à se relâcher sur les élections; quand la révocation de la liberté de conscience étant survenue poussa sa patience à bout, & lui fit dire sans ménagement, qu'un homme qui se manquoit à soi-même meritoit bien qu'on le manquât: fausse maxime quand il s'agit du Souverain ou de la Patrie, auxquels il n'est jamais permis de manquer. Peut-être, tout mutin qu'étoit Shaftsbury, n'eût-il pas poussé si loin sa colère, s'il n'eût point eu d'autre motif que le seul

1672. intérêt du Roi. Un homme qui peche contre son intérêt fait plutôt pitié qu'il n'excite la haine : mais le relâchement du Roi sur le fait de la liberté interessoit personnellement ses Ministres, parce que ce Prince désavouant par là le conseil qu'ils lui avoient donné, leur laissoit le Parlement sur les bras, & comme le Comte avoit paru avoir plus de part qu'aucun autre en tout ce qu'avoit entrepris la Cour, il avoit sujet de craindre que le Parlement ne le choisît pour faire un exemple. Ce fut la seconde chose qui porta cet homme à de si grandes extremitez. Il voulut, pour ainsi dire, expier le zele qu'il avoit témoigné pour la Religion Catholique & pour la Monarchie, par celui qu'il témoigneroit pour la Religion Protestante & pour le Parlement.

Un pas dans le crime en fait faire un autre, & une passion excitée en réveille toujours plusieurs. La colere fit naître dans Shaftsbury l'ambition de devenir l'auteur d'une revolution dans l'Etat, de changer le gouvernement, & de tenter encore une fois la monstrueuse metamorphose de la Monarchie en Republique.

Pour executer ce dessein avec moins de contradiction, il ne crut pas devoir commencer par attaquer directement ni le Roi ni la Royauté. Le Roi étoit un Prince établi, & dans la personne duquel il ne paroissoit pas de pretexte, qu'on pût faire servir au Peuple de raison pour l'abandonner. Pour la Royauté, il y avoit trop peu de temps qu'on étoit sorti des troubles où les Tyrans avoient mis l'Etat, pour proposer de chasser encore une fois les Rois; ceux même qu'on nommoit Républicains n'en voulaient la plupart qu'à l'autorité, non à la forme du gouvernement Monarchique. Shaftsbury

bury ne pouvant aller où il prétendoit par le droit chemin, prit un détour qu'il estima le devoir conduire au même terme : ne pouvant déposséder le Roi, il prit le dessein de faire déshériter celui qui lui devoit succéder, persuadé que le meilleur expédient de détruire la Royauté étoit de troubler l'ordre de la Succession. La Religion du Duc d'York lui parut un moyen infallible d'exclure ce Prince de la Couronne, & il ne douta point qu'en échauffant là-dessus les Protestans zelez, en aigrissant le Parlement, en rendant le Duc odieux au Peuple, il ne vint à bout de son entreprise. Dès lors le Duc d'York devint l'objet de toute la malignité de ce méchant homme : peu s'en fallut qu'il n'en fût la victime. L'audace, la ruse, les intrigues qu'on employa contre lui furent telles, qu'on ne peut attribuer qu'à un grand courage la manière haute dont il soutint cette persécution, & à beaucoup de prudence le bonheur qu'il eut de la vaincre.

L'attaque fut subite & imprévue. Jamais grand changement ne fut plus prompt que celui de Shaftsbury en cette occasion. Le Roi n'eut pas plutôt paru pencher à la revocation de la liberté de conscience, que ce Ministre en fut averti. Il ne perdit point de temps, l'affaire ne fut arrêtée qu'à onze heures du soir, & il se trouva dès le lendemain dans la Chambre des Pairs dont il étoit Membre, à la tête des plus zelez contre la Catholicité, contre la guerre de Hollande, contre l'alliance de France. Cette première faillie surprit le Parlement comme la Cour, & causa par tout beaucoup d'émotion. Le trouble s'augmenta, quand le Comte eut découvert les secrets motifs, qui avoient engagé le Roi à donner la liberté de conscience, & à s'allier avec la France pour

1672. faire la guerre aux Hollandois. C'est un crime à un Roi d'Angleterre de penser à rompre les chaînes dont le lie son Parlement, & à réduire cette Assemblée au moins dans les bornes des Loix, où elle rappelle si souvent le Souverain pour peu qu'il s'en écarte. On avoit soupçonné Charles d'avoir ce dessein : on n'en dura plus quand Shaftsbury eut parlé, & dès lors on se mit en garde contre tout ce qui pouvoit avancer le succès de cette entreprise.

Le Comte avoit mis les esprits en trop bonne disposition de favoriser ses desseins, pour ne pas profiter du temps, & commencer à donner atteinte au Prince qu'il vouloit détruire. Le coup fut adroit : il ne parut point qu'on en voulût au Duc d'York, mais en general aux Catholiques, contre les entreprises desquels Shaftsbury inventa un nouveau serment, dont le Parlement fit dresser un acte, que l'approbation du Roi, quoi que donnée avec contrainte & contre son gré, ne laissa pas de faire passer en loi. Il y avoit déjà deux sermens établis contre les Catholiques, pour les connoître, & pour les persécuter quand on le jugeroit à propos. L'un étoit le serment d'Allegiance, par lequel on condamne comme une hérésie l'opinion de ceux qui admettent une puissance supérieure au Roi, de quelque nature qu'elle soit ; l'autre étoit le serment de Suprematie, par lequel on reconnoît le Roi Chef de l'Eglise dans ses Etats : celui dont je parle fut nommé le Test, comme qui diroit le témoignage de la Religion dont on est. Ce serment fut alors borné à abjurer la présence réelle de Jesus-Christ dans l'Eucharistie ; mais dès ce moment une Loi penale, portée contre ceux qui ne prêtoient pas le serment de Suprematie, & qui les excluoit des Charges, fut étendue jusques aux Pairs, qui ne prêtoient point se-

second serment, & qu'on obligea au troisième. Ce fut à ce prix que Charles obtint treize cens cinquante mille livres sterling, que lui donna son Parlement pour la continuation de la guerre. 1672.

Shaftsbury avoit bien prévu que le Duc d'York se trouveroit embarrassé de ce nouveau serment, qu'il ne feroit point, & contre lequel il n'auroit pas en le loisir, ni peut-être même la liberté de se précautionner. Aussi l'effet du Test fut-il, que le Duc ne commanda point l'Armée navale la campagne suivante, qui fut celle de mil six cens soixante & treize. Le Prince Robert, qui s'étoit joint à Shaftsbury pour faire faire le Test afin d'être Amiral d'Angleterre, en fit la fonction en effet, & combattut les Hollandois, avec lesquels ni le Parlement ni la cabale de Shaftsbury n'avoient pas jugé qu'il fût temps d'obliger le Roi à faire la paix. Le succès de cette bataille fut douteux, & chacun s'en attribua le gain sans pouvoir dire ce qu'il y avoit gagné; si ce n'est qu'on dit que cette sorte de guerre coûtant beaucoup & ne décidant de rien, fournit au Parlement d'Angleterre une raison plausible pour engager le Roi à faire une paix particulière avec la Hollande: comme il la fit effectivement le dix-neuvième de Février l'an mil six cens soixante & quatorze, sans tourner tête néanmoins contre ses premiers Alliez, quelque effort que fit le Parlement pour l'y engager. 1673.

Il y a apparence qu'il n'eût pas été au pouvoir de Charles d'être constant dans l'alliance de France, si le Roi Très-Chrétien n'eût forcé ses ennemis à recevoir la paix, par la continuation des succès que Dieu lui donnoit dans la guerre. Les conquêtes qu'il avoit faites l'an mil six cens soixante & douze sur les terres des

1674

Hollandois lui avoient attiré sur les bras toutes les forces de la Maison d'Autriche : l'Empire & l'Espagne s'étoient liguez avec ces Républicains contre lui. Une telle Ligue parut aux Anglois une occasion d'attaquer la France trop favorable pour la manquer. La conspiration fut si generale, que Charles se vit obligé d'armer, de rappeler toutes les troupes qu'il avoit envoyées en France au service de cette Couronne, d'en faire passer d'autres en Flandres pour joindre à celles des Alliez ; amusant autant qu'il pouvoit son Parlement par ces préparatifs d'une guerre qu'il fuyoit de faire, mais à laquelle on prévoyoit qu'il seroit à la fin contraint, si la paix generale, qu'on negotioit & qui ne se concluoit point, ne le tiroit de cet embarras. Ce fut à force de victoires & de conquêtes toujours nouvelles, que le Roi de France força les Puissances liguées d'accepter la paix, qu'il leur offroit depuis long-temps sans qu'ils eussent pû s'y résoudre. Au bruit de la Ligue il avoit quitté beaucoup de Places trop éloignées, pour être conservées aisément contre un tel nombre d'ennemis : mais il s'étoit dédommagé de ces conquêtes abandonnées par la prise de tant d'autres villes, plus grandes, plus fortes, plus à sa bien-séance, que quoi que seul contre tant de Confederez, il se vit en état de donner la loi, de faire rechercher la paix, & d'en prescrire les conditions. Maestricht, Dinant, Limbourg, Valenciennes, Cambray, Saint-Omer, Ypres, Gand, & grand nombre d'autres Villes de Flandres, la Franche-Comté pour la seconde fois, parce qu'elle avoit été la premiere sacrifiée au repos public, accrurent l'Empire du Roi conquérant, en même-temps que la gloire de ses armes recevoit un nouvel éclat du gain des batailles de Senef par Monsieur le Prince, de Cassel

sel par Monsieur, de Zintzem & d'Incizem par M. de Turenne. Tant d'avantages forcerent enfin les ennemis de ce Monarque à donner les mains à la paix, conclue à Nimegue le dixième d'Août, l'an mil six cens soixante & dix huit, par laquelle le Vainqueur cedant quelques-unes des Villes conquises, acquit la possession paisible de Valenciennes, de Saint-Omer, de Cambray, d'Ypres, & d'autres Places prises en Flandres sur les Espagnols, & de toute la Franche-Comté, autre dépoüille de cette Monarchie, que de mauvais amis engagent depuis assez longtemps en des guerres, dont elle seule fait tous les frais.

1678.

Pendant que le Roi Très-Chrétien employoit si heureusement le temps en Flandres à executer ses desseins, Shaftsbury en perdoit en Angleterre, où les siens furent déconcertez par un assez long démêlé qu'il eut avec le Parlement.

Ce Comte avoit une cabale de gens qui s'étoient attachez à lui, à qui il s'ouvroit plus ou moins de ses projets, selon le degré de confiance qu'il avoit en eux. Le Duc de Buckingham, le Marquis de Winchester, le Comte de Salisberi, Mylord Wharton en étoient les principaux. Soit par leur imprudence, soit par la mauvaise opinion que les gens de bien avoient d'eux, on s'étoit apperçu de leurs desseins. Le Comte de Danby fut Grand Tresorier par la démission de Clifford, & devenu Premier Ministre, le Duc d'Ormond, les Evêques avoient proposé un nouveau serment, pour obliger ceux qui entreroient dans le Parlement à jurer de ne pas permettre qu'on changeât le gouvernement ni de l'Eglise ni de l'Etat. Le serment n'avoit pas passé, mais une partie si considerable du Parlement étant opposée aux intentions de Shaftsbury;

1678. bury, celui-ci s'avisa sur de vieux decrets d'Edouard III. & de Richard II. qui ordonnoient que tous les ans le Parlement s'assembleroit, de prétendre que le Parlement present ayant été prorogé quinze mois, étoit dès là même dissous : dequoi l'Assemblée s'étant offensée Shaftsbury & ses partisans furent envoyez à la Tour. Ils demeurèrent long-temps en prison, & n'en sortirent que quelques mois avant la conclusion de la paix. Depuis ce temps-là le Duc de Buckingham parut un peu rebuté de l'intrigue. L'amour du plaisir, la passion dominante, rallentit insensiblement son zele pour la Faction. Il ne rentra pas dans les interêts du Roi, mais il fit peu pour la cabale opposée, & comme il avoit l'esprit railleur, il prit le parti de se divertir de tout ce que l'ambition mal conduite, & la mauvaise politique faisoit faire de fautes aux étourdis. Shaftsbury, à qui d'autres passions inspiroient d'autres sentimens, fut plus uniforme & plus constant dans le mal. Sa disgrâce avoit déconcerté la Faction; mais son adresse l'avoit maintenuë, & si sa prison avoit retardé l'exécution de ses desseins, elle ne lui avoit point fait perdre l'envie de les exécuter.

La paix de l'Europe, qui sembloit en avoir appaisé tous les troubles, donna à cet esprit agité de nouvelles occasions d'augmenter ceux qu'il avoit excités dans son pays. Cette paix étoit trop glorieuse à la France, pour ne pas chagriner les Anglois; & leur Roi, qui l'avoit laissée faire, leur paroissoit trop d'intelligence avec celui qui en avoit profité, pour n'avoir pas part à leur chagrin. Shaftsbury savoit trop bien l'art de se servir des conjonctures, pour en manquer une si belle de pousser à bout ses desseins. Il avoit déjà commencé de mettre en humeur le

Peu-

Peuple de Londres. Le Parlement, qui avoit 1678.
 tenu depuis Janvier jusqu'en Avril, & qui ayant
 commencé en Mai avoit continué jusqu'à la
 paix, lui avoit donné une occasion de s'y faire
 des partisans, particulièrement dans la Cham-
 bre Basse. Il employa si-bien ce temps, & ce-
 lui de la prorogation, qui dura depuis la fin
 d'Août jusqu'à la fin d'Octobre, qu'il devint
 plus maître des Communes, & par elles de tout
 le Parlement, que jamais Cromwel ne l'avoit
 été; le zele qu'il feignit d'avoir pour la Reli-
 gion Protestante en imposant à tous les Sectai-
 res, qui lui donnerent comme par reconnoi-
 sance le nom de Comte Protestant. Quelques
 partisans qu'il eût acquis, sa prison l'avoit ren-
 du plus circonspect que jamais à s'expliquer de
 son projet, même à ceux qui s'attachoient à
 lui: il n'y en avoit que fort peu qui fussent
 tout ce qu'il prétendoit faire, & qui fussent de
 tout le complot, à peu près de la même manie-
 re qu'il en étoit arrivé sous Cromwel: le reste
 étoient des gens, qu'il trompoit, mais qu'il
 trompait en diverses façons. Aux uns il ne
 faisoit voir qu'en general le dessein qu'il sei-
 gnoit d'avoir, de conserver la Religion du pays
 contre les entreprises des Catholiques, & la
 liberté de la Nation contre celle du Roi & de
 ses Ministres. Aux autres il ne se cachoit pas
 des mesures qu'il commençoit à prendre pour
 empêcher que le Duc d'York ne succedât au Roi
 son Frere, parce qu'il étoit Catholique: mais
 il les rassuroit en même-temps contre la crainte
 qu'ils pouvoient avoir, d'un changement pa-
 reil à celui qui avoit tant causé de confusion
 sous Cromwel; en leur proposant un Protestant
 pour succeder à la Couronne, laquelle par un
 nouvel artifice il faisoit espérer à deux, afin que
 la contestation de plusieurs fût en son temps une

1646. raison de ne la donner à personne. On dit que le Prince d'Orange fut le premier qu'il en flata, S'il le prévint ou s'il en fut prévenu, je n'en fais pas assez pour le dire. Quelques-uns ont cru que ce Prince pensoit aux choses d'assez loin, pour avoir eu celle-là en vûe quand il épousa la Princesse Marie Fille aînée du Duc d'York, & que dès qu'il s'étoit apperçu de l'orage qui s'élevoit contre cet héritier du Roi d'Angleterre, il avoit pensé à se faire un droit de profiter de son naufrage. Le Duc d'York s'en étoit douté, & avoit fait ce qu'il avoit pu pour empêcher ce mariage, que le Roi son Frere, trompé par Damby & par le Chevalier Temple, avoit conclu sans lui en parler. L'événement n'a que trop fait voir que le Duc voyoit plus clair que les autres : mais n'étant pas le maître, il ne put profiter de ses vûes pour se conserver, pendant que le pernicieux Shaftsbury employoit toutes les fiennes à le perdre. Car soit que ce Comte eût le premier fait penser le Prince d'Orange à la Couronne, soit que ce Prince y eût pensé avant que le Comte l'en sollicitât, il passe pour constant qu'ils eurent d'étroites liaisons là-dessus, & qu'un Huguenot nommé du Moulin fut le négociateur de cette intrigue. On ajoute que le Duc de Monthmouth, qui se trouva alors en Flandres, s'étoit engagé au Prince Hollandois de le servir dans ce dessein. Si cela est, il lui tint mal parole. A peine le Duc de Monthmouth fut repassé en Angleterre, qu'il se laissa flater à son tour de l'espérance d'être Roi, que l'artificieux Shaftsbury lui donna, en lui suggerant des moyens de se faire déclarer légitime.

Le Comte attendoit pour faire jolier les premiers ressorts de tant d'intrigues, que le Parlement se rassemblât; mais il en trouva l'occasion

lion plutôt. Quelques-uns disent qu'il la fit
 naître, & que la fausse conspiration, dont Oats
 fut le delateur dès le commencement de Sep-
 tembre pour perdre les Catholiques Romains,
 fut inventée par Shaftsbury, qui ne les vouloit
 perdre que pour envelopper le Duc d'York & la
 Maison Royale dans leur ruine. Il n'est gueres
 croyable qu'un homme d'esprit ait pu être l'au-
 teur d'une tale aussi mal imaginée que fut cel-
 le-là, ni qu'il ait eu assez mauvaise opinion de
 sa Nation, pour croire les uns si simples que
 d'y ajouter foi, les autres si méchans que de la
 faire servir de prétexte à la persécution, qui fit
 périr tant d'innocens. Mais si le Comte de Shaft-
 sbury ne fut pas l'auteur de cette chimere, il en
 fût faire un grand usage, quand il vit que tou-
 te grossiere qu'elle étoit, elle réussissoit, & cau-
 soit une grande émotion dans les esprits. Il n'en
 fut jamais une moins vrai-semblable, & qui
 eût de plus évidentes marques de fausseté que
 celles-là. Toute l'Europe l'a reconnu, & en est
 aujourd'hui si persuadée, qu'inutilement je re-
 fuserois ce que personne ne croit plus. Une pa-
 reille accusation est l'apologie des accusés; &
 quand ceux qui l'ont intentée n'eussent pas été
 convaincus de contradictions manifestes, com-
 me en sont les témoignages contre lesquels
 on ne s'inscrit point en faux; elle seroit tombée
 par le caractère de ses auteurs, gens obscurs,
 infâmes, flétris, indignes de trouver croyan-
 ce, que parmi des esprits capables d'être d'in-
 telligence avec eux; elle se seroit détruite d'elle-
 même par le seul plan de l'entreprise, la plus
 bizarre, & dans toutes les circonstances la plus
 folle qui fut jamais. Pour être instruit plus en-
 détail de cette affaire, il faut consulter les apo-
 logies qui furent faites en ce temps-là pour les
 Catholiques Anglois. Celle qui répond au li-
 vre 6. belle.

1678. belle intitulé, *la Politique du Clergé de France*, est d'un Auteur qu'on ne soupçonnera pas de trop aimer plusieurs de ceux, que la force de la Vérité l'engage à défendre. On y verra que Titus Oats, si on il y avoit long-temps pour avoir été mis en prison comme calomniateur infame, après diverses aventures s'étant fait Catholique, ou l'ayant feint, se retira dans un Seminaire des Jésuites de sa Nation aux Pays-Bas; d'où étant sorti mécontent, il retourna dans son pays, & reprenant avec son ancienne Religion ses premières inclinations au mal, accusa tous les Catholiques d'Angleterre d'avoir fait une conspiration contre leur Roi & contre tous les Protestans du Royaume, qu'ils avoient, disoit-il, dessein d'exterminer en même-temps. Le Pape, les Rois de France & d'Espagne, le Duc d'York, la Reine même, & certain nombre de Seigneurs des plus qualifiez de l'Etat, furent impliquez dans cette entreprise: mais le General des Jésuites en étoit reconnu pour Chef. Ce Chef au reste étoit si sûr du succès de son noir projet, qu'il avoit envoyé par avance aux principaux des Conjurez des Lettres patentes signées de sa main, pour posséder les premières Charges de la Cour, de l'Armée, & des Tribunaux d'Angleterre. Il en avoit envoyé une au Baron d'Arondel de Grand Chancelier, une seconde au Comte de Powis de Grand Tresorier du Royaume: Mylord Bellasis & Mylord Peters avoient le commandement des armées, & le Chevalier Godolphin étoit fait Garde de Sceau Privé; d'autres avoient d'autres emplois. Le meurtre du Roi & des Protestans ne devoit gueres coûter qu'une heure, tant les mesures étoient bien prises; & s'il en fût resté quelques-uns plus prompts à se cacher & à fuir, ils devoient être cherchez, suivis, exterminés jusqu'au

qu'au dernier par une armée de deux cens mille hommes, partie levée dans le pays, partie en-
 voyée de deçà la mer, payée par le Pape, & animée par une Indulgence plénier à concourir à tant d'attentats. 1678.

Ailleurs on enfermeroit comme des fous, pour me servir ici des termes de l'Apologiste que j'ai cité, des témoins qui viendroient déposer de si ridicules chimères : en Angleterre on les crut, ou ce qui est pis on feignit de les croire ; & sur cela que ne fit-on point ? Le Parlement s'étant rassemblé l'an mil six cens soixante dix-huit, l'affaire y fut vivement poussée, & prise si sensuellement, que depuis ce jour les prisons furent pleines de Catholiques, accusés d'avoir conspiré contre la vie d'un Roi, pour lequel ils avoient si souvent exposé la leur. Les Comtes de Powis & de Castelmare, le Viscomte de Stafford, les Barons Peters, Arundel, de Warder, Mylord Bellasis, Colman Secrétaire de la Duchesse d'York, Vakman Medecin de la Reine, un Avocat nommé Langhorn, des Jésuites, des Benedictins, des Prêtres Seculiers, d'autres Laïques, furent en divers temps arrêtés. On n'épargna pas le sexe : la Comtesse de Powis eut part aux chaînes de son Mari. On ne tarda pas long-temps à verser du sang. Colman fut le premier qu'on fit mourir, sans l'avoir pu convaincre d'autre crime que d'un grand zele pour la Religion, qui ne servoit qu'à rendre plus vif celui qu'il avoit pour son Roi. C'est ce que l'on devoit inferer des Lettres de cet homme à quelques Etrangers, qui furent produites dans son procès, ainsi que remarque l'Apologiste, qui pouvoit ajouter que ce double zele pour la Religion & pour le Roi rendit Colman doublement criminel aux yeux du Parlement d'Angleterre.

1678.

Shaftsbury n'eut pas plutôt vu les premiers mouvemens qu'excita le bruit de la fausse conjuration, qu'il jugea l'occasion favorable de pousser loin le Duc d'York. Le Parlement étoit disposé à faire des Decrets contre les Catholiques: le Comte crut qu'avec adresse il en pourroit faire faire de tels, qu'ils exclurroient enfin ce Prince de la Succession à la Couronne. Il commença par faire augmenter le serment du Test de beaucoup d'articles, contre la Messe, contre le Purgatoire, contre l'invocation des Saints, qui devoient augmenter l'horreur qu'avoient déjà les Catholiques de prêter ce serment impie. Non content d'amplifier le serment, il fit étendre les Loix penales contre ceux qui ne le prêteroiient pas, & fit ordonner qu'ils seroient exclus non-seulement des Charges, mais du Parlement, de la Cour même, où personne d'eux n'auroit plus liberté de venir, que six Conseillers du Conseil Privé n'eussent jugé que la nécessité de leurs affaires le demandoit, auquel cas même ils n'y viendroient que trois fois l'année tout au plus; & n'y pourroient à chaque fois demeurer plus long-temps que dix jours. L'intention du Comte étoit que cet Acte fût general; mais le Duc d'York, qui vit bien que la chose le regardoit, s'y opposa avec tant de vigueur, qu'après de grandes contestations il l'emporta, & s'en fit excepter: Ainsi il ne fut point exclus du Parlement ni de la Cour par ce Decret qu'on nomma le Grand Test, comme il l'étoit des Charges par le Petit.

Cette exception mitina le Comte, & lui causa beaucoup de dépit. Il dit tout haut qu'il ne se soucioit plus du Test: mais son chagrin ne lui fit pas perdre courage. Ayant manqué ce premier coup, il en préparoit un second; où devant tout-à-fait le masque, il engageoit les
par-

partisans qu'il avoit dans la Chambre Basse à former un projet d'exclusion, pour déclarer le Duc d'York incapable de la Couronne, lors que le Roi l'ayant appris cassa enfin ce Parlement, qui fut nommé le long Parlement pour avoir duré dix-huit ans. 1678.

On en convoqua un autre pour le mois de Mars de l'année mil six cens soixante & dix-neuf, qu'on espéra pouvoir former de Membres plus favorables à la Cour: mais Shaftsbury prit si bien ses mesures, qu'il le remplit de Presbyteriens, avec lesquels il avoit lié une étroite correspondance, comme avec les ennemis naturels de l'autorité Royale, & les plus acharnez des Protestans à extirper les Catholiques. 1679.

Dès les premières élections, on prévint bien ce qu'on devoit attendre de ce grand nombre d'esprits envenimez, qui devoient entrer dans le Parlement, & on n'oubliâ rien pour empêcher que leur aigreur ne passât aux autres. Parmi les précautions qu'on fit prendre pour cela au Roi, le Comte de Damby lui suggéra d'éloigner le Duc d'York; pour ôter au Parlement le prétexte de se plaindre, qu'on n'eût pas pris toutes les mesures nécessaires pour assurer la reformation contre le zele de ce Prince. Damby vouloit plaire au Parlement, parce qu'il lui avoit déplu. Il avoit reçu de l'argent pour congédier des troupes, qu'il tenoit sur pied. Il avoit été pour l'alliance de France; il n'en falloit pas davantage pour lui attirer ce Tribunal. Il avoit crû pouvoir l'amuser, en excitant le perfide Oats à mettre les Catholiques sur la Scene; mais l'artifice n'avoit pas réussi. L'ancien Parlement avoit commencé des procédures contre Damby, dont ce Ministre avoit sujet de craindre les suites dans le nouveau: & ce fut pour

1679. pour bien prévenir cette Assemblée en sa faveur, qu'il conseilla l'éloignement du Duc d'York au Roi son Frere. Le Duc étoit trop soumis aux volontés du Roi, pour refuser d'obéir; mais il étoit trop bien informé des nouvelles intrigues de Shaftsbury, pour ne pas prendre en obéissant toutes les précautions nécessaires, à n'abandonner pas sa fortune à la discretion de ses ennemis. Il apprenoit qu'on recherchoit tout ce qui pouvoit faire passer le Duc de Monthmouth pour legitime, & qu'on ne désespéroit pas de le faire déclarer tel par le Parlement. Il n'ignoroit pas qu'on se préparoit à pousser l'affaire de l'exclusion, & n'étoit pas sans crainte qu'on ne fit passer sa retraite plutôt pour la fuite d'un homme coupable, que pour l'obéissance d'un Sujet soumis. Instruit de ces choses il ne crut pas pouvoir prudemment sortir d'Angleterre, que le Roi ne lui eût promis, premierement de déclarer qu'il n'avoit jamais épousé la Mere du Duc de Monthmouth, secondement de ne point consentir à l'exclusion qu'on méditoit, enfin de lui donner par écrit un ordre exprès de s'éloigner. Dans les bonnes dispositions où étoit le Roi pour son Frere, il ne lui fut pas difficile de lui accorder ces trois points: ainsi le Duc passa la mer, & se retira à Bruxelles.

Le Parlement, qui s'assembla peu de jours après ce départ, ne fut que médiocrement touché de cette complaisance de Charles. La dureté avec laquelle on y procéda contre Damby dès le commencement des Seances, fit conjecturer à ce Prince le peu d'égards qu'on y auroit pour lui. Il n'omit rien pour sauver son Ministre: il s'abassa jusqu'à solliciter les Communes en sa faveur, & lui donna cependant une abolition generale de tout ce qu'il auroit pu.

pû faire dans la Charge de Grand Tresorier contre l'usage, ou contre les Loix. Il fit inutilement l'un & l'autre: on n'écoula point ses sollicitations, & on lui contesta le droit de la grace qu'il avoit accordée: Damby fut envoyé à la Tour, où durant une longue prison sa fortune parut ruinée, & sa tête fut en danger.

Charles avoit naturellement l'esprit souple: il avoit besoin d'argent pour secourir Tanger, qui étoit menacé par les Mores; il en manquoit pour d'autres choses, moins nécessaires, mais qui peut-être ne lui tenoient pas moins au cœur: il crut qu'à force de condescendance il en obtiendrait de son Parlement; ainsi il n'omit rien pour le gagner, & ne borna ses complaisances qu'à l'article de la Succession, à laquelle il étoit résolu de ne point souffrir qu'on donnât atteinte.

Il commença par se montrer persuadé de la conjuration, qu'il n'avoit point crüe; & qu'alors même il croyoit encore moins que jamais. On ne peut s'empêcher de dire qu'il poussa la chose trop loin, & qu'il feignit une credulité qu'on fit servir à de grandes injustices. Les Catholiques en souffrirent beaucoup. On ne garda plus envers eux non seulement de modération, mais même de ces dehors d'équité, dont on a soin d'envelopper les jugemens les plus corrompus. Je ne sai par quel ressort secret le Medecin Vakman fut absous, mais on se dédommagea bien de ce peu de sang Catholique qu'on avoit épargné dans cet homme, par celui de tant d'autres qu'on versa en abondance & sans pitié. Parmi ceux que l'on fit mourir, Langhorn, deux Benedictins, six Jésuites, sans compter beaucoup d'autres personnes qui périrent de misères dans les prisons, eurent

1679. eurent l'honneur d'être ajoutés aux heureuses victimes, que les Protestans d'Angleterre immolent depuis si long-temps à leur haine contre l'Eglise Romaine.

Le Roi souffroit avec impatience ce qu'il n'eut pu empêcher que par une fermeté, qui n'étoit pas de son temperament, & dont il ne croyoit pas même qu'il fût sûr d'user dans la conjoncture. Le torrent l'emportoit. Il se livroit malgré lui à ses ennemis, qui lui firent reformer son Conseil, pour y mettre la plus grande partie de la cabale seditieuse qui ne pensoit qu'à le détrôner. Il avoit dépouillé Shaftsbury de la charge de Chancelier, qu'il avoit donnée au Chevalier Finch: pour dédommager ce rebelle, il le fit Président du Conseil. On peut juger par là du reste. Aussi la Faction de ce Comte en conçut-elle de grandes esperances, particulièrement depuis que le Roi eut fait assurer le Parlement, qu'il agiroit en toutes choses par les avis de ses nouveaux Conseillers, & que dans les affaires importantes il consulteroit les deux Chambres.

Charles fit plus: toujours résolu à ne point souffrir qu'on donnât atteinte à l'ordre de la Succession, il entra dans le temperament que lui suggéra une faction nouvelle, plus opposée à Shaftsbury que favorable au Duc d'York. L'ambition du Marquis d'Halifax, l'envie qu'il avoit de gouverner, le chagrin de voir Shaftsbury dommer dans le Parlement & presider au Conseil du Roi, peut-être un peu de bonne intention pour la tranquillité publique, l'avoit porté, à ce que quelques-uns croient, à proposer cette voye d'accommodement. De quelque part que vint l'expedient, le Roi donna encore à son Parlement ce témoignage du desir qu'il avoit de le contenter. Ce fut le dixième

me d'Août, que ce Prince s'étant rendu à la 1679
Chambre des Pairs, & ayant appelé les Communes, leur fit dire par son Chancelier, que ne pouvant souffrir qu'on troublât l'ordre immuable de la Succession, sous quelque prétexte que ce fût, il étoit prêt à consentir qu'on apportât toutes les précautions qui seroient jugées nécessaires, pour faire ensorte que s'il arrivoit qu'il eût un Successeur Catholique, la Religion Protestante n'en eût rien à craindre, & la Catholique rien à espérer; qu'il étoit d'avis qu'on fît un Decret, par lequel il seroit porté, que son Successeur, s'il étoit Catholique, ne nommât ni aux Benefices, ni aux places du Conseil Privé, ni aux charges de Judicature dans les principaux Tribunaux, non plus qu'à celles de l'Amirauté, & aux Gouvernemens des Provinces; que si lors qu'il viendrait à mourir le Parlement étoit assemblé, son Successeur Catholique ne le pût casser, qu'après un temps qui seroit réglé; s'il n'étoit pas assemblé, que le dernier qui auroit tenu se rassemblât sans avoir besoin de convocation; qu'enfin ils pensassent eux-mêmes s'il y avoit encore des moyens plus sûrs, plus aises, plus efficaces de mettre à couvert la Religion Anglicane des entreprises d'un Roi Catholique, qu'il étoit prêt d'y donner les mains.

Ces démarches d'un grand Roi pour contenter ses Sujets mentoient bien qu'au moins les Sujets s'abstinissent d'en faire qui chagrinaient leur Roi: mais c'est rarement l'effet de la condescendance des Rois d'Angleterre pour leur Parlement, que les complaisances reciproques. Les airs farouches d'Henri VIII. y trouvoient une obéissance aveugle, & jusqu'ici la bonté des Stuarts n'y a trouvé que de la contradiction. Quelque avantageuses que fussent aux Protes-

tans

1679.

tans les offres de Charles, si on lui en fit des remerciemens, on n'en eut point de reconnoissance. Peu de jours se passerent, qu'on entendit lire sans ménagement dans la Chambre Basse cet Acte si long-temps medité par Shaftsbury & ses partisans, en vertu duquel le Duc d'York étoit déclaré incapable de succéder à la Couronne. L'Histoire ne doit pas laisser perdre la mémoire de certains excès, plus propres à servir de motif à la postérité pour les fuir, que d'exemple pour les commettre. Voici le contenu de cet Acte.

On y supposoit d'abord que la Providence avoit délivré l'Angleterre & l'Irlande de la servitude & des superstitions du Papisme, qui par des opinions dangereuses avoit entièrement renversé les fondemens de la Religion Chrétienne, & qui en dispensant les Sujets de la fidélité qu'ils doivent à leurs Rois, privoit les Rois de l'autorité que Dieu leur donne sur leurs Sujets. Outre cela on mettoit en fait, que malgré les Loix de ces Royaumes, qui condamnoient ce même Papisme pour des maximes pernicieuses, & des entreprises impies sur la vie des Souverains, les émissaires du Pontife Romain avoient depuis quelques années par leurs artifices & par leurs intrigues, par le conseil & par l'assistance de plusieurs Princes & Prelats étrangers, tramé une conspiration pour assassiner le Roi, pour changer le Gouvernement, pour extirper la reformation, & pour massacrer tous les Protestans. On alleguoit ensuite, que pour mieux executer ce dessein, & donner plus de hardiesse aux parricides qui l'avoient entrepris, les Catholiques avoient seduit Jacques Duc d'York héritier presomptif de ces Couronnes, qu'ils avoient attiré à leur communion, & induit à entrer en diverses negotiations avec le Pape &

avec

avec ses Ministres pour avancer la Religion Ro-
maine; pendant que pour l'appuyer davanta-
ge, & pousser à bout leur projet, ils implo-
roient, au péril de l'Etat, l'assistance du Roi
de France. On établissoit enfin pour constant,
que la conversion du Duc d'York avoit donné
lieu à la conspiration qu'on avoit découverte.
Sur ces motifs le Parlement n'ayant jamais eu,
disoit-il, de si fortes & de si pressantes raisons
d'user extraordinairement de son droit, pro-
nonçoit qu'il étoit passé en loi par autorité du
Roi, de l'avis des Seigneurs & des Commu-
nes; I. Que Jacques Duc d'York, d'Albanie &
d'Ulcester étoit inhabile à recevoir & à posséder
les Couronnes d'Angleterre & d'Irlande & leurs
annexes, & à jouir d'aucuns titres, droits,
prerogatives & revenus, qui dépendoient ou
dépendroient à l'avenir de ces mêmes Couron-
nes. II. Qu'en cas que le Roi vint à mou-
rir sans enfans, ou à se demettre de ses Etats,
ces mêmes Etats appartiendroient à la person-
ne à qui écheroit la Succession qu'on ôtoit au
Duc, de même que s'il étoit mort. III. Que
tous actes de puissance & d'autorité souveraine,
que ce Prince pourroit faire alors, étoient dé-
clarés non seulement nuls, mais crimes de
haute trahison. & punissables comme tels. IV.
Que s'il arrivoit que quelqu'un, en quelque
temps que ce fût, tâchât de faire entrer ce Prin-
ce dans l'un des deux Royaumes & leurs dépen-
dances, on entretint commerce avec lui pour
l'en faire déclarer héritier, ou pour l'en faire
proclamer Roi, il devoit être tenu pour cou-
pable de haute trahison au premier chef, & en-
nemi perpétuel de l'Etat. V. Que si le Duc lui-
même rentrait jamais dans aucunes terres dé-
pendantes de la Monarchie, vû les desordres
qui en suivroient, il étoit lui-même déclaré
crimi-

1679. criminel ; & sur cela chacun étoit requis & autorisé de s'en saisir , de l'emprisonner & en cas de résistance, de lui, de sa suite, de ses adhérens , de les soumettre à force d'armes.

Tel étoit le monstrueux Aîte qui excluait le Duc d'York de la Couronne. Le Roi fut étonné quand il apprit que les Communes avoient poussé l'emportement jusqu'à ce point. Il usa de toute sa politique pour les occuper à d'autres choses , en leur représentant vivement les besoins pressans de l'État : mais ce fut inutilement , la fureur augmentoit à mesure qu'il s'efforçoit de la reprimer. On lut l'Aîte pour la seconde fois , & on l'alloit lire pour la troisième , après quoi on étoit résolu de le porter à la Chambre des Pairs , si le Roi n'eût prorogé le Parlement. La prorogation fut poussée jusqu'au mois de Fevrier de l'année mil six cens

1680. quatre-vingts , & à la veille de ce terme ce même Parlement fut cassé pour faire place à un nouveau.

L'intervalle de ces deux Assemblées fut assez long pour faire espérer en certains momens , que las de tant d'agitations inutiles les esprits enfin se calmeront. On l'espéra en vain : le calme qui parut étoit l'effet de la présomption des ennemis du Duc d'York lesquels entrant dans le Conseil pendant qu'il étoit éloigné de la Cour , se croyoient maîtres du terrain , & prenoient , pour achever l'ouvrage de son exclusion , des mesures dont le succès ne leur paroissoit plus douteux.

Un retour imprévu de ce Prince les déconcerta néanmoins , & les suites qu'il eut encore plus. Il étoit accouru au bruit d'une maladie qu'eut le Roi , & s'étoit rendu auprès de lui avant qu'on eût appris qu'il y dût venir. Le Roi en

fut surpris lui-même, & sembla craindre en le voyant de perdre la fausse tranquillité dont on se flattoit depuis quelque temps. La tendresse du Duc, & l'assurance qu'il donna de s'en retourner rassura Charles, & l'affermir dans le dessein où il étoit de maintenir l'ordre de la Succession contre tout l'effort des Sectaires. En effet peu de temps après il donna d'éclatantes marques qu'il étoit dans ces sentimens. Il laissa retourner le Duc, mais ayant appris que le Duc de Monmouth étoit entré dans les cabales, il l'éloigna à son tour, & lui ordonna de passer en Hollande: ensuite de quoi ayant fait reflexion, que la demeure du Duc d'York dans un Pais étranger tenoit quelque chose de l'exil, il le rappella, & l'envoya en Ecosse sous couleur d'y régler des affaires, dont la plus essentielle étoit de lui arracher cette Nation, & de la mettre dans ses intérêts. Sur cela le Duc de Monmouth étant revenu à la Cour sans y avoir été rappelé, le Roi jugeant que ce Seigneur vouloit entrer en concurrence avec le légitime hentier, lui fit dire de s'en retourner. Le Duc ayant refusé d'obéir, sous prétexte qu'étant accusé, il avoit droit de demander ou qu'on punit son crime, ou qu'on éclaircît son innocence: le Roi le disgracia, lui ôta ses Charges, & pour combler la mortification rappella le Duc d'York à la Cour.

A ce coup les cabales opposées entrèrent dans une nouvelle fureur. Mylord Russel, le Comte d'Essex, Mylord Powel, Mylord Cavendish demanderent à sortir du Conseil, & cederent leurs places à d'autres. Peu de temps après le Comte de Radnor y prit celle de Président qu'avoit Shaftsbury. Les partisans du Duc de Monmouth remirent sur le tapis la question du

1680. du mariage de sa Mere : on fit courir divers papiers qu'on prétendoit être des preuves que le Roi l'avoit épousée, & l'on répandit des libelles pour le persuader au public. Shaftsbury se rendit delateur d'une nouvelle conspiration des Catholiques en Irlande, en conséquence de laquelle on arrêta entre autres Plunket Archevêque d'Armach, & le Comte de Tyron. Peu de temps après Shaftsbury presenta à divers Tribunaux une requête signée d'un nombre considerable de Mylords, où exposant que le Duc d'York étoit Catholique Romain, il prioit qu'on fit reflexion au peril, où mettoit l'Etat & la Religion Protestante l'esperance que les Catholiques avoient conçue de le voir regner. A tout moment on presentoit d'autres requêtes seditieuses au Roi pour le presser d'assembler le Parlement, sous pretexte des dangers dont l'Etat étoit menacé par les Catholiques.

Les ennemis du Duc d'York ne lui ont pas contesté la gloire, d'avoir vu élever ces orages avec une intrepidité digne d'un grand Prince; & ceux qui avoient part à sa confiance témoignent encore aujourd'hui, combien ces persecutions perfectionnoient dès lors en lui le Prince Catholique & Chrétien. Par ce qu'il croyoit devoir à son sang, il soutint avec un courage qui étonna ses ennemis les droits qu'il avoit à la Couronne; par ce qu'il devoit à la Religion, il les méprisa assez pour les risquer, en cas que ses ennemis vinssent à prévaloir.

Le Roi appuya assez bien la fermeté du Duc son Frere, par celle qu'il eut à le retenir à la Cour malgré le chagrin qu'en avoient les Protestans & les Factieux, par les nouvelles déclarations qu'il fit dans son Conseil Privé, & qu'il eut soin de faire enregistrer dans tous les Tribunaux

naux de Justice, de n'avoir jamais épousé la Mere du Duc de Monthmouth, par les longues prorogations qu'il fit du Parlement convoqué, nonobstant les fréquentes requêtes qu'on lui presentoit pour l'assembler. S'il eût pû ne l'assembler point, il eût été plutôt le maître : mais le siege de Tanger par les Mores, qui avoit été l'occasion des derniers Parlemens, après une trêve de quelques mois, recommençoit avec danger que cette Ville ne tombât sous la domination des Barbares : le Roi pressé d'avoir de l'argent pour la secourir, résolut enfin de tenir le Parlement tant de fois prorogé.

Le Duc d'York se preparoit à soutenir dans cette Assemblée les justes droits de sa naissance avec une vigueur nouvelle, lors que le Marquis d'Halifax & le Comte de Sunderland le vinrent prier de la part du Roi de s'absenter encore quelque temps, & de retourner en Ecosse durant les séances du Parlement. Cette priere surprit le Duc, qui la regardant comme un effet des artifices de ses ennemis pour oser davantage en son absence, ainsi qu'il étoit déjà arrivé, témoigna de la repugnance pour ce nouvel éloignement. Il s'en expliqua au Roi : mais Charles & ses Ministres lui représenterent si fortement l'utilité de cette démarche pour le bien public, & lui promirent si solennellement de ne point consentir à son exclusion, qu'il partit encore une fois pour Edimbourg avec sa Famille.

Ce fut une diversité remarquable, que celle de l'état où se trouva ce Prince en même-temps dans les deux Royaumes. En Ecosse il étoit aimé, respecté des Grands, applaudi du Peuple ; sa présence mettoit l'ordre par tout, & son autorité étoit si grande, qu'aucun Roi n'en avoit

1689. en davantage. Il y avoit eu des troubles causés par quelques Presbyteriens fanatiques : le Duc de Monmouth y avoit été envoyé, & avoit dissipé les Rebelles : mais ils avoient depuis quelque temps excité de nouveaux troubles dont on craignoit les suites : la vigilance du Duc d'York empêcha qu'ils n'en eussent, & à la reserve de quelques vagabonds, qui ne pouvoient pas faire un parti, tout fut paisible dans le Royaume durant le séjour qu'il y fit : les Ecoissois eurent tant de reconnoissance, qu'ils écrivirent au Roi une Lettre, où après lui avoir rendu grâces de l'avoir envoyé en Ecosse, s'expliquant sur la Succession ils condamnoient l'entreprise seditieuse de la Cabale d'Angleterre.

Ainsi la Providencé mêloit la vie de ce Prince d'évenemens divers, pour l'accoutumer à recevoir la bonne & la mauvaise fortune dans les vûes que Dieu a sur lui, sinon pour la conversion de ses Peuples, à laquelle leurs pechez inettent encore obstacle, au moins pour son propre salut. Pendant qu'on lui donnoit tous les jours de nouvelles marques d'estime en Ecosse, on le persécutoit en Angleterre avec plus de fureur que jamais. Aucun des Parlemens précédens n'avoit encore montré tant d'aigreur & de mauvaise volonté contre lui, que celui dont les séances commencerent le trente-unième d'Octobre de l'année mil six cens quatre-vingts : Shaftsbury y avança ses projets d'une manière à en faire tout craindre : le Duc de Monmouth y poussa les siens : les partisans du Prince d'Orange n'y oublièrent pas ses intérêts, & la Cabale Protestante, où les Presbyteriens dominoient, fit tant de choses pour exclure de la Couronne le Prince Catholique qui en étoit héritier, que chacun crut qu'elle l'emporterait.

Le

Le Roi fit l'ouverture du nouveau Parlement ^{1660.} comme il avoit fait celle du précédent, par exhorter, pour prévenir favorablement les Sectaires, à continuer de découvrir le secret d'une conspiration qu'il ne croyoit point, à faire exécuter les Decrets portez contre les Catholiques, à trouver les moyens d'assurer la Religion Protestante contre leurs entreprises; mais en même-temps à penser au moyen de conserver Tanger, à lui donner l'argent nécessaire pour un si pressant besoin de l'Etat, & pour d'autres qu'il leur expliqua.

Le Parlement défera plus que le Roi ne le prétendoit au premier point de sa harangue: la persecution contre les Catholiques recommença avec chaleur, & ce fut en cette occasion que Guillaume Howard Vicomte de Stafford signa la verité de sa foi, d'un sang illustre, & souvent mêlé avec celui de ses Rois. Ce Seigneur montra par sa constance, que les Protestans l'avoient mal choisi pour en faire un exemple de foiblesse.

Ces éclats contre les Catholiques étoient toujours les preparatifs de quelque nouvel effort de la Faction, pour exclure de la Couronne celui qui en devoit heriter, qu'ils publioient être au moins l'occasion des chimeriques conspirations qu'inventoit leur malignité. Ainsi quelque pressés que parussent les besoins de la Monarchie, & quelque soin que prit le Roi de les repeter au Parlement, la Chambre Basse répondit toujours, qu'avant toutes choses il falloit penser à assurer la Religion, la personne du Prince, les Loix de l'Etat contre les attentats des Papistes; qu'on ne donneroit point d'argent ni pour Tanger ni pour la Flote, qu'on ne fût convenu d'un moyen de délivrer les bons Protestans & les bons Anglois de leurs justes craintes;

1680. qu'au reste il n'y en avoit qu'un qui pût mettre la Nation à couvert des maux dont elle étoit menacée, qui étoit de priver le Duc d'York du droit de succéder à la Couronne, & d'ôter aux Catholiques Romains l'espérance de le voir regner; que sans cela, quoi qu'on inventât, quelque précaution que l'on prît, on ne pouvoit répondre de rien, ni pour la conservation de la Religion, ni pour la tranquillité du Royaume.

On n'en demeure pas aux paroles: on remit sur le tapis l'acte d'exclusion: on le lut trois fois dans la Maison Basse, où il passa à la pluralité des voix: On l'envoya à la Maison Haute, où de soixante-six Pairs, trente l'admirent, & trente-six le rejetterent: ainsi il ne passa point à ce Tribunal. Mylord Russel fils du Comte de Bedford, qui en avoit été le porteur avec Capel & Montaignu, s'échauffa sur ce refus jusqu'à dire, que si son Pere avoit été du sentiment de ceux qui avoient refusé leur consentement à ce Decret, il auroit été le premier à l'accuser de haute trahison. Parole bien convenable au zele qu'inspire la Reformation Protestante: nous en verrons bien-tôt les effets.

- Le refus de la Maison Haute ne rebuta point la Caballe. Comme l'on étoit persuadé que parmi les Pairs qui rejettoient l'acte, la plupart n'en usoient ainsi que pour ne pas déplaire au Roi: on s'attacha à surmonter la résistance du Roi même par tout ce que l'on crût capable de le gagner ou de le contraindre. On employa pour le gagner des femmes, elles-mêmes gagnées par de grosses sommes d'argent: double ressort qu'on crut infallible pour l'effet que l'on prétendoit. Une d'entre elles se jeta aux pieds du Roi pour obtenir qu'il consentit à l'exclusion
du

du Duc son Frere. C'étoit mettre l'amour fraternel à une dangereuse épreuve, dans le cœur d'un Prince aussi foible que l'étoit Charles sur cet article : il résista néanmoins, & montra par là que rien n'étoit désormais capable d'ébranler sa résolution. Pour le contraindre à faire ce qu'on ne pouvoit lui persuader, on voulut d'abord l'obliger à éloigner de son Conseil les Marquis d'Halifax & de Worchester, les Comtes de Clarendon & de Feversham, Laurent Hyde depuis Comte de Rochester, comme des Conseillers pernicieux, qui contribuoient à l'affermir dans des sentimens opposés au bien du Peuple. Ensuite, pour le mettre en nécessité de continuer le Parlement, & l'en rendre tout-à-fait dépendant, on tâcha de lui fermer toutes les sources d'où il lui pouvoit venir de l'argent, déclarant coupables d'avoir mis obstacle aux séances du Parlement quiconque avanceroit au Roi. aucune somme sur ses revenus fixes, ou qui prendroit quelque partie de ces mêmes revenus en paiement.

Mais ces violens Decrets ne furent pas les plus dangereuses machines, dont on usa pour faire changer de résolution au Monarque : Shaftsbury en inventa une d'autant plus propre à produire cet effet, qu'elle étoit l'ouvrage d'une politique plus couverte & plus raffinée. Il n'avoit pas oublié qu'autrefois, pour mettre les Sectaires Non-conformistes dans les intérêts des Catholiques, il avoit été d'avis qu'on donnât une liberté de conscience qui leur fût commune à tous : ici se servant du même artifice, pour intéresser tous les Protestans à détruire les Catholiques, & parvenir par là à exclure le Duc d'York de la succession, il fit un projet d'union de tous les Sectaires Non-conformistes avec l'Eglise

1680. Anglicane; & pour en venir à l'exécution, il engagea la Chambre Basse à demander d'abord au Roi son consentement pour l'abolition de toutes les Loix portées contre eux sous le regne d'Elizabeth. Charles vit bien où la chose alloit, & jugeant comme il le devoit du motif de cette Requête, il prit son parti premierement de proroger le Parlement, & puis enfin de le casser.

La Cabale fit ce qu'elle put pour détourner ce coup fâcheux, qui deconcertoit ses mesures, mais ce fut inutilement. Le Roi ayant déclaré dans le Conseil la résolution qu'il avoit prise de casser le Parlement, le Comte de Salisbury parla fortement pour l'en détourner. Charles ne lui répondit rien, sinon qu'il ne demandoit pas des avis, mais qu'il déclaroit ses volontez; sur quoi ce Comte lui ayant demandé permission de se retirer du Conseil, le Roi y consentit sans peine, & peu de jours après retrancha encore du nombre de ses Conseillers les Comtes d'Essex & de Sunderland, le Chevalier Temple & quelques autres, qui s'étoient le plus déclarés pour l'exclusion du Duc d'York. Sunderland eut en même temps un ordre particulier de se défaire de la charge de Secrétaire d'Etat.

1681. Le chagrin des Factieux redoubla, lors que le vingt huitième de Janvier de l'an mil six cens quatre-vingt un, le Roi cassant le Parlement en indiqua un autre à Oxford pour le trente & unième de Mars. Le Comte d'Essex lui alla présenter à Withal une Requête signée de seize Mylords, pour le prier de ne point changer le lieu ordinaire des Parlemens: mais le Roi tint ferme, & lui répondit qu'il en avoit consulté plus de trente, qui étoient d'un contraire avis.

OX-

Oxford avoit paru à Charles un lieu propre à être le maître, & à se faire craindre à la Faction : mais il n'avoit pas prévu que la même chose paroîtroit aux factieux comme à lui, & qu'ils prendroient des précautions pour se défendre d'être plus soumis qu'ils ne l'étoient à Westminster. Ils firent plus : ils prirent des mesures pour l'arrêter, & le contraindre à signer tout ce qu'ils voudroient. Heureusement il en fut averti, & fit secrètement avancer des troupes aux environs d'Oxford, pour s'en servir en cas de besoin. Soit qu'ils l'ignorassent, soit qu'ils espérassent être assez bien accompagnés pour résister aux forces du Roi, ils poursuivirent avec ardeur l'entreprise qu'ils avoient faite, & leurs Chefs arrivèrent à Oxford avec de si nombreuses escortes de gens armés & résolus, qu'ils y parurent avec plus d'audace qu'ils n'avoient jamais fait à Londres. Shaftsbury & Salisbury y entrèrent avec une suite, qui avoit l'air d'une brigade prête pour une expedition : le Duc de Monmouth en avoit une de cent Cavaliers, tous fort lestes, & faisant un fort bel escadron : les autres étoient accompagnés à proportion de la figure qu'ils faisoient dans l'Etat & dans le Parti. Ils étoient convenus qu'en certain temps, ils prendroient pour se distinguer des rubans bleus à leurs chapeaux ou à la garde de leurs épées, sur lesquels on avoit inscrit ces mots : *Ne esclavage ni Papisme*, résolus néanmoins d'agir d'abord par les formalitez, & de tenter encore une fois la persuasion avant que d'en venir à la force. La Chambre Basse étoit composée de la même nature de gens que celle du dernier Parlement, & la plupart étoient les mêmes. Les Presbytériens y dominoient toujours, & Shaftsbury y étoit le maître. On s'en apperçut bien-tôt. Le Parlement

1681. ayant commencé en la maniere accoustumée, les harangues étant faites, les Orateurs choisis, on remit sur le tapis les matieres seditieuses, sur tout celle de l'exclusion; & Charles vit bien à l'air dont on s'y prit, que la hardiesse des Factieux, loin de diminuer, étoit montée au plus haut point où elle pût aller. Sur cela prenant son parti, sans le communiquer à personne qu'à un petit nombre de ses confidens, il forma la resolution de mettre fin à tant d'intrigues, qui tous les jours devenoient plus dangereuses; en mettant fin à des Parlemens, lesquels au lieu de l'assister, ruinoient son autorité & ses affaires. Il n'y avoit pas encore huit jours que celui ci étoit commencé, lors que Charles s'étant revêtu de ses habits royaux y parut, sans qu'aucun de la Faction eût pû dire ce qu'il y alloit faire. *Ces premieres stances*, leur dit-il, en peu de mots, & d'un air grave qui convenoit à ce qu'il avoit à dire, *ne me permettent pas d'attendre une meilleure issue de ce Parlement, que de sans d'autres que j'ai convoquez sans en avoir tiré d'autre fruit, que de connoître les mauvaises intentions de ceux qui veulent troubler le Royaume: afin qu'ils n'autorisent pas leur revolte du nom de Parlemens, j'ai jugé à propos de casser encore celui-ci.* A peine avoit-il prononcé ces paroles, que sortant de l'Assemblée, & peu après de la Ville, il alla coucher à Windsor, & le lendemain se rendit à Londres, avant que les Factieux, étonnez d'un coup qui les mit hors de mesures, eussent eue le temps de se reconnoître.

Cette action de hauteur si habilement conduite fut le salut de la Monarchie. Charles ouvrant à la fin les yeux jugea qu'il falloit faire un effort, pour pourvoir durant quelque temps aux plus pressés besoins du Royaume par d'autres
voies

voyes que par les subsides qui dépendent des Parlemens, afin de n'être pas obligé d'en convoquer si tôt un nouveau, dont il ne seroit pas plus maître qu'il l'avoit été des précédens, & où il seroit peut-être exposé encore à de plus grands dangers; qu'il ne pouvoit attendre autre chose de ces Assemblées, toujours formées par les intrigues des Factieux, & composées de gens vendus pour favoriser leurs desseins; qu'il leur falloit ôter la possession où ils s'étoient mis de disposer à leur gré des élections, changer les Magistrats dont elles dépendoient, & reformer de grands abus, qui sous prétexte d'y conserver la liberté du Peuple, les faisoient servir d'instrument pour ruiner l'autorité du Roi; qu'au si-tôt qu'on ne verroit plus de Parlement pour appuyer les entreprises séditieuses, les Factions deviendroient timides, & se dissiperoient peu à peu, quand ce ne seroit que par la fatigue qu'il y avoit à les soutenir; qu'en tout cas ne pouvant plus lui nuire que par ces coups dont la Providence peut seule garantir les Rois, il n'avoit plus à craindre que les perils communs à tous les hommes, & dont les Princes sont toujours plus à couvert que les autres, qu'au moins le Peuple auroit le loisir de se guérir de la peur mal fondée qu'on lui faisoit du pouvoir arbitraire, d'un gouvernement contraire aux Loix, d'un changement violent de la Religion du pays, des chimeriques entreprises qu'on attribuoit aux Catholiques pour avancer le regne du Duc d'York, & qui n'avoient de fondement que le zèle hypocrite de ceux qui sous prétexte de Religion vouloient renverser la Monarchie, en troublant l'ordre de la succession qui en est le premier fondement; qu'ainsi les esprits se calmant à mesure qu'ils se détromperoient, la raison, l'amour du repos, le bien public, l'inter-

1681. Les Familles rappelleroient chacun au devoir, à la subordination, au bon ordre; qu'alors les Parlemens assemblez dans les regles & selon les Loix seroient utiles au Peuple & au Prince: non arbitres impérieux comme ils avoient prétendu l'être, mais comme ils l'étoient en effet, mediateurs respectueux entre le Roi & ses Sujets.

1682. Aussi raisonna Charles, & l'événement fit voir qu'il raisonnoit juste. A peine se fut-on

1683. aperçu qu'il étoit en resolution de se passer du Parlement, qu'il devint maître; & l'on peut

1684. dire que les quatre dernières années de sa vie furent proprement celles de son regne. Il commença à s'en expliquer par une Declaration adroite, où rendant raison au public des motifs qui l'avoient porté à casser les derniers Parlemens, dont la conduite irreguliere ne rendoit qu'à brouiller l'Etat: en même temps qu'il témoignoit en vouloir assembler souvent, il insinuoit sans s'expliquer qu'il n'en assembleroit pas si tôt. On l'entendit bien, & chacun jugeant qu'il alloit être maître, il n'y eut point de Communauté, point de Provinces, point de Corps, qui n'affected de lui rendre grâces du soin qu'il prenoit du repos public: il n'y eut pas jusqu'aux Bâchers de la Tamise, qui ne lui presentassent une Adresse, comme l'on porte en Angleterre, signée de deux mille d'entre eux, pour témoigner leur reconnaissance. Patience Ward Maire de Londres, le Sheriff Cornish Fâcheux celebres lui firent encore quelque peine, le Corps de Ville étant gouverné par ces Magistrats corrompus: mais Charles en vint bien tôt à bout, & leur temps étant expiré, il fit mettre en leur place des gens qui lui furent entièrement soumis. Il fit la même chose à l'égard des Tribunaux de Justice, où les Juges d'loi-

d'iniquité, qui avoient condamné tant d'innocens pour plaire à leurs calomniateurs, furent changez, & plusieurs punis. Il poussa la chose plus loin. Le desordre des derniers Parlemens ayant été originaiement causé par l'abus que faisoient les Villes de leurs privileges mal entendus, dont elles se servoient pour choisir les Membres de la Maison Basse au gré des Cabales qui les gouvernoient; Charles leur fit signifier ce que les Anglois appellent le *Que-Warrent*. C'est une Loi qui donne au Roi droit d'examiner ces abus, & de priver les Villes qui en ont commis des Chartres où sont contenus ces privileges dont elles usent mal. Les Villes ont droit de leur côté de se défendre, & de plaider leur cause: celle de Londres dura long-temps, mais elle fut enfin jugée favorablement pour le Roi: les Chartres de cette Capitale furent confisquées, & Charles lui en donna de nouvelles, par lesquelles il se rendit maître du choix du Maire & des Aldermans, & le devint par là des élections qui se font pour le Parlement. Beaucoup d'autres Villes eurent le même sort; quelques-unes sans contester remirent leurs Chartres entre les mains du Roi, & en reçurent de nouvelles, telles qu'il lui plut de leur accorder.

Il entreprit quelque chose de plus fort. Depuis long-temps les Presbyteriens étoient l'appui de toutes les Cabales, quand ils n'en étoient pas les auteurs. Charles entreprit de les réduire, & pour y employer des moyens qu'on ne pût blâmer de violence, il fit revivre les Loix de la Reine Elizabeth contre les Non-conformistes, & prit soin qu'elles fussent exécutées exactement contre ceux-là. Il y trouva quelque résistance. De temps en temps on apprenoit qu'ils avoient fait des Assemblées malgré

1681. les Loix & les Magistrats, mais on y veilla de si près, & le Roi fut si bien servi, qu'on dissipa ces Conventicules sans que le repos public en fût troublé.

1683. Charles avançant toujours à mesure que son autorité s'établissoit, il en vint jusqu'à faire des troupes. Il n'en eut pas un fort grand nombre, mais il prit soin de faire si-bien discipliner celles qu'il eut, qu'elles étoient capables de se faire craindre. Une des choses qui contribua le plus à y établir l'ordre, fut de les réduire en Régimens: la plupart, sur tout en Irlande, étant divisées en Compagnies indépendantes & sans liaison. La démolition de Tanger, qu'il abandonna après un Traité pour épargner à l'Angleterre des frais dont elle ne tiroit pas grand profit, augmenta sa petite armée de la Garnison de cette Place.

Ce qu'il fit le plus lentement, & de quoi il sembla retenir quelque chose de son ancienne conduite, fut de rendre justice aux Catholiques, si injustement opprimés dans les derniers Parlemens. Il en coûta encore du sang. L'Archevêque Plunket fut exécuté sur les calomnies des ennemis de sa Religion. Mais aussi ce fut le dernier. Charles laissa encore faire les Juges en cette occasion sans s'en mêler, & la persécution finit là. Aussi peut-on dire que ceux dont les Protestans étoient servis pour la susciter aux Catholiques, se détruisirent les uns les autres sans que personne s'en mêlât. Ces témoins, achetés par la Cabale pour perdre tant d'honnêtes gens, se convainquirent les uns les autres de tant de mensonges, de tant de parjures, de tant de calomnies atroces, qu'on les crut malgré qu'on en eût, & que les Juges, quoi que Protestans, furent obligés d'en faire justice. Fitz-Harris, Colledge, & semblables monf-

monstres finirent leur vie par la main du Bourreau. Oats, quoi que le plus méchant de tous, trouva encore assez d'appui pour en être quitte pour la prison, mais Dieu lui reservoit un supplice qu'un autre homme eût plus craint que la mort, ayant été condamné sous le regne suivant à être quatre fois l'année attaché au pilori, & montré au Peuple comme un exemple singulier du malheur où conduit un homme une longue habitude dans le mal. La punition de ces scelerats fut un acheminement à la délivrance des Seigneurs Catholiques, que le Parlement avoit fait mettre dans la Tour. On n'y procéda néanmoins qu'avec beaucoup de circonspection, les Juges ayant eu de la peine à prendre connoissance d'une affaire dont le Parlement avoit connu. Le Comte de Castelmaine, justifié & mis en prison jusqu'à deux fois, toujours néanmoins repris sur la déposition de quelque nouveau faux témoin, avoit enfin pris le parti de sortir tout-à-fait du Royaume, après avoir trouvé le moyen d'échapper secrètement de la Tour: les autres furent élargis avec le Comte de Damby, mais peu avant la fin du regne: Charles affectant toujours de paroître zélé pour la Religion du pays.

Ce ne fut pas seulement sur des ames basses, que tomba la honte des crimes dont les cabales de ce temps ont deshonoré l'Angleterre. Celui qui en fut le principal auteur commença à être recherché sur le témoignage même de ceux qu'il avoit employez pour les commettre. Le Comte de Shaftsbury fut chargé dans leurs dépositions d'avoir suborné des témoins, pour déposer contre le Vicomte de Stafford, pour accuser le Duc d'York & la Reine d'avoir eu part à la conspiration prétendue des Catholiques

1681. contre le Roi; & ces dépositions portoient que ce Seigneur avoit lui-même en effet conspiré
 1682. contre ce Prince, pour se saisir de sa personne, & l'obliger à consentir à tout ce que la Faction
 1683. vouloit. Sur ces dépositions, moins sûres pour prouver son crime que sa conduite, on le
 1684. mit dans la Tour, & avec lui Mylord Howard d'Escrick son complice. Une intrigue de Protestans de leur parti les en fit sortir par le moyen de ce qu'on appelle en Angleterre les Jurez, qui ayant été tous nommez par un Sherif de la Cabale, renvoyerent ces deux hommes absous. Le Roi eut en cette occasion, outre le déplaisir de voir échaper l'ennemi capital de la Maison Royale au châtimement qu'il meritoit, celui d'entendre les cris de joye dont le Peuple fit retentir Londres, à la délivrance d'un homme, dont le nom de Comte Protestant qu'il portoit leur rendoit la personne recommandable. Ce chagrin neanmoins fut adouci par deux avantages qu'en tira le Roi; l'un fut d'avancer l'effet du Quo-Warranto, le mauvais jugement des Jurez étant un effet de l'abus que la Ville faisoit de ses privileges, & du pouvoir que s'attribuoient les Sherifs de nommer les Jurez, l'autre fut que le projet seditieux proposé à la Chambre Basse dans un des derniers Parlemens, d'une association generale de tous les Protestans du Royaume pour favoriser les desseins de la Cabale de Shaftsbury, s'étant trouvé parmi des papiers saisis dans la maison de ce Comte lors qu'il avoit été arrêté: toute l'Angleterre desavoua cette factieuse association, & tous les Corps presenterent au Roi de nouvelles Adresses pour témoigner l'horreur qu'ils en avoient.

Pendant que le Roi rétablissoit l'autorité
 Roya-

Royale en Angleterre, le Duc d'York la
 maintenoit en Ecosse avec une vigueur & une 1681.
 sagesse, qui déconcertoit ses ennemis. Il y 1682.
 dompta les Fanatiques: un nommé Cargil en
 ayant assemblé un assez grand nombre, pour 1683.
 être armez, & faire un corps avec quelques
 autres qui se faisoient appeller les Chantres 1684.
 d'Israël, le Duc fit marcher contre eux des
 troupes, qui les poursuivirent, & les défirent
 dans les montagnes où ils s'étoient retirez:
 leur Chef fut pris, & périt par le supplice
 que méritoit sa rébellion. Le Prince fit un vo-
 yage à Londres qui pensa coûter cher à l'Etat:
 car le Roi l'ayant renvoyé pour assembler le
 Parlement, & pour le tenir en sa place,
 peu s'en fallut que dans ce retour il ne périt
 avec le vaisseau qui le portoit, & qui fit nau-
 frage. Le Chevalier Hyde, l'un de ses Beaux-
 frères, & beaucoup d'autres y furent noyez.
 On fit le procès au Capitaine; à l'opiniâtreté du-
 quel on attribua cet accident; & il fut condam-
 né à l'exil.

Ce peril redoubla la tendresse des Ecossois
 pour le Duc d'York, & on ne peut dire com-
 bien de marques ils lui en donnerent au débar-
 quement. Sa conduite dans le Parlement, qui
 se tint peu de temps après, lui attachade nou-
 veau les cœurs. Il y soutint l'autorité Royale
 avec toute la dignité convenable à celui qui en
 devoit hériter, & l'on peut dire qu'aucun Roi
 d'Ecosse ne l'avoit gueres portée plus haut:
 mais il ménagea si-bien les esprits, qu'il ne
 trouva d'opposition, qu'autant qu'il en étoit
 nécessaire pour mieux affermir ce qu'il établis-
 soit. Mylord Belhaven représenta quelque cho-
 se touchant les moyens que le Duc proposa pour
 affermer la Religion du Pays, que ce Seigneur
 ne trouvoit pas assez forts: on l'arrêta, & si

1681. un prompt repentir n'eût fait juger sa faute digne d'indulgence; on lui auroit fait son procès.
1682. Le Comte d'Argile commença dès lors la révolte qui lui attira tant de malheurs, par la difficulté qu'il fit de signer le Test des Ecoïlois,
1683. auquel les Presbyteriens Fanatiques, partisans de ce seditieux, ne s'étoient pas voulu soumettre: le Parlement le fit arrêter, & après qu'il se fût sauvé, ne laissa pas de le condamner par contumace à perdre la tête. Quelque autre es-
1684. pece de Protestans ayant peine à prêter ce serment, parce qu'il contenoit une ancienne profession de foi du Roi Jacques, qui ne convenoit pas à la leur, le Duc termina ce différent par une explication du Test dont tout le monde fut content. Les Decrets de ce Parlement furent avantageux au Roi & aux Sujets. On lui accorda un subside considérable sa vie durant, & pour cinq ans après à son Successeur. On déclara que la succession appartenoit au Duc d'York, & ne pouvoit être attribuée à aucun autre sous aucun prétexte. On fit des reglemens pour le commerce & pour le repos des familles, dont les suites ont fait voir l'utilité. Le Parlement s'étant séparé, le Prince ayant appris qu'on voyoit paroître encore de temps en temps quelques troupes de Fanatiques, leur fit donner la chasse, & les dissipa; après quoi ayant visité Sterlin, Dumbarton, & quelques autres Places, il fut rappelé par le Roi, qui jugeoit sa présence utile au bien de leurs communes affaires.

Le Duc d'York trouva les choses bien changées. Il fut reçu par tout non seulement avec respect, mais avec de grands témoignages de joye. On fit des Adresses au Roi pour détester l'entreprise de l'exclusion, & les deux

Un-

Univerſitez déclarerent authentiquement, que 1681.
la Religion de ce Prince n'étoit point une
raison legitime de troubler l'ordre de la ſucceſ- 1682.
ſion.

Tout ſembloit promettre un calme conſtant 1683.
à des Princes qui travailloient ſi heureuſement 1684.
à le donner aux Peuples. Pluſieurs mêmes de
leurs ennemis s'étoient détachés de la Cabale :
quelques-uns des plus à craindre étoient morts,
le Comte de Salſbery en Angleterre, le Com-
te de Mancheſter en France ; & le Chef de la
Faction, le fameux Comte de Shaftsbury étant
paſſé en Hollande, y avoit fini ſes jours. Le
Roi & le Duc ſe croyoient en paix, & jouiſ-
ſoient avec plaſiſr du fruit de leur bonne condui-
te, lors qu'ils reconnurent que la plus ſage con-
duite ne garentit pas même les Rois des perils
communs à tous les hommes, ſi Dieu n'y veil-
le & ne s'en mêle.

Shaftsbury n'avoit pas fini ſes crimes en ſi-
nifſant ſes jours : ſa Faction les continua après
ſa mort, & y en ajouta de nouveaux. Depuis
le Parlement d'Oxford, où elle avoit fait deſ-
ſein d'arrêter le Roi, & de le contraindre ſi-
gner l'exheredation de ſon Frere, elle avoit
toujours perſiſté dans cette reſolution criminel-
le, & avoit cherché avec ſoin l'occafion de
l'executer. Un jour qu'on celebroit à Londres
une eſpece de fête publique, qu'on y celebre
tous les ans en memoire de la Reine Elizabeth,
Shaftsbury propoſa au Duc de Monthmouth,
qu'il avoit engagé dans ſes attentats en conti-
nuant à le flatter de l'eſperance de la Royauté,
de ſe ſervir de la conjoncture, & d'aller atta-
quer Withal. La facilité qu'il y trouvoit, étoit
qu'ils ſe feroient ſuivre du Peuple ; que la ré-
jouifſſance aſſembloit & mettoit dans le mouve-
ment. La nature même de la fête ſembloit pro-

1681. propre à le mettre en humeur, pour peu qu'on eût soin de lui faire entendre, qu'on alloit faire une entreprise nécessaire pour conserver la Religion d'Elizabeth, dont ils honoroient la mémoire. Quelque brave que fût le Duc, la proposition lui parut téméraire. Il représenta au Comte, que le Roi étoit en état de se bien défendre, qu'il avoit des gardes & des gens de qualité autour de lui, qu'on ne viendrait point à bout de forcer avec une populace armée en tumulte, que ce coup manqué il n'y auroit plus de retour, & qu'en fait d'attentats pareils, les tenter dans l'incertitude étoit courir à une ruine assurée. L'audaceux Shaftsbury ne se rendit point à de si plausibles raisons : il repartit au Duc que le succès de l'irruption qu'il lui proposoit n'étoit point aussi incertain qu'il le supposoit; qu'on leur tueroit bien du monde, mais qu'ils en auroient assez pour laisser ceux qui les tueroient, & qu'enfin ils seroient les maîtres. Le Duc avoit des espérances, qui le préservèrent alors de la tentation d'un tel dessein. Il résista opiniâtrément, & l'entreprise fut différée à une plus favorable occasion. Shaftsbury prit encore patience, mais voyant que la chose traînoit, & que la Faction se fortifiant par le nombre menaçoit ruine du côté du secret, il pressa une dernière fois, & marqua un jour pour l'exécution. On délibéra : mais on conclut encore au délai, & ce fut sur cela que le Comte se retira en Hollande, où il mourut trois mois après.

Les Conjurés ne perdirent point courage pour avoir perdu leur Chef, & leurs projets croissant à mesure que leur nombre se multiplioit, bien-tôt leur audace ne s'entint plus au dessein d'arrêter le Roi : ils ne se proposèrent rien moins que de revolter l'Angleterre & l'Ecosse,

colle, de changer le Gouvernement, de trem-
per leurs mains parricides dans le sang de leur
Souverain, & de son legitime heritier. Tel
fut le plan de la trop réelle & trop veritable conf-
piration de ces calomniateurs des Catholiques.
Un Evêque Protestant en a fait l'histoire sur des
actes aussi authentiques, que les Memoires,
sur lesquels quelques-uns de nos Refugiez ont
écrit la fable inventée par Oats, sont faux & in-
dignes de la foi publique.

Jamais Conjuraton ne fut formée de tant de
de differentes sortes de conjurez: quoi que les
Presbyteriens y dominassent, il y entra des
gens de presque toutes les Sectes: il y entra des
Anglois & des Ecoissois; des personnes de qua-
lité, des Bourgeois & des Artisans, des Repu-
blicains, & des gens attachez à la Monarchie;
qui en détrônant la Maison Royale vouloient
conserver le Trône & la Royauté. Aussi a-t-on
de grandes preuves qu'ils n'eurent pas tous le
même dessein, & qu'ils ne porterent pas le cri-
me aussi loin les uns que les autres. On a sujet
d'en juger ainsi par le testament de mort de
plusieurs d'entre eux. Le Duc de Monthmouth
nia toujours qu'il eût eu part au complot de
ceux qui attenterent à la vie du Roi. Un Ecrit
que Charles fit publier pour informer le public
de l'affaire indique cette difference, & nous ap-
prend qu'après la retraite du Comte de Shaft-
bury en Hollande; ses complices le Duc de
Monthmouth, le Comte d'Essex, Mylord Ruf-
fel, Mylord Grey de Wark, Mylord Howard
d'Esrick, Algernon Sidney, Jean Hamden,
& d'autres Anglois continuerent conjointement
avec le Comte d'Argile, Mylord Melvil,
Montgomery, Ferguson le nœud de toutes les
Cabales, & les Fanatiques Ecoissois, dans le
dessein qu'ils avoient pris de concert avec leur
Chef

1681. Chef, d'exciter dans les deux Royaumes une
 1692. revolte universelle , avoient dispersé pour
 cela leurs émissaires en divers lieux ; qu'en même-temps une autre troupe de scelerats plus déterminés , la plupart anciens Cromwellistes ,
 1683. poussant le crime encore plus loin , avoient résolu de se poster dans une maison de Richard Rumbold nommée la Rye sur le chemin de Newmarket , où le Roi & le Duc d'York devoient passer en revenant à Londres , & là d'assassiner ces deux Princes ; que toutes choses étoient disposées à commettre ce parricide au jour que le Roi & le Duc avoient marqué pour leur retour , lors que le feu s'étant mis par hazard au Palais de Newmarket , obligea la Cour à revenir à Londres plutôt qu'on ne s'y étoit attendu ; que par cet événement imprévu les conjurez manquèrent leur coup ; que ne s'étant pas rebutez ils en cherchèrent de nouvelles occasions , mais que pendant qu'ils les cherchoient , Ketling l'un d'entre eux les déclara , & que par là non seulement les complices du parricide , mais les partisans de la revolte ayant été découverts , plusieurs s'étoient souvez , mais que d'autres ayant été pris , examinés , convaincus de leurs crimes , l'avoient expié par le dernier supplice ; que Russel & Sidney furent de ces derniers ; que le Comte d'Essex se tua lui-même de desespoir dans la prison ; que le Roi pardonna à quelques-uns , dont le Duc de Monthmouth fut du nombre , mais que cet esprit inconstant , & toujours aisé à séduire , s'étant rendu indigne de cette grace par une conduite qui marquoit que son repentir n'étoit pas sincère , fut obligé de suivre en Hollande ses complices qui s'y étoient retirés.

Telle fut l'issue d'une conspiration , dont la
 dé-



1

1
2
3

4
5
6

7

8

9
10
11
12
13
14

15
16
17

18
19
20

21

22

23

24

25

26

27

découverte fut un effet de la Providence sur 1681.
 Charles Second & sur le Duc d'York son Frere :
 les Catholiques y auroient trouvé de quoi in- 1682.
 sulter à leurs ennemis, si les Catholiques n'é- 1683.
 toient instruits dans une Echole, où on leur ap- 1684.
 prend à gémir sur les pechez plutôt qu'à insult-
 ter aux pecheurs. Ce fut le dernier péril que
 courut ce Roi des frequentes conspirations que
 firent contre lui ses Sujets. Il mourut peu de
 temps après dans le sein de l'Eglise Catholique,
 où sa facilité naturelle, & la crainte de troubler
 ses plaisirs l'avoient empêché de vivre : Prince
 d'ailleurs de beaucoup d'esprit, d'une condui-
 te délicate, humain, aimable, parlant si bien,
 qu'on lui donne la louange de n'avoir jamais
 rien mal dit : on auroit pu y ajouter celle de
 n'avoir jamais rien mal fait, si ses passions
 lui eussent toujours laissé la liberté de suivre
 ses lumieres. Il mourut le seizième de Fe-
 vrier, l'an mil six cens quatre-vingts-cinq, 1685.
 avec la gloire d'avoir remedié, autant qu'il
 étoit en lui de le faire, au trouble que sa faci-
 lité avoit causé dans sa Succession, par sa fer-
 meté à la conférer au Duc d'York son heritier
 legitime, qui après tant de contradictions s'en
 trouva possesseur paisible au moment qu'il en
 herita.

Peu de Princes ont monté sur le Trône avec
 plus d'applaudissement, & une joye plus sen-
 sible de ses Peuples, que ce dernier Roi de la
 Grande Bretagne, second de ce nom en Angle-
 terre, & septième en Ecosse, où il est le trei-
 zième des Stuarts. A peine avoit-on fermé les
 yeux à son Prédecesseur, qu'il fut proclamé,
 & qu'on vit chacun s'empreser à lui rendre ses
 premiers hommages. A Londres, à Edim-
 bourg, à Dublin, Capitales de ses trois Royau-
 mes, on fit des réjouissances publiques que tou-
 tes

tes les autres Villes imiterent, & dans lesquelles
 1685. l'inclination parut avoir plus de part que le de-
 voir.

Les premières démarches du nouveau Roi augmentèrent l'attachement des Sujets, & la manière dont il parla à son Conseil les charma tous. *Avant que de commencer*, leur dit-il, *à vous parler d'aucune affaire, j'ai jugé à propos de vous faire une déclaration, & de vous dire; que puisqu'il a plu au Seigneur de me faire succéder à un Frere qui m'a si tendrement aimé, & à un si bon & si clement Roi, je tâcherai de l'imiter, particulièrement dans l'affection sincere qu'il avoit pour son Peuple. On m'a dépeint dans le monde comme un homme enlêté du pouvoir arbitraire : ce n'est pas la seule injustice qu'on m'a faite; ma conduite détruira cette calomnie. Je ferai mon possible pour conserver le Gouvernement de l'Eglise & de l'Etat de la manière dont il est établi par les Loix. Je sai que l'Eglise Anglicane est favorable à la Monarchie. & que ceux qui en sont les Membres ont fait voir en diverses rencontres qu'ils étoient de fidèles Sujets : j'aurai un soin particulier de la défendre & de la maintenir. Je sai aussi que les Loix de ce Royaume suffisent pour rendre un Roi aussi grand que je puis souhaiter de l'être : comme je prétens conserver les prerogatives de ma Couronne, aussi n'entreprendrai-je jamais d'être aux autres ce qui leur appartient. J'ai souvent bazarde ma vie pour la défense de la Nation : je suis encore prêt de m'exposer pour lui conserver ses justes droits.*

Cette courte harangue plut extrêmement. Il y parut quelque chose de naturel, de grand & de flatteur tout ensemble, qui fit un effet sensible dans tous les esprits, & donna de l'empres-

sement à tous les Corps de la Monarchie, pour rendre la cérémonie du Couronnement magnifique. Elle se fit le jour de Saint Georges avec les cérémonies ordinaires, mais avec un redoublement de joie & d'acclamations publiques, qu'on avoit peu vû jusqu'à-là.

La convocation des deux Parlemens d'Angleterre & d'Ecosse en même temps, fut un comble de contentement pour l'une & l'autre Nation, qu'elles témoignèrent par des complaisances que peu de Rois avoient éprouvées. Celui d'Ecosse, où présida en qualité de grand Commissaire le Duc de Queensbury, annexa à perpétuité à la Couronne le revenu de l'Excise, qui n'avoit été accordé au feu Roi que sa vie durant, & donna à Jacques un subside de deux cens seize mille livres sterlin. Celui d'Angleterre fit encore plus. Outre les revenus fixes du Roi, que le Parlement ratifia tels que les avoit eus son Frere, on lui assigna sans disputer un subside plus que suffisant pour les necessitez presentes, & cela de si bonne grace, si promptement, si unanimement, que ce Prince les assura que la maniere le touchoit plus que la chose même. On proposa de noter ceux qui dans les derniers Parlemens avoient opiné à son exclusion : mais un de ses Secretaires d'Etat déclara qu'il avoit pardonné tout ce qu'on avoit fait contre lui lors qu'il étoit Duc d'York, & cette generosité lui attira de nouveaux éloges. Comme les Seigneurs Catholiques, & le Comte de Damby, sortis de prison les dernieres années du regne precedent, n'en étoient sortis que sous caution, le Parlement les déclara absous, & rétablit en même-temps la memoire du Mylord Stafford, & sa Famille dans tous ses biens. Quelques-uns proposerent de demander au Roi, que les Ordonnances fussent exécutées

1685. cutées contre tous les Non-conformistes sans exception : mais cette proposition fut rejetée, & l'on convint qu'on s'en remettroit à la parole donnée par le Monarque, & de nouveau retirée à l'ouverture du Parlement, de protéger l'Eglise Anglicane comme elle est établie par les Loix.

L'Assemblée étoit en trop bonne disposition de plaire au Roi, pour ne lui en pas donner de particulieres marques, à la nouvelle qu'on reçut de la revolte du Comte d'Argile, & de l'invasion du Duc de Monthmouth. On les déclara l'un & l'autre coupables de haute trahison, & on les proscrivit tous deux selon la coutume du pais. Comme l'affaire demandoit toute l'application du Prince il ajourna son Parlement au quatorzième d'Août, esperant qu'il auroit dans cet intervalle assez de temps pour la terminer.

Le feu Roi Charles avoit bien prévu que l'humeur du Duc de Monthmouth causeroit à l'Etat de nouveaux troubles, sur tout depuis qu'il avoit appris, que s'étant retiré en Hollande, le Prince d'Orange & les Etats avoient de grands égards pour lui. Charles s'en étoit plaint, mais il y avoit peu gagné. Le Prince d'Orange continua à faire au Duc de grands honneurs, & ordonna même à ses Troupes de le saluer dans les revûes, lors qu'il s'y trouveroit présent. Le Roi l'avoit fait défendre à celles qu'il avoit au service des Etats par Chudley son Ministre à la Haye : ce que le Prince trouva si mauvais, qu'il s'emporta contre Chudley, qui avoit signifié cet ordre aux Officiers sans l'en avertir, & le menaça en haussant la main. Le Ministre s'en plaignit à son Maître, & le Roi en fut si offensé, qu'il lui défendit de voir le Prince. Les choses en étoient en ces termes, lors

lors que Jacques ayant succédé au Roi son frere à la Couronne entreprit de faire enlever secretement le Duc de Monthmouth, dont ce Prince prévoyoit bien que tôt ou tard l'inquietude lui causeroit de l'embarras. Le secret ne pût être si grand, que le Prince d'Orange n'en eût connoissance, & il ne l'eut pas plutôt appris, qu'il fit dire à Monthmouth par Benthem son Favori & son Confident, qu'il se retirât à Bruxelles, & lui fit donner de l'argent. Un des premiers soins du nouveau Roi à son avènement à la Couronne, avoit été de témoigner au Prince d'Orange son Gendre le sincere desir qu'il avoit, de vivre avec lui plutôt en Pere qu'en Allié & en Roi voisin. Par là la bonne intelligence sembla se devoir établir entre ce Prince & la Cour d'Angleterre : mais le commerce qu'entretint Benthem avec le Duc de Monthmouth, duquel Skelton venu depuis peu prendre la place de Chudley trouva des preuves en des papiers saisis dans la maison du dernier, rendit dès lors à ce Ministre cette intelligence suspecte. La suite fit voir qu'il avoit raison.

Le Duc de Monthmouth avoit trouvé en Hollande tout ce qui étoit de plus capable d'aggraver le chagrin dans lequel il étoit sorti d'Angleterre, & de réveiller l'ambition qu'il avoit de se faire Roi. Tous ceux qui avoient échappé aux poursuites de la Justice après la conspiration découverte se trouvoient rassemblez autour de lui, & l'on peut aisément penser que cette troupe de proscrits ne le portoit pas au devoir. Le Comte d'Argle, Mylord Grey, Ferguson, Rumbold & grand nombre d'autres lui inspiroient continuellement l'esprit dont ils étoient animez. Ils l'embarrasserent d'abord par la diversité de leurs sentimens. Argle, Rumbold & quelques autres vouloient qu'il chan-

1685.

passa le Gouvernement Monarchique en Républicain : Grey, Ferguson & leur Cabale vouloient qu'il se fit Roi lui-même, & nourrissoient son ambition de tout ce que l'espérance de regner a de plus flatteur & de plus doux. Il y avoit long-temps que le Duc avoit pris son parti là-dessus : la Royauté étoit sa chambre : mais il la dissimula à ceux qui n'y étoient pas favorables, & fut si bien tromper Argyle, qu'il lui persuada qu'il étoit aussi Républicain que lui ; ainsi étant convenus de leurs faits, ce Comte lui promit ses soins pour faire revolter l'Ecosse, où il avoit de grandes terres, une grande famille, & beaucoup d'amis. La Hollande étoit un pays tout propre à faire l'armement nécessaire à une entreprise de la nature de celle-ci, soit par la disposition où étoient depuis long-temps les Hollandois à l'égard du Roi d'Angleterre, soit par celle où le Prince d'Orange, à qui l'on a cru que Montmouth continuoit à promettre le Trône, paroissoit être d'en vouloir profiter. Le prétexte de Religion sembloit un ressort infailible pour remuer en Angleterre les Protestans zelés & les séditieux, aussi-tôt qu'on y paroîtroit avec quelques troupes de soldats.

On ne sait pas précisément en quel état étoit ce projet, ni en quel temps on avoit dessein d'en venir à l'exécution, lors que le Duc alla à Bruxelles ; mais il est sûr que son absence y apporta peu de retardement. Malgré les soins que prit Skelton de presser les Etats-Generaux, suivant les ordres du Roi son Maître, de faire sortir de leur Pays les Anglois Rebelles qui y cabaloient, il y en demeura assez pour préparer un embarquement, que le Duc de Montmouth trouva prêt, lors que le Marquis de Gram l'ayant obligé de quitter Bruxelles à la
 fol-

sollicitation du Roi d'Angleterre, le Duc revint secrètement en Hollande, & s'y tint caché. Quelque soin que les Rebelles eussent pris de celer ces apprêts, Skelton, homme alerte & zélé, les découvrit, & en fit plainte. On le trompa : on fit garder les endroits des ports qu'il avoit marquez, mais on donna avis sous-main aux Intéressés de passer par d'autres : ainsi les Rebelles sortirent sans empêchement des ports Hollandois, le Comte d'Argile au mois de Mai avec trois Bâtimens pour l'Ecosse, le Duc de Montmouth au mois de Juin avec la même suite pour l'Angleterre.

Le Comte étant parti le premier aborda le premier aussi, & donna par la prompte défaite un augure d'un succès entier des armes du Roi contre les Rebelles. Cette irruption fut moins une guerre qu'une espèce de brigandage. Argile ayant tenté la descente au septentrion de l'Ecosse, & n'y ayant pas réussi, par les sous-dél'Évêque des Orcades, il alla débarquer à l'occident, & campa d'abord à Dunstaine, Château de la Province de Lorne qui lui avoit appartenu. Il n'omit rien à son arrivée pour attirer à son parti tous les Mécontents du Royaume, qu'il croyoit être en plus grand nombre qu'ils ne se trouverent en effet. Il fit répandre des Manifestes, où protestant qu'il n'avoit armé que pour la Religion & pour les Loix contre un Usurpateur injuste, c'est ainsi qu'il nommoit le Roi, il invitoit les bons Protestans & les Ecossois jaloux de leur liberté à se joindre à lui contre un Prince, qu'il disoit être monté sur le Trône pour ruiner la reformation, pour introduire le Papisme, pour établir le pouvoir arbitraire. Ensuite il écrivit des Lettres à ceux qu'il crut de ses amis, pour les appeller à son

1685. secours. Il détacha deux de ses Fils pour faire des courses dans le voisinage, & obliger les uns par menaces, les autres par promesses à se joindre à lui. Il eut beau faire : à peine pût-il mettre ensemble plus de trois mille hommes, avec lesquels étant allé planter son Camp dans l'Île de Boot, il s'y vit bien-tôt presque assiégré par le Comte de Dumbarton Général de l'armée du Roi, & divers autres Corps commandez par le Duc de Gordon, le Marquis d'Athol, le Comte d'Arden & d'autres Seigneurs, qui accoururent de toutes parts pour éteindre l'incendie dans sa naissance.

Argyle, contraint de quitter un poste qu'il ne pouvoit défendre, passa de-là dans un quartier de la Province qui porte son nom, où ayant fortifié à la hâte un Château qu'on nomme Ellengrey, il y mit ses munitions & ses armes qu'il retira de ses vaisseaux, ayant mis ces mêmes vaisseaux à l'ancre sous le canon d'un Fort, qu'il fit faire près de la Place. Ce fut là que commença la déroute : car étant sorti du Château avec ses troupes pour faire des courses, un de ses partis fut défait par le Marquis d'Athol, qui lui tua quatre cens hommes, & le Capitaine Hamilton, qui cherchoit ses vaisseaux avec ceux du Roi, s'en sautit sans trouver de résistance. Alors Dumbarton avançant à grandes journées vers les ennemis, qui tâchoient de se couvrir des rivières, les surprit au passage de la Clyde dans le village de Killerne, marchans du côté de Lenox. Dumbarton arrivant le soir voulut attendre au lendemain à attaquer l'armée Rebelle, mais elle ne lui en donna pas le loisir : elle passa la rivière durant la nuit, avec tant de desordre, que l'épouvante s'y étant mise, elle se dissipa incontinent après le passage. A peine le Comte d'Argyle en pût-il assembler assez
pour

pour se faire une mediocre escorte, encore fut-elle bien-tôt dispersée; Dumbarton ayant passé l'eau, & ayant divisé son armée pour suivre de tous côtés les fuyards. Le Chef des Rebelles avoit pris des Guides pour le conduire en Gallo-way, mais ses Guides l'ayant égaré, & engagé dans un marais, où la plupart de ceux qui le suivoient encore abandonnerent leurs chevaux, chacun se rendra où il put. Argile retournoit seul vers la Clyde, lors que deux Valets résolus d'un Officier de l'Armée royale l'ayant rencontré sans le connoître, lui crièrent qu'il se rendit. Il tira sur eux & les manqua: ils tirèrent plus juste que lui, & le blessèrent d'un coup de pistolet: alors le Comte prenant les deux fiens, quitta son cheval qui tombait de lassitude, & gagnant la rivière, y entra. Un Payfan, qui accompagnoit les premiers agresseurs du Comte, le suivit le pistolet à la main: le Comte voulut tirer un des fiens, mais l'amorce n'ayant pas pris feu, il fut blessé par le Payfan d'un coup dangereux à la tête. En perdant connoissance il se fit connoître, ayant laissé échapper ces mots en tombant: *Al malheureux Argile.* On s'empressa à le retirer, & à le faire revenir à soi: ensuite de quoi ayant été mis entre les mains des Officiers, il fut conduit à Edimbourg, où il eut la tête tranchée. Ainsi finit ses malheureux jours Archibald Campbell Comte d'Argile: il ne les pouvoit finir autrement, ayant dans le sang l'esprit de revolte, qu'il avoit hérité de son Pere, partisan de Cromwel, & déterminé Republicain jusqu'à la mort, qu'il avoit soufferte dans la même Ville l'an mil six cens soixante & un, pour avoir consommé ses attentats contre le Roi Charles Premier par une opposition opposée au rétablissement de Charles Second. On prit avec le

1685. Comte d'Argile Richard Rumbold, qui l'avoit suivi. C'étoit le Maître de la maison où les Conjurez avoient eu dessein d'attenter sur le feu Roi au retour de Newmarket, & l'un des principaux auteurs du parricide. Il fut pendu à Edimbourg en même-temps que le Comte d'Argile y eut la tête coupée. On dit qu'ils furent surpris l'un & l'autre, quand ils apprirent après leur défaite, que le Duc de Monmouth ayant fait descente en Angleterre s'étoit fait proclamer Roi : ce Seigneur, disoient-ils, leur ayant promis de concourir avec eux à changer la Monarchie en République.

Ils ne furent pas les seuls que cette conduite donna : le Prince d'Orange en reçut la nouvelle avec une extrême indignation, & augmenta par la manière dont il parla du Duc de Monmouth le soupçon qu'on a toujours eu, que ce Duc l'avoit trompé aussi-bien que les autres. Comme les démarches des gens fins sont toujours suspectes, le Prince d'Orange affecta un zèle pour le Roi son Beau-Pere en cette occasion, que le Ministre d'Angleterre à la Haye n'interpreta pas favorablement. On avoit appris que Monmouth, qui avoit débarqué à Lyme, s'étoit avancé avec une armée de cinq à six mille Rebelles dans la Province de Somerset, où après avoir fait publier ses manifestes & ses intentions pour la Religion & le bien public, & s'être fait proclamer Roi, il s'étoit résolu à combattre les troupes du Roi véritable, qui marchaient à lui sous divers Chefs, dont Mylord Duras Comte de Feversham avoit le commandement principal. Sur cette nouvelle le Prince d'Orange dit à Skelton, que le Duc de Monmouth, quoi qu'homme d'un médiocre esprit, avoit le genie de la guerre, & en savoit plus que la plupart de ceux qu'on envoyoit

voyoit contre lui; qu'il avoit dessein d'assister le Roi son Beau-Pere en cette rencontre, non seulement de ses troupes, mais de sa personne; qu'il alloit passer la mer pour se mettre à la tête de l'armée Royale, & combattre le Duc de Monthmouth: sur quoi ce Prince dépêchant Bentham, l'envoya faire cette offre au Roi. Skelton en sçavoit trop dès lors, pour ne pas avertir son Maître, que le secours étoit dangereux: la diligence de son Courier prévint celle de Bentham. Le Roi étant averti à temps, répondit au Prince que leurs communs intérêts demandoient qu'il demeurât en Hollande, & s'expliqua de sa volonté en des termes qui marquoient assez qu'un tel rôle n'étoit pas de saison.

En effet le Roi fut servi non seulement avec fidélité, mais avec capacité même & de ses troupes & de leurs Chefs. Les Ducs de Grafton, d'Albemarle, de Somerset & de Beaufort, Mylord Churchill, & d'autres Seigneurs qui commandoient de petits corps; Mylord Duras General de l'Armée firent de si près celle des Rebelles, qu'ils la reduisirent enfin au parti des desesperés, de combattre à forces inégales pour vaincre ou mourir en gens de cœur. Ce fut le seizième de Juillet, que se donna cette bataille à Weston près de Bridgewater. Le choc fut rude & même assez long. Quoi que le Colonel Oglethorp eût d'abord rompu la Cavalerie rebelle, commandée par Grey, qui résista peu: l'infanterie, à la tête de laquelle s'étoit mis le Duc de Monthmouth, combattit avec vigueur, & ce Seigneur soutint fort bien, tandis que la mêlée dura, la reputation de valeur qu'il s'étoit acquise dans le monde. Mais enfin il fallut céder au nombre, à l'artillerie, au bon ordre avec-lequel il fut attaqué. La victoire fut com-

plète pour le Roi. A peine le Duc put-il rassembler après sa défaite cinquante chevaux, qu'il ne garda pas même long-temps. Tant de gens le poursuivirent, qu'il fut obligé de se retirer presque seul dans un bois. Par malheur pour lui, d'autres fugitifs étant entrés dans ce même asyle firent cause que leur Chef y fut découvert. On fit garder les avenues du bois, & on entra dans les Forêts avec des limiers. La recherche réussit. Les limiers découvrirent d'abord un homme dans un fossé couvert d'une haye, c'étoit un étranger qu'on eut peine à interroger & à entendre : on fit tant néanmoins, qu'on apprit par son moyen où étoit le Duc. Il étoit caché dans un buisson épais, couvert d'un méchant habit ; tremblant au reste, & faisi d'une peur, qui ne laissoit voir aucun vestige de la bravoure dont il se piquoit, par où l'on voit que la raison & l'esprit, qui étoient médiocres en cet homme, entrent dans la grandeur de courage, & que pour agir avec fermeté il faut savoir penser avec force. Il tomba en défaillance quand on l'eut pris, & on eut peine à le faire revenir. Dès qu'il se fut un peu remis, il écrivit au Roi une Lettre pleine de repentir & de soumission, il desira d'en être écouté, & cette grace lui fut accordée : mais elle lui fut inutile pour la fin qu'il en prétendoit. Il avoit fait paroître trop de légèreté, & sa légèreté avoit mis l'Etat dans un trop grand péril, pour que le Roi pût prudemment tenter encore une fois la clemence. Son ingratitude envers un Pere, qui l'avoit tendrement aimé, qui l'avoit comblé de bienfaits, qui lui avoit souvent pardonné des attentats même contre sa personne, ne laissoit aucun lieu à un Oncle d'espérer plus de reconnaissance. Ainsi le malheureux Duc de Monmouth fut mis entre les
mains

main des Juges, qu'il condamnerent à la mort, qu'il souffrit publiquement à Londres le vingt-cinquième de Juillet : esprit plus foible que méchant, mais par sa foiblesse capable des plus grandes méchancetez. Quelques jours avant qu'on le prit, on avoit aussi pris Grey déguisé : le Roi usa envers celui-ci d'une clemence qui a fait dire qu'il avoit trahi son parti.

Beaucoup d'autres furent punis, & en plus grand nombre même que le Roi n'avoit prétendu. On en accuse la severité du Chevalier Jefferys leur Juge, depuis Chancelier d'Angleterre, la cruauté du Colonel Kirke, & en general l'avarice des Commissaires preposés pour exercer envers les Rebelles ou la severité des Loix, ou la misericorde du Prince : car on dit que le plus ou le moins de part dans le crime commis, ne fut pas en cette occasion le motif de la peine ou de l'indulgence ; que les moins en état de racheter leur revolte furent ceux qui la payerent plus cher, & que si beaucoup de gens perdirent la vie, ce fut parce qu'il s'en trouva peu qui eussent assez d'argent pour la conserver. Le Roi fut trop tard averti de ce desordre, mais on ne l'en eût pas plutôt informé, qu'il en témoigna de l'indignation ; & si des services importans, qu'il avoit reçu de ceux qui en étoient accusez, l'obligea de les épargner, il repara autant qu'il put leur injustice, par le pardon general qu'il accorda à ceux des revoltez, qui étoient encore en état d'éprouver les effets de sa clemence.

On avoit tout sujet de croire, qu'un regne dont les commencemens étoient si heureux, seroit florissant dans la suite. On reconnoissoit dans Jacques Second, vainqueur de Month-

1685

mouth & d'Argile l'an mil six cens quatre-vingts cinq, le Duc d'York, vainqueur des Hollandois l'an mil six cens soixante & cinq; & les persecutions que ce Prince avoit souffertes dans cet intervalle, étoient un lustre à sa vertu qui en donnoit à sa Couronne. Toutes choses sembloient lui promettre une prospérité constante: de grands ennemis vaincus & détruits, une armée victorieuse sur pied, les Grands & le Peuple non seulement soumis, mais affectant de la complaisance, tous les Princes étrangers empressés à rechercher son amitié, & le regardant comme l'arbitre de tous les différens de l'Europe, paroissent plus que des augures d'un règne paisible & glorieux. Aussi humainement parlant eussent-ils été infaillibles, si Jacques n'eût point été Catholique, s'il eût suivi toute autre Religion, s'il n'en eût point même eu du tout, ou s'il eût pu avoir pour la sienne l'indifférence que lui vouloient les Protestans jaloux de la leur, & les Politiques qui n'en ont point. On dit qu'il a porté trop loin son zèle pour l'Eglise Romaine. Je ne suis pas de ceux qui croient que l'on ne peut porter trop loin le zèle pour les Autels; je sai que ce feu, tout saint qu'il est, brûle souvent la maison de Dieu, quand on l'y allume sans y apporter les précautions de la prudence: mais sans vouloir flatter un Roi, dont ma naissance & ma profession ne me permettroient pas de rien espérer, quand il seroit encore sur son trône, la fidélité de l'Histoire m'oblige à détruire ce préjugé dont les mauvais Sujets de ce Prince ont autorisé leur conduite, & à montrer combien injuste est le blâme que donnent à la sienne ces Politiques après coup, qui jugeant des choses par l'événement, donnent toujours le tort aux malheureux, & se per-

persuadent sans examiner, qu'un homme ne fait pas ce qu'il doit quand il ne réussit pas en ce qu'il fait.

Je ne pretens pas soutenir qu'il ne se soit point fait de fautes dans les Conseils de ce Monarque. La conjoncture où se trouve un Roi, qui gouverne un Peuple indocile, des Grands qui n'ont depuis long-temps de principes que leur ambition, trois Nations aussi opposées d'inclinations que d'intérêts, des Sujets de Religions différentes, qui s'en font une de porter toutes choses aux extrémités; un Roi environné de Ministres moins appliquez à le servir qu'à lui rendre leurs Collegues suspects, non de négligence, non de défaut de zèle, non de manque de capacité, mais des plus infâmes pratiques & des plus noires trahisons; un Roi, dis-je, dans cette situation est dans un chemin trop glissant, pour ne point faire de faux pas, & ne prendre pas quelquefois le moins bon parti. Mais je maintiens que la conduite du Roi d'Angleterre a été telle dans tout le cours de cette révolution, que s'il lui est arrivé quelquefois de prendre le moins bon parti, ce n'a été que par les égards qu'il a eu pour sa Nation, & sur des raisons qui auroient rendu les partis qu'il a pris les meilleurs; si une infidélité sans exemple, & des trahisons contre lesquelles la prudence la plus éclairée n'a point de précautions à prendre, ne les avoit rendu mauvais. Je n'apporterai point d'autres preuves de la vérité que j'avance, que les faits publics & non contestez : je les raconterai, à peu de circonstances près, tels que les ennemis de ce Prince les ont écrits dans leurs libelles, & je ne m'éloignerai que du tour que leur malignité y a donné : le Lecteur équitable jugera qui d'eux ou de moi disent vrai.

1685. Ce seroit faire tort à la piété dont le Roi d'Angleterre fait une profession si édifiante & si déclarée, de nier qu'il ait désiré de voir retourner ses Sujets à la Religion de leurs Peres, dont le Schisme les a separés : mais quand il leur plura d'étudier sans preoccupation ses démarches, ils trouveront de quoi se convaincre, que ce Prince n'a jamais prétendu les attirer à sa croyance autrement que par la persuasion. Ils verront plus quand ils voudront examiner la chose à fond : ils connoîtront que quoi qu'il fût Roi, il a toujours regardé l'Eglise Anglicane comme la Religion dominante, fautive à la vérité, mais établie, & qu'un Roi prudent avoit d'autant plus de raison de ménager, que parmi les nouvelles Sectes qui ont inondé l'Angleterre, celle-là est presque la seule qui ait conservé de l'attachement pour les Rois & pour la Royauté. Ce fut la raison qu'alléguâ ce Prince dans son Conseil & au Parlement, comme nous avons remarqué, pour promettre à cette même Eglise de la protéger & de la maintenir. Les effets répondirent aux paroles. L'Eglise Anglicane demeura en possession des Evêchez, des Cures, des Universitez, des Chapelles même qu'elle avoit à la Cour ; & ce qui est de plus considerable, lors que le Roi se fit sacrer, quoi que la chose ne fût pas sans quelque sujet de contestation dans les principes de l'Eglise Romaine, lui & la Reine prirent l'onction des mains de l'Archevêque de Cantorbery, Primat de l'Eglise Anglicane.

En faisant des démarches si fortes en faveur de la Religion du Royaume, Jacques crut qu'il étoit de sa conscience, de sa reputation, de sa dignité, d'en faire quelques-unes pour la Religion du Roi ; & qu'il étoit juste que ceux de sa

la Communion profitassent de son regne, au moins pour le tirer de l'oppression où ils étoient depuis si long-temps. Car à juger sainement des choses, tout ce qu'il fit en leur faveur tendoit uniquement à cela, & se reduit à deux articles, l'un de donner aux Catholiques le libre exercice de leur Religion, l'autre de les rétablir dans le droit d'exercer les fonctions publiques dont on les avoit injustement dépouillez, ou plutôt lui-même dans celui d'employer des Sujets utiles, & fideles dans tous les temps, aux Ministres qui leur conviendroient pour le bien commun de l'Etat: le nombre au reste en étant si petit en comparaison de celui des autres, qu'on n'avoit pas lieu d'en prendre ombrage. Tel fut le plan du Roi d'Angleterre, auquel, tout juste qu'il étoit, prevoyant qu'il ne laisseroit pas de trouver des obstacles à vaincre, il resolut d'y employer avec la douceur de son naturel l'autorité que lui donnoit le Sceptre, & garda toujours ce temperament dans la conduite de cette affaire.

Pour executer ce projet, il crut ne pouvoir mieux commencer que dans la conjoncture d'une victoire, d'une armée sur pied, d'un Parlement favorable. Aussi tôt qu'il l'eut rassemblée, il y déclara qu'il avoit conservé dans ses troupes quelques Officiers de la Communion, en qui il avoit confiance, & qui l'avoient toujours bien servi, qu'il desiroit les continuer, & qu'il s'attendoit que sur ce point on ne lui feroit pas d'embarras. Il n'en dit pas davantage sur ce sujet; mais comme il insista sur les bons effets que l'union qu'on avoit eue depuis le peu de temps qu'il regnoit avoit produit dans tout l'Etat, ils comprirent, ce qui étoit vrai, que pour rendre cette concorde plus universelle, & plus solide entre tous les Membres

1685. de la Monarchie, il avoit pris la résolution d'user du droit incontestable que la Couronne lui donnoit de dispenser des Loix penales, pour moderer la rigueur de celles qui en vertu du Test excluoient d'ontes Sujets des charges publiques, & le privoient lui en particulier de beaucoup de bons serviteurs.

Le Roi avoit raison de croire qu'on loueroit la moderation, ne proposant que de rétablir dans un petit nombre d'emplois ceux qui suivoient la Religion, qui durant plus de douze siècles les avoient seuls possédez tous : mais il apprit par l'opposition qu'il trouva dans son Parlement à la proposition dont je parle, que pour contenter les Sectateurs d'Henri VIII. ce n'étoit pas assez qu'il fût peu en faveur de ceux de Saint Edouard, qu'il eût fallu ne rien faire du tout. Il n'eut pas plutôt parlé qu'on murmura, & qu'on se plaignit qu'il n'observoit pas la parole qu'il avoit donnée lors qu'il étoit monté sur le trône au Conseil & au Parlement, de maintenir l'Eglise Anglicane : comme si maintenir l'Eglise Anglicane eût été la même chose, que laisser dans l'oppression la Catholique : sur quoi l'agreur ayant commencé à se mettre dans les esprits, le Roi prorogea le Parlement. Afin de montrer cependant que ses prétentions étoient justes, il voulut que d'habiles gens de la Communion Anglicane même jugeassent de ce différent.

Il fit d'abord porter la cause au Banc du Roi ; l'une des Cours de Justice des plus autorisées du Royaume, pour prononcer sur le pouvoir dispensatif des Loix penales : savoir s'il appartient au Roi, ou s'il ne lui appartient pas. Il ordonna qu'on fût dénoncer & citer à ce Tribunal le Chevalier Hales Catholique Romain, pour être condamné à l'amende, portée par le Test

con-

contre ceux qui sans avoir prêté le serment
 osèrent les Emplois publics. Hales produisit 1685
 pour sa défense une dispense de cette Loi, que
 le Roi lui avoit donnée: aussi la cause fut re-
 duite à la thèse générale du pouvoir dispensatif
 des Loix pénales. On la plaida avec chaleur de
 part & d'autre, mais avec tant de force, & des
 raisons si convaincantes du côté du Roi, que
 quelque intérêt qu'eussent les Juges à ne lui
 être pas favorables, ils ne purent se défendre
 de lui faire justice. On leur fit voir non seule-
 ment que le pouvoir dont il s'agissoit étoit un
 droit essentiel à la Royauté, mais que l'usage
 en Angleterre en étoit aussi ancien que la Ro-
 yauté même; qu'il étoit de tous les temps &
 de tous les regnes, & qu'il entroit dans la plu-
 part des actes qui émanent des Rois: que le ter-
 me de *Nonnullus*, lequel y est si ordinaire,
 est toujours une dispense de quelque Loi; que
 les commutations de peines n'en sont pas
 de moins évidentes, & plus encore les amnis-
 tics, les pardons, le rétablissement des cou-
 pables dans les biens confisqués. On alléguo
 quelque chose de plus fort. On apporta des
 exemples de loix, dont les Rois avoient em-
 pêché l'effet, non seulement par des dispenses
 à l'égard de quelques particuliers, mais par
 une suspension générale à l'égard de tout le
 Royaume: comme il étoit tout nouvellement
 arrivé sous Charles Second touchant le statut
 des voitures, sans que le Parlement s'en fût
 plaint, ni que personne, même des plus ze-
 les pour les droits de la Nation, eût dit que
 ce Prince passât les bornes de son autorité. On
 cita enfin Henri VII. le Salomon de l'Angleter-
 re, dans le Conseil duquel la Loi qui défendoit
 la continuation des Sibersis au delà d'un an, fut
 déclarée nulle & imprécable, parce qu'elle
 empê-

1685. empêchoit le Roi de disposer de ses Sujets : raison qui autorisoit encore plus la dispense du Test que l'exemple. Ce fut sur des motifs si pressans , qu'après avoir oui les Avocats qui soutenoient la cause contraire, on jugea en faveur du Roi & de la grace accordée à Hales. Le Chef de Justice Herbert prononça, que ce Chevalier ayant été dispensé de la Loi par l'autorité légitime, qui reside dans le Souverain, étoit aussi exempt de la peine. Non content de ce premier jugement, le Roi voulut que le grand Chancelier consultât les douze Juges d'Angleterre, qui sont les Interpretes des Loix. Ils étoient tous Protestans, & tous néanmoins prononcèrent, que le pouvoir dispensatif des Loix pénales appartenoit incontestablement au Roi.

Ce Prince assuré de son droit par une voye si juridique, crut qu'il en pourroit user désormais avec moins de contradiction. Il conserva ses Officiers Catholiques, & dans la suite en prit quelques autres selon le temps & l'occasion, peu néanmoins, & la moderation qu'il affecta en cette rencontre est une chose que bien des gens ont regardée comme une faute, disant que s'il en eût pris davantage, on n'en eût pas fait plus de bruit, & il en auroit été mieux servi. D'autres poussent la chose plus loin, & regardant l'armée du Roi comme le nerf de ses entreprises, & le seul moyen de faire entendre raison à des gens que ni son droit ni la moderation à en user ne pouvoit engager à souffrir qu'il en usât, ils eussent voulu que les Catholiques y eussent été en assez grand nombre pour se faire craindre du reste, & y eussent été assez forts pour ôter aux autres la tentation de manquer de fidélité. Les troupes d'Irlande aussent fait cet effet avec ce qu'on y eût pu joindre d'Anglois.

glois & d'Ecossois fideles. Le Roi ne crut pas 1685.
devoir faire cette violence aux Protestans, ayant
d'ailleurs de grandes raisons de s'assurer de
ceux de ses troupes, où les Soldats l'aimoient
en effet, & la plupart des Officiers avoient des
sujets essentiels de l'aimer. L'événement a de-
cidé que le parti le plus hardi eût été le meil-
leur, mais le préjugé & les regles étoient pour
le plus modéré, & ce fut celui que prit le Roi.
En effet la moderation en inspira à quelques-
uns, mais elle n'en donna pas à tous. On ne
laissa pas de murmurer, & les Ministres de l'E-
glise Anglicane s'emporterent en quelques en-
droits jusqu'à prêcher publiquement contre la
conduite du Prince, & contre ceux qu'il exem-
toit de la severité des Loix. Un nomme Sharp
Curé de saint Gilles se rendit remarquable sur
cette matiere, & mêla dans un de ses Sermons
des invectives contre les Catholiques, que les
plus zelez Protestans desapprouverent, & ju-
gerent trop violentes.

Le Roi avoit prévu dès qu'il avoit formé le
dessein de urer d'oppression les Catholiques,
qu'il auroit sur les bras les Predicateurs Protec-
tans : pour les contenir, il avoit fait renou-
veller des reglemens faits sous le feu Roi l'an
mil six cens soixante & deux, par lesquels il
leur est défendu entre autres choses, de parler
dans leurs Sermons d'affaires d'Etat, d'entrer
dans les questions du droit des Sujets & des Sou-
verains, de traiter certains points de Theolo-
gie qui avoient autrefois excité de grands trou-
bles dans le Royaume, particulièrement ceux
de la predestination & du libre-arbitre, de mê-
ler dans les controverses des invectives, des
injures, des railleries, des termes & des ex-
pressions offensantes. Ces Ordonnances n'em-
pêcherent pas le Curé de saint Gilles de s'écha-
per :

1685. per : il en viola plusieurs dans un seul Sermon ; & il y avoit danger qu'il ne les continuât si on n'y eût apporté remède. Le Roi, qui en fut informé, s'adressa d'abord à l'Evêque de Londres, & le pressa d'en faire justice : mais il n'en put tirer d'autre satisfaction, qu'on l'eût donné au coupable, peu propre à corriger un homme emporté, & à empêcher le mauvais exemple : sur quoi le Roi ayant consulté ce qu'il étoit en pouvoir de faire pour arrêter cette licence, on lui conseilla d'établir la Commission Ecclesiastique. C'est une espèce de Tribunal assez usité dans la Grande Bretagne, depuis que le Schisme y a fait reconnaître les Rois pour Chefs de l'Eglise. Les premiers Rois Protestans avoient érigé celui de la Haute-Commission, mais les pouvoirs de cette Cour, qu'on alloit être trop étendus, en ayant rendu le nom odieux, on l'abolit, & on établit avec des pouvoirs plus limités celui de la Commission Ecclesiastique, que les Parlemens mêmes jugerent nécessaire pour reprimer la licence des gens d'Eglise, pour régler leurs mœurs, pour les obliger à s'acquiescer de leurs devoirs. Cet expédient de tenir en bride les Ministres de l'Eglise Anglicane ayant paru encore plus de raison sous un Roi Catholique que sous un autre, Jacques renouvela la Commission, qu'il forma d'Evêques & de Laïques, tous gens de marque & Protestans. Il ne l'eut pas plutôt formée, qu'il y fit citer l'Evêque de Londres, & le Curé declamateur. L'Evêque eut peine à reconnaître la juridiction des Commissaires, quoi que l'Archevêque de Cantorbery son Métropolitain en fût un : il s'y soumit enfin néanmoins, & après y avoir exposé les mauvaises raisons qui l'avoient porté à laisser impune la saillie de Sharp, ils firent tous deux suspendre.

étoient des Ministres Ecclesiastiques jusqu'à ce qu'il plût au Roi de les rétablir, & quatre Prélats furent nommés pour être cependant dans le Diocèse de Londres les fonctions Episcopales. 1686.

Cet exemple donna les Ministres, & les ayant fait taire pour quelque temps, le Roi donna avec plus de tranquillité au peu de Catholiques qu'il avoit dessein d'employer les Charges qu'il leur destinoit : & tout cela se réduisit à quelques places dans le Conseil, qu'il donna successivement à Mylords Powis, Arundel, Bellasis, Douvre, Tyrconel, Castlemaine & Peterborough ; à trois ou quatre Gouverneurs de considération, dont il pourvut Mylords Tyrconel, Widdrington, Langdale, le Chevalier Hales ; à quelques Charges remplies par les Lords Thomas Howard, Melford, Sunderland, Melgrave, les Chevaliers Butler & Titchbourn, M. Brown & M. Porter, l'Evêque Gifford, fait Président du Collège de St. Magedelaine à Oxford, auquel le Roi joignit encore quelques Docteurs de sa Communion, pour punir les Protestans réfractaires, qui lui avoient contesté le droit d'y en nommer même de la leur. Encore est-il à remarquer, qu'une grande partie de ces Charges étoient possédées par ceux que je viens de nommer de vivant même du feu Roi. Dans les troupes il n'y avoit gueres que le Duc de Barwik, les Lords Douvre, Dumbarton & Montgomery, le Colonel Richard Hamiton, sur la Flotte le Chevalier Strickland, qui eussent des postes de considération.

Pendant que ce point, qui regardoit le Test, s'établissoit de cette manière, le Roi pensoit à établir la liberté de conscience qui étoit le second article du projet qu'il avoit formé en faveur. 1687.

1687. faveur de la Religion. Ce fut l'an mil six cent quatre-vingt-sept, qu'en ayant fait la déclaration, dans laquelle il avoit compris plusieurs Sectes Non-conformistes, il l'envoya d'abord en Ecosse. Il l'adressa au Conseil Privé : la résistance que le Parlement d'Ecosse avoit apportée à ses desseins touchant la dispense du Test, ayant obligé ce Prince à le proroger aussi-bien que celui d'Angleterre. Le Conseil reçut la déclaration d'un consentement unanime, quoi qu'elle contint l'abrogation de tous les sermens établis contre les Catholiques ; & ayant témoigné au Roi par une Lettre signée de tous ceux qui composoient cette Assemblée, que les précautions qu'il prenoit pour assurer l'Eglise Anglicane, les faisoit acquiescer sans peine à la liberté qu'il donnoit à les Sujets Non-conformistes, l'acte en fut publié par tout.

Cette docilité de l'Ecosse fit bien espérer de celle de l'Angleterre. En effet le Conseil Privé approuva la déclaration à Londres comme à Edimbourg, modérée toutefois, & n'abrogeant pas comme celle qui avoit été envoyée en Ecosse les sermens établis contre les Catholiques, mais les suspendant seulement, & exemptant des Loix pénales ceux qui sans les avoir prêtées, étoient entrez ou entreroient désormais dans les emplois publics.

La part qu'avoient les Presbyteriens à cette grace, leur fit recevoir la proclamation avec de grands témoignages de joye : les autres Sectes n'en eurent pas moins, & toutes en marquerent leur reconnaissance par des Adresses particulières, que chacune en son style presenta au Roi. L'Eglise Anglicane en eut seule du chagrin, & quoi que fissent quelques Evêques bien intentionnez pour la paix, ils ne purent engager les autres à approuver la déclaration. Les plus modé-

moderéz étoient ceux qui n'en témoignoi-
 leur mécontentement que par leur silence. Le
 Roi n'avoit rien omis pour leur en ôter tout su-
 jet. Outre que la déclaration confirmoit les pa-
 roles tant de fois données de maintenir l'Eglise
 Anglicane selon qu'elle étoit établie par les Loix,
 elle ne portoit en faveur des autres Sectes, mé-
 me de la Religion Catholique, qu'une simple
 permission de s'assembler en des Chapelles par-
 ticulières, avec défense de s'emparer d'aucun
 Temple des Protestans, assurant de plus les
 possesseurs des terres appartenantes autrefois
 aux Monastères, aux Abbayes & autres Eglises
 Catholiques, qu'ils seroient maintenus dans la
 libre- & paisible possession de ces biens, telle
 qu'ils l'avoient eue jusqu'alors.

Ni ces ménagemens ni ces assurances ne fu-
 rent capables d'adoucir la mauvaise humeur des
 Evêques, d'autant plus difficiles à se laisser
 persuader, que le Parlement continuoît à s'op-
 poser aux desseins du Roi, qui pour rendre plus
 solide ce qu'il avoit fait en faveur de la Religion,
 entreprit d'y faire confirmer la liberté de con-
 science, & abolir le Test par une Loi stable, qui
 en Angleterre ne se fait par le Roi que dans le
 Parlement. Jacques mit tout en usage pour vain-
 cre la résistance de cette Assemblée, qui lui étoit
 d'ailleurs favorable, & qu'il eût bien voulu con-
 server. Il la prorogea à diverses fois pendant
 l'espace de deux ans, qu'il employa à la gagner;
 il en vint jusqu'à conférer en particulier dans son
 Cabinet avec chacun de ceux qui la composoient;
 ce qui fit nommer aux Anglois cette manière de
 traiter *Chiffetage*, comme qui diroit Brigue du
 Cabinet. Là Jacques leur représentoit que qua-
 tre Rois ayant tenté de mettre l'uniformité de
 Religion en Angleterre, pour mettre la concor-
 de parmi les Anglois, & tant de sages Politiques
 ayant

1587. ayant épuisé tous les expédients les plus propres à y réussir, ils avoient travaillé en vain ; qu'aussi l'unique moyen qui restoit d'établir dans l'Etat une tranquillité que la Religion ne troublât plus, étoit de laisser à chacun la liberté de vivre en sa fienne ; que les persécutions qu'on faisoit dans le Royaume aux Nonconformistes en faisoient sortir de bons Sujets, dont les Etrangers profitoient, & que ceux qui n'en seroient pas, y demeureroient chagrinés, mécontents ; & s'ils n'avenant pas assez de vertu pour souffrir patiemment leurs maux, toujours prêts à favoriser les revoltes, & à entrer dans les Pactions ; qu'on en avoit vu des effets funestes dans les derniers rois, dont aucun Roi ne pouvoit garantir ni la personne ni ses Sujets, qu'on n'eût aux esprits inquiets le prétexte de Religion, dont ils abusoient pour troubler les autres. A ces raisons le Roi mêloit ses promesses, & quelquefois même appuyoit ses promesses de la raison de quelques traits d'indignation. Car il ôta à quelques-uns des charges qu'ils tenoient de lui, disant qu'il n'étoit pas raisonnable, que lui refusant leurs services ils jouissent de ses bienfaits. Tout cela fut également inutile pour vaincre ces esprits obstinés, de quelque regret qu'eût le Roi de céder ce Parlement, il y fut contraint. Les Protestans qui lui reprochent comme une conduite irrégulière, & contraire à la liberté que les Loix donnent à ses Assemblées, ce qu'il a fait pour s'assurer des suffrages de celle-ci, ont oublié les violences dont usoit Henri VIII. en pareilles rencontres, & la manière dont tant d'autres Rois ont engagé leurs Parlemens à souscrire à leurs volontés. Jacques Second n'a rien fait qu'on approche, & si nous consultons l'Histoire, nous trouverons que deux Parlemens des plus fameux qu'ait vus l'Angleterre autorisèrent cette

cette conduite sous le regne d'Edouard Troisième, & sous celui de Richard Second. Il s'agissoit de Bulles de Rome, où les droits du Roi paroissent lasser : le Parlement par Edouard, & obligea Richard presque malgré lui, de s'assurer par des Conférences particulières avec les Membres, de ce qu'on s'en pouvoit promettre pour soutenir contre le saint Siege, pour lequel les anciens Anglois avoient un extrême respect, les droits du Roi & de la Couronne, & ce ne fut qu'après ces Clousings, qu'on fit les Statuts dont deux Papes firent à mauvais gré à ces deux Rois.

Ces exemples s'empêchèrent pas qu'on ne trouvât le procédé de Jacques Second contraire aux Loix, & l'on s'en plaignit encore davantage, quand pour avoir un Parlement favorable à son entreprise, il usa du Quo-Warranto comme avoit fait le Roi son Frere, & prit des mesures avec ceux qui présidoient aux élections, pour reformer les Communes dont elles dépendent. Car on étoit en humeur de se plaindre, & les moindres démarches du Roi en faveur de la Religion étoient regardées par les Protestans comme la destruction de la leur. Ce Prince avoit cru qu'étant Catholique, on ne pouvoit trouver mauvais qu'il eût un Agent auprès du Pape pour la direction de sa conscience, & qu'il en reçut un Ministre avec le respect convenable à celui qu'il représentoit. Il se trompa. On trouvoit bon qu'il eût un Agent auprès du Turc, & l'on souffroit impatiemment qu'il en eût un auprès du Chef de la Communion qu'il suivoit. On concourut avec lui à recevoir honorablement les Ambassadeurs de Maroc, & l'on s'indigna qu'il reçut avec quelque cérémonie, quoique dans la maison seulement, un Ministre de celui qu'il reconnoissoit pour Vicaire de Jesus-Christ.

1687. **Christ.** On lola le Duc de Somerset pour avoir refusé d'introduire le Nonce ; & le Duc de Grafton, qui obéit, fut accusé d'une impiété, qu'il n'a pu expier que par sa desertion. On trouva fort étrange qu'un Roi Catholique défendît une espece de fête, où par un emportement moui on brûle tous les ans l'effigie du Pape. On ne pouvoit dire une Messe, ouvrir une Chapelle ou une Ecole, rendre justice à un Catholique sur quelque oppression qu'il souffrit, punir un fauteur de libelles, un déclamateur seditieux, un parjure avéré & public, pour peu qu'il témoignât de zele contre la Catholici-té, que l'Eglise Anglicane ne fût en fâmeur ; & c'est du tissu de semblables faits, que sont remplis encore aujourd'hui les Ecrits de certains Sectaires, qui ont voulu montrer par là que l'Angleterre a eu raison de s'alarmer des desseins du Roi contre la Religion du pays. Ceux d'entre nous qui sur ces récits ont jugé la conduite de ce Prince plus vive qu'il ne convenoit, se sont laissés prévenir sans doute par le dénombrement de ces choses, ramassées exprès dans ces Livres pour en imposer aux Lecteurs. Ceux qui lisent avec précaution, & qui comparent dix ou douze faits mis ensemble pour faire montre, à l'étendue de trois Royaumes, & à l'espace de quatre ans que ce Roi a été sur son trône, jugent autrement d'un Souverain, qui avec un grand zele pour sa Religion, s'est borné par moderation à faire si peu, & si lentement ce qu'il a fait, en sa faveur.

Aussi y a-t-il apparence, que même les Protestans zelés seroient revenus des terreurs que leur avoient données leurs Ministres, si l'ambition de quelques Grands ne se fût point mêlée à la Religion, & si un reste de la Cabale qui avoit été si contraire au Roi lors qu'il étoit encore Duc

Duc d'York, n'eût composé un poison des deux, 1688.
 qui corrompit en peu de temps toutes les parties nobles de l'État. Ce fut sur un raisonnement assez semblable à celui des Juifs lorsqu'ils firent mourir le Messie, que la Faction Shaftsburiennne renaissant comme de ses cendres, persuada à quelques Seigneurs ou de la Secte Épiscopale, ou de la Presbyterienne même, ou de ceux d'entre eux qui sous ces noms vivent en assez grand nombre sans Religion, que les Romains alloient absorber toutes les Charges du Royaume, & détourner sur eux toutes les grâces du Prince; qu'en peu de temps on ne verroit qu'eux dans les Emplois considérables, que les Protestans en seroient exclus, & que les choses viendroient à un point, qu'il ne leur resteroit de parti à prendre, que de se faire Catholiques, ou de vivre en hommes privez dans leurs maisons. Pour prouver ce raisonnement on cita des exemples, qui pour être en petit nombre ne laissoient pas d'être plausibles.

Le Roi au commencement de son regne avoit fait les Comtes de Clarendon & de Rochester ses Beaux-freres, le premier Vice-Roi d'Irlande, le second Grand Tresorier d'Angleterre. Dans la suite les Catholiques jugerent que ces deux Seigneurs, quoi qu'alors attachez au Roi, étant Protestans emportez, feroient échouer dans ces grands postes tout ce que ce Prince avoit entrepris pour tirer l'Eglise d'oppression. Le Comte de Sunderland Premier Ministre, incompatible avec Rochester & son ennemi déclaré, avoit tramé toute cette intrigue pour se débarrasser d'un Concurrent qu'il avoit grand sujet de craindre, & qu'il avoit toujours fort haï. Le Roi, qui aimoit ses Beaux-freres, & particulièrement Rochester, résista long-temps aux prieres & aux sollicitations qu'on lui fit pour les

1688. priver de leurs Emplois ; il chercha des raisons de s'en défendre , mais celles qu'on lui alleguoit pour le faire paroissant fortes , il se laissa enfin persuader de retirer Clarendon d'Irlande , & d'y envoyer Tyrconel. Il tenta de convertir Rochester , qui condescendit à ouïr disputer des Catholiques & des Protestans , comme s'il eût cherché la Vérité : mais apparemment il ne chercha qu'à se faire honneur de sa mauvaise constance auprès de ceux de sa Religion , & y acquérir un credit qu'il commençoit à perdre à la Cour. Quelque avantage que les Catholiques eussent eu dans cette dispute , le Comte en sortit encore Protestant , & donna volontairement au Roi la démission de sa Charge , qui fut reduite en Commission , & donnée à cinq personnes , dont Mylords Douvre & Belafus Catholiques Romains furent du nombre. Le Roi recompensa les deux Comtes de tout ce qu'il crut de plus capable d'adoucir une playe sensible : mais l'événement a fait voir que la dague leur étoit demeurée dans le cœur , & leur exemple fut de grand usage aux seditieux , pour faire craindre de tels coups aux autres.

La Ligue fut d'autant plus facile à former , que la Faction suivant les traces de Shaftsbury son ancien Chef , ne proposoit à la plupart de ceux qu'elle s'appliquoit à seduire que la mort de ses desseins. Celui de détrôner le Roi ne fut communiqué qu'à peu de gens , & l'on peut dire que ce fut sans y penser & sans le vouloir , que le gros de la Nation a été engagé dans ce crime. La sûreté de la Religion Protestante , la reduction des Catholiques aux termes des Loix établies contre eux , la liberté des Parlemens , l'éloignement du pouvoir arbitraire , dont on disoit la Nation menacée , & où le Roi paroïssoit être plus en état de parvenir qu'aucun de ses Pré-
deces-

deceffeurs, si on n'y remedioit promptement, 1688.
 la conservation des Honneurs & des Charges
 dans les Familles Protestantes, qu'on croyoit
 voir passer peu à peu dans celles des Catholiques
 Romains, furent les plans qu'on proposa à ceux
 qu'on ne crut pas capables d'écouter des pro-
 positions plus hardies, & les motifs qu'on leur
 apporta d'entrer en confederation, non pour se
 defaire du Roi, mais pour l'obliger, disoit-on,
 à gouverner selon les Loix. La chose réussit :
 on se ligu, & beaucoup de gens s'engagerent
 avec d'autant moins de précaution, que le Chef
 qu'on leur proposoit pour conduire cette entre-
 prise témoignoit avoir des intentions plus éloi-
 gnées de l'invasion.

Cette feinte moderation fut en effet l'appas
 dont le Prince d'Orange se servit, pour enga-
 ger les Seigneurs Anglois non seulement à le
 suivre, mais à l'inviter de se venir mettre à leur
 tête, pour obliger leur Roi à regner plus con-
 formément à leurs Loix. J'ai déjà dit qu'on n'a
 pas crû juger temerairement du Prince d'Oran-
 ge, de dire que depuis long-temps il se frayoit
 le chemin au trône, qu'il attendoit l'occasion
 d'y monter plutôt que par la succession, toujours
 incertaine & trop lente pour un impatient hé-
 ritier. Son impatience toutefois ne l'avoit ren-
 du ni temeraire, ni précipité à entrer en action
 à contretemps : il avoit laissé faire les étourdis,
 se tenant toujours en état de profiter de leur bon-
 heur, sans courir les risques de leurs impruden-
 ces. Tout l'art que les autres hommes em-
 ploient dans les entreprises hardies à se disposer
 à agir, ce Prince l'employa en celle-ci à agir
 sûrement, & à réussir sans peril, toujours en
 commerce avec le Monarque qu'il avoit dessein
 de supplanter, n'omettant aucun des devoirs d'un
 Gendre soumis envers un Beupere, affectant du

1628. tel pour ses intérêts, & agissant avec ses Ministres comme s'il en eût été le premier. Cette conduite en imposa d'autant plus aisément au Roi d'Angleterre, que le Prince d'Orange fut plus long-temps sans faire presque autre chose que penser beaucoup, étudier les démarches des Anglois, & disposer sur cela les siennes, quand le temps d'en faire viendrait. Le renouvellement de l'ancienne Cabale, à l'occasion dont nous parlons, lui fit comprendre que ce temps étoit venu, & plus encore les entretiens qu'il eût avec une partie de ces fâcheux, qui pendant que les autres agissoient avec les Seigneurs du pays, passèrent en Hollande sous divers prétextes, pour traiter plus sûrement avec lui.

Le Prince assuré de trouver des partisans dans le Royaume, s'appliqua à ôter au Roi tous les secours qui lui pouvoient venir du dehors. Jacques avoit fait alliance avec l'Espagne, & par là il pouvoit se promettre que la Maison d'Autriche au moins ne lui seroit pas opposée, sur tout quand il seroit question d'une affaire de Religion. Il n'avoit point de Traité avec la France, mais il étoit ami personnel & parent trop proche du Roi, pour n'en pas tirer les secours nécessaires dans le besoin. Pour lui ôter ces deux appuis, le Prince d'un côté entra, & fit entrer les Hollandois dans la Ligue d'Ausbourg contre la France, afin d'attirer sur cette Monarchie les forces des Conféderez, en cas qu'elle attaqué les Etats pendant que leurs troupes passeroient la mer pour l'entreprise d'Angleterre; de l'autre il rendit le Roi son Beau-pere suspect à la Maison d'Autriche, comme un Prince contraire à ses desseins, uni d'intérêts, & engagé avec la France par un Traité secret, qui paroîtroit quand il en seroit temps.

L'Empereur & le Roi Catholique étoient
d'au-

d'autant plus susceptibles de ces ombrages, que leurs Ministres avoient inutilement tenté d'engager le Roi d'Angleterre à entrer avec eux dans la Ligue, qu'ils avoient faite contre la France avec les Princes Allemands. Le Comte de Castanaga Gouverneur de la Flandre Espagnole, & l'Ambassadeur Pedro Ronquillo n'avoient rien omis pour l'y engager, jusques-là que ce dernier lui avoit promis, que s'il vouloit bien y entendre, son Parlement acquiesceroit à tout ce qu'il avoit entrepris d'établir touchant la Religion. Quand le Roi eût été d'humeur à se liquer contre la France, il y a apparence que ce n'eût pas été sur le credit que cet Espagnol se flatoit d'avoir dans son Parlement, qu'il eût embrassé ce parti : le penchant naturel de la Nation, fortifié alors par les cris de nos Calvinistes chasser, lui en eût été un motif plus plausible. Ceux qui disent qu'il devoit prendre cette occasion de gagner ses Sujets, ne font pas réflexion à l'inconsequence qu'il y eût eu dans ce procédé, & que la Ligue dont il s'agissoit n'étant que la suite d'une autre, faite à Magdebourg par les Protestans à l'occasion des Huguenots; il eût été contre le bon sens à un Prince qui entreprenoit de procurer en Angleterre la liberté aux Catholiques, de concourir à rétablir en France les plus entêtés des Protestans. Outre que la bonne politique ne vouloit pas qu'il quittât un ami solide, pour se joindre à des Princes qui ne pouvoient lui être utiles que tandis qu'ils auroient besoin de lui, vû que les Protestans commençoient à surprendre leur piété, jusques à les attirer en des Ligues formées contre un Roi Catholique, en faveur des Calvinistes qu'il avoit chassés de ses Etats. Ainsi ce fut prudemment que le Roi d'Angleterre répondit à l'Ambassadeur d'Espagne, qu'il garderoit fidèlement

1688. liance qu'il avoit avec son Maître : mais quelle même fidélité l'obligeoit aussi à ne point rompre l'amitié qui étoit entre lui & le Roi Très-Chrétien son parent ; qui vouloit vivre en paix avec ses voisins , & la maintenir s'il pouvoit entre eux.

Cette réponse ne contenta pas les Conseils de Vienne & de Madrid , & disposa apparemment l'Empereur & le Roi d'Espagne à écouter les propositions que leur fit faire le Prince Hollandois , non plus seulement contre le Roi de France , mais contre le Roi d'Angleterre même. Je suis du sentiment de ceux qui croient que pour les engager, il usa du même moyen dont les partisans s'étoient servis pour liguier les Seigneurs Anglois , qu'il ne leur fit proposer que la moitié de ses desseins , & qu'il leur persuada que le but de son passage en Angleterre , n'étoit que d'obliger le Roi son Beau-pere à se liguier avec eux contre nous. On le doit, ce me semble, ainsi présumer de la religion de la Maison d'Autriche. La continuation de la Ligue depuis le Monarque Anglois détrôné, est un argument contraire auquel on ne répond pas aisément : mais on continue souvent, quand on est engagé , des choses auxquelles on ne s'engageroit pas , si on prévoyoit, quand on les commence , où elles doivent aboutir. Quoi qu'il en soit, ce fut de cette sorte que se forma la funeste Ligue, qui a chassé le Roi d'Angleterre de son trône & de ses Etats. Le Prince Auteur de ce projet dispoisoit cependant sous-main l'armement nécessaire à passer la Mer : les Hollandois non seulement lui préparoient des troupes & des vaisseaux , mais pour lui donner moyen de combattre le Roi son Beau-pere de ses propres armes , ils retinrent six Régimens de ses Sujets engagés à leur service depuis longtemps, & quoi que le Roi pût faire pour
les

les retirer d'entre leurs mains, il n'en put venir 1688.
à bout.

Ce fut en ce temps que la Reine se trouva grosse du Prince de Galles, dont elle accoucha le vingtième de Juin l'an mil six cens quatre-vingt-huit. La Cabale usa d'un double artifice pour profiter d'un événement qui naturellement la devoit détruire, l'un de répandre parmi le Peuple que cet enfant étoit supposé, l'autre de faire craindre aux Grands la continuation du pouvoir souverain dans une race Catholique, à la ruine de la Religion & de la fortune des Protestans. Le premier n'a pas réussi, & n'a pas fait honneur à ses auteurs : tant de témoins irréprochables avoient vu naître le Prince de Galles, tant de gens l'avoient vu dès qu'il fut né, que la fable a paru insoutenable à ceux-mêmes qui auroient eu le plus d'intérêt à la soutenir. Le second n'a eu que trop de succès. Plusieurs souffroient assez patiemment de voir regner un Catholique, dans l'espérance qu'un héritier Protestant lui succéderoit, & domageroit les Sectaires de ce qu'un Roi orthodoxe leur avoit ôté. Ils se consoloient que Jacques Second leur eût ramené le regne de Marie, dans l'attente que la Princesse d'Orange seroit revivre celui d'Elizabeth. Ils se trouvoient loin de leur compte à la naissance d'un Prince de Galles, qui ne pouvoit manquer d'être élevé dans la Religion Catholique, qui seroit pour la perpétuer sur le trône, & pour la rendre avec le temps dominante parmi le Peuple. L'opinion commune a été, que cette considération plus qu'aucune autre avoit avancé les affaires du Prince d'Orange, soit en augmentant le nombre de ceux qui favorisoient le dessein, soit en déterminant les autres à concourir

7788 à celui qu'il feignoit avoir de borner sa puissance aux Loix, & le mettre hors d'état de rien entreprendre ou contre la Religion du pays, ou contre la liberté de la Nation.

La fameuse affaire des Evêques, qui survint sur ces entrefaites, mit les dernières dispositions à celle de la Revolution. Ce fut originairement une intrigue des Presbyteriens d'Angleterre, ou pour mieux dire de leurs Ministres, qui voulant profiter des contestations de la Cour avec l'Eglise Anglicane, firent suggerer au Roi par des Catholiques, que pour engager le Parlement à confirmer la liberté de conscience, il falloit obliger les Evêques à la faire publier dans les Eglises. Comme le Roi n'avoit rien plus à cœur que d'établir solidement cet article, il donna dans cet expédient, qui d'ailleurs ne paroissoit pas devoir souffrir de difficulté, la publication des édits du Prince dans les Eglises étant de tout temps en usage en Angleterre comme ailleurs. Il l'ordonna donc, & envoya l'ordre qu'il en porta aux Evêques. Ceux de ces Prelats qui se trouverent à Londres s'étant assembles à Lambeth chez l'Archevêque de Cantorbéry pour deliberer de l'affaire, embrassèrent cette occasion pour faire éclater le chagrin que leur donnoit la Déclaration, & resolurent de refuser la publication qu'on exigeoit d'eux. Pour adoucir néanmoins leur refus, & ne paroître pas refractaires, ils composèrent une Requête, que l'Archevêque lui-même, les Evêques de Saint Asaph, de Bath & de Wells, de Chichester, d'Ely, de Bristol, de Peterborough porterent au Roi. La Requête contenoit, que leur conscience ne leur permettoit pas une soumission qu'ils auroient eue en toute autre rencontre, qu'ils prioient que l'on eût égard à la juste délicatesse qu'ils devoient avoir
sur

sur ce point; qu'il s'agissoit de conserver les droits de l'Eglise Anglicane, & de plus les Loix du Royaume, auxquelles la dispense du Test, que le Roi ajoûtoit à la liberté de conscience, donnoit une atteinte contraire au gouvernement établi, & aux decrets des Parlemens de l'an mil fix cens soixante & deux, & de l'an mil fix cens soixante & douze. Ce dernier point donna lieu au Roi de répondre plus aigrement qu'il n'auroit fait, si les Evêques s'en fussent tenus aux raisons qui regardoient l'Eglise. Je ne m'attendois pas, leur dit-il, à une remontrance pareille, & que seuls de tous mes Sujets vous me contestassiez mon autorité. Il ne s'agit pas ici des droits de l'Eglise Anglicane dont vous vous prévaliez, mais de ceux de ma Couronne que je veux maintenir. Je suis Roi, vous devez m'obéir, & c'est le parti que votre conscience & votre devoir vous doit inspirer.

Le Roi ayant congédié les Prélats, assembla son Conseil pour deliberer des moyens de les rendre soumis, & d'empêcher les mauvais effets que pourroit causer leur exemple. On résolut de les citer. Ils comparurent, mais ce ne fut ni pour acquiescer aux ordres du Prince, ni pour obéir à ceux du Conseil. On leur signifia qu'étant accusés d'avoir publié, sous prétexte de présenter une Requête, un Libelle contraire à l'autorité royale, ils eussent à donner caution, selon les Loix pour lesquelles ils se-montroient si zelez, qu'ils compareroient à la Cour du Banc du Roi dans un temps qu'on leur marqueroit, pour répondre devant les Juges sur l'accusation intentée contre eux. On diroit à voir la conduite des Anglois de ce dernier siècle, que l'Angleterre n'a de Loix que pour ses Rois. Ces mêmes Evêques, qui trouvoient si mauvais

1688. que le Roi se dispensât de les observer, refusèrent sans scrupule de s'y soumettre, & ne voulurent point donner caution : surquoi le Conseil ayant délibéré, conclut d'un commun consentement à les envoyer à la Tour. Ils y furent conduits, & quoi qu'ils prétendissent qu'étant Pairs du Royaume, ils n'étoient point obligés de se soumettre à la juridiction du Banc du Roi; tant de gens savans dans les Loix les convinquirent qu'ils ne la pouvoient décliner, qu'ils y répondirent enfin, & que leur cause y fut plaidée. On allegua de part & d'autre diverses raisons pour & contre, & les leurs parurent si foibles, qu'ils furent contraints d'avoir recours au délaieu de leur Requête, qu'on ne put prouver être d'eux, parce que le Roi s'étoit trouvé seul dans son cabinet lors qu'il l'avoit reçue, & que le Roi ne peut être témoin, sur tout dans les choses qui le concernent : usage bien différent de celui des temps où les Rois d'Angleterre concluoient leurs Edits par ces mots : *Ipsum mei-met-*

Ce fut par ce mauvais subterfuge que les Evêques furent élargis, & renvoyés chez eux absous. Ils eurent obligation au Roi de la facilité qu'ils trouverent à avoir des Jurez favorables, & à faire solliciter leur cause par tous leurs amis. Car ce Prince leur laissa prendre tous les moyens de se tirer du pas où ils s'étoient engagés, apparemment dans l'espérance que sa bonté les rameneroit au devoir, & qu'ils donneroient désormais l'exemple aux autres de ne pas s'en écarter. Il y fut trompé. La Justice avoit aliéné ces Prélats, la clemence ne les ramena point. Je ne sai si déjà la Cabale les avoit tentés de se joindre à ceux qui invitoient le Prince d'Orange, mais il est sûr qu'elle se
servit

servit de ce dernier chagrin à propos pour surmonter leur résistance, s'ils en avoient fait. La conduite de fix d'entre eux a assez fait voir dans la suite, qu'ils n'eurent jamais intention d'entrer dans les desseins de ceux qui vouloient détruire le Roi, mais seulement de se joindre en cause avec ceux qu'on trompoit comme eux, & à qui l'on faisoit accroire qu'on ne vouloit que l'obliger à gouverner selon les Loix. Ce fut sans doute par cet artifice que ces Prelats furent engages à écrire au Prince Hollandois, pour le prier de hâter sa marche, & d'accourir à la défense de la Religion & des Loix, auxquelles ils prétendoient que le Roi avoit donné une nouvelle atteinte, en les faisant mettre en prison.

Le Prince d'Orange ne pouvant plus douter d'une conspiration generale à seconder ses intentions, pressa encore plus son armement qu'il n'avoit fait jusques-là; & ce nouvel empressement donna lieu au Comte d'Avaux Ambassadeur de France en Hollande, non seulement de soupçonner que le Prince avoit d'autres desseins que ceux d'un vigilant Stathouder pour maintenir en bon état la Flotte & les troupes Hollandoises, mais de découvrir que ses projets regardoient uniquement l'Angleterre. Il en avertit le Roi son Maître, & ce fut par là que le Roi d'Angleterre en reçut les premiers avis, au moins précis & positifs. Je dis précis & positifs : car il y avoit déjà long-temps, que M. Skelton étant en Hollande, avoit découvert que le Prince d'Orange intriguoit avec les Anglois. Ce Ministre avoit des liaisons dans la maison de la Princesse, par le moyen desquelles il surprit des Lettres, qui sans expliquer nettement de quoi il étoit question, en disoient assez pour donner à entendre, qu'il se traçoit

1688.

sous-main quelque chose au désavantage du Roi. Il en avertit, mais l'habitude qu'on avoit à la Cour d'Angleterre d'entendre parler de trahisons, y faisoit souvent négliger les bons comme les mauvais avis. Celui que le Roi Très-Chrétien avoit reçu du Comte d'Avaux parut à ce Prince d'une nature à n'être pas traitée de la sorte : il pressa le Roi d'Angleterre d'y faire l'attention qu'il meritoit, & de prendre ses précautions pour se défendre de l'invasion dont ses Etats étoient menacés.

Presqu'en même temps M. Skelton, venu en France en qualité d'Envoyé extraordinaire, étoit en commerce avec un homme, qui lui donna de grandes lumières sur l'affaire dont il s'agit. C'étoit un nommé Budé de Verace, Genevois Protestant. Il avoit été autrefois Capitaine aux Gardes du Prince d'Orange, & ayant tué un homme en duel, il avoit été disgracié. Skelton l'avoit reconcilié à la recommandation du Comte de Clarendon, qui ayant fait élever son Fils Mylord Cornbury à Geneve, avoit obligation à Verace de bien des soins qu'il en avoit pris. Le Genevois étant rétabli dans les bonnes grâces de son Maître, y entra plus avant que jamais, & eut grande part à la confiance & à celle de Bentham son Favori. Je ne sai à quelle occasion il se brouilla avec eux, & se retira. Il étoit de retour à Geneve, lors que sur le bruit de l'armement qui se préparoit en Hollande, il écrivit à M. Skelton, qui étoit alors à Paris, qu'il avoit à communiquer au Roi d'Angleterre son Maître des affaires où il ne s'agissoit de rien moins que de la Couronne, & de lui faire connoître un Gendre dont il ne se défioit pas assez; mais qu'au reste il ne s'ouvriroit de son secret qu'au Roi en personne, si ce Prin-

on avoit agréable qu'il se mit en chemin pour 1655.
l'aller trouver.

Sur cet avis Skelton écrivit cinq ou six Lettres en Angleterre, toutes fort vives, fort empressées, & à peu près du même style que celles qu'on écrivoit à son Maître de la part du Roi Très-Christien. D'un autre côté le Marquis d'Albyville, Envoyé d'Angleterre auprès des Etats, ne manqua pas à son devoir. Ainsi le Roi fut averti suffisamment pour n'être pas surpris. Il défera tard à ces avis. On apporta diverses raisons pourquoi il n'y défera pas plutôt. Le Prince d'Orange continuoît à garder avec lui une conduite, qui sembloit ne pas permettre de concevoir de lui de tels soupçons. Ce Prince lui rendoit toujours les mêmes devoirs, jusques-là qu'il lui avoit fait faire des complimens comme les autres sur la naissance du Prince de Galles, & qu'il avoit fait ajouter le nom de ce nouveau Beau-frère à ceux des Princes de sa Famille, pour lesquels on prioit dans la Chapelle. Outre cela, lors que le bruit de l'armement se fut répandu, Citeri Ambassadeur des Etats, par une supercherie indigne, assuroit positivement qu'il ne regardoit point l'Angleterre, & donnoit à entendre au Roi, que la France avoit plus de raison de s'en allarmer que lui. De plus ce Monarque comptant sur la fidélité de gens qu'il ne pouvoit soupçonner d'en manquer, se trouvoit en état de peu craindre les entreprises des Hollandois. Il avoit une armée de terre, une Flote, des magazins capables de rendre inutiles les efforts de toute l'Europe, s'il eût été aussi bien servi de ceux qu'il avoit mis dans l'emploi, qu'il avoit sujet de l'attendre. On dit que même la trahison aida à fortifier dans son esprit ces raisons de sécurité : son premier Ministre en a été accusé.

1688.

Ce Ministre étoit Robert Spenser, Comte de Sunderland, Secrétaire d'Etat & Président du Conseil Privé. Son nom marque assez sa naissance, que de grands biens & beaucoup d'esprit lui donnoient moyen de soutenir avec un éclat digne de ses Ancêtres, si la conduite y étoit répondu. Si elle fut infidèle ou seulement mauvaise, je n'y voi pas assez clair pour le décider. Voici ce qui s'en dit de part & d'autre. Ceux qui l'accusent d'infidélité fondent leur raisonnement sur des préjugés & sur des faits, & disent que Mylord Sunderland étoit à l'égard du Roi Jacques un ennemi reconcilié par politique & par nécessité, qu'il avoit poussé dans les Parlemens l'affaire de son exclusion avec plus de chaleur que personne, & qu'il n'avoit recherché son amitié que quand il lui avoit vu prendre le dessus; que c'étoit un homme déterminé à suivre le parti dominant, mais ayant toujours, en cas de changement, des ressources dans les autres; que pendant qu'il avoit adhéré aux Factions Parlementaires contre la Maison Royale, il avoit des liaisons avec une Maîtresse du Roi Charles, qui l'avoit reconcilié avec lui, & par sa médiation avec le Duc d'York; qu'étant devenu premier Ministre, & presque unique du dernier depuis son élévation sur le trône, il s'étoit attaché à lui avec zèle pendant qu'il l'avoit vu en prospérité, mais qu'aussi tôt qu'il s'étoit aperçu qu'un parti se formoit contre lui, il avoit paru entrer en commerce avec ses ennemis, que la Comtesse sa femme écrivoit régulièrement à la Princesse d'Orange, & que son Oncle Henri Sydney, l'un des Chefs de la Faction, étoit passé en Hollande auprès du Prince; que dans une Lettre imprimée, le Comte avouant qu'il s'étoit donné aux Catholiques, dont, il avoit

embrassé la Religion, pour mieux servir les Protestans, prouve que le parti dont il étoit n'étoit pas toujours celui dont il paroissoit être; qu'on ne peut juger autrement de la violence qu'il fit à son Maître, en l'engageant nonobstant ses repugnances, à mettre dans le Conseil d'Angleterre le Pere Petre malgré lui-même, malgré la Reine qui s'y opposoit, malgré les plus essentielles Loix de l'Ordre dont étoit ce Pere, que le Roi, pour contenter son Ministre, fit céder en cette occasion au droit qu'il crut avoir de disposer de ses Sujets; qu'on ne peut inferer autre chose du procédé qu'eut ce Seigneur dans le démêlé des Evêques, qu'il fit pousser dans le Conseil, & qu'il favorisa sous-main; qu'on ne peut attribuer qu'à un mauvais principe le mépris qu'affecta ce Ministre de tant d'avis qui vinrent au Roi des desseins de son Gendre & des Hollandois, & beaucoup plus encore les partis qu'il l'engagea à prendre dans la suite, lesquels ôterent à ce Monarque les seuls moyens qui lui restoient de résister à ses ennemis.

Telles sont à peu près les preuves, qu'allèguent de l'infidélité du fameux Comte de Sunderland ceux qui l'accusent d'avoir été infidèle: ceux qui l'excusent y répondent, que ce n'est pas une règle infallible qu'un ennemi reconcilié ne puisse devenir un ami sincère, qu'un homme peut conserver des ressources dans un parti sans l'embrasser; que le Comte n'avoit point été convaincu d'avoir lié personnellement avec les ennemis de son Maître aucun commerce qui tendît à le trahir; que celui de sa femme avec la Princesse d'Orange, quoi que suspect dans les conjonctures, n'est point une raison suffisante d'attribuer un tel crime au mari; que

1688. Sydney, quoi que son parent, l'a pû tromper comme les autres; & lui faire accroire que son passage en Hollande n'avoit point d'autre fin que la santé, & un voyage aux eaux de Spa, qui en effet en fut le prétexte; que l'aveu de s'être fait Catholique pour mieux servir les Protestans, est plutôt une excuse auprès d'eux qu'une preuve d'intelligence avec eux, puisqu'on ne s'excuse point auprès de ceux avec qui on agit de concert; que dans l'affaire du Pere Petre, le Comte cherchoit sur qui détourner l'envie des choses qui déplaisoient au Peuple dans la conduite de la Cour; que l'entreprise du Prince d'Orange & des Hollandois contre un Roi puissant, & environné de grosses armées, paroissoit si extraordinaire, que n'y pouvant ajoûter foi, il crut en devoir négliger les avis; que quand il fut obligé de la croire, ces mêmes forces, dont il voyoit le Roi son Maître soutenu, le firent opiniâtrer à rejeter des secours, qu'il crut dangereux & qu'il ne jugea pas nécessaires. Ainsi excusent le Ministre Anglois ceux qui entreprennent de l'excuser. Je laisse au Lecteur plus décisif que moi à prendre parti sur ce problème, pour suivre le fil de mon Histoire.

Le Roi de France & l'Envoyé du Roi d'Angleterre à sa Cour ne s'étant point rebutez, ils firent écouter. On écrivit à l'Envoyé de faire venir le Genevois, & l'on témoigna au Roi Très-Chrétien qu'on étoit touché de ses soins: surquoi ce Prince, non content d'avoir averti du peril, envoya à Londres M. de Bonrepos offrir les secours nécessaires à l'événement.

Louis se préparoit alors à attaquer les Lignes d'Ausbourg. Cette Ligue s'étoit formée contre lui, sous prétexte que depuis la paix il s'é-

toit emparé des Villes de Strasbourg & de Luxembourg. Quelque droit que lui en eussent donné divers sujets de mécontentemens qui ne sont pas de cette Histoire, les Alliez en furent irrités. On alloit recommencer la guerre, si ceux qui la vouloient détourner n'eussent trouvé l'expédient d'une trêve, que sa longueur fit paroître plus utile au repos public que la paix. La Ligue d'Ausbourg ayant fait voir que les Alliez n'avoient dessein de garder la suspension d'armes, que jusqu'à ce qu'ils fussent en état de les prendre à leur avantage, le Roi résolut de les prévenir. Ses forces étoient prêtes pour cette entreprise, lors que l'embaras où il vit le Roi d'Angleterre l'ayant touché, il préfera les intérêts de son ami aux siens, & chargea Bonrepos de lui offrir ses troupes, & des vaisseaux pour les transporter.

A regarder la chose en elle-même, c'étoit un pas bien délicat à faire à un Roi d'Angleterre, que d'introduire dans ses Etats une armée d'Etrangers, de Catholiques, particulièrement de François. C'étoit une affaire à flétrir la mémoire d'un Prince dans l'esprit de sa Nation, & un aveu de tous les bruits malicieusement répandus; d'une alliance faite exprès pour opprimer la liberté & la Religion du pais. D'ailleurs le Roi avoit des forces plus que suffisantes pour résister à tous les efforts des Hollandois, que sa seule Flotte pouvoit arrêter, & qu'en tout cas son armée de terre ne pouvoit presque manquer de vaincre, étant & beaucoup plus nombreuse & mieux disciplinée que la leur. Sunderland, qui ouvrit l'avis de refuser les secours offerts, appuya son sentiment sur ces raisons : ceux qui furent de l'avis contraire le fonderent sur celles-ci ; qu'il falloit regarder la chose, non en elle-même,

2688. même, mais dans les circonstances présentes; qu'il ne s'agissoit pas simplement d'opposer des armées à d'autres, mais de savoir si les armées qu'on opposeroit aux ennemis n'étoient point d'intelligence avec eux pour concourir à leurs desseins, si les Chefs qui les commandoient étoient d'une fidélité plus à l'épreuve de la corruption, que ceux des autres corps de l'État, qu'on disoit être corrompus, & que l'on ne connoissoit pas. De là ceux qui parloient ainsi inferoient, que si par malheur la corruption s'étoit glissée dans l'armée aussi-bien qu'ailleurs, le Roi refusant les secours étrangers, qui avec ce qui s'y joindroit de Sujets fideles lui auroient fait au moins un parti, demeureroit exposé sans défense à toutes les forces de ses ennemis. Dans cette diversité d'opinions, le suffrage du Ministre, la bonté du Roi pour ses Sujets, l'honneur de la Nation, la confiance qu'il avoit dans les Chefs de ses troupes, la plupart d'une qualité à ne se pas flétrir eux-mêmes par une si basse trahison, ou gens comblés de ses bien-faits, le déterminèrent au parti qu'a condamné l'événement, & lui fit refuser des secours qu'il auroit aisément reçus, les Flottes qui s'y seroient pû opposer n'étant point encore en état de se mettre en mer pour agir.

On apprit en France avec chagrin la résolution prise en Angleterre, & l'on ne peut dire combien notre Cour parut touchée du peril d'un Roi, qui depuis long-temps y étoit aimé. Skelton étoit accablé de gens, qui l'arrêtoient, qui le questionnoient, & qui se prenoient presque à lui de ce qu'on ne savoit pas ses avis. On vouloit qu'il trouvât moyen de servir son Maître malgré ses Ministres, & l'on fit tant, qu'on l'engagea à proposer un expédient qui l'auroit en effet sauvé, si la Cour d'Angleterre,

agis-

agissant conséquemment à ses premiers principes, n'en eût encore empêché l'effet. Un jour que M. de Croissy pressoit l'Envoyé là-dessus, celui-ci après lui avoir répondu qu'il n'avoit point d'ordre & qu'il n'osoit rien demander, ajouta qu'il croyoit cependant, que si le Roi Très-Chrétien faisoit déclarer aux Etats la part qu'il prenoit aux affaires du Roi son Maître, & menaçoit de les attaquer s'ils entreprennent rien contre lui, il les arrêteroit tout court, & déconcerteroit les mesures du Prince d'Orange par là, sans donner sujet aux Anglois de se plaindre que leur Roi eût appelé les Etrangers dans leur pays, on le serviroit efficacement, en retenant deçà la mer une partie de ses ennemis, pendant qu'il dissiperoit chez lui les cabales qu'y faisoit l'autre. L'ouverture de l'Envoyé ayant paru bonne au Ministre, il en alla parler au Roi, qui embrassant avec plaisir tous les moyens qu'on lui proposoit de secourir le Roi d'Angleterre, dût-il attirer l'orage sur soi, envoya ordre à M. d'Avaux de déclarer aux Provinces-Unies, qu'ils ne pouvoient attaquer un Prince lié si étroitement avec lui, sans l'obliger à le secourir. L'Ambassadeur parla d'une manière qui donnoit à penser aux Etats, lors qu'on fut informé à Londres & de l'avis de M. Skelton, & de la déclaration de M. d'Avaux. Le Ministre d'Angleterre ne se démentit point, & se servant toujours des égards qu'avoit le Roi pour ses Sujets, lui persuada de persister dans la fatale résolution de ne recevoir de secours que d'eux. Albyville avoit reçu ordre de demander aux Hollandois un éclaircissement touchant la Flote qui se préparoit dans leurs ports : pour toute réponse on l'avoit chargé d'en demander un autre au Roi touchant ses alliances avec ses Voisins. Il sembloit que ce procédé dût être à la Cour d'Angle-

2688. **te**tre un nouveau motif d'accepter la diversion qu'on lui offroit. On n'y changea point de maximes : le Ministre ne le démentit point. On fit déclarer aux Etats que l'on n'avoit point d'alliance particulière avec la France, & l'on fit revenir Skelton pour le mettre à la Tour de Londres, où il demeura dix-huit jours.

C'est ainsi que l'aveuement d'un Ministre, si on n'en pense rien de plus fort, livra un grand Roi à ses ennemis, & qu'un excès de confiance en des Sujets qui ne la mentoient pas, priva ce Prince des secours qu'il auroit pu recevoir d'ailleurs. Verace fut surpris de l'apprendre lors qu'il arriva à Paris. Il y étoit venu à dessein de continuer son chemin à Londres : mais jugeant qu'inutilement il donneroit des informations dont on ne pouvoit plus profiter, il s'en retourna sur ses pas.

Le Roi de France de son côté, craignant de se faire un ennemi d'un Prince qu'il vouloit délivrer des siens, employa ses forces à prévenir les desseins de la Ligue d'Ansbourg; & ce fut à cette occasion que M. le Dauphin fit la belle campagne de mil six cents quatre-vingts huit, dans laquelle en moins de deux mois il prit Philisbourg, Manheim, Frankendal, & d'autres Places importantes, & fit à la France contre les Allemands un rempart de leurs Villes ruinées, ou de celles qu'il voulut conserver.

On se préparoit cependant en Hollande & en Angleterre, là à attaquer, ici à se défendre. Des deux côtés on dispoisoit les Flotes, les Armées de terre, l'Artillerie, les Munitions; & comme l'esperance des deux partis étoit fondée sur les Anglois, on employoit de part & d'autre les moyens propres à se les attacher. Dans ce dessein le Prince d'Orange fit dresser une Déclaration, qui contenoit trois principaux points.

Le premier étoit un dénombrement des griefs

de la Nation Angloise, sur tout des Protestans, 1685.
 contre leur Roi, touchant le pouvoir dispensatif,
 l'avancement des Catholiques dans les Charges
 & dans les Conseils, la Commission Ecclesiasti-
 que, l'affaire des Evêques, & d'autres points re-
 cherchez & déduits avec art, pour faire un assem-
 blage odieux de faits, par lesquels on tâchoit de
 prouver que ce Prince avoit eu dessein de détrui-
 re la Religion, les Loix, la liberté du pays.

Le second consistoit à dire que plusieurs Sei-
 gneurs d'Angleterre Ecclesiastiques & Seculiers
 s'étant adressiez au Prince d'Orange; pour le prier
 de les aider à se garentir des maux dont ils se vo-
 yotent menacez; que ce Prince avoit d'autant
 plus volontiers acquiescé à leurs prieres, qu'étant
 le plus proche hentier de la Couronne d'Angle-
 terre, il étoit plus intéressé à la conservation des
 Loix & de la Religion du Royaume, dont on
 avoit même entrepris de lui ôter la succession par
 la supposition d'un Prince de Galles.

Dans le troisieme le même Prince d'Orange
 alleguant qu'un Parlement libre étoit le seul re-
 mede efficace qu'on pût apporter à ces maux, &
 supposant qu'un Parlement ne seroit jamais li-
 bre sous un Roi qui regnoit sans égard aux Loix,
 si cette Assemblée n'étoit soutenue d'ailleurs. si-
 gnifioit la resolution qu'il avoit prise de passer la
 mer avec des forces suffisantes pour en appuyer
 les decrets, exhortant en même temps tous les
 bons Anglois de se joindre à lui pour concourir
 à un si louable dessein.

On étoit sur le point d'envoyer cette Déclara-
 tion en Angleterre, & une autre assez sembla-
 ble en Ecosse; lors qu'on apprit qu'elle portoit
 à faux, au moins pour la plus grande partie,
 par les démarches qu'avoit fait le Roi pour con-
 tenter les Protestans, & leur ôter tous les pré-
 textes qu'ils pouvoient avoir de se plaindre. La
 plupart

1688. plupart des choses faites en faveur des Catholiques avoient été ou revoquées, ou suspendues jusqu'au Parlement, déjà indiqué, mais différé à cause du trouble que causoit l'entreprise des Hollandois. La Commission Ecclesiastique avoit été abolie, les Evêques étoient rentrez en grace, & celui de Londres dans ses fonctions. On avoit rendu à la Capitale & à d'autres Communes les Chartres qu'on leur avoit ôtées du vivant même du feu Roi. On avoit donné au futur Parlement toutes les assurances possibles d'une parfaite liberté. On n'avoit en un mot rien omis de tout ce qu'on avoit crû propre à dissiper les ombrages & à gagner les cœurs; & enfin le temps approchant auquel on disoit que les Hollandois avoient résolu de se mettre en mer, on avoit publié une Proclamation, par laquelle le Roi avertissant qu'une Puissance étrangère se disposoit à venir envahir le Royaume, exhortoit ses Sujets à quitter toutes les défiances passées, pour se réunir contre l'ennemi commun.

Le Prince d'Orange ayant appris ces nouvelles mesures du Roi, fit ajouter pour les détruire deux points à sa déclaration; l'un fut une protestation qu'il n'avoit nul dessein d'envahir le Royaume, mais seulement de faire assembler un Parlement libre, & en état d'assurer la Religion & les Loix sur des fondemens, qu'on ne pût plus ébranler; l'autre fut une réfutation des assurances que donnoit le Roi de cette même liberté au Parlement qu'il promettoit, exhortant les Anglois zelés à ne s'y laisser pas surprendre ensuite de quoi ayant envoyé ce Manifeste en Angleterre avec ordre de l'y répandre, il ne pensa plus qu'à partir.

Ce fut les derniers jours d'Octobre, qu'ayant pris congé des Etats, il commença à mettre à la voile, avec un vent qui le pouvoit où il vouloit aller

aller aborder. Quatre à cinq cens bâtimens composoient la Flotte, & douze à treize mille hommes son armée de débarquement. Il avoit avec lui les Seigneurs Anglois qui s'étoient déjà déclarés, dont les plus remarquables étoient Charles Talbot Comte de Shrewsbury, élevé dans la Religion Catholique, hereditaire dans la famille depuis le grand Talbot jusqu'à lui, qui l'a abandonnée le premier; Charles Gerard Comte de Makenfield, Mylord Mordant, Henri Sydney & le Vice-Amiral Herbert. Le Maréchal de Schomberg, sorti de France comblé de biens & d'honneurs, mais chagrin d'en avoir été éloigné dans l'affaire des Huguenots, s'étoit donné au Prince d'Orange, & étoit de l'expédition. Herbert commandoit l'Avant-garde, Evertzen l'Arrière-garde, le Prince s'étoit mis au Corps de bataille. La Flotte portoit le pavillon blanc avec les armes de son Chef, autour desquelles on lisoit ces mots : *Pour la Religion & la Liberté*. Elle étoit toute en haute mer, & commençoit à faire route, lorsqu'une tempête s'étant élevée durant la nuit, la battit avec tant de furie douze heures entières qu'elle continua, qu'elle la dispersa, & la contraignit de s'aller rassembler dans les ports. Le dommage y fut grand, mais bien-tôt réparé; & le vent devenant favorable, on se remit l'onzième de Novembre pour la seconde fois en mer. Mylord Dartmouth Amiral d'Angleterre avoit fait espérer au Roi qu'il arrêteroit les ennemis, mais il ne parut point, & le quatorzième le Prince débarqua ses troupes à Lyme, à Torbay & aux Plages voisines, sans que personne s'y opposât.

Il se saut d'abord d'Exeter dans la Province de Devonshire, & mit son camp aux environs, à dessein de s'y arrêter, pour observer les mouvemens que causeroit son arrivée parmi les habi-

1688. sans du pays. Il ne fut pas fort long temps sans y en voir beaucoup. Le Roi d'un côté fit partir une partie de son armée pour se rendre à Salisbury, à dessein de l'y aller joindre avec ce qu'il avoit retenu de troupes pour l'accompagner : de l'autre les plus empressés des Fâcheux commencèrent à paroître. Mylord Lovelace se fit voir vers Bristol avec quelques gens ramassés. Mylord Cornbury fut le premier qui montra que l'Armée royale n'étoit pas exempte de corruption. Ce Seigneur ayant fait semblant d'aller enlever un quartier des ennemis vers Axminster, & ayant pris un corps de troupes de celles de Salisbury qu'on jugea suffisant pour cela, en débaucha une partie qu'il conduisit à Exeter.

Cette première défection étonna la Cour, & fit craindre qu'elle n'eût des suites : pour tâcher de les prévenir le Roi assemblea les Officiers qui étoient restés près de lui ; le Duc de Graffon, Trelawny, Kirke, & Churchill en étoient du nombre. Là le Roi paroissant d'un air plein d'une franchise capable de toucher des cœurs généreux : *J'ai donné mes ordres, leur dit-il, pour assembler un Parlement libre, aussi-tôt qu'un temps plus tranquille nous permettra de l'espérer tel. Je suis résolu de pourvoir, autant que la peuvent désirer mes Sujets, à la sûreté de leur Religion, de leur liberté, de leurs privilèges. Souhaites-vous quelque chose de plus ? je suis prêt de vous l'accorder. Mais au reste si après cela quelqu'un n'est pas encore content, je le prie de se déclarer : je suis prêt de donner à ceux qui ne se trouveront pas bien avec moi tous les passe-ports nécessaires pour aller trouver le Prince d'Orange, & je leur épargnerai volontiers la honte d'une trahison.*

Ce discours parut faire impression : tous protestèrent qu'ils étoient satisfaits, & prêts à répandre leur sang pour le service de leur Roi. Il

est à croire que quelques-uns le pensoient comme ils le disoient : mais l'événement fit bien voir que de mauvais cœurs ne se gagnent point. Le Roi trop sujet à juger de la probité d'autrui par la sienne, ne pouvant s'imaginer que des gens d'une profession à aimer l'honneur dussent le trahir lâchement après de telles protestations, partit avec ce qu'il avoit conservé de troupes dans son ancien camp, & se rendit à Salisbury. Il n'y fut pas plutôt arrivé, que Churchill, l'homme d'Angleterre le plus comblé de ses bienfaits, & qu'on avoit toujours regardé comme une espèce de Favori, lui tendit un piège pour l'enlever, & apparemment pour le mettre entre les mains du Prince d'Orange.

Si la défection de Cornbury avoit fait craindre au Roi qu'elle n'eût des suites, elle avoit fait craindre en même-temps au Prince qu'elle n'en eût pas assez. De toute la brigade que ce Seigneur avoit tâché de débaucher, il n'en avoit pu séduire qu'une fort petite partie : le reste étoit retourné à Salisbury, détestant l'infidélité qu'on leur avoit voulu faire commettre. Univerſellement parlant les Soldats, & la plupart des Officiers subalternes, étoient dans cette disposition. D'ailleurs Lovelace, au lieu d'attirer la Province où il avoit armé dans les intérêts des Factieux, avoit été combattu près de Cirencester par la milice du pais, pris, & confiné en prison par les soins du Duc de Beaufort. D'un autre côté Clifford & Sarsfield avoient défait un gros parti de l'armée du Prince d'Orange. Dans cette situation des choses, la Faction apprehenda de n'avoir pas bien pris ses mesures, & résolut pour abréger chemin de se saisir de la personne du Roi. Churchill ayant été choisi pour exécuter ce dessein, engagea adroitement le Roi à aller voir son Avant-garde, qui étoit la partie de son armée la

1688. plus proche des ennemis. Ce Prince étoit prêt à monter en carrosse, lors qu'un subit saignement de nez l'obligea de rompre la partie, & de remettre la revue à un autre jour. La journée n'étoit pas passée, qu'il fut averti de bonne part, qu'on l'avoit voulu enlever, & que les mesures étoient prises pour le conduire à Exeter; si le Ciel, qui pour exercer plus long-temps la vertu veilloit à la conservation de la personne, n'eût à propos détourné ce coup. Churchill se retira cependant, & alla trouver le Prince Hollandois, avec ce qu'il pût lui mener de déserteurs séduits par ses loins.

Cet événement fit changer de résolutions au Monarque, & lui fit prendre le parti de remener son armée vers Londres, pour conserver la Capitale, & arrêter la défection, dont la proximité d'Exeter étoit une tentation aux inconstants. Ce fut durant ce chemin, que le Roi reconnut qu'il étoit trahi par tous les Chefs de son armée dont il s'étoit le moins défié, le Prince de Danemarck son second Gendre, le Duc d'Ormond & beaucoup d'autres l'ayant quitté sur cette route pour prendre celle d'Exeter, & le Duc de Grafton s'y étant rendu du Camp de Salisbury. Les troupes s'ébranlèrent à ce coup, & quelques-unes se dissipèrent. Ainsi le Roi arrivant à Londres crut ne pouvoir rien faire de mieux, que d'assembler ce qu'il y trouva de gens de considération qui ne s'étoient point encore déclarés, pour délibérer avec eux des moyens d'arrêter le cours du malheur qui menaçoit l'Etat. Il n'eut pas plutôt parlé dans cette Assemblée du sujet qui l'avoit obligé à en demander les avis, qu'il reconnut qu'une partie étoient ou gagnés ou surpris par la Faction ennemie. Le Comte de Clarendon entre autres s'expliqua avec une hauteur sur les prétendues fautes du Roi, qui fit juger, ce qui arriva, qu'il

qu'il irait bien-tôt trouver le Prince. Le gros de l'Assemblée néanmoins parut être du nombre de ceux qui ne vouloient qu'obliger le Roi à assembler un Parlement, où son autorité fut bornée aux Loix qu'on lui voudroit imposer : ils en demanderent de nouveau la convocation, & furent d'avis que cependant le Roi députât quelques Seigneurs, pour entrer avec le Prince d'Orange en quelque sorte d'accommodement, & le prier de suspendre sa marche, qu'il avoit déjà prise vers Londres, jusqu'à ce qu'on fût convenu.

Le Roi se trouvoit dans un état à ne plus refuser de voyes d'arrêter une revolution, qui paroissoit inévitable. Outre la défection des Officiers de son armée, il apprenoit à tous momens de nouveaux soulevemens dans les Provinces. Les Comtes de Bath, de Manchester, de Northampton, d'Abingdon, de Newcastle; les Lords de la Mere, Grey, Lumley, & un grand nombre d'autres Seigneurs s'étoient saisis de divers postes, & ouvertement déclarés pour le Prince. Mylord Dartmouth Amiral de la Flote avoit même paru chanceler. Le Roi avoit envoyé à Portsmouth le Prince de Galles pour le faire passer en France, le Marquis de Powis l'y avoit conduit, & n'avoit rien omis pour engager Mylord Dartmouth à servir le Roi dans une si essentielle occasion : mais cet Amiral s'en étoit excusé d'une manière, qui avoit confirmé les soupçons qu'on avoit de lui, depuis qu'il avoit laissé passer la Flote Hollandoise sans la combattre. Le Peuple de Londres, toujours inquiet & amateur de la nouveauté, étoit dans un continuel mouvement. Les Catholiques étoient partout pillés, insultés, maltraités. On commençoit à procéder dans les Cours de Justice contre eux. Les Comtes de Salisbury, de Peterborough, de Sunderland, quoi que le Roi ayant reconnu que celui-ci l'avoit mal servi l'étoit

1689. éloigné de la Cour & des affaires, avoient été cités en jugement. La Princesse de Dannemark Pille du Roi s'étoit retirée peu de temps après son Mari. Dans cette extrémité, le Roi, quoi que persuadé qu'un Parlement libre ne le pouvoit être pour lui, résolut cependant de le convoquer, pour tenter cette dernière voye de sauver quelques débris de son naufrage, & fit expedier les Lettres circulaires pour l'assembler le quinziesme de Janvier. Il députa en même-temps les Lords Halifax, Nottingham & Godolphin au Prince d'Orange, pour l'avertir qu'on l'alloit contenter, qu'il y auroit un Parlement libre, qu'on y examinerait les griefs dont la Nation s'étoit plaint à lui, & qu'on y satisferoit pleinement. Les Députés étoient chargés de le prier d'arrêter la marche, pour laisser au Parlement cette même liberté, qu'il étoit venu lui procurer. Outre cela, pour ne rien omettre de tout ce qui pouvoit contribuer à la paix, le Roi leur avoit donné pouvoir de traiter d'accommodement, aux conditions qui seroient jugées les plus convenables à l'état présent des affaires, & au repos de la Nation.

Personne de ceux qui raisonnent n'avoit jamais cru le Prince d'Orange ni assez devot, ni assez prévenu de tendresse pour les Anglois pour ne se proposer d'autre but de tant de frais & de fatigues, que d'assurer leur Religion, dont après tout il n'étoit pas, & leurs libertez, qu'il eût plutôt dû contribuer à détruire qu'à conserver, étant après le Prince de Galles le plus proche heritier du Roi. La maniere dont il reçut les Députés de ce Monarque convainquit les moins soupçonneux, qu'il avoit bien d'autres desseins. Embarrassé de la convocation d'un Parlement, où il prévoyoit que le Roi seroit lié à la vérité par les Loix qui le gêneroient, mais où il craignoit que par là même il ne fût affermi sur le trône, les Protestans s'a-

yaut

vant plus rien à apprehender de lui : il continua sa marche , & ne répondit aux Députés qu'on lui avoit envoyez , que lors qu'il fut assez près de Londres , pour intimider ceux qui n'étoient point encore entrez dans tout son projet. Là il parla avec une hauteur , & proposa au Souverain des conditions si intolérables ; que ce Monarque , averti d'ailleurs par un de ses trois Députés , qu'il n'y avoit plus de sûreté dans le Royaume même pour sa personne , prit le parti de céder au temps , & d'aller chercher un azyle entre les bras de ce même Ami , dont il avoit refusé les secours.

Avant que de penser à soi , le Roi pensa à la Reine sa Femme , & au Prince de Galles son Fils. Sur le refus qu'avoit fait Dartmouth de passer le petit Prince en France , on l'avoit fait rapporter à Londres. Ce fut la nuit du dix-neuvième au vingtième de Decembre , que le Comte de Lauzun , aujourd'hui Duc , se trouvant à la Cour d'Angleterre , concerta avec le Roi l'évasion de la Reine & du Prince , & par une des plus heureuses aventures de sa vie , y employa utilement ses soins. Riva , Italien , Officier de cette Princesse ; Labadie , François , domestique du Roi , gens d'une fidélité éprouvée , furent chargez de pourvoir aux choses nécessaires à l'embarquement , & au chemin qu'il falloit faire depuis Whitehal jusqu'au vaisseau. Ce ne fut pas sans de grands dangers d'être arrêtez & découverts , qu'une Reine & un Prince de cinq mois purent sortir de leur Palais , dans un temps où tout étoit suspect , & où un cri de l'Enfant auroit été capable de rompre les mesures les mieux prises. On se déguisa cependant , on s'évada par des escaliers & par des endroits dérobez , on traversa la Tamise , on fit le chemin qu'il y a de Londres jusqu'à Gravesend , où Labadie avoit arrêté le vaisseau qui devoit porter la Royale Famille en France , sans que le

1688. Prince jettât un seul cri. On fut en danger en divers endroits d'être arrêté par des sentinelles, & par des assemblées de peuple, qui soupçonnoient ceux qu'ils ne connoissoient pas d'être des Catholiques fugitifs, & qui regardoient leur évasion comme une proie qui leur échappoit. On esuya sur la Tamise la pluie, le vent, l'agitation du Fleuve, dans l'horreur d'une nuit si obscure, qu'on ne se voyoit pas l'un l'autre. La Reine attendit à l'autre bord, près des murailles d'une Eglise, un Carosse qu'on atteloit dans une hôtellerie voisine, exposée à la pluie qui continuoit. La curiosité d'un homme, qui étoit sorti de l'hôtellerie avec de la lumière à la main, fit craindre que la Princesse ne fût reconnue. Il avança vers le lieu où elle étoit, lorsque Riva, qui s'en aperçut, le suivit, & le heurta brusquement. Ils tombèrent tous deux dans la boue. Cette diversion fut heureuse : l'homme crut que cette chute étoit un effet du hazard ; ils se firent mutuellement des excuses, & la chose en demeura-là. On monta en Carosse, & l'on arriva au vaisseau, où la femme de Labadie, qui connoissoit le Capitaine, paroissant la première l'amusa pendant que la Reine, qui passoit pour une Dame Italienne retournant en son pays avec sa Famille, entra dans la chambre qu'on lui avoit destinée avec la Nourrice qui portoit le Prince. Le Duc & la Duchesse de Powis Gouvernante du petit Prince, les Comtesses Dalmon & de Montecuculli, & d'autres personnes de la suite, s'embarquerent en même temps avec trois Capitaines Irlandois, envoyez exprès par le Roi pour veiller sur celui du vaisseau, en cas que s'apercevant de quelque chose il eût manqué à son devoir. On n'eut pas besoin de ce secours. Le vaisseau s'étant mis à la voile, on fit heureusement le trajet, & l'on aborda à Calais. La Reine y voulut attendre le
Roi

Roi son Mari, qui selon le projet fait entre eux devoit s'y rendre le lendemain, mais ce Prince ne paroissant point elle s'achemina à Boulogne, où deux Religieux & un Officier, qui s'étoient sauvez d'Angleterre, lui en apprirent des nouvelles, qui mirent sa constance à une épreuve où Dieu seule la pût soutenir. Ils lui racontèrent que le Monarque s'étant heureusement tiré de Whithal, de Londres, & des chemins par où l'on arrive à la mer, s'étoit embarqué pour la suivre, mais que son vaisseau mal lesté l'ayant obligé de reprendre terre pour y faire ajouter du lest, il avoit été reconnu, & arrêté près de Feversham. Ils n'en savoient pas davantage, & la Princesse demeura dans la cruelle incertitude de la destinée du Roi son Epoux, jusqu'à ce qu'étant à Montreuil elle apprit une autre nouvelle, qui la consola, & lui mit l'esprit dans une situation plus propre à recevoir le bon accueil que le Roi Très-Christien lui fit : ce Prince n'ayant rien omis de tout ce qu'il jugea capable de lui adoucir ses malheurs.

Le Roi d'Angleterre ayant été arrêté, comme nous venons de le dire, on en donna avis à Londres. Les Seigneurs s'y étoient assembles sur le bruit de son évasion, & ayant appris qu'avant que de partir, il avoit révoqué les Lettres données pour la convocation du Parlement qu'ils lui demandoient, ils firent publier un Ecrit, par lequel ils se déclarèrent ouvertement pour le Prince d'Orange, qu'ils supposoient toujours n'être venu que pour faire assembler un Parlement libre, & pourvoir par là à la sûreté de leur religion & de leurs libertez. Quatre Députés de leur part étoient allés trouver ce Prince, lors qu'on apprit qu'on avoit arrêté le Roi : sur quoi les Seigneurs s'étant assembles, lui envoyèrent Mylord Duras avec ses Carrosses & ses Gardes, afin de le ramener à

1688. Londres. Il y fut reçu du Peuple avec des cris de joye, des acclamations, des marques d'affection, qu'il est mal-aisé d'exprimer. Ce fut un jour de triomphe pour lui. Personne ne se souvenoit d'avoir jamais rien vu de pareil. Le son des cloches, les feux de joye, & tout ce qui dans les fêtes publiques inspire les sentimens les plus vifs, fut employé en celle-ci.

Le Prince d'Orange, qui connoissoit déjà le genie du pays, avoit prévu cet événement, & tâché de le prévenir. Il avoit envoyé *Zuytlestein*, Gentilhomme de sa Maison, à *Feverham* avec une Lettre, par laquelle il prioit le Roi, mais avec un air de hauteur qui tenoit beaucoup de l'ordre d'un Maître, de n'avancer pas plus avant vers Londres que jusques à *Rocheſter*. Je ne ſai par quelle aventure cette Lettre ne fut rendue au Roi que lors qu'il fut à Londres même. Le Prince d'Orange en eut du chagrin. Le Roi lui avoit envoyé le Comte de *Feverham* à *Windsor*, où ce Prince s'étoit arrêté, pour l'inviter à venir loger dans la Capitale au Palais Saint James, consentant qu'il s'y fit garder même par la Garde Hollandoise, afin qu'ils pussent conférer personnellement & à l'amiable des moyens de s'accommoder, & de satisfaire amplement aux fins de sa Déclaration. Le Prince montra par le traitement qu'il fit à l'Envoyé du Roi, que ses fins & celles de sa Déclaration n'étoient pas les mêmes. Car sous prétexte que ce Comte avoit licencié l'armée du Roi, quoi qu'il en eût reçu ordre exprès, il le fit arrêter, & ne le relâcha que quand il n'eût plus de Truté à craindre, & en même-temps envoya à Londres deux mille hommes de ses troupes, qui ayant chassé les Gardes du Roi, se saisirent de toutes les portes & de toutes les avenues de *Whithal*. Il ne s'en tint pas là. Le lendemain, le Roi n'étant point encore éveillé, il lui dé-

députa les Lords Halifax, de la Mere, & Shrewsbury, pour lui dire qu'étant sur le point de venir à Londres, on ne jugeoit pas à propos qu'ils s'y trouvaissent en même-temps, & qu'on lui donnoit à choisir ou d'Hamptoncourt ou de Ham, pour se retirer avec sa Maison. 1688.

Le Roi concevant mieux que jamais qu'il ne faisoit pas sûr pour lui de demeurer en Angleterre, dans un temps où ses propres Sujets osoient lui intimer de tels ordres de la part de son ennemi, & continuant dans le dessein d'aller rejoindre sa Famille en France, demanda Rochester, au lieu de Ham & d'Hamptoncourt qu'on lui proposoit. Le Prince d'Orange prévint son dessein, & après y avoir pensé jugea qu'il convenoit aux siens, qu'il lui abrégeroit du chemin, qu'il lui épargneroit de grands embarras qui lui étoient inévitables, s'il n'en venoit à des violences, dont les moindres eussent mis à son nom une tache que le Diadème n'est pas capable d'effacer. Il est à presumer que ce fut dans cette vue, dont l'Histoire ne peut s'empêcher de le louer, qu'il consentit à laisser aller le Roi son Beau-pere à Rochester; & que ce Monarque s'y étant rendu, il l'y fit garder d'une manière, qui a fait juger à tout le monde qu'il étoit bien aise qu'il trouvât moyen de s'échapper, comme il arriva en effet. Le Roi negligemment gardé, se déroba par un jardin, où il y avoit une porte qui conduisoit à la Tamise. Là ayant trouvé une barque, qu'il y avoit fait préparer, il y entra, & ayant fait voile accompagné du Duc de Barwik, il arriva à Ambleteuse au commencement de Janvier de l'an mil six cens quatre-vingts neuf, & de là vint à Saint Germain trouver la Reine son Epouse, où le Roi Très-Chrétien le reçut avec d'autant plus de joye, qu'il avoit témoigné plus d'inquietude des perils qu'il avoit courus. 1689.

1689. Comme les Anglois étoient piquez du traitement qu'ils avoient déjà reçu des Catholiques, ceux ci furent les premières victimes qu'après l'évasion de ce Prince les Protestans immolerent à leur haine. Le peuple de Londres commença par piller leurs maisons, brûler leurs chapelles, les insulter en mille manieres; & dans ce tumulte on n'épargna pas les personnes, à qui le droit des gens est une sauvegarde inviolable chez les Nations les plus barbares. L'Ambassadeur d'Espagne, tout ami qu'il étoit de la faction dominante, par un juste châtiment du Ciel, fut le premier qu'on attaqua. On ne peut dire les insolences que l'on commit chez ce Ministre: ses meubles, sa bibliothèque, sa vaisselle, ses équipages furent emportez ou brûlez. L'Envoyé du Grand Duc de Toscane fut exposé aux mêmes insultes. Les Sujets du Royaume furent encore plus mal-traités que les étrangers: l'autorité publique y intervenant, on leur ordonna de sortir de Londres; on mit en prison à divers temps les personnes de qualité, qui ne purent trouver le moyen de suivre le Roi leur Maître en France. Les Comtes de Salisbury, de Castelmaine, de Peterboroug, Mylord Montgommery & beaucoup d'autres y furent long-temps, & n'en sortirent qu'à des conditions, qui en ont obligé quelques uns à préférer l'exil volontaire où ils sont encore aujourd'hui à la demeure de leur patrie, où ceux qui ont voulu rester ont la douleur de voir leurs biens employez à faire la guerre à leur legitime Souverain. Le Comte de Sunderland se retira en Hollande, ou reprenant la Religion qu'il avoit solennellement abjurée, il confirma les mauvais bruits qui avoient fait soupçonner sa fidélité. Les Protestans attachés au Roi eurent part à la persécution. Le grand Chancelier Jefferyes fut mis à la Tour, & y mourut: le Roi a depuis donné cet-

te charge à Herbert Frere de l'Amiral, qui l'exerce aujourd'hui à Saint Germain avec moins de fonctions que ses prédécesseurs, mais avec une gloire qui l'en dedommage. Le Comte de Middleton Secrétaire d'Etat ayant eu le même attachement à son devoir, a aussi eu le même sort. 1689.

Le Prince d'Orange toujours attentif aux conjonctures favorables, prit celle de ces mouvemens pour faire son entrée dans Londres. Il y fut reçu avec les démonstrations de joye & les applaudissemens publics, qu'on y donne toujours aux nouveaux venus. Tous les corps le féliciterent du succès de son entreprise, & le remercièrent du zele qu'il témoignoit pour la Nation. Les Grands s'assemblerent, & le prièrent de se charger du gouvernement, jusqu'à ce qu'on eût convoqué les Etats du Royaume, non en Parlement, qui ne s'assemble qu'au nom du Roi; mais sous le nom de *Convention*, qui fut fixée au commencement du mois de Fevrier prochain.

Comme la Chambre Basse est depuis longtemps en possession d'être maîtresse de toutes les délibérations de l'Etat, le soin de la faction qui vouloit élever le Prince Hollandois sur le trône, fut premierement de faire élire autant de Membres qu'elle put favorables à ses intentions, & ensuite de gagner ceux qui ne seroient pas de son choix. Elle n'y réussit que trop bien. La Convention étant ouverte, on ne fut pas long temps sans entendre proposer parmi les Communes ces questions, savoir si un Roi Catholique n'étoit pas incapable de la Couronne? si Jacques Second n'avoit pas rompu, par sa mauvaise administration & par la retraite hors du Royaume, le contrat original des Souverains avec leurs peuples? si cette retraite n'étoit pas une desertion, une abdication, qui rendoit le trône vacant? Ceux des Seigneurs Anglois qui conservoient encore de l'amour pour la Monarchie, & qui prévirent les

1689. conséquences de ces questions dans un Etat dont le premier fondement est la succession, les entendirent avec étonnement, reconnurent leur faute; & plusieurs d'entre eux firent ce qu'ils purent pour la reparer. Leur parti fut d'abord assez grand, pour empêcher la Maison Haute de consentir aux délibérations de la Chambre Basse sur tous ces points, qui s'y décidèrent toujours à la pluralité des voix au désavantage du Roi. Ils furent assez long-temps balancez & disputez parmi les Pairs, sur les raisons que quelques-uns d'entre eux alléguèrent pour le bon parti. Ils remontrèrent qu'il paroîtroit étrange à toutes les Nations du monde de déclarer qu'un Roi Catholique étoit incapable de porter un sceptre, que depuis Egbert jusqu'à Elizabeth quarante Rois Catholiques l'avoient porté; que depuis peu toute l'Angleterre avoit par des Adresses expresses désavoué cette maxime, que les deux Universitez l'avoient même condamnée d'erreur, que le Parlement de l'année mil six cens quatre-vingts cinq l'avoit crüe si pernicieuse à l'Etat, qu'il avoit voulu noter d'infamie ceux qui avoient voulu exclure le Duc d'York de la Royauté; que toute la Nation ayant reconnu ce Prince, dans le temps même où il faisoit une profession plus ouverte de la Religion Catholique, ce seroit une conséquence ridicule, de prétendre que cette même Religion fût un empêchement à regner; que quant au prétendu contrat du Souverain avec le peuple, c'étoit une pernicieuse chimere, souvent condamnée comme une porte ouverte à tous les seditieux pour brouiller; qu'on ne pouvoit nommer desertion, & encore moins abdication, la retraite d'un Roi mécontent & abandonné de ses Sujets à la merci d'une Nation étrangere, voyant son caractère royal exposé aux insultes du Peuple, & sa personne entre les

mains

1689.
 mains d'un Prince, qui lui imposoit des Loix, qui l'arrêtoit dans ses propres Etats, & dont on lui donnoit des ombrages qui lui en faisoient tout craindre; que les offres que ce Monarque avoit souvent faites à la Nation & au Prince qui la protegeoit, de traiter avec eux, de ne rien omettre pour satisfaire à leurs griefs, étoient des reparations suffisantes des fautes qu'on lui imputoit; que plusieurs Lettres qu'il écrivoit actuellement de Saint Germain aux deux Chambres de la Convention & à plusieurs Particuliers, les protestations qu'il faisoit contre les actes de cette Assemblée, les mesures qu'il prenoit pour rentrer en possession de ses Etats, prouvoient qu'il n'y avoit pas renoncé, & que s'il avoit déserté, c'étoit le pays, où sa personne ne lui paroissoit pas en sûreté, & non pas le trône, qu'il regardoit toujours comme un bien qui lui appartenoit; qu'il n'étoit pas le premier Roi, même d'Angleterre, qui eut fait ce pas; que du temps des Rois Saxons Ethelrede se retira en Normandie. & que parmi les Plantagenetes Edouard I. V. passa en Flandres, sans qu'Henri VI. son Concurrent crût avoir acquis par là un nouveau droit à la Couronne; que dans les conjonctures pareilles où Jaques Second s'étoit trouvé, la condition des Rois seroit bien dure, s'ils étoient les seuls de tous les hommes auxquels il ne fût pas permis de fuir un péril, qu'on ne peut éviter qu'en le fuyant; qu'un homme qui voit sa maison en feu, en sort quand il ne le peut éteindre, & se réserve pour la rétablir, quand il ne peut pas la sauver.

Sur telles & semblables raisons, ou déduites de vive voix, ou insérées en divers Ecrits, la Maison Haute balança durant quelques jours avec succès les délibérations des Communes, & souvent la pluralité y conclut pour le bon parti: mais la Faction travaillant sans relâche à gagner des

1689. voix , insensiblement la pluralité se trouva dans le parti opposé , & les points contestez enfin se déciderent contre le Roi. Le trône fut déclaré vacant.

Ce pas étant fait , il fut question de la forme du Gouvernement. On proposa une Republique , une Regence, la continuation de la Royauté dans un nouveau sujet. La Republique n'eut que des partisans secrets : La Regence en eut assez de publics pour faire craindre au Prince de n'être pas Roi. On dit que la peur qu'il en eut l'obligea à lever le masque , & à faire dire sous main à ceux qui prenoient ce parti , que s'ils n'en prenoient un plus conforme à ce qu'il avoit sujet d'attendre de la reconnaissance de la Nation , il alloit les abandonner au juste ressentiment du Roi , en se retirant en Hollande, & en déclarant ceux d'entr'eux qui l'avoient appelé en Angleterre. Il n'en falloit pas tant , pour engager des gens qui avoient déjà fait tant de pas , à franchir ce qui en restoit à faire. On conclut pour la Royauté, & par une conséquence naturelle à la deferer au Prince d'Orange. On ne laissa pas d'être embarrassé à convenir sous quel titre il en prendroit possession. Celui d'élection dégradoit une Couronne héréditaire. Celui de conquête étoit incompatible avec les privileges de la Nation. La succession ne pouvoit avoir lieu depuis la naissance du Prince de Galles, dont on eut honte de continuer à revoquer la naissance en doute. Quand on veut une fin injuste, on passe aisément par dessus l'irregularité des moyens nécessaires à y parvenir. Sans faire mention de lui on supposa la Princesse d'Orange heritiere de la Couronne d'Angleterre : on résolut de donner au Prince son mari le titre de Roi , & par une suite de procedez contraires à toutes les regles établies dans les Royaumes hereditaires , on arrêta que s'il survivoit , il continueroit à regner au prejudice de la Princesse de Dannemark heritiere de

sa sœur, qu'en cas que cette Princesse vint à mourir sans laisser d'enfans, la Couronne retourneroit à ceux du Prince, s'il en avoit. 1689.

Les choses étant ainsi résolues, la Convention dressa des articles pour préserver la Nation des griefs, qui avoient servi de prétexte à la revolte. On decida entre autres choses que le pouvoir de dispenser des Loix, & d'en suspendre l'exécution, étoit abusif & illegitime, si les dispenses & les suspensions n'étoient autorisées par le Parlement; que les Commissions extraordinaires, comme celles qui dans le dernier regne avoient été établies par le Roi pour les affaires Ecclesiastiques, étoient contraires aux Loix du Royaume, & pernicieuses aux libertez du Peuple; qu'il n'étoit pas permis au Roi de lever ni d'entretenir une armée sur pied en temps de paix, sans l'aveu du Parlement; que toutes levées d'argent auquel le Parlement n'auroit point consenti, seroient censées illegitimes; qu'on laisseroit aux Communautés qui députent aux Parlemens une entière liberté de choisir ceux qu'ils y croiroient les plus propres, & aux Députés d'y parler, d'y dire leurs avis, & d'y donner leurs suffrages, selon qu'ils le jugeroient à propos pour le bien public; que tous les Sujets auroient droit de se plaindre au Roi, & de lui présenter des Adresses; que le Roi ne pourroit accorder de pardon à ceux qu'on auroit accusés dans le Parlement, auquel seul il appartenoit de les condamner & de les absoudre, au moins définitivement; qu'aucun Prince & aucune Princesse du Sang royal n'épouserait une personne Catholique; que pour veiller à l'observation de ces articles, & de beaucoup d'autres qui étoient énoncées dans cet acte, on assembleroit le Parlement à tout le moins tous les trois ans. Ces conditions parurent dures à un Prince fier, & d'un esprit à en

1689. en voir toutes les conséquences; aussi dit-on qu'il en fut surpris : mais après tout il sentit bien qu'il seroit bien-tôt en pouvoir de n'en observer que ce qu'il lui plairoit, comme il est arrivé en effet. Outre que pour lui adoucir cette dégradation de la Royauté, on substitua aux anciens sermens d'Allegiance & de Suprematie, qui renfermoient un engagement de fidélité envers le Roi, & qu'on abolit par cette raison, un autre serment de fidélité envers le Prince & la Princesse d'Orange : ensuite de quoi la Princesse étant arrivée de Hollande, on les proclama l'un & l'autre, & l'Assemblée de la Convention ayant été changée en Parlement, on se prépara à les couronner. La cérémonie ne se fit que le vingt & unième d'Avril. L'Archevêque de Cantorbery refusa constamment de la faire, aussi bien que le nouveau serment, que le seul Evêque de Saint Asaph, des sept qui avoient eu avec le Roi le démêlé dont j'ai parlé, a prêté jusqu'à maintenant, les autres ayant mieux aimé perdre leurs bénéfices, qu'on leur a en effet ôtez. Nul Catholique ne l'a fait : & plusieurs même des Protestans s'en sont assez long-temps défendus, parmi lesquels les Comtes de Clarendon, d'Exeter, de Lichtfield, d'Yarmonth, quoi que restez dans le pais, persistent dans cette résolution. Le Prince n'a poussé personne à l'extrémité sur ce point, & s'est contenté d'imposer une taxe aux Recusans de la troisième partie de leurs revenus, laquelle étant double pour les Catholiques, leur donne occasion, au défaut de leur vie, de sacrifier au moins leurs biens à la fidélité qu'ils doivent à leur Religion & à leur Roi.

L'Ecosse ne fut pas long-temps sans suivre l'exemple de l'Angleterre. La revolte à la vérité s'y alluma plus lentement, & le Roi y trouva plus de gens en état de prendre les armes pour son

sec-

10/1/77



11

1

1

1

11

1

1

1

1

A black and white photograph showing a large, dense crowd of people, primarily men in suits, gathered in a large hall or auditorium. The crowd is filling the space, with many individuals standing in rows. The image has a grainy, historical quality.

A black and white photograph showing a large, dense crowd of people, primarily men in suits, gathered in a large hall or auditorium. The crowd is filling the space, with many individuals standing in rows. The image has a historical, grainy quality.

service. On y eut peine à oublier que Jacques VII. étoit ce Duc d'York, à qui la Nation avoit fait tant de protestations volontaires d'un attachement éternel. L'entreprise du Prince d'Orange & les pratiques des Anglois parurent n'y exciter d'abord que de l'indignation & de l'horreur : on y vit même des dispositions d'une constance capable de servir d'asyle au Roi persécuté ; mais enfin l'esprit Protestant, le mauvais exemple, les sollicitations de la cabale d'Angleterre, firent glisser chez les Ecoissois la contagion de leurs voisins, & les engagèrent à suivre le torrent qu'ils auroient pu arrêter. Ils firent les mêmes démarches. Ils assemblerent une Convention, qu'ils changerent dans la suite en Parlement. Ils déclarerent le trône vacant, & envoyerent la Couronne au Prince par le fils du feu Comte d'Argyle, Dalrumple, & ce Montgomery qui s'est depuis peu retiré auprès du Roi. Ils établirent un nouveau serment, & n'omirent rien pour paroître l'avoir enchainé sur les Anglois. Ils eurent plus de peine qu'eux à rendre le Prince qu'ils avoient choisi paisible possesseur du Royaume. Ils avoient pris des précautions assez justes pour n'en pas avoir. Ils avoient arrêté & mis en prison le Comte de Perth grand Chancelier, aîné du Comte de Melfort & Catholique comme lui, homme que la vertu & son zèle pour le service de son Roi rendoit redoutable aux séditieux. Le Comte de Lauderdale & beaucoup d'autres eurent le même sort que le Chancelier, & perdirent la liberté, que ni lui ni eux n'ont recouverte que quand on ne les a plus craint, & dont ils n'ont jouï que pour se choisir un exil. Malgré tout cela, assez de braves gens évitèrent la captivité, pour embarrasser les rebelles & arrêter la révolution, pour peu qu'on les eût secourus d'ailleurs. Le Duc de Gourdon soutint un long siege dans le fort

1688. fort Château d'Edimbourg. Le Vicomte de Dundée, le Comte de Dunferlin, Mylord Dunbell, Ratray, Canon, les Montroses de leur temps, tinrent plusieurs années la campagne avec les fidèles Hogchlanders, ressource constante de leurs Rois dans les temps de rebellion. Le courage, l'habileté, l'activité infatigable de ces hommes animés du zèle qu'inspire la vertu & le devoir ne ceda qu'à l'extrémité, & quand les grandes espérances, que l'Irlande avoit fait concevoir du rétablissement des affaires, s'étant évanouies, leur eurent ôté celle de recevoir du secours.

L'Irlande étoit la partie la plus entière des Etats du Roi d'Angleterre, que l'esprit de revolte avoit corrompus. Comme les Irlandois sont la plupart Catholiques, le Comte de Tyrconel, qui l'étoit aussi, trouva de la facilité à maintenir dans l'obéissance du légitime Souverain la plus grande partie de l'Isle. La Capitale en donna l'exemple, qui fut suivi par les meilleures places de l'un & de l'autre côté de là la mer, depuis Dublin vers le midi. La revolte se cantonna dans le Nord, & mit son siege à Londonderry. Comme on savoit que les Anglois pressoient fortement le Prince d'Orange d'envoyer en Irlande de grands secours, on crut que la présence du Roi y étoit nécessaire pour les prévenir, & que le pays étant fertile en bons Soldats, l'honneur de combattre à la tête & sous le commandement du Monarque en assembleroit un assez grand nombre aussi-tôt qu'il paroitroit pour le rendre maître des postes qu'avoient occupé les rebelles, avant qu'on les pût secourir. Il y passa, & arriva vers les fêtes de Pâques à Dublin, accompagné du Comte de Tyrconel, qui l'étoit venu recevoir à Kork, où ce Prince l'avoit créé Duc. On jugea à propos que Jacques, profitant des premiers mouvemens du zèle qu'inspireroit sa présence aux Irland-

Irlandois de sa communion, s'allât d'abord montrer dans le Nord. Il y alla, & en effet la marche étonna les Rebelles: ils abandonnerent Coleraine, & Kilmore résista peu. Il vint jusqu'à Londonderry, & envoya sommer la Place; mais un Ministre nommé Walker, qui s'en étoit fait Gouverneur, témoigna tant de résolution de se défendre jusqu'à l'extrémité, que le Roi pressé de faire des troupes pour résister à l'armée Angloise, qui se préparoit à passer la mer pour venir s'opposer à lui, fut contraint de revenir à Dublin, après avoir donné ses ordres pour le siège de Londonderry.

Il ne manqua pas de Soldats, mais ses Soldats manquoient la plupart de toutes les choses nécessaires à la guerre, hormis de courage & de bonne volonté. Les armes, les munitions, l'argent étoient rares dans un pays, que la Nation qui y domine épuise de tout depuis si long-temps. Il y avoit peu d'Officiers qui fussent régulièrement la guerre & il est aisé de juger, qu'il eût fallu plus de loisir que l'on ne s'en pouvoit promettre, pour discipliner de nouvelles levées. Le Roi suppléa le mieux qu'il put à ce qui lui manquoit par tant d'endroits. Il avoit amené de France Rose, Maumon, Pufignan, Lery, Boisselau, & quelques autres Officiers d'expérience & de valeur, que le Roi Très-Christien lui avoit donnés. Il pouvoit compter parmi les siens sur le Vice-Roi, le Duc de Barwik, le Grand Prieur, Marwel, Chelcon, Wachaupt, Suderland, Dorington, Sansfield, & les Hamiltons. Il avoit apporté avec lui quelques armes, quelques munitions, quelque argent. Le siège de Londonderry l'avoit obligé d'y laisser une partie de tout cela, mais le Marquis de Chateau-Regnauld lui ayant amené un nouveau convoi, après avoir repoussé Herbert qui l'avoit attaqué en chemin,

1689. il eut enfin une petite armée, où l'ardeur de combattre, qui y paroïssoit, fortifioit les bras au défaut des armes. L'Été se passa à faire ces préparatifs, durant lesquels quelques autres troupes, qui tenoient la campagne sous divers Chefs, eurent divers succès qui ne décidoient rien. On attendoit celui du siège de Londonderry, fortement attaqué, mais opiniâtrement défendu par Walker & sa Garnison. On les avoit réduits à l'extrémité, quoi que Maumon & Pufignan, & beaucoup d'autres braves gens y eussent été tuez. Comme on savoit que le Major Kirke y devoit amener du secours, on lui avoit fermé le port par une estacade & de grosses chaînes, qui lui en empêchoient l'entrée. Les assiégez manquoient de tout, & se voyoient enfin obligez d'en venir à capituler; lors que Kirke rompit l'estacade, & ayant secouru la Place fort à propos, obligea les Assiégeans, qui de leur côté avoient épuisé toutes les choses nécessaires à continuer le siège, de se retirer sans avoir rien fait, que d'affoiblir les ennemis de cinq ou six mille hommes, qu'on dit qu'ils perdirent ou par les armes ou par la faim.

L'arrivée d'une armée Angloise sous le Maréchal de Schomberg fit sortir le Roi de Dublin, pour aller au devant de lui. Le Maréchal ayant débarqué ses troupes dans le Comté de Downe, y fut joint par celles de Kirke, lequel après s'être emparé de quelques Places vers le Nord, vint avec lui camper à Dundalke. Le Roi s'avança jusqu'à Drogheda. & leur envoya offrir la bataille, que le Maréchal refusa. Les armées furent long temps campées presqu'à la vûe l'une de l'autre, sans que le Roi pût attirer celle des Rebelles au combat. Le Maréchal perdit plus de monde qu'il n'en eût pu perdre en deux batailles, par les maladies qui se mirent dans ses trou-

pes presque aussitôt qu'il fut arrivé. Durant le
 reste de l'été que ce General s'obstina à se re- 1689.
 trancher, & une partie de l'hyver qu'il alla pren-
 dre des quartiers dans des Places moins expo-
 sées. il lui mourut plus de douze mille hommes.
 Le Roi ne l'ayant pû forcer, se laissa de son pos-
 te quand il l'eut quitté, & après l'avoir fortifié
 se retira à Dublin avec son armée.

L'hyver se passa en préparatifs, que la situa-
 tion des affaires de l'Europe rendit extrêmement
 inégaux. Le Prince d'Orange, toujours pressé
 par le Parlement d'Angleterre de secourir les
 Protestans d'Irlande, résolut d'y passer en per-
 sonne. Et en effet l'été suivant, l'an mil six cens 1690.
 quatre-vingt-dix, il y passa, & s'étant joint avec
 le Maréchal de Schomberg, marcha avec qua-
 rante-cinq mille hommes, & soixante pieces de
 gros canon, vers Dublin pour chercher le Roi.
 Ce Prince avoit reçu de France de quoi armer
 encore des Soldats, & un secours de cinq mille
 hommes de troupes du Roi Très-Chrétien,
 commander par le Comte de Lauzun, ayant,
 entre autres Officiers Generaux, le Marquis de
 la Hoguette, qu'une mort glorieuse vient de
 nous enlever en Piémont. Avec ce renfort, que
 la Ligue de tout l'Empire, de l'Angleterre, de
 l'Espagne, des Provinces-unies, du Duc de Sa-
 voye contre la France ne permirent pas de ren-
 dre plus grand, l'armée du Roi de la Grande
 Bretagne ne pût gueres passer vingt mille hom-
 mes, une grande partie à demi armez, & n'a-
 vant d'artillerie que douze pieces de campagne
 qu'on avoit amenées de France. En cet état ce
 Prince jugea, que si une de ces victoires, où
 la bonne cause & la valeur supplée au nombre,
 ne le tiroit d'affaires, il alloit être vivement
 poussé, & que s'il reculoit, ses Soldats perdant
 beaucoup de cette ardeur qui leur faisoit souhai-
 ter

1690.

ter le combat, il perdoit toujours le pays sans avoir rien tenté pour le conserver. Cette pensée le fit résoudre à marcher au devant du Prince, de l'attendre au bord de la Boyne, & de le combattre au passage. Celui-ci y parut bien-tôt avec toutes ses Troupes & ses soixante pieces de canon; & ce fut là que l'onzième de Juillet se donna la bataille, à laquelle cette riviere a donné le nom. Elle eut le succès qu'elle devoit avoir, vu la difference des forces. Il n'eût pas été impossible, malgré cette inégalité, qu'elle n'en eût eu un meilleur pour le Roi qui la perdit, si ses ordres eussent été suivis; si aussi-tôt qu'il le commanda, on eût chargé des troupes qui avoient passé un gué éloigné à la gauche, pendant qu'une partie de ses Gardes & de ses Dragons disputoient le passage d'un gué plus proche au Maréchal de Schomberg qui y fut tué, & pendant que son aile droite soutenoit encore les efforts de ses ennemis. On fut trop lent de ce côté-là, & trop fortement poussé de celui-ci par le canon, & par la supériorité du nombre. L'aile droite fut rompue & défaite, malgré la valeur du Duc de Barwik si connue en tant d'autres rencontres, du Chevalier d'Hocquincourt qui y perit, & de Richard Hamilton qui y fut pris prisonnier.

Alors le Comte de Lauzun s'approchant du Roi lui représenta, qu'il alloit être enveloppé, & qu'il ne falloit plus compter que sur une bonne retraite: le priant d'en laisser le soin à lui & à tant de braves Officiers, qui ne manqueroient à rien pour le faire réussir. L'avis étoit de trop bon sens, pour n'être pas suivi par un Prince, qui n'étoit ni de mœurs ni d'âge à fuir par le desespoir. Le Roi cedant à sa fortune, ou pour parler comme ce Prince pense, se soumettant aux ordres de la Province, prit le regiment de Sarsfield, & se reti-

ra à Dublin, pendant que le Comte, les François, Cheldon, & d'autres Officiers dispoſoient les choſes à la retraite, qu'ils firent de l'aveu des ennemis avec beaucoup d'ordre & d'honneur. 1690.

Les deux partis ſe ſont mutuellement blâmés d'avoir mal profité, les uns de leur victoire, & les autres de leur retraite. Ceux qui ont écrit pour le Prince d'Orange blâment le Roi d'avoir trop tôt quitté l'Irlande, & ceux qui y reſterent après lui d'avoir mal recueilli les débris d'une fuite qui leur avoit ôté peu de monde, le nombre de leurs morts, ſelon ceux qui en mettent le plus, ne paſſant pas quinze cens hommes. Les Ecrivains du parti du Roi blâment le Prince d'avoir mal ſuivi la victoire, d'être venu trop tard à Dublin, Ville ouverte de tous côtez, ſans armes & ſans munitions; d'avoir donné le temps aux troupes du Roi de ſe reſſembler à Limerik, à Galloway, & en d'autres Places aſſez fortes pour tenir long-temps, d'où en effet il étoit arrivé que la guerre avoit traîné en longueur, depuis même le départ du Roi, qui quitta Dublin preſqu'aſſi-tôt qu'il y fut arrivé, pour ſe retirer en France; que le Prince d'Orange s'étoit vu obligé de lever le ſiege de Limerik avec beaucoup de perte pour lui, & d'honneur pour les Royalistes, ſur tout pour M. de Bouffelan, de repaſſer en Angleterre ſans avoir achevé ſa conquête, qu'il eût perduë, ſi dans la bataille que donna Saint Ruth près d'Athlone l'an mil ſix cens quatre-vingts onze aux Anglois que commandoit Ghinghle, ce François Chef de l'Armée Royale n'eût été tué d'un coup de canon, après avoir déjà rompu toute l'Infanterie ennemie, & donnant actuellement un ordre pour ſuivre le mouvement de ſa victoire, que ſa mort arrêta, & donna à ſon ennemi; que le ſecond ſiege de Limerik, ſoutenu
avec

1691. avec tant de gloire, & terminé par une des belles Capitulations qu'on vit jamais, avoit été une ressource capable de rétablir le parti Royal, si l'Irlande eût été aussi à portée d'être secourue par la France, que toute l'Europe attaquoit, qu'elle l'étoit, d'être attaquée par l'Angleterre pour laquelle tant de Nations combattoient. Ceux qui savent le dessein qui porta le Roi d'Angleterre à sortir si promptement d'Irlande pourroient ajoûter à cela, qu'il avoit imaginé une diversion qui eût embarrassé le Prince d'Orange, si une seule circonstance dont elle dépendoit ne l'eût fait manquer.

Mais il étoit de la destinée de Jaques Second de ne pas faire à demi le sacrifice de ses Couronnes à sa Religion, jusques à ce qu'il ait rempli le temps de son épreuve. Il étoit du bien de cette Religion même, que ceux qui en font profession, eussent devant les yeux un tel exemple, il étoit de la gloire du Roi sous lequel j'écris cette histoire, d'ajoûter aux titres qui lui font porter le nom de GRAND, celui de soutenir seul une si belle cause, & d'en faire voir la justice par le gain de sept batailles rangées, par la conquête de plusieurs Provinces, & des plus fortes Places du monde soumises à son Empire, malgré les efforts de tant de Puissances, *liguées contre le Seigneur & contre son Christ.*

F I N.

T A.

T A B L E

D E S

M A T I E R E S

Contenus en ce troisieme Volume.

A.

A	<i>Berdin</i> , Ville d'Ecosse.	Page 199
	Charles Second y est reën.	<i>ibid.</i>
	<i>Aff</i> pour exclure le Duc d'York de la Couronne.	357
	<i>Agitateurs</i> . Quelles gens c'étoient,	143
	Ils s'opposent au Parlement,	144
	Ils se chagrinent contre Cromwel,	149
	<i>Albyville</i> , Envoyé d'Angleterre en Hollande : ce qu'il y fait pour le service du Roi Jacques Second son Maître,	421
	<i>Allen</i> , Maire de Londres,	301
	Il se joint à Monk,	302
	<i>Alnewik</i> , lieu d'une celebre Conference,	286
	<i>Arbre fameux</i> , pour avoir servi de retraite à Charles Second contre ceux qui le cherchoient pour le perdre,	221
	<i>Argile</i> . Les Comtes d'Argile toujours opposez au Roi & à la Monarchie,	111, 112. 387
	<i>Arlington</i> , Ministre & Secretaire d'Etat sous Charles Second,	325
	De quelle maniere il se comporta dans l'affaire de la liberté de conscience,	<i>ibid.</i>
	<i>Arundel</i> persecuté & mis en prison pour la Religion Catholique,	349
	Il est mis dans le Conseil Privé du Roi & dans les charges de la Cour par Jacques Second,	403
	<i>Aspen</i> , Gouverneur de Drogheda,	183
	<i>Avaux</i> . Le Comte d'Avaux, Ambassadeur de France en Hollande, donne les premiers avis du dessein du Prince d'Orange,	419
	<i>Tome III,</i>	<i>Fin.</i>

T A B L E

Asigny. De la Maison de Stuart tué à la bataille d'Edgchil. 83

B.

B <i>Arwik</i> , Duc de ce nom, Fils naturel de Jacques Second. Sa valeur en diverses occasions.	453
<i>Bataille d'Edgchil</i> , gagnée par Charles Premier contre le Comte d'Essex.	81
<i>Bataille de Mortmoor</i> gagnée par les Parlementsaires, contre le Prince Robert.	103
<i>Bataille de Neubury</i> , où Charles Premier rétablit le désavantage que ses armes avoient eues à Mortmoor.	97
<i>Bataille de Næsby</i> funeste à Charles Premier.	118
<i>Bataille de Dumber</i> , où les Ecoſſois furent défaits par Cromwel.	209
<i>Bataille de Worcheſter</i> , où Cromwel défit Charles Second.	213
<i>Bataille navale</i> entre les Anglois & les Hollandois ſous le Gouvernement de Cromwel.	241
<i>Bataille navale</i> où le Duc d'York défit entièrement la Flotte Hollandoiſe.	219
<i>Bataille navale</i> du même Prince contre la même Flotte, & ſon succès douloureux le premier jour, & le ſecond avantageux au Prince, qui pouſſe les Hollandois juſques dans leurs Bancs.	330
<i>Bataille navale</i> du Prince Robert contre les Hollandois, dont chacun s'attribuë la victoire.	341
<i>Bataille de Weſton</i> gagnée par Mylord Duns contre le Duc de Montmouth.	391
<i>Bataille de Boyne</i> gagnée par le Prince d'Oran e contre Jacques Second.	454
<i>Bataille d'Athlone</i> gagnée par Gingham contre les Irlandois, par la mort de Saint Ruth.	456
<i>Bellafis</i> perſecuté & mis en priſon pour la Religion Catholique.	348
Est mis dans le Conſeil Privé par Jacques Second.	403.
<i>Belliere</i> envoyé en Angleterre en quaſité d'Ambaſſadeur de la part du Roi Très Chreſtien, pour accommoder les diſſerens de Charles Premier avec ſon Parlement.	410
Son habileté & ſon éloquence.	331
Il travaille inutilement à mener la concorde entre le Roi	337

DES MATIERES.

Roi & ses Sujets ,	<i>ibid.</i>
<i>Medicins</i> exécutez à mort dans la persécution excitée contre les Catholiques sous le regne de Charles Se- cond ,	353
<i>Blake</i> traître ,	84
<i>Blak</i> Amiral d'Angleterre , ses combats contre les Hol- landois ,	241
Il brûle la Flotte d'Espagne ,	255
<i>Baiffiau</i> , Officier François : ce qu'il a fait en Irlande ,	452
<i>Bast</i> s'élève contre le Parlement .	168
Sa défaite & la prise .	269
<i>Bontemps</i> , Envoyé par le Roi Très-Chrétien pour offrir du secours à Jacques Second ,	429
<i>Bradshaw</i> , Président de la Chambre établi par Cromwel pour condamner Charles I. 171, & suiv.	
<i>Bright</i> , défait en Irlande l'Evêque de Ross , & le fait pendre ,	189
Il se rend maître de Carlingrede ,	<i>ibid.</i>
<i>Brown</i> défait ,	210
<i>Buchanan</i> . Son insolence à parler des Rois & de la Ro- yaute ,	12
Ses calomnies contre Marie Stuart ,	<i>ibid.</i>
<i>Buckingham</i> . Favori de Jacques , & de Charles Premier ,	17
Son portrait ,	14
Sa conduite nuisible à son Maître ,	15
Les demandes du Duc de Buckingham avec le Comte de Bristol ,	<i>ibid.</i>
Ses intrigues avec les femmes lui font faire de grandes fautes ,	<i>ibid.</i>
On le brouille avec le Parlement d'Angleterre .	<i>ibid.</i> & suiv.
Il réussit mal contre l'Espagne dans l'entreprise de Ca- dis .	17
Et encore moins bien contre la France au siege de la Rochelle ,	20
Il est assassiné par Felton ,	<i>ibid.</i>
Le Duc de Buckingham , fils du premier , s'attache au Roi Charles Second , & le suit dans son exil ,	200.
	211
Il devient son Favori ,	324
Ses bonnes & ses mauvaises qualitez ,	<i>ibid.</i>
Il entre dans le projet de la liberté de conscience	<i>ibid.</i>
Il se tourne contre le Roi , & entre dans la cabale de Shaftsbury ,	329

T A B L E

Bâtis de Verne. Ses avis en faveur du Roi d'Angleterre contre le Prince d'Orange,	420
Byron, fidèle au Roi Charles I.	131. 164

C.

C abiz, nom donné par les Factieux à cinq Minis- tres de Charles Second,	129
Cano fidèle au Roi Jacques II.	450
Castaiga, Gouverneur des Pais-Bas Espagnols, Partisan du Prince d'Orange contre le Roi d'Angleterre,	413
Castimans souvent mis en prison pour la Religion Ca- tholique, & pour son attachement à son Roi.	273
Il entre dans le Conseil Privé sous Jacques Second.	408
Il est envoyé Ambassadeur à Rome,	407
Cerna van rue à la bataille de Neubury,	98
Cervin décapité par ordre du Parlement, pour avoir fa- vorisé le parti de Charles Premier,	109
Catholiques persécutés,	149. & suiv.
Charles Premier n'étant encore que Prince de Galles passe en Espagne, pour épouser l'Infante,	10
Rupture de ce mariage, & ses suites,	11
Il épouse Henriette de France, sœur de Louis XIII. <i>ibid.</i>	<i>ibid.</i>
Ses vertus, ses défauts, & son malheur,	<i>ibid.</i>
Sa Sujets commencent à s'aliéner de lui,	16
Il casse divers Parlements, ce qui augmente l'aigreur & les mécontentemens,	16. 20
Il entreprend d'établir la Liturgie Anglicane en Ecosse, & s'attire par là les Puritains des deux Royaumes,	24
Révolte des Ecossois contre lui,	26
Il tâche de ramener au devoir les rebelles d'Ecosse par la douceur, & n'y réussit pas,	35. 37
Il y emploie la force,	<i>ibid.</i>
Les armées étant en présence on traite d'accord, où il est traité par les Presbytériens d'Angleterre,	38. 39
Il convoque le fameux Parlement, qui fut l'instrument de sa ruine,	48
La douceur dont il use dans cette Assemblée ne fait qu'en augmenter les emportemens,	49. & suiv.
Il se résout à faire la guerre,	60
Il fait un voyage en Ecosse pour gagner les Ecossois, & y réussit,	61. 63 64
Son retour en Angleterre, & les acclamations qu'il re- çoit dans une entrée magnifique qu'on lui fait à Lon- dres.	<i>ibid.</i>
	Les

DES MATIERES.

Les Presbyteriens s'en effrayent, & par leurs intrigues le jettent dans de nouveaux embarras. Il s'en éloigne pour une seconde fois, & se retire à Hamptoncourt,	70
Il se retire à York,	75
Les propositions insolentes que lui fait le Parlement. Il les rejette,	75. 76
Une partie du Parlement abandonne l'autre, & va trouver le Roi,	ibid.
Il se met en campagne, & gagne une bataille à Edgehil contre les Rebelles,	81, & suiv.
Progrès de ses armes en divers endroits,	86, & suiv.
Faute irréparable que son Conseil lui fait commettre,	90
Il transfère le Parlement de Londres à Oxford, où plusieurs Membres de cette Assemblée le viennent trouver,	100
Les Ecois se déclarent contre lui, & entrent en Angleterre avec une Armée,	ibid.
Défaite du Prince Robert près d'York,	104
Elle est réparée par les avantages que le Roi remporte sur le Comte d'Essex, dont il dissipe entièrement l'armée,	108
Il perd la bataille de Næsby, qui ruine entièrement ses affaires,	118
Il se jette entre les bras des Ecois,	128
Après diverses negotiations, les Ecois le livrent aux Anglois Rebelles,	139
Intrigues dont se sert Cromwel pour faire perir ce Prince,	144, & suiv.
On érige une Chambre, où il est condamné à perdre la tête,	171
Sa mort, & la revolution qui la suit,	176
Charles Second. Sa naissance,	21
Il se trouve à la bataille d'Edgehil, n'ayant encore que douze ans avec le Roi son pere,	82
Ce qu'il fit durant la guerre civile,	114, & suiv. 119. 159. 219
Les affaires étant desesperées on le fait passer en France, de là en Hollande, où il travaille inutilement à sauver le Roi son pere,	172
Il sollicite les Cours de l'Europe pour vanger la mort de son pere,	180
Les Ecois le rappellent,	192
A quelles conditions,	ibid. & suiv.
V 3	Son

T A B L E

Son arrivée en Ecosse, où il est proclamé Roi; mais on ne veut pas qu'il se mêle du Gouvernement,	198,	<i>ibid.</i>
Il se retire mécontent parmi les Montagnards. On le prie de revenir, & on le traite mieux,	207,	<i>ibid.</i>
Il apaise une sédition, & est couronné à Scots,	209	
Il se met à la tête des troupes, & entre en Angleterre avec l'armée d'Écosse,	211	
Il défait des troupes qui s'opposent à son passage, & pousse jusqu'à Worchestre.	<i>ibid.</i>	<i>ibid.</i>
Ses lettres au Maire de Londres,	212	
Il y est attaqué par Cromwel, & perd la Bataille,	215.	216
Il se cache déguisé en divers endroits, & demeure long-temps craint avant que de pouvoir sortir du Royaume, Cromwel le faisant chercher partout. Ses évanouissements durant ce temps.	<i>ibid.</i>	<i>ibid.</i>
Son embarquement & son arrivée à Paris,	232	
Il est obligé de sortir de France,	234	
Son rétablissement dans son Royaume par les soins du Général Monk,	238	
Son arrivée en Angleterre; & son entrée à Londres, où il rétablit toutes choses,	234.	235
Son mariage avec Catherine de Portugal,	<i>ibid.</i>	
Il entreprend d'établir en Angleterre la liberté de conscience,	232,	<i>ibid.</i>
Il se ligue avec la France contre les Hollandois. Succès de cette guerre,	237	
Son Parlement l'oblige à révoquer la liberté de conscience, & à faire la paix avec la Hollande,	239	
La cabale de Shaftsbury l'engage à établir le serment du Test, & se sert ensuite de ce serment pour exclure le Duc d'York de la Couronne,	240	
Le Roi résiste à cette exclusion, & casse le Parlement qui l'y voulait engager,	242	
Il feint de croire la fausse conjonction dénoncée par Titus Oates dans un nouveau Parlement,	249	
Mauvais effets de cette feinte,	<i>ibid.</i>	
Le Parlement ayant poussé l'affaire de l'exclusion, est cassé par le Roi,	250	
Le Duc d'York, éloigné durant la tenue du Parlement, est rappelé, & le Duc de Montmouth exilé,	259	
Convocation d'un nouveau Parlement cassé pour les mêmes raisons que les précédents,	263.	264. 265
Autre Parlement à Oxford,	266	La

DES MATIERES.

La cabale y conspire contre la liberté du Roi, pour l'obliger à consentir à l'exclusion; ce qui oblige ce Prince de casser ce Parlement.	368
Resolution de Charles de n'assembler plus de Parlement, jusqu'à ce qu'il eût dissipé la cabale.	369
Succès de cette resolution qui remet toutes choses dans l'ordre,	370. <i>Et suiv.</i>
Véritable conjuration des Protestans contre Charles, & contre le Duc d'York son frere: comment ces Princes ont pu en éviter l'effet,	379
Mort de Charles dans la Religion Catholique,	381
Clarendon envoyé en Irlande en qualité de Viceroy, & revoque quelque tems après,	409
Il se declare contre Jacques II.	410. 435
Il refuse de prêter les sermens établis par le Prince d'Orange,	449
Clarges beau-frere du Général Monck,	313
Clifford grand Tresorier d'Angleterre, ses grandes qualitez,	324
Closeting, ce que c'est,	405
Colbert de Croissy Ambassadeur de France en Angleterre. y traite l'alliance des deux Couronnes contre les Hollandois,	427
Son zele pour procurer du secours au Roi Jacques II.	427
Colchester assiégé,	167
Condé. M. le Prince de Condé loué la valeur de Jacques II.	319
Conquête des François en Hollande, & sur les terres du Roi Catholique,	327. 331
Conspiration des poudres,	8
Cout souffert à Cromwel, Armach, Calisergus, Charlemont, & prend Galloway,	189. 234
Crabury. Sa defection,	432
Cowentry contribué à l'évasion de Charles II. lorsque Cromwel le faisoit chercher,	230
Cromwel. Olivier Cromwel commence à paroître à la bataille de Marstonmoor, qu'il fait gagner aux Parlementaires,	104
Son portrait,	113
Il se met à la tête de la Faction des Indépendans pour troubler l'Etat,	161.
Il commande l'aile droite à la bataille de Naesby, & contribué beaucoup à la victoire que son parti y remporte,	118
Moyens dont la Cabale se sert pour tirer le Roi d'en-	tre

T A B L E

tre les malins des Ecoſſois,	132
Politique de Cromwel pour perdre le Roi,	134
Politique de Cromwel pour faire revolter l'armée con- tre le Parlement,	142
Il ſe rend maître du Roi: ſa conduite envers ce Prin- ce,	147. & ſuiv.
Il leve le maſque & declare ſes mauvaiſes intentions contre le Roi,	154
Pourquoi il ne reuſſit pas d'abord,	157
Il ſe forme un orage contre ſon parti: il par. quels moyens il le diſſipe,	156
Il ſoutient la guerre contre tous ceux qui ſe déclarent pour le Roi.	ibid.
Les choſes extraordinaires qu'il fit dans cette guerre,	166. & ſuiv.
Il fait avorter un Traité que le Roi & le Parlement a- voient fait en ſon abſence,	168
Il attaque le Roi & le Parlement tout enſemble, & demeure le maître,	ibid. & ſuiv.
Il fait ériger une Chambre ſous le nom de Cour de haute Juſtice, où le Roi eſt condamné à mort,	171
Il ſe rend maître du Gouvernement, & ſous prétexte de changer la Monarchie en République, il s'attribue à lui ſeul le pouvoir de diſpoſer de toutes choſes.	178
Moyens dont il ſe ſert pour affermir ſon autorité,	181. 182
Il paſſe en Irlande,	183
Il prend Drogheda,	184
Il ſe rend maître de toutes les places de la Côte Orient- ale d'Irlande, & du Port de Waterford,	185
Sa ſeverité à punir ceux qui lui reſiſtent,	218
Prife de Roſſ par Cromwel: la Monarchie ſe donne à lui,	186
Seconde Campagne de Cromwel en Irlande,	187
Il prend Galan, Gore, Kilkenni, Clommel, ibid. & ſuiv.	
Il laiſſe à Ireton à achever ſa conquête: il repaſſe en Angleterre, & pourquoi?	190
Il eſt reçu à Londres avec applaudiſſement, & il eſt fait Général des troupes du Parlement en la place de Fairfax,	201
Il marche contre l'Ecoſſe,	203
Bataille de Dumbar gagnée par Cromwel,	204
Il ſe rend maître d'Edimbourg,	ibid.
Ecrits répandus par ſon ordre pour brouiller ſes enne- mis,	208
Il	

DES MATIERES.

Il manque Sterlin , & tombe malade ,	209
Prise de S. Jonsthon par Cromwel ,	211
Son retour en Angleterre , où il défait Charles II. à la bataille de Worchester ,	214. & suiv.
Son entrée dans Londres après cette victoire , qui ache- ve de lui soumettre les trois Royaumes .	232. & suiv.
Il brouille le Parlement & suites de cette Politique pour affermir son autorité ,	236. & suiv.
Il casse le Parlement ,	ibid.
Il s'en fait un à sa mode , & se fait déclarer Protecteur ,	239. & suiv.
Conspirations formées contre lui : comment il les dis- sipe ,	245. & suiv.
Reglement fait par le Protecteur ,	247. & suiv.
Accident par lequel il pensa périr ,	250
Il est recherché de toutes les puissances de l'Europe : il prefere la France à l'Espagne .	252. & suiv.
Sa maladie , sa mort , suite de son caractère ,	255. & suiv.
Son fils aîné Richard Cromwel déclaré par lui Protec- teur ,	258
Qualitez de ce nouveau Protecteur ,	ibid.
Son regne de peu de durée : on le dépose ,	263 & suiv.
Cromwel second fils d'Olivier , nommé Henri , envoyé par son pere en Irlande pour y commander ,	251
Il est rappelé , & obligé de céder sa place à un autre après la disgrâce de son frere ,	265.

D.

D Ambi Ministre d'Angleterre sous Charles II. Ses af- faires , ses intrigues , & son genie .	351 352. 474.
Darmonpl : un des trois qui a apporté au Prince d'O- range la Couronne d'Ecosse ,	449
Darmonth Amiral d'Angleterre , suspect de trahison pour diverses raisons ,	435. & suiv.
Dauphin : belle Campagne de M. le Dauphin en Alle- magne ,	428
Darby Seigneur fidele au Roi Charles II.	213. 216
Sa mort ,	213
Des Dupes retire Charles II. dans les montagnes d'E- cosse ,	206
Drogheda place importante en Irlande .	183 & suiv. 423
Dublin Capitale d'Irlande assiegée par le Marquis d'Or- mond ,	ibid.

T A B L E

Jacques II. y arrive, & y leve des troupes,	451.
Dunbar, Ville d'Ecosse, prise par Cromwel.	202
Bataille gagnée à Dunbar par Cromwel contre les Eco-	
sois,	204
Dunferling celebre Royaliste,	450
Dunkell, autre Royaliste fameux,	<i>ibid.</i>
Dundee Ville d'Ecosse.	199
Le Vicomte de Dundee fameux par sa fidélité,	450
Duras Comte de Feversham défait le Duc de Mon-	
mouth.	391
Arrêté par le Prince d'Orange,	441

E.

E cosse revoltée par la publication de la Liturgie An-	
glicane.	26
Le Convent d'Ecosse,	35. & suiv.
Parlement tenu en Ecosse par Charles I.	61
Les Ecoissois arment contre le Roi,	95
Charles I. s'étant retiré dans leur armée, ils le remet-	
tent entre les mains des Anglois,	137
Raisons & condition de ce Traité,	140
Protestation de la Nation Ecoissoise contre le parricide	
commis dans la personne de Charles I.	172
Les Ecoissois rappellent Charles II. & à quelle condi-	
tion,	190. & suiv.
Ecosse soumise par les armes de Cromwel, qui y laisse	
Monk pour Gouverneur,	214
Ecosse affectionnée au Duc d'York,	361
Les Rebelles y prévalent, & font déferer cette Couron-	
ne au Prince d'Orange.	449
Esleu Marchand, contribué à l'évasion de Charles	
II,	227
Episcopaux, secte dominante en Angleterre, & pour cela	
appelée l'Eglise Anglicane,	5
Episcopat établi en Ecosse,	24 & suiv.
Charles I. en consent l'abolition,	165
Rétabli par Charles II.	315
Fameuse affaire des Evêques sous le regne de Jacques	
II.	416. & suiv.
Espagne recherche inutilement l'alliance de Crom-	
wel,	252
Elle entre dans les intérêts du Prince d'Orange contre le	
Roi d'Angleterre,	412. & f. 442
Essex premier Chef des Parlementaires,	78
	Ann.

DES MATIERES.

Avanture extraordinaire de ce Comte,	<i>ibid.</i>
Caractere de ce General,	<i>ibid.</i>
Il perd la bataille d'Edgehill contre Charles I. & suiv.	186
Son incivilité envers la Reine,	186
Il refuse de traiter avec le Roi pour pacifier les troubles,	107
Le Roi bloque son armée, la dissipe, & l'oblige de s'enfuir,	108
Il se démet du Generalat,	115
Sa mort,	124
Essex, Maréchal de France, Ambassadeur en Angleterre. Ses negociations,	72
Exeter, Seigneur qui refuse de prêter les sermens au Prince d'Orange,	449

F.

F airfax pere & fils dans le parti rebelle sous Charles I.	26. 27
Thomas Fairfax le fils succede au Comte d'Essex, & est fait Chef des armées Parlementaires,	115
Il gagne la bataille de Natsby contre le Roi,	119
Ses succès & ses conquêtes pour le mauvais parti,	121. 123
Courage de sa femme pour soutenir la bonne cause, contre celle qu'avoit embrassé son mari,	174
Il ceda sa place à Cromwel,	201
Il entre dans le parti de Monk pour le rétablissement de Charles II. & va trouver ce Prince en Hollande,	290. 313
Portrait de ce General,	115
Falkland tué à Neubury,	91
Fleiswood a le gouvernement d'Irlande, & la tient dans la soumission, 234. a des liaisons avec Lambert disgracié,	256
Il agit contre son beaufrere, & pourquoi,	259.
Son caractere,	260
Le Parlement lui ôte sa Charge, mais il est rétabli par l'armée, le Conseil d'Etat, & est nommé Commissaire.	272. 273
Il est contraint de donner les clefs de Westminster au vieux Parlement qui s'y assemble, & nomme des Commissaires pour commander l'armée,	219.
Fleming. dépêché par le Roi aux Ecoissois, & pourquoi,	193
France, accepte la dernière, l'alliance de Cromwel, & ses raisons.	254

G.

G <i>Alles</i> . Naissance du Prince de Galles fils de Jacques II. & de Marie d'Est,	415
Calomnie contre la naissance de ce Prince,	<i>ibid.</i>
Effet de cette naissance chez les Anglois,	<i>ibid.</i>
	<i>& suiv.</i>
On sauve ce Prince, & on le porte en France,	415. 417.
	438. <i>& suiv.</i>
<i>Glenham</i> celebre Royaliste sous Charles I.	129
<i>Glenfer</i> est assiéger mal à propos,	91
Duc de Gloucestre dernier fils de Charles I. passe en Hollande: sa mort,	177
<i>Gordon</i> . Mailon illustre en Ecosse attachée au Roi.	123.
	191. 328
Le Duc de Gourdon défend long-tems le Château d'Edimbourg contre les Rebelles pour Jacques II.	450
<i>Greenwill</i> Comte de Bath, contribué au rétablissement de Charles Second.	276. 305. 309
<i>Gumble</i> ,	302. 303

H.

H <i>Alles</i> recommandable pour sa fidélité,	398.
	399. 403.
Son procès pour les sermens,	398. <i>& suiv.</i>
<i>Halifax</i> . Divers partis qu'a pris ce Seigneur sous les regnes des deux derniers Rois.	436. 441
<i>Hamilton</i> sous Charles I.	36. 63
Le Duc d'Hamilton envoyé en Ecosse pour appaiser la révolte.	36
Il empêche qu'on n'écoute les fidèles avis de Montrose,	94
Suspect & mis en prison,	98
Sa mort, son portrait, & sa destinée extraordinaire.	177
<i>Hammond</i> partisan de Cromwel, arrête Charles Premier dans l'île de Wight,	151
<i>Harfen</i> rebelle sous Charles Premier & Charles Second, zélé partisan de Cromwel,	212
<i>Henriette</i> de France Reine d'Angleterre,	11
Son mariage avec Charles I.	17
Sa conduite durant les troubles,	29. <i>& suiv.</i>
	30. 71. 172
	308

DES MATIERES.

Son attachement à la Religion & à son mari, 29. & suiv.	
Elle passe en Hollande, & lui amène des troupes, 71.	75. 89. 94
Elle passe en France,	106
Estime & attachement du Roi son mari pour elle,	175
Henriette d'Angleterre Duchesse d'Orléans,	106
Elle naît à Exceter durant le siege,	106
On la fait passer en France,	<i>ibid.</i>
Elle passe en Angleterre. Ce qu'elle y fit,	327
Herbert Amiral d'Angleterre,	432
Herbert Chancelier d'Angleterre,	443
Holburne détail,	210
Howard. Ses conseils à Richard Cromwel,	261
Il quitte son parti, & se met dans celui du Roi,	262
Guillaume Howard Vicomte de Stafford meurt pour la Religion Catholique,	363
Huffon partisan de Cromwel,	138
Hyde Grand Chancelier d'Angleterre,	308.
	309 315. 328

L

Jacques Premier,	1. & suiv.
Sa mort	13
Jacques Second premierement Duc d'York, & ensuite Roi d'Angleterre,	318
Sa naissance,	82
Passe la jeunesse dans le métier de la guerre, 82. 255.	318
Témoignage de sa valeur rendu par les deux plus grands Capitaines du siècle,	319
Etat florissant de ce Prince,	319. 320. & suiv.
Bataille navale gagnée par lui contre les Hollandois,	319
Son attachement pour le Roi son frere,	320
Sa conversion à la Foi Catholique,	321, 323
Sa premiere femme fille du Chancelier Hyde meurt dans la même Religion,	<i>ibid.</i>
Seconde bataille, où ce Prince met en fuite les Hollandois,	310
Son second mariage avec Marie d'Est,	333
Cabale contre ce Prince pour l'exclure de la Couronne, à cause de sa Religion,	340
On invente le serment du Test pour l'exclure des charges,	<i>ibid.</i>

T A B L E

On entreprend ouvertement son exilusion,	348
Il est rapellé en Angleterre, & passe en Ecosse, 358.	359
Il revient à la Cour,	359
Il passe pour la seconde fois en Ecosse,	361
Estime & attachement des Ecossois pour lui,	375
Il est rapellé à la Cour,	376
Son avènement à la Couronne,	381
Revolte en Ecosse & en Angleterre contre lui,	321
Ses ennemis sont défaits par ses Generaux, & il devient par là paisible possesseur de la Couronne, <i>ibid. & suiv.</i>	
Son zèle pour la Religion lui attire les Protestants.	397
Il refuse le secours de France pour ne pas aliener ses peuples,	426
Il est abandonné par ceux qu'il avoit élevé, qui lui débanchent son armée,	432. & <i>suiv.</i>
Il se retire en France,	441
Il passe en Irlande, où l'inégalité de ses forces avec celle de ses ennemis lui fait perdre la Bataille de Boyne, & le contraint de repasser la mer, 451. & <i>suiv.</i>	
<i>Jefferys</i> Chancelier d'Angleterre,	393
Fidèle serviteur du Roi, meurt en prison,	443
<i>Jesuits</i> executez à mort pour la Religion,	352
<i>Incliquin.</i>	187
<i>Independans</i> , secte de Presbyteriens, dont la faction entreprend la perte de Charles Premier, & en vient à bout,	112. 113. 141
<i>Jagelsby</i> défait Lambert,	307
<i>James</i> Gouverneur de Dublin,	183
<i>James</i> Gendre de Cromwel, 119. Sa harangue contre le Roi dans la Chambre Basse,	154
Courageuse action de ce Rebelle.	184
Il acheve la conquête d'Irlande pour Cromwel, 190,	233, 234
<i>Irlande</i> se déclare pour Monk,	287
Elle est conservée par le Duc de Tyrconel dans l'obéissance de Jacques Second,	450
Soumise au Prince d'Orange,	456

K.

K <i>Le</i> Rebelle rentre dans son devoir,	208
--	-----

DES MATIERES.

L.

- L** *Madia* : ses soins pour l'évasion du Roi d'Angle-
terre. 417
- Lambert* sert sous Cromwel en Ecosse, 202
- Défait les Ecoslois, & se rend maître d'Inchergawi, &
de l'Isle de Brunt, 210
- Il n'ose suivre le Roi plus avant après la défaite de Ha-
rison, 212
- Il favorise les Royalistes, & est pour cela disgracié, 251
- Il aspire après la mort de Cromwel à la dignité de
Protecteur. Ses brigues. 259
- Il reprend le nom & la charge de Major General & a
l'armée pour lui, 264
- Son caractère, 267
- Il défait Booth, 269
- Il se brouille avec le vieux Parlement, qui lui ôte sa
charge, & pourquoi, 271. 272
- Il est rétabli par l'armée, & nommé par le Conseil
d'Etat pour établir un gouvernement fixe, 273
- Il marche contre Monk, & se saisit de Newcastle, 279
- Il fait quelques courses pour surprendre Monk; il re-
çoit de méchantes nouvelles qui lui font quitter
Newcastle; il va à Londres, où on l'arrête, 289. &
suiv.
- Il s'échappe, se met à la tête d'un corps de troupes,
est défait & ramené dans la Tour de Londres, 307.
& suiv.
- Lamy* se charge de faire échapper le Roi, ce qu'il fit
pour cela, 223. & suiv.
- Lauderdale*, (le Duc de) Secrétaire d'Etat pour l'Ecosse.
Son caractère & sa conduite, 324
- Le Comte de Lauderdale se retire en France après la ré-
volution arrivée sous Jacques Second, 450
- Lauzun* à la Cour d'Angleterre. 437
- Accompagne la Reine d'Angleterre & le Prince de Gal-
les dans leur évasion. *ibid.*
- Le Comte de Lauzun General des troupes du Roi Très-
Chrétien en Irlande, 454
- Law* Archevêque de Cantorbery en crédit sous Charles I.
22
- Il fait entrer ce Prince trop avant dans les affaires Ecclé-
siastiques, & trouble par là celles de l'Etat, *ibid.*
- Caractère de ce Prélat Protestant, *ibid.*
11

T A B L E

Il entreprend de réduire la Secte Presbytérienne à l'Episcopale,	ibid.
On le fait passer pour Catholique, mais sans raison,	30
Sa liaison avec le Comte de Stafford,	32
Mis dans la Tour après diverses persécutions,	52
Condamné à mort, & décapité par ordre du Parlement rebelle.	116
<i>Londsey</i> General d'armée sous Charles I.	81.
Tué à la bataille d'Edgehil,	82
<i>Lombat</i> choisi pour Orateur du Parlement,	245
Est remis dans la même fonction dans les Parlements assemblez par les Factieux,	264
<i>Lory</i> Officier François en Irlande,	452
<i>Leslé</i> commande l'armée d'Ecosse, fatigue Cromwel par ses campemens, perd enfin la Bataille de Dumber,	203. & suiv.
<i>Leslé</i> . Alexandre Leslé fait Comte de Leven par Charles I. 63. General des Troupes d'Ecosse contre ce même Roi, 98. Entre en Angleterre avec vingt mille hommes,	ibid.
<i>David Leslé</i> Neveu du précédent gagne la Bataille de Morstonmoor avec les Parlementaires Anglois, 105. Il est Lieutenant de son oncle à la Bataille de Dumber, 203. Commande la Cavalerie Ecossoise à la Bataille de Worcester,	215
<i>Liberton</i> envoyé au Roi, & pourquoi, 192 Il rapporte la réponse.	193
<i>Louis le Grand</i> Roi de France, 32. Il se ligue avec Charles I. L.	327
Ses conquêtes durant cette guerre, 231. Ses soins pour empêcher la révolution sous Jacques II. 419. & suiv. Il prend la cause de ce Prince en main, & la soutient contre une puissante ligue,	424. & suiv.

M.

M <i>Milesfield</i> zélé Partisan du Prince d'Orange,	411
<i>Manning</i> Secrétaire du Roi, donne des avis à Cromwel de ce qui se passe,	243. 244
<i>Mansel</i> , riche Marchand, fait passer le Roi en France,	230. & suiv.
<i>Marie d'Es</i> Reine d'Angleterre, seconde femme de Jacques II,	323
Sa retraite en France,	437
<i>Massy</i> défend Gloucester,	91
<i>Man-</i>	Man-

DES MATIERES.

<i>Manton</i> Officier François, tué au siege de Londonderry en Irlande,	452. & suiv.
<i>Maurice</i> Prince Palatin,	87
<i>Maxwel</i> Officier Ecoissois en Irlande,	452
<i>Mazarin</i> . Le Cardinal Mazarin traite avec Cromwel; ce qu'il disoit de cet usurpateur,	252. 253. 257
<i>Melford</i> , Secrétaire d'Etat sous Charles II.	450
<i>Mere</i> , (de la) l'un des premiers déclaré pour le Prince d'Orange,	435. 441
<i>Middleton</i> Secrétaire d'Etat, fidele à Jacques II. dans la revolution,	443
<i>Memonie</i> , Province d'Irlande se declare pour Cromwel,	187. 188
<i>Montgomery</i> Ecoissois fait revenir Charles II. des montagnes d'Ecosse où il s'étoit retiré,	103. 206
Suit ce Prince en Angleterre, & est blessé à la Bataille de Worcester, en défendant le pont de Powik,	207. 215
Autre Montgomery aussi Ecoissois entre les Factions sous Charles II.	379
Apporte la Couronne d'Ecosse au Prince d'Orange,	449
Se retire à S. Germain auprès du Roi son legitime Maître,	ibid.
Mylord Montgomery fils du Duc de Powis mis en prison comme Catholique,	443
<i>Monk</i> sous Cromwel en Ecosse,	267. 268
Il y commande en chef,	214
Son projet pour rétablir Charles II. sur le trône après la mort des deux Protecteurs,	265. 266
Son portrait,	ibid. & suiv.
Il fait semblant d'appuyer le Parlement contre l'armée, & pourquoi,	274
Mesures prises pour faire réussir son projet, <i>ibid. & suiv.</i>	
Il renvoie les députez de l'armée d'Angleterre, avec qui il ne veut point d'accommodement,	279
Il se prepare à combattre, & envoie cependant des Députés à l'armée d'Angleterre pour l'amuser; mais ces Députés conclurent un accommodement qui chagrina Monk.	279. & suiv.
Articles de cet accommodement.	281. 282
Il retourne à Edimbourg où il assemble un Conseil qui est d'avis que l'armée se mette en marche	282
Il écrit des Lettres au Comté à Fleetwood, au Maire & au Conseil commun de Londres; il fait aussi distribuer des manifestes, se met en marche, & arrive à Cold-	

Coldstrene où il séjourne.	285. & suiv.
Il envoie des Députés à Lambert, pour l'avertir qu'il tient pour nulles les Conférences d'Alnewik, & qu'il reconnoît le vieux Parlement.	288
Il quitte Coldstrene, & s'avance à petites journées vers Londres; il reçoit pendant son voyage des Lettres du Parlement, ses réponses; raisons pourquoi il ne se presse pas.	290. & suiv.
Il arrive à Londres avec son armée, va loger à Withal, il dissimule ses desseins, refuse de faire serment, & se sert adroitement des broïlleries de la ville & du Parlement pour exécuter son projet.	295. & suiv.
Les Officiers de l'armée viennent trouver Monk, qui déterminé déjà avant leur arrivée, écrit au Parlement qu'il falloit finir, & en assemble un autre.	300. & suiv.
Le Parlement tâche de le gagner, le fait Commissaire.	302
Il se déclare plus qu'il n'avoit fait pour le Roi, il réunit les Membres exclus avec ceux qui les avoient exclus; bon effet de cette réunion.	303. 304
Il est déclaré Généralissime, convoque un Parlement, & dispose toutes choses à faire recevoir le Roi.	ibid.
Il reçoit une Lettre du Roi, à laquelle il fait de bouche une réponse favorable.	305. & suiv.
Accident qui retarde les desseins.	307. & suiv.
Il vient à bout de ses desseins, fait reconnoître le Roi par le Parlement, contribue à rassurer son pouvoir.	309. & suiv.
Il reçoit le Roi au débarquement, qui le comble d'honneurs.	314
Monsieur Comte de Sandwich ramène Charles II. en Angleterre au temps de son rétablissement.	314
Le Duc de Montmouth se flatte de succéder à la Couronne.	346
Il vient à la Cour, d'où il est renvoyé par le Roi, & privé de ses Charges.	359.
Il entre dans la conspiration.	379
Il se retire en Hollande.	380
Il est déclaré coupable de haute trahison.	384
Il descend en Angleterre avec son armée.	390
Il est défait & pris.	391. 392
Sa Mort.	393
Monrofe s'attache au parti du Roi.	91

DES MATIERES.

- Mordant**, l'un des principaux de la faction du Prince d'Orange. 431
Morgan tué à la bataille de Neubury. 91
Marlay d'intelligence avec Monk pour concourir à ses desseins. 299, & suiv.
Murray envoyé par les Ecoissois en France. 131. à Charles II. 195

N.

- Nesby**. Bataille de Niesby fatale à Charles I. 118
Negotiation inutile de la France pour appaiser les troubles d'Angleterre sous le regne de Charles I. 72, 91. 135. 172
Neubury, Champ d'une sanglante bataille. 91

O.

- Oates**, delateur d'une fausse conspiration, dont il charge les Catholiques. 147
Effet de ses calomnies. 348, & suiv.
En ayant été convaincu, il en est puni sous le regne de Jacques II. 373
Ormond Seigneur Royaliste sous le Regne de Charles I. 183. 185. 189
Ormond force les passages que gardoient les Ecoissois. 210
Il est gagné au bon parti par Monk, aidé de Fairfax. 304
Opton Capitaine Royaliste sous Charles I. 125. 126
Orange. Henri Frederic de Nassau Prince d'Orange ayeul de celui d'aujourd'hui traite avec le Cardinal de Richelieu. 38
Guillaume III. Prince d'Orange Pere de celui d'aujourd'hui épouse Marie d'Angleterre, fille de Charles I. 60
Solicite auprès des Anglois la délivrance du Roi son beau-pere. 172
Travaille utilement à l'accommodement de Charles II. & des Ecoissois. 197
Guillaume IV. fils du precedent épouse Marie d'Angleterre, fille aînée du Duc d'York. 346
Dessein, conduite, entreprises, démarches & secrets de ce Prince. *ibid.*
Duc d'Ormont petit-fils du precedent partisan déclaré du Prince d'Orange. 434

T A B L E

P

P <i>Awlet</i> , Marquis de Winchester, sa fidélité envers son Roi,	124
<i>Pembrock</i> place assiégée & prise par Cromwel.	167
<i>Penderels</i> , Prisons Catholiques de Boscobel, leurs soins pour dérober Charles II. à la poursuite de ses ennemis.	218
<i>Peterborough</i> , Seigneur Catholique dans le Conseil privé d'Angleterre.	403
Mis en prison pour sa Religion.	443
<i>Peters</i> , Ministre séditieux contre Charles I.	168. 173
<i>Peters</i> , Seigneur Catholique mis en prison pour sa Religion.	348
<i>Patre</i> , Jésuite.	423. 424
<i>Philippe</i> de France Duc d'Orléans gagne la bataille de Cassel contre le Prince d'Orange.	342 343
<i>Plunket</i> , Archevêque Irlandois, meurt pour la cause de la Religion.	360. 372
<i>Pape</i> reconnoit Charles I. dans sa fuite & contribue à son évafion.	225
<i>Porter</i> , Gentilhomme Catholique possédant une Charge à la Cour.	403
<i>Powis</i> , le Duc & la Duchesse de Powis mis en prison pour leur Religion.	340
Leur fidélité envers leur Roi, & leurs soins pour sauver le Prince de Galles.	435 439
<i>Presbytériens</i> , ou Puritains Calvinistes introduits en Angleterre sous le regne d'Elizabeth.	27
Pourquoi appelez ainsi.	ibid.
Leurs intrigues & leurs desseins contre Charles I.	42
Ils sont les premiers auteurs de sa perte.	46. 67. & suiv.
<i>Paffes</i> Officier François tué au siège de Londonderry.	452

Q

Q uo warranto ce que c'est.	361. 374. 407
------------------------------------	---------------

R

R <i>Amfey</i> Capitaine Parlementaire sous Charles I.	81
<i>Ratray</i> , Officier Royaliste en Ecosse.	450
<i>Reynold</i> , mene du secours à Dublin.	183
<i>Richard</i> Cromwel est déclaré Protecteur de la République par son pere mourant, son caractère.	257. 258
Il rejette les propositions qu'on lui fait, assemble un Parlement, & ce qui s'y passe.	260, & suiv.
	II

DES MATIERES.

Il casse le Parlement contre son inclination, on en assemble un autre où il est déposé, on lui assigne un fonds pour vivre honnêtement.	263. & suiv.
<i>Richelieu</i> , Le Cardinal de Richelieu fait des propositions à Charles I.	33
On les méprise.	<i>ibid.</i> & suiv.
Ce qui en arrive.	34
<i>Riva Italien</i> : ses soins pour l'évasion de la Reine & du Prince de Galles.	437
<i>Rocheſter</i> , grand Trésorier d'Angleterre depuis de la charge.	409. 410
<i>Rouquillo</i> , Ambassadeur d'Espagne, ses intrigues contre le Roi d'Angleterre.	418
<i>Rose</i> , Officier général en Irlande.	452
<i>Roffet</i> , Ministre du Pape auprès d'Henriette de France Reine d'Angleterre.	42
<i>Rumbold</i> , celebre conspirateur pendu à Edimbourg.	390
<i>Rupert</i> , dit le Prince Robert. &c. la valeur & les fautes qu'elle lui fait faire.	81. 205. 319
Il perd la bataille de Marstonmoor. 705 commande l'armée navale contre les Hollandois & leur donne bataille.	346

S.

S <i>Alibury</i> , Seigneur Catholique.	443
<i>Sarsfield</i> , celebre Officier Irlandois, défait un parti de rebelles de l'Armée du Prince d'Orange.	434
<i>Schemberg</i> Le Marechal de Schomberg embrasse le parti du Prince d'Orange contre le Roi d'Angleterre.	431
Passe en Irlande & y est tué.	453. 455
<i>Shaftsbury</i> , grand Chancelier d'Angleterre, Ministre de Charles Second.	325
Son portrait,	<i>ibid.</i>
Son zele pour la Monarchie,	<i>ibid.</i>
Auteur de la liberté de conscience,	328
Ses efforts pour obliger le Roi à résister au Parlement,	334
Les voyant inutiles il change de parti & pourquoi,	336
Sa cabale, ses desseins, ses intrigues contre la maison Royale,	<i>ibid.</i>
Il est envoyé à la Tour,	345
Il en sort & continue ses menées,	350
Ses efforts pour faire déclarer le Duc d'York inhabile à succéder à la Couronne,	338. 339. 365
Il conspire contre la liberté du Roi & est accusé de conspirer contre la personne,	273
	Ses

T A B L E

Sur conspirations étant déconvoit. il passe en Hollande & y meurt;	377
Shrewbury de la Maison de Talbot un des principaux partisans de la faction du Prince d'Orange.	431. 441
Serment d'Allegiance, de Supremacie, & du Test, ce que c'est,	340
Algernon Sydney conspire contre Charles II.	373
Henri Sydney l'un des principaux partisans du Prince d'Orange,	422. 431
Sheldon donne avis des desseins du Prince d'Orange,	420
Avis secretaire de ce Ministre pour la conservation du Roi son maître,	ibid.
Est rappelé de France & mis dans la Tour.	428
Smith, belle action de ce Chevalier,	83
Sunderland tué à la bataille de Neubury,	91
Sunderland Ministre de Jacques second, examen de sa conduite,	409. & suiv.
Strafford fidele au Roi Charles I. son caractère & les intrigues avec Lawd,	31. & suiv.
Sa prison & la mort,	31. & suiv.

T.

T albot, le Baron de Talbot, fils du Comte de Shrewbury joint le Roi Charles avec soixante Cavaliers,	213
Il passe en France après Charles II.	232
Tesseral, Patron d'une barque reconnoit le Roi & le passe en France,	230. & suiv.
Trump est tué dans le combat contre l'Amiral Black,	241
Turenne. prend Bourbourg, Mardick, Dunkerque, & gagne la bataille des Dunes,	254
Tyrconnel Viceroy d'Irlande conserve ce Royaume au Roi,	410. 430
Son zele & la fidelité pour le service de son maître	ibid. & suiv.

V.

W alker soutient le siege de Londonderry contre les troupes fideles au Roi Jacques II.	451 & suiv.
Waller celebre Parlementaire sous Charles premier,	87. 101. 102
Vans traite,	41
Vans fameux Parlementaire,	ibid.
Vans tué à la bataille d'Edgehil,	82
Waterford ville d'Irlande assiegée sans succès,	186
Vau-	